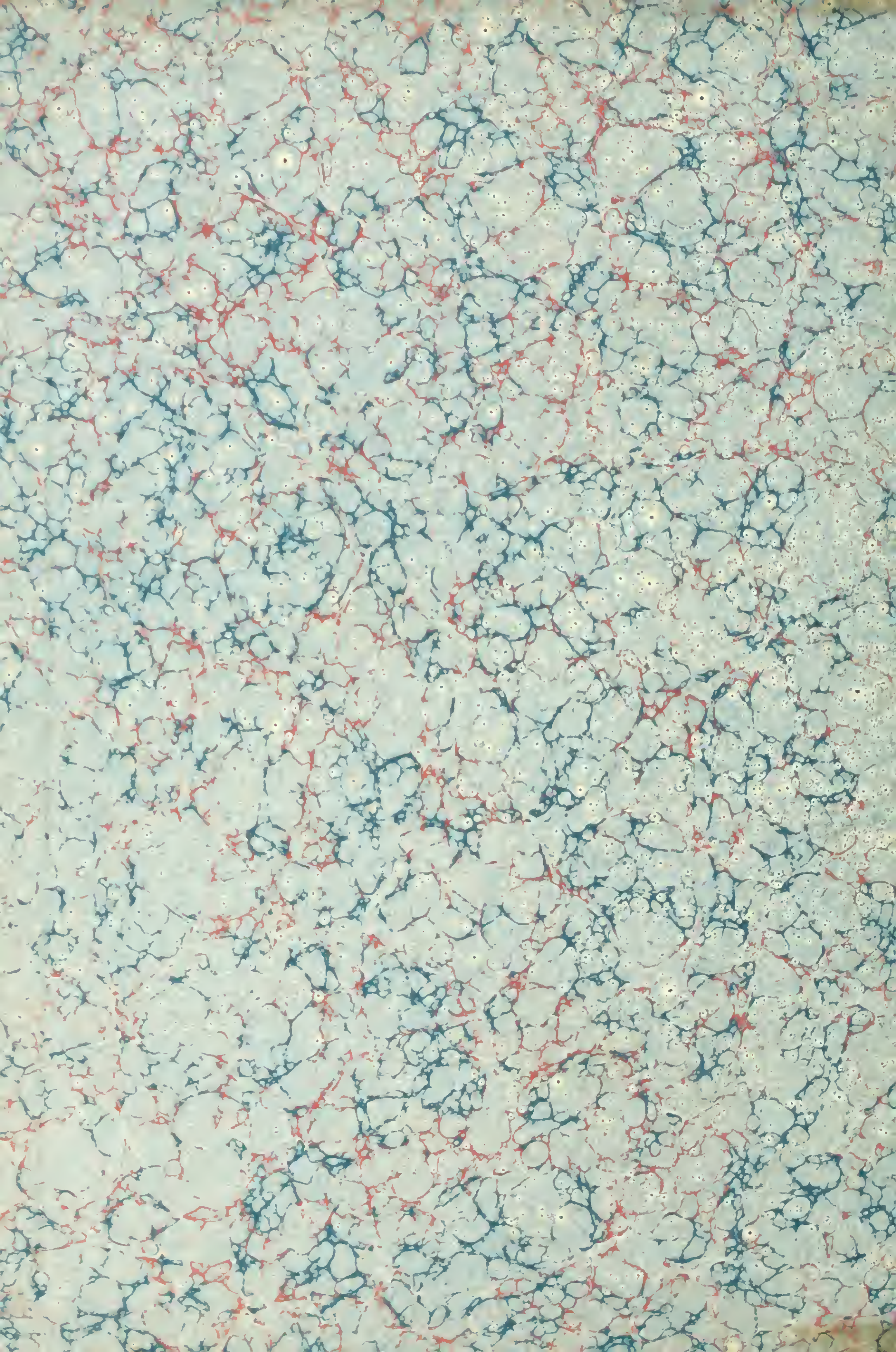
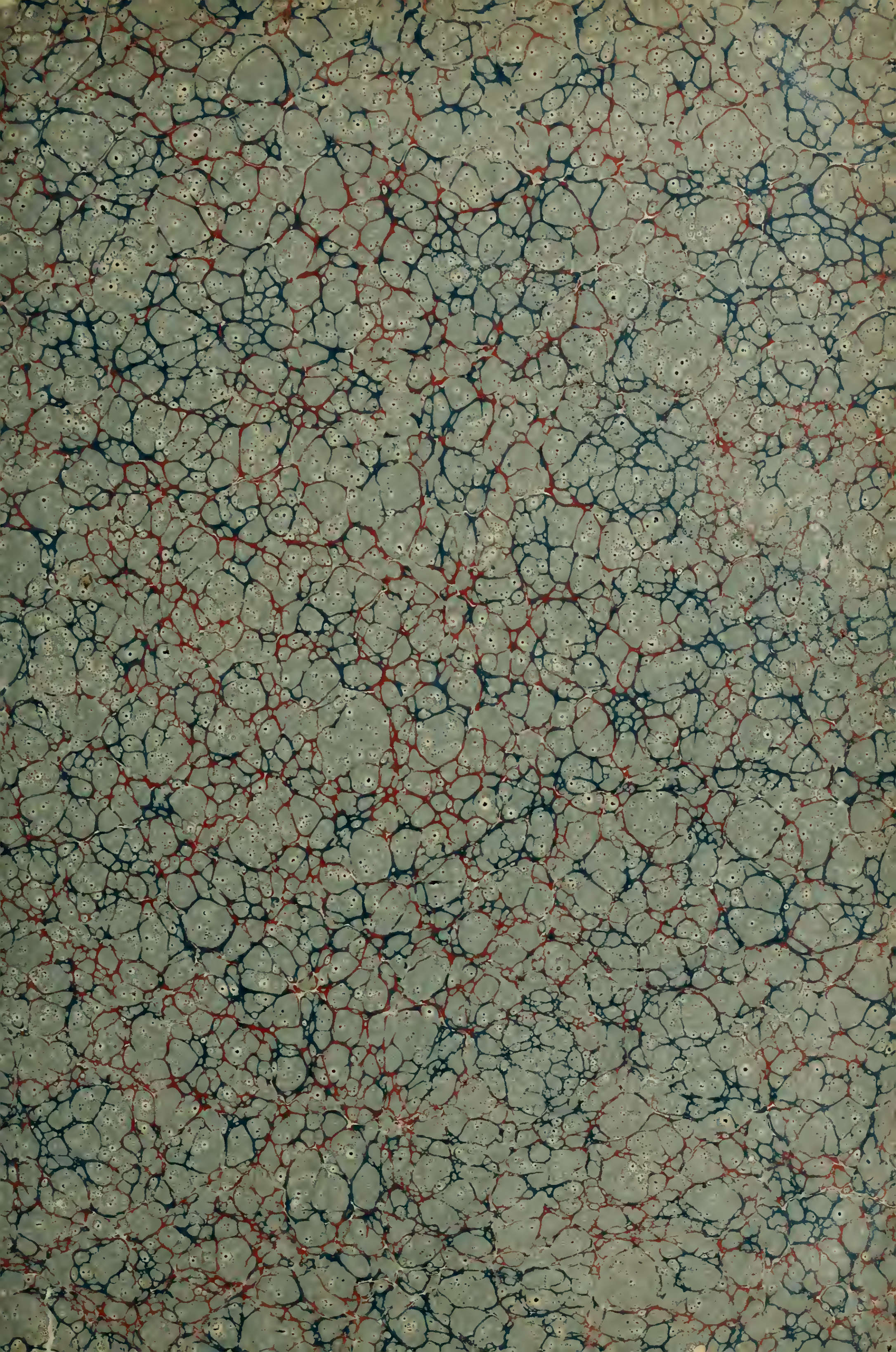




Le Numéro : 10 centimes. N° 155 16 Septembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER



PROLOGUE

I

TEMPÊTE.

Depuis huit jours, le vent soufflait sur les côtes de Dieppe, depuis huit jours, la lame faisait crier les galets; et hurlante et moussue, l'eau couvrait d'écume le brise-lame de l'entrée du goulet du port.

L'Océan moutonnait le matin et avait du flot le soir.

Le 19 ventôse de l'an VIII, l'horizon se perdait dans un gris sale; il pleuvait à l'est, à l'ouest, au nord, au sud; une pluie glaciale, fine et serrée, que le vent faisait fouetter.

Les matelots, qui regagnaient leur cambuse, enfonçaient leur béret de laine sur leurs grandes oreilles rouges, mâchonnant avec leur chique :

— Queu chien de temps!...

C'est que la mer faisait un tapage d'enfer, les galets roulaient sur la grève et le vent chantait la grande chanson du désespoir.

Au plus loin où se portait le regard, tout était désert; sur la mer pas une voile; sur la grève pas un être.

Le soldat républicain qui gardait la batterie, enveloppé d'une couverture de laine, était accroupi dans sa guérite.

Il faisait *lugubre* enfin, le 10 mars 1800!

L'horloge de l'église Saint-Jacques avait jeté, dans ce bruit, la demie de quatre heures.

Une jeune fille échevelée, nu-tête et nu-pieds, sortit en courant d'une rue du Polet, elle suivit les quais, et atteignit le bout de la jetée, insouciante des lames qui venaient s'écraser jusque sur elle; ses mains en auvent sur ses yeux, elle cherchait à percer l'opacité de la bruine.

Elle resta ainsi dix grandes minutes, portant son regard sur tous les points.

Puis de sa poitrine, comme un sanglot, sortit ce mot :

— Rien!

Elle se retourna alors et regagna lentement le quai; sur son visage mouillé, on voyait couler des larmes fumantes.

Elle tourna le bureau des douaniers, et suivit une petite rue étroite et boueuse qui conduisait au bord de la mer, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Casino.

Là, elle se blottit sous une roche, et accroupie, les coudes sur les genoux, l'œil fiévreux fixé sur la mer, elle attendit; penchant parfois la tête, et tendant l'oreille, croyant percevoir un appel dans l'épouvantable fracas de la tempête; et sanglotant plus fort lorsqu'elle reconnaissait qu'elle s'était trompée.

Ses vêtements étaient trempés, ses cheveux ruisselaient, il faisait froid, et cependant elle ne tremblait pas, tant la fièvre brûlait sa peau.

Ses lèvres seules s'agitaient, et c'était pour prier :

— Monseigneur Jésus, si vous me rendez mon Désiré, j'habillerai la sainte Vierge votre mère, avant la fin de l'an, je lui rendrai les beaux habits blancs que les sans-culottes ont déchirés... Si vous me rendez mon homme chéri, sainte Vierge d'Arc, je vous donnerai trois cierges en cire pure.

Et le flot terrible répondait seul par ses hurlements en la couvrant d'écume...

La nuit descendait, l'horizon se rapprochait, elle se dressa encore pour voir, rien! rien!

Alors, méprisant la lame qui pouvait la prendre, les goëmons qui pouvaient l'envelopper et l'entraîner au large, elle courut sur la grève, déchirant ses pieds nus sur les galets, s'arrêtant parfois pour faire un porte-voix de ses mains et mêler aux cris de la mer son cri déchirant :

— Hé! Désiré... mon homme, viens-tu?

Après une grande heure de cette démence d'amour, le cœur brisé, les pieds saignants, l'âme épuisée, la malheureuse tomba à genoux à la place qu'elle occupait et pria...

Il faisait nuit noire... le canon avait tonné pour annoncer la fermeture du port... elle était toujours là, pleurant et priant!

Tout à coup, un bruit épouvantable, suivi d'un déchirement, la fit redresser.

A deux pas d'elle, une barque s'est effondrée.

Un pressentiment sinistre cloue la malheureuse à sa place, elle n'a pas conscience du danger qu'elle a couru...

Elle se traine plutôt qu'elle ne marche, vers les épaves du bateau.

Mais il faisait nuit, nuit noire, elle cherche vainement en tâtant les clairs du bateau à le reconnaitre.

Le doute, la peur lui donnent une vigueur nouvelle, elle se redresse et court vers la ville en criant :

— Au secours! au secours!...

C'est un cri auquel on répond vite dans les ports.

— Venez vite, dit-elle, une barque vient d'échouer sans matelots...

Des torches furent allumées, et l'on courut à la grève.

Les bambins couraient pieds nus accrochés aux jupons de leurs mères, criant et pleurant, parce qu'ils les voyaient crier et pleurer.

Arrivée près de la barque, la malheureuse n'osa plus avancer.

Les autres se retiraient en disant :

— C'est pas lui! C'est pas la sienne!

Enfin elle fit un effort et s'avança. Le matelot qui tenait la torche éclairait le nom peint à l'arrière du bateau :

La Marie-Reine.

Quand la malheureuse eut lu, elle jeta un cri et tomba à genoux...

Tout le monde se tut, les femmes s'écartèrent, les vieux du port se découvrirent....

Puis la pauvre fille se releva, le front pâle, les yeux secs, écartant ses cheveux pour regarder la mer, elle dit en lui montrant le poing :

— Mer de chien!... si tu m'as volé sa vie, rends-moi donc son corps...

Comme si la mer eût entendu ce cri haineux, elle obéit.

Une lame immense gronda et jeta aux pieds de la malheureuse le cadavre sanglant d'un homme de vingt-deux ans...

C'était le cadavre de celui qu'elle aimait, de Désiré Coulard, le pêcheur.

La jeune fille se jeta sur le corps défiguré de son homme, prenant la tête entre ses bras, couvrant son front, ses yeux et ses lèvres de baisers... gémissant et ne contenant plus les sanglots qui lui déchiraient la poitrine, elle était lugubre à voir.

C'était, au reste, un tableau terrible :

La mer bruyante dans la nuit opaque, le groupe d'hommes, de femmes, d'enfants, autour d'un cadavre, qu'éclairait de lueurs fantastiques la flamme de la torche.

Les vieux marsouins de matelots faisaient semblant de se lisser les cheveux, de se gratter le front ou de s'essuyer le nez pour cacher leurs larmes, chiquant tout bas :

— Pauvre petite, va!

Elle, la malheureuse, elle refusait de croire que la vie s'était retirée du corps qu'elle pressait, il lui semblait qu'à sa voix les lèvres allaient remuer, que la voix mâle du matelot allait lui dire :

— Embrasse-moi, ma femme; quel chien de temps, ce soir...

Et les yeux restaient fermés et la bouche restait muette.

— C'est donc vrai qu'il est mort... mort! Mais, voyons! vous pourriez bien m'aider à le sauver, vous autres... Désiré, Désiré, mon homme... c'est moi qui t'appelle... moi, ta Marie. Ah! mais, tu n'es pas mort, voyons, on ne meurt pas à vingt-deux ans! Mon homme... mon homme... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle retomba presque couchée sur le corps, les lèvres collées sur les lèvres de celui qui n'était plus.

Les hommes n'osaient parler, ils firent signe aux femmes d'entraîner la malheureuse jeune fille... Celles-ci obéirent; quand elles voulurent l'enlever, elle cria :

— Non! non! je ne veux pas le quitter...

Un matelot lui dit :

— Tu ne le quitteras pas, ma fine, nous allons le porter chez toi...

Alors, deux femmes la soutinrent sous les bras; les hommes firent un brancard avec les planches de la barque brisée, y placèrent le cadavre, et le funèbre cortége regagna le Polet.

Les hommes étaient têtes nues malgré la pluie; quatre portaient le corps, les autres, portant des torches, marchaient devant, les femmes suivaient.

La lugubre procession remplissait d'effroi les passants. Cependant, ils s'arrêtaient comme malgré eux, pour contempler la fille veuve qui, soutenue par deux femmes marchait immédiatement après le corps.

La douleur avait bouleversé ses traits, et cependant à la lueur des torches, elle était bien belle encore la pauvre enfant.

Elle se nommait Françoise-Marie-Reine-Chantal Lavandière, elle avait à peine vingt ans et ne paraissait pas son âge.

C'était une enfant de Dieppe, une fille de la Normandie salée.

Grande et bien faite, le nez droit et fin, le front un peu bas, la bouche petite et les yeux bleus... Ses yeux étaient singuliers, sous l'ombre des longs cils noirs et sous l'arc des sourcils bruns... des cheveux châtains encadraient admirablement l'ovale de ce visage pâle.

En somme, Marie-Reine (c'est ainsi qu'on la nommait à Dieppe) était fort belle.

Elle avait appris l'état de couturière; mais à peine sortie d'apprentissage, elle avait un jour rencontré Désiré Coulard, un fort gars, bâti comme le mât de son bateau... les regards s'étaient croisés; on s'était aimé :

Il faisait bon vent, ce jour; ça soufflait d'est; après une longue promenade sur le bord de la mer, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, le feu dans le cerveau, ils étaient repartis en courant vers la grève, ils avaient sauté dans le bateau de Désiré Coulard...

Marie-Reine toute rouge s'était blottie à l'arrière...

Le gars avait saisi ses drisses.

Sitôt en mer, le bateau avait sauté comme un bouchon. Désiré avait d'abord hissé sa brigantine et son foc, pour serrer la côte le long des falaises. Une fois au large, ayant vent arrière, il avait laissé flotter le foc, avait hissé la fortune et aye donc! Les toiles goudronnées s'étaient étendues tout de grand et le petit cotre n'était plus devenu qu'un point noir à l'horizon...

La chapelle sacrée, où devant Dieu seul les deux enfants jurèrent de s'aimer pour la vie...

Il y avait quatre ans de cela, et elle s'en souvenait, et elle en pleurait la pauvre Marie-Reine, lorsque, arrivée au Polet, les matelots étendirent sur le lit le cadavre de celui qu'elle aimait.

Les hommes se retirèrent, les femmes s'offrirent pour rester avec elle pendant la veillée de la mort.

Marie-Reine refusa; elle dit qu'elle avait besoin d'être seule avec son homme.

On avait allumé un cierge, un gamin avait été chercher de l'eau bénite à Saint-Jacques; avant de sortir, femmes et hommes jetèrent quelques gouttes d'eau bénite sur le corps du malheureux, et Marie-Reine resta seule.

S'agenouillant alors, et prenant dans ses mains la main de celui qu'elle aimait, elle pria et pleura.

Elle était ainsi depuis quelques heures, lorsque la porte s'ouvrit.

Un homme entra, qui, sans qu'elle l'entendît,

s'avança jusqu'à elle, lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Eh! Marie-Reine, écoute donc un peu.

II

CONSOLATIONS DE LA FAMILLE.

Marie-Reine releva la tête et à travers ses larmes elle reconnut Baptiste Coulard, le frère de celui qu'elle pleurait.

— Voyez, dit-elle en sanglotant, le malheur qui vient d'arriver.

— On me l'a dit, ma pauvre fille. Que voulez-vous? tout a une fin en ce monde.

— Mon pauvre Désiré, mon pauvre homme!

Et elle se jeta sur le corps du malheureux.

Le frère de Coulard était visiblement embarrassé... Assurément, il avait quelque chose à dire, et il n'osait parler. C'était, comme Désiré, un pêcheur du Polet.

Devant le cadavre de son frère, devant la douleur de la malheureuse fille-veuve, il était plutôt embarrassé qu'attristé ; ses yeux restaient secs, sa bouche muette.

Faisant un effort, il dit :

— J'étais chez le frère ainé à remailler nos filets lorsqu'on est venu nous apprendre ça.... Pauvre Désiré! il s'était pas bien conduit sa vie durant, pas vrai?... mais c'était pas une raison pour que devant le malheur on n'oublie pas tout ça...

Marie-Reine n'entendait pas, elle pleurait.

— Mon homme, qu'est-ce que je vas faire maintenant sans toi.

Baptiste tournait et retournait son mouchoir dans ses mains... Balbutiant il continua :

— Chez le frère, quand on a su le malheur, nous voulions tous venir, pas vrai, mais on s'est dit : Pourtant des femmes qui sont mariées, qu'ont des petits, peuvent pas se trouver avec une jeunesse qu'est là... la maitresse de leur frère.

Baptiste s'arrêta une minute pour attendre une réponse de Marie-Reine.

Celle-ci pleurait, disant tout bas à l'oreille du mort, comme s'il pouvait l'entendre :

— J'étais bien la seule à t'aimer mon pauvre homme!...

Le frère, plus embarrassé, continua :

— Alors, comme on ne pouvait pas cependant laisser là un frère... quoiqu'on n'ait pas été bien avec lui pendant sa vie.... c'est pas moins un frère... on pouvait pas le laisser là tout seul, car vis-à-vis du monde... les femmes avec qui qu'on a des relations ça ne compte pas pour de la famille...

Baptiste attendit encore une réponse. Comme Marie-Reine se taisait, comme elle restait presque couchée sur le corps de Désiré, sanglotant, pleurant et couvrant son visage de baisers, il crut devoir élever la voix et il continua :

— Enfin, ma fille, voilà la chose. Il faut que les sœurs de notre frère puissent venir ici pour le veiller, pour lui dire un dernier adieu... et faudrait que vous ne soyez plus là...

Marie-Reine avait entendu cette fois. Elle se tourna, et sans répondre, son regard se riva sur celui du frère de son amant.

Celui-ci voulut soutenir le choc, mais vainement. D'abord il hocha la tête, se tourna, se retourna, regarda en dessous.... enfin il baissa les yeux et balbutia :

—Comprenez, Marie-Reine, vous aimiez le frère... nous le savons bien, mais il faut faire la part de la famille... pas vrai? La famille qui l'aimait bien, allez... quoi qu'on se voie pas à cause de vous...

Marie se leva et demanda :

— Monsieur Coulard, où voulez-vous en venir?

Cet interrogatoire, qui mettait Baptiste en demeure de s'expliquer, l'embarrassa à ce point qu'il ne put dire que :

— A rien... à rien... *ma sœur.*

A ce mot de ma sœur, il y eut sur les lèvres de la pauvre fille un singulier sourire.

— *Monsieur* Coulard, dit-elle en appuyant sur le mot, vous voulez que votre femme, votre sœur, vos enfants puissent venir ici sans y trouver la maitresse de votre frère?

Baptiste Coulard acquiesça de la tête.

— Vous pouvez les amener, je me tiendrai à l'écart; je ne serai pour eux que la veilleuse du mort... Il y a là une autre chambre; je m'y tiendrai jusqu'à leur départ.

Baptiste Coulard fit la grimace.

— N'est-ce pas cela que vous me demandez? fit Marie-Reine étonnée.

Nous n'avons pas dit que Baptiste Coulard était laid. Il faut, cependant, qu'on le sache pour s'expliquer le hideux sourire qui s'étala sur sa face lorsqu'il continua :

— Je vas vous dire, c'est ça et c'est pas ça, ma... *sœur.*

— Alors, expliquez-vous, *monsieur* Coulard.

Et elle regarda fixement le matelot, une vilaine chose, qu'on en juge :

Baptiste Coulard a un peu la tête du poisson : il a le nez en trompette, l'œil bleu-gris et à fleur de tête, la bouche grande à lèvres minces; ses cheveux, d'une nuance sans nom, ne sont peignés que lorsqu'on les coupe; ses oreilles, immenses et plates, font l'effet de voiles en ciseaux; par les grands temps en mer, il rabat son bonnet dessus pour ne pas donner prise au vent.

Il est petit, rablé, les épaules sont larges, les mains sont dignes des épaules et les pieds sont immenses. Baptiste n'est débarbouillé que par les pluies; son costume est des plus simples : un tricot, une vareuse, une cotte, un bonnet et pieds nus.

Marie-Reine regarda le monstre des pieds à la tête et répéta sa question :

— Expliquez-vous, M. Coulard.

Devant ce regard, brillant de fièvre, de la mai-

tresse de son frère, Baptiste ne trouva rien à dire.

Alors se redressant, et écrasante de mépris, la pauvre fille lui dit :

— Je vais vous dire ce que vous voulez. *Monsieur mon frère*, comme je me suis mariée avec mon cœur, comme nous nous aimions tant, Désiré et moi, que nous n'avons pas cru avoir besoin de serment devant les hommes pour être sûrs de rester toujours fidèles l'un à l'autre ; comme enfin, étant des enfants et des amoureux, nous n'avons pas cru qu'on pouvait mourir... que, sitôt mort, les faux parents qui ne nous avaient donné que du mépris viendraient réclamer leur part de ce qui ne leur appartient pas.. Comme nous n'avons pas pensé à tout cela, que nous n'avons pas d'actes à vous montrer, vous venez, vous, les ennemis de mon homme, lui prendre sa dépouille, que j'ai gagnée avec lui... voilà ce que vous voulez, monsieur Baptiste Coulard. Eh bien ! monsieur mon frère, comme vous dites, sachez et allez dire à ceux qui vous envoient que tant que mon Désiré sera là, j'y serai, que rien ne m'en arrachera... Dites-leur que s'ils veulent venir, ils n'y viendront pas comme vous, tête couverte, pour discuter. Quels qu'ils soient, ceux qui entreront ici, — et que je ne veux pas connaître, — y viendront tête nue et à genoux pour prier.

Confus, abasourdi, ne sachant comment se tenir, Baptiste voulut parler, mais Marie-Reine montra la porte et lui cria :

— Sortez !

Le corps ployé en deux, les yeux hors des paupières, les joues rouges, heurtant les chaises, trébuchant aux marches, Baptiste Coulard obéit.

A peine fut-il sorti, Marie-Reine tomba à genoux et pria.

Au dehors, le vent grondait toujours, la pluie fouettait les vitres de la chambre mortuaire ; on entendait parfois le bruit du rabot et du marteau.

Les pêcheurs voisins du malheureux clouaient les planches du bateau pour faire la bière de Désiré Coulard.

Baptiste Coulard était un bon enfant, mais il était Normand.

Il aimait bien son frère, il ne lui aurait pas donné seulement un assignat ; il disait volontiers :

— L'affection qu'on a pour les gens, c'est pas dans les poches, ça c'est dans le cœur.

Dès qu'il fut sorti de la cambuse de Désiré, il oublia les larmes de celle qu'il avait appelée cauteleusement sa sœur ; et comme sa peau, tannée par tous les vents, était imperméable à la pluie, il se dirigea vers la ville, se disant :

— Elle aimait mon frère, c'est bel et bon, pas moins vrai qu'elle reste dans la cabine, et qu'elle peut y prendre ce qu'elle voudra... nous tous aussi nous l'aimions notre frère... et nous n'y avions pas d'intérêt ; tandis qu'elle, qu'est-ce que c'est, elle n'a pas seulement un sou vaillant, elle n'est pas de la famille ; si encore elle avait eu des petits avec elle, elle pourrait ôser rester... attends un peu, je vas arranger ça...

Le matelot avait fouillé dans sa poche, y avait pris une poignée de tabac et s'était glissé dans la bouche ce qu'il appelait une pastille, c'est-à-dire une chique grosse comme un œuf.

Il continua :

— La loi est la loi, nous sommes les héritiers légitimes de notre frère, et c'est pas parce qu'une jeunesse l'aura aidé à manger son pain qu'il faut que nous nous laissions prendre ce qui est à nous. Il a un filet à flotter de liége double maille et du solide... c'est que, avec des femmes, on ne sait jamais à qui on a affaire... Elle était honnête parce qu'elle était avec lui... pas moins vrai qu'au jour d'aujourd'hui elle peut très-bien faire sa malle, mettre tout dedans et nous serions là... Les hommes d'affaires sont pas faits pour les requins, pas vrai, espère, espère, tu vas voir la petite.

Tout en monologuant seul, Baptiste, après avoir suivi le quai National,— aujourd'hui quai Henri IV, — entra dans la ruelle aux Vaches, au numéro quatre. Il s'arrêta et frappa.

Aucun bruit n'ayant répondu à son appel, il frappa une seconde fois, maugréant :

— Ah çà ! ce gratte-papier, il va pas bientôt venir?... Avec ça qui tombe une pluie à ne pas mettre un Anglais dehors... Aïe donc de la cambuse ; et d'un vigoureux coup de poing il ébranla la porte.

L'écho gémit deux fois dans l'escalier humide et la voix glapissante d'une femme demanda :

— Seigneur Dieu ! qu'est-ce qu'il y a pour frapper ainsi à cette heure ?

— Je veux parler au citoyen Friquet pour affaire sérieuse.

— Attendez, alors.

Le matelot se blottit dans l'angle de la porte et attendit. Quelques minutes après, une vieille descendit, ouvrit d'abord un petit guichet et demanda :

— Qui est-ce qui est là ?

Baptiste avança la tête devant le petit grillage, la vieille femme, faisant un réflecteur de sa main chassa la flamme du suif sur le visage du matelot et, ne le reconnaissant pas, demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Ah ça ! fit le matelot, est-ce qu'il faut un laisser-passer du comité pour voir le père Friquet ?

— Pour voir *maître* Friquet, répondit sèchement la vieille, il faut dire son nom.

— Allez lui dire que c'est Jean-Baptiste Coulard, du Polet, qui vient pour affaire de succession ; mais avant ouvrez-moi : v'là une heure que l'eau me débarbouille.

— Attendez, je vais voir maître Friquet.

Et la vieille referma le guichet.

— Tripes de chien ! cria le matelot, elle veut donc me faire fondre, cette gueuse-là ? Vieille limande, va !

Le matelot pressa sa chique, convaincu que l'eau qui tombait lui traversait la joue, et l'augmentant d'un tiers il la changea de côté.

Deux minutes après, la vieille redescendait. Un

bruit de verroux se fit entendre et, enfin, le matelot entra.

— Montez ! dit la vieille.

— Baptiste obéit. Arrivé au premier, celle qui le conduisait lui dit avant d'ouvrir la porte :

— Secouez-vous au moins, vous allez tout mouiller dans l'étude.

— Espère ! espère ! dit le matelot, et il retira sa vareuse et son toquet, qu'il jeta à terre.

C'est seulement vêtu de sa cotte, d'un tricot de laine, nu tête et nu pieds qu'il entra dans l'étude, où Mᵉ Friquet l'attendait.

Mᵉ Friquet fit un signe à son client de s'asseoir. Celui-ci allait obéir ; mais celle qui l'avait conduit retirait les siéges chaque fois que le matelot se préparait à en prendre un.

La ménagère maugréait tout bas :

— Il ne manquait plus que ça!... autant presser une éponge sur les coussins.

Baptiste n'était pas exigeant, il resta debout.

Mᵉ Friquet releva la tête, et regardant par-dessus ses lunettes, il demanda :

— Monsieur, quel est le motif de votre visite...

Le matelot fut très embarrassé pour répondre ; il se grattait le front, le nez, étrillait son crâne de ses ongles, sans trouver un mot à dire.

— C'est, m'a-t-on dit, reprit Mᵉ Friquet, pour affaire de succession.

— Oui, monsieur l'avocat, dit Coulard tout rouge.

— Expliquez-vous, mon ami.

— Monsieur... Voilà la chose : Nous avons un frère qui vient de mourir, il s'est *néyé*... Notre pauvre frère Désiré...

Baptiste crut devoir faire une affreuse grimace, et passer deux fois sa manche sur ses yeux... il avait pleuré !

— Votre frère était riche?... demanda Mᵉ Friquet...

— Pas trop !... c'était un pêcheur...

— Les pêcheurs ont peu de chose.

— Oui, mais je vais vous dire... c'était un travailleur... A preuve que nous n'y avions jamais rien donné, et cependant, il s'était tout de même acheté une barque, des engins de pêche et il avait un ménage assez gentil.

— Il était jeune ?

— Vingt-deux ans.

— On l'avait aidé ?

— Non, je vas vous dire : c'est un garçon qu'avait de la tête, nous n'étions pas bien ensemble, mais je dois reconnaître que c'était un vrai gaillard ; or, voyant qu'on s'occupait pas de lui, il nous a fait la grimace. Et espère, espère, qu'il s'est dit ; il a été prendre une fillette, une pas grand chose, et il s'est mis avec ; de là, il s'est fait son petit intérieur.

— Mais si la fillette qu'il a prise était une pas grand chose, loin de l'aider à gagner de l'argent, elle a dû plutôt lui faire dépenser ce qu'il gagnait.

— Ça, c'est vrai... mais il faut tout dire, je dis pas grand chose, mais moins vrai qu'elle était couturière et que, pendant qu'il travaillait, jour et nuit elle était à l'ouvrage.

Et puis, elle avait de l'ordre.

— Je comprends, travaillant tous les deux, se privant de tout pour se faire une position, ils commençaient à atteindre leur but.

— C'est ça !

— Eh bien ! mais c'est très-méritant, de leur part, ces pauvres gens.

— Oui. Mais pas moins vrai que nous sommes les frères, nous.

— Je ne comprends pas, fit *maître* Friquet en retirant ses lunettes pour mieux voir le matelot.

Le matelot s'avança et s'appuyant sur le bureau de Mᵉ Friquet, il dit :

— Voilà, monsieur, je viens vous demander ce qu'il y a à faire, la maitresse de notre frère est dans la maison, elle est sous le coup de la douleur, elle ne pense encore à rien, cette nuit, elle va, comme tout le monde penser à ses affaires...

— Comme tout le monde... parlez pour vous, interrompit Mᵉ Friquet.

— Oui, c'est ça, fit Baptiste qui n'avait pas compris.

La chique lui piquait la langue et déjà la main sur les lèvres, il cherchait pour expectorer.

Mais la vieille femme se précipita et lui dit :

— Eh bien ! où vous croyez-vous ? dans la rue, s'il vous plait.

Le matelot fit la grimace et continua.

— Pour lors, je vous disais donc, monsieur l'avocat, que la Marie-Reine peut très-bien enlever cette nuit tout ce qui est dans la maison, et puis nous, demain, nous serons sur le sable.

— N'est-ce pas elle qui a gagné avec votre frère le peu qu'ils ont ?

— Certainement ; mais alors il ne nous resterait rien...

— En somme, vous venez, comme héritier de votre frère, me demander ce qu'il y a à faire.

— Vous y êtes.

— Mon ami, est-ce à l'homme que vous demandez un conseil ou est-ce à l'avoué ?

Le matelot crut comprendre que Mᵉ Friquet lui disait : Si vous vous adressez à l'homme, il vous dira verbalement ce qu'il y a à faire, vous l'exécuterez sans frais, et cela ne vous coûtera rien ; au contraire, si c'est à l'avoué, il va vous écrire tout ça et, dame ! ça se paye.

— C'est à l'homme, monsieur l'avocat... répondit Baptiste avec un sourire de remerciment.

— Eh bien ! mon ami, voici le conseil de l'homme. Votre frère a cru digne de lui la compagne qu'il a choisie. Son choix vous oblige à la considérer comme telle, ce qu'ils ont gagné ensemble est à elle, rien qu'à elle. Aidez-la à rester honnête en lui laissant (maintenant qu'elle n'a plus de soutien) les moyens de vivre en travaillant. Laissez tout à cette fille veuve et n'entrez chez elle que pour la consoler.

Le matelot regarda fixement Mᵉ Friquet pour s'assurer qu'il n'était pas fou ; puis, faisant la moue, se grattant la tête, il reprit :

— Vous m'avez pas compris, monsieur l'avocat ;

j'avais pas besoin d'être conseillé pour ce que vous dites là... Je suis pas seul, moi ; je viens au nom de la famille, et pas moins que la loi nous donne des droits !

ALEXIS BOUVIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

XIII

ON S'OCCUPE DE M. VAUTREAU (*suite*).

— Il y a vingt-cinq ans de cela, madame, reprit Mardochée, vous en aviez vingt alors et vous étiez depuis deux ans la femme du comte de Blinière, mon meilleur ami, quand j'appris cette union en Italie, où me retenait une blessure très-grave, sanglant dénouement d'une aventure romanesque dont le retentissement était venu jusqu'en France. Douée d'une imagination active, d'une nature passionnée, d'un caractère hardi et aventureux ; mariée à un homme dont la bonté simple et calme formait avec tous vos instincts le plus violent contraste, vous n'éprouviez déjà plus que l'ennui et la lassitude du mariage quand, de retour en France, je vous fus présenté par mon ami de Blinière. Une histoire d'amour avec enlèvement, arrestation, emprisonnement et assassinat, me donnaient à vos yeux tout le prestige d'un héros de roman. Au bout de quelques mois, je fus forcé de reconnaître, à des symptômes de plus en plus significatifs, que j'étais loin de vous être indifférent. Moi-même de mon côté, je n'avais pu m'empêcher d'être frappé de votre merveilleuse beauté, aussi pris-je le parti de m'éloigner, dès que j'eus fait cette fatale découverte, car si je ne me piquais pas d'une morale austère, je n'étais pas de ceux qui considèrent comme un jeu d'infliger à la fois à leur meilleur ami le plus sanglant des affronts et le plus irréparable des malheurs. La prescience de la passion vous fit deviner mon projet, et la veille même du jour où j'étais décidé à quitter votre château, car nous étions alors en Touraine, vous organisiez une fête, un bal masqué où votre mari me contraignait d'assister. Oh! cette nuit-là, vous la rappelez-vous, madame? c'était l'heure marquée par votre volonté, l'heure où nous devions être unis pour jamais, et votre dessein me fut révélé au moment où je vous vis paraître dans la salle du bal.

Un murmure d'étonnement et d'admiration accueillit votre entrée, qui produisit sur moi une impression que je crois ressentir encore. Je fus à la fois ébloui et fasciné; et comment eussé-je conservé mon sang-froid en vous voyant dans un costume qui, tout à coup, sans transition, vous montrait presque entièrement nue à mes yeux. Vous aviez choisi un costume de l'empire qui laissait à découvert les épaules, la poitrine, les bras, presque toute la jambe, et au moment même où vous me donniez le vertige en me révélant toutes ces perfections, en les étalant sans voiles à mes regards troublés, vos yeux noirs, brûlants, éperdus, pleins de flammes, d'aveux et de promesses plongeaient dans mon âme et y jetaient le délire de la fièvre. Puis, je ne sais comment cela se fit, je l'ignore, mais je me trouvai seul avec vous, dans une petite pièce pleine de fleurs, faiblement éclairée, où la musique parvenait comme un soupir, où bientôt je n'entendis plus d'autre bruit que celui de votre respiration, où il n'y eût plus pour moi d'autre sensation que le contact de votre main dans la mienne, le parfum de votre haleine sur ma joue et le son d'une voix légère, harmonieuse et pure comme le murmure d'un nid qui s'endort. J'étais sans force, sans volonté, sans pensée, je vivais, je respirais sous un charme qui m'enveloppait et me pénétrait tout entier ; je ne cherchai même pas à me débattre, à lutter contre les enivrantes tentations dont toutes mes facultés étaient assaillies à la fois, je succombai...

Il y eut un long silence, puis Mardochée reprit en s'adressant à la comtesse, qui souriait d'une façon étrange :

— Eh bien, madame, est-ce bien ainsi que se noua ce lien funeste que devaient couronner tant de crimes et d'infamies? N'est-il pas vrai que tout mon rôle et toute ma complicité se bornent à m'être laissé surprendre, à n'avoir pas su me dégager de l'atmosphère de voluptés et de séductions dont vous aviez saturé mon cœur ? N'est-il pas vrai enfin que les rôles furent intervertis entre nous et que celui des deux qui décida et combina la perte de l'autre, ce fut vous ?

— Eh bien, oui, répondit la comtesse, vous avez dit l'exacte vérité, mais une fois le charme subi, avez-vous jamais tenté de le secouer ?

— Je ne le pouvais plus, je vous aimais jusqu'à l'idolâtrie, je vous aimais à me rendre coupable chaque jour de mille lâchetés, de mille hypocrisies envers celui qui me montrait la plus aveugle, la plus noble confiance.

— Eh bien, l'entraînement que vous subissiez, je l'avais éprouvé et j'y avais cédé la première, voilà toute la différence qu'il y eut entre ma conduite et la vôtre.

— J'ai longtemps combattu, en avez-vous seulement eu la pensée ?

Un sourire ironique fut toute la réponse de la comtesse, dont l'âme n'avait jamais dû connaître le remords ni le repentir.

— Au bout de quelques mois, reprit Mardochée, l'amitié toujours croissante que me témoignait votre mari était devenue pour moi un intolérable supplice, et comme vous lisiez, pour ainsi dire, une à une, toutes mes pensées à mesure qu'elles se formaient dans mon cœur, comme vous aviez compris que le sentiment de honte et d'horreur dont j'étais pénétré pouvait dominer la passion que vous m'inspiriez et amener une rupture violente, vous sûtes décider M. de Blinière à aller recueillir dans l'Inde un héritage considérable.

Sept ou huit mois après son départ vous accouchiez d'une fille qui, aux yeux du monde, pouvait porter votre nom et qui est aujourd'hui la baronne de Vautreau-Blinière.

— L'une des plus jolies femmes de Paris, m'avez-vous dit?

— Et dont la réputation est aussi irréprochable que la beauté.

— Tant mieux pour son mari, dit la comtesse avec son sourire railleur.

— Le comte, retenu dans l'Inde par une longue et grave maladie, fut six ans absent, et pendant ces six années, nous avons eu deux autres filles. Mais celles-là ne pouvaient être avouées et ce fut sous des noms supposés qu'on put les élever au château de Blinière. C'est à cette époque, c'est au bout de ces six années que vous vint tout à coup la pensée du meurtre auquel je n'ai échappé que par miracle, sans avoir jamais pu comprendre le sentiment qui vous avait poussée à vous défaire, par un triple crime, de l'homme que vous adoriez la veille et des deux pauvres petites innocentes dont le vrai nom était ignoré de tous. Voilà, madame, le mystère que je vous prie de m'expliquer avec une entière franchise, vous donnant de nouveau ma parole de vous rendre la liberté s'il m'est prouvé que vous avez cédé, dans cette circonstance, soit à une violence, soit à une influence étrangère.

Il y eut encore un instant de silence, puis la comtesse se levant tout à coup.

— Eh bien, oui, dit-elle d'une voix grave, oui, je vous dirai tout, quoiqu'il me soit pénible d'évoquer certains souvenirs, mais il le faut, peut-être gagnerais-je quelque chose à vous faire connaître les détails que vous ignorez, et alors je pourrai sortir, respirer le grand air, marcher par les rues, coudoyer les passants, être libre enfin, libre!... Ah! il faut avoir passé dix années dans une mansarde pour savoir ce que c'est qu'aller et venir en liberté.

— Parlez, ne me cachez rien, ni le bien, ni le mal, et dans une heure vous sortirez.

— Dans une heure? s'écria la comtesse avec transport.

— Dans une heure.

— Ecoutez donc.

Elle s'absorba quelques instants dans ses souvenirs, puis elle reprit:

— Un matin que vous étiez parti à la ville de Tours, on m'apporta une lettre couverte de timbres nombreux et bizarres. Celui qui me la remit était Antoine Vautreau, l'un de mes gardes-chasse.

— Aujourd'hui Vautreau le millionnaire, oncle de M. le baron Vautreau-Blinière.

— Précisément; Antoine Vautreau était un vrai paysan, taciturne, circonspect, très-rusé et très-retors sous un air épais et lourd. L'heure à laquelle passait le facteur étant écoulée depuis longtemps, je lui demandai pourquoi il m'apportait si tard cette lettre qu'on avait dû lui remettre depuis plus d'une heure.

— Madame la comtesse a raison, me répondit Antoine, il y a une grande heure que la lettre est dans ma poche.

— Pourquoi donc avoir tant tardé à me la remettre?

— Dame! c'est que M. de Tressy était encore au château.

— Que signifie cette réponse? est-ce que vous ne me remettez pas toutes mes lettres devant lui?

— Les autres, oui, mais celle-ci!...

— Quelle différence y a-t-il entre celle-ci et les autres?

— Oh! c'est que celle-ci n'aurait pas fait plaisir à M. de Tressy.

— Qui vous fait penser cela?

— Le pays d'où elle vient et l'écriture de l'adresse.

— Comment avez-vous reconnu ce pays et cette écriture, vous qui ne savez pas lire?

— Je ne sais pas lire, mais j'observe, et je sais que la lettre vient de l'Inde et que l'écriture est de M. le comte.

Et comme je ne répondais pas, il reprit:

— D'ailleurs, je l'aurais deviné rien qu'à la mine renversée de madame la comtesse.

— Vous vous trompez, lui dis-je, je ne suis pas renversée, mais émue et très-heureuse de cette lettre qui m'apprend le retour de mon mari.

En effet, j'avais lu rapidement la lettre et j'y avais vu qu'elle ne précéderait le comte que de huit ou dix jours.

— Quant à la joie de madame la comtesse, dit Antoine avec sa fausse bonhomie, je suis loin d'en douter, mais il n'en est pas moins vrai que l'arrivée de monsieur le comte va embrouiller bien des choses.

— Je ne vous comprends pas, Antoine.

— D'abord, nous avons M. de Tressy, que la jalousie pourrait bien porter à faire un mauvais coup, puis monsieur le comte qui verra peut-être du louche dans les prévenanses de M. de Tressy, puis les deux petites filles, dont personne ne connait la mère, ce qui fait que tout le monde a imaginé de leur en donner une, dont le nom ne ferait pas du tout rire monsieur le comte. Enfin, madame la comtesse, M. de Tressy a pris depuis six ans des habitudes et des priviléges qui se rapprochent beaucoup de ceux d'un mari, ça reviendra aux oreilles de monsieur le comte, surtout si M. de Tressy reste au château, et alors il pourrait bien y avoir mort d'homme.

J'étais sombre et soucieuse pendant qu'Antoine énumérait ces sinistres suppositions, car elles n'étaient que l'écho fidèle des craintes qui avaient



Gravure extraite des *Mémoires secrets de Gabrielle d'Estrées.*

traversé mon esprit pendant la lecture de cette fatale lettre.

Antoine, qui m'épiait du regard, devinait mes pensées à l'agitation de mon visage.

— Dame! dit-il en se rapprochant de moi et en baissant la voix, la fortune et la réputation de madame la comtesse tiennent à cette heure à un fil.

— Que faire? murmurai-je, effrayée des dangers de toute nature dont j'étais menacée.

— Si madame la comtesse voulait me permettre un conseil.

— Parlez, parlez, Antoine, lui dis-je avec un accent dans lequel perçait toute ma terreur.

— Eh bien, madame la comtesse, me dit-il en baissant encore la voix, il faut prendre un parti violent avec M. de Tressy et avec les enfants.

— Un parti violent! que voulez-vous dire?

— Vous aurez beau faire, vous êtes perdue tant que M. de Tressy et M. le comte peuvent se trouver face à face, la jalousie leur montera la tête un jour ou l'autre, il y aura explication, dispute, duel, et la première victime en définitive, ce sera vous.

— C'est vrai! c'est vrai! murmurai-je, frappée de l'impossibilité d'échapper aux conséquences de ma faute.

Puis m'adressant à Antoine :

— Vous avez raison, lui dis-je, il faut éloigner M. de Tressy.

— Oh! répliqua Antoine avec un sourire sinistre, il suffit de mettre entre vous et lui une distance de six pieds.

— Six pieds!

— Oui, reprit Antoine, six pieds de terre suffiront pour vous mettre l'esprit en paix de son côté.

Je compris enfin et je jetai un cri d'horreur.

— Votre sûreté, votre repos et votre fortune sont à ce prix, reprit Antoine toujours imperturbable, il faudra en venir là. Mais la proposition est trop nouvelle pour que vous l'acceptiez ainsi tout de suite, nous en reparlerons.

Il me salua sans ajouter un mot de plus et je ne le revis que le lendemain à la même heure.

Le lendemain, le surlendemain il renouvela les mêmes tentatives, que je repoussais chaque fois, mais qui chaque fois perdaient quelque chose de l'horreur qu'elles m'avaient inspirées au premier abord.

Enfin la veille de l'arrivée du comte je consentis.

— C'est bien, le reste me regarde, me dit alors Antoine, et j'ai justement sous la main quelqu'un qui se chargera du coup.

— Qui donc? lui demandai-je en tremblant.

— Barentin, un pauvre diable qui a commis un vol avec effraction pour donner du pain à sa famille, qui tremble d'être envoyé au bagne et dont

le sort est entre mes mains, car je suis le seul qui l'ait vu, je le tiens donc.

— Et vous croyez qu'il acceptera ?...

— Tout, pour échapper aux travaux forcés.

Le soir même, Antoine Vautreau, que vous ne connaissiez alors que sous son prénom et dont vous ne reconnaîtriez sans doute pas les traits, qui doivent être transformés depuis vingt-cinq ans, Antoine Vautreau, accompagné de Barentin, vous entraînait dans cette chasse à l'affût, où sous un prétexte, il vous laissa bientôt seul avec Barentin. Quant au reste, vous le savez mieux que moi.

— Ainsi voilà le rôle qu'a joué Antoine Vautreau dans l'histoire de mon assassinat.

— Je vous ai rapporté notre dialogue tout au long pour ne rien dénaturer, ni exagérer.

— C'est bien, passons maintenant aux enfants.

— C'est encore en mettant en avant mon intérêt, ma fortune et ma sécurité, qu'il me décida à m'en séparer, en m'assurant qu'il veillerait sur elles et les remettrait en mains sûres. Le lendemain du meurtre, quelques heures avant l'arrivée du comte, il les emmenait.

— Pauvres enfants! murmura Mardochée, à quelles épreuves elles étaient destinées l'une et l'autre!

— Epuisé par la maladie, le comte languit quelques mois et mourut; c'est alors que j'appris à connaître Antoine Vautreau. Trois ou quatre jours après la mort de mon mari, il vint me trouver, me parla de mes enfants d'abord, puis de son dévouement, puis de la récompense à laquelle il croyait avoir droit, et enfin de la nécessité de faire à mes deux filles un sort digne de ma fortune. Bref, il fixa lui-même à deux cent mille francs le don que je devais faire à chaque enfant, et me fit ajouter à chacun des actes une clause par laquelle, en cas de mort, il devenait leur héritier naturel.

— Vous avez écrit cela? s'écria Mardochée.

— Oui, car j'avais confiance en cet homme et ce ne fut que plus tard que je compris l'imprudence que j'avais commise, c'est-à-dire lorsqu'il me demanda et exigea pour lui-même une somme de cent mille francs, source première de la fortune considérable qu'il a acquise depuis.

Mardochée se leva et jetant sur la comtesse un regard terrible :

— Savez-vous ce que cet homme a fait de nos enfants, madame? lui dit-il d'une voix frémissante.

— Grand Dieu! qu'allez-vous m'apprendre? murmura la comtesse épouvantée.

— Il a tué l'une des deux par la plus lente et la plus cruelle des tortures, par la misère.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Et comme elle tardait trop, il l'a achevée par le poison.

— Oh! le misérable! le misérable! s'écria la comtesse en se frappant le front avec désespoir.

— Quant à l'autre, il allait l'enterrer vivante, entendez-vous, vivante! Si l'un de ses complices n'eût eu pitié de la pauvre enfant, qui est sauvée à cette heure. Et maintenant, madame, allez, jouissez en paix de votre liberté; je vous avais condamnée à dix années de prison, votre peine est finie, allez, soyez libre et heureuse.

Mais la comtesse était tombée à genoux et elle murmurait en sanglotant:

— Il a tué mon enfant!...

— Oui, pleurez et priez pour elle, dit Mardochée, moi, je vais la venger.

Il sortit et se rendit aussitôt chez Barigoul.

Il le trouva pâle et défait.

Martial était près de lui.

— Maître Barigoul, lui dit-il, êtes-vous disposé à répondre franchement et sans arrière-pensée à la question que je vais vous adresser.

— Je suis tout à votre disposition, monsieur Mardochée, répondit Barigoul, qui se mit à trembler sous le regard de son ennemi.

— Avez-vous organisé quelque chose contre Antoine Vautreau.

— L'oncle millionnaire?

— Oui.

— Oui, monsieur Mardochée, je me suis occupé de lui avec Taboureau et la Turmole.

— Contez-moi votre plan.

Barigoul lui expliqua tout dans le plus grand détail.

— Mais, dit-il en terminant, pour peu que cela vous contrarie!...

— Pas le moins du monde, je vais même de ce pas m'occuper de le mettre entre vos mains, à votre entière discrétion; le reste vous regarde, je ne m'en mêle plus, mais je laisse faire.

Et quittant Barigoul et Martial, il regagna sa voiture et se fit conduire à l'hôtel de Blinière.

Là il demanda à être introduit près de M. Antoine Vautreau.

Le vieillard tressaillit à sa vue, puis ses traits défigurés et pâlis exprimèrent à la fois la crainte et la colère.

— Que me voulez-vous? je ne vous ai pas demandé, lui dit-il, j'ai mon médecin et n'ai pas besoin de vos soins.

— Aussi n'est-ce pas en qualité de médecin que je viens en ce moment, répondit Mardochée.

— Que venez-vous donc faire?

— Je viens vous donner un ordre.

— Vous?

— Moi.

Puis se rapprochant du lit.

— Monsieur Vautreau, lui dit-il, l'air de l'hôtel de Blinière ne vaut rien pour vous.

— En vérité! dit M. Vautreau d'un ton railleur.

— Je vous conseille donc de vous faire transporter aujourd'hui même à l'hôtel Hervieux des Roches.

— Aujourd'hui même?

— Avant deux heures.

— Et si je refusais, comme cela est assez probable.

— En ce cas, je ferais appuyer ma demande par trois personnes.

— Qui sont?

— La première est la comtesse de Blinière.

— Elle est morte ! s'écria M. Vautreau.

— Je l'ai ressuscitée exprès pour vous ; la seconde personne est Barentin, celui qui vous a si énergiquement palpé la mâchoire au Moulin-Vert.

— Vous connaissez Barentin !

— Et la troisième personne est Martial Didier, dont vous avez empoisonné la femme.

— C'est faux ! c'est faux !

— J'ai les preuves. Si dans deux heures vous n'êtes pas installé à l'hôtel Hervieux, je viens avec mes trois témoins. Allons, au revoir, monsieur Vautreau.

Et il sortit calme et impassible comme il était entré.

— Grand Dieu ! murmura M. Vautreau au paroxysme de la terreur, qu'est-ce que c'est donc que cet homme et que veut-il faire de moi.

XIV

LA TURMOLE ET MADEMOISELLE ATHÉNAÏS DU THEIL

Mme Turmole traitait; les convives qu'elle avait réunis à sa table étaient Adèle, sa fille, Mme Toussaint, son amie, et son neveu Maniveau.

— Oui, tante Turmole, disait Maniveau qui possédait au plus haut degré l'art de parler sans perdre un coup de dent, la fortune nous sourit et nous prodigue enfin ses faveurs; papa, entièrement revenu de ses deux idées fixes, boit de l'eau pure au lieu d'eau d'af et me caresse paternellement au lieu de me frictionner la colonne vertébrale avec une trique. Aussi le ciel lui a envoyé de la braise, un passeport pour lui et ma mère, et ils vont filer tous les deux pour l'Angleterre.

— Pauvre Barentin ! c'était son rêve; mais toi, Maniveau, qu'est-ce que tu vas devenir ?

— Moi, s'écria Maniveau, vous ne savez donc pas? je viens d'acheter une charge.

— De notaire ?

— Moi, marier le pauvre monde ! enchaîner pour la vie des gens qui ne m'ont rien fait ! pour qui me prenez-vous ? Non, non, j'ai acheté une charge de directeur de bon goût, de propagateur des lumières, de protecteur du génie et de dominateur de l'opinion, voilà ! en d'autres termes, je suis moitié de chef de claque.

— Moitié !

— Oui, nous avons acheté l'étude à deux.

— Peste ! quelle position ! dit Adèle.

— Et à qui ton père et toi devez-vous toutes ces faveurs ?

— Je vous le donne en dix.

— C'est trop long.

— A Mardochée.

— En voilà un être mystérieux et fantastique, s'écria la Turmole en vidant un grand verre de vin.

— Ne m'en parle pas, dit Adèle en frissonnant, quand je me le représente parlant à Barigoul dans sa bière et le ressuscitant, j'en ai la chair de poule.

— Si c'était un effet de votre bonté, dit Maniveau en tendant son verre à sa tante, qui le remplit consciencieusement jusqu'au bord.

Maniveau le vida avec non moins de conscience, puis faisant claquer sa langue contre son palais avec une moue de connaisseur :

— Exquis ! dit-il, Argenteuil première, retour de la Courtille.

Puis posant son verre sur la table :

— Adèle, dit-il à sa cousine, quand tu auras une amie à me recommander, envoie-la moi, et pour peu qu'elle soit jolie, eh bien nous verrons.

Adèle éclata de rire.

— Toi, Maniveau !

— Moi, Maniveau, qui ai, comme le ténor de la *Reine de Chypre* :

> Un bras pour la défendre
> Des mains pour l'applaudir,
> Des mains, des mains,
> Pour l'applaudir !

— Va donc dire à ta mère qu'a t'mouche, répliqua Adèle en haussant les épaules.

Mme Toussaint, elle, ne soufflait mot et mangeait comme quatre, mais sans bouger, sans paraître se presser et avec une régularité mathématique. Douée, comme le chameau, de la faculté d'absorber pour plusieurs jours une quantité de nourriture qu'elle ruminait ensuite, quand elle avait l'air de jeûner; elle avait soigneusement cultivé cette faculté naturelle dans les maisons où elle passait en qualité de garde-malade, et ses habitudes de prévoyance et d'économie la poussaient à agir absolument de même chez les amis qui l'invitaient à dîner.

— Et Totor, demanda la Turmole à sa fille, qu'est-ce que tu en fais ?

— Nous sommes toujours dans les mêmes termes; je le traite comme un nègre, et il m'adore comme une idole.

— A propos, quelles nouvelles de l'oncle Vautreau ?

— Excellentes.

— Il va plus mal ?

— Mieux que ça.

— Quoi donc ?

— Il est depuis ce matin à l'hôtel Hervieux.

— Parfait ! faut dire à Hector de ne plus le quitter.

— C'est fait.

— Il y est ?

— Et il n'en bougera plus que pour venir m'en donner des nouvelles.

— Ah ! ça ! et une garde ?

En ce moment la sonnette retentit avec fracas.

La Turmole se leva de table et se précipita dans la boutique.

A l'aspect de celui qui venait d'entrer, elle prit tout de suite son sourire le plus gracieux et sa révérence la plus distinguée.

— Eh bien, monsieur le baron, lui dit-elle de ce

ton mystérieux spécialement affecté à certaine branche de son industrie.

M. de Blinière lui répondit par un sourire à la fois modeste et vainqueur, puis tirant de sa poche un petit portefeuille :

— J'ai dit trois mille, n'est-ce pas ? dit-il en ouvrant lentement son portefeuille.

— Trois mille ! oui, monsieur le baron, répondit la Turmole dont les yeux étincelèrent comme deux escarboucles.

— Tenez, reprit le baron en lui remettant plusieurs billets de banque, en voilà quatre mille.

Puis lui faisant de la main un geste amical :

— Vous êtes une très-honnête femme, madame Turmole; vous pouvez compter sur ma protection. Au revoir, madame Turmole.

Il la salua de la main et sortit.

La voiture venait de s'éloigner, lorsqu'une jeune femme, mise avec une élégance excentrique et tapageuse, entra dans la boutique.

— Bonjour, madame Dumoulin, qu'est-ce qu'il vous faut aujourd'hui ? lui demanda la Turmole.

— Il me faut un article que vous ne tenez pas, madame Turmole, répondit la jeune femme avec humeur et en portant alternativement ses regards sur la marchande à la toilette et du côté de la rue.

— Quoi donc ?

— Un peu de franchise.

— Je ne comprends pas l'hébreu.

— Madame Turmole, ne trouvez-vous pas que l'individu qui sort d'ici a une silhouette de baron ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Or, que peut venir faire chez vous un baron millionnaire ? à coup sûr ce n'est pas pour un vieux châle ou une vieille camisole.

— Vous croyez ?

— C'est pour y acheter une marchandise qui ne se vend pas au mètre, madame Turmole.

Mme Dumoulin avait prononcé ces mots d'une voix éclatante et en dardant sur la Turmole des regards étincelants de colère.

— Ah ça ! n'allez-vous pas m'avaler ? répliqua celle-ci; attachez-le, votre baron, si vous ne voulez pas qu'il sorte.

— Mère Turmole, vous me trahissez ! s'écria Mme Dumoulin en frappant du pied.

— Tenez, dit la Turmole avec une familiarité amicale, vous me faites pitié.

— Enfin vous ne nierez pas que ce ne soit le baron qui sort d'ici.

— Eh oui, c'est le baron, belle furie que vous êtes, mais que venait-il faire ce baron ?

— Oui, que venait-il faire ? demanda vivement la jeune femme.

— Voilà ce que vous voudriez bien savoir et voilà ce que je ne vous dirai pas.

— Ah ! maman Turmole.

— Non, ça vous apprendra à soupçonner et à méconnaitre vos vrais amis.

— Eh bien, j'ai eu tort, là; et maintenant, voyons, soyons gentille, dites-moi ce qu'est venu faire le baron.

— Ah ! vous mériteriez bien !... mais je suis trop bête, j'ai un faible pour vous, je ne sais pas vous résister et vous en abusez.

— Voyons, maman Turmole, dites-moi toute la vérité et je vous donnerai à choisir entre ma reconnaissance et une loge d'opéra.

— Je n'ai pas d'ambition, je me contente de la loge.

— Convenu; mais le baron ?...

— Eh bien, puisqu'il faut manquer à ma parole pour vous plaire, votre baron est assommant de jalousie, voilà tout le mystère.

— De la jalousie ? le baron ?

— Parbleu !

— A mon endroit ?

— Comme un tigre.

— Tiens, tiens, c'est bon à savoir, ces choses-là.

— Oui, la jalousie, ça rapporte, n'est-ce pas ?

— Dam ! fit la femme du clerc.

— Eh bien, vous pouvez exploiter celle-là, elle est corsée, et je réponds qu'entre vos mains elle sera d'un fameux produit.

— Et moi qui croyais qu'il venait ici pour quelque caprice.

— Vous le jugiez mal et moi aussi; ne savez-vous pas que je suis votre amie ? mais passez donc de l'autre côté, vous allez y trouver Adèle.

Mme Dumoulin accepta et passa dans l'arrière-boutique, ravie de la Turmole et entièrement revenue de ses soupçons.

La marchande à la toilette avait vaincu la lorette.

Mme Dumoulin fut reçue à bras ouverts par Adèle, trop jolie et trop à la mode pour redouter une rivale.

— Dis donc, ma petite, lui dit-elle, sais-tu que ton baron commence à tourner au père noble ?

— Ah ! dit la jeune femme comme si on lui eût parlé d'un inconnu.

— Comment ! tu ne t'en es pas aperçue.

— Je ne l'ai jamais regardé; mais il me semble en effet que son ventre prend des proportions...

— Dont je te félicite.

— Pourquoi cela ?

— Tu connais Clara ?

— Sans doute.

— Elle aussi, elle a un protecteur obèse.

— Il n'y a que ceux-là qui sachent protéger.

— Longtemps contenu dans des limites raisonnables, son ventre commence à passer du majestueux au monstrueux.

— Pauvre fille !

— Au contraire, l'infirmité de son protecteur fait sa fortune; tous les mois elle le mesure, constate une augmentation et exige mille francs par centimètre.

— Excellente idée !

— C'est comme ça qu'il faut les traiter, sans quoi ils ne se gêneraient plus, ils lâcheraient la bride au monstre, et Dieu sait où il s'arrêterait.

— Je comprends, c'est une mesure coërcitive.

— Tu l'as dit.

— Bah ! je veux faire mieux.

— Quoi donc ?

— Je veux extirper le mal.

— C'est-à-dire le ventre?

— Non, mais l'homme.

— J'y suis, il se présente un remplaçant?

— C'est ça.

— L'âge?

— Vingt-cinq ans.

— Le physique?

— Niais et fat.

— L'intelligence?

— Un cocodès, c'est tout dire; raie parfaite, col de chemise irréprochable, jargon de palefrenier.

— La fortune?

— C'est le fils d'un agent de change.

— Très-épris?

— Il ne me manque qu'une aventure scandaleuse pour le décider à m'épouser.

— Et alors tu t'appellerais?

— Madame Sélignac.

— Je te souhaite ton scandale.

En ce moment on frappa à la porte qui donnait sur la cour.

— Entrez, cria la Turmole.

La porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

A son aspect, il y eut un mouvement de surprise et d'embarras, car cet individu était Pierre Dumoulin.

Cependant, après un instant de silence, la Turmole se leva et s'empressa de lui offrir un siége.

Mais le clerc ne lui répondit pas, le regard fixé sur sa femme, il paraissait vivement ému et l'on comprenait qu'il se livrait en lui une lutte violente.

Mme Dumoulin devina cette impression et l'effroi qu'elle avait ressenti en le voyant entrer, se dissipa aussitôt pour faire place à un calme insolent.

Personne ne rompait le silence et la situation devenait très-embarrassante pour tout le monde.

— C'est bien gentil à vous d'être venu me voir, monsieur Dumoulin, lui dit enfin la Turmole.

— C'est M. Taboureau qui m'a donné rendez-vous ici, madame Turmole, répondit le clerc d'un air préoccupé.

Il ajouta en portant alternativement son regard sur sa femme et sur Adèle.

— Et j'avoue que je ne m'attendais pas à y trouver réunies madame et mademoiselle.

— Tiens! pourquoi donc ça? demanda Adèle d'un ton railleur.

— Il est tout simple que vous ne le compreniez pas, dit Dumoulin avec une nuance de mépris, mais je m'étonne que madame en soit déjà arrivée là.

— Oh! dit la jeune femme, j'en suis arrivée tout de suite à comprendre l'avantage du luxe sur la misère, du bien-être sur les privations, et votre passion pour Adèle étant la cause de ce changement de position, je ne saurais voir en elle autre chose que ma meilleure amie.

— Et vous comptez pour rien l'honneur et la considération perdus? lui demanda Dumoulin.

La jeune femme éclata de rire.

— L'honneur et la considération, dit-elle, mais, c'est alors que je les méritais complétement que vous m'avez plantée là pour une femme charmante, il est vrai, mais qui ne possédait aucune des vertus que vous prisez si fort aujourd'hui et dont vous faisiez si peu de cas alors. L'honneur et la considération! ah! la bonne charge! tenez, voulez-vous que je vous dise? je viens de lire dans vos yeux et vous ne m'avez jamais tant aimée que depuis que j'ai perdu ces deux diamants.

Mme Dumoulin disait vrai, la soie, les dentelles, les bijoux, la fraîcheur et le goût exquis de toute sa toilette, un embonpoint parfait, un air de décision qui transformait son type, tout se réunissait pour doubler l'effet de sa beauté et lui donner aux yeux de son mari un charme et une saveur qu'elle n'avait jamais eus pour lui au même degré.

C'était à la fois un amour profond qui refleurissait et une passion nouvelle qui jetait ses racines dans son cœur.

— Caroline, dit-il d'une voix dans laquelle on sentait vibrer une vive émotion, n'avez-vous rien de plus à me dire.

— Absolument rien, répondit la jeune femme d'un ton dégagé.

Il y eut encore un silence.

On sentait vaguement gronder un orage.

— Caroline, reprit Dumoulin, prenez garde, je me plonge chaque jour plus avant dans un abîme dont je toucherai bientôt le fond peut-être, un jour viendra où la coupe venant à déborder, le délire s'emparera de moi et alors!... qui sait ce que pourra produire une minute de désespoir!

CONSTANT GUÉROULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES AMOURS DE CONTREBANDE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 138)

CHAPITRE XXI

DE MÊME QU'IL Y A FAGOT ET FAGOT, IL Y A AMOUR ET AMOUR (*suite*).

— Eh bien? fit Yann qui suivait avidement ses moindres gestes.

— Il faut partir, ami, lui dit-elle.

— Partir, te laisser!

— Il le faut, mon Yann.

— Mais toi, Genofsa?

— Moi, j'attendrai, répondit-elle avec un sourire.

Quelle sublime abnégation dans cette simple réponse, qui montre cette pauvre enfant marchant à pieds joints sur son cœur pour obéir à la pensée du devoir accompli!

— Tu es un ange, ne put-il s'empêcher de dire en la serrant sur sa poitrine.

— Et quand pars-tu?...

— Ce soir...

— Ce soir! s'écria-t-elle en l'étreignant plus en core dans ses bras, pendant que quelques larmes montaient à ses paupières. Mais presque aussitôt réprimant ce premier mouvement de faiblesse dont elle n'avait pu se défendre:

— Tu as raison, et je t'approuve de partir sur-le-champ, mais c'est à une condition...

— Laquelle?

— C'est que tu reviendras le plus tôt possible.

— Peux-tu donc en douter?

— Mais... hésita-t-elle, si ta tante allait te retenir?

— Me retenir loin de toi, oh! non, jamais.

— Elle aussi t'aime, et elle est seule aujourd'hui.

— Elle n'est que ma tante, tandis que toi...

— Qu'importe son titre? elle t'aime, et l'amour rend égoïste.

— Tu es ma femme, Genofsa...

— Ta femme! dit-elle avec un soupir.

— Oui, ma femme devant Dieu, et bientôt, je l'espère, tu le seras devant les hommes.

— Moi, devenir ta femme!.. je ne puis y croire... ce serait trop de bonheur... et d'ailleurs que dirait le monde?

— Le monde! mais je me ris de ses jugements; je t'aime, ma Genofsa, qui donc pourrait m'empêcher de proclamer bien haut que je te trouve digne de devenir la compagne de ma vie?

— Tiens, ne parlons plus de cela; ce sujet m'attriste malgré moi, et de funestes pressentiments m'agitent; occupons-nous de toi, mon bien-aimé, et redis-moi que bientôt je pourrai te revoir. Dieu, comme le temps va me paraitre long aussi, loin de vous, monsieur!

— Nous serons deux à souffrir.

— Vous penserez à moi!

— Si je penserai à toi, peux-tu donc me le demander?

— Et vous écrirez quelquefois à votre petite Genofsa?

— Dis donc que je lui écrirai souvent, tous les jours.

— Bien vrai!... Quel bonheur!...

— Mais...

— Comment, il y a un mais?...

— Mais à la condition que ma Genofsa me répondra exactement.

— Je le jure.

— Et me racontera jusqu'à ses moindres actions.

— Je le promets aussi et de grand cœur.

— A merveille, je suis content... Causons maintenant raison.

— N'est-ce pas ce que nous faisons?

— Pas précisément... Que comptes-tu faire pendant mon absence?

— Mais, fit-elle en le regardant avec étonnement, mais, ce que j'ai toujours fait jusqu'à présent.

— Tu comprends mal ce que je veux te dire.

— En effet, je ne vois pas bien...

— Je veux dire... que si l'ouvrage venait à te manquer...

— Oh! il ne me manquera pas.

— Cependant... quelquefois...

— Le bon Dieu n'est-il pas là?

Yann ne put s'empêcher de jeter un regard d'admiration sur la naïve enfant, et il sentit un rayon d'espérance illuminer son cœur. Cette foi robuste dans la Providence le gagnait et lui donnait confiance dans l'avenir.

— Tu as raison, Genofsa, dit-il, Dieu est là et il veille sur nous.

Ils restèrent ensuite un moment silencieux, puis Yann s'écria soudain:

— Genofsa, veux-tu venir avec moi?

— Es-tu fou, Yann! Que dirait ta tante si...

— Elle ne le saura pas, tu resterais à La Roche...

— Non, mon ami, non, c'est impossible, car il se trouverait quelque bonne commère qui n'aurait rien de plus pressé que d'aller la prévenir.

— Viens du moins jusqu'à Nantes.

— Je te sais gré de la bonne intention qui te fait agir, mais je refuse, je ne puis et je ne dois pas encore t'afficher.

— M'afficher! penses-tu bien à ce que tu dis? m'afficher, toi, ma Genofsa, ma femme!

— Ne faut-il pas, pour mériter ce titre, savoir m'effacer moi-même et me sacrifier quelques jours encore.

— Mais ne plus te voir, n'est-ce pas un sacrifice au-dessus de mes forces?

— Tu suivras mon exemple, Yann, tu souffriras en silence.

— Cher ange! tu es plus forte que moi, car ce départ me brise, et j'hésite encore à m'éloigner.

— Il le faut, mon ami, et désobéir serait, ce me semble, d'un mauvais présage pour nous.

— Que veux-tu qu'il nous arrive? ne nous aimons-nous pas?

— Oui, nous nous aimons; mais qui peut répondre de l'avenir?

Un baiser fut la seule réponse de M. de Kergall.

Ils causèrent longtemps encore, et du présent et de ce qu'ils comptaient faire, et ils échangèrent mutuellement une foule de serments qui tous tendaient au même but, un amour éternel.

Comme en ce moment tous deux étaient de bonne foi, et avec quelle ardeur ils répétaient cette gracieuse chanson de l'amour dont le thème est aussi vieux que le monde, et qu'on redit cependant toujours avec le même plaisir!

Puissiez-vous la dire longtemps encore, mesdames et messieurs, cette charmante ballade qui célèbre l'amour!

Les heures passent vite quand on est deux, côte à côte, et que l'on s'aime. La grosse horloge de la Sorbonne vint brutalement rappeler à Yann qu'il était temps de retourner chez lui, où devait l'attendre Joannic.

— Déjà cinq heures,

— Cinq heures! répéta-t-elle.

— Faut-il donc te dire adieu? non, c'est impossible.

— Il faut se montrer fort contre l'adversité, Yann.

— Pourquoi ces larmes qui inondent ton visage?

— Un moment de faiblesse que je n'ai pu surmonter, mais je ne pleure plus, c'est fini; embrasse-moi, mon Yann, et séparons-nous.

— Je ne puis me décider à te laisser seule ainsi.

— Ton souvenir n'occupera-t-il pas toujours ma pensée? tu vois donc bien que je ne serai pas seule.

— Pourquoi refuses-tu de me suivre?

— Je te l'ai dit, Yann, ce projet est insensé, et je ne puis y prêter les mains,

— Je te cacherai si bien, que personne ne saura te découvrir.

— Veux-tu donc par une folie compromettre l'avenir? Embrasse-moi, te dis-je, et séparons-nous, pendant qu'il nous reste encore assez de force pour le faire.

— Au revoir donc, Genofsa.

— Au revoir, mon Yann, et à bientôt.

Tous deux se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et, dans une suprême étreinte, se tinrent longtemps embrassés.

— Au revoir, Genofsa.

— Au revoir, Yann, et surtout écris-moi bientôt.

— Je te le jure. Au revoir.

Et par un dernier effort s'arrachant des bras de la jeune fille, et comme craignant de voir faiblir sa résolution, il s'élança d'un bond dans l'escalier et se précipita dans la rue.

Il s'apprêtait à regagner l'hôtel de Bretagne, lorsque revenant soudain sur ses pas, il vint s'arrêter devant l'échoppe d'Isidore.

Le brave savetier était en train de fumer sa pipe, tout en fredonnant *mezzo voce:*

Il était un petit navire (*bis*)
Qui n'avait ja jamais navigué (*bis*).

Cette charmante chanson était alors fort à la mode au quartier Latin.

— Bonjour, Isidore, lui dit-il.

— Salut, monsieur Yann.

— Isidore, je viens te demander un service.

— Parlez, monsieur Yann, vous savez que je vous suis tout dévoué.

— Je le sais, Isidore, et je t'en remercie.

— Cela n'en vaut pas la peine. En quoi puis-je vous servir?

— Je pars ce soir...

— Comment! vous... partez? ce n'est pas possible!

— C'est comme je te le dis...

— Mais... elle?... fit-il en hésitant et en montrant la chambrette de Genofsa.

— Elle sait tout.

— Et elle consent?

— Il le faut... mon père est mort, et je ne puis...

— Ça c'est différent, et partir est d'un brave jeune homme. A votre place, j'en ferais tout autant, moi, monsieur Yann. Mais tout cela ne me dit pas comment je puis vous être utile?

— Il s'agit d'elle...

— Je comprends, c'est par rapport au freluquet... oh! il n'a qu'à se bien tenir... car à la première chose qui me paraît louche, je lui casse les os.

— Merci, mon ami. Et il tendit la main à l'ouvrier.

— Dame, c'est que... fit celui-ci en regardant ses battoirs d'une couleur plus que douteuse.

— Allons donc, mon brave, c'est la main d'un ami.

— C'est que... ma foi tant pis... vous êtes un bon, vous, et pas fier, tout noble que vous êtes... aussi comptez sur moi, et, foi d'honnête homme, je vous revaudrai ça.

— C'est bien, mon ami, je m'éloigne plus tranquille.

— Et vous avez raison, monsieur Yann, car je ne suis ni borgne ni manchot.

— Un seul de mes amis est chargé de veiller aussi sur elle, c'est M. Joannic de Kernevelan,

— Quel diable de nom!

— Joannic de Kernevelan.

— Ah! écrivez-moi ça, monsieur Yann, car jamais je ne pourrai me le fourrer dans la tête.

— Voilà son nom.

Et Yann tira de son carnet une carte sur laquelle se trouvait gravé le nom de son ami.

— Merci bien, monsieur Yann, me voilà maintenant tout yeux et tout oreilles.

— S'il arrivait quelque chose, il faudrait immédiatement en prévenir M. de Kernevelan.

— Vous pouvez y compter.

— C'est bien, à mon tour merci, et au revoir.

— Au revoir, monsieur Yann, et bon voyage.

Les deux hommes échangèrent une nouvelle poignée de main, et Yann prit la direction de l'hôtel de Bretagne. En débouchant dans la rue du Plâtre, il aperçue une voiture qui stationnait devant la porte de l'hôtel; tout d'abord il n'y prit pas garde, mais en avançant davantage, il reconnut la livrée de Régine.

— Qu'est-elle venue faire ici? dit-il en faisant un mouvement de mauvaise humeur.

C'était bien en effet la jeune femme attendant fort anxieusement l'arrivée de son amant.

Il est, je crois, inutile de dire que l'arrivée de la voiture et la vue de la belle dame avaient fait coller aux vitres du magasin d'en face tous les visages mutins de mesdemoiselles les modistes; et Dieu sait tous les propos qui s'échangeaient entre les jeunes filles!

Que de péchés de convoitise furent commis ce jour-là! aussi pour le repos de l'âme de la belle Régine, je souhaite qu'elle n'en soit pas responsable là-haut!

En arrivant devant l'hôtel, Régine avait demandé M. le comte de Kergall, puis voyant qu'il

était absent, elle s'était décidée à l'attendre dans la voiture.

Depuis plus d'une heure elle montait bravement sa garde devant la porte de l'hôtel, et, pour se distraire, elle avait commencé par lire l'enseigne, puis elle en avait compté les lettres; ce travail, si intéressant qu'il fût, ne parvenant pas à la distraire complètement, elle inspecta la maison du haut en bas et du bas en haut, et en arriva à se demander où se trouvait située la chambre de Yann.

L'amour a de secrets instincts qui trompent rarement, aussi devina-t-elle sur-le-champ qu'il demeurait au premier, et découvrit-elle la chambre qui devait être la sienne.

Une chose peut-être la guida dans cette recherche, c'est qu'à l'une des fenêtres de Joannic, elle aperçut maître Yvon, se carrant majestueusement dans un magnifique gilet rouge, tout en dégustant un des londrès de son maître, et tout aussitôt elle en conclut que cet appartement ne pouvait être celui de Yann, car il était peu probable qu'il s'amusât à loger les domestiques de ses voisins,

Elle en était là de ses réflexions quand elle aperçut M. de Kergall.

— Vous ici, madame! lui dit-il brusquement.

— Ma présence vous étonne, Yann?

— Je vous avoue que j'étais loin de m'attendre...

— Vous paraissez fâché de me voir...

— Non, pas le moins du monde...

— Comme vous me dites cela, Yann! en vérité, si ma présence vous gêne, dites-le, et je vais...

— Vous raisonnez comme une enfant, et vous agissez de même; ne pouviez-vous m'écrire un mot, me fixer un rendez-vous, sans nous exposer ainsi à devenir le point de mire de tous les regards?

— Pardon, mon ami, mais j'étais si troublée que je n'ai pas réfléchi...

— Ne pouviez-vous au moins laisser votre équipage et venir à pied?

— J'en conviens, j'ai agi légèrement, mais ne m'en veuillez pas.

— Je ne vous en veux nullement, et...

Yann ne savait vraiment qu'ajouter pour se tirer d'embarras, quand la Providence permit que M. de Kernevelan vînt les tirer de cette fâcheuse position.

— Me voici, cria-t-il à Yann. Tiens! la vicomtesse! ajouta-t-il en reconnaissant Régine; votre très-humble serviteur, très-chère. Ah çà! que faites-vous donc à causer ainsi au milieu de la rue? Ne voyez-vous pas les regards qui vous mitraillent de tous côtés? quand vous me regarderez tous deux comme une bête curieuse! voyons répondez, je vous écoute.

— Tu arrives à propos, mon cher Joannic, sois donc assez bon pour tenir compagnie à madame pendant que je vais donner quelques ordres à M. Bodic et à Yvon, ou plutôt fais mieux, et conduis madame chez Foyot, je vous y rejoindrai dans un instant.

— Eh quoi! Yann, vous me quittez ainsi?

— Je vous en prie, Régine, suivez M. de Kernevelan.

La pauvre femme n'osant répliquer, fit signe à Joannic de prendre place à côté d'elle, et donna l'ordre à son cocher de se diriger vers la rue de Tournon.

— Qu'ais-je donc fait à M. de Kergall, pour le voir me traiter aussi durement? ne put-elle s'empêcher de dire.

— C'est le regret de vous quitter qui lui bouleverse la cervelle.

Régine secoua négativement la tête, et l'exclamation qu'elle avait surprise pendant la nuit du bal sur les lèvres de son amant, lui revint à la mémoire.

— Folle que j'étais! murmura-t-elle; je l'aime, et son amour appartient à une autre.

A cette pensée, un éclair de menaces jaillit de ses noires prunelles.

Yann ne demeura que quelques instants dans l'hôtel; puis, après avoir chargé Yvon de porter sa valise au chemin de fer et avoir dit adieu à ses amis, il descendit pour serrer la main à M. Bodic.

Celui-ci se trouvant absent, il chargea Catherine de lui exprimer tous ses regrets de n'avoir pu le rencontrer avant son départ.

Ce devoir accompli, notre héros se dirigea vers la rue de Tournon, où demeure Foyot, le café Anglais du pays Latin.

A peine était-il entré dans le cabinet que Régine, qui avait trouvé la force de se contenir en présence de ses domestiques, se précipita en pleurant à son cou.

— Tu ne pars pas, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en sanglotant; on a voulu me tromper?

Yann, ému malgré lui, ne répondit pas.

— Réponds-moi donc, et dis-moi que ton départ n'est qu'une fable inventée par la Burgotière.

— Il a dit la vérité, chère enfant; je pars ce soir même.

— C'est impossible, tu ne le feras pas! Mais vois donc mon chagrin? tu ne veux pas me tuer, et cependant je sens que si tu t'éloignes j'en mourrai!

— Mon absence ne doit durer que quelques jours à peine,

— N'essaie pas de me tromper...

— Mais je te jure, Régine...

— Tu mens, te dis-je, tu mens, et c'est en vain que tu prétends m'abuser.

— Régine, sois donc raisonnable...

— Mon cœur ne m'aurait donc pas trompé? tu ne m'aimes pas et tu ne m'as jamais aimé.

Ce d'Amezeuil.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Gérant : J. ROUQUETTE.

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER et Cie.
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

Le Numéro : 10 centimes. N° 156 23 Septembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER



MARIE-REINE.

PROLOGUE

II. — CONSOLATIONS DE LA FAMILLE (*suite*).

— Voici ce que vous auriez dû vous borner à me demander, fit sèchement Me Friquet. Alors vous avez à faire expulser immédiatement la femme de votre frère et faire poser les scellés.

— Très-bien ! Où faut-il aller pour ça ?

— Il est trop tard ce soir, il faut attendre à demain matin.

— Mais, monsieur l'avocat, cette nuit elle va tout enlever.

— Ceci n'est plus mon affaire, et faisant un signe à la vieille gouvernante, il lui dit :

— Le prix de la consultation est pour vous, Babette, exigez-le et reconduisez cet homme.

Le matelot sortit, enfila sa vareuse, se coiffa et descendit.

Mademoiselle Babette mit la clef dans la serrure.

— Eh bien ! voyons, allez-vous bientôt ouvrir vous?... vous avez bien entendu, je suis pressé.

— J'attends que vous me donniez les honoraires.

— Quels honoraires ?

— Pour la consultation.

— Comment, pour deux mots qu'il m'a dit... même qu'ils ne peuvent pas me servir...

— C'est un écu.

— Un écu... jamais de la vie... Ah! ça, vieille carcasse, voulez-vous mourir ?

— Seigneur, comment il m'a appelée... monsieur ! monsieur ! cria la vieille Babette.

— Veux-tu affaler ça, fit le matelot en mettant la main sur la bouche de la vieille fille...

— Assassin !...

— Tiens, voilà ton écu...

Et Baptiste donna à Babette affolée le prix de la consultation.

Elle ouvrit la porte et le matelot sortit, elle la referma et monta à sa chambre en faisant le signe de la croix.

— Mais, disait Baptiste Coulard en courant sur le quai, c'est une taverne de bandits... seulement j'y ai donné qu'une pièce de trente sols, je compterai trois francs à l'aîné... Ça me reviendra.

Quelques minutes après, il était au Pollet; il s'arrêta devant la demeure du malheureux Désiré, et, sans souci de la pluie, il pensa à mi-voix :

— Voyons; jusqu'à demain je ne peux rien faire, il faut être malin. On est Normand où on ne l'est pas... faut que je reste là jusqu'à demain matin à surveiller. Cependant... Espère ! espère ! tu vas voir...

Il s'avança alors jusqu'à la porte et frappa... La voix de Marie-Reine répondit :

— Entrez !

Le matelot poussa la porte. Marie-Reine avait levé la tête et le regardait étonnée... Baptiste Coulard tenait un béret à la main, ses yeux étaient mouillés de larmes, la tête penchée, le corps courbé, les mains tendues suppliantes, il dit :

— Ma sœur ! j'ai compris la vérité de ce que vous m'avez dit, je viens à genoux vous en demander pardon... Je viens vous supplier de me laisser passer avec vous, près de mon pauvre frère, les dernières heures que nous l'aurons encore... Les femmes et les enfants respectent votre douleur, ils ne viendront que demain. Marie-Reine ! ma sœur, voulez-vous me permettre de rester ici cette nuit ?

— Vous êtes son frère, vous vous en souvenez tard... Entrez, priez !

Et Marie-Reine s'agenouilla près du corps pour prier.

Le matelot, blotti dans l'angle du lit, plutôt accroupi qu'agenouillé, disait tout bas :

— Pas moins vrai que si on touche à la moindre des choses, je suis là.

III

CADEAU DE MARIE-REINE

Les pêcheurs voisins et amis du malheureux Désiré Coulard avaient passé une partie de la nuit pour faire, avec les débris de la barque, le cercueil du pauvre garçon.

Au jour, ils vinrent rendre les derniers devoirs à leur ami et le coucher dans son lit funèbre.

Marie-Reine n'avait plus de larmes ; elle donna le dernier baiser à son homme, et tomba anéantie sur une chaise en refusant de croire à cette mort.

Le temps s'était un peu nettoyé. Les frères et les sœurs du défunt attendaient à la porte le départ du convoi pour l'église.

Baptiste avait été parler bas à son frère aîné.

L'heure venue, les pêcheurs portèrent sur l'épaule la bière, recouverte d'un long drap noir.

Toutes les femmes suivaient, tenant un petit cierge allumé. Immédiatement derrière le corps marchaient les deux frères et les deux belles-sœurs.

Lorsque le corps fut rendu à l'église, Baptiste se glissa derrière les piliers et sortit par la petite porte.

Après la messe des morts, le corps fut porté au petit cimetière, sur les falaises. Lorsque la terre eut recouvert pour toujours le malheureux, les assistants se retirèrent, se découvrant en passant devant la fille-veuve. Marie-Reine resta seule agenouillée sur la tombe.

Tout le jour, la pauvre fille resta anéantie dans sa douleur. Elle le sentait bien ; elle n'avait plus rien au monde. Enfant perdue, sans parents, sans soutien, que sa conduite avait placée en dehors des convenances sociales, elle ne devait plus compter que sur elle-même.

Or, la vie semble longue et cruelle à vingt ans, lorsque la mort vous en montre le tableau, lorsqu'en une nuit le nid d'amoureux devient un sépulcre.

Quand le gris du soir envahit les côtes, elle se leva et redescendit à la ville. Le temps était doux, la mer calme, une bonne brise chassait au loin toutes les petites barques qui partaient pour la pêche.

Silencieuse, elle regarda la petite flottille, espérant reconnaître le bateau de son homme... Puis, le cœur serré, elle continua son chemin.

Arrivée au Pollet, quand il lui fallut rentrer dans la chambre qu'elle avait habitée avec lui, la force lui manqua, elle s'appuya au mur. Un sanglot roula dans sa gorge, et ses yeux se mouillèrent ; elle n'osait plus affronter la vue de ce lit, où était encore l'empreinte de son corps, où, çà et là, étaient les derniers vêtements qu'il avait revêtus ; elle eut peur enfin d'entrer dans cette chambre pleine de sa vie et de sa mort.

Elle fit un effort cependant et avança ; devant la

porte, ne pouvant plus résister, ses jambes se dérobèrent sous elle, elle tomba à genoux, et la tête dans ses mains, arrachant ses grands cheveux emmêlés, elle hoqueta :

— Mon Désiré ! mon Désiré ! où es-tu ?... Mais qu'est-ce que je vais faire sans toi, mon pauvre homme !... Seigneur Dieu, pourquoi me l'avez-vous pris ?... Sans lui, je ne suis plus rien ici, puisqu'il n'est plus là ! Est-ce que j'ai besoin de vivre moi... Tout le monde me haït... et cependant Notre Seigneur, depuis qu'on a rouvert notre église, j'étais une fidèle... Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, mon Dieu !

Et les sanglots lui coupaient la parole.

Il régnait un silence de plomb dans la ruelle du Pollet. Marie-Reine gémissait, criait, et pas une voix ne répondait à ses plaintes.

C'est que tous les pêcheurs profitaient de l'accalmie pour gagner le large et se rattraper des huit jours de mauvais temps.

Quand la pauvre fille eut pu dominer la crise douloureuse qui l'accablait, elle se leva et voulut rentrer chez elle.

La porte était fermée et la clef était retirée...

Marie-Reine regarda étonnée, et vit sur la serrure et sur les coins de la porte deux bandes d'étoffe blanche posées en croix et cachetées de cire rouge.

Ne comprenant pas, elle alla sur le quai et pria un passant de lui expliquer ce qu'étaient ces timbres.

— Ça, fit l'homme, c'est des scellés.

— Qu'est-ce que les scellés ?

— C'est probablement la famille qui aura fait mettre ça, pour que vous ne puissiez pas rentrer.

— Comment, pour que je ne puisse pas rentrer ? mais c'est à nous, ça, et si je brise ça ?

— Oh ! ne faites pas ça, mon enfant... Briser les scellés, c'est simplement les galères.

— Merci, monsieur, fit Marie-Reine.

Le passant s'éloigna.

Un amer sourire crispa les lèvres de la jeune fille ; elle s'assit sur la borne, les mains jointes entre les genoux, elle pensa.

Toute la scène de la veille lui repassa devant les yeux : le frère immonde qui venait réclamer sa part du cadavre ; cette famille qui profitait de sa douleur pour la mettre à la porte de chez elle.

Un instant le souvenir de celui qui n'était plus disparut ; elle se demanda ce qu'elle allait faire, puisqu'elle n'avait plus rien : ni gîte, ni vêtement, ni argent.

Ses sourcils se froncèrent, ses yeux devinrent fixes ; tout à coup, se dressant comme si une idée subite lui avait traversé le cerveau, elle rit ! ! ! et se mit à courir tout au bout du Pollet.

Arrivée haletante devant une cabane de pêcheurs, elle frappa.

On cria de l'intérieur :

— Entrez...

Elle entra et se trouva devant la famille de Désiré Coulard, les frères, les sœurs qui dînaient.

— C'est moi, fit-elle avec un accent de défi.

Les deux frères se levèrent comme mus par un ressort... Baptiste, montrant la porte, cria :

— Veux-tu bien sortir d'ici, espèce de...

Marie-Reine l'interrompit en disant :

— Oh ! je ne viens pas pour rester, je suis une honnête fille, moi, et je viens vous rendre une chose qui était à votre frère et dont je n'ai plus besoin maintenant.

— Entrez donc, entrez donc... ma fine, dit Baptiste.

— Pas besoin, voici, fit-elle, et après avoir fouillé dans sa poche, elle donna au frère un petit paquet attaché par un ruban noir.

— Qu'est-ce cela ? fit celui-ci.

— Ça, c'est des cheveux de Désiré ! vous aviez oublié d'en prendre.

Et fiévreuse, folle, elle sortit en courant du côté de la mer.

Quelques minutes après, Marie-Reine arrivait au bord de la mer ; son parti était pris, elle voulait en finir avec la vie et mourir dans cette grande plaine d'eau sombre où Désiré avait trouvé la mort.

Les lames vertes écumaient sur le sable, la mer était basse, la pauvre fille descendit jusqu'au devant du flot... puis elle s'arrêta.

C'est que l'eau était froide, et qu'il fallait petit à petit marcher dans la mort !...

Quel courage résiste à cette épreuve ?

Si, au lieu de prendre la grève, Marie-Reine avait remonté la falaise, alors, sous l'empire de la fièvre qui la dévorait, elle se fût précipitée. Pour cela, il ne fallait qu'une seconde de folie.

Pour se noyer à la grève, il lui fallait une heure de courage.

Anéantie par les émotions diverses qu'elle avait éprouvées depuis la veille, n'ayant pas dormi, épuisée enfin, elle s'assit sur le sable.

Décidée à mourir, elle se dit :

— Dans une heure, la mer va remonter, j'attendrai, et c'est le flot qui me noiera...

Alors elle s'accroupit, elle voulut prier, mais, vaincue par la fatigue, elle s'assoupit...

La brume descendait, l'horizon était rouge-pommelé, annonçant des vents pour le lendemain... la mer montait.

Marie-Reine endormie rêvait :

Elle avait renoncé à l'idée de mourir, elle allait frapper à toutes les portes des amis de son amant pour demander un secours qui l'aidât à vivre ; tous la repoussaient. L'un lui disait :

— Va-t'en, c'est toi qui l'avais dérangé de ses devoirs.

L'autre :

— Fille perdue, étais-tu pas honteuse d'associer ta vie à la vie honnête de Désiré ?

Un autre :

— Sauve-toi, misérable, qui mets le désaccord dans les familles.

Puis un autre encore :

— C'était pour garder ce qu'il gagnait, infâme, que tu l'empêchais de voir ses frères...

Et elle cherchait à répondre pour prouver que

tout cela était faux, mais sa langue s'était collée à son palais.

Alors elle se mit à courir pour échapper à ces accusations. On la poursuivait, on lui jetait des pierres, et plus elle courait, plus le nombre de ses accusateurs augmentait.

Épuisée, sans haleine, ne pouvant pas continuer cette course plus longtemps, elle se retournait, décidée à se laisser lapider.

Dès que ceux qui la poursuivaient la virent faire tête... par toutes les issues, par les fenêtres et les portes des maisons de la rue, ils s'enfuirent.

— Les lâches! fit-elle.

Et elle se retourna pour continuer sa route; aussitôt la meute humaine recommença sa poursuite.

Elle eut peur et se sauva. Les poursuivants crièrent plus fort; les pierres la frappèrent; déjà des doigts crochus se grifférent après sa robe...

Elle se retourna encore, et courant sus à ceux qui l'avaient poursuivie et qui s'enfuyaient en déroute, elle marcha droit devant elle, allant au-devant et les défiant. Aussitôt ils disparurent.

Les pavés de la rue qu'elle suivait étaient doux comme un tapis; sur les portes des maisons, derrière les vitres des fenêtres, elle ne voyait que des visages souriants qui semblaient l'inviter à rentrer.

Elle s'adressa à une femme qui lui souriait sur sa porte, et lui dit :

— Pourquoi poursuiviez-vous cette femme tout à l'heure?

— Cette petite faible? répondit gracieusement celle à qui elle s'adressait; parce qu'elle ne se défendait pas.

— Mais c'est lâche!

— Oui, on dit ça... mais c'est la vie.

— La vie!... mais c'est donc la guerre aux bons?

— Oui, puisque les méchants sont plus nombreux.

— Alors, que faire?

— Il faut dominer les méchants ou être avec eux... ou...

— Ou?...

— Malheur aux vaincus!...

La jeune fille secoua ses cheveux, se dressa et suivit sa route.

Tout à coup, elle s'entendit appeler... elle se retourna et reconnut Désiré.

Il sembla à la pauvre enfant qu'elle ne l'avait jamais perdu.

— Où vas-tu? lui dit le matelot.

— Je vais vivre.

— Tu dis cela comme si tu allais faire une mauvaise action.

— Il n'y a pas de mauvaise action... il faut vivre.

— Viens avec moi, ma Marie, viens...

— Où?

— Où je t'attends... dans la mer immense.

Marie ne répondit pas; elle regarda celui qu'elle aimait, et comme il lui sembla qu'il était plus pâle et qu'il se soutenait à peine, elle s'avança vers lui pour le soutenir.

Aussitôt qu'elle fut près de lui, une main de glace serra la sienne et l'attira; vainement elle voulut résister, Désiré l'entraînait vers la mer, dont les eaux s'ouvraient pour leur livrer passage.

— Viens, disait-il, viens, ma Reine, viens!

— Non, criait-elle, lâche-moi. J'ai vingt ans... non, je ne veux pas mourir.

Il lui sembla alors que des goémons lui liaient les pieds.

— Viens, ma Marie aimée, viens!

— Non, non! laisse-moi. Je ne veux pas... je veux vivre. Grâce, Désiré, grâce!

. . . .

Elle ressentit à l'épaule un choc qui l'éveilla.

La mer montait, le flot mouillait les pieds de la malheureuse...

Une minute encore, et le rêve devenait une réalité...

En voyant à ses côtés, devant et derrière, les flots mugissants, en entendant le bruit effroyable de la marée montante, la pauvre fille, épouvantée, jeta un cri terrible.

Folle, éperdue, encore sous l'impression du rêve qu'elle venait de faire, ne faisant pas la part du faux et du vrai de la situation, mais se cramponnant avec rage à l'idée de vivre, vainement elle cherchait à se redresser: le flot la roulait sur le galet.

Par un effort suprême, épuisant en un coup, dans une dernière tentative, tout ce qui lui restait de force, de courage et de vie, elle se dressa et cria, implorant ciel ou terre... Puis, perdant connaissance, elle chancela sous une vague énorme...

Marie-Reine était perdue, le flot l'entraînait; tout à coup un homme la saisit et la porta au pied de la falaise.

Il était temps...

Celui qui l'avait ainsi enlevée était un homme de cinquante ans environ, tout de noir vêtu. Son chapeau est enveloppé d'un crêpe.

Il porte la redingote à pèlerine, la culotte et les bas noirs; sous cet accoutrement sombre est cependant une face joviale.

Le nez fin, un peu long, les yeux bleu-gris et à fleur de tête, la bouche épaisse et souriante, les joues rondes et fraîches, les favoris et les cheveux châtains paraissent blonds à cause des nombreux poils blancs qui s'y montrent indiscrètement.

Après avoir déposé sur la grève le corps de Marie-Reine, l'homme mit un genou en terre pour observer celle qu'il venait d'arracher à une mort certaine. Il dégrafa la ceinture de la robe et frappa vigoureusement dans les mains de la malheureuse.

Se tournant alors vers un autre individu qui l'accompagnait, il cria :

— Hé! maître Friquet, venez donc m'aider à secourir cette enfant!

Me Friquet, que nos lecteurs connaissent déjà, accourut aussitôt et obéit.

— Que faisait donc cette jeune fille au bord de la mer?

— C'est, répondit l'inconnu, quelque fille de pêcheur qui se sera endormie à marée basse. Si

je n'avais couru, elle était immanbuablement noyée...

— Mais, regardez donc, elle n'en vaut guère mieux.

— Oh! que nenni, mon cher... un simple évanouissement, vous allez voir.

Effectivement, quelques minutes après, Marie-Reine revenait à elle.

— Tenez, fit l'homme en noir, la voici qui revient à elle.

— En effet!...

— Ça va-t-il mieux, mon enfant?

— Oui! soupira Marie.

— Mais aussi, imprudente, que faisiez-vous à cette heure au bord de la mer?

La jeune fille tourna ses yeux hagards autour d'elle, cherchant à voir dans l'ombre du soir l'endroit où elle était.

— Au bord de la mer! fit-elle étonnée.

Puis, se souvenant, elle ajouta avec un triste sourire:

— J'attendais la mort.

— Hein! firent en même temps les deux hommes, tant l'accent avec lequel ces deux mots avaient été dits, était convaincu.

— La mort, à votre âge? fit l'inconnu.

— Oui, répéta naïvement la pauvre fille.

Me Friquet se pencha à l'oreille de son compagnon, et lui dit très-bas:

— C'est une folle!

— Je le crains, répondit l'autre... Si jeune!... Dans tous les cas, nous ne pouvons la laisser là; il fait froid.

— Et presque nuit.

— Oui... Pouvons-nous la mener chez vous!

— Certainement.

— Mon enfant, demanda celui qui l'avait sauvée, il n'est pas prudent de rester ainsi la nuit, à la tombée de la brume et surtout au bord de la mer... Vous sentez-vous la force de marcher un peu?

— Où? fit Marie.

— Chez monsieur, qui reste sur le quai, on vous soignera et l'on vous reconduira chez vous.

— Je n'ai pas de chez moi.

— Je veux dire: où demeure votre famille...

— C'est au cimetière.

L'homme se tut, embarrassé, et se penchant à son tour vers Me Friquet, il lui dit bas:

— Vous avez raison: elle est folle!

Depuis quelques instants, Me Friquet avait relevé ses lunettes, et il observait la pauvre enfant, chez laquelle la vie revenait peu à peu.

— Folle, dit-il à mi-voix, ou bien malheureuse! En tout cas, emmenons-la, il n'est pas prudent de la laisser ainsi plus longtemps.

— Attendez, fit l'homme.

Il alla chercher un manteau qu'il avait jeté à terre pour se précipiter au secours de Marie-Reine.

— Tenez, dit-il, levez-vous, mon enfant, et couvrez-vous de ce manteau.

Marie obéit; comme elle chancelait, les deux hommes lui prirent le bras chacun d'un côté, et la dirigèrent vers la ville.

— Où allons-nous? fit Marie.

— A un gîte, répondit Me Friquet.

Marie-Reine s'arrêta, regarda celui qui venait de parler, puis l'examina, et dit avec un accent étonné:

— Vous êtes donc bon, vous?...

— Oui, mon enfant; ne craignez rien.

— Oh! allons vite, je ne me tiens plus... je suis sans force...

En disant ces mots, elle appuya sa tête sur l'épaule de celui qui l'avait arrachée à la mort.

— Je ne puis plus aller, murmura-t-elle, et ses jambes se dérobant sous elle, elle serait tombée sans le secours de ses deux sauveurs...

Maitre Friquet la prit sous ses bras, l'inconnu lui prenant les pieds, ils portèrent la pauvre enfant jusqu'à la demeure de l'avoué.

Quand Mlle Babette vit entrer dans la maison de son maitre le corps de Marie, qu'elle prenait pour un cadavre, elle crut que l'on revenait aux jours terribles de l'an II.

— Ah! mon Dieu! fit-elle, c'est la Révolution qui recommence...

— Silence, Babette; préparez une chambre et faites-y grand feu.

Quelques instants après, Marie-Reine était endormie dans un lit moelleux, dans une chambre bien chaude; elle souriait en dormant.

Les deux hommes qui l'avaient sauvée la contemplaient.

— Demain, disait Me Friquet, nous éclaircirons ce mystère.

— Quel qu'il soit, dit l'autre, nous avons fait une bonne action... C'est bon de s'endormir là-dessus... Savez-vous qu'elle est très-belle, cette enfant?

— Oui, fort belle.

Mlle Babette rentra, et donnant une bougie à son maitre, elle lui dit:

— La couverture est faite, Monsieur.

Puis, s'adressant à l'autre:

— Monsieur Trumeau, j'ai fait un grand feu dans votre chambre.

Les deux hommes se serrèrent la main et se retirèrent.

IV

MADEMOISELLE BABETTE.

Le lendemain, dès l'aube, Marie-Reine s'éveilla; elle eut quelque peine d'abord à rassembler ses idées, et à s'expliquer sa présence dans une chambre qu'elle n'avait jamais vue.

Se souvenant enfin, elle s'accouda sur son oreiller et songea; des larmes coulèrent de ses yeux, puis un amer sourire crispa ses lèvres. Le rêve affreux de la veille lui repassa devant les yeux, et, superstitieuse comme les gens que la mer a habi-

tués aux grands dangers, elle se demanda si ce n'était pas un avertissement.

Après avoir songé au passé, il fallut bien penser au présent...

Au présent creux, vide, sans ressources et sans espoir.

Qu'allait-elle faire? qu'allait-elle devenir?

Elle était couturière, c'est vrai; mais c'était un état insuffisant pour la faire exister. Ensuite, elle ne se sentait plus la force de vivre dans le pays où elle avait tant souffert...

Elle était seule, prête à tout risquer. De plus, elle sentait sourdre en elle une haine implacable contre la société, et Paris lui semblait la ville propre à satisfaire ses appétits de vengeance.

Une phrase revenait sans cesse sur ses lèvres.

« Il faut être avec les méchants! »

Elle pensait toujours, cherchant par quel moyen elle pourrait désormais gagner sa vie.

On frappa.

Ne sachant qui allait se présenter, elle ramena les couvertures sur ses épaules, et demanda, presque effrayée :

— Qui est là?

— Je ne peux pas vous dire mon nom, fit une voix aigre, puisque vous ne me connaissez pas.

Reconnaissant une femme, Marie-Reine dit :

— Entrez!

C'est Mlle Babette qui parut, portant des vêtements de femme sur son bras, l'air rogue, regardant d'un regard oblique celle que son maitre s'était permis d'amener chez lui.

— Je viens, dit-elle, de la part de monsieur, vous demander comment vous allez... Je vois que vous allez bien, c'est tout... Il faut que vous mettiez ces vêtements et que vous descendiez déjeuner.

Marie-Reine regarda Babette, tout ébahie de ce qu'elle lui disait, tandis que celle-ci maugréait tout bas :

— Des hommes de cinquante ans qui font attention à des jeunesses comme ça... Ça dit que c'est de l'humanité... Si c'était moi, t'aurais vu s'ils m'auraient ramenée... Parce qu'elle est jeune, qu'elle a la beauté du diable... On la verra à mon âge...

Babette n'avait jamais voulu admettre qu'une femme était plus jolie qu'elle l'avait été. Toutes, disait-elle, avaient la beauté du diable, c'est-à-dire la fraicheur des vingt ans.

Or, Babette était une grande fille de cinquante ans, droite et gracieuse comme une asperge; elle aurait certainement pu prendre un bain dans un canon de fusil.

La tête eût pu servir de modèle pour une pomme de parapluie : la figure longue, les pommettes saillantes, le nez en bec de corbin pincé aux narines, les lèvres minces et le menton pointu. Elle avait très-peu de cheveux et quelques dents... l'œil était bleu eau de savon... Avouons que si elle avait eu la beauté du diable, elle était bien changée...

— Hâtez-vous, car ces messieurs attendent en b[illegible]s pour se mettre à table.

— Ces messieurs? interrogea Marie-Reine en sautant du lit.

— Oui, ces messieurs! et Babette détourna les yeux pour ne pas voir les jambes de Marie... un modèle de statuaire, en disant tout bas :

— Regardez-moi, si ça a seulement deux liards de décence... tout ça pour faire voir ses jambes... Dieu merci! je peux dire que j'étais la mieux faite de mon temps..., et je n'en tirais pas vanité pour ça.

— Mais, demanda Marie après avoir revêtu sa robe, où suis-je, ici?

— Allons donc! vous le savez aussi bien que moi.

— Comment, je le sais! si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— C'est bien. On m'a envoyé pour vous servir; je ne suis pas votre dupe, mais je dois répondre. Vous êtes ici chez Me Friquet, avoué près le tribunal.

— Me Friquet, répéta Marie-Reine en cherchant dans sa mémoire; je ne connais pas du tout.

Écoutez, ma brave dame, continuait-elle...

— Je ne suis pas plus dame que vous... Je me nomme mademoiselle Babette.

— Mademoiselle Babette, fit en souriant Marie, voilà ce qui m'est arrivé hier, à la marée : j'allais être entraînée par le flot, lorsqu'un homme me prit dans ses bras et me porta aux pieds des falaises; là, je perdis connaissance; je ne sais ce qui s'est passé après. Ce matin, je m'éveille ici, dans une maison que je ne connais pas, chez une personne dont j'ignore même le nom... Qu'est-ce que ça veut dire?...

— Est-ce que je sais, moi... fit Babette.

Et elle maugréa tout bas :

— Ainsi, une rien du tout, une traîneuse, qu'ils nous ramènent ici, dans une maison honnête...

— Oh! de grâce, mada... mademoiselle Babette, donnez-moi un mot d'explication.

— Eh bien! il faut que vous ayez bien peu d'intelligence pour ne pas comprendre. C'est simple, pardi! Mon maître, qui est aussi bête qu'il est bon, vous a cru sérieusement malade et il vous a fait soigner.

On sonna violemment.

— On s'impatiente en bas, si vous voulez descendre?...

— Je descends!

Marie-Reine secoua la tête pour démêler ses longs cheveux, et les séparant en deux poignées qu'elle rattacha derrière la tête, l'œil inquiet, rouge d'embarras, elle suivit la vieille servante.

Quand elle entra dans la salle à manger, la table était dressée; les deux hommes étaient près du feu. Dès qu'elle parut, ils se levèrent et vinrent lui tendre la main, en lui demandant comment elle allait.

Marie-Reine se trouva à l'aise devant tant d'affabilité, et demanda quel était son sauveur.

— Le voici, ma belle enfant, fit Me Friquet en présentant son ami, Augustin Trumeau, négociant à Paris.

— Monsieur Trumeau, dit Marie-Reine, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?...

Trumeau devint rouge. Il s'appuya sur la table, et, sans répondre, il tendit la joue.

Quand la jeune fille l'embrassa, un bruit épouvantable ébranla la salle.

C'était Mlle Babet qui laissait tomber une pile d'assiettes en disant :

— Ah ! c'est trop fort !...

ALEXIS BOUVIER.

(*La suite au prochain numéro.*)



LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

XIV

LA TURMOLE ET MADEMOISELLE ATHÉNAÏS DU THEIL (*suite*).

— Je n'ai rien à répondre, dit Caroline, si vous êtes malheureux, c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre, quant à moi, je me trouve bien de la vie devant laquelle j'ai reculé tant que j'ai pu et où vous m'avez jetée vous-même, et j'y reste.

Dumoulin ne répliqua pas, mais sa figure qui s'assombrissait de plus en plus faisait redouter quelque résolution funeste.

La Turmole, qui ne le quittait pas du regard, était en proie à une vive inquiétude, quand la petite porte par laquelle était entré le clerc s'ouvrit tout à coup, et Taboureau parut.

— Bonjour, mes enfants, bonjour, tout le monde, s'écria l'homme d'affaires en saluant rapidement.

Puis s'adressant à Dumoulin :

— Ah ! vous voilà, désolé de vous avoir fait attendre.

Puis s'adressant à la Turmole :

— J'ai pris la liberté de donner rendez-vous ici à M. Dumoulin, d'abord parce que l'affaire dont j'ai à l'entretenir est pressée, ensuite parce que cette affaire vous intéresse autant que moi, et enfin parce que j'avais en même temps à dire deux mots à madame Toussaint.

— Ah ! dit vivement celle-ci, le malade ?...

— Est décidément fort malade et a le plus grand besoin de vos soins.

— Quand faut-il me rendre près de lui ?

— Demain matin.

— Son adresse ?

— M. Vautreau, chez M. Hervieux des Roches, rue d'Aumale.

— J'y serai demain, à huit heures.

— Vous y verrez fréquemment M. Hector Hervieux, son neveu, et M. Barigoul, son ami, avec lesquels vous aurez à vous entendre.

— Fort bien.

— La boutique est libre en ce moment? demanda Taboureau à la Turmole.

— Et il n'y viendra plus personne à cette heure, répondit la Turmole, elle est à votre disposition.

— Voulez-vous y passer avec moi, monsieur Dumoulin ?

Le clerc répondit par un signe affirmatif et tous deux se rendirent dans la boutique.

— Vous avez quelque chose qui vous taquine, n'est-ce pas? dit Taboureau en s'asseyant

— Je suis malheureux, répondit Dumoulin.

— Oui, c'est votre femme qui vous tient au cœur; je ne l'ai jamais vue si jolie que ce soir, on dirait qu'elle le fait exprès.

— Ah ! monsieur Taboureau, quand je songe à ce qu'elle était quand je l'ai prise et à ce que j'en ai fait, j'ai l'âme déchirée de remords. La première fois que je la vis, c'était dans un jardin, la tête appuyée contre un arbre elle semblait rêver, et il y avait dans sa mise tant de grâce et de chasteté, dans ses traits tant de pureté, de fraîcheur, d'innocence et de mélancolie qu'on était tenté de s'agenouiller devant elle et de l'adorer comme le type le plus parfait de la beauté dans la candeur. C'était un ange plutôt qu'une femme, et aujourd'hui ses ailes sont tombées dans la fange, et c'est moi, moi seul qui ai commis ce crime irréparable.

— Bah ! dit Taboureau, son cœur était pur, je le veux bien, mais le germe du mal s'y trouvait déjà, soyez-en sûr, et il n'attendait qu'un souffle favorable pour être fécondé, ne parlons donc plus de vos remords et occupons-nous de l'affaire pour laquelle je vous ai donné rendez-vous.

— Je ne sais quelle est cette affaire, mais elle me fait trembler d'avance.

— Parce que vous vous exagérez tout.

— Enfin de quoi s'agit-il ?

— D'améliorer votre position.

Dumoulin tressaillit.

— Je comprends, dit-il, il faut quitter l'étude de maître Dubruel.

— Pour entrer dans celle de maître Duval, en qualité de maître clerc et avec trois mille six cents francs d'appointements, au lieu de deux mille quatre cents que vous avez aujourd'hui; n'y a-t-il pas là de quoi se désoler ?

Soit, je vous obéirai, puisque je suis à votre discrétion, dit Dumoulin en pâlissant; mais je veux savoir ce que vous exigez de moi, quelle infamie vous aurez à me demander, une fois installé chez maître Duval.

— Je ne puis vous dire encore aujourd'hui quel genre de service vous pourriez me rendre, par la raison que je l'ignore moi-même ; mais rassurez-vous, il n'y aura pas d'infamie.

— M. Taboureau, dit le clerc d'une voix sombre, depuis que je suis entre vos mains je marche dans les ténèbres, et à chaque pas je me rapproche du précipice où vous me poussez sans relâche et sans pitié; mais le vertige s'empare peu à peu de mon esprit, tout cela finira par quelque catastrophe terrible, foudroyante dans laquelle j'entraînerai peut-être une victime; laquelle ? je ne sais, vous, peut-être.

— Allons, allons, calmez-vous, mon cher monsieur Dumoulin, et ne manquez pas de déclarer demain à maître Dubruel que vous le quittez à la fin du mois, c'est-à-dire dans huit jours.

— J'obéirai.

Il se leva brusquement et se dirigea vers la porte de la rue.

— Vous ne dites pas adieu à Mme Turmole, lui dit Taboureau.

— Non, je reverrais Caroline et je ne sais ce que je ferais. Adieu.

— A bientôt.

Taboureau rentra dans l'arrière-boutique en se frottant les mains.

Au moment où le baron de Blinière sortait de chez la Turmole en lui laissant, comme nous l'avons vu, des témoignages de sa munificence, mademoiselle Athénaïs du Theil rentrait chez sa mère.

Elle était si émue, ses traits étaient si pâles et si attérés, que sa mère en fut effrayée et lui demanda avec inquiétude ce qui lui était arrivé.

Rien, rien, répondit la jeune fille d'une voix brève et en rougissant tout à coup.

— Tu ne veux pas le dire, mais tu as quelque chose, dit la marquise en la forçant à s'asseoir, tes mains sont brûlantes et tes yeux ont l'éclat de la fièvre.

— C'est que... c'est que j'ai marché vite, répondit Athénaïs qui semblait chercher ses paroles, comme si la mémoire lui eût manqué à chaque mot.

— Je crains que tu ne me caches quelque chose, dit la marquise en couvant sa fille d'un regard plein de tendresse.

Puis elle s'écria tout à coup :

— Mon Dieu ! aurions-nous à redouter quelque nouveau malheur ? nous resterait-il encore quelque épreuve à subir ? ce serait horrible, car nous avons bien souffert, mais si cela était, dis-moi tout, mon enfant, ne garde pas pour toi seule une souffrance que nous trouverions la force de supporter à nous deux, mais qui te briserait le cœur si tu voulais t'y renfermer.

Athénaïs détourna la tête pour éviter le regard de sa mère et elle balbutia à voix basse :

— Il n'y a rien, rien.

Puis se levant aussitôt.

— Je n'ai besoin que de repos, dit-elle, je vais me mettre au lit.

— Va, mon enfant, va, lui dit la marquise.

Athénaïs se retira dans sa chambre.

Dès qu'elle fut seule elle tomba à genoux près de son lit et voulut prier; mais une pensée inexorable obsédait son esprit et venait sans cesse interrompre sa prière.

Après un long silence elle se releva, fit plusieurs pas dans sa chambre, en proie à une agitation toujours croissante, puis portant la main à son front et fixant devant elle un regard effaré :

— Qu'ai-je fait, mon Dieu ! qu'ai-je fait ? murmura-t-elle avec un accent désespéré.

Tout à coup elle frissonna.

On frappait à la porte du palier.

— Qui peut venir à cette heure ? dit-elle.

Elle écouta et reconnut la voix de la concierge.

Puis celle-ci se retira, la porte se referma sur elle, et cinq minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence.

Remise du vague sentiment de crainte qu'elle avait éprouvé sans se l'expliquer, Athénaïs commençait à se déshabiller quand elle entendit sa mère l'appeler d'une voix émue.

Redoutant quelque accident, elle ouvrit rapidement sa porte et s'élança vers la marquise. Elle trouva celle-ci une lettre à la main, et dans un tel état d'exaltation qu'il était impossible de deviner si cette émotion avait pour cause une grande joie ou une immense douleur.

— Grand Dieu ! ma mère, qu'avez-vous donc ? lui demanda la jeune fille saisie de crainte.

Avant de répondre la marquise l'attira à elle, la pressa avec force dans ses bras, puis, essuyant ses larmes :

— Oh ! ma chère enfant, balbutia-t-elle d'une voix à peine intelligible, si tu savais ce qui nous arrive !

— Parlez donc, ma mère, je vous en supplie.

— Mon enfant, rien ne s'oppose plus à ton mariage avec M. Chambon.

Athénaïs frissonna et on eût dit que ses jambes fléchissaient sous elle.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? reprit la marquise, interprétant ainsi le silence de sa fille, eh bien, écoute cette lettre.

Elle lut ce qui suit :

« Madame la Marquise,

» J'ai l'honneur de vous faire part qu'une per-
» sonne qui ne se nomme pas, vient de faire déposer
» entre mes mains une somme de quatre-vingt-cinq
» mille francs pour vous être remise à titre de res-
» titution. Je vous prie de vouloir bien passer à
» mon étude pour y prendre ce dépôt.

» Agréez, madame la marquise...

» Maître Duval, notaire.

» 5, rue de la Ferme-des-Mathurins. »

— Eh bien, que dis-tu de ce coup de la providence ? dit la marquise en relevant sur sa fille des regards ravis.

Mais Athénaïs semblait pétrifiée, muette, immobile, la tête penchée sur la poitrine, elle semblait ne pas comprendre les paroles de sa mère.


Marie-Reine resta seule agenouillée sur la tombe.

— Mon enfant, lui dit celle-ci avec inquiétude, est-ce que tu ne m'entends pas?

— Oui, oui, ma mère, répondit celle-ci avec un sourire qui contracta ses traits, c'est la fortune, c'est mon mariage.

— Et tu es heureuse, n'est-ce pas?

— Oh! bien heureuse, dit Athénaïs avec un sourire plus navrant que l'explosion du désespoir.

— Oui, oui, je vois ce que c'est, dit la marquise en souriant, c'est la surprise, c'est l'excès de la joie qui te rend ainsi.

— C'est cela, ma mère.

— Eh! bien va dormir et nous reparlerons demain de notre bonheur.

Athénaïs embrassa sa mère avec une tendresse frénétique, puis elle s'élança dans sa chambre, les traits défigurés et les membres agités d'un tremblement convulsif.

XV

UN SOUVENIR DE MENCIA.

Un mois après les derniers événements que nous avons racontés, nous trouvons Barigoul occupé à ranger quelques vêtements au fond d'une petite malle en cuir et apportant à cette opération un soin, un intérêt et une animation tout à fait extraordinaires.

La malle achevée, il la ferma, toujours avec les mêmes précautions, et il allait la boucler quand on frappa à sa porte. Il la repoussa alors dans un coin et alla ouvrir.

Trois personnes entrèrent: c'étaient Mardochée, Martial et Jacques.

Barigoul tressaillit et se troubla, ce qui lui arrivait chaque fois qu'il se trouvait en face de Mardochée.

— Qu'avez-vous donc, maître Barigoul? lui dit ce dernier en parcourant la pièce d'un regard, vous paraissez bien embarrassé; nous vous avons dérangé peut-être?

— Pas le moins du monde, répondit Barigoul en offrant avec empressement un siége à Mardochée.

Celui-ci avait déjà remarqué la malle, mais il feignit de ne l'avoir pas vue.

— Maître Barigoul, reprit-il, je viens vous demander des renseignements qui m'intéressent au plus haut point, puisqu'ils concernent M. Martial, que je considère désormais comme mon fils.

— Je me suis toujours montré l'ami sincère de M. Martial, répondit Barigoul avec humilité, et je répondrai très-volontiers à toutes les questions qui peuvent avoir pour but son intérêt.

— Ecoutez donc : le jour où vous l'avez vu pour la première fois dans la mansarde où la pauvre Amélie venait de mourir, empoisonnée par Antoine Vautreau, ce jour-là vous saviez déjà que vous aviez affaire au fils de Guillaume Didier, puisque quelque temps après vous lui racontiez, dans le plus grand détail, le jugement inique dont celui-ci avait été victime.

— Oui, je savais tout cela avant de me rendre chez Martial Didier, et je ne suis allé le trouver que pour lui proposer de mettre en commun notre haine et notre vengeance contre la famille à laquelle nous devions l'un et l'autre tous nos malheurs.

— Qui vous avait indiqué la demeure de Martial ?

— Celui qui m'avait appris son histoire et celle de son père.

— Et celui-là, quel est-il ?

Barigoul garda le silence.

— Je crois que vous hésitez, dit Mardochée en le regardant fixement.

— Eh bien ! c'est Jacques, dit vivement Barigoul.

Mardochée se tourna vers Jacques, qui restait impassible comme de coutume, et après l'avoir examiné quelques instants en silence :

— Et vous, monsieur Jacques, lui dit-il, de qui teniez-vous ces détails ?

— Je ne puis le dire, répondit Jacques.

— Soit, je le saurai par un autre, et si je ne me trompe, c'est le plus sûr moyen de connaître la vérité, car depuis le jour où je me suis attaché aux pas de Barigoul, je vous ai également observé, monsieur Jacques, et j'ai vu dans vos allures un vague et un mystère qui, je l'avoue, me donnent une faible opinion de votre franchise.

Se posant aussitôt en face de Barigoul et l'enveloppant de son regard :

— Barigoul, lui dit-il, vous allez dormir.

Barigoul pâlit et se mit à trembler.

— Dormir ! oui, mais c'est tout n'est-ce pas, monsieur Mardochée ? Je n'ai plus à redouter cette horrible catalepsie ; vous ne voulez pas me plonger dans ce sommeil pire que celui de la mort et me faire descendre vivant dans la fosse ?

Et comme Mardochée le regardait sans répondre :

— Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, monsieur Mardochée, reprit-il les traits tout bouleversés, épargnez-moi cet affreux supplice et exigez de moi tout ce que vous voudrez, je serai pour vous le plus humble et le plus dévoué des esclaves, je baiserai la trace de vos pas, et tout ce que vous me demanderez, fût-ce une lâcheté, fût-ce un crime, je l'accomplirai sans hésiter.

Et courbé, presque agenouillé devant Mardochée, il attendait son arrêt, en proie à une inexprimable angoisse.

— Vous n'avez rien à craindre, lui dit froidement Mardochée, mais ne résistez pas davantage, dormez.

Le regard de Barigoul se troubla rapidement sous celui de Mardochée, et au bout de quelques minutes il tombait sur un siége, où il restait immobile, évidemment endormi du sommeil magnétique.

— Maintenant, lui dit Mardochée, suivez, d'aussi loin que vous pourrez remonter dans sa vie, l'homme sur lequel s'est portée en ce moment, toute ma pensée.

— J'ai obéi, répondit Barigoul.

— Que voyez-vous ?

— Celui sur lequel vous m'interrogez.

— Quel est-il ?

— Jacques.

— Où le voyez-vous ?

— A Brest.

— Que fait-il là ?

Barigoul sourit.

— Ce que je faisais à Toulon, répondit-il.

— Comment ! s'écria Mardochée, il était...

— Forçat.

Mardochée regarda Jacques, et Martial recula involontairement de quelques pas.

Jacques, les bras croisés sur la poitrine, affectait la plus profonde indifférence, mais son excessive pâleur trahissait la violence de ses émotions.

— Comment supporte-t-il son sort ? demanda Mardochée.

— Mélancoliquement.

— A-t-il fait le temps auquel il était condamné ?

— Non.

— Il s'est donc évadé ?

— Oui.

— Par quel moyen ? car c'est difficile.

— Je le vois d'ici, ils sont six forçats sous la surveillance d'un garde-chiourme, enchaînés deux à deux, comme de coutume. C'est au déclin du jour, l'orage gronde, le ciel se couvre de nuages noirs et épais et la nuit vient tout à coup, nuit si profonde que les rameurs voient à peine étinceler dans l'ombre l'écume des lames. La barque n'est bientôt plus qu'à cent brasses du bord, alors Jacques se penche vers son compagnon de chaîne et lui dit un mot à l'oreille, puis tous deux se lèvent d'un bond, s'élancent et disparaissent au fond de la mer, où ils doivent trouver une mort certaine, entraînés par le poids de leurs fers. Et cependant ils reparaissent bientôt, invisibles dans l'obscurité, et se mettent à nager vers le bord, d'où ils sont sans cesse repoussés par la lame. Après des efforts inouïs, Jacques touche enfin la terre, il est sauvé, tandis que son compagnon succombe dans cette lutte et retombe au fond de l'abîme.

— Comment ont-ils pu remonter et nager malgré le poids et l'entrave qu'ils avaient aux pieds.

— Leurs fers étaient limés et se sont détachés au moment même où ils plongeaient, mais le garde-chiourme, dupe de leur ruse, croit à un suicide, fait son rapport en conséquence, et Jacques échappe ainsi aux poursuites, comme il l'avait prévu, en s'arrangeant de manière à se faire passer pour mort.

— Jacques vous fit-il un mystère de ses antécédents ?

— Non, quant à son séjour à Brest ; oui, quant aux motifs qui l'y avaient amené.

— Comment connaissait-il Guillaume Didier ?

— Guillaume Didier était le compagnon de chaîne de Jacques.

— Celui qui est mort en tentant de s'évader ?

— C'est cela, du moins Jacques me l'a dit.

— Remontez plus haut dans le passé de M. Jacques et tâchez de percer le mystère dont il enveloppe toute sa vie et jusqu'à son nom, car Jacques n'est pas un nom.

— Monsieur Mardochée, s'écria Jacques, je voudrais savoir de quel droit vous vous permettez une semblable inquisition à mon égard.

— Je n'ai aucun droit, mais j'ai un grand intérêt à savoir qui vous êtes et quel est votre véritable rôle dans l'association où se trouvait si imprudemment engagé M. Martial Didier. L'attitude douteuse et équivoque que vous avez toujours gardée entre lui et Barigoul m'inspire une profonde défiance, je redoute vos intentions vis à vis de Martial, sur lequel j'ai reporté tout l'amour que j'aurais pour la pauvre enfant dont il a partagé et adouci les longues et douloureuses épreuves, et s'il m'est prouvé par les réponses de Barigoul, dont la lucidité vous a été attestée comme à moi par d'irrécusables témoignages, s'il m'est prouvé, dis-je, que vous ayez conçu contre Martial quelque mauvais dessein, vous ne sortirez pas d'ici vivant.

— Allons donc ! dit Jacques, croyez-vous que je sois homme à tendre tranquillement la gorge comme un mouton ?

Un sourire ironique effleura les lèvres de Mardochée.

— Monsieur Jacques, dit-il, demandez à Barigoul et il vous dira qu'il est difficile de me prendre sans vert. Barigoul et le Bison résolurent un jour de m'assassiner ; je le sus, mais je feignis de ne pas remarquer les allées et venues du Bison et de ne rien soupçonner de ses relations avec Barigoul, dont j'épiais tous les pas en ce moment. Quand vint l'heure du meurtre, le Bison planta son couteau dans un cou humain et le montra tout sanglant à Barigoul sans se douter qu'il venait d'assassiner... un cadavre ! oui, un cadavre que j'avais acheté la veille pour le disséquer et que je livrai aux coups du Bison en le déposant dans mon lit.

— Oui, je connais votre prudence et sais qu'il est difficile de mettre votre finesse en défaut, répliqua Jacques, mais ce n'est pas une raison pour que je tremble devant vous, et vous verrez que je sais défendre ma vie si vous osez...

— Votre vie, dit froidement Mardochée, mais elle m'appartient déjà.

— Que voulez-vous dire ?

— En vous amenant ici, sous un prétexte banal, j'ai déposé la mort sur vous, comme je l'ai fait un jour pour Barigoul, quitte à la suspendre ou à la laisser vous envahir suivant ce que je vais apprendre de vos intentions au sujet de Martial, dont j'ai résolu de dégager à tout prix l'avenir de toute chance de crainte ou d'inquiétude.

— Ainsi vous n'avez plus qu'à laisser faire pour que je meure ? demanda Jacques dont les traits pâlis et émus trahissaient cependant une grande énergie.

— Vous l'avez dit.

Puis se tournant vers Barigoul toujours endormi :

— Barigoul, lui dit-il d'une voix grave, c'est une sentence que vous allez prononcer, c'est la vie d'un homme qui va se décider sur votre parole, redoublez donc d'attention avant de me dire quel est cet homme et quels sont ses desseins, avant de faire une réponse, après laquelle j'éloigne ou je laisse fondre sur lui la mort que je tiens suspendue au-dessus de sa tête.

Il se fit un silence profond pendant lequel Barigoul, le front contracté, semblait concentrer sur un point toute la puissance de son esprit, tandis que les trois acteurs de cette scène le contemplaient avec des émotions diverses.

— Mardochée, dit tout à coup Martial, je n'ai jamais eu qu'à me louer de Jacques, je vous supplie donc...

— Pas de pitié imprudente, lui dit Mardochée d'un ton affectueux, mais plein de fermeté. je veux tout savoir et vous sauver de tout péril.

Et s'adressant à Barigoul dont les traits exprimaient la plus profonde surprise :

— Eh bien! lui demanda-t-il, que voyez-vous dans la vie et dans la pensée de M. Jacques ?

— D'abord, répondit Barigoul, vous avez dit vrai, il cachait son véritable nom, à moi-même comme aux autres, sous celui de Jacques qui n'est pas le sien.

— Voilà déjà un mauvais signe, dit Mardochée d'une voix sombre.

Il reprit après avoir jeté un coup d'œil sur Jacques, dont l'émotion allait toujours croissant :

— Que distinguez-vous dans sa conduite depuis le jour où a commencé l'association conclue entre vous trois ?

— Oh ! s'écria Barigoul avec un mélange de stupéfaction et d'horreur, quelle longue dissimulation! quelle trahison infâme !

Mardochée darda sur Jacques un regard incisif et aigu comme la pointe d'une épée.

— Vous entendez, lui dit-il, votre condamnation sort de sa bouche.

— Interrogez toujours, répliqua froidement Jacques, puisque je ne puis me soustraire à cette inquisition, que j'eusse voulu éviter pour tout au monde.

— Je le comprends, dit ironiquement Mardochée.

Et s'adressant de nouveau à Barigoul :

— Contre qui est dirigée cette trahison ?

Il y eut un moment d'anxiété.

— Contre moi, répondit enfin Barigoul.

Martial et Mardochée firent un geste de surprise.

— Contre vous et contre Martial ? reprit Mardochée.

— Au contraire

— Comment ?

— Contre moi et en faveur de Martial.

— Vous ne vous trompez pas, Barigoul? demanda Mardochée stupéfait.

— Le nom seul de Jacques, son vrai nom, va nous convaincre tout de suite que je ne saurais me tromper sur ce point.

— Quel est donc ce nom?

— Guillaume Didier.

— Mon père! s'écria Martial.

— Barigoul a dit vrai, répondit Jacques en jetant sur Martial un regard à la fois plein de tendresse, d'inquiétude et d'angoisse.

— Mon père, innocent et martyrisé! s'écria de nouveau Martial.

Et il s'élança dans les bras de Jacques dont les yeux se remplirent de larmes.

— Oui, murmura alors Barigoul, comme se parlant à lui-même, Guillaume Didier qui, d'accord avec moi pour se venger de ses ennemis et restituer à son fils la part d'héritage qu'ils lui avaient volée, me surveillait sans cesse, prêt à défendre Martial contre moi au péril de sa vie et même au prix d'un crime, s'il devenait nécessaire pour sauver son enfant.

— Mon père! oh! mon père! que de douleurs! que de résignation! que de dévouement! et combien de tendresse il faudra vous entourer pour cicatriser de telles blessures!

Alors Mardochée s'approcha de Guillaume, et s'emparant vivement de son mouchoir que celui-ci portait à ses yeux:

— Tenez, lui dit-il, regardez.

Et il jeta le mouchoir dans un grand vase de cristal où nageaient une douzaine de poissons rouges.

Les poissons, frappés d'une immobilité subite, tombèrent tous au fond du vase, où ils demeurèrent sans mouvement.

Puis la surface de l'eau se couvrit de ces teintes nacrées qui irisent parfois les eaux stagnantes et fangeuses.

— Vous le voyez, dit Mardochée à Guillaume Didier, je n'avais qu'à laisser faire, comme je vous l'ai dit tout à l'heure.

— Oui, répondit Guillaume en souriant, je vois qu'il ne fait pas bon s'attaquer à Martial et je suis heureux de le savoir sous une protection telle que la vôtre.

— Mais il est temps de réveiller Barigoul, dit Mardochée.

Et se posant en face de celui-ci, il le fixa quelques instants en communiquant à son regard une volonté dont la puissance se lisait dans l'énergique contraction de ses traits.

Au bout de deux minutes, Barigoul frissonna, regarda autour de lui avec surprise et demanda ce qui s'était passé.

— Rien, répondit Mardochée, sinon que je vous ai interrogé et que vos réponses m'ont entièrement satisfait.

— Alors, vous ne doutez plus de ma bonne foi? demanda Barigoul avec un vague sentiment de crainte.

— J'en doute si peu, que j'ai voulu ne devoir qu'à votre franchise un renseignement dont je vous eusse ôté tout le mérite en vous le demandant, quand vous n'aviez d'autre volonté que la mienne.

— Parlez, monsieur Mardochée.

— Dans les différentes opérations que vous avez faites avec M. Hervieux, il en est une qui vous a rapporté quelque chose comme un million.

— En effet, répondit Barigoul en se troublant tout à coup, je crois que c'était...

— Un million, ni plus, ni moins, dit Mardochée d'une voix brève; eh bien! c'est l'emploi de ce million que vos associés désirent connaître.

— Mais, dit Barigoul, je l'ai placé.

— Je n'en doute pas, mais la question est de savoir si ce placement est sûr.

— Oh! parfaitement sûr, s'écria Barigoul.

— Mardochée regarda Barigoul avec une expression qui le fit pâlir, puis tirant sa montre et y jetant un coup d'œil:

— Maître Barigoul, lui dit-il, vous avez une minute, vous entendez, une minute, pour déposer ici, sur cette table, le million que vous a remis M. Hervieux.

— Mais, balbutia Barigoul atterré...

— Je n'ai rien de plus à dire, seulement la dernière seconde écoulée, il sera trop tard et j'agirai, or, vous n'avez déjà plus que dix-sept secondes.

Barigoul s'élança sur la malle que nous avons déjà signalée au commencement de ce chapitre, et la posant sur la table:

— Voilà le million, dit-il tout tremblant.

Et il ouvrit à la hâte les deux serrures qui fermaient la malle.

— Le placement était sûr en effet, mais pour vous, lui dit Mardochée.

— Oh! répliqua Barigoul, je ne voulais pas laisser une pareille somme dans un hôtel, et par pure précaution je l'emportais avec moi, mais...

— Vous l'eussiez rapporté, n'est-ce pas? Ah! çà, est-ce que par hasard les billets de banque gagneraient à traverser les mers, comme le vin de Bordeaux? est-ce qu'il y aurait aussi le million retour des Indes?

Barigoul avait enlevé les vêtements sous lesquels parut une couche de billets de banque.

— La somme entière est là? demanda Mardochée.

— Il n'y manque pas un billet, dit Barigoul en regardant Mardochée d'un air inquiet.

— Maître Barigoul, lui dit alors Mardochée, je vais vous proposer une bonne action.

Barigoul fut saisi d'un douloureux pressentiment et jeta sur les liasses de billets de banque un regard navré.

— Le jour où vous avez vu mourir Amélie Didier, reprit Mardochée d'une voix grave, il y avait là, près du lit de sa mère expirante, une enfant, une petite fille âgée de quelques mois, qui entrait dans la vie sous de sombres auspices. Eh bien! cette enfant, innocente des crimes, des rigueurs, des haines et des vengeances dont nos consciences sont plus ou moins agitées, cette enfant, un instant menacée de se débattre toute sa vie dans cet abîme de la misère d'où l'âme et le cœur ne se dégagent jamais

sans souillure, je veux mettre entre elle et le malheur le rempart de la fortune, je veux lui éviter les tortures et la fin de sa mère, et pour cela je lui adjuge ce million, qui sera placé sur sa tête aujourd'hui même.

A cette décision qu'il savait sans appel, Barigoul sentit ses jambes flageoler sous lui, mais les terribles détails de sa catalepsie avaient produit sur son esprit une impression si profonde, qu'il n'osa même pas laisser percer son désespoir.

— Avez-vous quelque objection à faire? lui demanda Mardochée.

— Non, non, aucune, répondit-il d'une voix éteinte.

— En ce cas, Guillaume Didier, dit Mardochée, prenez cette malle et emportez la fortune de notre petite fille, celle qu'elle aurait depuis longtemps, si vous eussiez hérité des trois cent mille francs que s'est partagée votre famille.

Guillaume s'empressa d'obéir et quelques instants après il quittait l'hôtel Meurice, la malle sous le bras, accompagné de Martial et de Mardochée, et laissant Barigoul dans un état de désespoir et d'affaissement inexprimable.

Comme leur voiture passait dans la rue du Helder, ils aperçurent une espèce de rassemblement devant un hôtel, et en tête de la foule un homme qui se démenait avec frénésie et dans lequel ils reconnurent Tabouréau.

— Qu'y a-t-il donc là? dit Guillaume.

— Un accident peut-être, répondit Martial.

— Oui, un accident, à coup sûr, et des plus graves, répondit Mardochée.

— Comment savez-vous cela? lui demanda Martial.

— Par la présence de Taboureau dans l'attroupement.

— Il est certain que c'est un symptôme fâcheux, dit Martial.

— L'homme d'affaires, reprit Mardochée, c'est l'huissier arrivé à sa plus haute expression; là où il passe, c'est comme l'incendie, il laisse derrière lui la ruine et la désolation. Et puis Taboureau a voulu s'attaquer à moi, comme Barigoul, et, comme Barigoul, il n'a pas eu de chance; il a voulu m'extorquer vingt mille francs, et je l'ai contraint à m'en rendre le double; il a donc une revanche à prendre, il sera impitoyable.

Mardochée avait deviné juste; c'était une troupe de créanciers qui hurlait à la porte de l'hôtel de la rue du Helder, et le débiteur, dont ils maudissaient le nom en l'accompagnant des épithètes les plus énergiques, était Sylvio de Cardaviole.

Le propriétaire de l'hôtel, refusant de laisser entrer cette bande de loups furieux, Taboureau demanda à être introduit seul afin d'avoir au moins un entretien avec M. de Cardaviole et de connaître ses intentions, dont il viendrait ensuite faire part aux autres créanciers.

Cette proposition, appuyée par tous les créanciers qui connaissaient l'habileté de Taboureau, fut agréée du propriétaire, qui ouvrit sa porte à l'homme d'affaires.

Taboureau bondit dans les escaliers et arriva comme la foudre chez Sylvio.

Mais à l'aspect de celui-ci, il demeura stupéfait.

Pâle, amaigri, les traits altérés et empreints d'une tristesse mortelle, il était plongé dans un fauteuil dans une attitude qui décélait à la fois une tristesse incurable et un découragement sans bornes.

— Mais, monsieur de Cardaviole, lui dit Taboureau, vous ne savez donc pas ce qui se passe en bas?

— On est venu m'en prévenir, répondit Sylvio d'un ton calme et triste.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que la fureur de cinquante créanciers qui se croient volés, car voilà ce qu'ils disent tous sans ménagement.

— Qu'ai-je à craindre de leur colère, demanda doucement Sylvio.

— Tout, monsieur de Cardaviole.

— Tout, c'est-à-dire la mort même, n'est-ce pas ?

— Peut-être, ils sont violents, exaspérés, et dans un moment de colère, un coup mortel est bientôt porté.

— Eh bien ! monsieur Taboureau, celui qui me donnerait ce coup mortel, me rendrait un immense service.

— Allons, allons, ce sont là des paroles, causons sérieusement, et pour ne parler que de moi, vous n'ignorez pas que j'ai un jugement contre vous et que je puis vous envoyer en prison.

— Vous croyez que je redoute la prison? répliqua Sylvio avec un pâle sourire.

— Ah ! mais entendons-nous, il ne s'agit pas ici de Clichy, mais de la véritable prison, où l'on passe dix années avec tout ce que la société produit de plus ignoble et de plus crapuleux, après s'être assis préalablement sur les bancs de la police correctionnelle.

Sylvio se leva brusquement, l'œil étincelant et la rougeur au visage.

— Moi ! dit-il, moi, à la police correctionnelle!

— Oui, pour avoir pris un faux titre dans le but évident de tromper et de vous procurer les moyens de mener un train au-dessus de vos moyens. Oh ! vous vous trouvez dans le cas prévu par la loi, et vous en avez pour dix ans de prison au moins si vous évitez le bagne.

— Ecoutez, monsieur Taboureau, répondit Sylvio après un silence, vous êtes le complice de ceux qui m'ont fait croire à ce titre de vicomte et à cette fortune dont vous étiez censé le dépositaire, je crois donc, en consultant scrupuleusement ma conscience, ne rien vous devoir des trente mille francs que vous me réclamez; je crois en outre que le véritable débiteur de tous les malheureux qui m'accusent d'escroquerie à cette heure, c'est vous, vous seul.

— Moi ! s'écria Taboureau.

— Vous et vos complices qui, m'ayant affirmé que j'étais riche de cinquante mille livres de rentes, sont seuls coupables des dépenses que j'ai faites et

qui n'auraient rien d'exorbitant, si ce qui n'était qu'une fable eût été une vérité.

— Mais, dit Tabourcau, je n'étais pour rien dans cette comédie; d'ailleurs je vous déclare que le tribunal ne l'admettra pas et que vous serez infailliblement condamné; or, consentez à me remettre tout ce que vous avez ici d'or, de billets de banque et de bijoux, faites-moi un billet du reste, et je m'engage vis à vis des autres créanciers à arranger...

— Assez, monsieur Tabourcau, je ne suis pas votre dupe, dit Sylvio; vous satisfait, les autres créanciers seraient impitoyables, et ils seraient dans leur droit. Or comme vous m'avez prouvé qu'il y allait pour moi de la police correctionnelle et d'une peine infamante, que je ne veux pas subir, moi, innocent, moi, honnête homme, vous trouverez bon que je sorte à l'instant même des embarras où vous m'avez plongé et auxquels je ne vois qu'une issue.

Il ouvrit rapidement une boite carrée qui se trouvait à portée de sa main, et en tirant un pistolet, qu'il arma aussitôt :

— Cette issue, la voici, dit-il.

Tabourcau voulut se précipiter sur lui.

— Un pas de plus et je commence par vous, dit Sylvio en tournant l'arme de son côté.

Pâle et tremblant, Tabourcau porta alternativement son regard sur la sonnette et sur la porte.

— Pas un geste, pas un mouvement, lui dit Sylvio avec une froide énergie, ou je vous étends raide sur la place.

Il reprit :

— Vous avez causé plus d'une mort pareille à celle dont vous allez être témoin, monsieur Tabourcau, il est bon que vous sachiez ce que c'est. Allons, adieu, monsieur Tabourcau.

Et il leva l'arme à la hauteur de sa bouche.

Tabourcau tremblait de tous ses membres.

Sylvio posait le doigt sur la détente, quand des coups précipités frappés à la porte lui firent involontairement abaisser la main.

Tabourcau s'élança vers la porte et l'ouvrit.

Un vieillard entra.

C'était Jacobus.

Il s'approcha de Sylvio, lui ôta doucement l'arme des mains, puis se tournant vers Tabourcau :

— A quelle somme s'élèvent les dettes de M. de Cardaviole, lui dit-il ?

— A soixante-sept mille francs.

— Grâce au ciel ! j'ai assez, murmura Jacobus.

— Puis ôtant de sa poche un portefeuille :

— Voilà soixante-quinze mille francs, dit-il, faites monter les créanciers qui sont en bas, tout le monde va être payé à l'instant même.

— Ah ! ça, est-ce un rêve ? demanda Tabourcau stupéfait, vous Jacobus, cor aux Funambules à raison de cinquante francs par mois, et sans autre ressource, car vous n'avez pas touché un sou de votre opéra, qui n'a eu qu'une représentation, c'est vous qui venez payer...

— Oui, c'est moi, allez chercher ceux qui attendent dans la rue.

Quand il fut seul avec lui, Sylvio s'approcha de Jacobus, et lui pressant la main :

— Vous allez m'expliquer ce mystère, à moi, lui dit-il.

— Pas plus à vous qu'aux autres, répondit le vieillard, dont les traits abattus trahissaient une profonde tristesse.

Un instant après la bande des créanciers s'abattait comme une volée de corbeaux dans la chambre de Sylvio.

Au bout de deux heures, Sylvio se retrouvait seul en face d'une liasse de factures acquittées et de sept ou huit billets de banque que Jacobus avait refusé d'emporter, disant qu'ils ne lui appartenaient pas et que ses instructions s'y opposaient.

Plus triste et plus découragé que jamais, Sylvio se demandait ce qu'il allait faire de cette existence qui était devenue pour lui un intolérable fardeau, quand son regard rencontra à terre une lettre dont l'adresse était couverte de timbres étrangers.

Il la ramassa, jeta un coup d'œil sur cette adresse, et lut avec surprise : « A monsieur Jacobus, hôtel de la Paix, rue Tirechappe, Paris. »

— Mais je ne me trompe pas, s'écria-t-il, après avoir considéré quelques instants l'écriture, je reconnais ces caractères, et cette lettre vient de New-York ! Oh ! il faut que je sache.

Il tira la lettre et lut ce qui suit :

« Mon bon Jacobus,

» J'ai un immense succès à New-York, après un mois de représentations qui m'ont produit soixante-dix mille francs, je viens de signer un engagement d'une année. Ces soixante-dix mille francs sont destinés à tirer le pauvre Sylvio des embarras où il doit être plongé. Le but principal de mon engagement est la représentation de *Josué*, dont je vous enverrai les droits qui vous mettront pour jamais à l'abri de la gêne, puis cette dette acquittée envers les deux êtres qui occupent à jamais mon cœur et ma pensée, je dirai adieu au monde et irai demander à la religion le pardon d'un crime qui pèse lourdement sur ma conscience.

» Je ne vous dis rien de toutes mes souffrances, à quoi bon ?

» Adieu, mon cher et excellent Jacobus, donnez à Sylvio le conseil d'aller respirer l'air natal, l'air pur et tiède de l'Italie lui rendra la santé et peut-être un peu de calme. Surtout cachez-lui bien la main qui vient aujourd'hui à son secours, elle lui est trop odieuse pour qu'il accepte rien d'elle. Adieu.

» MENCIA. »

— C'est Mencia ! Mencia ! murmura Sylvio, avec un accent dans lequel il y avait autant de pitié que de colère.

Après une longue rêverie, il sonna.

— La note de ce que je dois, dit-il au domestique qui se présenta.

La note payée, il donna ordre au domestique, qui avait toute sa confiance, de préparer ses malles pour le soir.

— M. le vicomte fait un long voyage? demanda celui-ci.

— Je vais en Italie.

Puis il sortit, prit une voiture et se fit conduire à Aulnay.

C'était là que M. Hervieux avait été enterré, dans un caveau de famille.

Il posa plus d'une heure près de ce caveau et il sortit du cimetière les yeux pleins de larmes.

Puis il marcha au hasard dans la campagne, oubliant tout, jusqu'à l'heure de son départ.

Puis au moment de s'éloigner pour toujours de cette terre où il laissait tout son cœur, il se laissa tomber sur l'herbe, plongea sa tête dans ses deux mains et pleura abondamment.

Deux heures après, il quittait Paris.

CONSTANT GUÉROULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES AMOURS DE CONTREBANDE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 138)

CHAPITRE XXI

DE MÊME QU'IL Y A FAGOT ET FAGOT, IL Y A AMOUR ET AMOUR (*suite*).

Chez les personnes du caractère de Régine, la passion éclate toujours plus vivement au dehors, et il faut souvent une excellente constitution et une bien grande dose de fermeté pour en supporter les premiers élans. C'est qu'aussi chez elles la raison n'élève jamais assez la voix pour se faire entendre; c'est qu'elles n'obéissent qu'à l'impulsion du moment, ou, pour parler plus proprement, à une contraction plus violente des nerfs qui, en raison même de sa force, n'en dure que moins longtemps.

A un déluge de pleurs succéda chez la jeune femme une sorte de prostration morale qui bientôt fit place à un spasme qui inquiéta quelques instants les deux jeunes gens; mais presque aussitôt, par suite d'une de ces réactions qui s'opèrent souvent chez les personnes essentiellement nerveuses, elle redevint subitement calme, et après avoir regardé autour d'elle, elle se prit à dire en souriant:

— Eh bien! que faisons-nous donc? pourquoi ne pas dîner? Garçon, ajouta-t-elle, montez-nous du champagne, beaucoup de champagne!... mais allez donc!... ne voyez-vous pas que nous voulons rire... nous amuser?...

Nous amuser! fit-elle avec un rire sec, et pourquoi pas?... du courage; noyons nos chagrins dans les pots... et vive le plaisir!

Vite garçon, versez! versez encore!.. tout plein... et à la folie!...

Et d'un trait elle vida la coupe qui contenait la pétillante liqueur.

— Bois donc! mais bois donc! continua-t-elle en voyant son amant reposer sur la table son verre plein, suis mon exemple, c'est dans le vin qu'on trouve l'oubli, et c'est si bon d'oublier!

Yann et Joannic, étonnés de ce changement subit, la regardaient d'une si étrange manière qu'elle partit d'un immense éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc tous deux à me regarder ainsi? leur dit-elle. Dieu! que vous êtes provinciaux! allons, secouez-vous, et au lieu de prendre cet air de poulets qui répugnent à la broche, riez, chantez comme moi, et tenez, pour vous égayer, mes maîtres, je vais vous dire une chanson.

En parlant ainsi, elle courut se placer au piano, et d'une voix claire, vibrante, elle entonna *la Pâquerette* (1).

Je la vis ce matin
 Fraîche et coquette,
Avec sa collerette
 De blanc satin;
Au papillon volage
 Qui la lorgnait,
Elle ouvrait son corsage
 Et souriait.

Ainsi, dans l'amour et l'ivresse,
 J'ai vu s'épanouir,
Pleine de vie et de désir,
 Ma naissante jeunesse.

Au milieu du gazon,
 Comme une fée,
Pâquerette coiffée
 D'un chaperon
S'agitait à la brise...
 La fleur des champs,
De ses charmes éprise,
 Riait des ans.

Belle et folle jeunesse,
 Pourquoi s'épanouir;
Si féconde en désir,
 Si vide de sagesse?

Mais le même soleil
 La décolore,
Dont l'aube vit éclore
 Son front vermeil,

(1) Romance tirée des *Épaves du Matin*, charmant recueil de poésies de M. Jacques Guillemand.

Sa corolle mourante,
A son couchant,
Tombe et s'envole errante
Au gré du vent.

Voilà ton sort, jeunesse,
Naître, briller, mourir.
Crois-moi, mieux vaut vieillir
Pour aimer la sagesse.

Régine avait mis toute son âme dans cette chanson, et la pauvre enfant montrait ainsi, malgré elle, toute sa souffrance intérieure.

Elle avait cru pouvoir dire quelqu'une de ces gaudrioles qui prêtent au rire, et elle n'avait trouvé dans sa mémoire que ces paroles empreintes d'une sombre et mélancolique poésie.

Elle comprit sur-le-champ la fâcheuse impression que ses chants venaient de produire sur ses auditeurs.

— Riez donc, leur cria-t-elle en se versant une ample rasade qu'elle avala d'un trait.

— Régine, calme-toi, hasarda Yann.

— Que je me calme! et pourquoi faire? Ne suis-je pas comme toujours Régine, la vierge folle qui aime à rire, à boire, sans soucis du lendemain?

Si je veux m'amuser, moi, qui donc pourrait m'en empêcher?... A boire, verse, mon beau Yann, et célébrons nos amours... Nos amours, reprit-elle plus tristement, ils sont éclos d'hier, et déjà ils se sont envolés bien loin... Je suis folle... je dis des bêtises... c'est qu'aussi avec vos airs de croquemorts en goguette... Ah çà! dis donc, mon petit, l'heure, s'avance... et si tu ne veux pas manquer le train, il est temps de partir... Viens m'embrasser, et bon voyage.

Yann était tellement ahuri qu'il obéit machinalement à cet ordre.

— Au revoir, Régine, lui dit-il en la prenant dans ses bras, au revoir...

— Yann, Yann, ne me quitte pas encore...

— Au revoir, ma Régine, et à bientôt.

Sentant son courage lui échapper, la malheureuse enfant vida coup sur coup le verre de Yann et celui de Kernevelan; puis, surexcitée par cette dernière libation, elle tendit assez cavalièrement son front au jeune homme.

— Adieu! dit-elle.

— Non pas adieu, mais au revoir, reprit Yann doucement.

Et après avoir une dernière fois embrassé la jeune femme et serré la main de Joannic, il se dirigea vers la porte; puis, au moment d'en franchir le seuil, il se retourna une fois encore et aperçut Régine pâle et défaite, affaissée sur le divan.

Il allait s'élancer vers elle, mais Joannic lui fit un signe, et il s'éloigna brusquement.

Une voiture passait, Yann appela le cocher et se fit conduire à la gare.

Yvon, flegmatiquement assis sur une borne, l'attendait son *ticket* à la main.

— Dépêchez-vous, not' monsieur, lui dit-il, on va partir.

Yann se dirigea vers les salles d'attente, et au moment d'y entrer, il aperçut M. Bodic, qui vint au-devant de lui.

— Comment? vous ici, cher M. Bodic!

— Je voulais vous serrer la main, monsieur de Kergall, et vous prier de vouloir bien vous charger d'une petite commission.

— Avec le plus grand plaisir; de quoi s'agit-il?

— Tout simplement de remettre ce petit paquet à son adresse.

— Comptez qu'il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Merci mille fois.

Les deux hommes se serrèrent mutuellement la main, et Yann, en jetant machinalement les yeux sur le paquet, lut cette adresse:

Monsieur le comte de Sommeterre
A son château de K.,. (Près de Vannes.)

— Que signifie? se dit-il, et il allait se retourner pour interroger M. Bodic, quand il aperçut une femme voilée qu'il reconnut sur-le-champ.

— Genofsa! dit-il.

Et s'approchant d'elle il ajouta:

— Tu es un ange.

— Pourquoi? répondit-elle simplement.

— Je t'aime! Genofsa, je t'aime! au revoir, mignonne, et à bientôt.

Et déposant rapidement un baiser sur le front de la jeune femme, il se précipita dans la salle d'attente; il était temps, le railway était sur le point de partir.

— Pauvre cher ange! murmura-t-il en prenant place dans un compartiment.

Au moment où le train démarrait, un fiacre, arrivant au galop, s'arrêtait devant la grille, et un jeune homme et une femme en sortaient précipitamment pour se diriger vers l'intérieur de la gare qu'encombrait encore une énorme quantité de gens et de ballots.

— Le train de Nantes est-il parti? demanda le jeune homme en s'adressant à un employé.

— Il part à l'instant même, répondit l'employé.

— Nous arrivons trop tard, ma chère Régine, dit-il en se tournant vers sa compagne.

— Hélas! fit-elle en pleurant.

Joannic s'empressa de lui prendre le bras et la ramena jusqu'à la voiture.

C^e D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER et Cie.
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

Le Numéro : 10 centimes. N° 157 30 Septembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

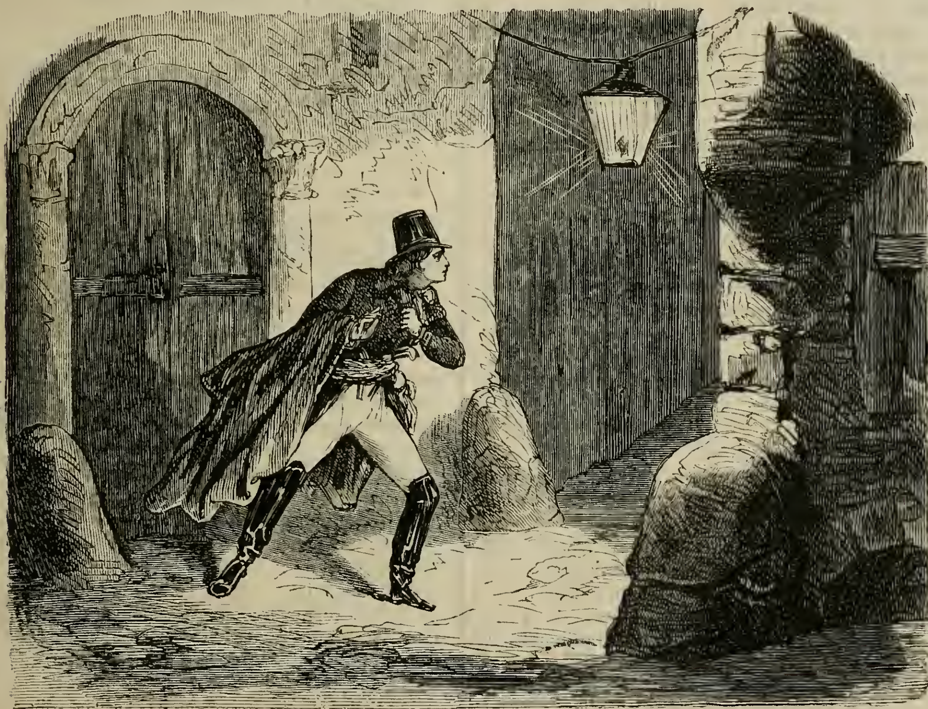
PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER[1]



Friquet traversa la place.

PROLOGUE

V. — L'HONNÊTE Mᵉ FRIQUET.

— A table ! cria Mᵉ Friquet.

Puis, s'adressant à Babette :

— Vous serez donc toujours aussi maladroite, vieille bête !

1. Voir à partir du numéro 155.

Babette devint blême, verte, rouge. Elle voulut répondre, mais la voix ne lui revint que lorsqu'elle fut dans sa cuisine.

— Maladroite... vieille bête... pour cette péronelle... oh ! les aristocrates !

L'on s'était mis à table ; tout en déjeunant Mᵉ Friquet pria la jeune fille de raconter les motifs qui l'avaient poussée au suicide.

Marie-Reine obéit.

Quand il eut reconnu dans les gens qui avaient chassé la pauvre enfant le misérable qui l'avait visité l'avant-veille, il comprit, et toutes ses sympathies furent acquises à la fille-veuve.

— Mon enfant, lui dit-il lorsqu'elle eut terminé, je comprends votre situation, je connais les misérables dont vous êtes la victime; mais soyez désormais sans crainte : vous avez deux amis qui vous sauveront une seconde fois.

Pendant le récit de Marie-Reine, Trumeau était resté muet.

Son œil n'avait pas un instant quitté la jeune fille, qu'il embarrassait parfois.

Comprenant qu'elle avait besoin d'isolement, Mᵉ Friquet lui dit :

— Mon enfant, vous êtes ici chez vous. Allez, venez, vous connaissez votre chambre. Nous déjeunons toujours à cette heure, nous dînons, à cette époque, à la tombée de la nuit; dans quelques jours, nous vous aurons trouvé une position.

Marie-Reine ayant dit qu'elle ne voulait pas rentrer à Dieppe, Mᵉ Friquet ajouta :

— Tant mieux... une place est plus facile à trouver à Paris. Trumeau vous trouvera votre affaire.

— Vous pouvez compter sur moi, fit Trumeau, tout rouge.

De ce jour, Marie-Reine fut installée dans sa chambre, au grand scandale de Babette; elle ne sortait qu'une fois par jour, pour aller prier sur la tombe de Désirée.

Cinq jours après les scènes que nous avons racontées, Trumeau, en rentrant pour dîner, dit à son ami Friquet :

— J'ai à te parler particulièrement.

Mᵉ Friquet releva ses lunettes et demanda :

— Affaire sérieuse?

— Très-sérieuse.

— Veux-tu tout de suite?

— Non, après dîner, lorsque Marie-Reine ne sera plus là.

— Bien.

On se mit à table; après le dîner, la jeune fille se retira. Trumeau appela Babette et lui dit :

— Babette, vous pouvez aller vous coucher.

Puis il se leva et alla fermer la porte.

— Pourquoi, diable! toutes ces précautions? demanda Mᵉ Friquet.

— Parce que ce que j'ai à te dire est tellement grave, tellement ridicule, que je veux que toi seul l'entende.

Les deux amis s'approchèrent de la cheminée.

Trumeau prit les pincettes et entassa le bois dans l'âtre pour n'être pas embarrassé du regard observateur de Mᵉ Friquet.

— Je t'écoute, fit celui-ci.

— Mon cher, tu sais combien j'aime peu la vie solitaire; depuis cinq mois je suis veuf... et par conséquent seul.

— Seul! Tu as des enfants, deux filles, l'une de vingt-deux, l'autre de dix ans!

— Justement, je suis seul parce que ma fille aînée pense à se marier, et que l'autre est trop jeune pour être avec moi... Depuis un mois, je caresse l'idée de me remarier; tu viens de terminer les affaires de liquidation, les biens qui reviennent à mes enfants sont assurés... Je suis libre! Que dois-je faire?...

— Mon ami, voici ce que je ferais à ta place. Je comprends que la vie solitaire à ton âge n'est pas possible (je dis à ton âge, parce que l'on n'a véritablement que l'âge que l'on paraît, et que tu as ainsi à peine quarante ans, quoique la cinquantaine soit sonnée). Je comprends que ta situation commerciale t'oblige à n'avoir de relations que dans le mariage; je comprends cela et t'engage à te marier.

— Très-bien.

— Mais je ne comprends le mariage que lorsque ta fille aînée sera mariée.

— Pourquoi?

— Parce que je t'ai deviné.

Trumeau lâcha les pincettes et regarda fixement son ami.

— Tu m'as deviné?

— Oui... Il y a ici, depuis cinq jours, une enfant charmante à laquelle tu n'as pas dit vingt mots et que tu adores.

Trumeau devint rouge et dit :

— C'est vrai.

Mᵉ Friquet reprit :

— Cette fille est sans famille, sans position. Tu t'es dit : Je fais une bonne action... pour elle et pour moi, en la choisissant pour femme... Ceci te regarde. Elle est jeune, mais un proverbe qui a fait la désolation des mœurs du règne dernier, te donne raison : « L'homme doit porter l'épée avant que la femme soit née. » Cependant, Marie est plus jeune que ta fille aînée, et ne trouves-tu pas ridiculeusement monstrueux de faire vivre ensemble une belle-mère de vingt ans avec une fille de vingt-deux ans?... Ta plus jeune sera élevée chez sa tante... Très-bien, mais attends le mariage de ta fille aînée.

Trumeau ne répondit pas. Il pensa.

Après un silence d'un grand quart d'heure, il releva la tête et dit :

— Tu as raison... Mais j'adore Marie-Reine; je puis attendre, mais je ne puis renoncer à l'idée d'en faire ma femme. Veux-tu lui parler demain?

— Je le veux bien; mais à une condition.

— Laquelle?

— Si elle accepte, tu pars pour Paris ce soir.

— Seul?

— Certainement.

— Je ne comprends pas!

— Voici : tu parles à ta fille de la nécessité pour toi d'avoir quelqu'un qui te remplace dans tes affaires quand tu es absent, ce qu'elle ne peut, ni ne veut faire, ton commerce n'étant pas dans ses goûts.

— Très-bien.

— Tu lui annonces ton projet de mariage, et ton désir de lui voir terminer le sien depuis quelques mois en train, les affaires de succession étant terminées.

— Très-bien !

— Dans quinze jours, je vais à Paris où tu auras loué pour Marie-Reine un petit appartement... Alors, complétement libre, à l'abri des bavardages et des cancans, tu feras ta cour... et quelques semaines après tu l'épouseras.

— Tout cela est fort juste, j'accepte et merci !... et quand ?

— Quand je verrai Marie-Reine ?

— Oui.

— Demain matin.

— Merci encore !

Les deux amis se serrèrent la main et gagnèrent leur chambre à coucher.

. . . .

Le lendemain soir, Me Friquet reconduisait Trumeau jusqu'au bureau de la diligence.

Au moment de partir, Trumeau embrassa son ami sur les deux joues et lui dit :

— Oh ! je suis bien heureux... Je vous attends tous les deux dans quinze jours.

— Dans quinze jours, au revoir !

La diligence partit et Me Friquet rentra chez lui.

Il était environ neuf heures du soir lorsque l'avoué appela sa vieille gouvernante :

— Dites-moi, Babette.

— Monsieur Friquet ?

— C'est aujourd'hui samedi ; ne m'avez-vous pas demandé à aller coucher chez votre sœur, pour y passer la décade ?

— Oui, monsieur.

— Vous pouvez y aller.

— Mais la fille de là-haut ?

— Elle dort ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! elle n'a pas besoin de vous.

Babette se retira. Quelques minutes après, Me Friquet, qui écoutait, entendit la porte de la rue s'ouvrir et se refermer. Il descendit, poussa les verrous et remonta dans sa chambre. Là, il s'enferma, retira ses lunettes, sa perruque poudrée et passa un linge sur sa figure.

Ce n'était plus le même homme.

Ainsi transformé, Me Friquet paraissait au plus trente-cinq ans. Il était fort bien.

Il monta jusqu'à la chambre où dormait Marie-Reine; à l'aide d'une double clef, il entra chez elle.

La jeune fille, éveillée en sursaut, cria :

— Qui est là ?

— C'est moi ! dit Friquet, taisez-vous.

— Et il s'élança vers elle.

— Au secours ! cria Marie-Reine.

. . . .

A la même heure, la diligence arrivait à son premier relais. Trumeau, qui s'était lié avec un Dieppois, lui disait en buvant un verre de cidre :

— Ah ! vous connaissez Me Friquet ? il est intelligent...

— Oh ! il n'est pas bien dans ses affaires... répondit le Dieppois ; mais c'est un malin qui se relèvera.

— Tant mieux, fit Trumeau ; car c'est un bien bon et bien honnête homme...

— En voiture ! cria le conducteur.

FIN DU PROLOGUE.

I

LE PREMIER CONSUL.

Il neigeait dru le 7 nivôse de l'an X.

La cour et le jardin des Tuileries étaient couverts de neige, le vent fouettait les flocons gelés sur les rares passants qui traversaient la place du Carrousel.

Le monument couvert de sa croûte blanche dressait sa silhouette dans le gris blond d'une aprèsmidi d'hiver.

Déjà quelques fenêtres du château étaient illuminées.

Un soldat de la garde consulaire, en faction devant la porte du pavillon Rohan, battait la semelle; après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il plaça son fusil dans sa guérite ; pour combattre l'onglée, il battit ses mains en croisant les bras. Un peu dégourdi, il reprit son arme et continua sa faction, maugréant :

— Cristi, en voilà un temps ! Faut-il que je sois bête de m'être fait coller là pour parler au premier consul. Qui sait à quelle heure il rentrera !... Faut-il être bête de faire faction pour les autres et ne pas réussir... Et dire que c'est toujours comme ça... Chaque fois que je veux lui parler, il ne revient pas.

Le soldat qui parlait ainsi était un beau gaillard de vingt-sept à vingt-huit ans, brun de peau, d'œil et de poil, élégamment et vigoureusement bâti, le torse fin sous l'uniforme, la jambe nerveuse et fine dans la guêtre.

Il avait une grâce à demander au premier Consul, et chaque fois qu'il était de garde aux Tuileries, à l'heure probable de la rentrée du chef du pouvoir exécutif, il offrait à ses camarades de faire leur faction. Mais la male-chance le poursuivait chaque fois qu'il avait volontairement pris la garde d'un autre : le Consul était rentré par une autre porte.

— Tonnerre, je ne sens plus mon nez, j'ai les doigts morts ; voyez s'il rentrera. Je vais encore retourner au poste sans rien ce soir... Depuis trois mois que ma pétition traîne les ministères... Ah ! pardi, quand c'est la guerre, on fait attention à nous ! Mais, depuis le traité d'Amiens, va te faire voir... Nous ne sommes plus rien.

Au moment où le soldat se retournait, il vit deux hommes enveloppés de manteaux et couverts de neige qui se dirigeaient vers lui...

Les deux hommes avancèrent, montèrent les

marches, et le grand prenait déjà le bouton de la porte pour ouvrir le vestibule lorsque le soldat courut à lui et dit :

— On ne passe pas par cette porte !

— Service du cabinet du premier consul... dit l'homme.

— Monsieur, fit le soldat, j'ai ordre de ne laisser passer personne.

— Au diable ! il va nous faire geler, cria l'autre.

C'était un homme jeune encore, d'une taille au-dessous de la moyenne, assez bien portant ; il était vêtu d'une redingote noire boutonnée jusqu'au col, coiffé d'un petit chapeau à larges bords et botté.

Pâle, le nez busqué, les lèvres minces, l'œil gris-bleu, un peu fauve.

Il s'avança vers le soldat et dit d'une voix brève.

— Ordre du premier consul, on t'a dit.

En entendant cette voix, en regardant celui qui lui parlait, le soldat était resté atterré.

Au premier bruit de la discussion, des laquais avaient ouvert la porte du vestibule et ils s'inclinaient en saluant les deux hommes...

Ils passèrent... Le plus petit avait le pied sur la première marche, lorsqu'il se retourna à la voix de son compagnon qui disait :

— Que voulez-vous, malheureux?

Se méprenant sur les intentions du soldat qui les avait suivis et qui cherchait à tirer la redingote de celui qui marchait le premier.

— Qu'y a-t-il? demanda celui-ci.

— Général, une grâce...

— Parle, fit celui auquel il s'adressait, en fronçant le sourcil.

— Général, j'ai adressé depuis trois mois une pétition au ministère de la guerre et je n'ai pu obtenir de réponse.

— Tu veux me lire ta pétition ?

— Mon général...

— Est-elle longue ?

— Vingt lignes...

— Que tu sais par cœur?

— Oui, général.

— Il gèle ici... Montons, général, dit le premier consul à celui qui l'accompagnait... Donnez des ordres pour que ce garçon monte dans mon cabinet après sa faction...

Et le général Bonaparte gagna ses appartements, tandis que le soldat joyeux sortait pour reprendre sa faction.

Il arriva juste au moment où on venait de le relever ; aussi le caporal commença-t-il par lui dire :

— Pour vous chauffer pendant le service, vous ferez un jour de salle de police.

Il s'en moquait bien le soldat.

Dix minutes après, le caporal, étourdi, introduisait dans le poste un aide de camp qui venait chercher, de la part du premier consul, le soldat qu'on venait de relever de faction.

Le factionnaire que nous avons vu grelottant fut aussitôt introduit dans le cabinet du général Bonaparte.

Le premier consul, la redingote déboutonnée, tête nue, sans cravate, assis dans un fauteuil près d'un bureau, fixa son regard sur le soldat et lui dit :

— Quel est ton nom ?...

Le soldat, debout, une main sur la couture de la culotte, l'autre sur le front, la face rouge, l'œil fixe, les lèvres tremblantes, répondit :

— Eustache Bizot.

— Depuis combien de temps es-tu au service? demanda le premier consul.

— Depuis que j'ai lu sur le Pont-Neuf :

« La patrie est en danger ! »

— Ah ! ah ! fit Bonaparte, enrôlé volontaire.

— Oui, mon général.

— Tu veux quitter le service.

— Pour raison majeure, mon général. Pas par dégoût, car j'ai été un militaire chançard.

Le premier consul regarda les épaulettes et les parements du soldat, et n'y voyant aucun insigne :

— Un militaire heureux ! pourquoi ?

— Parce que mon régiment a toujours fait partie, depuis six ans, du corps d'armée du général Bonaparte.

Un sourire passa sur les lèvres du premier consul ; il s'étendit dans son fauteuil et considéra longuement le soldat qui lui parlait... Il aimait à constater cet amour, ce culte qu'il inspirait.

Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles le souvenir de Bonaparte s'était plu à se rappeler son passé glorieux... parlant plutôt à lui-même qu'à Eustache Bizot, il dit :

— Tu étais à Rivoli ?

— Un coup de baïonnette dans la cuisse.

— A Lodi ?...

— Un coup de sabre au bras.

— Arcole ?...

— Mon fusil cassé.

— Le Frioul !... En disant ces mots, il redevint pensif ; il se souvenait des heures terribles passées à attendre le secours de la Convention... il se souvenait qu'il ne devait qu'à un coup d'audace le salut de son armée...

Il resta quelques minutes encore silencieux.

Bizot n'avait pas bougé ; droit comme un i, il attendait.

Le premier consul, se souvenant enfin de la demande du soldat, lui dit :

— Et que veux-tu me demander ?

— Général, avant d'être soldat, j'étais herboriste. Ma mère tient la maison en mon absence ; elle doit me la céder quand je reviendrai. Or, quand je suis parti, en l'an II, j'ai tout abandonné, même une jeunesse que j'aimais et qui avait promis de m'attendre. Tant qu'on s'est battu, j'en ai été ; aujourd'hui, c'est la paix, je suis utile à rien...

— La paix ! fit Bonaparte avec un singulier sourire... Puis, plus froid : Oui, la paix... et... ?

— Et, mon général, depuis mon départ, la femme que j'aimais a perdu sa mère ; elle est restée avec son père qui se conduit mal, si bien que d'un côté j'ai ma mère qui me dit de revenir, cette jeunesse qui me supplie de la retirer de chez son père... et je...

— Voyons, explique-toi !

— J'ose pas, parce que ça me fait de la peine de vous quitter.

— Tu fus toujours bon soldat?

— Mon général, j'ai eu ma première punition, depuis dix ans de service, pour vous avoir parlé tout à l'heure... et j'ai un sabre d'honneur!

— Tu veux te marier?

— Oui, mon général... Je veux prendre une femme et puis dire à la vieille: T'as l'âge de te reposer, nous voilà, t'occupe plus que de boire, manger et dormir.

— Bien. Tu te nommes Eustache Bizot?

— Oui, mon général.

Bonaparte écrivit de son affreuse écriture le nom du soldat sur une feuille de papier.

— C'est bien. Si ta conduite est telle que tu l'as dit, tu auras ton congé.

Eustache s'était tourné tout d'une pièce; il allait sortir, lorsque, se ravisant, il revint.

— Mon général, j'ai une autre grâce à vous demander.

— Qu'est-ce? fit Bonaparte visiblement impatienté.

— Je voudrais vous embrasser.

Le premier consul rit et tendit la main à Eustache, qui la couvrit de baisers.

Bizot descendait le grand escalier, lorsque l'on introduisit chez le premier consul le ministre de la police.

— Qu'avez-vous? fit Bonaparte en voyant la figure défaite du nouvel arrivant.

— Général, nous sommes sur les traces d'un nouveau complot.

— Contre moi? fit Bonaparte le front plissé.

— Oui, général.

— Républicains ou royalistes?

— Royalistes. Les conspirateurs sont débarqués, il y a trois jours, à Féville. Ils sont aujourd'hui à Paris.

— Vous avez vos rapports?

— Les voici.

Bonaparte lut, puis une longue discussion s'engagea, à la suite de laquelle le ministre de la police se retira.

Le lendemain, Eustache Bizot recevait l'ordre de se rendre à la Conciergerie, mandé dans le cabinet du ministre de la Police.

II

BIZOT N'EST PAS TRANQUILLE.

Lorsque Eustache Bizot fut dans le cabinet du ministre de la police, il regarda tout effaré l'homme qui, placé devant un bureau, n'avait pas levé la tête à son entrée.

Debout, n'osant bouger, se retenant de respirer, il attendait anxieux que celui qui l'avait fait appeler lui adressât la parole; vainement il se creusait la tête pour savoir les motifs de cette semi-arrestation. Qu'avait-il fait? Il avait beau fouiller le fond de sa conscience, il ne trouvait que de louables actions; il fouillait sa conduite et il la trouvait régulière.

Son infraction à la consigne de la veille n'avait pas été mise au rapport; il savait donc qu'il n'avait rien à craindre sur ce fait.

Après dix grandes minutes enfin, le ministre de la police Fouché leva les yeux.

Deux minutes au moins son regard resta fixe appuyé sur le pauvre garçon, qui n'en pouvait, et qui regardait, à droite, à gauche, en bas, en l'air, cherchant vainement à se donner une contenance.

L'œil de Fouché était vif et perçant; cependant le ministre de la police avait passé à travailler la nuit de septidi à octidi de la première décade de nivôse.

Avant d'aller plus loin, obligé de nous servir constamment, dans ce récit, des termes du calendrier républicain, nous demandons à nos lecteurs la permission d'en dire un mot; sans cette explication, quelques points pourraient leur paraître obscurs, tant est utile de suivre au jour le jour les péripéties de notre drame vrai.

Les mois, au nombre de douze, se composaient uniformément de trente jours, l'année était complétée par des jours complémentaires au nombre de cinq, six les années bissextiles.

Chaque mois était divisé en trois *décades*, dont les jours prenaient les noms de *primidi*, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octidi*, *nonidi*, *decadi*.

Les mois se suivaient ainsi, commençant le 22 septembre.

Vendémiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, ventôse, germinal, floréal, prairial, messidor, thermidor, fructidor.

Cela dit, nous continuons.

Fouché demanda enfin au soldat:

— Vous vous nommez Eustache Bizot?

— Oui, citoyen... et se reprenant vite, en voyant le froncement de sourcils du ministre de la police: Oui, excellence!

— Vous vous êtes engagé volontairement à dix-sept ans, en l'an II?

— Oui, excellence.

— Vous avez fait toutes les campagnes d'Italie?...

— Et d'Egypte, excellence...

— Pendant dix ans votre conduite a été exemplaire...

— Oui, excellence.

— Comment se fait-il que depuis les trois mois que vous êtes de retour à Paris, vos allures, vos manières aient si subitement changé.

— Mais, Excellence, elles ne sont pas changées.

— Comment se fait-il que vous, toujours soumis, que, défenseur du bras et de la pensée, par les armes et par la parole de votre chef, le premier consul, vous ayez changé?

— Moi! moi! fit Bizot étourdi.

— Bizot, il y a dans votre conduite des faits que nous connaissons, que vos dénégations ne pourront pas anéantir... Depuis plus d'un moi, à la caserne et en ville, à vos amis civils et militaires, vous ne cessez d'accuser le gouvernement.

— Moi ! Excellence... Je vous jure...

Le pauvre garçon était épouvanté. Adieu congé, beaux jours rêvés. Qu'allait-il devenir ?

Le ministre de la police, au contraire, tout en ne quittant pas de l'œil le soldat, avait au coin des lèvres un sourire narquois qu'il comprimait difficilement.

— Enfin, dit-il, Bizot, répondez-moi franchement, par oui et par non ; de la franchise de vos réponse dépend votre sort.

Bizot ouvrit à la fois la bouche, le nez et les oreilles.

— Bizot, dit le ministre de la police, deux fois par semaine, tridi et octidi, vous vous rendez dans une maison de la place Saint-Michel, chez un sieur Trumeau, épicier herboriste.

— C'est vrai.

— C'est toujours à la nuit tombante que vous allez à ce rendez-vous... Qu'allez-vous faire en cette maison?

— Mon Dieu, Excellence, c'est bien simple, c'est justement pour ça que j'ai demandé mon congé au premier consul.

— Pour ça?

— Oui, Excellence, je veux me marier avec la fille de M. Trumeau, marchand épicier, et je vais chaque fois que j'ai une permission lui faire un doigt de cour.

— C'est pour cela seulement?

— Oh! je le jure!...

Fouché garda quelques minutes le silence, puis, mesurant chacune de ses paroles, et observant l'effet qu'elles produiraient sur le soldat, il continua :

— Eustache Bizot, vous avez été un bon et brave soldat, un patriote dévoué. Depuis quelque temps, vos habitudes ont changé: vous fréquentez des suspects.

— Moi? se récria le pauvre garçon.

— Du jour où ces fréquentations ont commencé, vous avez, chaque fois que vous étiez de garde aux Tuileries, cherché à vous trouver sur le passage du premier consul, avec une obstination qui cache des desseins assurément coupables.

— Moi! fit le malheureux Bizot indigné, et se prenant à plein pied et à plein bras dans la toile que lui tendait Fouché: mais je voulais voir le général pour réclamer...

— Depuis quand un bon soldat oublie-t-il assez la discipline pour ne pas faire ses réclamations par la voie hiérarchique ?

— Mais puisque j'ai fait une pétition et que les tas de fainéants qui devraient s'en occuper la laissent pourrir dans les cartons.

— Vous le voyez, Bizot, même devant moi vous insultez l'administration.

Tout rouge, tout honteux, tout déconfit, Eustache grattait sa perruque, n'osant plus dire un mot...

— Eustache Bizot, malgré les rapports faits contre vous, je veux croire encore que vous êtes un bon soldat, un bon Français, un bon patriote qui, égaré, ne demande qu'à revenir.

— Mais, Excellence, je n'ai jamais été autre chose... Qu'ai-je fait, enfin?

— Voici ce dont on vous accuse: Vous attendiez chaque jour le premier consul, vous le guettiez pour profiter d'un moment où, seul et sans défense, vous auriez pu attenter à ses jours...

— Moi! cria Bizot exaspéré; dites-moi, monsieur le ministre, qui a dit cela, et je lui arrache les intestins avec mes ongles.

— Voyez, fit Fouché, calme, vous ne pouvez contenir vos instincts sanguinaires....

— Oh! monsieur le ministre!...

Et cherchant vainement à se contenir, des larmes coulèrent sur les joues du soldat:

— Moi!... moi! toucher à mon général?

— Les rapports assurent que la présence de Bourrienne auprès du premier consul a été la cause de votre inaction et de la comédie que vous avez jouée...

— Oh! mais c'est des misérables, des gueux, qui font ces rapports-là... Mais j'ai tout mon passé qui répond de moi.

— L'autre jour, n'avez-vous pas dit à la caserne qu'on devrait mettre de la poudre à canon dans les poêles des bureaux du ministre de la guerre?...

— J'ai dit ça, Excellence, parce que j'attends impatiemment depuis trois mois le résultat de ma pétition, et, ne voyant rien venir, je suis quelquefois exaspéré, et que je dis des bêtises que je ne pense pas.

Fouché se tut et regarda fixement le soldat.

Celui-ci, la tête en feu, craignait de devenir fou. Il était si loin de s'attendre aux accusations qu'il croyait naïvement portées contre lui, qu'il n'osait plus parler, craignant de se compromettre encore. La sueur ruisselait sur son front.

Le ministre de la police reprit:

— Bizot, je crois à vos dernières paroles; je suis convaincu que vous ne pensez pas ce que vous dites, et c'est pour cela que je m'intéresse à vous... Ces rapports qui vous accusent, les voici...

Et Fouché prit une poignée de papier sur son bureau, se tourna vers la cheminée et les jeta au feu.

— Vous voyez ce que j'en fais... Serez-vous digne de la confiance que j'ai en vous?

— Oh! monsieur le ministre, demandez-moi ce que vous voudrez, mettez-moi à l'œuvre... vous verrez...

— Je n'ai rien à vous demander... voilà votre congé...

— Merci, Excellence.

— Ce que je veux, c'est que vous rentriez dans le bien... Maintenant, vous irez plus souvent chez votre fiancée.

— J'irai tous les deux jours.

— Moi aussi, je veux vous voir; je crois en vous. Les jours où vous n'irez pas chez M. Trumeau, venez chez moi.

— A quelle heure, monsieur le ministre?

— A pareille heure.

— Avant que vous ne partiez, causons un peu de la famille dans laquelle vous allez entrer. Qu'est-ce que cette maison?

— A vous je dois tout dire... M. Trumeau, n'est pas un méchant homme; seulement il n'a pas pour un liard de mœurs...

— Vraiment?

— Oui, c'est même pour ça que Rosalie, Rosalie est sa fille aînée, ma fiancée... elle est si jolie qu'on ne la connaît dans le quartier que sous le nom de la Belle Herboriste, veut quitter la maison.

— Ah!... Mais quelle est donc la conduite de ce Trumeau?

— Voilà : il a connu une jeunesse il y a presque trois ans, après la mort de sa femme; d'abord il lui avait loué une chambre dehors, et depuis quelque temps il l'a fait venir dans son appartement; elle reste à la maison... si bien que toute la journée c'est des scènes avec la maitresse et les filles... et c'est que c'est une rude femme que Marie-Reine; Marie-Reine, c'est censé la bonne, mais pour de vrai c'est la maitresse de M. Trumeau.

— Oui, oui, je comprends, et Fouché semblait porter peu d'attention à ce que lui racontait Eustache; mais, ajouta-t-il, quels gens fréquente ce Trumeau?...

— Presque personne.

— Quand vous allez chez Trumeau, il passe la soirée avec vous?

— Pas toujours.

— La dernière visite, il était là?

— Non! Justement il était avec un de ses amis... Ah! misère en Prusse... en v'là un que je ne peux pas voir en face...

— Il se nomme?

— Friquet.

— Friquet! Friquet? fit Fouché comme s'il cherchait à se souvenir. Je crois que je connais ça.

— Oh! ça m'a l'air d'un malin.

— Oui, je chercherai, je dois le connaitre. Quand vous voudrez, nous en parlerons; je puis vous être utile en vous renseignant à son égard.

— Je voudrais bien savoir quelque chose sur lui, il est contre notre mariage.

— Eh bien! Bizot, écoutez-moi, ne dites pas un mot à personne dans la maison de votre fiancée surtout, de la visite que vous m'avez faite, observez les faits et gestes de ce Friquet, au besoin suivez-le... Venez me raconter ça le lendemain, et je vous serai utile.

— Monsieur le ministre à vos ordres... fit joyeusement Bizot.

— Au revoir, mon ami, donnez-moi la main...

Tout honteux, embarrassé, Eustache pressa la main du ministre; celui-ci ajouta:

— Et maintenant, prouvez que j'ai raison de placer ma confiance en vous.

— Vous m'avez fait heureux, vous verrez, Excellence, que je ne suis pas un ingrat.

Et Bizot sortit tout fier d'être l'ami d'un ministre.

Celui-ci, resté seul dans son cabinet, relut la lettre suivante qui était sur son bureau:

« Jacques Friquet, trente-neuf ans, agent de Pichegru, envoyé par lui, il y a dix jours, à Londres, est débarqué le 2 nivôse à Fives et est arrivé depuis deux jours chez un sieur Trumeau, épicier, place Saint-Michel, à Paris. On ignore le motif du voyage. »

— Dans deux jours, dit tout bas Fouché, nous le saurons.

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)



LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU Nº 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

XVI

L'ASSASSIN DE MARTHE.

La nuit était venue depuis longtemps, une veilleuse éclairait seule la chambre dans laquelle M. Hervieux avait fait installer son oncle, Antoine Vautreau.

La pièce, vaste et haute, était tendue de rouge, les rideaux étaient en damas de soie de même couleur, et le rouge dominait encore dans les dessins de l'épais tapis qui recouvrait le parquet.

A la clarté vague et pâle de la veilleuse, tout revêtait une apparence douteuse, une forme indécise et fantastique. Sous cette lueur flottante chaque meuble prenait une figure grotesque ou terrible qui grimaçait, se tordait, puis s'effaçait dans l'ombre pour reparaître sous une forme entièrement opposée.

C'était une évocation de tout un monde mystérieux et bizarre qui palpitait, rampait, s'effarait et s'enroulait dans les angles, où il disparaissait brusquement comme une grappe de démons plongé dans l'abîme.

Les rideaux du lit, à moitié tirés, jetaient sur les draps des reflets sanglants, et la tête du malade, immobile et comme pétrifiée par la mort, se détachait livide et décharnée, sur l'oreiller éclatant de blancheur.

A quelques pas du lit, à moitié couché dans un

fauteuil, les mains croisées sur la poitrine, et le regard béatement fixé au plafond, Mme Toussaint concentrait religieusement toutes ses facultés sur l'arome rétrospectif du café qu'elle venait de prendre, sous prétexte de combattre le sommeil et de mieux veiller le malade.

— Madame Toussaint ?, murmura M. Vautreau d'une voix faible et chevrotante.

— Monsieur ? répondit Mme Toussaint sans bouger et fort ennuyée d'être arrachée à son extase.

— Quel est le quantième du mois ?

— C'est aujourd'hui le trente.

— Le trente ! dit le vieillard, alors il y a près d'un mois que je suis au lit.

— Un mois moins deux jours, répondit la garde-malade, sans quitter sa position.

— C'est bien long pour une simple fracture à la mâchoire, dit Antoine Vautreau, car enfin je n'avais, quand j'ai pris le lit, pas autre chose.

— C'est le contre-coup qui aura déterminé des lésions intérieures, répondit Mme Toussaint qui, comme toutes les gardes, aimait assez à trancher du docteur.

— Ma mâchoire est guérie, le médecin l'a bien dit, n'est-ce pas, madame Toussaint ?

— Complétement guérie, monsieur, il ne vous faut plus qu'un peu de patience.

— Je ne m'en serais jamais cru autant, soupira M. Vautreau.

Après ces paroles, échangées à voix basse, il y eut un moment de silence, silence si profond et si complet qu'on eût dit que toutes parties de la pièce avaient été ouatées pour amortir jusqu'au bruit de respiration.

— Madame Toussaint, reprit M. Vautreau, quelle heure est-il ?

— Dix heures, monsieur.

— Le docteur avait promis de venir ce soir, n'est-ce pas ?

— Oh ! il viendra, rassurez-vous.

— Comment se fait-il que ni M. Hervieux, ni son fils ne soient venus me voir depuis plus de quinze jours ?

— Je vous l'ai dit, monsieur, ils sont en Angleterre pour une grande affaire.

— Il est bien singulier que l'un des deux au moins ne soit pas resté près de son oncle malade.

— Vous alliez beaucoup mieux quand ils sont partis, monsieur.

— C'est égal, murmura le malade, dont les traits défigurés exprimaient une violente inquiétude, il est bien extraordinaire que je sois ainsi abandonné chez mon neveu, sans un parent, sans un ami, sans même un domestique de la maison pour veiller. Seul, toujours seul, avec une étrangère dont la figure ne m'inspire aucune confiance.

Un grattement presque imperceptible se fit entendre en ce moment à la porte.

Mme Toussaint se leva, alla ouvrir, passa la tête par la porte entrebâillé et prit une petite fiole que lui remit Taboureau, puis elle rentra, referma doucement la porte et revint à sa place, glissant comme une ombre sur le tapis, dont l'épaisseur éteignait complétement le bruit des pas.

M. Vautreau l'avait suivie du regard et son visage exprimait une profonde terreur.

Il la vit ensuite verser dans un verre d'eau quelques gouttes du liquide contenu dans la fiole, qu'elle boucha avec le plus grand soin, après quoi elle la renferma dans une petite armoire, qu'elle ferma à double tour.

M. Vautreau était atterré ; il laissa retomber sa tête sur l'oreiller et essuya son front couvert de sueur.

— Mme Toussaint, dit-il, est-ce que ni M. le baron de Blinière, ni sa femme ne sont venus pour me voir ?

— Mme la baronne est venue une fois avec Mlle Marthe, répondit la garde.

M. Vautreau frissonna au nom de Marthe.

— Pourquoi ne sont-elles pas entrées dans ma chambre ? demanda-t-il.

— Parce que vous dormiez.

— Et elles ne sont pas revenues depuis ?

— Non, monsieur.

— Et M. et Mme Hardouin ?

— M. Hardouin est tombé en enfance et Mme Hardouin ne peut pas le quitter.

— Oh ! murmura M. Vautreau, en proie à une horrible anxiété, tout cela est bien extraordinaire.

Il ajouta :

— Comment se fait-il que je n'aie pas encore vu Justine, la femme de chambre de ma nièce ?

— Justine a quitté la maison quelques jours après la mort de madame.

— Oui, je me rappelle, elle est morte, murmura le malade, morte subitement.

— Subitement, oui, monsieur, on a même dit qu'elle avait été étranglée.

— Etranglée ! s'écria le vieillard en frissonnant.

— Oui, monsieur, étranglée dans son lit, dans ce même lit où vous êtes couché en ce moment, dit tranquillement Mme Toussaint.

Et lui présentant aussitôt le verre d'eau qu'elle venait de préparer :

— Tenez, buvez ça, lui dit-elle.

M. Vautreau la repoussa avec un geste d'horreur.

— Non, non, je n'en veux pas, s'écria-t-il.

— Ah ça, qu'est-ce qui vous prend donc ? lui demanda brusquement Mme Toussaint.

— C'est que... je n'ai pas soif en ce moment, répondit M. Vautreau, qui comprit le danger de laisser voir sa défiance à la femme qui le tenait entièrement à sa discrétion.

— Vous n'avez pas soif, c'est très-bien ; mais le médecin m'a recommandé de vous faire prendre cette potion à dix heures, et moi, je ne connais que l'ordonnance du médecin.

— Eh bien, je vais la prendre tout à l'heure.

— A votre aise, tant pis pour vous si vous ne guérissez pas, c'est votre affaire, dit Mme Toussaint en posant le verre sur la table de nuit :

— On frappe, c'est le docteur, s'écria M. Vautreau.

Mme Toussaint alla ouvrir et le docteur entra.



C'était un ange plutôt qu'une femme.

Vêtu de noir des pieds à la tête, la figure entièrement rasée, l'air austère et même un peu funèbre, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, le cou solennellement enfermé dans une cravate blanche, c'était le médecin de la vieille roche et de l'antique tradition.

— Eh bien, demanda-t-il au malade d'une voix grave et légèrement emphatique, comment nous trouvons-nous ce soir ?

— Mal, docteur, répondit M. Vautreau.

— Avez-vous pris la potion que j'ai ordonnée ?

— Pas encore, docteur.

Le médecin fronça le sourcil.

— Si c'est ainsi qu'on suit mes ordonnances, dit-il avec humeur et en regardant alternativement le malade et la garde, ce n'est pas la peine de me déranger.

— Demandez à M. Vautreau, monsieur le docteur, et il vous dira que c'est lui qui a refusé sa potion, que voici toute préparée, dit Mme Toussaint.

— C'est vrai, répliqua le malade, mais avant de la prendre, je voulais vous voir et vous parler.

— Dites, que me voulez-vous ?

— C'est que... je désire vous parler sans témoins.

— C'est facile, dit le docteur.

Et se tournant vers la garde-malade :

— Madame Toussaint, veuillez nous laisser un instant seuls.

Mme Toussaint s'inclina devant le docteur et sortit.

— Eh bien, qu'avez-vous à me dire ? demanda alors celui-ci au malade.

— Docteur, dit M. Vautreau en baissant la voix, je voudrais sortir de cette maison.

— Vous voulez quitter la maison de votre neveu ! Pour quel motif ?

— Dabord M. Hervieux et son fils sont absents de Paris.

— Je sais cela, mais avant de partir ils vous ont recommandé très-vivement à tous leurs gens et aux autres parents que vous avez ici.

— Depuis mon installation dans cette chambre, je n'ai pas vu un seul membre de ma famille.

— Est-ce possible ?

— Pas un seul des domestiques aux soins desquels m'a recommandé M. Hervieux.

— En vérité ! mais c'est à n'y pas croire, s'écria le docteur avec indignation.

— Enfin beaucoup d'autres observations m'ont convaincu qu'on avait formé autour de moi une espèce de cordon sanitaire pour m'isoler complètement avec cette femme, dont les allures m'ont inspiré les plus sinistres soupçons.

— Avez-vous quelque chose de positif à articuler contre elle ?

— Oui.

— Voyons.

— D'abord je l'ai suppliée de faire prévenir maître Duval, mon notaire, que j'avais à lui parler, et je ne le vois pas venir.

— Le retard peut venir de maître Duval lui-même ; après ?

— Ecoutez, docteur, je trouve un goût singulier, étrange, à tout ce qu'elle me fait prendre, et depuis quelque temps il m'est venu une crainte...

— Quoi donc ?

— Eh bien, le poison !

— Le poison ! dans quel intérêt ?

— Je suis riche, et on exagère encore ma fortune.

— Vos soupçons doivent être basés sur une cause plus sérieuse ?

— Oui, certes ; tenez, docteur, ouvrez cette petite armoire, Mme Toussaint vient d'y déposer une fiole, examinez le liquide qu'elle contient.

Le docteur fit ce que lui demandait M. Vautreau ; il examina, flaira et goûta même le contenu de la fiole.

— Eh bien ? lui demanda le malade avec angoisse.

— Eh bien, répondit le docteur en souriant, vous vous êtes créé des fantômes, cette fiole contient ce qui se trouve prescrit dans mon ordonnance, et rien autre chose.

— Vous me rassurez, dit le vieillard, dont le front se rasséréna tout à coup.

Il reprit aussitôt :

— Docteur, permettez-moi de vous demander un service, un service dont je vous serai éternellement reconnaissant.

— Je suis à votre disposition, monsieur Vautreau ; de quoi s'agit-il ?

— Je vous prierais de vouloir bien passer vous-même chez maître Duval pour lui dire que je l'attends avec impatience. J'espère bien me rétablir, grâce à vos bons soins, docteur, mais il faut être préparé à tout, et je ne voudrais pas être exposé à mourir sans avoir pris mes dispositions.

— Maître Duval est un de mes clients, et je me charge volontiers de votre commission, répondit le docteur, je le verrai moi-même en sortant d'ici, et si je le rencontre, je puis vous affirmer que dans une heure il sera près de vous.

Puis, prenant son chapeau.

— Allons, vous êtes en bonne voie, avant un mois vous serez sur pied et parfaitement rétabli, à demain.

En ouvrant la porte le docteur se trouva face à face avec Mme Toussaint, et M. Vautreau qui l'avait suivi du regard jusque-là, remarqua un signe d'intelligence entre lui et la garde-malade.

Toutes ses terreurs, un instant dissipées, se réveillèrent aussitôt, et la complicité évidente de ce médecin avec ceux qui l'avaient séparé de la société, dans un but trop facile à comprendre, le plongea dans une angoisse inexprimable.

De cette complicité, dont il ne doutait pas, il ressortait pour lui la conviction que le liquide versé par Mme Toussaint et déclaré par le docteur conforme à son ordonnance était bien réellement un poison, comme il l'avait soupçonné d'abord, et cette autre conviction, plus terrible encore, que depuis un mois on lui distillait goutte à goutte la mort dans la poitrine.

Mme Toussaint rentra, glissant sur le tapis comme le serpent dans les herbes, et s'approchant du lit :

— Eh bien, monsieur, dit-elle au malade, voulez-vous prendre votre potion ?

— Non, répondit M. Vautreau, auquel l'épouvante donnait la fièvre et qui frissonnait sous sa couverture.

— M. le docteur en attend cependant le plus grand bien et il vient de me recommander très-vivement de vous la faire prendre sans retard.

— Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas, balbutia le vieillard dont les dents claquaient l'une contre l'autre.

— Mon devoir est d'insister, monsieur, reprit la garde en avançant le verre du côté de M. Vautreau et en fixant sur lui ses grands yeux noirs.

Le malade sentit redoubler sa peur, mais il comprit aussi la nécessité de dissimuler sa défiance, et repoussant doucement la main de la garde-malade :

— J'ai le frisson en ce moment, lui dit-il, mais je vais boire cette eau dans un instant, je vous le promets.

— A la bonne heure.

Mme Toussaint reprit sa place dans son vaste fauteuil.

Une demi-heure se passa ainsi dans le plus profond silence.

Ce temps écoulé, Mme Toussaint allait se lever pour présenter de nouveau sa potion au malade quand on frappa à la porte.

— Tiens, dit-elle, qu'est-ce qui peut venir à cette heure ?

M. Vautreau avait levé la tête, et accoudé sur l'oreiller, il fixait sur la porte un regard où se lisait une ardente anxiété.

— Est-ce un complice ? est-ce le notaire ? se demanda-t-il avec un violent battement de cœur.

C'est qu'en effet, la solution de ces deux questions, c'était la vie ou la mort, un complice ne pouvait venir que pour concourir au crime et en hâter l'exécution ; tandis que l'arrivée du notaire changeait en chimère, en ridicule et monstrueux cauchemar tout ce drame d'empoisonnement dont il avait vu partout les preuves.

Comment admettre en effet qu'on pût laisser pénétrer près de lui un étranger, si on avait sur lui les sinistres desseins dont il se croyait menacé ? c'était aller au devant d'une révélation qui amenait immédiatement son salut et la perte des coupables ; on conçoit donc avec quelle émotion M. Vautreau attendit l'entrée de l'individu qui frappait.

— Voyons, dit Mme Toussaint, qui avait paru éprouver elle-même un moment d'inquiétude.

Elle alla ouvrir.

Le malade, qui épiait tout, remarqua qu'elle témoignait une vive surprise à l'aspect de celui qui entrait, ce qui lui parut déjà d'un heureux augure.

— Vous voulez parler à M. Vautreau ? lui demanda-t-elle enfin.

— Oui, et je vous prie de m'annoncer à lui.

Volontiers, répondit Mme Toussaint en toisant le nouveau venu avec une curiosité de plus en plus inquiète, mais votre nom ?

— Je suis le successeur de maître Duval, notaire, et je viens ici, appelé par M. Vautreau.

— Mon notaire ! laissez-le approcher, Mme Toussaint, s'écria le vieillard avec transport.

— Et veuillez me laisser seul avec M. Vautreau, qui veut sans doute avoir avec moi un entretien tout à fait confidentiel, dit le notaire à la garde-malade.

— Oui, oui, laissez-moi avec monsieur, ajouta vivement M. Vautreau.

Mme Toussaint sortit.

Le notaire vint s'asseoir près du lit du malade.

— Ainsi, monsieur, dit ce dernier, vous êtes le successeur de maître Duval, mon notaire ?

— Oui, monsieur, et si vous voulez bien m'apprendre le motif pour lequel vous m'avez fait appeler...

— C'est pour mon testament, monsieur.

— Ne l'avez-vous pas déjà déposé entre les mains de maître Duval ?

— Oui, mais vu l'ingratitude de ma famille, je veux changer toutes les dispositions de ce premier testament.

— Fort bien, monsieur, j'ai prévu vos intentions et j'ai sur moi du papier timbré, nous allons procéder immédiatement.

— Votre nom, s'il vous plaît, demanda M. Vautreau.

— D'Olivet.

— Eh bien, maître d'Olivet, écrivez.

Une heure après le testament était fait, signé et mis sous une enveloppe scellée de cinq cachets portant les initiales d'Antoine Vautreau.

— Maintenant, monsieur, dit ce dernier à maître d'Olivet, je vous supplie de vouloir bien me faire enlever d'ici et transporter à l'hospice Dubois.

— Y songez-vous, monsieur ? s'écria le notaire, ce serait faire un affront sanglant à M. Hervieux.

— M. Hervieux et son fils m'ont abandonné, et s'il faut vous dire pour vous résoudre à me rendre ce service, je suis ici dans un véritable coupe-gorge, où je crains sans cesse pour ma vie.

— J'aime à croire que vous avez été dupe des apparences, répondit le notaire, mais quoiqu'il en soit, monsieur, je vais m'empresser de satisfaire à votre désir, et demain, dans la matinée, vous serez transporté hors d'ici.

M. Vautreau remercia vivement le notaire, qui se leva, réunit tous ses papiers et partit.

Le vieillard le guetta à sa sortie, comme il avait fait pour le médecin; mais cette fois il ne remarqua aucun signe d'intelligence entre lui et la garde-malade, ce qui le rassura complétement et lui fit presque regretter le parti qu'il venait de prendre de quitter le lendemain la maison de son neveu.

— Après tout, dit-il en fermant les yeux, dans l'espoir de s'endormir, pourquoi m'abandonnent-ils ainsi ?

— Eh bien, monsieur, et votre potion ? lui dit Mme Toussaint.

M. Vautreau feignit de dormir pour éviter d'entrer en lutte avec sa garde.

Mais celle-ci n'était pas femme à se laisser duper, elle allait renouveler sa proposition quand on frappa à la porte pour la troisième fois.

— Encore ! dit-elle avec colère.

— Veuillez ouvrir, madame Toussaint, lui dit M. Vautreau, à la fois surpris et enchanté de cette nouvelle visite.

Mme Toussaint obéit à contre-cœur et alla ouvrir à ce nouvel importun.

Celui-ci était un homme de haute taille, maigre, avec des cheveux blancs et des yeux noirs dont l'éclat et la vivacité donnaient à son regard une pénétration extraordinaire.

Mme Toussaint voulut lui adresser la parole et le questionner comme les deux autres sur le motif qui l'amenait à pareille heure chez M. Vautreau, mais avant qu'elle n'eût ouvert la bouche, il lui montra du doigt la porte, qu'il avait laissée entr'ouverte, et la garde-malade, dominée par la dignité et la fermeté de son geste, s'empressa de sortir sans même regarder derrière elle.

Alors le mystérieux personnage s'approcha lentement du lit de M. Vautreau, et fixant sur lui un regard, qui le rappela subitement au souvenir du malade.

— Monsieur Vautreau, lui dit-il, me reconnaissez-vous ?

— Non, monsieur, répondit celui-ci d'une voix troublée.

— Il faut donc que je vienne au secours de votre mémoire et que je vous rappelle que c'est sur mon ordre que vous avez quitté l'hôtel de Blinière où vous étiez entouré de soins et d'égards, pour vous faire transporter chez M. Hervieux, où vous devez voir se passer autour de vous des choses un peu équivoques et surtout fort inquiétantes.

M. Vautreau se mit à examiner Mardochée avec un vague sentiment de crainte.

— Me reconnaissez-vous maintenant ? lui dit celui-ci.

— Oui, répondit M. Vautreau.

— A la bonne heure ; eh bien, je veux imiter votre franchise en vous apprenant bien des choses que vous ignorez.

M. Vautreau ne répondit pas ; le visage, le ton, les paroles de Mardochée lui glaçaient le sang dans les veines.

— Ce que je n'ai pas la prétention de vous apprendre, car vous le savez depuis très-longtemps, reprit Mardochée, c'est que Marthe, que vous avez voulu enterrer vivante, et Amélie Didier, que vous avez empoisonnée, étaient filles de Mme la com-

tesse de Blinière, mais ce que vous ne savez pas, c'est que je suis leur père.

— Vous ! vous, Frédéric de Tressy ! s'écria M. Vautreau d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur Vautreau, Frédéric de Tressy que vous croyiez mort, assassiné par le malheureux dont vous aviez armé la main.

Le vieillard se mit à trembler, car derrière cette figure à la fois calme et terrible, solennelle et inexorable, il entrevit d'effroyables pensées de vengeance.

— Oh ! nous avions un vieux compte à régler, monsieur Vautreau, mais vous l'avez considérablement accru, et c'est aujourd'hui qu'il s'agit de liquider. Ah ! l'échéance ! on n'y songe pas, et elle vient toujours.

— Monsieur de Tressy, murmura le malade d'une voix altérée, c'est Barentin et non pas moi qui...

— Barentin était votre instrument, je sais tout ; mais ce crime remontait si loin et tant d'autres émotions en avaient effacé le souvenir de mon esprit, que ne songeais même plus à vous, quand j'apprends coup sur coup que vous aviez complété votre œuvre en assassinant une de mes filles, Amélie Didier, et en tentant sur l'autre un meurtre plus effroyable encore ! Oh ! alors, monsieur Vautreau, votre sort fut décidé et je songeai à tirer de vous une vengeance proportionnée à l'ardeur de ma haine.

Le vieillard roula autour de lui des regards effarés, et regrettant de n'avoir plus près de lui sa garde-malade, il allongea la main vers le cordon de la sonnette, qui pendait à sa portée.

Mais Mardochée lui arrêta le bras.

— Oh ! nous n'avons pas fini, lui dit-il, je vous ai promis des confidences curieuses, des révélations imprévues, vous les entendrez jusqu'au bout.

Il reprit :

— J'allais donc m'occuper de votre châtiment quand je m'aperçus que la Providence m'avait devancé et que des ennemis invisibles vous enveloppaient et vous acculaient peu à peu à la terrible impasse où vous êtes arrivé à cette heure.

— Quoi ! c'est donc vrai ? s'écria le vieillard en faisant un soubresaut dans son lit, on m'entoure, on m'isole, on m'assassine !

— Ecoutez-moi avec calme et je vais vous faire connaître ces ennemis, dit Mardochée ; ils étaient trois alors, aujourd'hui ils sont cinq. Le premier, et le plus déterminé de tous, est un certain Barigoul, un forçat évadé, qui n'en veut qu'à votre fortune ; le second est Guillaume Didier, que vous avez laissé condamner au bagne pour hériter de la part qui lui revenait alors ; le troisième est Martial Didier, son fils, dont vous avez empoisonné la femme ; quant aux deux autres, c'est le besoin d'argent, c'est l'impérieuse nécessité d'hériter le plus tôt possible de votre immense fortune qui a fait d'eux les complices des trois ennemis que je viens de vous nommer.

— Ils sont de ma famille? balbutia M. Vautreau avec épouvante.

— M. Hervieux et son fils.

— Oh ! les infâmes.

— Cent fois moins infâmes que vous ne l'avez été pour Guillaume Didier ; d'ailleurs M. Hervieux est à la veille de faire une banqueroute frauduleuse, votre mort lui donne les deux millions qui lui manquent pour éviter la misère ou le bagne, vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître qu'il est très-excusable.

— Oh ! c'est horrible ! murmura M. Vautreau.

— Quant à Hector Hervieux, votre obstination à vivre le prive de meutes, chevaux, de toute la vie de luxe à laquelle il est habitué, et l'empêche d'épouser une lorette qu'il adore, encore bien des circonstances atténuantes.

— Ils sont en voyage, dit le vieillard, mais à leur retour ils sauront...

— Ils n'ont jamais quitté Paris, répliqua Mardochée.

— Est-ce possible ?

— Tenez, au moment où je vous parle, Hector Hervieux est là, dans l'antichambre, avec Barigoul, Guillaume Didier et Tabourcau, un homme d'affaires également intéressé à votre dernier soupir.

— Que fait-il donc avec eux ?

— Ils attendent tous le bulletin de votre santé, que leur apporte de temps à autre Mme Toussaint. Sur le compte de celle-ci il y a une petite accusation d'empoisonnement, dont elle a été renvoyée, faute de preuves, quoique le tribunal fût parfaitement convaincu de sa culpabilité.

— Cette femme est une empoisonneuse ! s'écria M. Vautreau.

— Et c'est ce qui lui a valu la préférence quand on a songé à mettre près de vous une garde-malade, dont vous n'aviez nul besoin, sinon pour être empoisonné.

— Ainsi depuis qu'elle est près de moi ?...

— Elle gagne consciencieusement les vingt mille francs qui lui sont promis sur votre héritage.

— Elle me verse la mort ?

— Tous les jours et à toute heure.

Eperdu, stupide d'épouvante, M. Vautreau essuya son front couvert de sueur.

Mais il reprit au bout d'un instant :

— Vous vous trompez, quelqu'un a vu et examiné le contenu de cette fiole, et...

— Oui, le docteur qui vient vous visiter tous les jours, n'est-ce pas ? dit Mardochée avec un sourire ironique.

— Oui, répondit le vieillard, et il m'a affirmé...

— Que vous pouviez prendre sans crainte toute la potion ?

— Sans doute, or l'avis d'un médecin...

— Est sans réplique, surtout lorsque ce grave docteur n'est autre que le forçat Barigoul, dit Mardochée avec un petit rire sec et strident.

— Mon Dieu ! murmura le malade en portant la main à son front avec un geste de désespoir.

Mais une pensée traversant son esprit :

— Oh ! mais demain, dit-il, j'aurai quitté cette maison, ce repaire d'assassins, maître d'Olivet me l'a promis.

— Votre notaire, n'est-ce pas ?

— Oui, le successeur de maître Duval.

— Maître Duval n'a pas de successeur, par la raison qu'il est toujours à la tête de son étude et ne songe nullement à la vendre.

— Cependant, balbutia le vieillard, maître d'Olivet...

— Ce rôle-là, c'est Taboureau qui l'a joué; Taboureau, l'homme d'affaires, Taboureau, ancien clerc de notaire, ancien clerc d'huissier, ferré sur la loi et très-apte à tourner un testament.

— C'est impossible, il m'a montré des actes portant en tête, en caractères imprimés : Par-devant maître Duval, notaire, etc...

Actes fournis par le maître clerc de l'étude, Pierre Dumoulin, également intéressé dans l'affaire de votre dernier soupir.

Antoine Vautreau laissa retomber sa tête sur l'oreiller comme s'il eût reçu un coup de massue.

— Oh! c'est affreux! c'est affreux! murmura-t-il d'une voix tremblante.

— C'est affreux, en effet, répliqua Mardochée; mais ce n'est pas sans exemple, car c'est vous qui avez donné à Barigoul l'idée de jouer le rôle d'un médecin pour vous faire accepter le poison sans défiance, comme vous l'avez fait jadis pour Amélie Didier, ma fille. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de frappant et commencez-vous à comprendre que la Providence, elle aussi, joue parfois son rôle dans les événements?

Mardochée reprit au bout d'un instant:

— Je suis sûr que vous n'avez pas vu vos traits depuis le jour où on vous a installé dans ce lit!

— C'est vrai, et cependant j'ai souvent demandé un miroir.

— Eh bien, je vais vous rendre ce service, moi, et le miroir vous en dira plus en une seconde sur votre état que je ne pourrais le faire en une heure.

Mardochée alla décrocher un miroir au fond de la pièce et l'apporta au malade, qui le saisit avidement et s'y regarda.

A peine y eut-il jeté un coup d'œil, qu'il le lâcha en faisant entendre un cri déchirant.

La tête qu'il venait de voir n'avait plus rien d'humain; les yeux profondément enfoncés dans l'orbite, la bouche rentrée, les pommettes monstrueusement saillantes, les joues d'une teinte terreuse et horriblement creusées, le front déprimé, avec des saillies aux tempes, comme un front de squelette, tout le volume de sa tête enfin diminué de plus de moitié; tout cela composait un ensemble hideux, effroyable, repoussant, et dans lequel il ne reconnut pas un seul de ses traits.

— Et maintenant que je crois vous avoir dit tout ce qui pouvait vous intéresser, lui dit Mardochée, je vous laisse avec le miroir pour vous distraire. Adieu, monsieur Vautreau, à après-demain!

— Vous reviendrez après-demain? dit machinalement le malade.

— Oui, pour assister à votre enterrement.

— Mon enterrement!

— Il est fixé pour après-demain dix heures, attendu que votre dernier soupir, ce fameux soupir sur lequel sont fondées tant d'espérances, doit s'exhaler cette nuit.

— Ah! tout cela est impossible.

— Tenez, voici une lettre de faire part.

Il remit à M. Vautreau une lettre bordée de noir.

Celui-ci l'ouvrit rapidement, et lut avec stupeur une invitation, au nom de tous les membres de sa famille, de vouloir bien assister au service et enterrement de M. Antoine Vautreau, décédé à l'hôtel Hervieux, le 10 juin, dans sa soixante-seizième année.

— A après-demain dix heures, lui répéta Mardochée.

Et le saluant d'un geste, il sortit, le laissant à moitié fou de désespoir.

En traversant l'antichambre, il y vit réunis Barigoul, Taboureau, Jacques et Hector Hervieux.

Au moment où il passait, ce dernier élégamment vêtu, une énorme rose à la boutonnière, frappait familièrement sur l'épaule de Taboureau en lui disant :

— Je ne vois pas venir votre clerc.

— Je réponds de lui, dit l'homme d'affaires, il viendra.

XVII

LE DERNIER SOUPIR D'ANTOINE VAUTREAU.

Demeuré seul, M. Vautreau tomba dans un abattement profond, ses traits livides et pétrifiés exprimaient la stupeur et l'idiotisme du condamné en face de l'échafaud.

Puis, après cette espèce de léthargie intellectuelle, le sentiment de sa situation lui apparut dans tout l'éclat de sa réalité, et peu à peu l'énergie lui revint, ramenant l'intelligence avec la crainte et l'horreur de la mort.

Il réfléchit longuement aux moyens de se soustraire au sinistre complot dirigé contre sa vie, et au bout d'une heure, après mille expédients acceptés et rejetés coup sur coup, il s'écria avec un transport de joie :

— Non, je ne mourrai pas, j'ai le moyen de leur échapper. Quoique ses mains tremblassent, soit par suite d'une extrême faiblesse, soit par l'effet du poison qu'il prenait à petites doses depuis un mois, il prit l'encrier, la plume et le papier laissés là par le notaire, déchira une feuille de papier en dix morceaux, et écrivit sur chaque morceau quelques lignes ainsi conçues :

« Je vous en supplie, qui que vous soyez, courez prévenir le commissaire de police qu'on assassine en ce moment un vieillard à l'hôtel du banquier Hervieux, rue d'Aumale, et dans la chambre même de Mme Hervieux, qui y est morte assassinée elle-même.

« VAUTREAU. »

Puis, réunissant tous ces papiers, il se leva, descendit du lit, se traina jusqu'à la fenêtre avec des efforts inouïs et en se tenant à chaque meuble, et étant parvenu à l'ouvrir, il lança les dix papiers dans la rue.

Alors il respira bruyamment, un rayon d'espoir éclaira son visage, horriblement contracté, et il regagna son lit, où il tomba anéanti, couvert de sueur, brisé de fatigue.

Voyons maintenant ce qui se passait dans la pièce attenante à la chambre au moment où Mardochée était avec le malade.

Cette pièce était un vaste salon, faiblement éclairé par une seule lampe, dans lequel se trouvaient réunis en ce moment Barigoul, Taboureau et Hector Hervieux.

Taboureau venait de décacheter le testament qu'Antoine Vautreau croyait avoir remis entre les mains de son notaire et il s'asseyait près de la lampe pour le lire.

— Je suis curieux de savoir la part qu'il m'a faite, dit Hector en se rapprochant de Taboureau.

— Elle est fort légère, répondit Taboureau.

— Lisez donc vite.

Taboureau lut :

« J'annule par ce présent testament toutes les dispositions que j'ai faites précédemment et qui se trouvent entre les mains de maître Duval, dispositions par lesquelles j'ordonnais que ma fortune fût partagée en trois parts égales entre mes neveux Hervieux, de Vautreau-Blinière et Hardouin.

» Je déclare par cet acte que je déshérite toute ma famille et que j'institue l'État mon légataire universel, léguant seulement une somme de cent mille francs à l'église de mon pays, où l'on sera tenu de dire tous les jours une messe pour le repos de mon âme.

» Ceci est ma volonté dernière et immuable.

» Paris, ce 10 juin 18...

» Antoine Vautreau. »

Dernière, oui, s'écria Hector furieux, mais immuable, c'est autre chose.

Puis s'adressant à Taboureau :

— Heureusement, dit-il, vous avez quelqu'un qui se charge de réparer les folies de vieillard ?

— Oui, un homme précieux que le ciel a doué d'un merveilleux talent dans l'art d'imiter les écritures.

— Vous avez sa promesse ?

— Oui.

— Mais sait-il bien à quoi il s'expose ?

— Parfaitement, et c'est ce qui me fait un peu craindre qu'il ne change d'avis.

— A quelle heure l'attendez-vous ?

— Vers minuit.

— Alors il ne tardera pas.

— Non, si toutefois il consent toujours...

On frappa en ce moment à la porte, Taboureau courut ouvrir.

Pierre Dumoulin entra.

— C'est lui, cria Taboureau en le présentant à Hector.

Pierre Dumoulin était très-pâle, mais Taboureau remarqua en lui quelque chose de grave, de solennel et de résolu qui transformait complétement sa physionomie.

— Diable ! murmura-t-il, il y a un parti pris sur cette figure-là, est-ce qu'il refuserait...

S'adressant aussitôt à lui :

— Voici M. Hector Hervieux, lui dit-il, qui se trouve odieusement dépouillé par le testament de son oncle que voici. M. Hector connaît le service que vous pourriez lui rendre et vous pouvez compter sur sa générosité.

— Je donnerai vingt mille francs, dit Hector après avoir constaté la gêne du clerc par l'inspection de son costume.

— Je les refuse, répondit Dumoulin avec calme.

— Cependant, dit vivement Taboureau...

— Je n'en ai pas besoin.

— Soit, dit Taboureau, fort inquiet, car il pensait naturellement que le clerc ne pouvait s'exposer au bagne pour le seul plaisir d'être agréable à un inconnu et que s'il refusait les vingt mille francs, c'est qu'il venait avec la résolution de ne rien faire.

Il reprit :

— Mais si vous refusez l'offre de M. Hector Hervieux, qui vous est inconnu, vous acceptez, n'est-ce pas ? la remise que je vous fais de tout ce que vous me devez.

— A quoi bon ? répondit Dumoulin.

— Comment ! à quoi bon anéantir une dette qui vous a jeté dans des angoisses et des désespoirs sans fin depuis cinq années !

— C'est précisément pour cela ; depuis cinq ans j'ai eu le temps de m'y habituer.

— Quoi ! vous refuseriez aussi ?...

— Je refuse.

Taboureau était accablé.

— Ah ça, vous êtes donc devenu riche ? reprit-il.

— J'ai porté ce matin au mont-de-piété tout ce que je pouvais encore y mettre ; et le mont-de-piété, cette providence qu'on n'invoque jamais en vain, m'a prêté quinze francs, toute ma fortune en ce moment.

Il y eut un moment de silence, puis Taboureau reprit :

— Alors vous refusez également de nous rendre le service...

— Lequel service consiste ?...

— A réformer le testament que voici.

— C'est-à-dire à faire un faux en imitant l'écriture du testateur ?

Taboureau hésita à répondre.

— Oh ! je tiens à ce que tout soit très-nettement précisé ; et c'est bien là ce que vous me demandez, n'est-ce pas ? Un faux, c'est-à-dire, vu la nature de l'acte et la position que j'occupe chez maître Duval, dix ans de bagne pour le moins?

— Mais vous exagérez...

— Je vous dis que c'est cela, et vous le savez mieux que moi; eh bien, j'accepte.

A cette solution inattendue, Taboureau, Hector et Barigoul demeurèrent stupéfaits.

— Allons, messieurs, dit Dumoulin en prenant un siége et s'approchant de la table, veuillez me dicter les clauses du testament, je vais en prendre note, puis j'emporterai chez moi celui de M. Vautreau, car ce n'est qu'après plusieurs tentatives que je parviendrai à imiter parfaitement son écriture, et demain matin, à la première heure, je vous remettrai l'acte que je vais écrire sous votre dictée.

Puis il prit une plume, la trempa dans l'encrier, et attendit, toujours froid et impassible.

Taboureau croyait rêver, il ne reconnaissait plus son Dumoulin.

— Voyons, dit-il enfin à Hector, dans quels termes doit être conçu ce testament?

— J'avais d'abord songé à faire léguer à mon père la moitié de la fortune, avec la condition expresse de la partager immédiatement avec moi, mais cet immense avantage au profit du parent chez lequel sera mort le testateur pourrait éveiller les soupçons, qu'il faut éloigner à tout prix, mon avis est donc de confirmer purement et simplement le testament qui se trouve déjà dans l'étude de maître Duval.

— Oui, dit Barigoul, sauf un léger avantage de cinq cent mille francs, que vous aurez à partager entre moi et Taboureau, pour laquelle somme vous allez nous faire à chacun une reconnaissance en règle, signée de vous et de votre père.

— Rien de plus juste, répondit Hector.

— Eh bien, mon cher monsieur Dumoulin, dit Taboureau au clerc, vous entendez; la fortune d'Antoine Vautreau, divisée en trois légataires, avec un avantage de cinq cent mille francs en faveur de M. Hervieux.

— Les noms des autres héritiers? demanda Dumoulin.

— Mme Hardouin et M. le baron de Vautreau-Blinière.

— Les prénoms?

— Laissez-les en blanc, mon père les sait, Taboureau vous les communiquera demain matin, car c'est lui qui se charge de vous aller voir et d'achever avec vous cette petite affaire.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit et Mardochée en sortit.

— Bonjour, messieurs, bonjour, dit-il en saluant tout le monde de la main.

Puis s'adressant à Hector:

— Monsieur, lui dit-il, les consolations que j'apportais à votre oncle ont produit un effet exactement contraire à celui que j'en attendais, et je crois devoir vous prévenir que je viens de le laisser dans un état d'agitation fort inquiétant.

Et se dirigeant vers la porte:

— Allons, messieurs, dit-il en se retirant, veillez bien sur cet intéressant malade.

Et il sortit, les laissant fort intrigués sur la pensée qu'il emportait en se retirant.

Alors Pierre Dumoulin prit quelques notes et sortit en emportant le testament d'Antoine Vautreau.

— A quelle heure l'acte sera-t-il prêt demain? lui demanda Taboureau.

— A six heures du matin.

— A six heures, je serai chez vous.

— Seul? demanda le clerc avec un accent singulier.

— Oui, ces messieurs s'en rapportent à moi.

— C'est bien, répondit Dumoulin.

Et il se retira.

— Oui, nous nous en rapportons à vous, dit alors Barigoul à Taboureau, mais pas de trahison!

— Par exemple!

— Sinon je joue du couteau.

Ils furent interrompus par l'entrée de Mme Toussaint, qui arriva, selon son habitude, en glissant comme une ombre.

Sa figure était sombre et inquiète.

— Qu'y a-t-il? lui demanda vivement Hector.

— Cet homme-là est de fer, dit la garde à voix basse, il faut prendre un parti, ou nous n'en finirons pas.

— Mais la dernière potion n'a donc rien fait? demanda Barigoul.

— Il refuse de la prendre.

— Alors ce sera pour cette nuit.

— Il faut que ce soit pour cette nuit, répliqua Mme Toussaint.

— Pourquoi cela?

— Je vais vous le dire; voici nos lettres de faire part toutes prêtes et avec les adresses.

— Oui.

— Vous en avez remis une à l'individu qui vient de parler à M. Vautreau?

— A Mardochée? oui, il est au courant de tout.

— Un confident de plus, c'est un tort.

— C'est lui qui a mis l'oncle entre nos mains et sachant déjà nos projets sur lui.

— C'est différent; enfin, comme je me défiais de lui et qu'il y va de ma tête comme de la vôtre dans cette affaire-là, je l'ai attendu au bas de l'escalier, je l'ai suivi dans la rue, et je l'ai vu jeter dans une boîte aux lettres la lettre de faire part qu'il avait emportée et que j'ai parfaitement reconnue à sa dimension.

Cette nouvelle causa une profonde émotion.

— Je vous dis que ce Mardochée est un véritable démon, s'écria Barigoul.

— Ne nous occupons pas de Mardochée et voyons ce que nous avons à faire maintenant que la nouvelle marche et ne peut plus être arrêtée.

— Ce que nous avons à faire est fort simple et se résume dans ce que vient de dire Mme Toussaint, répondit Barigoul, il faut que tout soit fini cette nuit.

— Mais, dit Hector, s'il persiste à refuser la potion?

— Alors il n'y a qu'un parti, c'est de la lui faire prendre de force, et ce n'est pas demain matin, ce n'est pas dans une heure, c'est à l'instant même qu'il faut agir, dit Barigoul.

Hector devint tout pâle à la pensée de la scène qui allait se passer et Taboureau lui-même se troubla tout à coup.

— Allons, entrons, dit Barigoul en montrant d'un air déterminé la porte de la chambre.

— Allez donc, puisqu'il le faut, dit Hector à Barigoul et à Taboureau.

Et il se dirigea vers la porte qui conduisait à son appartement.

— Oh! pas de ce côté, monsieur Hervieux, lui cria Barigoul.

— Hein? dit Hector, que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il faut achever ensemble ce que nous avons commencé ensemble et que vous allez mettre la main à la pâte comme nous.

— Moi! s'écria Hector avec horreur, que j'assassine ce vieillard!

— Nous ne faisons que ça depuis un mois, vous devez y être accoutumé.

— Non, non, je ne pourrai jamais.

CONSTANT GUÉROULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES AMOURS DE CONTREBANDE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

PAR

Cᵉ D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU Nº 138)

CHAPITRE XXI

DE MÊME QU'IL Y A FAGOT ET FAGOT, IL Y A AMOUR ET AMOUR (*suite*).

En franchissant la grille, ils se trouvèrent face à face avec une belle jeune fille dont le visage était également inondé de larmes.

Cette rencontre n'avait certainement rien en elle-même de bien extraordinaire et cependant, en s'apercevant, les deux femmes s'arrêtèrent comme d'un commun accord, se jetèrent mutuellement un regard intraduisible, inexplicable, puis, honteuses sans doute, s'éloignèrent à grands pas dans des directions opposées.

Joannic, si prompte qu'eût été cette scène, n'avait pu s'empêcher de la remarquer; et en jetant un regard sur la jeune inconnue, il sentit un frisson parcourir tous ses membres, car il venait de reconnaître Genofsa, qu'il avait souvent aperçue au bras de son ami.

Quel était donc la secrète intuition qui poussait ces deux femmes à se jeter ainsi le gant, sans s'être jamais vues, sans le moins du monde soupçonner qu'elles étaient rivales et par conséquent ennemies?

Son trouble fut tel, que Régine s'en aperçut.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-elle.

— Moi! mais rien absolument; c'est vous, je crois, chère belle, qui êtes toute pâle, et...

— Vous connaissez cette femme! interrompit-elle brusquement.

— Je vous assure.

— N'essayez pas de me tromper, vous la connaissez, vous dis-je, et M. de Kergall lui-même...

— Régine, je vous jure...

— Ne jurez pas, monsieur de Kernevelan, ce serait inutilement vous parjurer, car je ne vous croirais pas.

— Mais encore...

— Allons-nous-en bien vite, je ne veux pas plus longtemps demeurer ici.

— Yann, Yann, murmura-t-elle, malheur à toi et malheur à elle, si mes pressentiments ne m'ont pas trompée.

Ils prirent place tous deux dans le fiacre qui les avait amenés.

— Rue de La Bruyère! cria Joannic:

Le cocher fouetta ses rosses, qui prirent aussitôt un galop de fantaisie.

A peine disparaissait-il, que le petit Louis Potel Cliquout, de par lui baron de la Burgotière, montra son nez pointu.

— Allons, dit-il en se frottant joyeusement les mains, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et, allumant un cigare, il se dirigea, en chantonnant son refrain favori:

J'ai longtemps parcouru le monde,
Courtisant la brune et la blonde,

vers son coupé qui stationnait, habilement dissimulé, au coin de la rue Lacépède.

Le cheval, légèrement stimulé, s'élança au grand trot dans la direction des boulevards.

Pendant ce temps, Yann profondément enfoncé dans un des coins du wagon qui l'emportait bien loin de Paris, songeait à son père d'abord, à Genofsa ensuite, et peut-être aussi à Régine que la fatalité avait si inopinément placée sur son chemin.

FIN

Cᵉ D'AMEZEUIL.

Le Gérant : J. ROUQUETTE.

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER et Cᶦᵉ.
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

Le Numéro : 10 centimes. N° 158 7 Octobre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER[1]



L'ancien avoué occupait une chambre meublée de modeste apparence.

V

CHEZ TRUMEAU.

A peine sorti du ministère de la police, son congé entre les mains, Bizot courut tout d'une traite à la caserne. Ses paquets furent promptement faits. Deux litres offerts aux camarades, il se précipita chez un fripier et acheta un habillement civil en laissant, en déduction, son uniforme.

Ce n'était plus le même homme. Embarrassé dans la redingote à pèlerines, dont le col emboîtait presque entièrement la tête, vêtu d'une culotte grise, d'un immense gilet noir à revers violet, les mollets guêtrés. L'habitude de la perruque à queue avai presque crêpé ses cheveux ; aussi, Bizot replaçait-il

1. Voir à partir du numéro 155.

sans cesse son petit chapeau sur la tête, tant, toutes les dix minutes, l'absence de sa perruque et du bonnet à poil lui faisait croire qu'il était nu-tête.

Comme il enfonçait joyeusement la neige boueuse de ses souliers de civil !

Comme il marchait droit, aspirant l'air en bourgeois... ne pouvant se défendre pourtant d'un sentiment orgueilleux !

Il avait été militaire et il se faisait bourgeois. Il défiait bien les pékins qui le côtoyaient de se faire militaire, eux !...

Bizot suivit les quais jusqu'au Pont-au-Change, le traversa, puis le Petit-Pont et arriva place Saint-Michel.

Là, après avoir donné un coup d'œil à sa toilette, il s'arrêta en face d'un magasin d'épiceries, au-dessus de la porte duquel on lisait : *Trumeau, marchand épicier, herboriste.*

Il entra, personne n'était dans la boutique. Se frayant un chemin au milieu des tonneaux et des ballots, il arriva dans la pièce du fond.

Deux jeunes filles étaient assises autour d'une table et travaillaient ; l'aînée leva la tête et voyant un homme dans l'arrière-boutique, demanda en se levant :

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Ce que je veux, fit en riant Bizot, vous embrasser d'abord.

— Ah ! fit la jeune fille... Eustache en bourgeois !

Après avoir embrassé les deux sœurs, le garçon dit joyeusement :

— Oui, mademoiselle, Eustache en bourgeois... C'est fini, bien fini, je suis maintenant prêt à vous conduire à la mairie.

— Vous avez reçu la réponse à votre pétition ?

— Allons, ces feignants-là... c'est-à-dire non, je ne veux plus parler comme ça... Ma pétition était probablement perdue ; alors je me suis dit : Vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, et j'ai été trouver le général...

— Le premier consul ! firent en même temps l'aînée et la plus jeune.

— Oui, citoyennes, le premier consul.

— Vous lui avez parlé ?

— Comme je vous parle.

— Oh ! oh !

— C'est un homme comme un autre, allez. Faut pas croire qu'il est autrement. Il est pas bavard, voilà tout...

— Avez-vous vu Mme Bonaparte ?

— Non ; elle était probablement dans la salle à manger, occupée au ménage ; moi, je n'ai vu qu'une pièce de son logement.

— C'est donc chez lui que vous l'avez vu ?

— Mais oui, là, aux Tuileries.

— Oh ! a-t-il de la chance, cet Eustache !

— Nous avons causé comme une paire d'amis... Je lui ai parlé de vous, il m'a compris, et il m'a dit que je pouvais compter sur lui... Là-dessus je me suis en allé. Ce matin, le ministre m'a fait appeler.

— Le ministre !

— Oui, mesdemoiselles, à l'heure où vous me voyez, j'en sors... On avait fait des potins sur moi au bataillon, il m'a fait venir chez lui... et il m'a dit : C'est pas tout ça, expliquons-nous. Vous êtes Eustache Bizot... On dit ça et ça contre vous. Est-ce vrai ? — Ma parole d'honneur non ! que je dis. — A la bonne heure ! qu'il me dit. Voilà ton congé ; ta main ? — Il m'a donné une poignée de main.

— Un ministre, une poignée de main !...

— Et il m'a dit : Je suis ton ami, et quand tu voudras, tu connais la porte, viens me voir... Et voilà. Voulez-vous me permettre de vous embrasser encore ?

— Je crois bien, fit la belle enfant en tendant ses deux joues.

Bizot embrassa la jeune fille, puis sa sœur...

— Mesdemoiselles, excusez-moi, mais faut que je coure un peu prévenir la maman. En voilà une qui va être heureuse... ! Au revoir, mademoiselle Rosalie.

Il embrassa encore Rosalie, et il allait partir, lorsque la plus jeune des demoiselles dit :

— Attendez un peu, Eustache, voici justement papa.

— Papa, cria l'aînée dans la boutique, viens donc.

— Qu'y a-t-il, fit M. Trumeau, en entrant dans l'arrière-boutique. Tiens, c'est toi, Eustache ! comment se fait-il que tu sois ici si tôt ?

— Je viens vous demander, monsieur Trumeau, de fixer le jour de notre mariage avec mademoiselle Rosalie.

— Hein ! fit Trumeau vivement, est-ce que tu as ton congé ?

— Le voici !

— Ah !

— Comment ! tu n'es pas content, papa ? demanda mademoiselle Rosalie étonnée.

— Mais si, mon enfant... si... voyons, nous ne pouvons pas fixer ça là, faut que je prenne conseil...

— Conseil de qui ? fit sèchement mademoiselle Rosalie.

— De... personne, répondit Trumeau embarrassé... Voyons, voilà une chose plus simple, tu es libre maintenant, Eustache ?

— Libre comme l'air... vous voyez que je suis un pékin... un citoyen...

— Eh bien ! j'ai un vieil ami qui arrive de voyage et qui passe quelques jours ici ; je vais l'inviter à dîner ce soir... tu viendras... et nous causerons de ça entre nous...

— J'accepte, monsieur Trumeau.

— Êtes-vous contente, mademoiselle ? demanda-t-il à Rosalie en minaudant.

— Oui, père, fit celle-ci en l'embrassant.

— Eh bien ! les enfants, occupez-vous du dîner... faites-le superbe... un dîner de fiançailles, et soigné surtout, car Friquet est un gourmand.

— Friquet ! s'écria d'une voix singulière Bizot, l'homme de... il s'interrompit se souvenant de la recommandation de Fouché.

— Oui, Friquet ! tu le connais ?

— Je le connais de l'avoir vu ici... un ami à vous !

— Ah ! c'est vrai !... Allons, mesdemoiselles, à l'ouvrage. Pour cinq heures... tu entends, Eustache, heure militaire.

— On y sera... Au revoir, mesdemoiselles, au revoir, monsieur Trumeau.

— Au revoir !

Et Bizot partit en courant, pendant que Trumeau, se replaçant dans son comptoir, se disait :

— Diable, ce mariage est bien embarrassant... Il faut que je voie Friquet.

VI

DINER DE FIANÇAILLES.

Bientôt la maison fut sens dessus dessous, les jeunes filles s'occupaient du festin du soir. Trumeau monta dans l'appartement qu'il occupait au premier, et dont l'escalier donnait dans la boutique.

Il était soucieux. Une femme que nos lecteurs connaissent était assise près de la fenêtre, occupée à coudre. C'était Marie-Reine.

Non plus la femme du pêcheur de Dieppe, mais une gracieuse fille de vingt-trois ans, élégante dans sa robe à taille très-échancrée sur la gorge ; belle à ravir sous le bonnet à grande barbe, qu'on nomma depuis à la Charlotte Corday.

Un seul changement notable s'était produit dans sa physionomie, le regard.

Il était devenu ferme, profond, presque cruel.

— Qu'avez-vous ? fit-elle en voyant Trumeau, vous semblez contrarié.

— Pardi ! il y a bien de quoi.

— Que vous a-t-on fait encore en bas ?

— Rien...

— Ça m'étonne !

— Vous en voulez toujours à ces enfants.

— Il me semble qu'ils me le rendent bien... Constamment ils vous montent la tête contre moi...

— Puisque je ne les écoute pas.

Marie-Reine eut un sourire de mépris.

— Enfin, qu'avez-vous ? Vous êtes tout bouleversé.

— Certainement, j'ai un tracas nouveau qui m'arrive.

— Pour vos enfants ?

— Oui, pour l'aînée.

— Relatif à moi ? demanda d'une façon singulière la jeune fille.

— Ah ! Reine ! je vous en prie, cessez à la fin cette guerre de femmes qui m'assomme ; la cause de mon tracas est simple, si j'y puis faire face, cela terminera les inimitiés qu'il y a ici.

— Ah !... Comment cela ?

— Bizot, le prétendu de Rosalie, a son congé ; ce soir il vient dîner, et nous devons fixer le jour du mariage.

— Eh bien ? qu'y a-t-il là d'inquiétant ?

— Ce qu'il y a d'inquiétant, ma pauvre amie, c'est que je dois à ma fille la part de sa mère, c'est que ce qui était ma part n'existe plus depuis longtemps, c'est que la part qui m'était confiée je l'ai entamée ; qu'enfin ma situation, si minime qu'elle soit, est tout à fait compromise.

— Est-ce un reproche des dépenses faites pour moi ?

— Oh ! fit Trumeau vivement, peux-tu le supposer ?...

— Alors qu'allez-vous faire ?

— Est-ce que je le sais, moi ?... les enfants sont des créanciers exigeants ; de plus, ma fille est majeure, elle veut absolument se marier, ta présence ici l'a aigrie contre moi, elle exigera des comptes.

— Soyez-en sûr, il ne se passe pas un jour où l'on ne dise que je vous ruine.

— J'ai invité Friquet, il connaît mes affaires, il me conseillera.

— Ce soir on dîne ?

— Certainement, et tu descendras... tu te placeras entre moi et Friquet. Au reste, depuis quelques jours, vous êtes mieux ensemble avec mes filles.

— Oui, je les laisse faire et dire !

— Voyons, fit Trumeau ne sois plus méchante... si nous trouvons moyen de sortir de là, nous pourrons enfin vivre tranquilles, chez nous, et les enfants chez eux.

— Dieu vous entende !... C'est plutôt pour vous que pour moi que je souffre.

Trumeau embrassa Reine et redescendit à la boutique.

Celle-ci, restée seule, s'accouda et devint songeuse. L'œil fixe, le front plissé, on sentait qu'une grave pensée lui traversait le cerveau. Enfin, se remettant à coudre, elle dit :

— Il faut que je parle à Jacques ce soir.

A cinq heures, la table était dressée dans l'arrière-boutique, et ça embaumait la cuisine de ménage.

Bizot causait avec sa fiancée, la jeune fille et Marie-Reine s'occupaient des derniers soins du dîner, lorsque Me Friquet entra.

Bizot cligna de l'œil et se dit en voyant l'ancien avoué.

— Toi, mon bonhomme, je te quitterai tard ce soir, faudra que je sache où tu campes.

— A table ! fit Trumeau... A l'occasion de cette petite fête, j'ai dit à Marie-Reine qu'elle mangerait avec nous.

Rosalie et Bizot se regardèrent, et haussèrent imperceptiblement les épaules, tandis que Me Friquet s'avançant vers Marie-Reine et lui caressant le menton, dit :

— A la bonne heure, c'est très-bien... je vois qu'on n'est pas trop mécontent de ma protégée.

Ayant jeté un regard autour d'eux, pour voir si on les observait, Marie-Reine dit d'une voix sourde à Friquet :

— Je serai chez toi à minuit, ce soir.

— Allons, allons, à table, et servez le potage, Reine.

Le dîner commença... Rosalie Trumeau était na-

turellement placée entre son père et Bizot, et Dieu sait si Bizot était heureux!

Rosalie Trumeau, sa fiancée, était une belle fille qui allait coiffer sainte Catherine. Dame! c'est que, presque enfants, ils s'étaient promis de se marier; Bizot avait dix-sept ans, Rosalie en avait quinze, et il y avait dix ans de cela.

Rosalie paraissait à peine vingt ans. Un peu grêle, non pas maigre, mais mince, fine d'attaches, des mains et des pieds d'enfants; les cheveux blonds, les cils et les sourcils noirs, les yeux bleu foncé, le nez un peu fort, la bouche petite et bien arquée, un teint de nacre, des joues roses au-dessous de chacune desquelles était une fossette pleine de sourire, le col long et élégant jouait comme celui du cygne dans le fichu de tulle qui bordait l'échancrure de la robe.

On juge si, se trouvant près d'elle, Bizot cessait de l'admirer.

Rosalie se pencha à l'oreille de l'ex-soldat et lui dit:

— Comme vous regardez M. Friquet d'une drôle de façon!

— Oui, répondit tout bas Bizot. C'est un gaillard pour lequel je ne me ferais pas tuer.

— Vous ne l'aimez pas?

— C'est-à-dire que je ne peux pas le souffrir... et vous?

— Moi! fit la jeune fille en hochant la tête et avec un accent d'horreur et de mépris, je le hais!...

VII

APRÈS LE DINER.

Le dîner touchait à sa fin; on causait. Bizot demanda la permission de se retirer un peu plus tôt pour ne pas inquiéter sa mère, qui l'attendait pour le premier jour où il couchait au logis.

Dès que Bizot fut parti, la plus jeune fille de Trumeau étant montée se coucher, on causa naturellement du mariage.

— Mon ami, dit Friquet, demain je te verrai, mais permets-moi de me retirer ce soir.

— Bien, fit Trumeau; alors nous sommes aussi avancés que ce matin.

— Mais, répondit Friquet à la porte en lui serrant la main, pour satisfaire ta fille, fixe une date; nous nous occuperons des affaires, il sera toujours temps de reculer si cela est nécessaire.

— C'est juste, au revoir, à demain.

Friquet s'éloigna et Trumeau rentra dans l'arrière boutique.

Rosalie lui dit alors:

— Aujourd'hui, comme hier, comme demain, on a dit: On décidera, et rien n'a été décidé.

— Mon enfant, écoute; le jour n'est rien, mais il ne dépend pas de moi...

— De qui dépend-il donc? fit la jeune fille, lançant un regard à Marie-Reine.

Celle-ci resta froide et muette.

— De qui ou plutôt de quoi?... d'affaires trop longues à t'expliquer. Je ne comptais pas sur le congé si prompt de Bizot; donc mes affaires ne sont pas arrangées, pas en ordre...

— Je ne te demande rien pour me marier.

— Comment tu ne me demandes rien... tu me demandes la part qui te vient de ta mère?

— Oui! mais c'est à moi.

— C'est à toi, c'est à toi... je le sais bien! Encore faut-il que je fasse un inventaire de ma situation, que je fasse des rentrées, je ne l'ai pas ta part en espèces sonnantes.

Rosalie n'était pas une mauvaise fille; cependant on s'étonnera que voyant quelque embarras dans la situation de son père, elle ne lui donnât pas plus de facilités pour rentrer dans ce qu'il lui revenait. C'est que Rosalie voyait chaque jour la maison dépérir. C'est qu'elle voyait l'argent gâché au profit de cette fille, qui, impudemment et devant elle et sa sœur, avait pris réellement la place de la mère regrettée...

Elle haïssait Marie-Reine et elle aurait voulu pouvoir reprendre à son père tous les biens du ménage, convaincue que tout ce qu'il avait devait un jour ou l'autre passer entre les mains de celle qu'il cherchait vainement à faire passer pour sa servante.

C'est ce qui lui fit répondre aigrement:

— C'est justement pour cela que je désire que la date soit fixée très-prochainement...

— Je ne comprends pas.

— Mon Dieu, papa, je regrette d'être obligée de te le dire, mais tu es d'une faiblesse sans égale. Depuis la mort de ma pauvre mère, tout va ici à hue et à dia... Il est temps pour moi, si je veux avoir quelque chose, que je parte d'ici...

— Crois-tu donc que j'ai mangé ton bien?

— Si tu ne l'as pas mangé, tu l'as au moins compromis.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends dire que je sais pertinemment que tu as fait des arrangements pour hypothéquer la maison qui vient de ma mère...

— C'est-à-dire que je suis un tuteur infidèle?

— Je ne parle pas de toi... tu es la victime.. et c'est nous qui en souffrirons.

— Tu parles par énigme, je ne comprends plus!...

Trumeau répondit cela pour échapper à la situation. Il se trompait, Rosalie était lancée, elle alla jusqu'au bout.

— Je ne puis te l'expliquer... Il y a ici des gens qui ne sont pas à leur place, qui sont un sujet d'opprobre pour toi, de ruine pour nous, et de scandale pour le quartier, c'est ceux-là qui te conseillent, ceux-là qui t'arrachent le bien de notre mère.

— Rosalie, fit Trumeau furieux, je vous défends de parler ainsi des personnes qui valent mieux que vous... Ces accusations mal placées dans votre bouche sont un outrage pour moi... Si vous me croyez un tuteur infidèle, attaquez-moi devant les tribunaux; mais je vous défends, en ma présence, d'insulter la personne que j'aime et qui m'aime.

Marie-Reine s'était levée; son regard plein de mépris avait enveloppé Rosalie; celle-ci, debout, les bras croisés, la défiait bravement.

— Il est des filles trop heureuses d'avoir une famille, fit Marie-Reine, et qui payent ce bonheur en insultant leur père.

— Non, madame, elles payent ce bonheur en faisant respecter leur mère.

Marie-Reine continua comme si elle n'avait pas entendu.

— Ces filles, qui n'ont d'affection que pour l'argent que leurs parents ont gagné, enragent de voir près d'eux des amis sincères qui veillent sur leur bien.

— Mademoiselle, vous m'insultez, et je rougis pour mon père qu'il le permette devant lui.

— En voici assez, fit Trumeau d'une voix ferme. Reine, je vous défends de parler ainsi; c'est m'insulter qu'insulter mes enfants. Rosalie, allez vous coucher; nous ne causerons maintenant ensemble que devant un homme d'affaires.

— C'est donc moi qui ai tort, fit Marie-Reine, les dents serrées; je sais ce qu'il me reste à faire.

Et elle sortit sans tourner la tête.

— Voici ce que tu fais constamment, dit Trumeau à sa fille, tous les jours des querelles.

— Si cette fille n'était que ce qu'elle doit être, il y a longtemps que tu l'aurais chassée.

— Je fais ce que je veux... et je te défends, à mon tour, de me parler de la sorte; si la maison te semble indigne, n'y reste plus; va-t'en.

Ces paroles, dites sèchement, firent plus que les méchancetés dites d'abord.

Rosalie se retourna, et, la tête penchée, les yeux mouillés, elle regarda son père; celui-ci, nerveux, fébrile, marchait dans la chambre, respirait bruyamment.

Il souffrait, le malheureux... il avait cinquante-quatre ans, et l'amour, comme dans une tenaille, lui serrait le cœur; son bonheur était fait de souffrance. Il se savait malhonnête, ridicule, et cependant il aimait.

Il aimait Marie-Reine ; mais le père aimait bien ses enfants.

Rosalie alla au-devant de son père, et lui tendant les bras, lui dit :

— Bonsoir, papa.

Alors, une grande minute, ils restèrent ainsi, pleurant tous les deux ; l'une toute remplie de pitié, l'autre honteux de sa faiblesse.

Quand Rosalie eut regagné sa chambre, Trumeau monta chez lui ; là, ouvrant sa fenêtre et s'accoudant, les dents serrées, la bouche crispée, écoutant anxieux les bruits de la nuit, il disait :

— La misérable! où est-elle allée encore pour me faire souffrir ?

Minuit sonnait au Palais-de-Justice.

VIII

UN PAS DE CONDUITE.

En prétextant le désir de ne pas inquiéter la mère, pour quitter la table plus tôt, Bizot mentait. L'ex-garde consulaire voulait vite montrer la reconnaissance qu'il avait à Fouché, en exécutant ses ordres au delà de ce que celui-ci lui avait demandé. Il était résolu à savoir l'adresse de Friquet et à prendre des renseignements sur lui dès qu'il connaîtrait sa demeure.

Il était sorti avant tout le monde, pour ne pas donner l'éveil en sortant immédiatement après celui qu'il voulait suivre.

Caché dans l'angle d'une maison de la rue Saint-André-des-Arts, il attendait. Il gelait, et le pauvre diable sentait son nez se giveler sous la bise glacée.

Il ne pouvait battre la semelle, ne voulant pas être remarqué ; et il grelottait, soufflant dans ses doigts pour combattre l'onglée.

— Oh ! tu me le paieras, va Friquet, grommelait-il ; quand je pense que, pendant que je me gèle les os, ce pékin-là boit chaud... le dos au feu, pendant que je me donne un rhume... je parie que j'en ai pour deux mois à me moucher. Est-ce que si c'était un honnête homme, il ne penserait pas à aller se coucher ? Est-ce qu'on reste à cette heure-ci chez le monde ?... Mais tu peux rester, va, j'attendrai. On dirait que ça bouge dans la boutique.

En effet, on reconduisait Friquet, et la lumière avec laquelle on l'éclairait passait par les vitres, au-dessus des contrevents de la porte, projetant sa lueur sur la place Saint-Michel.

Bizot se blottit tout à fait dans l'angle.

Friquet sortit ; ayant serré la main à son ami Trumeau, il traversa la place et suivit la rue Saint-André-des-Arts. Il passa si près de Bizot que celui-ci sentit le vent de son manteau. Lorsque l'ancien avoué eut vingt pas d'avance, Eustache se mit en marche ; ils suivirent ainsi jusqu'à la rue Dauphine ; là ils remontèrent, prirent la rue des Quatre-Vents et gagnèrent Saint-Sulpice.

Etonné de voir quelqu'un suivre le même chemin que lui, Friquet se retourna et attendit ; les rues n'étaient pas sûres à cette époque, mal gardées, mal éclairées, les attaques nocturnes étaient fréquentes. Craignant sans doute d'être attaqué, Friquet avait prudemment tiré de sa poche un pistolet dont on voyait briller le bout du canon sous le manteau relevé sur son bras.

— Oh ! oh ! se dit Bizot, on a des armes de guerre. Nous sommes habitués à ça, mon bonhomme... Si tu crois m'embarrasser , à malin malin, mon petit.

Et tranquille comme un honnête bourgeois qui regagne prudemment sa demeure, il continua sa

route, passa à dix pas de Friquet et alla frapper à la première porte venue de l'autre côté de la place.

Ayant frappé deux fois on ouvrit. Bizot rentra comme s'il était chez lui.

Friquet, qui sans bouger et toujours sur la défiance, avait suivi cette scène, tout à fait rassuré en voyant disparaitre l'homme qu'il soupçonnait le suivre, continua sa route.

Il traversa la place et tourna la rue Cassette.

Il n'avait pas fait dix pas hors de la place Saint-Sulpice que Bizot, qui avait poussé la porte sans la fermer, passait la tête pour regarder.

Le portier de la maison criait dans sa loge :

— Qu'est-ce qui est là, et qui n'a pas fermé sa porte ?

— Bonne nuit, mon vieux. Bonsoir à madame pour moi.

Et il sortit, pendant qu'un juron terrible retentissait dans l'escalier.

C'est à l'ombre qu'il vit que Friquet avait tourné la rue Cassette, il courut, la rue était vide.

— Que diable ! fit-il tout déconfit, il n'a pas fondu cependant, il doit être entré dans une des premières maisons... Ne bougeons pas, il joue peut-être le même jeu que moi.

Bizot attendit caché dans l'ombre d'une porte cochère. Rien ne bougea, la rue resta silencieuse et sombre.

Il était là depuis dix grandes minutes, et se disposait à regagner sa demeure, lorsqu'il lui sembla percevoir le bruit d'un pas précipité; il rentra dans l'ombre qui le cachait.

Bientôt il vit apparaitre une femme qui courait, elle se dirigeait vers lui, il crut qu'elle l'avait vu, lorsqu'à deux pas de lui, elle tourna le dos, leva la tête, et faisant un porte-voix de ses mains, elle cria :

— Jacques !...

Une fenêtre s'ouvrit au second étage de la maison en face de lui. Un homme parut qui demanda :

— C'est toi ?

— Oui : Jette-moi le passe-partout.

Le passe-partout fut jeté ; là, Bizot n'eût plus froid, tout son sang lui piquait la peau ; c'est presque à ses pieds que la femme ramassa la clef.

Elle ouvrit aussitôt la porte et entra.

Une heure du matin sonnait à Saint-Sulpice.

Alors Bizot s'éloigna en courant. Arrivé sur la place Saint-Sulpice, il s'assit sur les marches de l'église, respira à pleins poumons et s'essuya le front.

Il était en sueur.

— Ah ça, c'est trop fort, fit-il sans s'apercevoir qu'il parlait... Comment se fait-il que la Marie-Reine n'est pas à la maison ?... Comment se fait-il qu'elle vient à une heure du matin chez Friquet ? Qu'est-ce que cela veut dire... Ah ça ! qui trompe-t-on dans la maison ?... C'est pas tout ça, demain, je verrai le ministre ! Non, au fait, le ministre n'a pas besoin de savoir les affaires de famille, je lui dirai l'adresse de Friquet, c'est tout ce qu'il lui faut. Mais celui que je vais prévenir, c'est M. Trumeau, et qu'il flanque tout ça à la porte... Avant tout, j'en causerai à Rosalie, et nous arrangerons tout ça ensemble. Ce pauvre M. Trumeau !... Ah ! c'est trop fort... Mais quelle canaille que ce Friquet, quel drôle de monde, bon Dieu !...

La demi-heure sonnait.

— Une heure et demie. Ah bien ! la mère Bizot doit être dans un drôle d'état ; allons-y.

Et prenant le pas de course, il se dirigea vers sa demeure.

En passant place Saint-Michel, il vit à la fenêtre du premier Trumeau qui, sans souci de la bise, restait accoudé, immobile, écoutant tous les bruits...

Entendant les pas de Bizot, il avait levé la tête, puis, voyant que c'était un homme, son front était retombé dans ses mains.

Bizot ne pouvait voir son visage dans la nuit, mais il devina que Trumeau pleurait.

Le brave garçon reprit sa course, grommelant :

— Ah ! j'aurais pas le courage de lui dire... Pauvre homme, va !

IX

MASQUE ET VISAGE.

Dès que Marie-Reine eut ouvert la porte, elle monta et entra chez Friquet qui l'attendait. L'ancien avoué occupait une chambre meublée de simple apparence. Le bois pétillait dans l'âtre; et comme il faisait très-froid au dehors, Friquet et Marie-Reine s'assirent sur un petit canapé qu'ils avaient roulé devant la cheminée.

— Eh bien ! demanda Friquet en prenant dans ses mains celles de Marie-Reine, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Ce qu'il y a, c'est que je suis lasse de la tâche entreprise.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au lieu d'avancer nous reculons...

— Qu'as-tu fait ?

— Vainement depuis les quatre mois... il y a quatre mois que je t'ai vu ?

— Oui !

— Depuis les quatre mois, j'ai tout mis en œuvre pour lasser cette fille et l'obliger à quitter la maison ? mais cette petite cache sous sa frêle enveloppe une nature de fer : quand elle a vu la maison me passer presque dans les mains, elle a disputé pied à pied chaque chose... Sans cesse harcelant Trumeau qui, d'abord tournait comme un tonton à mon souffle et au sien : et qui, enfin, lorsque j'ai menacé de le quitter, est resté pour moi contre elle ;... qui lui a même dit plusieurs fois : Mais si la maison te déplait, va chez ta tante...

— Enfin, je l'ai vu, tu es maitresse souveraine ?

— Oui, toujours par le même moyen.

— Lequel ?

— A chaque querelle où il dispute contre moi et que soutient sa fille, je pars en la menaçant de ne plus revenir... ce que je viens encore de faire ; à cette heure, il doit être à sa fenêtre, regardant s'il me voit revenir.

— Que s'est-il passé ce soir ?

— Eh ! c'est simple, Bizot étant libre, Rosalie voudrait se marier avant un mois.

— Pourquoi empêcher cela ?

— Qui songe à l'empêcher ?... Mais Rosalie exige ses comptes, elle renonce à laisser son bien entre les mains de son père, et elle a appris l'hypothèque que tu t'étais chargé de trouver.

— Ah ! je vois !

— Que faire ?

Friquet réfléchit pendant que sa complice tisonnait le feu. Après quelques minutes, il se tourna vers elle et lui dit :

— Il faut aller vite maintenant... Au reste, dans un mois je suis complétement libre, et, ainsi que nous l'avons convenu, nous partirons ensemble.

— Marie-Reine approuva de la tête.

— Obtiens de lui les signatures nécessaires sur les papiers que je t'ai remis et qui me permettront de passer immédiatement à ton nom les titres de propriété... Une fois cela fait, je le conseille de brusquer le mariage et de faire à sa fille l'aveu de sa gérance incapable, pour obtenir de sa fille le silence et le pardon ; je lui dis de te sacrifier momentanément et de te renvoyer.

— Il refusera.

— Non pas : il te racontera tout, tu me maudiras, et à ton tour tu lui proposeras de partir louer quelque chose à la campagne, lui vendra son fonds et viendra te retrouver.

— Je comprends ; il cède alors, je quitte la maison emportant tout ce qui est à moi, et je te retrouve.

— C'est cela.

— Oui, tu as raison, mais que faire maintenant ?

— Rentrer au plus tôt, reconnaitre que tu as tort et accepter le mariage.

— Mais si j'accepte, on va immédiatement procéder à l'arrangement du contrat.

— Tu acceptes, toi, et par cela tu n'es plus en intimité avec Rosalie... tu redeviens maitresse de tout... tandis que moi, qui demain serai consulté par Trumeau, je lui démontre l'absolue nécessité de temporiser avec sa fille, afin que nous puissions trouver une avoir fictif à lui présenter.

— Bien. J'ai compris... je pars.

— Veux-tu que je te reconduise ?

— Allons donc !... Est-ce que je suis une enfant ?

— Au revoir !

— Au revoir !

Friquet la reconduisit jusqu'à la porte et remonta.

Marie-Reine regagna la place Saint-Michel, se disant tout bas...

— Quand j'étais bonne, honnête, on m'a marché sur le cœur, chacun son tour. En la saison nouvelle, je serai vengée... Je retournerai vous écraser de ma haine et de mon mépris, vous, là-bas.

Et son poing menaçait la nuit.

— Chacun pour soi, ajouta-t-elle comme réponse dant à un reproche de sa conscience ; à qui, du reste, ai-je, dois-je de la reconnaissance ?... La reconnaissance ne se doit qu'à celui qui fraternellement agit dans votre intérêt, et c'est pour eux qu'ils agissent... Le monde n'est fait que d'égoïstes !

Celui qui aime, aime pour le plaisir qu'il se procure... Celui qui oblige, sème son argent pour qu'il lui rapporte... Celui qui sauve son semblable, le sauve parce que la mort est toujours horrible à voir... Aidons-nous les uns les autres ! voilà ce qu'ils disent... Mais chacun pour soi ! voilà ce qu'ils pensent. Bonne, ils m'ont outragée, insultée ; cruelle, ils auront peur et me respecteront.

Elle tournait la rue Saint-André-des-Arts.

Trumeau était toujours à la fenêt e ; en la voyant il descendit, ouvrit sa porte et lui tendit les bras.

Marie-Reine tomba presque sur lui, grelottant ; se tenant à peine, elle pencha la tête sur l'épaule du malheureux, et fermant à demi les yeux, d'une voix éteinte, elle dit, suppliante :

— Grâce, pardon !... Augustin, ah ! j'ai bien froid, va...

Et un frisson, qui glissa jusque dans les moelles de Trumeau, agita le corps de Marie-Reine.

Effrayé, inquiet, Trumeau prit la misérable dans ses bras, et se hâtant, la monta jusqu'à sa chambre.

Après l'avoir étendue sur le lit, et empli la cheminée de bois, il lui dit :

— Ma pauvre Reine ! mais tu veux mourir par ce froid, à peine vêtue, nu-tête, courir les rues... mais un homme y succomberait !...

— Pardon, pardon ! murmurait Marie-Reine.

La tenant dans ses bras, couvrant son front de baisers, Trumeau était désespéré.

Peu à peu l'hypocrite feignit de revenir à elle.

Alors, elle descendit du lit, et tombant aux genoux de Trumeau, elle dit :

— Pardon, Augustin !... j'ai été méchante avec toi et Rosalie ; pardonnez-moi, cela ne se renouvellera plus... A toi et à elle j'obéirai comme une esclave, car je vois que vous êtes bons... et je te dois tout.

X

LES CONFIDENCES DE BIZOT.

Le lendemain, vers dix heures, Bizot entrait dans la boutique de Trumeau.

Rosalie était au comptoir.

— Bonjour, Eustache, fit-elle.

— Bonjour, mademoiselle.

— Puisque nous sommes seuls, si vous le voulez, tout en m'aidant à servir quand il viendra des clients, nous allons un peu causer de ce que nous ferons, car vous n'en parlez guère...

— Dame ! mam'zelle Rosalie, maman doit venir ces jours-ci, et vous dira que c'est pas nécessaire.

— Pourquoi ? parce qu'il y a dans sa maison un petit logement au second qu'elle fait arranger. Le soir de notre mariage, au lieu de rentrer chez elle, elle nous donne les clefs et nous dit : « Maintenant, mes enfants, vous êtes chez vous... » et elle grimpe à son petit logement où, la boutique fermée, nous irons la voir le soir.

— Très-bien ! encore faut-il que je sache quelle sera votre conduite à vous, monsieur ?

— Oh ! c'est bien simple, allez ! J'ai changé de régiment, voilà tout ; vous êtes mon officier, vous commandez et j'obéis.

— J'espère que vous n'irez pas, comme papa, tous les soirs au café du Commerce...

— Pour jouer au piquet ?... Ah ! vous pouvez être tranquille ; j'ai jamais pu comprendre ce jeu-là...

— D'abord, je ne veux pas que vous sortiez sans moi.

— Pardi !... Mais vous me parlez comme si c'était maintenant fixé !...

— Dame ! ça l'est presque.

— Vrai !

— Papa est allé chez le citoyen Caillau, homme de loi pour le consulter relativement aux affaires... Vous croyez que je suis comme vous, moi !... que je ne m'occupe de rien ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— On tourmente papa pour qu'il se hâte. Si vous aviez vu la scène que j'ai eue hier au soir encore...

— Pourquoi ?

— Toujours à cause de cette fille.

— Hier au soir, vraiment ! fit Bizot, pensant à la rencontre qu'il avait faite.

— Oui. Ah ! si je pouvais la faire partir d'ici.

— Mais j'ai quelque chose à vous conter à ce propos.

— A moi !

— Oui, à vous seule. Je crois que sachant ça, vous devenez la maitresse de Marie-Reine.

— Quelque chose sur elle ?

— Oui.

— Oh ! vite, venez me dire ça, fit vivement Rosalie avec la curiosité ordinaire des femmes : allons dans l'arrière-boutique.

Les deux amoureux se rendirent dans la salle à manger. Là, ayant regardé autour de lui, Bizot commença :

— Pour des raisons à moi et pour être agréable à mon ami, le ministre de la police, depuis longtemps je me dis : Il faut que je sache ce que c'est que ce M. Friquet.

— Mais c'est un ancien avoué.

— Je sais bien ça.

— Que voulez-vous donc savoir de plus ?

— Je voulais savoir où il campait.

— Oh ! ça, c'est difficile. Jamais, lorsqu'il vient à Paris, il ne le dit même à mon père, qui est son grand ami.

— Son grand ami, fit Bizot ironiquement.

— Certainement ! Moi, je suis très-loyale, je n'aime pas M. Friquet : la première raison, parce qu'il ne m'est pas sympathique ; l'autre est plus grave : ses mœurs dissolues lui font quelquefois oublier le respect des familles dans lesquelles il est reçu.

— Quoi ! fit Bizot, il vous a manqué ?

— On ne manque qu'aux femmes qui veulent bien le permettre... Mais ne parlons pas de ça.

ALEXIS BOUVIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIEME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE

XVII

LE DERNIER SOUPIR D'ANTOINE VAUTREAU (*suite*).

— Oh ! pas d'enfantillages, reprit Barigoul en le saisissant énergiquement par le bras, vous avez la plus belle part du gâteau, vous serez de la fête.

Et l'entraînant avec lui, il entra dans la chambre du malade, suivi de Taboureau et précédé de Mme Toussaint.

Sur un signe de Barigoul, la garde-malade leur apporta des siéges et ils s'assirent tous trois près du lit, où ils demeurèrent rangés, immobiles et solennels.

Un inexprimable sentiment d'épouvante se peignit sur les traits de M. Vautreau quand il vit entrer et s'asseoir ainsi en face de lui les trois personnages dans lesquels il reconnaissait ses assassins. Il comprit qu'ils ne pouvaient venir que dans de sinistres intentions et son sang se glaça dans ses veines à la pensée que sa dernière heure était venue.

— Monsieur Vautreau, lui dit Barigoul, M. Hector, en qualité de parent, moi et M. Taboureau, comme amis intimes de la famille, nous nous intéressons très-vivement à votre santé, dont nous avons pour ainsi dire assumé la responsabilité en veillant sur vous jour et nuit depuis un mois, c'est donc avec un étonnement profond et une douleur extrême que nous venons d'apprendre par Mme Toussaint votre refus de prendre une potion dont nous attendons tous trois les meilleurs effets.

— Hector, Hector, mon ami, je vous en supplie, faites sortir ces hommes et cette femme, ils en veulent à ma vie, je le sais, faites-les sortir, accor-



Ah! ah! dit Friquet, le front plissé, l'œil sanglant.

dez-moi la grâce de mourir en paix et je vous promets la plus belle part de mon héritage.

Hector allait répondre, mais Barigoul comprit à sa pâleur qu'il manquait de l'énergie indispensable dans ce moment décisif, alors il se leva, prit la potion préparée, et s'approchant du malade :

— Inutile de prolonger la comédie, lui dit-il d'un ton bref et déterminé, Mardochée vous a tout dit, il vous a même montré la lettre de faire part qui précise l'heure de votre mort, fixée à une heure du matin, or il est minuit et demi, il faut que dans une demi-heure vous ayez cessé de vivre et c'est juste le terme qui vous restera à parcourir quand vous aurez pris cette potion.

— Assassiner un vieillard ! oh ! c'est horrible ! c'est horrible ! s'écria le malade en roulant des yeux effarés.

— Bah ! nous vous privons de peu d'années et pour une fortune considérable, tandis que vous, vous avez assassiné une jeune femme et avez voulu faire subir le même sort à sa sœur, plus jeune encore, pour une misérable somme de trois ou quatre cent mille francs. Le crime dont vous allez être victime est donc une bagatelle en comparaison de celui que vous vouliez accomplir vous-même. Quant à notre pitié, n'y comptez pas plus qu'Amélie Didier n'a pu compter sur la vôtre.

— Non, non, s'écria le vieillard en se roulant dans son lit, je ne prendrai pas le poison, je ne le prendrai pas !

Cette scène fut interrompue par plusieurs coups frappés très-vivement à la porte.

Barigoul remit la potion à Taboureau et courut ouvrir.

Il aperçut Justine, qui lui fit signe de fermer la porte derrière lui et de venir lui parler.

Après avoir obéi, Barigoul demanda à la femme de chambre ce qu'elle avait de si important à lui communiquer.

— Tenez, dit Justine en lui mettant un morceau de papier sous les yeux.

Barigoul lut avec épouvante les lignes par lesquelles Antoine Vautreau révélait le crime accompli sur sa personne et suppliait le premier passant qui les trouverait d'aller les mettre sous les yeux du commissaire de police.

— Il est heureux que vous ayez trouvé ce papier, s'écria Barigoul en le mettant dans sa poche.

— Vous n'êtes pas sauvés pour cela, répliqua Justine.

— Que voulez-vous dire ?

— En voilà six pareils que j'ai trouvés dans la rue de la Rochefoucauld ; or il est probable que le bonhomme Vautreau, qui est très-rusé, en a jeté davantage ; que les autres ont été ramassés, car le jour commence et quelques personnes ont déjà passé par là.

— Mais alors le commissaire est déjà prévenu peut-être ?

— C'est à craindre.

— Que faire ! que faire ! murmura Barigoul, car peut-être n'avons-nous plus même dix minutes à nous.

Deux coups violents se firent entendre en ce moment à la porte de la rue.

— Qui peut venir à cette heure, dit Justine.

— Allez voir par la fenêtre.

Justine courut entrouvrir un volet et jeta un regard dans la rue.

— Eh bien? demanda Barigoul.

La femme de chambre se retira brusquement de la fenêtre et revenant pâle et effarée :

— Ils sont trois, dit-elle, et à leur costume, à leur mine, à leur tenue, ce ne peut être que le commissaire de police et ses acolytes.

— Mille diables d'enfer! s'écria Barigoul.

Il reprit après un moment de réflexion :

— Courez vite à la loge du concierge, empêchez qu'il n'ouvre de suite, parlementez à travers la porte, enfin gagnez du temps, cinq minutes seulement, cela suffira; allez, allez.

Justine partit en courant.

Barigoul rentra aussitôt dans la chambre, et s'adressant aussitôt à Taboureau, à Hector et à Mme Toussaint :

— Veuillez me laisser un instant seul avec M. Vautreau, leur dit-il, et j'espère lui faire entendre raison.

Tous trois se levèrent et sortirent, confiants dans le caractère résolu de Barigoul et heureux de lui laisser l'exécution du meurtre.

— Le commissaire de police est là, à la porte de la rue, leur dit-il au moment où ils sortaient, et il sera ici dans un instant, ce n'est donc plus dans une demi-heure, mais en deux minutes qu'il faut en finir avec cet homme.

— Mais, dit Taboureau, comment pourrez-vous ?...

— C'est mon affaire, répondit Barigoul en lui fermant la porte sur le nez.

Revenant aussitôt à M. Vautreau.

— Ecoutez, lui dit-il vivement, pour des causes qu'il serait trop long de vous expliquer et qui viennent de se produire à l'instant même, mon intérêt est maintenant de vous sauver, à l'insu de mes complices; voulez-vous avoir confiance en moi ?

— Mais, murmura le vieillard en jetant sur la fiole au poison un regard plein de défiance et de terreur, je ne sais si...

Barigoul déboucha la fiole et en répandit tout le contenu sur le parquet, puis il prit le verre et le vida également à terre.

— Êtes-vous rassuré, maintenant ? dit-il.

— A peu près ; mais comment se fait-il ?...

— Je vous répète que ce serait trop long, mes complices sont là derrière cette porte, ils épient, ils attendent, ils se défient, une minute d'hésitation et vous êtes perdu.

— Je me fie à vous, dit vivement le vieillard.

— Alors venez.

— Où ?

— Dans un endroit où ils ne sauraient vous trouver.

Il prit le malade à bras-le-corps, le mit sur ses pieds et l'aida à marcher jusqu'à l'extrémité de la chambre.

Là il marcha à terre en murmurant tout bas:

— Justine m'a dit une étoile rouge.

Il trouva enfin une étoile dans les dessins du parquet.

Alors il posa le pied sur cette étoile et aussitôt un large vide se fit dans le mur, montrant une chambre située à cinq ou six pieds au-dessous de celle où ils se trouvaient.

Un escalier s'était déroulé en même temps jusqu'au parquet de cette chambre.

— Tenez, dit Barigoul, descendez là par cet escalier, je referme cette cloison derrière vous et vous êtes sauvé.

M. Vautreau s'approcha tout tremblant de cet escalier et se prépara à le descendre aussi rapidement que le lui permettait son extrême faiblesse.

Tout à coup, un violent coup de pied dans les reins l'envoya dans le vide; il tomba lourdement sur le parquet, poussa un profond soupir et ne bougea plus.

— C'est fait, murmura Barigoul.

Et faisant jouer de nouveau le ressort, il remit la cloison en place.

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrait, et le commissaire de police entrait, suivi de deux agents, d'Hector Hervieux et de Taboureau.

XVIII

Adèle Turmole dormait encore d'un profond sommeil quand sa sonnette, agitée avec violence, la réveilla en sursaut.

— Quel est donc le manant qui peut venir éveiller une femme à pareille heure ? s'écria-t-elle après avoir jeté un coup d'œil sur sa pendule qui marquait dix heures et demie.

Elle se demandait si elle devait quitter son lit, au risque d'avoir tout le jour les yeux battus et le teint fatigué, quand le bruit de la sonnette retentit de nouveau.

— Allons, il faut céder, dit-elle.

Elle se leva, passa lentement un élégant peignoir, jeta un coup d'œil dans la glace et alla ouvrir.

Un jeune homme entra, les traits pâles et la figure décomposée.

C'était Hector Hervieux.

— Eh bien, qu'y a-t-il et que signifie cette figure croque-mort ? lui dit la lorette.

Hector se laissa tomber sur un siége, essuya son front couvert de sueur; puis se tournant enfin vers Adèle, qui attendait avec impatience une explication.

— Adèle, lui dit-il, je suis perdu !

— Oh ! tu as le désespoir facile, dit Adèle avec un rire ironique; voyons, quelle est la cause de ta désolation ?

— Mon oncle est mort !

— Ah ! fit Adèle, qui éprouva un saisissement involontaire. Puis elle reprit :

— Dame ! ça n'a pas dû trop t'étonner, tu faisais bien un peu ce qu'il fallait pour ça.

— Oui, mais il est survenu des incidents fâcheux.

— Quoi donc?

— Un hasard nous ayant appris que le commissaire de police était prévenu, nous nous sommes trouvés dans la nécessité de hâter l'événement; Barigoul s'en est chargé et au moment où le commissaire frappait à la porte de la rue, il entrait dans la chambre pour en finir.

— Oh ! mauvaise affaire ! murmura Adèle.

— Nous ne savions quel était son plan; cinq minutes à peine s'étaient écoulées quand le commissaire se présente, escorté de deux agents, et sans autre explication, demande à être introduit immédiatement dans la chambre de Mme Hervieux. Tu comprends ma terreur.

— Oui, oui, tu ne devais pas être à la noce, dit Adèle ; après ?

— Impossible de résister, j'entre, suivi du commissaire et de ses hommes, me demandant avec une mortelle anxiété, quel tableau nous allions trouver dans cette chambre, et à peu près convaincu qu'une effroyable scène de meurtre allait s'offrir à nos yeux.

— Enfin, que voyez-vous ?

— Rien.

— Rien ! mais l'oncle ?

— Disparu.

— Et Barigoul?

— Également.

— Par une autre porte alors?

— Il y a une autre porte, en effet, mais elle était barricadée de l'autre côté par de gros meubles, afin d'éviter toute possibilité de communication avec le malade.

— Et on l'a retrouvée dans le même état ?

— Absolument.

— Qu'étaient donc devenus Barigoul et le malade ?

— C'est ce que j'ignore encore à cette heure.

— Et le commissaire ?

— Après avoir cherché partout, et s'être assuré qu'outre la porte par laquelle nous étions entrés, il n'y avait qu'une autre issue impraticable en ce moment, il s'est retiré, à peu près convaincu, et comme je me hâtai de le lui dire, qu'il avait été victime d'une mystification.

— Alors le péril est passé et te voilà rassuré.

— Nullement.

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— Une complication terrible, écrasante. Les lettres de faire part étaient toutes préparées et l'une de ces lettres a été jetée à la poste par mégarde ; ce qui va amener demain à l'hôtel Hervieux la personne prévenue de la mort de l'oncle Vautreau et probablement quelques amis avertis par cette personne. Or le fait est assez extraordinaire pour se répandre rapidement dans le quartier et il y a mille chances pour qu'il parvienne aux oreilles du commissaire qui, mis en éveil par ce nouvel incident, procédera alors à une enquête dont la seule pensée me glace d'épouvante.

— Je comprends cela, dit Adèle, devenue tout à coup sérieuse, et cette fois, malheureusement, la terreur n'est pas imaginaire.

— Si je retrouvais Barigoul, je saurais à quoi m'en tenir sur la disparition de mon oncle et nous pourrions prendre un parti, mais que faire dans l'ignorance où je suis ?

— Ce qu'il y a de plus sûr dans tout ceci, répliqua Adèle, c'est que les premiers sur lesquels la justice mettra la main, si elle soupçonne la vérité, ce sera toi et ton père.

— Pourquoi cela ?

— Pour deux raisons : la première, c'est qu'il sera avéré que l'oncle Vautreau a quitté l'hôtel de Blinière pour venir loger à l'hôtel Hervieux.

— C'est vrai, murmura Hector, les preuves abonderont.

— La seconde, poursuivit Adèle, c'est que les plus intéressés à la mort d'Antoine Vautreau, c'est toi et ton père, ce qui ressortira clairement des dettes dont tu es accablé, et de l'examen des livres de M. Hervieux,

— Oh ! voilà ce que j'entrevoyais et ce que je n'osais m'avouer à moi-même, balbutia Hector d'une voix tremblante.

Puis, saisissant la main de la lorette :

— Adèle, lui dit-il, troublé, agité comme je le suis, il m'est impossible de réunir deux idées, mais toi, toi qui as tout ton sang-froid, conseille-moi, que faut-il faire ?

— Le cas est très-embarrassant, répondit Adèle.

— Je ne rêve plus depuis ce matin que bagne ou échafaud, j'ai, tout éveillé, d'effroyables cauchemars, et la seule pensée, le seul instinct qui s'agite en moi, c'est la fuite.

— Garde-t'en bien, s'écria Adèle qui, dans cet expédient, voyait crouler toutes ses espérances de fortune et ne voyait que cela ; en pareil cas, la fuite est un aveu complet, ce serait aller toi-même au-devant de ta condamnation.

— En partant aujourd'hui même j'aurais le temps de gagner la frontière.

— Peut-être n'est-il plus temps, peut-être tes démarches sont-elles surveillées déjà.

— Déjà ! répéta Hector en frissonnant.

— Mais en supposant que tu eusses le temps de gagner la Belgique ou l'Angleterre, tu n'en serais pas plus avancé pour cela, car la fortune de l'oncle Vautreau et la position de ton père donnent à cette affaire des proportions telles, qu'on demanderait

et qu'on obtiendrait immédiatement ton extradition.

— Ainsi, balbutia Hector éperdu, impossible de fuir, impossible de me soustraire à cette menace sans cesse suspendue sur ma tête.

— Impossible, la prudence même te commande l'audace et veut que tu tiennes tête au danger.

— Que faire alors ? que faire ?

— Il faudrait avant toute chose trouver Barigoul.

— Il n'est pas rentré chez lui.

— Peut-être est-il chez Taboureau, il faut y courir.

— Tu as raison, j'y vais de ce pas.

Il se leva et sortit.

Dix minutes après son coupé le déposait à la porte de Taboureau, chez lequel nous allons le précéder de quelques instants.

Il était dix heures environ et Taboureau venait de rentrer, après avoir vainement attendu Pierre Dumoulin, qui était sorti de chez lui avant six heures, lorsque sa bonne introduisait une femme dans son cabinet.

Cette femme était Mme Hardouin.

La figure pâle, amaigrie, les cheveux presque entièrement blancs, le regard vague et légèrement contracté, on sentait qu'une pensée inexorable, qu'un désespoir incurable et sans bornes pesaient incessamment sur elle et écrasaient toutes ses facultés.

— Monsieur, dit-elle à Taboureau, vous avez été bien dur, bien impitoyable à mon égard, vous êtes pour une large part dans les malheurs inouïs, qui nous ont frappés, et je devais croire qu'il vous suffirait de nous avoir chassés de notre demeure, d'avoir fait vendre notre maison à vil prix, d'avoir enfin déterminé la misérable position à laquelle se trouve réduit mon mari. Mais je me trompais, vous n'êtes pas encore satisfait et vous venez de mettre opposition sur une somme qui nous est indispensable pour vivre, c'est l'explication de ce fait que je viens vous demander.

— Mon Dieu, madame, répondit Taboureau, l'explication est simple et facile à donner ; j'ai mis opposition pour une somme de trois mille francs qui vous restait devoir à mon client César Fauconnier, la vente de votre immeuble et de votre mobilier n'ayant pas suffi pour payer les frais et solder cette créance.

— Mais, monsieur, dit Mme Hardouin en rougissant, vous nous laissez sans ressources, et puisqu'il faut dire le mot, sans pain.

— Je déplore votre situation, madame, répondit froidement Taboureau, mais je dois songer avant toute chose à sauvegarder les intérêts de mon client, M. César Fauconnier.

— Eh ! monsieur, vous savez fort bien que je ne suis pas votre dupe et que je connais le rôle que joue dans cette affaire votre prétendu client.

Puis, changeant subitement de ton.

— Monsieur, reprit-elle d'une voix suppliante, je ne puis pourtant pas laisser mourir de faim mon mari, je ne puis pas ajouter à tous les torts dont je me suis rendu coupable envers lui, celui de lui imposer les plus dures privations.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'homme d'affaires semblait en proie à une lutte intérieure.

— Tenez, madame, dit-il enfin, voulez-vous que je vous parle franchement ?

— Dites, monsieur, je vous écoute.

— Eh bien, vos affaires, que je connais mieux que vous, à coup sur, sont tellement embrouillées aujourd'hui, que les débris de votre fortune, suffisant pour vous faire vivre si on savait les administrer, seront engloutis avant deux ans.

— Avant deux ans ! Oh ! vous me désespérez, monsieur, murmura Mme Hardouin atterrée.

Après un moment de stupeur elle reprit :

— Que pourrais-je faire pour éviter cette ruine ? veuillez me conseiller, je vous prie.

— Soit, mais vous ne suivrez pas mon conseil.

— Pourquoi ?

— Il vous paraîtra bien extraordinaire.

— Parlez.

— Madame Hardouin, les gens que j'ai poursuivis m'ont toujours trouvé impitoyable.

— Croyez-vous qu'ils aient eu tort ?

— La question n'est pas là et je poursuis ; par une conséquence naturelle, les gens qui me confient le soin de leurs affaires n'ont qu'à se féliciter du soin, de l'activité et de l'intelligence avec lesquels je m'occupe de leurs intérêts.

— Eh bien ? demanda Mme Hardouin.

— Rapportez-vous, en à moi du soin de remettre l'ordre dans le chaos de vos affaires et je réponds de vous tirer des embarras qui vous envahissent et finiront par créer autour de vous un inextricable labyrinthe.

— Que je remette entre vos mains la direction de mes affaires et la gestion de ma fortune, à vous ! s'écria Mme Hardouin stupéfaite.

— Je vous ai prévenue que vous refuseriez, répliqua Taboureau, j'ajoute qu'avant six mois vous serez tellement entourée d'entraves que vous ne pourrez plus trouver cent francs sur une fortune que je me charge de vous rendre nette et liquide, si vous mettez en moi toute votre confiance. Mais je n'insiste nullement et tiens fort peu à me mettre sur les bras un immense travail pour le misérable bénéfice de deux ou trois cents francs par an que je vous demanderais.

Puis, sans plus s'occuper de Mme Hardouin que si elle n'eût pas été là, il se mit à conpulser avec ardeur une masse de papiers.

Cette apparente indifférence ébranla Mme Hardouin.

— Ainsi, reprit-elle, après une longue hésitation, vous seriez assuré de rétablir mes affaires et de me reconstituer une petite fortune.

— De quatre à cinq mille livres de rente qui ne devraient rien à personne, répondit Taboureau sans cesser son travail.

— En ce cas, reprit Mme Hardouin, avec la certitude d'un pareil résultat, vous n'hésiteriez pas sans doute à lever votre opposition ?

— Nécessairement, dit Taboureau, toujours affairé.

Mme Hardouin garda encore un long silence.

— Eh bien, dit-elle enfin, je consens; mais faites que je touche cette somme aujourd'hui même.

— Vous ne pouvez l'avoir avant demain, dit Taboureau sans même relever les yeux.

— Mais c'est aujourd'hui qu'il me les faut, s'écria Mme Hardouin.

— Mille francs vous suffiront sans doute d'ici à demain.

— Oui, certes.

— Je vais vous les avancer.

Et affectant toujours la plus complète indifférence, Taboureau prit un billet de banque dans un tiroir et le remit à Mme Hardouin.

Puis il lui fit signer, outre un reçu de cette somme, un pouvoir par lequel elle lui remettait la gestion de toutes ses affaires, le tout détaillé avec le soin minutieux qu'il apportait à toute espèce d'acte.

— Je me fie en votre honneur, monsieur Taboureau, lui dit gravement Mme Hardouin au moment de sortir, c'est plus que ma vie, c'est celle de mon mari que je remets entre vos mains.

Elle sortit, reconduite par Taboureau.

— Cent mille francs! oui, il lui reste à peu près cela, murmura l'homme d'affaires en rentrant dans son cabinet; or, en manœuvrant bien, sans me hâter, avec une prudente lenteur, cette somme sera passée dans ma caisse d'ici à trois ans, et je défie qui que ce soit de prouver que j'aie fait tort d'un sou à Mme Hardouin.

Il ajouta après un moment de réflexion:

— Après tout, dans l'état d'hébétement où se trouve le mari, Bicêtre où sa chambre, c'est absolument la même chose, et quant à Mme Hardouin... elle a son frère, le baron de Blinière, qui ne saurait la laisser dans la misère. Allons, tout cela s'arrangera à merveille.

Comme il venait de prendre cet arrangement avec sa conscience, on frappa à la porte de son cabinet.

— Entrez! cria-t-il.

Il ajouta tout bas:

— Si c'était Barigoul?

La porte s'ouvrit et un vieillard entra.

— Jacobus! dit Taboureau étonné.

— Moi-même, monsieur Taboureau, et voici ce qui m'amène.

— Voyons, monsieur Jacobus, dit Taboureau en prenant cette figure implacable et glaciale de l'homme d'affaires, pour lequel le sentiment se traduit en chiffres.

— Monsieur Taboureau, j'ai reçu une lettre de Mencia, qui veut jouer mon *Josué* à New-York, où elle excite un véritable enthousiasme.

— Après? dit Taboureau.

— Après? mais c'est tout simple, je viens vous demander ma partition que vous avez saisie à l'Opéra, quand vous avez vu qu'on ne pouvait plus la chanter, faute d'une voix exceptionnelle comme celle de Mencia.

Taboureau, avec un flegme imperturbable, tira à lui un carton portant la lettre Y, puis il chercha parmi les papiers qui encombraient ce carton, en prit un et le lut.

C'était celui qu'il avait fait signer par Jacobus pendant la représentation de *Josué*, et par lequel le vieux musicien le reconnaissait son débiteur pour une somme de trois cent mille francs.

Quand il eut fini, il se tourna vers celui-ci.

— Avez-vous trois cent mille francs à me compter? lui dit-il.

Jacobus demeura aussi stupéfait que si Taboureau lui eût demandé d'aller décrocher la lune.

— Vous ne les avez pas? reprit imperturbablement Taboureau.

— Vous le savez bien, répondit Jacobus.

— Comment alors avez-vous pu espérer un instant que je consentirais à me défaire du seul gage que je possède?

— Comment! balbutia Jacobus d'une voix altérée, vous refusez de me donner ma partition?

— Très-positivement.

— Mais vous ne comprenez donc pas? Mencia veut la jouer à New-York, où elle me garantit un immense succès et les droits d'auteur dont le chiffre représente une fortune!

— Je comprends parfaitement, et vous remettrai avec joie votre opéra contre les trois cent mille francs que vous me devez.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! murmura le vieux musicien en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, comme s'il eût reçu un coup de massue.

Taboureau s'était mis à écrire.

— Écoutez, reprit Jacobus, mon opéra ne peut être chanté que par Mencia; il est donc de votre intérêt de me le remettre, et je vous jure de vous envoyer intact tout ce que je toucherai de droit d'auteur. Tant qu'à moi, assister à l'exécution de mes œuvres, l'entendre chanter encore par Mencia, et puis vivre de pain et d'eau, voilà tout ce que je demande, et mon bonheur sera complet.

— J'ai confiance en vous, répliqua Taboureau, mais plus encore dans mon gage, et je ne m'en dessaisis pas.

— Monsieur Taboureau, balbutia Jacobus d'une voix défaillante et les yeux pleins de larmes, vous me tuez.

— Eh bien, voyons, dit Taboureau, après tout, je ne suis pas de fer, et je ne sais pas résister aux larmes d'un vieillard, je vais vous proposer un arrangement.

— Dites, dites, monsieur Taboureau, s'écria Jacobus.

— Attendez un instant.

Il prit une feuille de papier timbré et écrivit une vingtaine de lignes.

— Tenez, dit-il en le donnant à lire à Jacobus.

Le vieillard lut les vingt lignes avec une expression de surprise qui alla toujours croissant jusqu'au dernier mot.

— Ah çà! est-ce une plaisanterie? dit-il enfin. Est-ce que réellement vous vous contenteriez de cela en garantie des trois cent mille francs que j'ai reconnu vous devoir?

— Je m'en contente, faute de mieux, que voulez-

vous? Vous n'avez rien, ce titre repose au moins sur une probabilité, et si légère, si invraisemblable qu'elle soit, cela vaut toujours mieux que rien.

— Alors contre ma signature apposée au bas de ce papier, vous allez me rendre ma partition?

— A l'instant même.

— Je signe, mais je m'engage à vous envoyer de New-York tout ce que me rapportera mon *Josué* car cet écrit n'est qu'un chiffon de papier et ne saurait jamais être autre chose, je vous en donne ma parole.

Jacobus signa, remercia Taboureau de sa générosité et emporta sa partition, qu'il palpait et regardait en route avec la tendresse frénétique d'un père pour son enfant ou d'un avare pour son trésor.

A Jacobus succéda immédiatement un troisième individu, qui entra brusquement, ferma la porte à double tour derrière lui, et vint se jeter dans un fauteuil, très-pâle et très-ému.

C'était Hector Hervieux.

CONSTANT GUÉROULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE [1]

RÈGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

I

UN CHAPITRE PAR CORRESPONDANCE

Yann à Genofsa.

Tours, 10 avril.

Un déraillement m'oblige à passer quelques heures à Tours, et j'en profite, cher ange, pour te dire bien vite que je t'aime.

Je me sens un peu fatigué de mon voyage, car il m'est de toute impossibilité de dormir en chemin de fer.

Lors même, d'ailleurs, que j'en aurais eu la moindre envie, je n'aurais pu la satisfaire; je me trouvais en effet assis entre un poète qui rêvait tout haut, et un énorme Anglais, qui, non content de souffler en si bémol, ronflait encore en ré dièse, ce qui ne manquait pas d'être fort désagréable pour mes oreilles.

1. Voir les *Amours de contrebande.*

Je t'avoue donc que c'est sans peine que je me suis vu dans la nécessité de passer quelques heures dans la charmante capitale de la Touraine; je me trompe, cependant, n'est-ce pas pour moi un jour tout entier de perdu, puisque je suis loin de ma chère Genofsa?

Je cherche, du reste, à tromper mon ennui en conversant avec elle, et je profite de l'occasion pour lui faire quelques recommandations au sujet de ses études.

Je désirerais donc que, pendant mon absence, ma gentille élève apprît les fugues de Bach, et fût à même de me chanter à mon retour les deux partitions de *Guillaume Tell* et du *Barbier*.

J'espère qu'elle daignera se montrer obéissante, et nous prouver que son désir de parvenir est toujours le même.

M. le marquis Joannic de Kernevelan, notre ami commun, est chargé de te remettre ces divers ouvrages.

J'ai l'air de plaisanter en ce moment, et je suis triste, pourquoi? ne m'aimerais-tu plus, ma Genofsa chérie? cette pensée est folle, n'est-ce pas?

Pardonne-moi, chère âme, je t'aime! oui, je t'aime!...

Voici la cloche qui sonne, je me hâte de clore ma lettre, et j'y dépose, à ton intention, une foule de baisers.

Au revoir, mon ange, et à bientôt.

Celui qui t'aime,

YANN DE KERGALL

Yann à Joannic de Kernevelan.

Tours, 10 avril.

MON CHER JOANNIC,

Sois donc assez bon pour passer chez Genofsa et pour lui remettre les deux partitions de *Guillaume* et du *Barbier*.

Tu les prendras rue Dauphine, chez Colombier.

Demande-lui, en même temps, les *fugues de Bach*.

J'ai prévenu Genofsa de ta visite, elle t'attend, souviens-toi de la promesse que tu m'as faite.

Je n'ai que le temps de te serrer la main en me disant, pour la vie, ton ami dévoué.

YANN DE KERGALL.

Yann à Genofsa.

Nantes, 11 avril.

Me voici à Nantes, je suis brisé de fatigue, et je vois tous les objets danser autour de moi, en un

mot, je suis si étourdi, pour ne pas dire plus, qu'il me faut tout l'amour que je ressens pour toi pour tenir la promesse que je t'ai faite de te donner de mes nouvelles.

Genofsa, m'aimes-tu comme je t'aime ?

Mon souvenir te fait-il éprouver ces sensations profondes qui sont l'amour ?

Tu trouves étranges, sans doute, ces questions, mais c'est que probablement tu ignores tout ce que je souffre depuis que je suis loin de toi.

Hélas ! dès l'instant où je me suis vu séparé de toi, il m'a semblé qu'un vide immense se faisait autour de moi, et des larmes ont mouillé mes paupières...

Et toute la nuit, nuit bien longue de souffrance et d'insomnie, les fantômes les plus bizarres ont envahi mon cerveau.

Oh ! s'il me fallait ne plus te revoir !... mais, j'en mourrais, car j'ai bien souffert pendant ces quelques heures !...

Lorsque tu m'écriras, ma chère petite Genofsa, répète-moi, répète-moi, à satiété, que tu m'aimes, et que tu n'aimes que moi.

Je suis fou, n'est-ce pas ?

Oui, tu as raison, je suis vraiment fou, mais c'est d'amour pour toi.

Que ne puis-je te retracer les gracieuses images que ton doux souvenir fait naître autour de moi ; c'est de l'ivresse, c'est du bonheur ; mais un bonheur pur, éthéré, divin, quelque chose qui ne se peut exprimer, mais qui rend bien heureux...

Quelle douce chose que l'amour, quand l'objet aimé ressemble à ma Genofsa !...

Aime-moi de ton côté, et si ce n'est par amour, que du moins ce soit par pitié.

Quelle cruelle pensée vient de se faire jour dans mon esprit ! je me suis dit que peut-être tu m'oublierais... et... cette idée vient de me causer une sensation si atroce, que j'en tremble encore de tous mes membres... Vite écartons ce vilain souvenir en songeant que notre Genofsa est trop belle pour que son âme ne le soit pas plus encore...

Vainement je cherche à distraire ma pensée, je ne puis y parvenir.

Tu me pardonneras d'avoir laissé déteindre sur ces pages les sombres idées qui peuplent mon cerveau, mais c'est plus fort que moi... n'ai-je pas mille sujets de pleurer?... et je te l'avoue, dussé-je paraître ridicule, je ne puis empêcher mes larmes de couler, car je suis triste, et c'est vainement que je cherche un instant de calme en songeant à ces deux beaux yeux qui sans cesse me font rêver ; je ne puis arracher le sombre voile qui de toute part m'environne.

Je t'aime, mon ange chéri, et t'envoie mille baisers.

YANN.

Yann à Joannic.

Nantes, 12 avril.

Je voulais, dès hier, t'écrire quelques lignes, mais je me suis trouvé tellement harassé, que je n'ai pu faire autre chose que de me jeter tout habillé sur mon lit, où, paraît-il, j'ai ronflé pendant douze heures comme un uhlan.

Je me sens un peu mieux aujourd'hui, et en attendant la chaise de poste qui doit me conduire à La Roche-Bernard, je m'empresse de t'envoyer de mes nouvelles.

Ma tristesse est toujours plus grande, et il me semble qu'elle augmente encore à mesure que je touche de plus près au terme de mon voyage.

J'aimais tant mon père, aussi en songeant que je ne le reverrai plus, je le regrette mille fois plus encore.

Eh quoi ! il ne me sera plus donné de l'apercevoir? je n'entendrai plus sa grosse voix me répéter son vieux refrain :

— Allons gamin, *vire à babord, nage à tribord, et toutes voiles dehors, arrime gaiement.*

Ce qui voulait dire que, dans la vie, il fallait toujours avancer sans crainte de se briser contre les écueils qui bordent la côte.

Mon pauvre père ! il était brusque peut-être, mais quelle bonté se cachait sous cette apparente brusquerie!

Une chose qui contribue plus encore à augmenter ma tristesse, c'est de penser au chagrin de ma tante : pauvre femme, comme elle va se trouver seule !

Je n'ignore pas que tant que je vais rester auprès d'elle c'est moi qui supporterai les tempêtes de mauvaise humeur accumulées dans son cœur ; mais que m'importe si cette petite concession peut lui faire oublier son chagrin ? je suis prêt à me sacrifier de grand cœur.

Dans quelques heures je serai donc chez moi, trop tard, hélas !

Pourquoi le sort est-il venu me frapper aussi rudement, et me séparer de tout ce que j'aime, en me privant de mon père et en me contraignant à m'éloigner de toi et... d'elle ?...

Quand l'amour sera venu heurter à la porte de ton cœur, tu comprendras alors tout ce que l'on souffre en se voyant brusquement arraché à celle que l'on aime.

Ma tête est tellement brouillée que je ne sais, en vérité, ce que j'écris ; pardon mille fois, cher ami, de mes incohérences, et crois bien que je n'en suis pas moins toujours ton bien dévoué,

YANN DE KERGALL.

P. S. — Réponds-moi, au château de Kergall, par La Roche-Bernard (Morbihan).

N'oublie pas d'aller la voir, et parle-moi longuement d'elle.

YANN.

Genofsa à Yann de Kergall.

Mon cher petit Yann,

Je viens de recevoir la bonne lettre que tu m'adresses de Kergall, et, bien vite, je m'empresse d'y répondre.

Tu manifestes le désir de m'entendre parler de moi dans les plus grands détails, que puis-je donc te dire que tu ne saches déjà, et quels changements veux-tu qui se soient produits dans ma paisible existence ?

J'ai beaucoup pleuré depuis le jour de ton départ, et je pleure encore, même en t'écrivant, car en jetant les yeux autour de moi, je trouve ma chambre bien grande, et j'y suis bien seule.

C'est en vain que M. Joannic qui, du reste, est excellent pour moi, cherche à me distraire, je ne puis y parvenir, ne me manque-t-il pas quelque chose, puisque mon Yann est absent ?

La musique elle-même n'a plus pour moi les charmes qu'elle avait naguère, et cependant, je travaille sans trêve ni merci, et je pourrais déjà chanter par cœur tout le rôle de Mathilde, de *Guillaume*.

Les fugues me paraissent bien difficiles, et si ton souvenir n'était pas là pour relever mon courage, oh ! je crois que je n'aurais jamais la force de les travailler.

Un doux espoir me soutient heureusement, c'est qu'un bon baiser de mon Yann adoré viendra me récompenser de ma persévérance. Puis je relis tes lettres, et je suis heureuse en songeant que tu m'aimes.

Penser que tu ne m'oublies pas, c'est là mon plus grand, mon unique bonheur. Mais moi non plus je ne t'oublie pas, car je pense à toi du matin au soir et du soir au matin.

Vous voyez donc bien, monsieur, que vous n'êtes pas le seul à aimer, puisque de par le monde il se trouve un cœur dont les battements répondent aux battements du vôtre.

Hier au soir, la chaleur était étouffante, j'allai m'accouder sur le rebord de la fenêtre, et je restai là quelques instants à rêver. Soudain j'entendis chanter un rossignol, et je me pris à pleurer amèrement; je l'avais cependant bien souvent écouté ce gentil chantre des nuits, mais alors tu étais près de moi, ma main reposait dans la tienne, et mes yeux se miraient dans les tiens; seule en ce moment je n'eus pas la force de l'écouter plus longtemps, je fermai bien vite la fenêtre.

Je t'entends d'ici me prodiguer les noms d'enfant, de petite fille; tu as raison, mon ami, je suis tout cela, mais parfois c'est plus fort que moi, il faut que je pleure.

Probablement c'était hier mon jour, et comme j'étais seule, j'en ai, ma foi, largement abusé.

Je suis plus calme aujourd'hui, j'ai d'ailleurs en m'éveillant aperçu un joyeux rayon de soleil qui se jouait sur mon lit et j'en ai tiré sur-le-champ les plus favorables augures.

N'ai-je pas eu mille fois raison, puisque je viens de recevoir une lettre de toi, et que tu me permets d'y répondre : deux bonheurs à la fois ?

Comme tu le vois, je profite amplement de la permission que m'a octroyée mon seigneur et maître, et je lui débite toutes les folies qui me passent par la tête.

Et cependant, si je ne craignais de le fatiguer, comme je préférerais, à tous ces mots vides de sens, lui réciter ce charmant verbe : J'aime! tu aimes! etc.

J'espère, mon cher seigneur, que vous daignerez croire que votre petite Genofsa ne se fait pas faute de le répéter, et qu'elle n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle vous l'entend dire.

Au moment où j'allais terminer ma lettre, j'entends frapper à ma porte, j'hésite avant que d'aller ouvrir, car, depuis certaine visite; qui vous a si fort mis en colère, monsieur, je suis devenue très-prudente; mais comme on continue à frapper plus fort, je demande :

— Qui est là ?

— Moi, me répond-on.

La voix m'était inconnue.

— Qui, vous?

— Moi, pardine, Yvon.

— Je ne vous connais pas ; de quelle part venez-vous?

— C'est une lettre...

— Mais de qui?

— Eh pardine donc, de M. le marquis...

— De M. le marquis?...

— Mais oui, de M. le marquis, qui m'a dit de l'apporter à mademoiselle Genofsa.

— Comment s'appelle-t-il, votre marquis ?

— M. de Kernevelan, pardine donc.

Ma foi, je ne pus retenir un éclat de rire, en songeant à la peur que j'avais éprouvée; il ne m'était pas même venu à la pensée que ce marquis pût être ton ami Joannic.

J'allai donc ouvrir, et je vis devant moi une sorte de paysan bas-breton, qui me dit en s'inclinant :

— C'est-y bien vous qui êtes la demoiselle?

— C'est bien moi, mon ami.

— Dame, faites excuse, car ne vous connaissant pas.

Ce d'Amezeuil.

(La suite au prochain numéro.)

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER et Cie.
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

Le Numéro : 10 centimes. N° 159 14 Octobre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

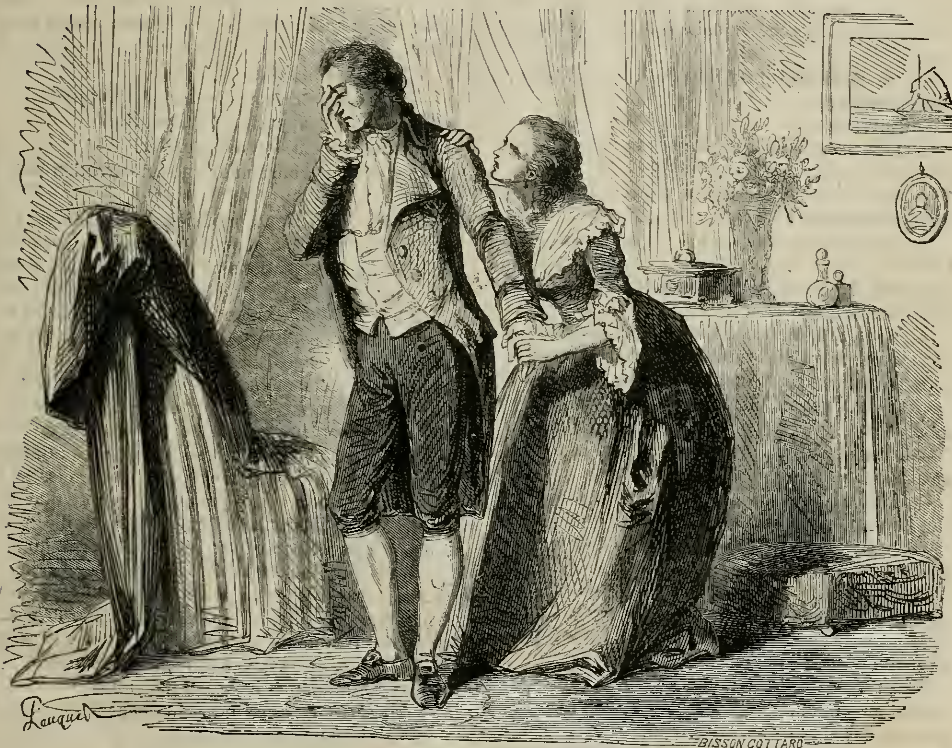
PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER[1]



Il a raison, dit la fille les doigts serrés, demain il n'y paraîtra plus.

X

LES CONFIDENCES DE BIZOT (*suite*).

Bizot disait tout bas, en serrant les poings :

— Oh ! je te graisserai, toi !

Rosalie continua :

— Ce que je sais pertinemment, c'est qu'il est l'ami sincère et dévoué de mon père...

Bizot regarda longuement sa fiancée, puis, avec son bon sourire, il lui dit :

— Votre bon petit cœur se refuse toujours à croire aux coquins.

— Que voulez-vous dire, Eustache ?

— Ecoutez.

La bouche demi ouverte, Rosalie écoutait.

1. Voir à partir du numéro 155.

— Hier soir, en sortant d'ici, voulant suivre Friquet pour savoir sa demeure, je me cachai dans la rue Saint-André-des-Arts. Au bout d'une demi-heure, il sortit; il était temps, j'étais à moitié gelé. Je le suivis, et je crus qu'il était entré dans la maison n° 4 de la rue Cassette... J'attendais pour m'en assurer, regardant si je voyais des fenêtres s'éclairer, lorsque tout à coup une femme vint, qui appela Friquet, en lui disant :

— Jacques ! jette-moi le passe-partout...

— C'est toi? dit Friquet, et il le lui jeta. La femme entra. Mamzelle Rosalie, savez-vous quelle était cette femme?

— Assurément, non.

— C'était Marie-Reine.

— Marie-Reine ! fit Rosalie étourdie.

— Oui, Marie-Reine. Vous voyez la jolie société qui a les faveurs de votre papa.

— Cet homme, cette femme sont...

— Oui, mamzelle... sont des canailles, qui, dans un but que je cherche, exploitent votre malheureux père.

— Les misérables ! dit Rosalie. Puis elle ajouta, réfléchissant :

— Que faire ?

— Que faire ? C'est bien simple : tout dire à votre père.

— Naïf ! il ne vous croira pas, et c'est à vous qu'il en voudra.

— Comment, à moi !... Alors que voulez-vous faire ?

Rosalie, l'œil fixe, réfléchissait. Au bout de quelques minutes, elle dit à Bizot :

— Ecoutez, Eustache, ne dites à personne ce que vous avez vu, allez souvent à la rue Cassette, tâchez de savoir les heures où Marie-Reine va retrouver Mᵉ Friquet, et là alors vous y conduirez mon père.

— Tiens, tiens, mais c'est une idée, ça !... Oh ! que c'est malin, les femmes.

— Surtout, fit Rosalie, pas un mot à personne... Retournez dans la boutique, voici du monde.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ? dit Bizot.

Les amoureux étaient trop occupés de leur découverte, et ils n'entendirent pas, après le récit de Bizot, le bruit d'un pas qu'on faisait léger qui s'éloignait.

C'était celui de Marie-Reine. Collée à la porte, elle avait tout entendu ; dix fois elle s'était contenue pour ne pas aller éteindre dans sa gorge le récit du conteur ; enfin sachant tout, elle sortit par la porte de l'allée et courut à la rue Cassette.

XI

LES MONSTRES.

Lorsque Marie-Reine frappa à la porte de Friquet, on ne lui répondit pas ; cependant, elle avait entendu du bruit. Elle frappa encore et écouta l'oreille appuyée sur la porte ; cette fois encore elle entendit du bruit, elle sentit même que l'on venait et qu'on regardait par le trou de la serrure.

La porte s'entre-bâilla et Friquet, qui parut, lui demanda :

— Que veux-tu ?

— J'ai à te parler absolument.

— Je ne puis te recevoir... reviens dans un quart d'heure...

— Bien ! fit la fille.

Elle ne demanda pas d'explication ; il y avait entre ces deux êtres une confiance telle que Marie-Reine descendit sans préoccupation. Elle gagna la place Saint-Sulpice, entra à l'église et pria.

Oui, elle pria ! elle pria pour être sauvée du danger qui la menaçait.

Friquet, après avoir congédié Marie-Reine, était rentré dans sa chambre.

Cinq personnes, d'ailleurs distinguées, vêtues avec une certaine recherche, étaient autour de la table.

— Eh bien ? fit l'une.

— Ce n'est rien, monseigneur, dit Friquet ; c'est un agent qui m'apportait un rapport.

— Bien, fit celui qui avait parlé.

Puis, comme continuant une conversation interrompue, il ajouta :

— Je continue donc, monsieur. La police est sur nos traces, toute tentative est momentanément impossible ; les conventions du traité d'Amiens, réclamées par Buonaparte, ne seront pas remplies par l'Angleterre : j'en ai reçu l'avis ce matin. Malte ne sera pas évacuée, la guerre recommence donc immédiatement ; avec la guerre, l'occasion se représente-t-elle d'elle-même, nous armons la Vendée, et, en l'absence du chef du pouvoir, nous tenterons un mouvement sur Paris avec des chances de succès... Aujourd'hui, voici les ordres reçus : quitter Paris au plus tôt car Fouché est à nos trousses ; il connait nos noms et nos plans, il n'ignore que nos demeures, ce matin, du moins... Je conseille donc à chacun de nous de ne pas rentrer chez lui et, par des chemins différents, de gagner la frontière.... Pour qui veut passer en Allemagne, des amis sont à Kehl ; pour qui veut regagner l'Angleterre, des bâtiments anglais croisent entre Brest et Roscoff, et des amis attendent à Saint-Pol de Péan... Maintenant, séparons-nous.

Les six hommes se levèrent, causèrent encore quelques minutes, et sortirent, reconduits par Friquet, qui, l'échine courbée, leur ouvrit la porte.

Celui qui avait parlé dit à Friquet :

— Vous savez, mon ami, que l'avis vous concerne également : ne couchez pas ici ce soir.

— Oui, monseigneur, dans dix jours je serai à Londres.

Friquet était rentré dans sa chambre, il avait remis les siéges en place, lorsqu'on frappa ; c'était Marie-Reine.

Elle ne demanda pas à Jacques Friquet quels étaient les gens qui l'obligeaient à être reçue sur le

carré; elle entra vivement dans la chambre, poussa la porte de la pièce d'entrée et dit :

— Tout est découvert.

— Quoi ? qu'est-ce que tu me dis ? fit Friquet se demandant si Marie-Reine n'avait pas entendu ce qui venait de se dire chez lui, puisqu'elle en répétait une phrase.

— Je te dis qu'hier le soldat qui doit épouser Rosalie t'a suivi.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il est resté à la porte et m'a vue y venir à mon tour.

— Ah ! ah ! dit Friquet, le front plissé, l'œil sanglant; pourquoi me suivait-il ?

— Je l'ignore.

— Et il a tout conté à Trumeau ?

— Non, il a tout conté à Rosalie. C'est cette conversation que j'ai entendue.

— Qui a pu lui donner l'idée de me suivre... Est-ce Trumeau ?

— Mais non. Voici ce qu'il a dit : « Pour des raisons particulières et pour être agréable à mon ami le ministre de la police, j'ai besoin de connaitre l'adresse de Friquet... »

— Il a dit cela... il est donc de la police ? Ah ! je comprends tout alors, notre arrivée ici dénoncée, les recherches dirigées contre nous... comment, cet imbécile est un mouchard... oh !

Et levant les bras, marchant à grands pas dans la chambre, haussant les épaules, Friquet, se demandant s'il comprenait bien ce qu'on lui disait, répétait sans cesse :

— Ce naïf... ce grand niais... joué par lui.

— Ecoute-moi, fit Reine, ce n'est pas tout.

— J'écoute, dit Friquet, tombant sur une chaise et passant la main sur son front moite de sueur.

— Avec Rosalie, ils ont convenu ensemble de nous perdre ; Rosalie qui est femme, a compris que son père ne croirait pas nos relations ; elle a donc dit qu'il fallait ne pas parler, mais agir.

— Comment, agir ?

— Oui. Bizot doit espionner chaque jour en bas; lorsqu'il sera assuré de l'heure probable à laquelle nous nous voyons habituellement, il doit amener Trumeau.

— Et c'est avec moi que ces sots veulent jouer ce jeu... Ah! ah! les enfants... mais je les briserai... comme tout ce qui se met devant moi.

Et, prenant une chaise, il la jeta et la brisa.

— Voyons, Jacques, pas de colère vaine; qu'allons-nous faire.

Friquet se plaça devant Marie-Reine les bras croisés, et, après l'avoir regardée une grande minute, il dit :

— Reine, es-tu toujours décidée à conquérir quand même et par tous les moyens la fortune ?... Es-tu toujours mon aide et ma complice pour avoir les biens de mon ami Trumeau ?...

— Oui, fit Reine avec un accent cruel, je suis surtout décidée à me venger de cette fille qui, depuis trois ans, me marche sur l'âme et le cœur.

— Tu sais, Reine, reprit Friquet, tu sais qu'on ne me résiste pas.

Marie-Reine baissa la tête, et se jeta dans ses bras...

— Eh bien! écoute, continua-t-il en lui parlant à l'oreille, d'une voix sourde qui aurait glacé le sang du plus brave : me dénoncer à la police, c'est me prendre ma vie, et c'est briser la tienne, et moi... je tue qui veut me tuer.

— La tuer! fit Marie-Reine avec un regard méchant, et il y eut presque un sourire sur ses lèvres.

Friquet continua :

— En l'an II, dans la même maison, la nièce de Trumeau, Marie-Jeanne Cervenay, voulut me résister... Elle avait seize ans...

— Eh bien!

— Tu sais bien, Marie-Reine, qu'on ne me résiste pas... Elle voulut faire la même œuvre que tentent aujourd'hui ces deux imprudents...

— Et?... fit Marie-Reine, tremblante et regardant l'œil fixe.

— Le soir du 6 fructidor, après le dîner de famille, elle me menaça de parler à son oncle. Le lendemain, le 7 fructidor, au matin, ne la voyant pas descendre, on monta chez elle, et l'on trouva son cadavre raidi au pied de son lit.

— Oh! fit Marie-Reine épouvantée.

— Est-ce que tu recules, Reine... Tu ne veux pas te venger de Rosalie ?

— Oh! si, dit-elle, se redressant à ce mot exécré.

— Marie-Reine, le paquet d'arsenic est dans le tiroir près l'escalier... Charge-toi de Rosalie. Moi, je me charge de l'homme... Au revoir, fit-il, et il poussa la misérable en disant :

— En revenant du cimetière, nous causerons de nos affaires... Au revoir, et maintenant occupons-nous de Bizot.

XII

BIZOT ÉCRIVAIN.

Le soir du 9 nivôse, Eustache Bizot revenait chez Trumeau savoir si le jour du mariage avait été fixé. Il ne trouva que Rosalie et sa sœur Marie. Elles lui dirent que Trumeau n'avait encore rien décidé et que c'était maintenant à lui de le presser.

— Eh bien! fit Bizot décidé, ça ne sera pas long.

— Qu'allez-vous faire ?

Bizot fit signe de l'œil que l'enfant était de trop. Rosalie comprit et se tut.

Un quart-d'heure après, Marie Trumeau alla dans l'arrière-boutique, s'occuper des soins du ménage. Rosalie demanda :

— Que comptez-vous faire, Eustache ?

— Voici, m'amzelle, fit celui-ci, après avoir jeté un regard autour de lui. Vous pensez bien que depuis ce matin, je n'ai pas perdu mon temps, n'est-

ce pas... J'ai été remuer le quartier par là. Je me suis informé, et je sais maintenant...

— Quoi ?

— Que tous les deux jours, de dix heures à onze heures du matin, Marie-Reine va chez Friquet.

— A l'heure où soi-disant elle est au marché.

— Tout juste... Il s'agit donc de prévenir votre père... que, demain, je viendrai le chercher pour lui faire voir ce petit tableau-là...

Rosalie réfléchit quelques minutes, puis elle dit :

— Non, je ne puis pas faire cela.

— Comment il ne faut pas faire cela? demanda Bizot étonné.

— Je ne vous dis pas cela... je dis que ce n'est pas à moi de parler à mon père de semblables choses ; au contraire, il est bon que mon père croie que j'ignore toutes ces infamies, et que ce soit vous seulement qui le lui disiez.

— Ah! je veux bien, mais c'est que j'ai promis à la maman de revenir tôt, et je ne pourrai pas l'attendre.

— Ah ! mais tant mieux, il ne faut pas lui dire ce soir, il ne pourrait pas se contenir et tout serait manqué demain.

— Vous pensez à tout, mamzelle Rosalie. Eh bien ! que dois-je faire ?

— Ecrivez-lui une lettre qui l'inquiète et qui ne lui dise rien... qui l'oblige à ne pas manquer de se trouver ici quand vous viendrez le chercher.

— Oui, c'est ça.

Rosalie se retira du comptoir, offrit sa place à Bizot et, lui donnant une feuille de papier, lui dit :

— Voyons, écrivez.

Bizot était très embarrassé. On lui avait appris à lire et à écrire à peu près, il savait bien s'expliquer, mais il était incapable de coucher une phrase sur le papier.

Il prit une plume, la tailla, la retailla, regarda le bec, se gratta le nez, la tête; enfin, accoudé, le menton sur la paume de la main, tous les doigts dans la bouche, il chercha.

— Eh bien ? fit encore Rosalie, se jouant malignement de l'embarras du pauvre garçon.

— Eh bien!... eh bien!... c'est le commencement qui est difficile à trouver... Pardi, si j'avais le commencement, ça irait tout seul.

— Je vous le dicte, dit en riant Rosalie.

— J'écoute.

— « Monsieur Trumeau. » Voilà...

— Ah ! vous vous moquez de moi... J'avais trouvé ça...

— Allons, je continue, fit-elle en souriant.

Et elle dicta :

« Monsieur Trumeau,

» Je vous ai vainement attendu pour vous parler d'une affaire grave.

» Soyez là demain matin ; je venais vous prévenir de ce qui se trouve autour de vous...

» N'y manquez pas, au nom de Dieu.

» Votre,

» EUSTACHE BIZOT. »

» Nonidi de nivôse an XI.

— Voilà qui est fait... C'est lisible.

Et il montra la lettre à Rosalie.

— Oh! oui, fit celle-ci en souriant.

Il avait raison, Bizot, son écriture était lisible, sa lettre avait quatre lignes et elle tenait toute la page.

— Maintenant, à demain.

— C'est ça... et soyez là de bonne heure.

— On y sera... Au revoir.

Bizot avait fait déjà dix pas hors de la boutique, il revint.

Tout confus, les yeux baissés, le grand garçon balbutia, plutôt qu'il ne dit :

— C'est bête comme tout... j'ose pas... et au point où nous en sommes...

— Quoi donc?... fit Rosalie, qui rougissait.

— Je ne sais pas pourquoi je voudrais vous embrasser ce soir.

— Embrassez-moi, Eustache.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent; quand leurs lèvres se touchèrent, comme malgré eux de grosses larmes coulèrent sur les joues...

Bizot se sauva, essuyant ses yeux et disant :

— C'est-il bête, ça... c'est-il bête !

Rosalie, appuyée sur la porte, laissant ses larmes couler, suivit son fiancé des yeux; quand il eut tourné le quai, seulement elle rentra, et, pendant dix bonnes minutes, elle chercha vainement à retenir ses sanglots.

Bizot s'était dirigé vers le ministère de la police.

Quand il demanda son ami le ministre, on l'adressa à un bureau.

L'employé lui dit que ce soir-là, le ministre le priait d'écrire les renseignements qu'il pouvait avoir sur la personne en question, ne pouvant le recevoir.

— Ça tombe bien fit Bizot; je suis justement pressé, donnez-moi du papier.

Quand on lui en eut donné, de sa grande écriture il écrivit :

« Jacques Friquet demeure rue Cassette, 4, au deuxième étage.

L'employé prit l'adresse et dit :

— M. le ministre aura ce papier demain.

— Oui, oui... Bien des choses à Son Excellence en même temps.

— Je n'y manquerai pas, fit en se retenant de rire, l'employé.

Bizot, tranquille, courut chez sa mère.

Le soir, lorsque Trumeau était rentré, il avait lu la lettre ; quand Marie-Reine le vit, elle lui demanda, tant il semblait préoccupé :

— Mais qu'avez-vous donc ?...

— Encore une nouvelle affaire... sans doute relative au mariage... et à laquelle je ne comprends rien... C'est une lettre d'Eustache. Tiens, lis...

Marie-Reine devint pâle en la lisant, mais Trumeau ne le vit pas.

Elle garda la lettre... Trumeau se mit au lit.

Dès qu'il fut endormi, Marie-Reine courut tout d'un trait à la rue Cassette.

Ayant lu la lettre, Friquet eut un méchant sourire.

— Tu vois qu'il est temps, Reine... Je garde cette lettre... Il n'y a plus à reculer. Es-tu décidée ?

Marie-Reine s'enveloppa dans son manteau, et prête à partir elle embrassa Friquet en lui disant tout bas :

— Elle sera morte demain.

XXIII

LA LETTRE DE BIZOT.

Marie-Reine étant partie, Friquet, resté seul, se promena dans la chambre.

Fébrile, impatient, il se fouillait le cerveau pour échapper à la mine creusée sous ses pas. Il fallait au plus tôt sortir de la situation où on l'avait acculé.

Friquet était depuis trois ans activement recherché par la police. En venant à Paris, amenant Marie-Reine, sa complice, il avait vendu sa charge d'avoué; le produit, grevé et hypothéqué, avait été anodin, et, pour atteindre le résultat du plan criminel dressé contre Trumeau, il était au service des émigrés. C'était un agent utile, brave et intelligent, sans scrupules, ne reculant devant rien, et considérant l'assassinat comme un moyen tout naturel.

Il avait été dénoncé à la police comme un homme dangereux, ayant participé à l'affaire de la machine infernale.

Friquet n'ignorait pas que tous les moyens étaient employés pour le prendre; il avait, dans les bureaux de la police même, un homme qui le tenait au courant des renseignements reçus sur lui et sur ceux qu'il recevait...

Il s'arrêta tout à coup et chercha sur la table; parmi les papiers, il prit une carte sur laquelle étaient ces mots :

« Demain avant le jour ordre de vous arrêter, rue Cassette, 4. »

— Oui, dit Friquet, c'est cet imbécile qui aura été me dénoncer. Allons, il n'y a pas à hésiter... Il faut que je me défasse de cet homme...

En disant ces mots, il s'assit et, s'accoudant sur la table, la tête dans sa main, il pensa.

Quelques minutes après, il se leva; un sourire infernal s'étendait sur son visage.

— Ah ! ah ! dit-il, je vais le tuer avec ses armes.

Friquet fit alors chez lui une longue perquisition dans laquelle il ramassa tous les papiers dangereux à garder, et les jeta au feu : la cheminée en était pleine. Reprenant sa place à la table, il prit la lettre de Bizot et que Marie-Reine lui avait donnée, et la plaçant devant lui pendant une grande heure, il la copia, la recopia, en imitant l'écriture. Quand il fut sûr que le plus habile expert ne pourrait pas reconnaître la lettre vraie de la fausse, il jeta encore au feu tous les papiers qu'il avait griffonnés et prit la lettre de Bizot, et écrivit entre les lignes :

« Monsieur Trumeau,

» Je vous ai vainement attendu pour vous parler d'une affaire grave. *Je voulais vous dire qu'il ne faut pas que vous* soyez là demain matin, je venais vous prévenir de ce qui se trame autour de vous. *On doit venir vous arrêter; tout est découvert. Brûlez tout.*

» N'y manquez pas, au nom de Dieu *et du Roi...*

» Votre chef,

» BIZOT.

» Nonidi de nivôse, an XI. »

Quand il eut terminé, Friquet regarda son œuvre, il sourit, il était satisfait, et, en effet, il était absolument impossible de voir deux écritures dans la lettre.

A la flamme de la bougie, il brûla tout le haut de la lettre, de façon à ce que le nom de Trumeau fût enlevé.

La lettre, noircie et brûlée, restait ainsi conçue :

Mon

Je vous ai vainement atten... vous parler d'une affaire grave. Je voulais... qu'il ne faut pas que vous soyez là demain matin... ce qui se trame autour de vous; on doit venir vous arrêter, tout est découvert.

Brûlez tout... Dieu et du roi.

Votre chef,

BIZOT.

Nonidi de Nivôse an XI.

Friquet alla à la cheminée, où tous les papiers brûlés formaient un tas énorme; il glissa dessous la lettre de Bizot. Ceci fait, il enferma ses vêtements dans une valise, et il partit en disant :

— Mon œuvre est faite; maintenant à Reine de s'occuper de l'autre.

Il remonta la rue de Vaugirard; presque arrivé à la barrière, il entra dans une maison : au-dessus de la porte, on lisait :

« Lait chaud soir et matin. »

Une heure après, la porte cochère de la maison s'ouvrait. Friquet, habillé en roulier, le fouet sur le cou, conduisait une charrette dans laquelle deux hommes étaient couchés sur des sacs de grain.

— Hue là, fit Friquet.

La charrette descendit la rue de Vaugirard et prit la rue Cassette; il était dix heures et demie du matin.

Un rassemblement nombreux stationnaient devant la maison du numéro 4, les uns parlaient d'une

bande de faux-monnayeurs qu'on venait d'arrêter; les plus renseignés disaient qu'il s'agissait simplement de l'arrestation d'un assassin caché dans la maison.

Friquet, qui savait à quoi s'en tenir, n'alla pas aux informations; il prit la rue des Quatre-Vents et la rue Dauphine; lorsqu'il fit tourner le cheval par la rue Saint-André-des-Arts, un des hommes couchés dans la voiture lui demanda :

— Quel diable de chemin prenez-vous donc?...

— J'ai quelqu'un à voir place Saint-Michel.

— Dépêchez-vous : j'ai hâte d'être hors Paris.

Friquet obéit et fouetta les chevaux pour aller plus vite.

Arrivé place Saint-Michel, Marie-Reine était sur la porte; à un signe de Friquet, elle vint vers lui.

Friquet prit un chou dans sa voiture et le tendit à Marie-Reine; celle-ci feignit de le marchander et elle lui dit :

— Tu pars pour longtemps!

— Non, pour un mois au plus... Et Rosalie?

— Elle a bu la première potion... Et Bizot?

— Dans une heure il sera arrêté.

— Arrêté?

— Oui; Trumeau regarde où tu es... prends le chou, va-t-en. Il faut que Rosalie meure.

— Ce soir, répondit fermement Marie-Reine, et elle retourna à la boutique sur la porte de laquelle était effectivement Trumeau.

— Hue-là!.... hue donc toi... beugla Friquet en zébrant les chevaux de coups de fouet...

XIV

LES ENVOYÉS DU CITOYEN MINISTRE.

Au petit jour Bizot s'était levé; depuis son retour à la maison, c'est lui qui était de corvée, comme il disait. Il obligeait sa vieille mère à rester couchée, et la pauvre bonne femme enrageait, tant l'habitude a de féroces exigences. Une fois six heures sonnées, elle avait beau faire, se tourner ou se retourner, elle ne pouvait plus retrouver le sommeil.

Mais elle savait qu'elle faisait plaisir à Eustache, en lui laissant croire qu'elle avait trois heures de repos de plus, et elle ne bougeait pas. Elle faisait semblant de ronfler lorsqu'elle entendait le pas de Bizot devant la porte; le bon garçon marchait pieds-nus pour ne pas éveiller sa mère.

La mère Bizot tenait un petit commerce d'herboristerie et d'épicerie rue Saint-Paul, n° 48.

Debout dès l'aube, Bizot avait ceint le tablier blanc, le devant de sapeur, ainsi qu'il l'appelait; il avait ouvert la boutique, astiqué le comptoir, les balances, les mesures, et avec son fusil à poil (le balai), il achevait le ménage.

Il était neuf heures eviron, le nettoyage terminé, Bizot avait été au buffet, il avait pris la miche de pain, en avait coupé une immense tartine et l'avait couverte d'une épaisse couche de raisiné, et il s'était placé sur le pas de la porte pour se livrer à l'engloutissement de ce déjeuner sommaire.

Tout à coup il vit se diriger vers la maison trois hommes à mine singulière.

— Qu'est-ce que ces gens-là? fit Bizot; à qui diable en veulent-ils?

Les trois hommes, après avoir regardé le numéro de la maison, s'avancèrent vers Bizot. L'un, qui paraissait commander aux autres, demanda :

— Le citoyen Eustache Bizot, ex-garde consulaire?

— C'est moi, messieurs; si vous voulez entrer...

—Les trois hommes entrèrent. Bizot demanda alors :

— Qu'y a-t-il pour votre ministère?

— Nous avons ordre, citoyen, de nous emparer de votre personne.

— Moi!... fit le pauvre garçon abasourdi; mais pourquoi?

— Je l'ignore.

— Mais qui me fait arrêter?

L'agent, croyant que Bizot demandait à voir le mandat d'amener, le lui montra.

Bizot lut et vit qu'il était signé Fouché.

— Ah! très-bien, fit-il, je comprends... C'est pour ce que j'ai dit hier... Oui, c'est mon ami le ministre qui me demande.

Les trois hommes se regardèrent.

L'accent simple avec lequel Bizot avait dit cette phrase, l'air avec lequel il semblait envisager sa situation les assurèrent qu'il avait peut-être raison.

— Messieurs, dit Bizot, ma mère est là-haut, c'est l'heure de son lever, je ne voudrais pas l'inquiéter; vous savez ce que c'est que les femmes, les mamans surtout : voulez-vous, à deux, aller prendre une goutte d'eau-de-vie en attendant que je la prévienne? l'un de vous restera ici.

Cette dernière phrase montrait que Bizot n'était pas absolument assuré que son arrestation n'avait un motif plus sérieux qu'il ne le voulait faire croire.

Après s'être consultés du regard, celui des trois agents qui avait déjà parlé dit aux deux autres :

— Allez en face, je reste... — Faites avancer une voiture, et nous allons vous retrouver.

— Merci, monsieur, fit Bizot.

Les deux agents obéirent.

Eustache retira son tablier et monta chez sa mère; l'agent le suivit jusqu'à l'entrée de la chambre.

La mère Bizot était habillée depuis une heure; elle ne descendait pas pour faire croire à son fils qu'elle dormait.

— Eustache, fit-elle vite en le voyant, je viens seulement de me lever.

— Bonjour, maman!

Et le grand garçon appliqua sur les joues de sa mère deux gros baisers sonores.

— Bonjour, mon fieu.

— Dis donc, maman, tu sais ce que je t'ai dit

hier; faut que je sois chez Trumeau vers dix heures. Il est neuf heures et demie, je vais partir... J'ai justement là un ancien ami du régiment qui venait me dire un bonjour...

— Eh bien! mais fais-le donc entrer, cet homme.

Et la mère Bizot ouvrit la porte et dit à l'agent :

— Entrez donc, entrez donc, mon petit... les amis de mon fils sont toujours bien reçus ici.

L'agent rougit; la mère Bizot continua :

— Mais, avant de partir, vous allez déjeuner...

— J'ai déjeuné, maman.

— Mais ton ami a peut-être faim, lui.

— Merci, madame, fit l'agent.

Bizot était très-embarrassé ; sa mère reprit :

— Alors, mes enfants, vous allez prendre un petit verre ; j'ai là un petit cruchon de cassis que mon fils m'a rapporté de Dijon, en revenant d'Italie. Vous y étiez avec lui, en Italie?

L'agent ouvrit de grands yeux, ne comprenant pas, et regardait la mère Bizot et son fils. Celui-ci dit vivement :

— Oui, oui, il y était... Nous sommes pressés, maman ; ça sera pour une autre fois.

Malgré l'instance de madame Bizot, Eustache refusa ; il avait hâte d'échapper à cette embarrassante situation.

Les deux hommes attendaient chez le marchand de vin indiqué, Bizot offrit les petits verres et l'on monta en voiture.

Le pauvre garçon, blotti dans le coin, se creusait la tête pour trouver le motif de son arrestation. Il ne trouva de probable qu'une demande d'explications relative aux renseignements sur Friquet donnés par lui la veille.

Mais alors pourquoi ces trois agents? Un avis était absolument suffisant.

Il était inquiet et il regrettait d'être obligé de manquer le rendez-vous donné à Trumeau. Qu'allait penser Rosalie?

Deux grosses larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

Bientôt la voiture s'enfonça sous les voûtes de la Conciergerie.

On fit descendre Bizot, puis un agent le conduisit au greffe. Là, le greffier lui demanda :

— Vos nom et prénom?

— Eustache Bizot.

— Votre âge?

— Vingt-sept ans.

— Où demeurez-vous?

— Où je demeure? rue Saint-Paul, 48.

— Bien!...

Le greffier, s'adressant au geôlier, lui dit :

— Conduisez-le au numéro 8.

L'agent prit Bizot par l'épaule et lui dit :

— Allons, venez.

Pauvre Bizot! Un brouillard passa devant ses yeux. Arrêté! il était arrêté!... Il pâlit, et un frisson courut ses veines et ses os et glaça ses moelles, quand les verroux se fermèrent sur lui.

XV

LE NUMÉRO 8

Seul entre les quatre murs de sa cellule, ne voyant le ciel qu'à travers les quadrilles d'une grille de fer, le malheureux Bizot ne put pas plus longtemps contenir ses sanglots. Vainement, il fouillait sa conscience, il ne trouvait rien ni dans sa conduite passée, ni dans sa conduite présente.

Assurément l'accusation qui pesait sur lui était grave, il le sentait à l'isolement dans lequel on le laissait.

— Quoi! se disait le malheureux, depuis dix ans je traîne mes guêtres au profit de mon pays ; cent fois j'ai risqué ma peau pour ceux qui me commandaient; j'ai toujours été un honnête citoyen et un brave soldat, et le jour où je quitte l'uniforme, la récompense de mes services passés et présents, c'est la prison... Oh! misère!...

Et la colère crispait le malheureux.

— Mais quel ennemi intime ai-je donc?

Tout à coup, se souvenant de son entrevue avec Fouché, il se dit :

— Déjà, on avait fait des potins sur moi, est-ce qu'aujourd'hui ça reviendrait? Mais, non! on n'aurait pas envoyé trois hommes pour m'arrêter ce matin, on ne me fourrerait pas ici dans un cabanon, comme le dernier des criminels... Il doit y avoir quelque chose de grave.

Toute la journée, le malheureux chercha vainement les motifs de son arrestation.

A l'heure du repas, lorsqu'on lui apporta sa nourriture, il voulut interroger son gardien; celui-ci ne répondit pas.

Bizot ne mangea pas ; il s'étendit sur sa couche, et, furieux et agité, chercha s'il n'était pas un moyen d'informer sa mère et Trumeau de sa situation.

Vers quatre heures, on vint le chercher; le geôlier le mena dans une petite chambre à peine éclairée par une étroite fenêtre donnant sur le bord de l'eau.

Le naïf Bizot, qui avait un instant espéré se retrouver en présence de Fouché, fut encore trompé dans son attente.

Celui qui l'attendait était placé devant un grand bureau, sur lequel Bizot vit nombre d'objets lui appartenant et qu'on avait dû prendre chez sa mère.

Les larmes vinrent aux yeux du pauvre garçon, en pensant à la douleur de sa vieille mère lorsqu'elle avait vu les agents faire chez elle une perquisition.

— Bizot, fit l'homme, il n'y a plus aujourd'hui à feindre en nous assurant hypocritement de votre dévouement. Nous avons la preuve que vous conspirez contre ceux que vous aviez juré de servir.

La bouche ouverte, l'œil fixe, Bizot regarda l'individu qui lui parlait, sans trouver une réponse.

— Dites-nous quel était le plan de vos complices, en débarquant, il y a dix jours, à Fives.

— Monsieur, fit Bizot, je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites.

— Vos négations et vos murmures n'auront d'autres résultats que d'augmenter la sévérité avec laquelle vous devez être traité.

Bizot, tout ahuri, répondit :

— Monsieur, je vous jure que je suis prêt à répondre à tout ce que vous me demanderez, je vous jure que je ne demande qu'à vous servir... Mais, sur ma vie, je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites.

La figure de Bizot était si pleine de franchise en disant ces mots, que l'agent réfléchit quelques instants et se demanda — car il était convaincu de la complicité de Bizot — si le malheureux n'était un agent subalterne ignorant les moyens employés par les chefs.

— Vous connaissez Friquet? demanda l'homme.

— Oui, monsieur.

— Vous alliez souvent chez lui ?

— Jamais, monsieur.

— Vous avez déclaré y avoir été avant hier.

— Ah ! oui, monsieur, mais pas chez lui.

— Comment cela ?

— Je l'ai suivi, le soir après minuit, pour savoir où il demeurait.

— Ah! fit l'interrogateur avec un sourire narquois, vous ignoriez sa demeure?

— Oui, monsieur.

— Et quand vous l'avez connue, vous y êtes allé?

— Non, monsieur, je n'aime pas M. Friquet et je n'ai jamais mis les pieds chez lui.

L'homme consulta quelques rapports, et, relevant la tête, dit à Bizot :

— Dans la seule journée d'hier, deux fois vous avez été vu rôdant autour de la maison numéro 4 de la rue Cassette, à midi et à quatre heures. Nierez-vous encore ?

— Pour ça, c'est vrai ! fit Bizot étonné qu'on connût si bien l'emploi de son temps.

— C'est heureux que vous reconnaissiez cela ! Et qu'alliez-vous faire à cette heure chez Friquet ?

— Mais, monsieur, je vous répète que je n'allais pas chez Friquet...

— Vous vous promeniez par hasard rue Cassette? dit l'homme en haussant les épaules.

— Non, monsieur, voici la chose : j'avais un intérêt à savoir ce que faisait M. Friquet et qui venait chez lui...

Celui qui interrogeait Bizot se tourna vers le greffier qui écrivait et lui dit :

— Soulignez cette phrase, nous y reviendrons... Puis à Eustache : Continuez.

— Alors, je guettais dans la rue, mais je n'entrais pas, bien au contraire, c'est que si je l'avais vu sortir, je me serais sauvé.

— Mais, enfin, dans quel but cette surveillance ?

— M. le ministre m'avait dit que quelques renseignements sur M. Friquet lui seraient agréables.

— Et c'est ainsi, pour lui être agréable, que vous avez en même temps prévenu M. le ministre et Friquet... Vous donnez les possibilités de l'arrestation et vous prévenez l'autre une heure avant pour lui donner le temps de fuir.

— Moi !

— Vous lui avez écrit une lettre.

— Moi ! Ah ! je voudrais la voir.

L'homme chercha dans ses papiers, et, présentant à Bizot une lettre un peu brûlée, lui dit :

— La voici.

ALEXIS BOUVIER.

(*La suite au prochain numéro.*)



LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

XVIII

(*Suite.*)

— Eh bien, demanda-t-il vivement, quelles nouvelles de Barigoul ?

— Aucune, répondit Tabourcau.

— Voilà qui est bien étrange, s'écria Hector.

— Et surtout fort inquiétant.

— Que peut-il être devenu ?

— Et le moribond ?

— Tabourcau, je ne puis songer sans frémir aux dangers dont nous sommes menacés.

— Et moi, répliqua Tabourcau, je n'ose y penser.

La sonnette se fit entendre.

— Barigoul peut-être, s'écria Tabourcau en courant ouvrir.

C'était Pierre Dumoulin.

— Le testament est fait ? lui demanda Hector.

— Je l'apporte; répondit le clerc en jetant à Tabourcau un regard d'intelligence.

— Je me suis rendu chez vous à six heures, comme c'était convenu, lui dit Tabourcau, et vous étiez déjà sorti.

— Oui, dit Dumoulin, j'assistais à un petit drame intime qui se passait dans mon voisinage et qui était pour moi d'un intérêt tout particulier.

— Vous connaissiez les acteurs de ce drame, lui demanda Tabourcau ?

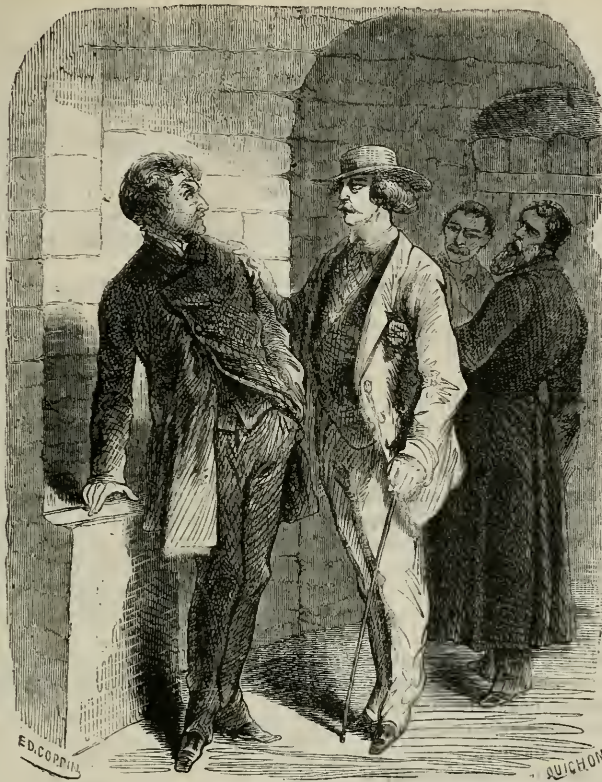
— Oui, et vous les connaissez vous-même.

— Ah !

— Ils étaient deux, Clara et son mari.

— Clara ? l'amie d'Adèle Turmole ?

— Et de Mme Dumoulin.



Hector Hervieux, élégamment vêtu, frappa familièrement sur l'épaule de Taboureau.

— Le mari de Clara était un misérable qui la rouait de coups pour la contraindre à faire le métier dans lequel elle s'est fait depuis une si brillante position. Elle l'avait quitté depuis longtemps et ne songeait plus à lui, quand le vieillard qui l'entretenait lui proposa de l'épouser. Il s'agissait de cinquante mille livres de rente, le cas était tentant, mais le mari présentait un obstacle. Clara trouva le moyen de lever la difficulté ; sortant hier d'un bal costumé, auquel elle assistait en domino noir, elle prit une voiture et se fit conduire rue Pagevin, où demeure son mari, jadis tailleur, aujourd'hui commissionnaire. La maison qu'il habite n'a pas de concierge, Clara ouvrit facilement la porte de la rue, monta jusqu'au cinquième étage, et ayant eu la chance de trouver la clé à la porte, entra sans bruit. Le commissionnaire dormait, Clara sentit s'allumer à sa vue un sentiment de haine qui la raffermit dans le dessein pour lequel elle était venue, et tirant un couteau de sa poche, elle le lui enfonça sans hésiter dans la gorge. Puis elle voulut fuir, mais un locataire l'avait vue entrer mystérieusement dans la chambre de son mari, et soupçonnant tout simplement quelqu'intrigue, s'était glissé sur le carré et avait tout vu par une petite fenêtre. En voyant couler le sang le locataire jette un cri, l'alarme est donnée, Clara glacée d'épouvante n'a plus la force de fuir et on l'arrête. Je passais par-là au moment où elle montait avec deux sergents de ville dans le fiacre qui l'avait amenée et avec lequel elle ne croyait certes pas prendre en sortant le chemin de la Conciergerie. Voyez-vous, M. Taboureau, toutes ces femmes-là, ça finit toujours dans le sang ou dans la boue, c'est la conclusion morale que j'ai tirée de ce petit drame et cela m'a confirmé dans certaine idée...

Un violent coup de sonnette se fit entendre en ce moment.

— Pour le coup, ce ne peut être que Barigoul, dit Taboureau en se levant brusquement.

— Dieu le veuille ! répondit Hector en dirigeant vers la porte un regard plein d'anxiété.

La porte s'ouvrit.

C'était Barigoul.

— Eh bien? lui demanda vivement Taboureau.

Barigoul jeta un regard significatif sur Pierre Dumoulin.

— Oh ! ne vous gênez pas pour moi, dit celui-ci,

je sais ce dont il s'agit, puisque je viens de refaire le testament du bonhomme. Vous venez d'assassiner Antoine, j'ai deviné cela, causez donc de vos petites affaires sans vous occuper de moi, et peut-être pourrai-je vous donner un bon avis.

Puisque vous savez tout, vous pouvez rester, lui dit Barigoul, mais pas d'indiscrétion ou je vous saigne comme un poulet.

Puis se tournant vers ses deux complices, il leur conta comment, après avoir lancé Antoine Vautreau, d'un coup de pied, dans la chambre occupée jadis par Sylvio, il y était rapidement descendu lui-même, avait fait remonter immédiatement la cloison, et s'était trouvé seul avec le cadavre du vieillard.

— Pourquoi n'avoir pas quitté de suite cette chambre, lui demanda Hector?

— Par la raison que je n'avais ni clé, ni outils pour ouvrir la porte et qu'il m'a fallu plus de six heures pour y réussir à l'aide d'une tringle de rideau.

— Et maintenant demanda Taboureau.

— Antoine Vautreau est toujours étendu dans la chambre, mais n'ayant pu la refermer, puisque je n'avais pas de clé, on va le découvrir aujourd'hui, dans une heure peut-être, et alors, ma foi, gare à nous!

— Nous sommes dans une terrible position? demanda Taboureau tout tremblant.

— Dam! répondit Barigoul, il ne faut pas se faire illusion, nous ne sommes pas dans de beaux draps.

— Quel parti prendre? demanda Hector en se laissant tomber sur un siége, pâle et défait.

Pierre Dumoulin éclata de rire.

— Hein? fit Barigoul, d'un air menaçant.

— Mille pardons, dit ironiquement le clerc, mais c'est que vous faites tous trois de si singulières figures.

— Il est certain que nous ne sommes pas entrain de plaisanter, dit Barigoul, et je vous engage à ne pas nous échauffer les oreilles.

— Tenez, j'ai pitié de vous, reprit Dumoulin, et je veux vous tirer de ce mauvais pas.

— Vous! s'écrièrent à la fois les trois complices.

— Moi-même.

— Comment?

— Le moyen est fort simple.

— Voyons-le.

Que faut-il faire pour empêcher la justice de rechercher les assassins d'Antoine Vautreau?

— Voilà ce que nous voudrions savoir.

— Je vous le répète, c'est très-simple, il s'agit de lui indiquer l'assassin.

— Ah ça, vous voulez rire, dit Barigoul.

— Nullement, et cet assassin, je me charge de vous le trouver, si vous avez trois cent mille francs à me donner...

— Vous répondriez de lui?

— J'en répondrais.

— Il se dénoncerait lui-même.

— Non; mais on le dénoncerait et il avouerait.

— Et cet homme, vous le connaissez parfaitement.

— On ne peut mieux, car cet homme, c'est moi.

— Vous!

— Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous trois cent mille francs?

— Mais, dit Barigoul, que pouvez-vous faire de trois cent mille francs, si vous êtes décidé à vous reconnaître coupable d'un assassinat? L'échafaud ou le bagne à perpétuité, voilà votre lot.

— Je suis père, répondit gravement Pierre Dumoulin, et au lieu d'un nom honorable, triste guenille qui aujourd'hui ne sert plus à rien, je veux lui laisser la fortune qui mène à tout et garantit de tout.

— Je commence à être convaincu, dit Barigoul bas à Hector.

— Eh bien, que décidez-vous? demanda Pierre Dumoulin.

— Monsieur Hervieux, dit Taboureau à Hector, vous saurez faire comprendre à votre père, qui sait calculer, qu'il ne saurait hésiter à donner trois cent mille francs pour gagner deux millions et sauver sa tête avec la vôtre.

— Je m'en charge, répondit Hector.

— Eh bien, soyez ici dans deux heures, dit Barigoul à Dumoulin, nous réglerons cette affaire de manière à ce que les intérêts de chacun soient garantis, et vous toucherez vos trois cent mille francs.

— C'est bien, répondit Dumoulin, dans deux heures je serai ici.

Il sortit, laissant les trois complices stupéfaits et ravis d'un dénouement aussi imprévu.

XIX

— Oui, madame la baronne, disait Mardochée à Mme de Blinière, je vous enlève Marthe et ne vous la ramènerai qu'après deux années d'excursions à travers l'Europe.

— Vous croyez ces voyages nécessaires à la santé de Marthe, monsieur? demanda Eva.

— Oui, madame, car Marthe est réellement malade, beaucoup plus malade que vous ne pensez.

— J'avoue que je ne le soupçonnais même pas et que je cherche vainement encore...

— Le siége de l'affection est au cœur, madame, voilà pourquoi les symptômes vous ont échappé; mais moi, moi, son père, qui vois, pour ainsi dire, chaque battement de ce cœur naïf et pur, j'ai deviné le mal, j'ai sondé la plaie et j'ai reconnu la nécessité d'éloigner mon enfant de Paris pendant deux années au moins.

— Et sa guérison, selon vous, n'est qu'une affaire de déplacement?

— Vous l'avez dit.

— Vous parlez un peu par énigmes, à la façon des sybilles et des sphynx, monsieur Mardochée.

— Eh bien, je vais descendre de mon trépied et vous dire très-prosaïquement toute la vérité.

— A la bonne heure.

— Sachez donc, si vous ne l'avez déjà remarqué

vous-même, que Marthe a au cœur un amour malheureusement très-sérieux.

Mme de Blinière se troubla légèrement et ne répondit pas.

— Vous savez qui elle aime, n'est-ce pas? dit vivement Mardochée.

— Je crois l'avoir deviné, répondit la jeune femme avec une émotion contenue.

— M. Armand Rubel?

— C'est bien cela.

Mme de Blinière reprit après un moment de silence:

— Mais qui vous dit que, de son côté, M. Rubel ne soit pas épris de Marthe, à laquelle il a donné de si grandes marques de sympathie.

— C'est ce que j'ai voulu savoir, répliqua Mardochée.

— Ah! fit Eva en rougissant.

— Je lui ai avoué ce que j'avais cru remarquer et l'ai supplié de me dire avec la plus entière franchise la nature de ses sentiments pour Marthe.

— Et qu'a-t-il répondu? demanda Eva après un moment d'hésitation.

— En homme à la fois délicat et bien élevé, M. Rubel me répondit d'abord qu'il était sans fortune et qu'il ne pouvait prétendre à une héritière à laquelle son père donnait en mariage un demi-million de dot.

— Ces sentiments sont fort honorables, dit vivement Mme de Blinière.

— Sans nul doute, mais M. Rubel s'en servait pour éviter de s'expliquer sur la question délicate que je lui posais et à laquelle je le contraignis enfin de répondre catégoriquement.

— Et cette réponse?.

— Fut qu'il aimait Marthe d'une affection essentiellement fraternelle et qu'il ne saurait jamais l'aimer autrement.

— Peut-être éprouve-t-il pour une autre un sentimet plus profond, hasarda la jeune femme.

— C'est ce qu'il m'a laissé entendre.

— Pauvre Marthe! elle va bien me manquer, dit Mme de Blinière,

— Vous le comprenez vous-même, madame, une longue absence et de nombreuses distractions peuvent seules la guérir de cet amour.

— Je suis forcée d'en convenir.

Mardochée fit un geste pour s'éloigner.

— Vous me laissez Marthe jusqu'au jour ou vous quitterez Paris? dit vivement Eva.

— J'allais vous supplier de la garder jusque-là, sachant combien elle se trouve heureuse près de vous.

Mardochée salua la comtesse et sortit.

Quelques instants après la porte s'ouvrit et un domestique annonçait M. Armand Rubel.

Les traits de l'artiste portaient l'empreinte d'une tristesse qui n'échappa pas à la baronne, quoiqu'il fit un effort visible pour dissimuler cette impression.

Il baisa avec une réserve dans laquelle perçait la plus profonde émotion, la main que lui tendit Eva, puis sur une muette invitation il s'assit en face d'elle.

— Je vais faire appeler Marthe, lui dit-elle en étendant la main vers un cordon de sonnette.

— Non, pas encore, dit vivement le peintre.

Et comme la jeune femme le regardait avec surprise:

— Je vous en prie, ajouta-t-il d'une voix altérée.

— Vous me direz au moins la raison de ce caprice, dit Eva en affectant l'enjouement pour cacher son embarras.

— C'est que cet instant est le dernier que je passerai près de vous, madame.

— Le dernier? pourquoi cela! demanda Eva avec une vivacité dont elle se repentit aussitôt.

— Parce que... je pars, madame.

— Vous quittez Paris?

— Oui, madame.

— Pour longtemps?

— Pour plusieurs années.

— Vous faites donc un bien long voyage?

— Je vais en Egypte.

Il y eut un moment de silence, Mme de Blinière ne se sentait plus la force de continuer l'entretien sur le ton dégagé qu'elle avait pris pour ne pas trahir la douleur que lui avait causée l'annonce de ce voyage.

Elle reprit au bout de quelques instants:

— C'est l'amour de l'art qui vous entraîne si loin?

— Non, madame, répondit gravement l'artiste.

— Non? mais alors...

— Je pars pour oublier, madame, et ce qu'il y a de pis, avec la certitude de n'oublier jamais.

La jeune femme rougit et garda le silence.

— N'est-ce pas que vous m'approuvez, madame? reprit Armand, n'est-ce pas qu'il vaut mieux partir avec ma souffrance et mon illusion que de m'exposer au froid dédain de celle que j'aime, en lui avouant le sentiment qu'elle m'a inspiré?

— Pourquoi ne pas rester en continuant de lui cacher cet amour, si sa position lui défend de le partager?

— C'est que, dans toute passion puissante, un jour vient où le cœur, à force d'entasser émotions sur émotions, ne peut plus les contenir et finit par déborder, et ce jour-là est venu pour moi, madame; sans cesse sous le charme d'une fascination qui me domine et m'envahit de plus en plus, je céderais enfin au vertige, et tombant à vos pieds je vous dirais...

Armand s'arrêta tout interdit en s'apercevant qu'il venait de trahir le secret qu'il avait résolu d'emporter avec lui.

Profondément émue elle-même, Eva gardait le silence.

Enfin cette émotion grandissant de part et d'autre par l'effet même de ce silence qui la révélait plus éloquemment qu'aucune parole, Armand, entraîné par un élan de cœur irrésistible, se pencha vers la jeune femme, saisit rapidement sa main et y colla ses lèvres brûlantes.

Pâle et tremblante, Eva retira lentement sa main,

puis avec un effort dans lequel on sentait une profonde souffrance :

— Mon ami, dit-elle à Armand d'une voix douce et grave, vous avez raison, nous ne pouvons plus nous voir, il faut partir, faire le long voyage que vous aviez jugé nécessaire et qui l'est devenu plus que jamais depuis un instant, et ne revenir que lorsque vous vous sentirez entièrement guéri.

— C'est votre volonté, madame? dit l'artiste en levant sur Eva un regard suppliant.

— Il le faut, répondit la jeune femme d'une voix à peine intelligible, mais dans laquelle on sentait pourtant un parti très-arrêté.

Armand allait se lever et prendre congé d'elle, quand quelqu'un ouvrit la porte sans frapper et entra.

C'était le baron de Blinière.

Mis avec une élégance du meilleur goût, une rose à la boutonnière, la mine épanouie et souriante, il eut pu symboliser la santé, le bonheur matériel et la joie inaltérable qui en dérive.

— Bonjour, monsieur Armand, dit-il en tendant la main à l'artiste.

Puis s'adressant à sa femme :

— Que vient donc de me dire M. Mardochée? il nous enlève notre petite Marthe?

— Oui, répondit Eva, il a jugé que les voyages seraient favorables à sa santé.

— J'en suis fâché, j'aimais beaucoup cette enfant, dit le baron tout en regardant un londrès qu'il roulait entre ses doigts.

— Vous allez au Bois? lui demanda machinalement Eva.

— Je ne sais.

— Vous sortez, cependant?

— Oui, mais quant à la direction que je vais prendre, tenez, c'est la fumée de ce cigare qui en décidera.

— Ce que c'est que d'avoir une vie occupée! dit Eva en essayant de sourire.

— Je vais l'allumer en montant en voiture, et la première bouffée qui s'envole, je la suis, comme jadis les Hébreux suivaient le chemin que prenait la colonne de feu. Allons, au revoir.

Il serra la main d'Armand, effleura des lèvres le front de sa femme et sortit.

Au moment où la voiture sortait de l'hôtel et entrait dans la rue de Ponthieu, M. de Blinière, ainsi qu'il l'avait dit, lança dans l'air la fumée de son cigare, la regarda s'élever en spirale, flotter indécise, puis cédant à un léger souffle, prendre une direction et s'évanouir.

— Allons, dit-il, mon cigare m'interdit le Bois, cédons-lui donc et tournons du côté opposé.

Il ajouta en maintenant son cheval qui piaffait.

— Où donc irai-je par là? et parbleu! chez Maria.

Maria, c'était le nom de guerre de Mme Dumoulin.

Nous saurons bientôt l'influence que peuvent avoir sur la destinée d'un homme un souffle d'air et une bouffée de tabac.

M. de Blinière était un égoïste frivole, qui songeait avant toute chose à son plaisir, mais qui ne repoussait pas une bonne pensée quand elle se présentait.

Après avoir décidé qu'il se rendrait chez sa maîtresse, il réfléchit qu'il était un peu trop tôt, et le souvenir de Mme Hardouin s'étant offert à son esprit, il résolut d'aller la voir, malgré les impressions fâcheuses qu'il était sûr de trouver dans cet intérieur, où il allait passer une heure entre une tristesse mortelle et un idiotisme repoussant, résignation héroïque chez un caractère de cette trempe.

Il gagna donc la rue de Rivoli, et au bout de vingt minutes, sa voiture s'arrêtait dans la rue Saint-Louis-en-l'Ile.

Contrairement aux habitudes paisibles et patriarcales de ce quartier, la rue était encombrée d'équipages luxueux et de livrées aristocratiques, dont la masse envahissait toute la voie aux abords de l'église.

Arrêté par cet obstacle, le baron attendit patiemment que la circulation devint possible, car il avait reconnu, aux rubans des chevaux et aux gants blancs des cochers, qu'il s'agissait d'un mariage, et il était curieux de voir la mariée, dont la voiture se trouvait justement côte à côte avec la sienne et en face de la porte par laquelle elle allait sortir.

Après cinq minutes d'attente, il la vit enfin paraître, solennellement précédée d'un suisse en grande tenue.

Le baron tressaillit en la reconnaissant; c'était Mlle Athénaïs du Theil.

Sa figure grave et presque sombre était aussi blanche que les fleurs d'oranger qui tremblaient au-dessus de son front, et elle marchait les yeux baissés, le bras posé sur celui d'un vieillard qui paraissait tout fier de la conduire.

Derrière eux venait la marquise du Theil donnant le bras à Louis Chambon, son gendre.

La marquise était aussi rayonnante que sa fille était pâle et sérieuse.

Aidée de son beau-père, Athénaïs prit place dans la voiture, qu'on avait fait avancer jusqu'au perron, et ce fut seulement lorsqu'elle y fut installée qu'elle porta ses regards autour d'elle.

La première personne qu'elle aperçut fut le baron de Blinière, dont la voiture touchait la sienne, et qui se trouvait lui-même juste à son niveau et si près d'elle, qu'il eût pu lui parler à voix basse.

A son aspect elle se troubla tout à coup, ses traits se couvrirent d'une lividité cadavérique, et elle murmura d'une voix basse et stridente :

— Oh! infamie! infamie!

Puis elle porta vivement la main à la poche de sa robe et en tira un flacon, mais avant de pouvoir en respirer les sels, elle tomba tout à coup en arrière, ferma les yeux et perdit connaissance.

La marquise du Theil, qui ne quittait pas sa fille des yeux, jeta un cri, s'élança dans la voiture et s'occupa de la rappeler à elle, convaincue au reste que les émotions de toute cette matinée étaient la seule cause de cet évanouissement.

Mais quelqu'un avait surpris l'impression produite par M. de Blinière sur Athénaïs et deviné au mouvement des lèvres les paroles prononcées par

celle-ci, et la défaillance d'Athénaïs, achevant de l'éclairer, lui avait révélé un honteux et effroyable mystère.

Celui-là, c'était Louis Chambon.

CONSTANT GUÉROULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE [1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU Nº 158)

I

UN CHAPITRE PAR CORRESPONDANCE (*suite*).

Pendant ce temps, je parcourais la lettre. C'était une invitation à dîner pour demain. J'ai bien vite répondu que j'acceptais. Ne va pas être jaloux de cet empressement, mon cher Yann, car si j'ai acaccepté, c'est qu'avec M. de Kernevelan, je puis causer de toi, l'entendre me faire ton éloge, et lui faie part moi-même de toutes mes impressions.

Sais-tu que la Providence l'a doué d'une patience vraiment angélique, ce bon monsieur de Kernevelan? car il m'écoute avec une bonté sans exemple, et malgré l'ennui que doit lui causer mon bavardage, il est le premier à mettre la question sur mon thème favori.

Brave cœur! que Dieu le récompense comme il le mérite.

Un sage a dit « qu'il fallait user de tout et n'abuser de rien. » Je viens mettre ton courage à l'épreuve en te contraignant à lire ma mauvaise prose; je ne veux donc pas abuser plus longtemps de ta bonne volonté.

Je termine ma lettre en te priant de continuer à m'aimer comme je t'aime et à ne pas craindre de m'envoyer de très-longues lettres, car je suis naturellement patiente, et jamais je ne me plaindrai de leur étendue.

Je compte donc sur ton bon vouloir pour essayer de mettre ma patience à l'épreuve, mais crois-le bien, je te mets au défi de la lasser.

Au revoir, mon cher amour, pense souvent à ta petite Genofsa, qui t'aime, qui t'adore, qui ne rêve qu'à toi et que de toi.

GENOFSA.

1. Voir les *Amours de contrebande.*

Quelques jours après la réception de cette lettre, Yann en recevait une autre de Joannic; elle s'exprimait en ces termes :

MON CHER YANN,

Tu peux te flatter d'être le plus heureux coquin de la terre.

Hé quoi! tu aimes et tu es aimé de la plus charmante des femmes; et voilà qu'une autre infante, qui, dans son espèce, est bien la plus ravissante créature que je connaisse, se met aussi de la partie, et raffole d'amour pour toi.

C'est, conviens-en, trop de bonheur pour un homme seul.

Tu crois sans doute à une plaisanterie de ma part; eh bien, non, mille fois, non; je suis sérieux, très-sérieux.

Oui, mon ami, Régine t'aime aussi, elle t'aime autant que femme sait aimer.

Je sors à l'instant de chez elle, et j'ai le cœur navré de sa tristesse.

Permets-moi donc de plaider ici sa cause, afin d'obtenir de toi quelques lignes qui lui permettent d'oublier ses chagrins.

Si, dans le principe, j'ai suivi ton exemple, en riant de ce grand amour que je prenais pour un caprice, je reconnais aujourd'hui avoir commis une sottise, et je t'avoue franchement que je ne suis nullement rassuré sur les conséquences de cette romanesque passion.

Tu te souviens, sans doute, de notre dîner d'adieu. Régine essayait d'étourdir son chagrin dans des flots de champagne, et je croyais, grâce à l'ivresse du moment, lui avoir fait perdre le souvenir de ton départ; aussi, la voyant plus tranquille, te décidais-je à fuir au plus vite.

Mais à peine venais-tu de disparaître que la pauvre fille sembla sortir d'un pénible sommeil, elle jeta d'abord autour d'elle un regard vague et distrait, puis passant la main sur son front comme pour en écarter une sombre pensée :

— Yann, dit-elle, Yann, où est-il? Vous ne me répondez pas, Joannic, il est parti?... parti... sans moi!... Mais non, c'est impossible!... ce serait trop infâme!... Il n'est pas ici... c'est donc vrai?... Peut-être est-il temps encore d'empêcher ce départ... vite... vite, courons...

Et sans même prendre le temps de mettre son chapeau elle se précipita tête nue dans la rue.

Redoutant tout de son exaltation, je m'empressai de courir sur ses pas.

Une voiture passait, elle y monta, je me plaçai à ses côtés.

Le convoi était heureusement parti quand nous pénétrâmes dans la gare.

Le désespoir de Régine fut immense, et je ne sais, si je ne l'eusse retenue, à quelle folie elle se fût livrée.

Je parvins cependant à la mettre en voiture, mais au moment où j'allais fermer la portière, j'aperçus une jeune fille qui, elle aussi, s'éloignait en pleurant.

C'était, tu le devines bien, cette pauvre petite Genofsa.

Je ne sais comment cela se fit, mais les deux femmes s'aperçurent en même temps et elles échangèrent un regard, chargé de menaces chez l'une, et plein de douce tristesse chez l'autre.

Quelles effluves magnétiques s'échappaient donc du cœur de ces deux femmes pour leur crier quelles étaient rivales et ennemies? D'où venait cette secrète intuition qui leur révélait ainsi l'affreuse vérité?

Depuis cette fatale rencontre, un je ne sais quoi de haineux est resté dans le cœur de Régine, elle ne connait pas Genofsa, et cependant elle la déteste à l'égal d'une personne qui lui aurait enlevé un trésor précieux. Aussi, cherche-t-elle par tous les moyens possible à connaître la vérité, et je tremble, qu'un jour ou l'autre, elle ne parvienne à la découvrir.

Il résulte donc de tout ceci que deux amours, l'un blond, l'autre brun, se disputent la possession de ton cœur, et que moi, ton ami, placé entre ces deux volcans, je me trouve dans une situation des plus étranges, car, tiraillé de tous les côtés à la fois, je ne sais vraiment plus auquel entendre, et je crains sans cesse de commettre une horrible bévue, en confiant à l'une ce qui doit être pour l'autre.

Lorsque je vais voir Genofsa, ma tâche est des plus simples, je la laisse parler et tout est dit; mais il n'en est pas de même lorsque je me rends chez Régine, c'est alors à mon tour de bavarder, et il me faut non-seulement lui apprendre sur ton compte tout ce que je sais, mais encore tout ce que je ne sais pas.

Ma position est horrible, et pour peu que cela continue quelque temps encore, j'en deviendrai fou, à moins toutefois que je ne donne auparavant ma démission.

Je sais bien qu'à ta place, je me trouverais grandement embarrassé, et qu'il me serait fort difficile d'adjuger la pomme.

Plus mes rapports deviennent fréquents avec Régine et moins je la trouve faite pour remplir le rôle qu'elle joue. Sous son apparente gaieté se cache un profond sentiment de tristesse; il doit y avoir un mystère dans l'existence de cette femme, j'ai tenté de l'interroger à ce sujet, elle est restée impénétrable.

Ma foi je t'avoue que je m'intéresse vivement à elle.

Une chose cependant me contrarie, c'est sa grande liaison avec La Burgotière : plus que jamais je me défie de cet intrigant; la grosse Louise m'a du reste prévenu de me tenir sur mes gardes, et d'éviter le plus possible de trop fréquents rapports avec cet homme; elle a, me dit-elle, de graves raisons pour m'inviter à en agir de la sorte.

Malgré mon vif désir de suivre les conseils de Louise, je ne sais par suite de quelle fatalité, je me trouve sans cesse en présence du Potel.

Avant-hier encore, je sors avec Genofsa, et je me rencontre nez à nez avec lui. Je lui ai vu faire un mouvement de surprise en nous apercevant ensemble. La connaîtrait-il?

Depuis cette rencontre je suis inquiet, non pas que je craigne le Potel, car à la première parole de travers je le cravacherai comme un laquais, mais je dois tout redouter de sa liaison avec Régine.

Empresse-toi bien vite de me tirer d'embarras d'une manière ou de l'autre, je n'ai plus d'espoir qu'en toi. Je ne sais si je dois t'engager à écrire à Régine ; abandonne-toi sur ce chapitre à ta propre inspiration.

Puisque le vent est à l'amour, je vais en profiter pour emmener dîner Louise, qui vient de pénétrer sans difficulté dans mes appartements.

A propos d'appartement, je suis heureux de t'apprendre que j'ai loué un charmant pied à terre, rue de la Chaussée-d'Antin. Louise trouvait la rue du Plâtre trop déserte. Je puis bien me permettre cette petite folie ; ma mère vient d'ailleurs, sur ma demande, de porter ma pension à 35,000 francs. C'est une légère fiche de consolation au milieu de tous les ennuis que me suscitent l'amour et l'amitié.

Louise s'impatiente ; je ferme donc ma lettre en te serrant la main et en me disant pour la vie,

Ton bien dévoué,

JOANNIC DE KERNEVELAN.

Je pourrais longtemps encore continuer cette correspondance, je préfère cependant ne pas le faire ; je vais néanmoins transcrire encore deux lettres, l'une écrite par Yann à Régine et la réponse de celle-ci.

MA PETITE RÉGINE,

Tu dois, j'en suis sûr, être furieuse contre moi, mais chère belle, j'ose me flatter de l'espoir que cette grande colère ne tiendra pas en présence de l'aveu que je fais de ma faute.

Je ne suis peut-être pas aussi coupable que tu peux le supposer, car j'ai tout d'abord été indisposé, puis, j'ai vu surgir autour de moi un si grand nombre d'embarras, que je me demande comment j'ai pu sauver ma raison sans en laisser quelques parcelles.

Plus calme aujourd'hui, je me hâte de me précipiter à tes pieds et de solliciter très-humblement un pardon qu'on ne me refusera pas, je l'espère.

Ne suis-je déjà pas assez puni, en ne voyant plus ces deux beaux yeux que j'aimais tant à embrasser, et qui m'ont ensorcelé !

Ah ! chère belle, si tu savais quelle tristesse est la mienne, et comme je m'ennuie, tandis que si j'étais près de toi...

Si du moins je n'avais pas à m'occuper d'affaires qui me cassent la tête, mais mon pauvre père les a laissées dans un tel état que la plupart de mes journées se passent en compagnie de notaires et d'avoués.

Quelle horrible chose que les comptes d'intérêts ! Heureux ceux qui n'ont pas à s'en préoccuper !

J'éprouve une furieuse envie de laisser toutes ces robes noires se débrouiller à leur aise, et de me contenter de ce que je possède.

Ma mère m'a laissé 40,000 francs de rentes, ne suis-je pas assez riche, très-riche?

Et puis ma bonne tante en possède près du double, et certes, elle serait désolée d'en priver un jour son polisson de neveu.

Que me faudrait-il de plus ?

Je me trompe cependant, il me faut autre chose, ton amour, ma belle Régine, qui peut m'aider à surmonter mon chagrin, car je songe toujours à mon père, et au milieu de ma solitude, je sens plus vivement encore sa perte.

Me voilà maintenant tout triste, et une larme mal essuyée tombe de mes yeux sur ce papier; pardon, chère Régine, de t'avoir attristée et permets-moi de clore cette lettre en t'envoyant mille baisers, que je regrette infiniment de ne pouvoir déposer moi-même sur tes jolies lèvres.

A toi,

Yann.

Quelques jours après, le père *Gronde-Toujours*, le facteur rural, apportait au jeune comte une lettre, dont la vue précipita les battements de son cœur.

L'écriture en était fine et serrée, et une odeur délicate d'un bouquet quelconque s'en exhalait par tous les pores.

— J'espère que ça embaume, lui dit le facteur, en lui remettant la missive.

— Vous trouvez, père Gronde-Toujours? répondit-il bêtement en la serrant dans sa poche.

— Ça doit venir d'une jolie dame tout de même, reprit le facteur curieux comme tous ses pareils, qui sont, à mon avis, des tomes reliés en cotonnade bleue, des portiers, perruquiers, et autres espèces appartenant au genre cancannier.

— Vous croyez ça, vous? reprit non moins bêtement Yann.

— Je fais mieux que de le croire, j'en suis sûr.

— Ah ! bah !

— Dame, c'est que voyez-vous, M. Yann, je m'y connais, depuis tantôt 25 ans que je suis dans le métier.

— Alors, vous devinez ?...

— Il n'y a pas de quoi vous épouvanter, continua le bonhomme en clignant de l'œil, je devine les choses, mais je les garde pour moi. Maintenant, au revoir M. le comte, et beaucoup de plaisir en la lisant.

Et le père Gronde-Toujours s'éloigna en ricanant.

Une fois seul, Yann, dont la lettre brûlait la poche, s'empressa de faire sauter le cachet.

— C'est curieux, dit-il, j'éprouve une singulière émotion, aimerais-je donc Régine?... Fou que je suis, n'est-ce pas Genofsa qui a tout mon amour ?... Pourquoi donc alors trembler ainsi ?... Quelle cause donner à ce trouble bizarre ?... Oui, j'aime Genofsa de toutes les forces de mon âme, et cependant je trouve encore en moi une corde qui vibre au moindre souvenir de Régine... Que signifie cette attraction qu'elle exerce sur tous mes sens ? J'aime Régine en aimant Genofsa... Quelle serait donc la puissance de cette femme, si la première elle se fut rencontrée sur ma route ?... Je m'y perds, et j'ai peur de comprendre...

Tout en monologuant ainsi, il avait brisé le cachet de la lettre, et après en avoir déchiffré la date, il lut :

Paris, 15 septembre.

Cher,

Je ne sais si je dois me réjouir ou m'attrister de ta lettre, et je me demande quel était la nature du sentiment qui t'a guidé lorsque tu me l'as écrite.

Pourquoi donc t'ai-je connu mon cher Yann ? je vivais si heureuse au milieu de mon indifférence !

Sotte que j'étais, et moi qui me riais de ceux qui croyaient à l'amour ; ah ! je suis cruellement punie de ma folie, et je comprends l'amère souffrance de ceux qui souffrent sans espoir !...

La vie, me dis-tu, est triste pour toi, mon ange, que serait-ce donc si tu te trouvais à ma place!

Mon Yann, il faut que tu apprennes à me connaître, permets-moi de tracer ici mon histoire, elle est courte, du reste, je me sens aujourd'hui le courage de le faire, demain peut-être, ne le pourrais-je plus.

En parcourant ces lignes, je ne sais ce que tu vas penser de moi, mais si par hasard ce récit enfante chez toi le mépris, souviens-toi de toutes les tortures qu'a endurées la pauvre fille dont le cœur en ce moment se régénère à cette source vivifiante de la jeunesse, qui est l'amour, et songe, que peut-être, elle peut redevenir encore ce qu'elle était jadis.

Ne me demande pas qui je suis, mon bien-aimé, car moi-même je ne le sais pas au juste; tout ce que je puis me rappeler de mon enfance, c'est que je crois être née en Bretagne ; que toute petite j'ai été enlevée par une bande de gitanos, et conduite à Venise, où l'on m'a un beau jour trouvée étendue sur les marches de l'église Saint-Marc.

Celui qui me recueillit s'appelait Paolo Justiniani ; c'était un riche patricien, qui, touché sans doute de ma gentillesse, consentit à me faire élever.

Je n'avais pu lui faire connaître que mon nom de Régine, il m'appela Régina, et fut pour moi le plus tendre des pères.

Je vécus heureuse quelques années, en vouant à l'homme excellent qui m'avait recueillie tous les trésors d'affection que renfermait mon cœur.

Je parvins ainsi à ma seizième année, j'étais belle, me disait-on, aussi les hommages ne me manquaient-ils pas ! mais vainement me prodiguait-on les éloges les plus flatteurs, je les écoutais distraitement sans songer à y répondre.

Je n'aimais que le comte Justiniani.

Un jour, cependant, mon tuteur appelé à Milan, me conduisit à la Scala.

La salle regorgeait d'une foule ardente qui venait assister aux débuts d'un jeune ténor, qui avait fait fureur à San-Carlo, à Rome, à Florence, à Turin.

Il se nommait Giulio Pizzori.

Je ne le connaissais pas, et néanmoins son nom seul fit battre mon cœur.

Était-ce donc un pressentiment?

Ce fut presque avec une sorte d'anxiété craintive que je me rendis au théâtre, et à peine eut-il fait son entrée en scène, que mes yeux se braquèrent sur lui, et malgré ma volonté, ne purent, pendant tout le cours de la soirée, se détacher de sa personne.

Il était beau, beau comme toi, mon Yann, et je sentis sur-le-champ que l'aimais follement.

Toute la nuit je fus rêveuse, et toute la nuit aussi j'aperçus au milieu des brouillards qui obscurcissaient mon intelligence, les traits de celui qui venait d'ouvrir mon âme à de nouveaux horizons.

Le lendemain j'étais toute autre; les quelques jours que j'avais jusqu'alors vécus, me semblèrent ces heures d'insensibilité que passe l'insecte devenu chrysalide, avant de faire briller au soleil les riches couleurs qui forment sa parure; je ressuscitais à une vie nouvelle, et la lueur qui vint subitement éclairer mon imagination fut si vive, que je fus obligée de fermer les yeux pour ne pas en être éblouie.

Peu à peu, cependant, je m'habituai à cette brillante clarté; tous les objets qui m'environnaient semblèrent à leur tour se transfigurer et je trouvai que la vie était parfois un bien beau rêve. . . .

. . . .

Mon ivresse fut, hélas! de bien courte durée!... Six mois à peine s'étaient écoulés que déjà de profondes ténèbres, fruits amers du désenchantement, succédaient à la lueur fascinatrice qui m'avait un instant aveuglée, et tout, autour, de moi redevenait calme et monotone comme par le passé...

Mon cœur était-il donc mort? Oh! non, mes lèvres s'étaient abreuvées à cette coupe d'amères voluptés qu'on ne sait plus écarter quand une fois on y a touché, et si je trouvais assez de force pour lutter contre moi-même, je ne pouvais plus empêcher mon imagination de rêver, et dans le fond de ma pensée restait toujours vivant un souvenir...

Puisque je fais ici ma confession toute entière, mon cher Yann, je dois te l'avouer, le sentiment qui m'empêchait de me livrer à toute la fougue de mon tempérament, était pour moi un mystère, car je n'obéissais, ni à la crainte de déplaire à mon tuteur, ni à un principe défini de pudeur, ni même à un sentiment religieux, non, c'était en quelque sorte un calcul sans but avoué, et qui peut-être n'avait d'autre cause que l'espèce d'indifférence formant le fond de mon caractère.

Sur ces entrefaites, un événement aussi terrible qu'imprévu vint faire ce que jusqu'alors la réflexion avait empêché.

Le comte Paolo, quoique jeune encore, mourut presque subitement, et toute sa fortune passa à l'un de ses neveux, jeune homme de vingt-deux ans, qui jouait la ridicule comédie de l'homme blasé.

Il apprit cette nouvelle à Gênes, où il venait d'arriver à la suite d'une jeune anglaise qu'il fatiguait de ses soupirs, et tout aussitôt il délaissa sa conquête, au moment peut-être où il allait être heureux.

Le jour même de son arrivée, Luigi me regarda beaucoup, mais sans m'adresser une seule parole.

Le lendemain, au moment du déjeuner, il s'approcha de moi, et, me prenant la main, il me dit:

— Mon oncle, Régina, vous laisse 10,000 livres de rentes, le saviez-vous?

— Monsieur le comte ne m'a jamais fait part de ses intentions à mon égard.

— Alors, je suis le premier à vous faire savoir ses dernières volontés?

— Vous êtes le premier, Luigi.

— Je me félicite doublement de l'avoir fait, et j'ajouterai que d'après les renseignements que Me Tosano, mon notaire, m'a fournis, le capital en est déposé chez MM. de Rothschild frères, à Paris.

— Ah! lui répondis-je étonnée de l'espèce de familiarité avez laquelle il me parlait, et ne sachant pas au juste où il voulait en venir.

— Oui, continua-t-il, mon oncle a sans doute pensé qu'après sa mort vous auriez le désir de quitter Venise, et à tout hasard, il a placé la somme à Paris.

— Ce qui signifie, mon cher Luigi, que ma présence vous déplait ici?

— Quelle erreur, ma belle Régina, je suis au contraire très-enchanté de vous voir chez moi, et, si vous le voulez, il n'y aura de changé dans votre position que le nom et l'âge du maître?

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je indignée, car cette fois je craignais d'avoir compris.

— Cela vous convient-il? reprit-il en se dandinant et sans répondre à ma question.

— Je ne vous comprends pas... monsieur...

— En vérité, chère, mais alors c'est que vous y mettez de la mauvaise volonté, je m'explique pourtant très-clairement.

— Je vous jure... Luigi...

— Allons, *cara mia*, ne faites pas l'enfant... vous me paraissez nerveuse aujourd'hui... eh! mais je ne suis pas si pressé... réfléchissez, ma toute belle, et quand vous jugerez convenable de m'édifier sur vos intentions, veuillez me le faire savoir.

Et sans plus attendre, il s'éloigna en sifflottant la cavatine du *Barbier*.

C^e^ d'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER et Cie,
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

Le Numéro : 10 centimes. N° 160 21 Octobre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

SOMMAIRE. — **La Belle Herboriste**, par Alexis Bouvier, — **Les Abîmes de Paris**, par Constant Guéroult. — **L'Amour en partie double**, par Cte d'Amezeuil.

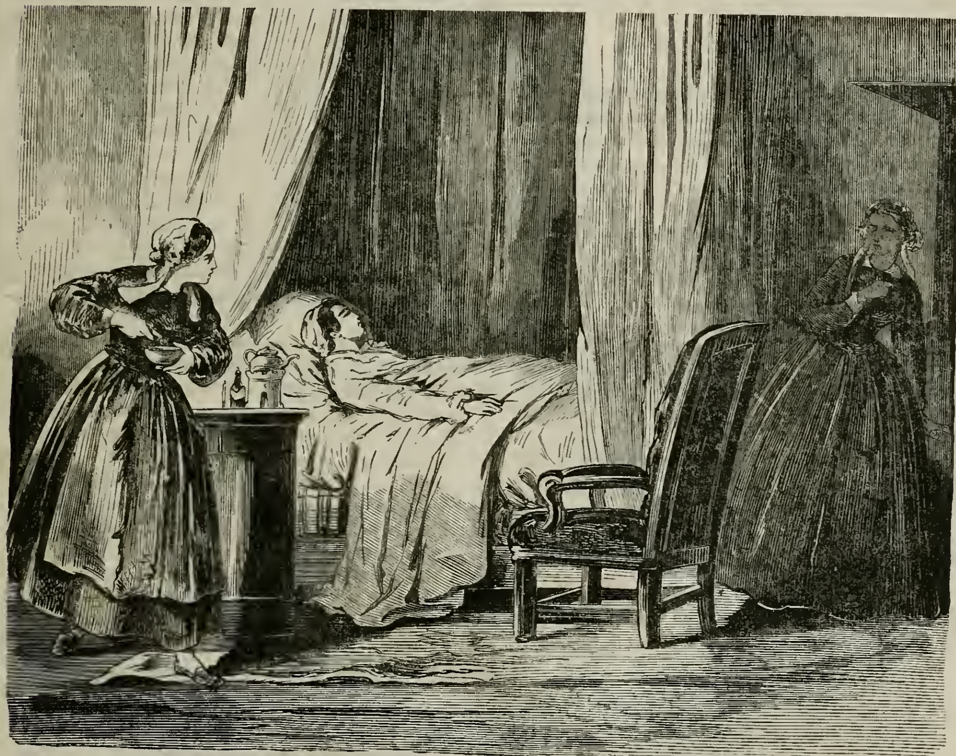
PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris.	8 fr.	4 fr.
Départements.	10	5

LA BELLE HERBORISTE

GRAND ROMAN NOUVEAU

PAR ALEXIS BOUVIER[1]



Marie-Reine empoisonnant Rosalie.

XVI

TOUJOURS LA LETTRE

Bizot regarda la lettre qu'on lui présentait ; la reconnaissant, il dit :

— Tiens ! comment avez-vous cela ? c'est la lettre que j'ai écrite pour M. Trumeau.

— Cette lettre a été trouvée au milieu des cendres de cent autres qui encombraient la cheminée de Friquet.

— De Friquet !

— Quoique brûlée, il en reste assez pour que nous ayons pu en retrouver le sens.

1. Voir à partir du numéro 155.

— Le sens est simple : je demandais pour ce matin un rendez-vous à M. Trumeau, et mon arrestation m'a empêché de m'y rendre ; c'est une lettre concernant des affaires toutes de famille...

— Vous cherchez vainement à nous tromper ; je vous répète que le feu n'a fait qu'altérer l'écriture, et que nous en avons reconstruit le sens.

— C'est justement pour cela qu'elle ne laisse aucun doute.

— Voulez-vous que je vous la lise ?

— Oui, monsieur, certainement.

— Le feu a détruit les premiers mots qui disent : Monsieur Friquet.

— Pardon ! Monsieur Trumeau.

— N'insistez pas avec ce système ridicule que la lettre détruit...

— C'est trop fort !... fit malgré lui Bizot ; lisez, alors.

— Je lis :

« Monsieur Friquet,

« Je vous ai vainement attendu pour vous parler d'une affaire grave. Je voulais vous dire qu'il ne faut pas que vous soyez là demain matin. Je venais vous prévenir de ce qui se trame autour de vous. On doit venir vous arrêter ; tout est découvert. Brûlez tout.

« Au nom de Dieu et du roi.

« Votre chef,

« Bizot. »

— Moi, j'ai écrit ça, fit Bizot étourdi... moi...

— Nous avons deux lignes écrites par vous hier ; confrontées avec cette écriture, le doute n'est pas possible.

— Ah ! monsieur, ce n'est pas sérieux ce que vous m'avez lu.

— Est-ce votre écriture ?

— Oui, monsieur... mais il n'y a pas du tout ce que vous avez dit.

— Comment cela ? voici la lettre.

L'homme montra à Bizot la lettre ; celui-ci la regarda, la lut et devint pâle. Par quel moyen cette lettre s'était-elle augmentée de tant de choses ?...

— Eh bien !

— Mon Dieu, monsieur, la lettre est de moi, mais je n'y comprends rien, je vous le jure... C'est à croire que je suis fou, jamais je n'ai écrit ce que je viens de voir, et cependant c'est bien ma signature, c'est bien le papier sur lequel j'ai écrit hier !

— Trêve de bavardage... vous niez encore, même devant l'évidence ?

— Mais, monsieur, sur la vie de ma pauvre mère, je vous jure que je n'ai pas écrit cela.

Et Bizot s'arrachait les cheveux.

— Mais quels sont donc les gens qui m'en veulent assez pour faire ces choses ?... Tenez, si je ne le suis pas déjà, je crois que je vais devenir fou.

— Vous n'abandonnez pas votre système. Cette lettre est apocryphe ?

— Je ne sais pas, monsieur, si elle est comme vous dites, mais je vous jure qu'elle n'est pas de moi, c'est une imitation de mon écriture, et voilà tout.

— Très-bien ! vous aviez un moyen d'adoucir les peines que vous avez méritées, vous le refusez, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera.

— Mais, monsieur, je suis prêt à faire tout ce qu'on voudra de moi.

— Alors, arrivons franchement au but : quel était le plan des conjurés et quels sont-ils ?

— Plaît-il ? fit le malheureux ne comprenant plus du tout.

— Je vous demande quel était le plan et le nom de ceux qui l'avaient conçu ?

Bizot arracha sa cravate qui l'étranglait, respira bruyamment, tourna et retourna la tête, cherchant autour de lui... Le pauvre garçon se demandait s'il n'était pas fou. Que lui voulait-on ? que lui demandait-on ? que signifiait cette comédie dans laquelle, malgré lui, il jouait un rôle si malheureux ?

Voyant que tout ce qui se passait était bien de la vie réelle, qu'il n'était pas sous le coup d'un rêve ou d'une hallucination, le pauvre diable, épuisé, sans force, sans énergie, dit d'une voix suppliante :

— Écoutez, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez faire de moi ; à ce que vous dites, à ce que vous me demandez, je ne comprends rien, je vous le jure, rien ! rien ! rien ! Vos conjurés, mes complices, le complot, tout cela me bat la cervelle, sans que je sache ni pourquoi ni comment... M. Friquet est mon plus grand ennemi, donc je ne lui ai jamais écrit... Cette lettre, soi-disant de moi, dit des choses auxquelles je ne comprends pas un mot. Je sens que je suis sous le coup d'un grand malheur... ou je suis victime d'une erreur, ou je suis victime d'ennemis inconnus... je l'ignore ; ce que je sais, c'est que vous me frappez avec des armes que je ne vois pas ; c'est que je suis sans force et sans pouvoir de répondre. Maintenant, monsieur, faites ce que vous voudrez ; mais, je vous en prie, faites vite, car je le sens, je deviens fou... Oui, monsieur, je deviens fou !

Et Bizot étrillait ses cheveux de ses ongles durs, se grattait le crâne comme s'il voulait arracher à sa cervelle le secret de toutes les douleurs mystérieuses qui le tuaient.

L'homme qui l'interrogeait fut quelques instants pris de pitié, puis, avec la force de l'habitude, qui rend tous les hommes cruels, il leva les épaules en disant :

— C'est un adroit gaillard !... Puis tout haut : Vous ne voulez rien dire ?

— Monsieur, je vous jure que je ne sais rien.

— C'est bien, fit sévèrement l'homme... Quand vous serez disposé à parler, vous nous ferez demander.

Il sonna ; deux gendarmes vinrent et s'emparèrent du pauvre Bizot, qu'ils reconduisirent à sa cellule.

XVII

CHEZ TRUMEAU

Pendant que Bizot se débat vivement dans l'accusation portée contre lui, Rosalie, souffrante, va toutes les dix minutes à la porte de la boutique de la place Saint-Michel, pour voir si elle n'aperçoit pas son fiancé.

La pauvre enfant ne s'explique pas le malaise subit qui l'a saisie ; elle s'est levée le matin comme chaque jour, se portant bien, la tête légère, et depuis qu'elle a déjeuné, c'est-à-dire pris une tasse de café au lait, un engourdissement singulier l'a envahie ; son front est brûlant, son cerveau est comme frappé sans cesse par un invisible marteau, et des maux de cœur constants lui soulèvent la poitrine.

Vers onze heures, voyant que Bizot ne venait pas, elle dit à son père :

— Si tu ne sors pas, père, je me sens mal, j'irai me coucher.

— Mal sérieusement ?

— Non !... Je ne sais pas ce que c'est... Depuis ce matin, j'ai des maux de cœur, l'estomac me brûle et je ne peux me tenir.

— Ta sœur va aller chercher le médecin.

— Oh non ! attendons, ce n'est pas assez grave.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Non, non, je ne veux pas.

— Va toujours te coucher, on va te faire du thé, tâche de dormir ; si ça va plus mal, appelle et l'on ira au médecin.

— Oui, au revoir, père.

Elle embrassa Trumeau et monta dans sa chambre...

A peine fut-elle sortie, que Trumeau appela Marie-Reine.

— Rosalie est malade. Occupez-vous-en.

— Rosalie ! qu'a-t-elle donc ? fit celle-ci surprise.

— Une indisposition... Cependant elle a mauvaise mine. Faites-lui du thé. Si elle va plus mal, vous enverrez chercher le médecin.

— Bien !

Marie-Reine chercha dans la boutique pour prendre le thé ; puis, revenant vers le comptoir, elle dit d'un air indifférent à son maître :

— Je vas faire le thé, mais vous le monterez vous-même.

— Pourquoi cela ?

— Nous sommes si mal avec Mlle Rosalie que, vous le savez, elle n'aime pas que je mette les pieds dans sa chambre.

— Des enfantillages... Faites toujours, sa sœur ou moi lui porterons.

Marie-Reine disparut dans la cuisine.

Une demi-heure après, Trumeau montait à sa fille une tasse de thé.

La pauvre enfant se tordait sur le lit.

— Oh ! dit-elle, ça me brûle, ça me dévore là !

Et elle montrait sa poitrine.

— On va aller chercher un médecin.

— Non ! non ! fit-elle, attendez encore... tantôt nous verrons... Bizot est-il venu.

— Non, mon enfant.

— C'est étonnant, et ça m'inquiète ; est-ce qu'il serait malade aussi ?

— Est-tu folle maintenant de te tourmenter... Comprends que ce garçon, qui est rentré chez sa mère depuis quatre ou cinq jours, n'y est pas resté seulement deux heures. Sa mère lui aura dit de s'occuper un peu de la maison. Il viendra tantôt.

— Sitôt qu'il viendra, tu monteras avec lui.

— Oui, ma mignonne, je te le promets... mais bois ce thé, couvre-toi bien et essaie de dormir ; si tu dormais, je suis sûr que cela te ferait un bien énorme... c'est la migraine probablement que tu as.

— C'est possible... j'ai tant d'ennui...

— Tu n'en auras plus, mon enfant... Voyons, dors. Quand Bizot viendra tantôt, nous fixerons votre mariage.

— Bien vrai ?... fit la pauvre fille avec un sourire.

— Bien vrai, répondit Trumeau en l'embrassant.

Il redescendit à la boutique. C'était l'heure de la vente ; il ne pouvait plus quitter le comptoir. Marie-Reine était à la cuisine ; Marie Trumeau, de temps à autre, allait s'informer de l'état de santé de sa sœur.

Le soir, vers six heures, Rosalie fit demander son père. Celui-ci monta.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il ; qu'as-tu, mon enfant ?

— Ça ne va pas bien ; je souffre horriblement... Eustache n'est pas venu ?

— Non.

— Ce n'est pas naturel !

— Il est retenu chez lui ; les affaires sont les affaires.

— Notre mariage est une grave affaire.

— Il viendra passer probablement la soirée avec toi.

— Envoyez toujours chez lui.

— S'il ne vient pas, on enverra... Occupons-nous plutôt de toi.

— Moi, je souffre.

— Toujours la poitrine ?

— Oui, ça me brûle.

— Et tes maux de cœur ?

— J'en ai moins maintenant... je ne sens plus ma tête.

— As-tu dormi ?

— Non, je ne peux pas dormir.

— Vois-tu, tu n'as pas voulu qu'on aille chercher le médecin, et peut-être maintenant tu n'aurais plus rien... Je vais l'envoyer chercher.

— Oui, je ne croyais pas que ça durerait.

— Ne t'inquiètes pas, mon enfant, quand le médecin sera venu, j'enverrai chez Bizot, il m'avait écrit hier et probablement il viendra ce soir...

— Oui, je sais.

— Tu sais qu'il m'a écrit?

— Oui.

— Sais-tu ce qu'il veut me dire?

— Oui.

— Dis-le moi!

— Non, il vous le dira.

— C'est grave?

— Oui.

— Tu m'inquiètes... mais je te fatigue, on va courir chez le médecin.

— Oui.

— Truneau descendit.

Marie-Reine était dans la boutique.

— Eh bien! demanda-t-elle, est-ce qu'elle est toujours malade?...

— Oui, ça va plus mal.

Et comme il sortait, elle demanda encore:

— Que faites-vous donc?

— Je vais envoyer chercher un médecin.

— Ah!

Marie-Reine devint extrêmement pâle.

Vers sept heures, le citoyen Caron, officier de santé, était au chevet de la malade; après l'avoir attentivement observée, il ordonna une potion et rassura Truneau en lui disant:

— Ce n'est rien... maladie de jeune fille; demain il n'y paraîtra plus.

Quand Truneau eut reconduit l'officier de santé, Marie-Reine se précipita vers lui et demanda anxieuse:

— Eh bien! que vous a-t-il dit?

— Il a dit que ce n'est rien.

— Ah! et Marie-Reine exhala un long soupir.

— Il a dit même que demain il n'y paraîtra plus.

— Il a raison, fit la fille, les dents serrées... demain, il n'y paraîtra plus... Donnez-moi l'ordonnance, je vais aller faire la potion.

Truneau donna le papier et Marie-Reine sortit.

XVIII

LA HAINE DE MARIE-REINE.

Lorsque Marie-Reine revint, Truneau, rassuré par la visite du médecin, plaisantait avec des clients. Il dit aussitôt à Marie-Reine de lui donner la potion, et il monta lui-même la verser à sa fille.

— Prends ça, Rosalie; maintenant que tu as vu le médecin, tu dois être rassurée?

— Oui, fit la pauvre enfant, mais je voudrais voir Eustache, son absence n'est pas naturelle.

— Tu peux être tranquille, j'y envoie tout de suite... Tu as bu ta potion, tâche de faire un petit somme par là-dessus, et en t'éveillant, tu verras Bizot.

La jeune fille remercia son père d'un bon sourire; celui-ci l'embrassa, et, se frottant les mains redescendit, se disant:

— Je voudrais bien voir ce mâtin de Friquet ce soir; il me renseignerait sur ce que j'ai idée de faire pour le mariage de ma fille. Je lui laisse la maison et lui paie les rentes des fonds placés dans mon commerce, comme si elle me commanditait; de cette façon je concilie tout.

La petite Marie, voyant son père redescendre, monta près de sa sœur, car il ne fallait pas laisser la boutique sans quelqu'un pour servir.

Quand l'enfant entra dans la chambre, elle vit Rosalie à moitié sortie du lit, hocquetante et cherchant à respirer, les bras tordus, les mains crispées, le visage contracté, cherchant vainement à crier.

En voyant sa sœur, elle se laissa retomber sur son lit en disant d'une voix à peine perceptible:

— Marie... à boire... à boire... Ah! ça me brûle la gorge...

Et elle râla...

Marie, épouvantée, descendit bien vite, et son père lui donna un verre de vin et d'eau tiède qu'elle monta aussitôt.

Rosalie s'assit sur son séant et le but d'un trait. Respirant alors plus facilement, elle s'étendit et dit à sa sœur:

— J'ai cru que j'allais mourir. Ça va mieux. Que je voudrais donc dormir! C'est drôle, il me semble que le sang se fige dans mes veines et que je m'éteins. C'est à peine si je distingue.

Comme la malheureuse parle en ébauchant un sourire, sa sœur lui répond tranquillement:

— C'est la fatigue, vois-tu, petite sœur... dors... tu devrais reprendre encore de la potion... voilà presque un quart d'heure... le médecin a dit tous les quarts d'heure... comme ça, on te laisserait dormir...

— Je le veux bien, répondit-elle d'une voix faible.

Marie présenta alors la cuillerée de potion à la malade; celle-ci est sans force, et c'est vainement qu'elle cherche à se mettre sur son séant... sa sœur est obligée de l'aider à lever la tête... elle boit sans que la même crise se produise... Alors, elle s'étend et ferme les yeux en disant à sa sœur:

— Redescends maintenant, Marie; je vais dormir, va dîner...

— Dors bien, petite sœur...

Et Marie redescend; sitôt dans la boutique, son père lui demande:

— Comment va-t-elle?

— Elle est très-fatiguée; je crois qu'elle va dormir.

— Il faudra l'éveiller pour lui donner la potion.

— Non, elle l'a prise.

— Ah! bien... qu'elle dorme. Maintenant occupes-toi du dîner.

— Oui, père.

Derrière la porte de l'arrière-boutique, Marie-Reine écoutait attentivement les paroles échangées entre Truneau et sa fille. Elle répéta comme malgré elle:

— Ah! la deuxième potion, et elle s'endort...

— Marie-Reine regarda autour d'elle, la jeune Marie était à la cuisine, Trumeau était occupé avec des clients; personne ne s'occupait d'elle. Elle se glissa derrière des ballots et grimpa au premier.

Elle ouvrit, sans faire de bruit, la chambre de Rosalie... se traînant à genoux jusqu'au lit, elle regarda. La malade dormait. Alors, toujours rampant, elle prit les vases qui avaient été employés pour la faire boire, et vida ce qui restait de liquide dans le feu, puis les rinça.

Ceci fait, elle se redressa et s'accouda sur le bateau du pied du lit.

Elle était épouvantable à voir ainsi, la fille Françoise-Marie-Reine Chantal-Lavandière !

Son œil brillait d'une lueur fauve, ses sourcils bruns étaient froncés, sa bouche était contractée par un rire diabolique, qui serrait les dents et les faisait grincer, ses mains se dilataient, comme les pattes du chien qui sent le gibier. Elle était horriblement belle, la Marie-Reine !

Dix grandes minutes se passèrent ainsi.

La chambre était éclairée seulement par la flamme des bûches qui brûlaient dans la cheminée, le silence n'était troublé que par la respiration à peine perceptible de Rosalie et par le battement du balancier de la pendule.

Tout à coup, la respiration cessa... la bouche de la malade se contracta... Alors, Marie-Reine avança à la tête du lit et se pencha pour regarder Rosalie; celle-ci avait les yeux fermés.

— Rosalie! fit-elle bas à son oreille...

La jeune fille ouvrit à demi les yeux; le regard, trouble déjà, eut un éclair; la bouche se crispa comme pour crier, mais le râle seulement sortit de la gorge.

Alors, froidement, la misérable, voyant la malade dans l'impossibilité d'appeler, lui prit la tête et la releva sur l'oreiller, de façon à ce qu'elle fût bien en face d'elle, obligée de la voir; puis, avec un accent que rien ne peut rendre, elle dit :

— Eh bien ! idiote, tu as voulu lutter contre moi, tu as voulu me chasser de la maison !... Qui est-ce qui en sort aujourd'hui ?... Quand j'avais du cœur et de la pitié, on a été pour moi sans miséricorde. Je n'ai plus de cœur, je n'ai que de la haine, de la haine, pour toi, entends-tu, Rosalie, toi qui chaque jour m'as insultée, entends-tu ?... Pendant qu'ils sont en bas, tranquilles sur ton sort, meurs donc, sans prière, sans pardon !... Meurs ! mais il faut que tu saches la fin de l'histoire pour laquelle tu meurs... Oui, nous sommes deux qui voulons tout ce qui est à toi et à ton père... et nous l'aurons... tu entends, Rosalie, ma maîtresse, tu entends ? Ton fiancé est perdu, il savait, il devait mourir !...

D'abord, des soubresauts convulsifs avaient agité le corps de la mourante, son visage s'était contracté, puis ses yeux s'étaient éteints. Elle ne voyait plus, mais elle entendait encore. Dans son râle, parfois, on entendait comme :

— Grâce ! pitié !...

Quand Marie-Reine entendit ces mots, elle se redressa plus terrible, et, avec un ricanement sauvage, elle répondit :

— Grâce ! pitié !... Allons donc, lâche, qui demande grâce à celle qu'elle haïssait ! Est-ce que tu m'as fait grâce, toi !... Rien, meurs, comme je le veux, injuriée jusque dans ton cercueil... meurs en chienne que tu as été, sans pitié, sans grâce, sans pardon, sans prière. Je redescends, Rosalie, et je vais rire avec ton père pendant que tu vas mourir !

XIX

LA MORT.

Marie-Reine quitta la chambre, descendit l'escalier, se glissa derrière les ballots et vint reprendre sa place dans le coin du secrétaire où elle feignit de dormir.

Marie Trumeau était dans la cuisine, occupée du dîner.

Trumeau entra dans l'arrière-boutique, et voyant Marie-Reine endormie, il alla vers elle, lui caressa le menton pour l'éveiller, disant :

— Qui dort dîne, il paraît, mais c'est que j'ai faim, moi... Tu n'as donc pas d'appétit ce soir ?

— Oh ! que si, fit Marie-Reine.

— Eh bien ! Marie, cria Trumeau, vas-tu bientôt nous faire à dîner ?

— Tout de suite, si tu veux, papa.

— Bien ; allons, Reine, dressez le couvert.

Marie-Reine obéit ; quelques minutes après, ils étaient à table tous les trois, et Trumeau disait :

— Je suis content d'avoir fait venir le médecin, au moins, je suis tranquille; ça m'étonnait tant de voir Rosalie indisposée, elle qui se porte toujours admirablement, que j'étais très-inquiet.

— Elle va bien, maintenant? demanda Reine.

— Oui, elle doit dormir, répondit Marie.

— Quand tu auras fini de manger, dit Trumeau à sa plus jeune fille, tu iras voir si elle a besoin de quelque chose.

— Oui, papa !

— Ah ! ça, fit tout à coup Trumeau, a-t-on envoyé chercher Eustache?

— Oui, répondit Marie-Reine ; la boutique était fermée et il n'y avait personne chez eux.

— C'est singulier qu'il ne soit pas venu aujourd'hui.

Le dîner s'acheva sans incident; pendant que Marie-Reine débarrassait la table, la jeune Marie monta à la chambre de sa sœur.

Dans la demi-obscurité de la chambre, ne voyant pas si sa sœur dormait, elle s'avança jusqu'au lit sur la pointe du pied.

Là, il lui sembla que sa sœur avait l'œil à demi ouvert.

— Rosalie, tu ne dors pas ?

Comme Rosalie ne répondit pas, elle n'insista pas et écouta si sa respiration était régulière.

N'entendant rien, l'enfant eut peur.

— Rosalie ! fit-elle plus haut, Rosalie !

Et elle lui mit la main sur le front, mais elle la retira aussitôt en jetant un grand cri.

Le front était froid... ce froid moite qui semble laisser de la glace après les doigts.

Marie se précipita dans l'escalier en criant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Trumeau.

— Papa, monte, monte; Rosalie ne répond pas, elle ne respire plus !

— Hein ! que dis-tu là ? fit Trumeau épouvanté.

Et il grimpa vivement l'escalier; arrivé au lit de sa fille :

— Rosalie ! Rosalie ! mon enfant... Ah ! mon Dieu !...

Il prit la tête de la malheureuse ; en sentant le froid de la mort, il gémit...

— Ah ! mon Dieu ! mon enfant ! et les sanglots déchirèrent sa gorge. Oh ! mais, ça n'est pas possible. Rosalie ! Marie, cours, cours vite chercher le médecin.

Marie courut.

Trumeau, seul, cherchait en pleurant à ranimer son enfant, se persuadant que Rosalie n'était pas morte, croyant à une syncope; mais le corps était glacé, les membres étaient roides.

Bientôt le citoyen Caron arriva ; il regarda Rosalie, et à la vue de son œil terne, il dit :

— Elle est morte.

La chambre retentit alors des cris de la sœur et du malheureux père. C'était un tableau lugubre que la vue de ces deux malheureux à genoux devant la couche mortuaire.

— Mais, dit Trumeau, quand vous êtes venu, il y a une heure, vous n'avez donc rien vu ?...

— Monsieur, dit l'officier, je ne comprends absolument rien à ce qui s'est passé.

— Mais vous êtes médecin, monsieur, vous devez savoir.

— Aussi, monsieur, suis-je convaincu que votre fille a succombé à un accident tout différent du malaise pour lequel elle s'était mise au lit.

— Mais quel accident ?

— C'est ce qu'il faut savoir.

— Que faire ?... ne pouviez-vous le prévoir ?...

— Monsieur, cette mort m'effraie à ce point que, sortant de chez vous, je vais aller chez le magistrat de sûreté faire ma déclaration..

— Quelle déclaration ?

— Cette mort subite dont il est utile de rechercher la cause.

— Que croyez-vous donc ?

— Je ne crois rien, la démarche dont je vous parle est nécessaire, et je crois de votre devoir même de la faire avec moi.

— Ce soir ?

— Immédiatement.

— A quoi tout cela doit-il aboutir ? Croyez-vous que le malheur n'est pas assez grand !

— Il faut cependant que cette mort s'explique.

— Que fera-t-on ?

— On fera l'autopsie.

— On ouvrira le corps de mon enfant ?

— Il le faut.

— Jamais !... et puis, que penserait-on de nous, un scandale semblable ?

— Je vous répète, monsieur, que l'honneur vous commande impérieusement de venir avec moi.

— C'est affreux, tout cela... c'est dire que je crois à un crime... c'est des frais énormes à faire et nous ne sommes pas riches... Mon Dieu ! quel malheur !... ma pauvre enfant !...

— Croyez-moi, monsieur Trumeau, il faut faire cette déposition... il est tard, je reviendrai demain... songez-y.

L'officier de santé partit.

Et ayant fait mettre une garde près de sa fille, Trumeau descendit fermer sa boutique.

XX.

LE CITOYEN CARON.

Cette maison, si subitement passée de la joie au deuil, était encore toute pleine de la vie de Rosalie. A chaque clou de la chambre à coucher, dans chaque meuble était un vêtement placé la veille par la pauvre enfant. Aussi, malgré lui, dès qu'il n'était plus dans la chambre mortuaire, Trumeau se refusait à croire à la mort de sa fille.

Il avait envoyé, dès le soir, sa plus jeune fille chez une parente, et il restait toujours dans l'arrière-boutique.

Le lendemain matin, Marie-Reine était pâle, mais ses paupières rouges indiquaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Trumeau l'avait remarqué, et il lui savait gré de cette affection pour la pauvre morte.

— Ma pauvre enfant, disait-il, juste au moment où elle allait se marier, oh ! c'est horrible... et s'il faut maintenant que la justice vienne ici !...

— Pourquoi la justice viendrait-elle ? demanda Marie-Reine.

— N'as-tu pas entendu M. Caron ?

— Mais vous savez bien que Rosalie n'a pas été assassinée.

— Oui, je le sais.

— Vous avez alors le droit de repousser tous ces gens-là : un père ne laisse pas faire l'autopsie de sa fille pour le plaisir des cancans de commères.

— Comment, des cancans de commères ?

— Oui.

— Que veux-tu dire ?

— Je dis que ce sont les commères qui bavardent là-dessus.

Trumeau se leva étonné, et essuyant ses yeux, il demanda :

— Les commères bavardent ?...

— Vous ne le savez pas ?

— Et que disent-elles, enfin ?

— Pardi ! elles disent que cette mort n'est pas naturelle, que vous aviez des intérêts à vous débarrasser de votre enfant.

— Moi !

— Qu'elle est morte empoisonnée.

— Empoisonnée !...

Trumeau, épouvanté, se tenait à la cheminée pour ne pas tomber... Tout ce qu'il y avait d'honnête en lui se refusait à croire que des gens pussent porter une semblable accusation.

— Empoisonnée !... empoisonnée !... répétait-il. Mais par qui ?...

— Je vous le dis... ces gens disent que tous deux nous avions un intérêt commun à ce que cette enfant n'existe plus.

— Nous ?... alors c'est...

— C'est nous !

— Grand Dieu... moi ! moi! tuer ma fille ! Oh! les monstres !

— Voilà ce qu'ils disent.

— Oh ! alors, on fera l'autopsie...

— Comment pour des cancans... vous céderez, vous vous ferez la fable de ces gens... et la pauvre chère morte sera martyrisée ! Est-ce bien un père qui dit cela ? est-ce qu'au-dessus de votre personnalité attaquée vous n'avez pas l'amour saint et sacré de votre fille ? et vous souffrirez qu'on la tue deux fois... qu'on lui ouvre le corps !

— Oh, non ! non ! dit Trumeau en plaçant ses mains sur ses yeux.

Vers dix heures, l'officier de santé Caron se présenta chez Trumeau et demanda à lui parler particulièrement. Marie-Reine se retira ; seul, Caron dit à Trumeau :

— Je vous ai dit hier qu'il était nécessaire que vous veniez avec moi chez le magistrat de sûreté du onzième, et je viens vous chercher à cet effet.

— Mais, dit Trumeau, pourquoi, monsieur Caron, cette prolongation de tourments et de douleurs ?

— Parce que le monde s'étonne de cette mort subite et réclame une enquête.

— Et de quel droit ces gens-là veulent-ils augmenter mes peines ?

— Vos refus ne servent qu'à augmenter leur accusation.

— Mais ma conscience tranquille est au-dessus de leurs propos.

— Vous refusez toujours...

— Oui, M. Caron, chez moi il n'y a que d'honnêtes gens ; je suis convaincu qu'aucun d'eux n'a pu commettre un crime, et je ne veux pas voir faire l'autopsie de mon enfant.

— M. Trumeau, j'ai le regret de v us déclarer que j'irai seul chez le magistrat.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je tiens à constater que j'ai soigné ainsi qu'elle devait l'être la victime...

— La victime !

— Oui, monsieur, la victime! car ma conviction est que la malade a succombé à une cause violente en dehors de sa maladie.

— Oh! mon Dieu!...

— Je me retire, monsieur, pour faire mon devoir... Adieu...

Et le médecin se retira après avoir salué.

Trumeau était épouvanté, non de ce que faisait le médecin, mais de ce qu'il lui avait dit: Sa fille était une victime; elle était morte d'une cause absolument en dehors de sa maladie. Enfin, il y avait un crime. Qui avait intérêt à tuer sa fille ?... Il se creusait le cerveau, lorsque, relevant la tête, il vit devant lui Marie-Reine.

— Oh! non, fit-il, comme se répondant à lui-même.

Marie-Reine comprit; depuis la sortie du médecin, elle était entrée dans la salle à manger, et elle étudiait ce qui se passait en son amant. Elle vit qu'il cherchait qui accuser, et elle sentit que c'était pour elle qu'il disait :

— Oh! non !

— Vous n'avez pas été adroit, dit-elle.

— Comment cela ?

— Vous avez été faible, et la police va venir chez vous.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est votre maison perdue.

— Mais cependant, s'il y a crime, je veux qu'on en punisse l'auteur.

Une rougeur fugitive passa sur les joues de Marie-Reine.

— S'il y a crime, il ne peut être commis que dans votre maison.

— Que veux-tu dire ? dit Trumeau, la regardant fixement.

— Je veux dire, fit celle-ci embarrassée, que c'est vous et votre fille jeune qui seuls avez soigné Rosalie ; je ne l'ai pas vue depuis le jour où elle est montée se coucher.

— C'est vrai !

— Tout cela est donc de la folie... Ce n'est ni vous ni Marie...

— Raison de plus pour laisser faire alors.

On frappa à la porte de la rue.

Marie-Reine devint pâle et gagna la cuisine.

Trumeau alla ouvrir.

XXI

LE CITOYEN FRELIN

Trumeau alla ouvrir la porte, quatre hommes entrèrent ; parmi eux était Caron, qui avait soigné Rosalie, et qui dit en entrant :

— Monsieur Trumeau, je vous présente le citoyen Saunay, magistrat de sûreté du onzième, mon collègue Berard, et le citoyen... qui accompagne le commissaire.

— Entrez, messieurs, fit tristement Trumeau ; monsieur le commissaire, daignez vous asseoir.

En disant ces mots, le pauvre homme présenta des siéges, et resta debout, appuyé sur le comptoir.

Le commissaire regarda fixement Trumeau et lui dit :

— La mort subite de votre fille a obligé l'officier Caron à me requérir pour la constatation d'un décès

qui lui paraît devoir être attribué à une autre cause qu'au mal qu'il soignait.

— Monsieur Caron m'a déjà fait cette observation.

— Pourquoi avez-vous refusé d'accompagner le citoyen Caron au bureau?

— Parce que, Dieu merci, je ne crois pas à un crime.

— Votre fille était malade depuis combien de temps?

— Un jour! monsieur le commissaire.

Et Trumeau, ne pouvant plus contenir ses larmes, pleura en répondant.

— Comment ce malaise s'est-il déclaré?

— Mon Dieu! M. le commissaire, Rosalie s'est levée hier à la même heure que d'habitude; sitôt son premier déjeuner, elle a éprouvé des envies de vomir; lors du déjeuner du midi, elle a à peine mangé; voyant cela, je lui ai fait faire du thé. Mais ça n'a rien fait; alors elle s'est couchée; voyant qu'elle n'allait pas mieux, j'ai envoyé chercher le médecin, M. Caron, qui a ordonné une potion qu'on fit faire immédiatement; elle en a bu deux cuillerées, et...

Là, Trumeau éclata en sanglots.

— Et? reprit le commissaire.

— Et trois quarts d'heure après, elle était morte.

— Il y a là un mystère étrange que je ne m'explique pas... Citoyen Caron, avez-vous examiné cette jeune fille après sa mort?

— Non, monsieur le commissaire.

— N'y aurait-il pas suicide?

— Comment, suicide? fit Trumeau étonné.

— N'avait-elle pas de motifs de chagrin?

— Non, monsieur le commissaire, au contraire, prochainement elle devait se marier de son plein consentement, de son choix même.

— Elle n'avait pas reçu d'avis, de lettre sur son fiancé?

— Non, monsieur le commissaire; pendant toute la journée d'hier, au contraire, elle n'a cessé de désirer sa présence.

Le commissaire se leva et dit :

— Messieurs, vous allez voir le corps, et, s'il est possible, découvrir la raison de cette mort subite.

Trumeau guida les quatre hommes, qui montèrent et entrèrent dans la chambre.

Rosalie était étendue comme au moment où Trumeau était monté, le corps raidi dans le lit, dont les draps et les couvertures étaient bien bordés et bien arrangés. La tête était tournée du côté du mur.

Sur la table de nuit brûlait une bougie. Près le corps inanimé une femme veillait.

— Monsieur Trumeau, veuillez vous retirer avec la garde et nous laisser seuls...

Trumeau, fondant en larmes, se retira en gémissant.

— Oh! mon enfant! ma pauvre enfant!

Quand le magistrat, un agent et les officiers de santé furent seuls, le commissaire demanda au citoyen Caron :

— Avez-vous quelques observations à faire?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Bien! Frelin, écrivez!

Frelin était le grand gaillard qui accompagnait le commissaire; il était maigre et long comme une latte; sa tête en lame de couteau avait l'aspect d'une tête de fouine; son œil petit, mais plein d'éclairs, était protégé par une paire d'immenses lunettes; quoique paraissant à peine âgé de vingt-cinq à trente ans, il était atteint d'une calvitie qui ne lui laissait de chaque côté de la tête que deux mèches rousses, semblables à des oreilles de chien.

Vêtu de vêtements trop courts, ses pieds et ses mains paraissaient immenses; les mains surtout avaient de gigantesques proportions. Quand le commissaire lui dit d'écrire, Frelin mit simplement un cahier de papier dans la main ouverte, et, s'en servant comme d'un pupitre, il écrivit :

— Qu'avez-vous à dire, demanda le commissaire.

— Voici, dit le citoyen Caron : lorsque je vins voir pour la première fois la malade, la chambre était en désordre, le lit à moitié défait.

— Peut-être la malade a-t-elle demandé qu'on mette un peu d'ordre dans sa chambre et qu'on refasse son lit?

— Permettez, monsieur le commissaire... lorsque l'on m'envoya chercher une seconde fois...

— Alors qu'elle venait de mourir?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Qui vint vous chercher?

— La plus jeune fille de Trumeau.

— Quel âge?

— Environ dix ou onze ans... Elle me dit qu'elle craignait que sa sœur fût morte; étonné, et pendant que je me disposais à la suivre, je m'informai de l'état où elle était : elle me raconta que lorsqu'elle était montée pour donner une potion à sa sœur, celle-ci était dans un tel état que le lit était complétement défait, tant elle s'agitait; qu'un moment abattue, elle était retombée sur l'oreiller, la tête tournée de ce côté... Quand je vins, le lit était en ordre, comme il est là, bien bordé... et la tête de la pauvre fille, ainsi que vous la voyez, tournée du côté du mur... Tous les vases qui étaient dans la chambre avaient été enlevés.

— C'est assez singulier, fit le commissaire regardant Frelin.

— Oui, acquiesça Frelin de la tête.

— Avez-vous parlé de cela à M. Trumeau?

— Non, monsieur le commissaire. J'ai cru devoir vous faire juge...

— Vous avez eu raison. Que pensez-vous de cela, Frelin?

— Je prie monsieur le commissaire, dit celui-ci, de faire rechercher la cause apparente de la mort aux médecins, et je lui ferai part de mes observations après cette constatation.

— Messieurs, fit le commissaire, veuillez procéder.



Tirant un couteau de sa poche, elle lui enfonça dans la gorge.

Les deux officiers de santé tirèrent le lit au milieu de la chambre et découvrirent le cadavre.

En bas, dans la boutique, le père hurlait de douleur et sanglotait en entendant le craquement lugubre du lit mortuaire déplacé.

XXII

AUTOPSIE

Rosalie, encore embellie par la mort, si cela était possible, avait le visage calme et doux d'une vierge endormie.

Les couvertures enlevées, le corps démentait ce calme apparent.

Les bras et les mains étaient raidis, la contraction s'étendait jusqu'aux doigts; la cuisse droite, renversée, était violemment portée sur la gauche du ventre; le corps était comme coupé.

L'officier de santé Caron, plaçant sa main sur l'estomac, y sentit encore une certaine chaleur; l'ayant fait observer à son collègue, il lui dit :

— Qu'en pensez-vous?

— Je crois utile, fit celui-ci, de procéder à l'autopsie.

— C'est aussi mon idée, si M. le magistrat nous y autorise.

— Faites, dit celui-ci.

Avec ce calme froid que donne l'habitude, les deux médecins retroussèrent leurs manches, et le commissaire s'accouda sur le bateau du lit pour assister à cet épouvantable tableau.

Prié par les médecins, Frelin se disposa à écrire sous leur dictée.

Caron dicta :

La poitrine et le ventre prouvent entièrement une phlogose (ou inflammation), le foie plus volumineux, les poumons sont flasques et légèrement adhérents. L'estomac, qui ne contient rien de particulier extérieurement, contient environ trois demi-setiers de liquide noirâtre, comme du sang décomposé, dans lequel est une très-grande quantité de matière comme cuivreuse et d'une espèce grisâtre,

paraissant métallique et ressemblant sous les doigts à du sable.

On plaça toutes ces matières dans un vase cacheté et scellé du sceau de Trumeau.

L'estomac était, dans son intérieur, totalement dénué et complétement enflammé, ses membranes nerveuses entièrement détruites et toutes les parois considérablement chargées des mêmes substances délétères et corrosives.

Le tout fut enlevé et renfermé dans un second vase scellé comme le premier.

Enfin, Caron, après avoir consulté son collègue, dit au magistrat :

— Ayant consulté mon collègue, nous certifions tous deux que Rosalie Trumeau est morte parce qu'elle a mangé ou bu une substance délétère quelconque.

Le magistrat fit alors remonter Trumeau qui, à une demande déjà faite, avait refusé d'assister à l'autopsie, s'en remettant à la constatation faite par les officiers. Celui-ci monta tout en larmes, pâle et les yeux rouges.

On avait recouvert le corps de la malheureuse enfant, dont le visage doux et calme, en dépit de l'horrible opération, semblait sourire au ciel.

— Que me voulez-vous, messieurs ? fit celui-ci, détournant le visage du lit.

— Monsieur Trumeau, le résultat des constatations est que votre fille est morte empoisonnée.

Trumeau regarda le magistrat, l'agent, les médecins; son regard exprimait :

— Voyons, vous me parlez sérieusement? Vous n'êtes pas fou?...

— Empoisonnée !.. cria-t-il. Mais, par qui, monsieur?

— Nous avons mission de le rechercher... Dites-nous, avez-vous du poison chez vous?

— Du... poison, répondit Trumeau abruti, pleurant, sans voir, et ne sachant pas ce qu'on lui disait... du poison... non, non... je ne vends pas ça... empoisonnée... ah! mon Dieu ! mon Dieu! mais je suis donc maudit !

Puis se jetant à genoux au pied du lit de sa fille, il s'écria sanglotant :

— Rosalie, mon enfant, mon Dieu, tu entends ce qu'on dit... toi si bonne, si douce, entends-tu... mais tu n'avais pas d'ennemis, ma pauvre enfant... on se trompe, voyons... Rosalie ! Rosalie ! ah ! mon Dieu, ma fille...

Comme abattu, sans force, vaincu par la douleur, il retombait sur le lit. Frelin et Caron le prirent chacun par un bras, le relevèrent et le conduisirent jusqu'à l'escalier, lui disant :

— Allons, monsieur Trumeau, du courage, voyons, du courage!

— Ah! vous ne savez pas ce que c'est, vous, que de perdre ses enfants à cet âge-là! vous...

— Allons, venez...

On le descendit dans la boutique; là, il s'assit, et après quelques instants, redevenu plus calme, le magistrat lui dit :

— Plus le malheur est grand, plus il faut de courage pour le supporter. Trumeau, soyez homme; les praticiens viennent de vous déclarer que la mort de votre enfant doit être attribuée à un crime... Quel motif pouvait pousser ceux qui l'ont commis? Voilà ce qu'il faut rechercher. Peut-être n'est-ce qu'une première victime ; de nouveaux crimes sont-ils prémédités? Il faut, monsieur Trumeau, être homme et nous aider à rechercher les criminels... Votre enfant ne peut avoir de vous aujourd'hui qu'une chose, le châtiment de ceux qui l'ont tuée.

— Oui, monsieur le commissaire, dit Trumeau d'une voix hoquetante de sanglots et essuyant ses yeux du revers de sa manche.

— Voyons, procédons lentement...

— Je suis à vos ordres.

— Avez-vous ici de l'arsenic?

— Oui, monsieur.

— Tout à l'heure, vous avez dit ne pas avoir de poison...

— Je n'ai pas la tête à moi !

Le magistrat et Frelin se regardèrent. Frelin cligna de l'œil.

— Où est cet arsenic?

— Voici.

Trumeau grimpa sur un comptoir, atteignit un tiroir dans lequel il prit un petit paquet qu'il remit au citoyen Caron.

Frelin regarda le paquet, et d'une voix d'enfant observa :

— Le papier qui l'enveloppe a été très-récemment ouvert.

— Oh non ! fit Trumeau, je n'ai pas permis d'en vendre, et je n'en ai servi à personne.

— Comment se fait-il, demanda le magistrat de sûreté, que vous en ayez alors?

— J'ai demandé l'autorisation d'en acheter, il y a déjà quelque temps, pour détruire les rats qui me ravageaient tout. Comme ça n'a rien fait, j'y ai renoncé et je l'ai mis dans ce tiroir, que l'on n'ouvre jamais.

Pendant que Trumeau expliquait la possession de l'arsenic, l'officier de santé Bérard comparait le grain de cet arsenic à un grain trouvé dans l'estomac de Rosalie Trumeau; il dit :

— Mais remarquez donc !... Cet arsenic est semblable à celui trouvé dans l'estomac de la victime...

— Ah ! fit Trumeau indifféremment.

Cette fois encore, le magistrat regarda Frelin; celui-ci hocha la tête.

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)

LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE

XIX

(Suite.)

Profitant de la confusion très-naturelle que venait de produire cet incident, il se glissa à travers les chevaux jusqu'à la voiture du baron, et lui faisant signe de se pencher vers lui :

— Monsieur le baron, lui dit-il d'une voix frémissante, pourriez-vous me dire par quel étrange hasard vous assistez à un mariage auquel vous n'avez pas été invité.

— Ce hasard n'a rien d'étrange, monsieur, lui répondit froidement le baron, je me rendais chez ma sœur, Mme Hardouin, qui demeure à quelques pas d'ici, comme vous le savez, et le passage m'a été barré par vos voitures, qui m'ont contraint de m'arrêter à cette place.

— Telle est du moins votre explication, dit Louis Chambon, avec un dédain provoquant.

— Et je n'admets pas qu'on la discute, répliqua le baron en regardant fixement Chambon.

— Et moi, je n'en crois pas un mot.

— Un démenti ! murmura le baron en pâlissant de colère.

— Oui, monsieur le baron, et comme je ne vous crois pas homme à tolérer une insulte, vous recevrez demain la visite de nos témoins, avec lesquels les vôtres s'entendront sans peine, car j'accepte d'avance toutes vos conditions.

Puis il se retira, et un instant après il montait, très-pâle, mais calme en apparence, dans la voiture où l'attendaient son père, la marquise et sa femme.

Au moment où celle-ci revenait à elle, la voiture du baron parvenait à se dégager de toutes celles qui jusque-là lui avaient obstrué le passage et disparaissait par une rue adjacente.

— Hasard étrange et fatal en effet, murmurait-il, que celui qui me met face à face avec Mlle du Theil et juste dans un pareil moment, hasard impossible à ses yeux et qu'elle a dû interpréter d'une façon peu honorable pour mon caractère. Allons, j'ai été mal inspiré de ne pas me rendre tout de suite chez Maria et j'y cours à l'instant de peur de retomber dans quelque nouveau guêpier.

Et renonçant à aller voir Mme Hardouin, comme il l'avait résolu d'abord, il quitta l'île Saint-Louis pour se diriger vers le quartier de la Chaussée-d'Antin.

Il arrivait rue Saint-Nicolas, où demeurait Mme Dumoulin, vers trois heures, c'est-à-dire deux heures environ après la scène que nous avons vue dans le chapitre précédent entre Barigoul, Taboureau, Hector Hervieux et Pierre Dumoulin.

Il est nécessaire de constater, pour expliquer la tranquillité d'esprit du baron de Blinière et d'Eva, qu'ils ignoraient encore à cette heure la mort de leur oncle Vautreau.

M. de Blinière trouva sa maîtresse sous les armes, c'est-à-dire dans le négligé le plus frais et le plus vaporeux qui soit jamais sorti de l'imagination d'une couturière.

— Tiens, lui dit celle-ci d'un ton bref, vous faites des surprises, monsieur le baron.

— Et les surprises ne paraissent pas être de votre goût, répondit celui-ci en se jetant négligemment dans un fauteuil.

— En effet.

— Pourquoi ?

— C'est que j'y vois plutôt une preuve de défiance qu'un désir de m'être agréable.

— Vous avez tort, Maria, je ne suis pas jaloux.

— Vous voulez dire : je ne suis plus.

— Peut-être.

— C'est-à-dire que votre amour est à la baisse ?

— Ou que mon estime est à la hausse.

— Oh ! le jour où vous estimez une maîtresse, vous êtes bien près de la quitter.

— A vous entendre alors je serais un miracle de dépravation.

— C'est un peu l'opinion qu'on a de vous.

— Vous verrez que mon pays indigné finira par m'exiler, comme Aristide.

— Ce ne sera pas pour la même cause, au moins, personne n'est fatigué de vous entendre appeler le juste.

— Voyez vous-même où mène la vertu et dites si ce n'est pas à vous en dégoûter ; quant à moi, je me suis toujours attaché, sous ce rapport, à ne pas exciter l'envie de mes concitoyens.

— Et je puis vous affirmer que vous avez réussi.

— A la bonne heure. Mais trop chère et trop séduisante Maria, laissez-moi vous dire comme le petit Chaperon-Rouge au méchant animal qui avait pris traîtreusement la mine de sa mère grand : grand'mère, que vous avez de grands yeux noirs !

— C'est pour mieux te fasciner, mon enfant, répondit Maria en se prêtant à la plaisanterie.

— Grand'mère que vous avez le teint frais, la taille fine et les épaules éblouissantes.

— C'est pour mieux te damner, mon enfant.

— Grand'mère que vous avez les dents blanches et bien rangées.

— C'est pour mieux manger... les cinq ou six mille francs que vous devez avoir sur vous, monsieur le baron, et dont je me trouve précisément avoir le plus impérieux besoin.

— Allons, dit le baron, en tirant six billets de banque d'un porte-monnaie, voilà ma galette et mon pot de beurre, mère grand, il ne vous reste plus qu'à me damner.

— Je commence, dit Maria en embrassant le baron et s'emparant en même temps des billets.

Une heure après, la porte, fermée à double tour, s'ouvrait brusquement, à l'extrême surprise des deux amants, et un homme entrait dans la chambre.

C'était Pierre Dumoulin.

Il referma la porte derrière lui, puis se tournant vers sa femme et le baron, fort rapprochés l'un de l'autre.

— Madame, dit-il à Maria, j'ai quelque chose de grave à vous demander, veuillez m'écouter.

Il était profondément ému, mais ses traits attérés exprimaient cette détermination calme et froide dont Taboureau avait été frappé.

Maria ne remarqua pas ce changement.

— Monsieur, répondit-elle, je vous prie de m'épargner des questions auxquelles je ne veux pas répondre, et c'est moi qui vous demanderai si vous savez à quoi vous vous exposez en pénétrant chez moi à l'aide de fausses clés, car vous n'avez pu ouvrir cette porte par un autre moyen.

— Madame, reprit Dumoulin avec une impassibilité apparente, je vous l'ai dit l'autre jour chez Mme Turmole et je vous le répète ici, je vous aime encore, je vous aime plus que jamais, c'est lâche, c'est odieux, mais c'est ainsi ; voulez-vous oublier le passé, comme je m'engage à l'oublier moi-même, et venir vivre avec moi à l'étranger.

— Avec deux cents francs par mois ! s'écria la jeune femme.

— Avec trois cent mille francs qui m'appartiennent.

— Trois cent mille francs ! dit Maria en toisant son mari avec admiration.

Elle ajouta :

— Ah ! ça, vous avez donc hérité ?

— Ce n'est pas un héritage.

— Est-ce que vous auriez appliqué l'industrie des fausses clés ?...

— Ce n'est pas un vol.

— Ce ne sont pourtant pas vos économies ?

— C'est un don.

— Un don de trois cent mille francs ! merçi, ça ne dit rien de bon, je vous en laisse la jouissance et la responsabilité.

— Ainsi, reprit Dumoulin après un silence, vous refusez de me suivre, moi, votre mari ! moi qui, scandaleusement outragé, avili, traîné dans la fange, ne demande qu'à vous pardonner, que dis-je ! à vous adorer à genoux, à devenir votre esclave et l'instrument de vos caprices.

— Des esclaves ! j'en trouve par centaines, répondit Maria d'un ton railleur, des caprices j'en ai par milliers, et ils engloutiraient en quelques années la petite fortune que vous avez acquise... je ne sais à quel prix ; gardez-la donc, faites-en l'usage qu'il vous plaira, et si vous tenez absolument à m'accorder une faveur dont je vous sache gré, eh bien, accordez-moi celle de votre absence... indéfinie ; ça n'est pas cher, ça ne vous ruinera pas et ça comblera mes vœux.

— Ainsi, dit Dumoulin d'une voix basse et vibrante, c'est un parti bien arrêté et sur lequel vous ne sauriez revenir ?

— Vous l'avez dit.

Le clerc s'adressa alors à M. de Blinière qui, à demi étendu sur un canapé, fumait nonchalamment un cigare.

— Monsieur le baron, lui dit-il, vous pourriez peut-être la décider à se rendre à ma prière en lui déclarant qu'à partir de ce jour elle ne doit plus compter sur vous.

— Cela ne vous avancerait à rien, répliqua M. de Blinière, il y a beaucoup de candidats à ma succession, et je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour leur abandonner la place.

— Ainsi, dit Dumoulin, vous aussi, vous refusez de rien faire pour moi ?

— Au contraire, je veux faire quelque chose.

— Ah !

— Je veux renouveler le bail que j'ai fait avec vous par l'entremise de Taboureau.

Dumoulin pâlit, mais son impassibilité ne se démentit pas, et il attendit.

— C'est quatre mille francs, je crois, dit le baron.

Et se tournant vers Mme Dumoulin :

— Prêtez-les moi, Maria, car vous m'avez mis à sec.

Il prit quatre billets de banque sur les six que Maria avait jetés sur un meuble, et les tendant au clerc :

— Tenez, lui dit-il.

Dumoulin fit un geste pour les repousser, puis cédant à une inspiration subite :

— J'en prends un seul, dit-il, et vous allez savoir tout de suite ce que j'en veux faire.

Et tirant de sa poche une paire de pistolets :

— Il y a là la mort de deux personnes, vous, monsieur le baron, et moi ; ce billet me servira de bourre pour un troisième coup, celui que je destine à madame, dont je veux satisfaire jusqu'au bout la passion dominante en lui incrustant un billet de banque dans le cœur.

Le baron se troubla à cette menace et au ton dont elle était faite, mais dissimulant aussitôt le mouvement de terreur involontaire auquel il avait cédé, il se renversa tout à fait sur le canapé et sourit dédaigneusement.

Quant à Maria, elle s'était mise à trembler comme une feuille.

— Pierre, Pierre, mon ami, s'écria-t-elle d'une voix troublée, éloigne ces armes, cesse cette affreuse plaisanterie et nous verrons, je réfléchirai et...

— Une plaisanterie ! dit le clerc avec une ironie sinistre, tenez, voyez donc si c'est une plaisanterie.

Et il dirigea un de ses pistolets sur M. de Blinière, qui n'était qu'à cinq ou six pas de lui.

Celui-ci, effaré, se leva rapidement et fit un bond de côté, mais pas assez vite pour éviter la balle, qui l'atteignit à la tête.

Il jeta un cri, porta la main à son front, puis retombant lourdement en arrière, il resta immobile

sur le canapé, le crâne fracassé, les traits couverts de sang.

— Mort! mort! s'écria Maria, glacée d'épouvante et d'horreur.

— Oh! bien mort, lui dit Dumoulin; mais vous ne serez pas séparés pour longtemps.

Et il se mit à recharger son pistolet, en se servant pour bourre du billet de banque que lui avait offert le baron.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais tout cela est-il possible! s'écria Maria qui, pâle et effarée, se tordait de désespoir le regard fixé sur son mari avec une indicible expression de terreur.

— Oh! vous m'avez cru faible et vous m'avez torturé sans pitié, lui dit Dumoulin tout en chargeant son arme, je prends ma revanche aujourd'hui, et je la prends belle, je pense, qu'en dites-vous?

Il reprit ensuite:

— Vous vous désolez, madame, est-ce pour vous, pour votre amant ou pour moi? c'est pour votre enfant peut-être; rassurez-vous, j'ai prévu que vous repousseriez ma proposition et j'ai placé mes trois cent mille francs sur la tête de notre enfant. Et maintenant que j'ai posé ce baume sur votre excellent cœur de mère, je vais y ajouter le billet de banque du baron, puis je me ferai sauter la cervelle et tout sera dit pour nous trois, rien ne troublera plus la paix de notre âme.

Il arma son arme et ajusta Maria.

— Allons, madame, lui dit-il, êtes-vous prête à partir?

— Grâce! grâce! s'écria celle-ci.

Et se roulant à terre, elle voulut se glisser sous le canapé pour éviter le coup dont elle était menacée.

En ce moment on frappa violemment à la porte.

— Ouvrez, ouvrez, criaient plusieurs voix.

Et on tentait en même temps d'enfoncer la porte.

— Le bruit de la détonation a attiré les locataires, il faut en finir, dit Dumoulin à sa femme.

La porte céda enfin sous les efforts de vingt personnes.

Au même instant deux coups de feu se faisaient entendre.

Puis une femme couverte de sang, les cheveux épars, s'élançait à travers la foule en criant: Sauvez-moi, sauvez-moi.

Dans la chambre il y avait deux cadavres, celui du baron de Blinière et celui de Pierre Dumoulin.

CONSTANT GUÉROULT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE [1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Cte D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU Nº 158)

I

UN CHAPITRE PAR CORRESPONDANCE (*suite*).

Je vous l'avoue, Yann, il me fut tout d'abord impossible de me rendre un compte exact de ce qui venait de se passer, ma tête était en feu... mes idées étaient perdues... mais bientôt la réflexion revint, et alors je compris tout...

— Le lâche! m'écriai-je; le lâche!...

Que ne m'a-t-il donc été permis d'être homme une heure seulement afin de pouvoir le souffleter comme il le méritait. . . . .

. . . .

Trois jours après, on retirait un cadavre du Cannareggio, et presque à la même heure j'abordais au rivage de la France.

. . . .

Mon premier soin fut de me rendre à Paris et de courir frapper à la porte d'un homme que j'avais connu à Venise, et qui toujours avait paru me porter le plus vif intérêt.

Deux mots sur cet homme que vous avez vu chez moi, Yann, car c'est M. de Sommeterre dont je veux vous entretenir.

Lorsque pour la première fois je vis le comte, j'étais toute petite, et cependant je me rappelle encore qu'il me regarda avec une attention toute particulière.

— Comment t'appelles-tu, me dit-il.

— Régina, lui répondis-je.

— Régina, tu dis Régina, en vérité c'est extraordinaire, et, ajouta-t-il, tu es la fille du comte Justiniani.

Je le croyais alors, et je répondis affirmativement, car je n'appris que longtemps après, tout ce qui concernait mon adoption.

— Singulière ressemblance, continua le comte, en me regardant toujours.

L'affection, du reste, qu'il me montra fut toujours bizarre, fantasque, et sujette à se transformer comme tout sentiment combattu; il avait des froideurs soudaines succédant à des élans fougueux, il m'embrassait puis me repoussait avec colère, et moi, qui ne comprenais rien à ces brusques inter-

1. Voir les *Amours de contrebande.*

mittences, je déployais tout l'arsenal de mes coquetteries enfantines pour plaire à celui que j'appelais mon bon ami.

Cet homme m'inspirait, du reste, un respect sans bornes, je l'aimais pour ainsi dire d'instinct; mais je l'aimais d'un amour pur et calme, comme une fille doit aimer et chérir son père.

Un jour, j'avais alors quinze ans, nous nous trouvions seuls, le comte et moi, dans une petite serre attenante à mon boudoir, et je l'écoutais causer, quand, je ne sais, par suite de quel enfantillage, je lui demandai la raison pour laquelle il ne s'était jamais marié.

A peines ces paroles s'étaient-elles échappées de mes lèvres, que je le vis soudain pâlir, puis me repousser si brusquement que j'allais tomber à la renverse.

— Régina, ma Régina, fit-il, en se précipitant vers moi.

— Ce n'est rien, lui dis-je, en souriant à travers mes larmes.

— Pardon, continua-t-il en m'embrassant les mains.

Puis il pâlit encore, et, saisissant à la hâte son chapeau, il s'enfuit en courant. Vainement, encore aujourd'hui, je cherche à m'expliquer les causes de ce brusque départ, je ne puis les comprendre.

. . . .

Le soir même je recevais cet étrange billet :

Régina,

Ta présence me rappelle de trop cruels souvenirs, je ne puis plus lutter contre moi-même, je le sens, si je restais plus longtemps, j'en mourrais.

Adieu, mon enfant, ou plutôt au revoir, car si jamais tu viens à Paris, mon hôtel est situé, 115, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Mille baisers, et pense quelquefois à ton bon ami.

C. de Sommeterre.

La lecture de ce billet me fit éprouver un sentiment d'indicible tristesse, et pendant de longs jours je pleurai son absence, car, en le perdant, j'avais cru voir s'évanouir l'un de mes rêves les plus caressés de bonheur.

Jamais, du reste, je n'eus de ses nouvelles, jusqu'au jour où le hasard nous plaça de nouveau face à face.

Tel était l'homme auquel j'allais demander asile en débarquant seule, inconnue dans ce vaste Paris.

Le comte malheureusement était absent depuis quelques mois, et l'époque de son retour incertaine encore, on ignorait même l'endroit où il se trouvait.

Il fallut donc me pourvoir ailleurs, et ce fut là ce qui me perdit.

Je ne veux pas et je ne puis pas te retracer ce que fut alors ma vie.

Était-ce donc de ma faute après tout; j'étais belle habituée au luxe, à satisfaire mes moindres désirs ; je voulais être adorée, et je le fus.

Un soir, après un joyeux souper, je me trouvai soudain en présence du comte arrivé de la veille, j'étais lancée comme on dit vulgairement, et je le passai d'un front haut en riant de son air étonné.

Je me repentis, mais trop tard, de cette folle action.

Puis la misère vint aussi frapper à ma porte, et une seule main se tendit secourable vers moi, ce fut celle du comte, il m'avait pardonné, lui !

Pendant ces heures d'angoisses où la faim, la misère et le froid étaient venus me talonner, j'avais fait un serment en me promettant bien de le tenir, si jamais la fortune venait de nouveau frapper à ma porte.

J'y fus fidèle, en effet, et je ruinai de gaîté de cœur tous ceux qui m'avaient délaissée; mais rendue plus prudente par l'expérience, j'eus soin d'amasser pour moi-même ce que j'enlevais aux autres.

Une seule personne connut Régine la courtisane sous un autre aspect, ce fut le comte, qui, ne pouvant me tirer de l'abime où j'étais tombée, essayait du moins de me poétiser à mes propres yeux; ses rares visites étaient mes seuls instants de bonheur, et près de lui j'oubliais ce que j'étais pour ne me souvenir que de la petite Régina, la Patricienne.

Ce d'Amezeuil.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'Exposition internationale des industries maritimes et fluviales, qui aura lieu en 1875, dans le Palais de l'Industrie, ne sera pas seulement un encouragement sans précédent donné aux industries navales ; elle est envisagée par les grands fabricants et par l'exportation française comme un élément assuré du commerce national.

Des commissariats fonctionnent dans plusieurs grands ports français et dans plusieurs grands centres industriels ; d'autres commissariats sont installés à l'étranger, et l'on peut dès aujourd'hui compter sur un grand succès. *Utile dulci*, telle est la devise adoptée par la direction de l'Exposition de 1875. Déjà l'on s'occupe de l'organisation des concerts qui auront lieu pendant toute la durée de l'Exposition, dans la grande nef, et, de plus, on prépare, dans la section consacrée à l'industrie de l'exportation, un salon spécial pour les modes parisiennes. Les objets d'habillement et de toilette seront exposés au moyen de mannequins de confection artistique, et donneront comme objet de comparaison avec les modes actuelles, les modes du Premier Empire, de la Restauration, de la Monarchie de Juillet, etc.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER
Adm. : rue Neuve-St-Augustin, 11, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

DES

MILLE ET UN ROMANS

La collection que nous publions sous le titre de *Bibliothèque illustrée des* Mille et un Romans, comprendra les meilleurs ouvrages des romanciers contemporains : Paul Féval, Pierre Zaccone, Emmanuel Gonzalès, Elie Berthet, Amédée Achard, Octave Féré, Alexis Bouvier, Eugène Moret, Constant Guéroult, Albert Blanquet, Charles Deslys, Albert Maurin, Francis Enne, Jules Rouquette, etc., sont des écrivains aimés du public, et dont nous offrirons successivement à nos lecteurs les œuvres les plus renommées, étant décidés à ne reculer devant aucun sacrifice pour arriver au succès. Impression de luxe, magnifiques illustrations, beau papier, tout concourra à donner à notre publication un irrésistible attrait.

Chaque numéro de 8 pages et de 16 colonnes grand in-8° sera vendu 10 centimes.

Nous commencerons notre publication par

LES TRABUCAYRES

GRAND ROMAN HISTORIQUE

PAR

OCTAVE FERÉ

Cet ouvrage n'est pas un récit purement imaginaire.

Tout le monde connaît le nom des *Trabucayres*. Ces bandits audacieux et féroces n'ont que trop souvent rempli de leurs exploits les cours criminelles et les journaux. Traqués sans répit sur tout le territoire espagnol, vingt fois écrasés, ils se sont constamment redressés, indomptés et sauvages, comme les âpres montagnes qui leur servent de berceau et d'asile.

On a vu les carabiniers par régiments entiers, les populations, les autorités de la Péninsule levés contre eux, on a organisé des corps particuliers pour les relancer dans les Pyrénées, et toujours il a semblé que le sang de ceux qu'on exterminait, renouvelant une fable de l'antiquité, en faisait surgir de nouvelles bandes.

Les *Trabucayres* se sont rendus redoutables, non seulement par leur audace et leur organisation, mais par la *spécialité* des tortures auxquelles ils soumettent leurs victimes. En cela, ils sont parvenus à dépasser leurs émules des temps anciens et modernes. Mais c'est surtout en 1852 qu'ils se sont montrés avec le plus d'impudence et de férocité. Entre les diverses causes dont retentirent alors les tribunaux, il est une période restée particulièrement fameuse. Chacun peut en retrouver les longs débats dans les journaux judiciaires de l'époque.

C'est là aussi que M. Octave Féré a pris son point de départ. Mais l'éminent auteur de tant d'œuvres ingénieuses et émouvantes ne s'est pas limité à ces faits de cour de justice. Son livre offre une étude exacte et pittoresque où l'on sent vivre et agir les héros.

Dans ce pays étrange, si voisin de nous par le sol et si différent par les mœurs, rien ne se fait à demi ; les passions vont à l'extrême dans la tendresse et la générosité, comme dans le crime. C'est ce spectacle, ces mœurs, cette lutte que M. Octave Féré a su présenter dans leurs péripéties les plus vigoureuses et les plus palpitantes, et pour que le tableau soit complet, des scènes et des personnages d'une originalité imprévue et d'une gaieté franche mêlent leur entrain à l'action, et le sourire à la terreur.

L'éditeur présente cet ouvrage comme l'un des plus intéressants qui se soient produits depuis longtemps, avec la certitude qu'aucun de ses lecteurs ne viendra plus tard le démentir.

Le Numéro : 10 centimes. N° 161. 28 Octobre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements	10	5

LA BELLE HERBORISTE [1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Bizot fut porté dans la diligence.

XXIII

QUEL EST LE COUPABLE.

Le citoyen Saussay, le magistrat de santé, demanda alors aux deux médecins :

— Vous déclarez donc, messieurs, que la victime a été empoisonnée ?

— Pardon, M. le commissaire, fit Burard, nous *croyons*, nous *supposons* qu'elle a été empoisonnée, mais nous demandons à ce que les matières recueillies et scellées par nous aujourd'hui soient soumises en notre présence à l'analyse des professeurs du laboratoire de l'Ecole de médecine.

1. Voir à partir du numéro 155.

— Vous ne pouvez affirmer!

— Mon collègue Binard, reprit Caron, désire ne pas prendre sur nous seuls la responsabilité d'une pareille affirmation.

— Néanmoins, votre conviction est telle?

— Oh! absolument, firent en même temps les deux officiers de santé.

Se tournant vers Trumeau, le magistrat Saussay lui dit:

— Je reviens, M. Trumeau, sur une question que je vous ai déjà faite. Vous êtes sûr que votre fille n'avait aucun motif de chagrin assez grave pour lui faire concevoir l'idée de se débarrasser de l'existence?

— M. le commissaire, je ne puis y croire... cependant, j'y croirais plutôt qu'à un crime commis.

— Quelle cause alors croyez-vous capable d'avoir poussé la pauvre enfant à une odieuse extrémité?

— L'état de nos affaires, monsieur le commissaire; depuis quelques années le commerce est moins florissant, et nous sommes dans une position moins fortunée.

— Ce ne sont point là des motifs suffisants pour pousser une jeune fille au suicide...

— La chère enfant n'en avait pas d'autres.

Frelin prenait toujours des notes; il se pencha à l'oreille de son chef et lui parla bas. Le magistrat hocha la tête comme pour approuver son dire, et demanda à Trumeau:

— Vous vivez seul avec votre enfant?

— J'ai une autre fille.

— Quel âge a-t-elle?

— Treize ans.

— Vivant en bonne intelligence avec sa sœur?

— Les deux enfants s'adoraient.

— Où est cette enfant?

— Sitôt que le malheur est arrivé, je l'ai immédiatement envoyée chez une parente.

— Qui a soigné votre fille?

— M. Caron, fit Trumeau, désignant le médecin...

— Je le sais, ce n'est pas ce que je vous demande; qui préparait les tisanes, les médicaments?

— C'est moi, monsieur... ou la petite...

— Et personne n'est venu chez vous, personne n'est entré, ou n'a visité votre fille?

Trumeau réfléchit quelques instants.

— Non, monsieur.

— Votre enfant était pour se marier?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce que son futur?

— Il se nomme Eustache Bizot, c'est un garde consulaire qui a son congé depuis quelques jours.

— Est-il venu visiter la malade?

— Non, monsieur.

— Quand est-il venu ici la dernière fois?

— Il y a trois jours.

— Votre fille n'a pas eu de scène avec lui?

— Au contraire, monsieur le commissaire.

— Il y a trois jours, c'est juste la veille de la mort?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! mais c'est très-important.

— Mais, monsieur le commissaire, mon enfant n'a été malade que hier soir...

— Cela n'est pas possible.

— En disant ces mots, le magistrat se tournait vers Caron.

— Oui, monsieur le commissaire, répondit celui-ci, j'ai vu la malade hier au soir à sept heures, et la jeune fille n'avait rien.

— Cependant, il n'y a pas à sortir de ce cercle. Un crime a été commis; la victime n'est pas sortie hier; personne ne l'a vue que vous et votre fille; l'assassin, quel qu'il soit, est donc ici.

— Pourtant, monsieur le commissaire, je ne puis...

Puis, tout à coup, ouvrant démesurément les yeux, pâlissant, Trumeau s'interrompit en disant:

— Ah mon Dieu! mais non, c'est impossible.

— Que voulez-vous dire? firent en même temps le magistrat et les médecins.

Frelin, clignant des yeux, observait le visage de Trumeau; celui-ci reprit:

— Je vous disais que nous étions ici seulement ma fille et moi et il y a aussi Marie-Reine.

— Marie-Reine! qui soignait votre fille?

— Non, mais qui est à la maison.

— Qu'est-ce que Marie-Reine?

— C'est une jeune fille de vingt-deux ans.

— Votre bonne?...

— Ma bonne... c'est plus... dit Trumeau rougissant.

— Que voulez-vous dire? demanda le magistrat.

XXIV

M. FRELIN CLIGNE DE L'ŒIL.

Comme Trumeau était embarrassé, qu'il baissait les yeux et semblait vouloir éviter une explication, la curiosité du magistrat fut éveillée.

C'est que la situation immorale dans laquelle le malheureux vivait était difficile à avouer, surtout à des agents de l'autorité. Dans la maison sacrée, dans le temple saint de la famille, il n'avait pas craint d'amener une femme, sa maîtresse! Lorsque l'amour fougueux qui l'avait étreint lui avait assez brûlé le cerveau pour lui faire perdre tout respect humain, n'ayant compte à rendre de sa conduite qu'à lui-même, il s'était facilement persuadé que lui seul savait le titre réel de Marie-Reine dans son intérieur. Marie-Reine était sa bonne. En ce moment, il comprenait l'étendue de son immoralité: il ne savait que répondre.

Le commissaire renouvela sa demande en lui disant:

— Que voulez-vous dire?

— Monsieur le commissaire doit me comprendre, fit-il en grimaçant un sourire plein de confusion.

— Voulez-vous dire que vous entreteniez des relations avec vôtre bonne?

Trumeau acquiesça par un silence.

— Comment, chez vous, dans le logis habité par vos enfants?

Le pauvre diable sentait trop en ce moment combien il avait été coupable pour oser parler, tant est vraie cette maxime :

« Ne fais jamais ce que tu n'aimes pas avouer.»

— Croyez-vous cette femme capable...

— Elle! interrompit Trumeau, oh! jamais, monsieur, je réponds d'elle comme de moi; depuis hier, la pauvre fille est en larmes.

— Votre fille savait-elle ce qu'était pour vous cette Marie-Reine?

— Je le crois, monsieur, fit Trumeau tout rouge.

— Il n'en était pas résulté entre ces deux femmes une certaine antipathie?

— Non, monsieur.

— Elles vivaient toujours en bonne intelligence?

— Pas toujours, vous savez que c'est presque impossible entre femmes... mais le plus souvent.

— Ces jours derniers, il n'y avait rien eu?

— Non, monsieur le commissaire, elles s'étaient fâchées ces jours-ci; mais Marie-Reine était revenue la première...

Frelin, qui s'était penché vers le commissaire, demanda de sa douce voix :

— Monsieur le commissaire, il faudrait savoir quelle est cette femme, depuis combien de temps elle est ici?

— C'est vrai... dites-moi, depuis combien de temps cette fille est-elle à votre service?

— Depuis trois ans... non, depuis un an.

— Pourquoi cette reprise?... demanda Frelin.

Trumeau était embarrassé, il hésitait; enfin, prenant un parti, il dit :

— Je suis veuf depuis trois ans; à cette époque, j'allais chez un ami, avoué à Dieppe, pour lui demander conseil dans mes affaires qu'il connaissait parfaitement. C'est alors que je connus Marie-Reine.

— A Dieppe?

— Oui, monsieur le commissaire, à Dieppe, son pays.

— Quel est son nom véritable; ce n'est pas un nom, ça?

— Si, monsieur, elle se nomme Marie-Reine-Françoise Chantal Lavandière... elle était couturière de son état, m'a-t-elle dit.

— Vous l'emmenâtes avec vous?

— Non, monsieur le commissaire, deux mois seulement après mon retour elle vint à Paris; je lui louai alors un petit logement rue du Four-Saint-Germain.

— Vous la voyiez là?

— Oui, monsieur.

— C'est ce que vous auriez toujours dû faire... il est incroyable qu'un père ose amener sa maîtresse dans la maison de ses enfants...

Trumeau ne répondit pas.

Quand vint-elle se fixer chez vous?

— Il y a un an environ.

— Est-ce vous ou elle qui l'avez désiré?

— Oh! c'est moi! elle ne voulait pas, au contraire.

En disant cela, le malheureux Trumeau le croyait.

— Elle craignait d'avoir des raisons avec ma fille.

— Cela ne se réalisa-t-il pas?

— En effet, monsieur le commissaire, dans les premiers temps, c'étaient des reproches de ma fille...

— Elle avait raison.

— Quelquefois, elles se sont chamaillées ensemble, mais ça n'avait pas de fond. Marie-Reine a le meilleur cœur du monde... et ma fille était la bonté même.

— Et récemment, il n'y a rien eu entre elles?

— Non, monsieur le commissaire, depuis un mois elle vivaient en bonne intelligence; au reste, je vous le répète, Marie est une honnête et brave fille qui a souffert, et n'est ma position avec mes enfants et la différence d'âge, je l'épouserais.

— Quel âge a-t-elle?

— Vingt-trois ans.

— Mais elle est plus jeune que votre fille.

Trumeau se tut et baissa les yeux.

Frelin tendit le nez et demanda :

— Cette fille n'est-elle pas ici?

— Si, monsieur.

— Appelez-la.

Trumeau alla ouvrir la porte de l'arrière-boutique. Marie-Reine était dans le fond de la salle, la tête dans les mains, comprimant ses larmes. Pour un observateur, il était évident que, depuis une minute à peine, la fille avait quitté l'entre-bâillement de la porte où elle avait tout entendu. Trumeau ne vit pas cela.

— Reine, mon enfant, venez une minute, dit-il.

Marie-Reine se leva; du revers de ses mains fines, elle essuya ses yeux et vint dans la boutique.

Elle fut accueillie des trois hommes par un murmure flatteur. Nous disons des trois, car Frelin ne fit que cligner de l'œil: c'était sa façon de mieux voir.

Elle était très-belle Marie-Reine; tout en écoutant ce qui se disait dans la boutique, elle n'avait pas perdu son temps. Elle savait que tout dépend de la première impression, et elle voulait que cette impression fût bonne. Pour nous servir de l'expression juste des gens de théâtre, elle s'était fait une tête. Tête de Madeleine en larmes qui à première vue mit tout sens dessus dessous le cerveau des trois hommes... Frelin est toujours excepté.

— Que demandez-vous, messieurs? fit-elle.

XXV

FRELIN VOIT CLAIR.

Après l'avoir considérée pendant quelques minutes, M. Saussaye dit à Marie-Reine :

— Mon enfant, nous avons besoin de renseignements précis sur les derniers moments de la fille de votre maître, pouvez-vous nous aider?

— Mon Dieu, monsieur, j'étais si loin de me douter de ce qui arrivait, que je ne me suis pas du tout occupée d'elle...

— Vous viviez en bonne intelligence avec elle?...

— Oh! oui, monsieur; nous nous étions fâchées il y a deux jours, mais pas sérieusement.

Le commissaire regarda Trumeau et lui dit :

— Mais, vous nous aviez caché ce détail.

Trumeau, embarrassé, ne savait que répondre; c'était pour éloigner de Marie-Reine, qu'il aimait, tout soupçon, qu'il avait à dessein omis de parler de la scène que Marie-Reine avouait effrontément.

— C'est vrai... je l'avais oublié, c'était si peu important...

Le naïf ne voyait pas le jeu terrible de Marie-Reine. Cachée derrière la porte, elle avait entendu l'interrogatoire du commissaire; elle sentait qu'il fallait au plus tôt éloigner d'elle les soupçons. Le crime était découvert; il fallait trouver l'auteur... et Marie-Reine avait des raisons pour craindre la vérité.

Trumeau, convaincu d'abord que Marie-Reine n'était pas coupable d'un crime aussi odieux, était prêt à la servir, à la défendre.

Reine, au contraire, voulait se défendre et était prête à accuser.

Le magistrat reprit :

— Quand votre maîtresse est tombée malade, vous avez dû cependant vous occuper d'elle, vous avez dû préparer ses tisanes?

— Non, M. Trumeau s'y est opposé.

— Comment cela?

— Il a voulu les préparer lui-même.

— Ne montiez-vous pas à sa chambre?

— Non, monsieur, c'est Marie, la sœur de Rosalie, qui montait.

— Connaissiez-vous à Rosalie quelque ennemi?

— Non, monsieur.

— Personne n'est venu ici dans la journée d'hier?

— Personne!

Frelin avança encore sa tête de fouine jusqu'à l'oreille du commissaire et lui dit bas :

— L'instruction faite ici ne servira à rien.

— Pourquoi?

— Pour savoir, il faut les interroger séparément.

— Surtout être renseigné par la plus jeune sœur, qui vous mettra au courant des habitudes de la maison.

— Vous avez raison, mon enfant, dit plus haut le commissaire en s'adressant à Marie-Reine, vous pouvez retourner à votre ouvrage.

— Monsieur Trumeau, nous allons nous retirer, vous aurez ce soir l'autorisation d'inhumer; nous vous prions, sitôt ce douloureux devoir accompli, de chercher, de fouiller, pour nous aider dans l'enquête que nous allons commencer. Vous n'avez, vous, ni un doute ni une probabilité?...

— Mon Dieu, monsieur, je n'aurais pas voulu y croire, et cependant cette idée que je vous ai entendu émettre est la seule qui pourrait être, et j'en cherche vainement le motif.

— Quelle idée?

— Le suicide.

— J'y crois peu, monsieur Trumeau. Nous nous retirons; demain, vous serez cité chez le substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal criminel. Sortons, messieurs.

Les officiers de santé sortirent, le commissaire les suivit... Frelin marchait derrière, clignant de l'œil, la tête constamment tournée du côté où était allée Marie-Reine.

Celle-ci, cachée derrière la porte de l'arrière-boutique, écoutait et observait. Elle vit le mouvement de Frelin, et dans un ironique sourire, elle dit :

— Celui-là pourra me servir.

Trumeau avait reconduit les quatre hommes à la porte, lorsque Frelin, se retournant, demanda :

— Nous n'avons pas vu votre plus jeune fille?

— Elle est chez une parente.

— Ah! où donc?

— Chez sa marraine, madame Mallandier, rue Saint-Jacques, 21.

— Mallandier, rue Saint-Jacques, 21, répéta Frelin, très-bien; au revoir, monsieur Trumeau.

Les quatre hommes s'éloignèrent, Trumeau ferma la porte et se retira dans l'arrière-boutique; là, accroupi plutôt qu'assis, il pleura.

Le 24 nivôse, les quatre hommes se trouvaient encore réunis dans l'arrière-boutique; deux professeurs de chimie s'étaient joints à eux. Les deux vases contenant l'un l'estomac du cadavre ouvert la veille, l'autre les substances et matières extraites lors de cette ouverture, leur furent remis, ainsi que le reste de la potion.

Ayant soigneusement opéré sur le tout, les deux professeurs déclarèrent que la matière trouvée sous la forme du petit grain dans l'estomac, et qui tapissait une partie de son intérieur, était un véritable acide arsenical, connu dans le commerce sous le nom d'arsenic blanc; qu'une semblable matière formait le sédiment trouvé au fond du liquide extrait de l'estomac; que la quantité de cette matière trouvée tant dans l'estomac que dans le liquide qu'il contenait était plus que suffisante pour produire l'empoisonnement et la mort de Rosalie Trumeau.

Que la potion ne contenait rien d'étranger à l'ordonnance prescrite par l'officier de santé et rien de préjudiciable à la position où se trouvait alors la malade; qu'il manquait environ à cette

potion une once de fluide équivalant à deux cuillerées.

La conclusion était terrible. Il n'y avait plus de doute : Rosalie Trumeau avait été empoisonnée par l'arsenic semblable à celui contenu dans les paquets trouvés chez Trumeau.

Après ces constatations, les officiers de santé, les professeurs, le commissaire et Frelin se retirèrent.

En gagnant le Palais-de-Justice, le magistrat demanda à ce dernier :

Eh bien ! Que pensez-vous de cette affaire ?

— Moi, fit Frelin de sa voix tranquille, sitôt que nous serons dans votre bureau je vais vous conter le crime.

— Vous connaissez le coupable? fit le commissaire stupéfait.

— Les coupables, oui... hâtons-nous, car il est prudent de s'en assurer.

Le commissaire connaissait assez son agent pour avoir confiance en sa parole, car, obéissant, il hâta le pas sans répliquer.

XXVI

ARRESTATION.

Dès qu'ils furent arrivés dans le cabinet du commissaire, celui-ci dit à Frelin :

— Maintenant que nous sommes seuls, je vous écoute.

Comme Frelin ne craignait pas la flamme du regard du commissaire, il retira ses lunettes, puis plaçant une chaise tout à côté de celle de M. Saussay, il s'assit.

— En deux mots, voici la chose, fit-il : la victime a été empoisonnée par son père et par sa concubine, Marie-Reine Chantal.

— Vous le croyez ?

— Je ne crois pas. La logique parle. Trumeau n'est point un méchant homme, c'est un imbécile de cette classe appelée les bons garçons. Faible, comme tous les hommes qui, à son âge, rencontrent une femme assez éhontée, étant jolie et jeune, pour accepter le ridicule amour de leurs cheveux blancs. Honnête, il est persuadé que, sitôt sa fille mariée, il épouserait Marie-Reine; toujours devant Rosalie il a voulu faire croire que cette fille n'était que sa bonne. Les privautés prises par cette fille ont choqué les enfants. Rosalie s'est déclarée carrément contre cet envahissement. Femme, elle luttait en femme, c'est-à-dire sourdement, sans jamais dire un mot à son père, et toujours en écrasant de sa supériorité d'honnête fille cette... rouée amenée par son père chez eux. Trumeau n'a rien vu ; alors que la guerre inerte était, il a cru à la paix. Il s'est dit : « Allons, les enfants s'entendent, Dieu soit béni ! » La jeune fille, par son mariage prochain, complotait le renvoi de la fille... et celle-ci, qui sentait que, l'heure des comptes venue, elle était perdue, n'a pas hésité...

— Vous la croyez coupable, alors?

— Ecoutez-moi... Chaque jour, elle a dit à Trumeau : « Tu es perdu, ta fille va te demander des comptes, l'argent dissipé tu ne peux le lui rendre... tu es perdu, déshonoré... — Que faire, a dit Trumeau?... » Alors, avec le travail lent de la haine, elle a raconté chaque soir, chaque nuit, des plaintes, des reproches, des menaces de la fille contre son père... Trumeau a cru, un jour il a dit: si je n'avais cette enfant, que je serais heureux ! De ce jour... Rosalie a été condamnée...

— Vous concluez ?...

— Je conclus que Marie-Reine a préparé le poison que Trumeau a donné à sa fille en feignant de ne rien savoir.

— Alors, les deux sont coupables?

Oui !

— Je vais immédiatement les faire arrêter.

— Gardez-vous-en bien ; laissons-les ensemble quelques jours encore, ils vont bâtir leur système de défense.

— C'est justement pour ça!

— Mais nous avons une enfant de treize ans qui n'est plus chez eux... qui ne dira que la vérité et qui nous guidera dans leur déclaration.

— Vous avez-vu cette enfant?

— Oui.

— Que dit-elle?

— Elle accuse son père.

— Vraiment, mais il faut la faire venir et l'interroger.

— C'est fait.

— Et le résultat?

— C'est ce résultat qui me fait vous déclarer ce que je viens de dire. Trumeau nous cache beaucoup de choses, Marie-Reine nous mentait.

— Mais que savez-vous?

— L'enfant m'a dit que sa sœur redoutait et présageait la mort cruelle qui devait bientôt la frapper. Elle a dit à différentes personnes devant l'enfant qui l'a entendue :

« — Si je ne préparais moi-même les aliments qui me nourrissent, je craindrais d'être empoisonnée. »

— Elle a dit cela !...

— Ce n'est pas tout, monsieur le commissaire...

— Continuez.

— Marie Trumeau assure que son père était beaucoup refroidi pour sa sœur, parce que celle-ci, depuis la mort de sa mère, lui reprochait souvent sa conduite. Quelquefois, furieux, il la maltraitait.

— C'est l'enfant qui vous a dit cela?

— Oui et très-naïvement, la pauvre petite.... Elle, comme sa sœur, ne pouvait sentir Marie-Reine, celle-ci étant souvent comblée de présents, pendant que toutes deux manquaient des choses nécessaires.

— Elle hait Marie-Reine.

— Elle en a peur, surtout, car celle-ci, forte et vigoureuse, surtout sûre de l'appui de Trumeau,

se portait envers elle à des violences autorisées, car le père donnait toujours tort à sa fille.

— Tout ceci est d'une gravité énorme et jette un jour nouveau... Cet homme m'avait semblé le plus bonhomme du monde.

— Voici un fait : ces jours derniers, la fille Marie-Reine Chantal poussa ses violences jusqu'à traîner la petite fille par les cheveux, parce qu'elle avait voulu s'opposer aux fureurs qu'elle exerçait à tort sur Rosalie qu'elle menaça en lui disant :

« Tu passeras par mes mains. »

— Vous avez écrit toutes ces déclarations?

— Oui... Ce n'est pas tout... Marie-Reine a dit à un commis que j'ai vu hier soir : « C'est Trumeau qui a fait le coup sur sa jeune fille... Je ne peux pas être soupçonnée, je ne savais pas même qu'il y avait de l'arsenic dans la boutique, où je n'allais presque jamais.

— Ces paroles sont-elles vraies?

— Elles m'ont été répétées par une femme du voisinage. Marie-Reine ajouta que quatre jours avant la mort de Rosalie, Trumeau fit éclater contre elle une grande colère, parce qu'elle exigeait des comptes sur les biens de sa défunte mère, et parce qu'elle lui témoignait son mécontentement de ce qu'il avait pris des arrangements pour hypothéquer une maison qui faisait partie de son bien. Il la traita de fille dénaturée qui ne songeait qu'à elle ; il lui donna encore plusieurs noms injurieux. Depuis cette scène, il ne lui parla pas, si ce n'est la veille de sa mort, qu'il l'embrassa en s'allant coucher.

— Mais tout cela est très-important... et vous ne voulez pas qu'on s'en empare?

— Si, M. le commissaire, mais demain seulement; je suis convaincu de la culpabilité de Trumeau, je le suis moins de celle de la fille Chantal.,.. je veux aujourd'hui demander une place à la prison où elle sera enfermée pour la faire parler.

— Je vous comprends. Vous allez au ministère de la police porter les rapports.

— Oui, M. le commissaire.

Les rapports copiés et signés, Frelin partit. Marchant seul sur les quais, son hideux sourire sur les lèvres, il disait bas :

— Oh ! je la verrai cette fille.

Le lendemain, Henri-Augustin Trumeau était arrêté et incarcéré à la prison de la Force. Marie-Reine Chantal Lavandière était conduite et enfermée aux Madelonnettes.

DEUXIÈME PARTIE

—

I

LE CONSPIRATEUR BIZOT.

Nous avons laissé Bizot dans sa cellule, le jour où se commettait l'empoisonnement de sa fiancée. Après avoir vainement cherché à correspondre au dehors, c'est-à-dire à faire parvenir à sa mère une lettre de lui, le pauvre diable, découragé, s'était jeté sur la paillasse qui servait de lit. L'interrogatoire qu'il avait subi, la lettre qu'on lui avait présentée, et à laquelle il n'avait plus rien compris, avaient fatigué son cerveau.

Après quelques minutes de repos, il s'endormit. Il s'endormit, le pauvre Bizot, avec deux grosses larmes sur les yeux, un nom sur les lèvres : Rosalie.

Il dormait depuis deux heures à peine lorsqu'il fut réveillé par le bruit des verroux et par le pas de deux hommes.

— Holà ! levez-vous, lui dit le geôlier.

— Qu'est-ce qu'il y a?... Venez-vous me mettre en liberté... Oh ! l'air !

— Oui, oui, vous allez en avoir de l'air.

En disant ces mots, le geôlier regarda en riant les deux hommes qui l'accompagnaient. Ceux-ci rirent.

Comme Bizot ne comprenait pas, il fut debout, et plein d'espérance il dit :

— Je suis à vos ordres, messieurs.

Les deux hommes se mirent chacun d'un côté de Bizot, le geôlier marcha devant lui et l'on se rendit au greffe ; là, le pauvre diable signa le registre d'écrou, et on sortit.

Il était joyeux, Bizot, il allait revoir sa mère, sa fiancée, il bouillait d'être dehors, il voulut courir... mais une main nerveuse le saisit au col.

— Qu'est-ce que c'est? fit un des hommes, déjà on veut jouer des mollets.

— Attends, attends, dit l'autre.

Et il glissa une corde aux bras et aux jambes du prévenu.

— Mais voulez-vous me laisser, criait celui-ci, puisque je suis libre ; à moi ! au secours !

— Des cris, reprit le premier, on va faire taire le citoyen.

Un foulard roulé fut appliqué sur la bouche et solidement noué derrière la tête du malheureux. Ceci fait, les deux hommes le hissèrent dans un cabriolet. L'un des deux hommes prit les rênes, et la voiture se dirigea vers Saint-Sulpice, en passant place Saint-Michel. Quand Bizot vit les fenêtres de sa chère Rosalie, un sanglot roula dans sa gorge.

Pauvre garçon, il ne se doutait pas du drame qui se passait derrière les rideaux blancs.

La voiture passa devant Saint-Sulpice vers neuf heures ; une demi-heure après, elle s'arrêtait à la barrière Vaugirard ; là, un des hommes descendit en disant à l'autre :

— Nous avons dix minutes à attendre.

Effectivement, dix minutes après, la diligence du Mans s'arrêtait, un homme passait la tête à la portière du coupé.

L'agent qui avait sauté du cabriolet allait vers lui et disait :

— Il est là.

— Bien ; faites-le monter.

— Nous allons le porter.

— Pourquoi?

— Oh! c'est que c'est, ainsi qu'on nous l'a dit, un gaillard dangereux. Nous avons été forcés de le bâillonner et de lui lier bras et jambes.

— Diable, alors je vais vous aider.

L'homme descendit à son tour, et Bizot fut porté dans le coupé de la diligence.

— Rendez-moi le foulard, vous entrez dans la campagne, il peut crier à son aise.

— Vous avez raison.

On débâillonna le pauvre garçon, qui étouffait... Brisé, épuisé, abruti, il s'affaissa dans le coin du coupé et pleura.

— Au revoir, surveillez-le bien, vous savez, déjà il a voulu se sauver.

— Merci!

— Mon reçu?

— Le voici.

— Vous l'avez préparé d'avance?

— Oui...

— Merci, au revoir.

En disant ces mots, les agents remontèrent dans le cabriolet... L'homme du coupé cria au conducteur:

— Allez-y, Jean, et bon train.

— Hue là!

La voiture s'ébranla et se mit en route. L'homme du coupé se tourna vers son prisonnier et lui dit:

— Ecoutez, mon ami, voici les précautions prises; deux chaînettes aux portières, de plus ordre de vous tuer à la première tentative; de fait, vous le voyez, j'ai ce qu'il faut pour cela.

En disant ces mots, l'homme tira de dessous le coussin de la voiture une paire de pistolets.

— Et vous voyez qu'ils sont prêts, ajouta-t-il.

Puis, à la lueur de la lanterne, il lui montra les bassinets pleins de poudre.

Bizot ne sourcilla pas, on aurait pu croire qu'il n'avait pas entendu.

— Ecoutez, mon cher, nous avons un long voyage à faire ensemble; si vous voulez être raisonnable et abandonner des projets impossibles à réaliser avec moi, nous ferons le voyage gaiement. Je ne suis pas homme à manger seul l'argent qu'on me donne pour moi et mon prisonnier... Au premier relais, à Versailles, je ferai porter dans le coupé quelques victuailles, mais pour ça il faut faire une chose... Vous ne voulez pas me répondre...

— Que me dites-vous, demanda Bizot.

— Vous ne m'avez pas entendu?

— Si, confusément.

— Je vous demande de renoncer à vos projets de fuite.

— Mais je n'ai pas l'intention de fuir.

— Vous l'avez déjà essayé.

— Hélas, je ne croyais pas fuir, je croyais qu'on me libérait.

— Alors, vous promettez d'être sage.

— Oui, et Bizot souriait sous ses larmes.

— Mais je veux des arrhes pour ça.

— Comment cela?

— Nous en avons pour trois jours et trois nuits de voyage.

— Hein!...

— On est mal à son aise dans ses bottes, on est serré dans ses vêtements; si vous voulez retirer vos bottes et me faire cadeau de vos bretelles, je vous détache les mains.

Bizot regarda celui qui lui parlait pour s'assurer qu'il n'était pas fou.

— Vous ne comprenez pas, c'est bien simple... Si vous avez l'intention de fuir, votre culotte ne tenant plus et étant pieds nus... vous ne ferez pas dix pas sans que je vous aie remis la main sur l'épaule.

Bizot sourit... puis il se déchaussa et donna ses bretelles à l'agent.

— Ah! vous êtes un bon gas, vous, fit celui-ci.

— Etes-vous homme à me parler sérieusement? demanda Bijou.

— Parler sérieusement, c'est-à-dire causer... Causer! ah! mon cher monsieur, rien que j'aime comme ça, un causeur... les émigrés, quels gens charmants pour ça, on ne cessait pas une minute...

— Eh bien! causons, voulez-vous?

— Je veux bien.

— Et vous me repondrez franchement?

— Je vous le promets... causons donc.

II

EN ROUTE.

Bizot, les bras et les mains déliés, se sentit plus à son aise. Il ne pensait pas du tout à se sauver, convaincu que son innocence ne pouvait tarder à être reconnue. Une chose cependant le tourmentait: où diable le menait-on?

Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un cauchemar. En deux jours sa vie était si complétement changée. Cette conjuration de laquelle on lui avait parlé, dont il était un des chefs principaux, tout cela lui semblait si extravagant, si insensé, qu'il cherchait vainement à comprendre. Cette lettre qui était bien celle qu'il avait écrite et qui contenait des choses auxquelles il ne comprenait pas le premier mot; l'isolement dans lequel il vivait depuis deux jours: tout cela troublait le cerveau du pauvre garçon et lui faisait se demander s'il avait bien toute sa raison.

L'homme qui l'accompagnait paraissait plus serviable que ceux qui l'avaient approché depuis son arrestation. Bizot reprit courage, se blottit dans un coin, et regardant son gardien, lui dit:

— Pour que vous soyez bien à votre aise, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas, que je n'aurai pas l'idée de fuir.

— Eh bien! c'est d'un brave homme, ça... Vous verrez, en revanche, que vous ne ferez pas un mauvais voyage.

— Je vous demande en grâce de me renseigner

seulement sur tout ce qui se passe autour de moi.

— Comment, vous renseigner?

— Oui, il ne vous sera pas défendu de me parler?

— Pas le moins du monde.

— Savez-vous pourquoi je suis ici?

— Pardi!

— Ah! enfin! pourquoi?

— Mais pour vous rendre au fort... là-bas.

— Non, ce n'est pas cela que je demande. Quel est le motif de mon arrestation?

— Allons, farceur, vous le savez mieux que moi.

— Je vous jure que non.

— Comment diable, alors, voulez-vous que je le sache?

— Mais cependant, je ne suis pas un criminel.

— Pour ça, je le sais.

— Alors, si je ne suis pas criminel, pourquoi suis-je ici?

— Voyons, monsieur Bizot, vous savez bien qu'il y a crime et crime.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous n'êtes pas un voleur... pas un assassin... c'est vrai, mais pas moins que vous avez d'autres idées ..

— Comment cela?

— Oui, enfin, vous êtes un politique.

— Hein?

— Le gouvernement, avec qui vous n'êtes pas bien, quoi!

— Moi, c'est comme conspirateur contre le gouvernement que je suis arrêté?

— Mais oui!

— Mais je suis ami avec le ministre...

— Justement.

— Mais je ne me suis jamais occupé de politique.

— Voyons, voyons, écoutez. Je ne veux pas vous être désagréable, monsieur Bizot; on n'arrête pas les gens pour rien dans notre pays... et j'ai lu sur votre écrou : « Faire très-attention à lui, homme dangereux. »

— C'est de moi qu'on dit cela?

— Mais oui.

Bizot resta deux grandes minutes sans trouver autre chose qu'un long soupir, tant cette révélation l'avait étourdi.

— Mais on va juger, reprit-il.

— Juger, je ne crois pas... il paraît que vous ne voulez pas avouer.

Mais puisque je ne sais rien.

— Je sais bien, vous dites tout ça, monsieur Bizot, je ne sais rien, je n'ai rien fait, je suis innocent. Mais vous comprenez bien, pas vrai, que l'on ne vous a pas arrêté sans avoir des renseignements précis... on en sait autant que vous.

— Mais plus que moi, puisque je ne sais rien.

— Voyons, écoutez, monsieur Bizot, je ne vous demande rien, dites-moi, ne me dites pas ce que vous avez fait, ça m'est égal. Je ne suis pas chargé de vous faire parler, je suis chargé de vous conduire, voilà tout.

— Mais, tonnerre, à la fin, qu'est-ce que ces gens-là savent donc?

— Ne vous mettez pas en colère, fit tranquillement l'agent, la colère aveugle, double la force, on fait des choses qu'on ne voudrait pas... et auxquelles je serais forcé de répondre par des choses peu agréables... restons dans une aimable causerie.

— Vous avez raison... — Bizot passa la main sur son front moite de sueur.

— A la bonne heure... Voyez-vous, monsieur Bizot, ne vous brisez pas la tête à dire cependant je ne sais rien, d'autres sont plus coupables... cherchez dans vos amis les plus intimes s'il n'en est pas un capable de vous rendre ce service.

— Mais, on n'arrête pas les gens sur des potins, sur des cancans.

— Excusez-moi, on ne les arrête que là-dessus.

— Ce qui m'étourdit, c'est cette lettre que j'ai écrite et que j'ai adressée à Friquet.

— Friquet! fichtre, un malin, celui-là... Voilà dix jours qu'on le cherche.

— Je suis certain que ce n'est pas à lui que j'ai écrit.

— Ah! si vous connaissez celui-là.

— Oui, je le connais.

— Vous comprenez, qu'ayant des amis comme ça, c'est déjà compromettant.

— Mais ce n'est pas mon ami... Je ne peux pas le sentir.

— Puisque vous dites que vous correspondiez...

— Mais, pas du tout.

— Enfin, ces jours-ci, vous l'avez-vu?

— J'ai dîné avant-hier avec lui.

— Eh bien! mais alors vous n'avez pas à chercher plus longtemps... Nous savons tous que Friquet ne voit à Paris que les affiliés...

— Mais quels affiliés?

— Les affiliés du complot.

— Quel complot encore...

— Allez, vous êtes un farceur, c'est pas la peine de jouer au plus fin avec moi; sur ma parole, je ne suis pas chargé de répéter ce que vous me direz.

— Ah! tenez, ne parlons plus de tout cela, je deviens fou.

— Oui, n'en parlons plus, ça vaut mieux.

— Dans quelques jours, je l'espère, on me relâchera.

— Dans quelques jours... hum, hum, fit en souriant l'agent.

— On ne va pas me fusiller au moins?

— Non, mais c'est très-grave votre affaire.

— Très grave.

— Mais oui, vous devenez prisonnier d'Etat...

— Qu'est-ce que c'est que ça... Où me menez-vous?...

— A Belle-Ile...

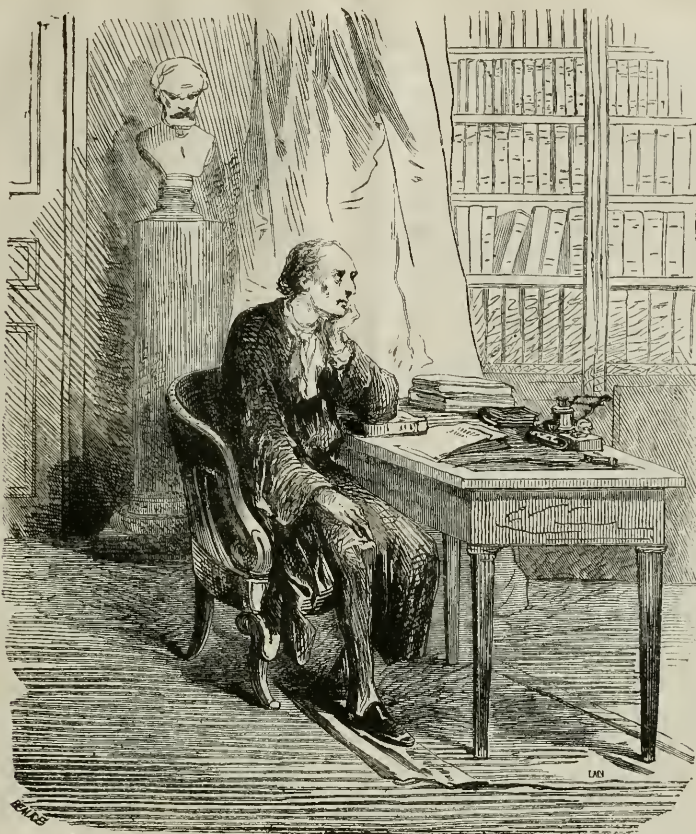
— Belle-Ile-en-mer?... s'écria Bizot.

— Oui.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu, je suis perdu! et le pauvre garçon, ne se contenant plus, fondit en larmes.

Alexis Bouvier.

(La suite au prochain numéro.)



Barigoul se mit à son secrétaire et écrivit deux lettres.

LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIEME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

XX

LA MORT DE BARIGOUL.

Hector Hervieux achevait de s'habiller quand Barigoul entra brusquement chez lui.

— Vous! s'écria le jeune homme avec surprise.

— Oui, c'est bien moi, répondit Barigoul en se laissant tomber sur un siége.

Il avait l'air très-agité.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Hector, vous paraissez singulièrement ému.

— J'ai quelques raisons pour cela, répliqua Barigoul d'une voix sombre.

Il ajouta en se levant tout à coup :

— Savez-vous ce que je viens de découvrir ?

— Non.

— Eh bien, j'ai découvert que j'étais surveillé depuis quelques jours avec une sollicitude qu'on ne trouve plus guère aujourd'hui que chez les pensionnaires de M. le prétet de police.

— Vous seriez reconnu?

— J'en ai plus de peur que d'envie; or, comme il n'y a pas de temps à perdre, je veux prendre mes précautions. C'est aujourd'hui la lecture du testament de l'oncle Vautreau, n'est-ce pas?

— Dans une heure, et je m'habille pour me rendre chez le notaire.

— Costume noir et mine funèbre, déguisement de circonstance, fort bien. Mais je poursuis : Pierre Dumoulin ayant tenu l'engagement qu'il avait pris d'endosser l'assassinat du bonhomme, il est évident que nous pouvons avoir la même con-

fiance dans sa loyauté en ce qui concerne le testament.

— Nous n'avons aucun doute à concevoir à ce sujet, il est conçu dans les termes dictés par nous.

— La mort de M. le baron de Blinière ne change rien au partage?

— Rien; aux termes de leur contrat de mariage sa femme le représente.

— Tant pis; ce partage, en ce qui touche aux actions, bons au porteur et autres valeurs, sera fait immédiatement entre les trois héritiers, votre père, M. Hardouin et la baronne de Blinière?

— Il y aura peut-être un délai de cinq ou six jours.

— Vous n'avez pas oublié, je pense, que vous avez à nous compter, à Taboureau et à moi, une somme de deux cent cinquante mille francs chacun pour avoir décidé l'oncle Vautreau à prendre un parti?

— Je n'ai rien oublié.

— Eh bien, vu le danger que je cours à me laisser talonner plus longtemps par la meute qu'on a lâchée sur ma piste, c'est demain qu'il me faudrait ma part.

— Deux cent cinquante mille francs d'ici à demain! impossible.

— Alors tant pis pour moi et pour vous.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je ne peux pas quitter Paris sans le sou, que si je ne file pas demain, il y a mille à parier que je serai arrêté après-demain, et que messieurs les juges d'instruction ont des manières si engageantes de vous demander le nom de vos complices, qu'il est bien difficile de leur résister.

Hector frissonna.

— Toujours des menaces! dit-il.

— Oh! que voulez-vous? s'écria Barigoul, il y va de ma tête et ça ne se remplace pas.

— Eh bien, soyez chez vous dans deux heures, dit Hector, le testament sera lu d'ici là, et sur les deux millions qui nous seront légués pour notre part, nous trouverons bien deux cent cinquante mille francs.

— Je vous attends dans deux heures, et rappelez-vous qu'il y va de quatre têtes, la vôtre comprise.

Barigoul partit sur cette parole et Hector se rendit aussitôt chez maître Duval.

Il trouva dans le cabinet du notaire son père d'abord, puis M. Hardouin et la jeune baronne de Vautreau-Blinière assis et rangés devant le bureau de maître Duval.

Les traits de M. Hervieux dissimulaient sous un air digne et froid l'angoisse profonde à laquelle il était en proie.

Madame Hardouin, presque entièrement ruinée, fort peu rassurée sur les derniers débris de sa fortune, qu'elle s'était vue pour ainsi dire contrainte de confier à Taboureau, était elle-même très-émue.

La baronne de Blinière seule attendait avec indifférence la lecture du testament qui, selon toute apparence, devait accroître sa fortune de deux millions, et la tristesse que lui avaient causée à la fois la mort violente de son mari et les circonstances de cette mort, se lisait seule sur son visage.

— Mon père, dit Hector à voix basse en s'asseyant près de M. Hervieux, je viens de voir Barigoul, il a la police à ses trousses et menace de nous dénoncer tous s'il est arrêté.

— Pourquoi ne fuit-il pas?

— Il ne veut partir qu'avec les deux cent cinquante mille francs qui lui ont été promis.

— Je ne pourrais même pas en trouver le quart en ce moment: mon principal créancier m'a imposé un caissier et un comptable qui me lient les mains.

— Je sais cela; mais après la lecture du testament qui va vous assurer plus de deux millions, il vous sera facile de trouver cette somme.

— Oui, sans doute.

— Je l'ai promise à Barigoul dans deux heures.

Midi sonna en ce moment et maître Duval entra.

Après avoir salué les héritiers, il s'assit devant son bureau, et montrant deux paquets cachetés:

— M. Antoine Vautreau, dit-il, a laissé deux testaments, l'un qui m'a été remis par lui-même, il y a six ans environ, l'autre qu'il a fait déposer à mon étude, il y a huit jours, c'est-à-dire la veille de sa mort. Je vais lire le premier de ces deux actes, pour la forme seulement, et en vous prévenant que ses dispositions se trouvent frappées de nullité par le dernier testament, dans lequel se sont exprimées les dernières volontés du défunt.

Maître Duval rompit les cinq cachets qui scellaient l'enveloppe du premier testament et donna connaissance de cet acte, dont la lecture fut écoutée sans émotion, chacun sachant qu'il était désormais sans valeur.

— Nous allons passer maintenant à la lecture du dernier testament, le seul dont nous ayons à nous préoccuper, dit maître Duval.

Il arracha l'acte de son enveloppe et il se préparait à le lire, quand on frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Un vieillard entra en saluant assez gauchement et s'assit derrière les quatre héritiers.

— Pardon, monsieur, lui dit maître Duval, mais je vais commencer la lecture d'un testament qui ne doit être connu que de la famille, et je me vois obligé...

— Ce testament, répliqua le vieillard, est celui d'Antoine Vautreau, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur?

— Eh bien, je viens précisément pour en entendre la lecture, comme vous m'y avez fait inviter.

— Moi! s'écria le notaire, je vous ai fait inviter...

— Voici la lettre.

Le vieillard remit tout ouverte au notaire une lettre par laquelle il était invité à venir assister à midi, en l'étude de maître Duval, à la lecture du testament de M. Antoine Vautreau.

— Ce n'est pas moi qui ai donné un pareil

ordre, dit maître Duval, et je me demande à quel titre vous avez pu recevoir une invitation qui ne saurait s'adresser qu'aux parents et héritiers présomptifs du défunt.

— Lisez la suscription de la lettre, monsieur, répondit le vieillard.

Le notaire retourna la lettre et lut au dos :

« A M. Jacobus Vautreau, hôtel de la Paix, rue Tirechappe. »

— Jacobus Vautreau ! s'écria M. Hervieux.

— Frère d'Antoine Vautreau, répondit tranquillement Jacobus.

Il vous croyait mort, reprit vivement le banquier, comment se fait-il ?...

— Que je me permette d'être encore de ce monde ? répliqua Jacobus avec un vague sourire ; que voulez-vous ? la mort m'oublie, et j'en profite. Quant à mon frère, j'ai toujours jugé inutile de me rappeler à son souvenir, quelle que fût ma misère, voilà pourquoi il m'a cru mort. Au reste, cette croyance est un gage de sécurité pour mes parents, qui n'ont pas à craindre que je leur enlève la moindre partie de l'héritage d'Antoine Vautreau.

— Veuillez donc vous asseoir et écouter, dit le notaire à Jacobus.

— Je respire, dit Hector bas à son père, mais il m'a fait une peur ! Songez donc, le résultat de cette partie, c'est pour nous non-seulement la misère ou la fortune, mais la vie ou la mort, car Barigoul est terrible et...

— Silence ! dit M. Hervieux, le regard fixé sur le notaire, qui se préparait à lire.

Quoiqu'ils eussent rédigé eux-mêmes ce testament, Hector et son père en attendirent la lecture avec une inexprimable anxiété.

Maître Duval lut :

« J'annule, par le présent acte, le testament déposé par moi entre les mains de maître Duval, il y a six ans, et je lègue tous mes biens, meubles, immeubles, actions, obligations et valeurs de toute nature, à mon frère Jacobus Vautreau.

« Paris, le 10 juin 186...

« Antoine Vautreau. »

Il serait impossible de rendre l'effet produit par ces quelques lignes, lues d'une voix trop nette et trop intelligible pour qu'il fût permis de croire à une erreur.

— C'est impossible ! il n'y a pas cela ! s'écria enfin Hector quand il fut revenu de l'espèce d'étourdissement qui l'avait tenu quelques instants comme paralysé.

Et s'élançant vers le notaire, pâle de colère et de désespoir, il lui arracha le papier des mains pour le lire lui-même.

Stupéfait d'abord d'une pareille inconvenance, celui-ci voulut reprendre la pièce, mais Hector l'avait déjà lue et la laissait tomber sur son bureau.

— Ah ! ça, monsieur, dit brutalement M. Hervieux à Jacobus, quelle comédie avez-vous donc jouée tout à l'heure ?

— Je n'ai joué aucune comédie, et vous me voyez plus surpris que vous encore, monsieur, répondit Jacobus, beaucoup plus calme qu'on eût pu le croire dans un pareil moment.

Madame Hardouin était accablée.

— Il manquera donc de tout ! murmura-t-elle d'une voix éteinte. Oh ! mon Dieu, fallait-il ajouter ce remords à tous les autres !

— Louise, lui dit Eva, vous êtes bien pâle et bien abattue, acceptez une place dans ma voiture et venez d'abord vous remettre chez moi de l'émotion que vous venez d'éprouver.

— Non, non, répondit Madame Hardouin d'une voix à la fois sombre et résignée, j'ai une croix à porter, et si lourde qu'elle soit, je ne dois accepter l'aide ni les consolations de personne.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda la baronne avec surprise.

— Rien ; merci ma chère et excellente Eva, merci et adieu.

Pendant ce dialogue entre les deux belles-sœurs, Hector Hervieux s'élançait dans une voiture et se faisait conduire à l'hôtel Meurice.

— Eh bien, mes deux cent cinquante mille francs ? lui demanda Barigoul.

— Flambés avec nos deux millions, répondit Hector.

— Hein ? Quoi ? mais le testament ?

— Complétement changé, pas un sou pour nous, et la fortune entière de l'oncle léguée à un frère qu'on croyait mort, un certain Jacobus dont personne...

— Jacobus ! attendez donc, s'écria Barigoul, un vieux musicien, l'auteur de l'opéra de *Josué* ?

— En effet, je me rappelle...

— Cet opéra était entre les mains de Taboureau, et c'est Taboureau qui s'est chargé de faire copier à Pierre Dumoulin le testament rédigé par nous ; c'est encore lui qui l'a scellé et qui l'a fait remettre à l'étude de maître Duval.

— Tout devient clair, s'écria Hector, Taboureau est intéressé dans l'héritage de l'oncle Vautreau et c'est lui qui a gagné Pierre Dumoulin.

— C'est évident, mais je veux en avoir la preuve et alors... Mais nous n'avons pas un moment à perdre ; où demeure Jacobus ?

— Rue Tirechappe, hôtel de la Paix, je viens d'entendre lire son adresse.

— J'y cours et je reviens ; attendez-moi dix minutes seulement.

Un remise était toujours attelé dans la cour de l'hôtel, Barigoul le prit et se fit conduire rue Tirechappe.

Il était de retour au bout de dix minutes, comme il l'avait promis.

— Vous avez vu Jacobus ? lui demanda Hector.

— Oui, et il m'a tout raconté. Taboureau lui a filouté une reconnaissance de trois cent mille francs le jour de la première représentation de *Josué*, puis il lui a rendu sa partition contre la promesse écrite de partager avec lui la fortune qui

lui viendrait par héritage, si jamais il lui en venait. Vous comprenez maintenant la petite modification glissée par Taboureau dans le testament; ce simple changement de rédaction lui procure une fortune de trois millions.

— Oh ! le misérable.

— Mais tout n'est pas fini, je viens de lui envoyer mon cocher et ma voiture avec ordre de venir me trouver immédiatement, il n'osera s'y refuser et alors...

— La rue des Deux-Ecus est tout près d'ici, il ne saurait tarder.

— Il sera ici dans quelques minutes; mais j'ai quelques lignes à écrire, vous permettez?

— Je vous quitte et viendrai savoir tantôt le résultat de votre entrevue avec Taboureau.

Hector parti, Barigoul se mit à son secrétaire et écrivit deux lettres.

Il achevait à peine quand Taboureau entra, dissimulant difficilement son inquiétude sous un air enjoué.

— Maître Taboureau, lui dit-il, vous venez d'hériter de trois millions.

— Moi ! s'écria celui-ci atterré, mais je ne sais...

— Et moi, je sais tout, dit Barigoul en le regardant en face.

Il reprit après un moment de silence:

— Je viens de voir Jacobus et je n'ai pas eu de peine à lui faire avouer tous vos tripotages. Mais je ne suis pas si facile à empaumer qu'un Jacobus, moi, et voici ce que j'ai à vous dire : Je sais où est l'enfant de Martial Didier; dans une heure je l'aurai volé et le tiendrai en mon pouvoir. Je ferai parvenir en même temps ces deux lettres, l'une à maître Duval, pour lui dénoncer le faux dont il a été dupe et déclarer qu'il est de votre fait ; l'autre au procureur impérial pour lui faire savoir que vous êtes l'assassin d'Antoine Vautreau. Il me reste une troisième lettre à écrire, celle-là est pour Martial Didier, auquel j'annoncerai la mort de son enfant, en lui déclarant que vous avez été mon complice dans cet acte de vengeance, de sorte que si vous parveniez à vous tirer des mains de la justice, je jure bien que vous n'échapperiez ni à Martial, ni à Mardochée.

Taboureau était glacé d'épouvante.

— C'est la mort par le poison ou par l'échafaud, reprit Barigoul, je vous défie de l'éviter.

— Eh bien, oui, balbutia Taboureau, j'ai eu tort, que faut-il faire pour vous désarmer?

— Vous gagnez trois millions, il m'en faut un d'ici à huit jours.

— Un million?

— Celui que je possédais et qui m'a été enlevé par Mardochée.

— S'il était ici, Mardochée, vous ne lèveriez pas si haut la tête, maître Barigoul, et surtout vous n'oseriez pas même concevoir la pensée de toucher à l'enfant de sa fille.

— C'est possible, mais il est en Italie et je n'ai plus rien à redouter de lui, car si fort et si rusé qu'il soit, il n'a pas encore trouvé le secret de surveiller les gens à une distance de quatre cents lieues.

— Allons, dit Taboureau, je vais m'occuper de vous satisfaire et je viendrai demain vous dire le résultat de mes démarches.

— Et moi, répliqua Barigoul, je vais me mettre immédiatement à l'œuvre.

— C'est-à-dire que vous allez enlever l'enfant de Martial?

— Justement, de sorte que si le million m'échappe, je suis sûr au moins de tenir une bonne vengeance contre vous et contre Mardochée, qui payera de toutes les larmes de son cœur la torture qu'il m'a fait subir, torture si effroyable, que mes cheveux se dressent sur ma tête rien que d'y songer. Mais j'ai hâte de faire connaissance avec cette innocente créature, je ne vous retiens pas.

Quelques instants après Barigoul quittait l'hôtel Meurice, gagnait à pied le boulevard, prenait une voiture de place et se faisait conduire à Boulogne.

Il trouva facilement la maison d'après les indications que lui avait données le Bison, qui avait suivi un jour Martial jusque-là.

C'était un petit bâtiment carré, élevé d'un seul étage, isolé au milieu d'un immense jardin. Cette demeure était habitée par la nourrice de l'enfant et un vieillard qu'on disait presque centenaire, sans un domestique ni un chien de garde pour les protéger contre les malfaiteurs.

En poussant plus loin son interrogatoire, Barigoul apprit en outre que la grille restait quelquefois entr'ouverte et qu'on semblait prendre enfin fort peu de précautions contre les rôdeurs qui traversaient sans cesse le pays.

Quant au vieillard qui demeurait là avec la nourrice et l'enfant, le portrait qu'on lui en fit le convainquit que ce devait être le domestique cacochyme, blanchi, cassé, momifié qu'il avait vu un jour chez Mardochée et qui déjà n'avait plus qu'une vague apparence de vie.

Tous ces renseignements rassurèrent entièrement Barigoul sur le succès de son entreprise, et certain de s'emparer de l'enfant, soit par ruse, soit par violence, il alla attendre la nuit dans un restaurant voisin, en recommandant à son cocher de se trouver à dix heures à l'entrée du bois.

A neuf heures et demie il rôdait autour de la maison et ne tardait pas à découvrir qu'une petite porte, ouvrant sur le jardin, n'était fermée qu'au loquet.

Après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux environs, il ouvrit cette porte, entra, la referma derrière lui et se dirigea vers le corps de logis.

CONSTANT GUÉROULT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Cᵉ D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU Nº 158)

I

UN CHAPITRE PAR CORRESPONDANCE (*suite*).

Pourquoi ne t'ai-je pas connu plus tôt, mon Yann, car un seul des regards de l'amour eût accompli ce miracle, que ne pouvaient produire les bons conseils de l'ami.

Le jour où pour la première fois tu m'apparus, je ressentis, mais plus violemment encore, ce que j'avais éprouvé en présence de Giulio, puis l'essence même de ce sentiment était toute différente; la voix qui parlait à mon âme avait un timbre enchanteur presque divin, et je sentais tout mon être inondé d'une joie douce, et cependant immense, infinie. Ce premier mouvement fut suivi d'une indicible terreur, car en considérant tabelle et noble figure, je songeai à ce que j'étais... et j'eus peur!...

Il me fallut néanmois céder à l'impétuosité du torrent qui m'emportait, et mon cœur se laissa aller à t'aimer follement.

J'avais bien souvent aimé, moi, mais comme il nous est permis d'aimer, à nous autres femmes à la mode, qui devons payer si cher une aumône qu'on ne nous jette, le plus souvent, qu'à regret! J'avais prodigué mes sourires les plus doux, on se les disputait au poids de l'or, ne fallait-il pas entretenir le luxe qui m'entourait, luxe plus nécessaire peut-être à notre existence que le sommeil; j'avais connu l'enivrement des sens ou plutôt je m'étais figuré le connaître ; j'avais épuisé la coupe des voluptés, et j'avais cru y trouver le bonheur; mais, sous mes pas, je n'avais rencontré qu'amertume et dégoût, et là où j'avais entrevu le ciel, je n'avais trouvé que l'enfer.

Et penser que de pauvres filles envient notre sort, et se vendent corps et âme pour acheter quelques bribes de ce luxe, derrière lequel s'abrite notre misère.

Ah! les malheureuses, que ne leur est-il permis de connaître le revers de la médaille, elles resteraient honnêtes, je le jure!

Crois-le bien, mon Yann, mon cœur n'est pas tellement atrophié qu'il ne puisse encore être régénéré.

On est bien fort quand on aime, et... qu'on est aimé.

Je ne suis pas encore complétement tombée dans le gouffre, une main secourable peut m'empêcher de m'y perdre tout à fait.

Seras-tu ce libérateur vers lequel me portent toutes les aspirations de mon âme, auras-tu le courage de tendre la main à la pauvre fille, si bas qu'elle soit tombée?

Réponds-moi, Yann, mon sort est entre tes mains, tu es mon juge, condamne-moi ou absous-moi!!!

Tu n'auras pas le triste courage de me jeter la pierre, car ce serait me tuer, et je suis trop jeune encore pour mourir...

Pourrais-je vivre sans toi, sans ton amour... non, je ne m'en sens pas la force...

Répète-moi que tu m'aimes, tu ne me le diras jamais assez...

Et moi aussi je t'aime, et chaque jour je déplore ton absence.

Je t'envoie une petite fleur de *Forget-me-not*; la grosse Louise prétend qu'en amour cela porte bonheur; puisse l'oracle cette fois n'être pas menteur.

Quelle longue lettre! je suis folle, n'est-ce pas! mais je t'aime tant!...

Ecris-moi bientôt, et dis-moi que je suis et serai toujours ta petite

RÉGINE.

Cette interminable lettre, qu'il avait lue tout d'une haleine, jeta Yann dans d'étranges perplexités; il se sentait ému, et des larmes lui montaient aux yeux.

Son cœur battait violemment, et malgré lui, le souvenir de la belle pécheresse troublait tout son être.

En sondant les replis cachés de son cœur, il reconnut qu'il éprouvait pour elle une sorte d'amour, bâtard peut-être, mais fort capable de troubler une cervelle beaucoup mieux organisée que la sienne.

— Serais-je donc bigame? se demanda-t-il avec terreur.

Cette recherche amena la découverte de cette terrible vérité que si d'un côté il aimait passionnément Genofsa, de l'autre il aimait beaucoup Régine, et que son cœur, véritable Janus, d'une nouvelle espèce, se présentait sous deux aspects : l'un blond, roucoulant nuit et jour une chanson divine ; l'autre brun, disant lui aussi sa romance, mais dont les paroles différaient essentiellement de celles du voisin, et cependant, malgré cette divergence d'opinion, les deux compères vivaient en paix, et chaque jour croissaient et embellissaient à vue d'œil.

En reconnaissant l'état anormal de son cœur, Yann poussa quelques hélas!!! puis il se fit cette sage réflexion :

— Genofsa est celle que je préfère, et je ne veux néanmoins pas abandonner complétement Ré-

[1]. Voir les *Amours de contrebande*.

gine; or, comme je ne sais comment résoudre ce difficile problème, j'en remettrai la solution à un autre jour.

Et pour distraire sa pensée, il alla tuer quelques lapins.

II

CE QUI SE PASSA PENDANT UNE REPRÉSENTATION DE ROBERT LE DIABLE.

Si le départ de M. de Kergall avait pu attrister quelqu'un, ce n'était certes pas ce bon M. Potel de La Burgotière, et la raison en était des plus simples, Yann le gênait, et dans son amour pour Genofsa, et dans ses projets sur M. de Kernevelan.

Le baron habitait, nous l'avons dit, au n° 17 de la rue Louis-le-Grand, et son appartement passait, à juste titre, pour une merveille de bon goût.

Son entrée en possession dudit appartement mérite d'être rapportée, car ce fut le commencement de sa fortune.

Un soir, le jeune de La Burgotière qui, à cette époque, s'appelait encore tout bourgeoisement M. Cliquout, flânait sur les boulevards, en se demandant pourquoi les beefsteaks ne venaient pas tout cuits sur les arbres, quand il fit la rencontre de la petite Julie, que les folies récentes du duc de C... venaient de mettre à la mode.

Tous deux s'étaient connus et aimés jadis, et quand le hasard les plaçait vis-à-vis l'un de l'autre, ils daignaient encore se rappeler leurs beaux jours passés.

Cliquout, en apercevant ce soir-là les cheveux blonds de son ancienne dame de cœur, crut voir le ciel s'ouvrir devant lui.

— Julie, dit-il, avec un accent tellement ému que celle-ci resta tout ébahie. Julie, répéta-t-il.

— Eh bien, de quoi? répondit la superbe créature à qui le velours et les dentelles n'avaient pu enlever l'accent légèrement poissard qui la faisait appeler dans le grand monde de la Bohême, *la Belle Ecaillère*, eh bien, de quoi qu'il en retourne, mon vieux?

— Es-tu libre ce soir?

— Est-ce que tu m'invites à dîner.

Au lieu de répondre, Louis Cliquout se gratta vivement l'oreille, Julie comprit ce geste désespéré, aussi reprit-elle en riant:

— Pas de radis, n'est-ce pas, vieux, et l'estomac se trouve ousque les autres ont les talons, hein? ça y est-il, ajouta-t-elle en clignant de l'œil.

— Hélas! fit piteusement Cliquout.

— Ah ça, mais, t'es donc toujours un feignant; allons viens, je suis bonne fille et je me souviens que c'est toi qui me payas ma première robe de soie; où avais-tu donc volé de l'argent, ce jour-là?

— Je vous ai déjà plusieurs fois répondu que je venais de toucher ma pension.

— En v'là une colle! avoue *que tu me la fais à l'oseille* et donne-moi ton bras; je consens, pour cette fois encore, à te payer à souper.

Julie occupait alors l'appartement du n° 17 de la rue Louis-le-Grand; elle y conduisit son ancien amant et lui offrit un magnifique souper, aux frais du duc de C...

Puis, que se passa-t-il entre eux? que se dirent-ils? je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que Julie étant allée quelques jours après habiter un hôtel que le duc venait de lui acheter aux Champs-Elysées, M. Potel, métamorphosé en baron de La Burgotière, s'installa dans le petit entresol de sa maîtresse, et devint bientôt un homme tout à fait à la mode, qui, sans fortune connue, menait le train d'une personne qui a 40,000 livres de rentes.

Il était du reste fort économe, ce cher baron, et si le plus souvent possible il acceptait à dîner, par contre il se gardait bien d'inviter jamais qui que ce fût à partager le sien.

Heureux comme un cop en pâte, Louis Potel coulait des jours vraiment tissés d'or et de soie, quand le hasard plaça sur son chemin la belle Genofsa, dont le souvenir devint dès lors le tourment de son existence.

Yann était le seul obstacle réel qui le gênât, aussi n'est-il pas étonnant que son départ fut pour lui un véritable jour de fête.

Le lendemain même de ce départ, il chercha à rentrer en grâces auprès de Joannic, et il y réussit promptement: le jeune Breton étant trop franc et trop loyal pour en vouloir longtemps à quelqu'un, ce quelqu'un fût-il M. Potel Cliquout.

Un jour que Joannic s'ennuyait à périr en regardant la pluie fouetter les vitres de sa chambre, il vit entrer le jeune Potel qui lui proposa un dîner et une stalle à l'Opéra, pour entendre *Robert le Diable*.

Ce fut, bien entendu, avec le plus vif plaisir qu'il accepta.

A six heures précises les deux amis entraient au Café Anglais, et se trouvaient quelques instants après confortablement installés devant une table copieusement servie; on dîna bien et lorsqu'eut sonné le quart d'heure de Rabelais, ce fut, par extraordinaire, M. le baron qui, jetant quelques louis sur la table, dit superbement au garçon:

— Réglez l'addition.

Joannic fut tellement émerveillé de cet acte prodigieux, qu'il faillit se brûler en plaçant son cigare dans sa bouche par le bout enflammé.

— Partons maintenant, reprit le petit bonhomme, en empochant toute sa monnaie.

On fit un tour dans le passage de l'Opéra pour achever les cigares, puis l'on vint s'asseoir aux stalles d'orchestre.

Le premier acte était commencé, on le laissa paisiblement s'achever; mais à peine le rideau venait-il de s'abaisser, que les lorgnettes furent braquées dans toutes les directions.

Quoiqu'il fît chaud, la salle était, en raison peut-être du mauvais temps, garnie de monde,

— Tiens, Régine est dans sa loge, s'écria soudain La Burgotière ; mon Dieu comme elle est pâle.

— En effet, elle est bien pâle, reprit machinalement Joannic occupé à lorgner lady M..., la plus jolie anglaise du monde.

— Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, déclama Potel.

— Quels superbes cheveux blonds, répondit Joannic.

— Hein ?

— Quoi ?

— Je te parle de Régine, et tu me réponds cheveux blonds.

— Pardon, chèr.

— Allons donc la saluer, car depuis un instant je la vois nous faire des signes désespérés.

— Je te suis, cher.

Mais, au lieu d'avancer, monsieur Louis Potel restait les yeux fixés sur une loge des secondes ; Joannic suivit la direction de ce regard, et ce ne fut qu'avec peine qu'il retint un cri, car il venait de reconnaître Genofsa en compagnie de madame Bybeybolles, d'Isidore, et des époux Griffardon, teinturiers dégraisseurs de leur état.

Régine, qui de son côté suivait les mouvements des deux jeunes gens, reconnut, elle aussi, la jeune fille qu'elle avait aperçue dans la gare, et le même soupçon jaloux vint la mordre au cœur.

— Il faut que je sache quelle est cette femme, se dit-elle.

Au même instant s'ouvrait la porte de sa loge, et Joannic faisait son entrée, remorquant à sa suite M. de La Burgotière, encore mal remis du coup qu'il venait de recevoir.

— Bonsoir, chers, leur dit-elle en leur tendant la main, et merci de vous être souvenus de moi.

— Comment donc, belle dame, ne sommes-nous pas tout à votre discrétion ?

— Et ne sommes-nous pas toujours prêts à... voulut continuer La Burgotière ; mais en apercevant en face de lui le visage de Genofsa il ne put achever sa phrase.

— Qu'avez-vous donc ? cher monsieur, reprit Régine en riant.

— Moi, rien, rien, un léger étourdissement.

— Voulez-vous mon flacon ?

— Mille grâces, cela va mieux ? Je crois cependant qu'un peu d'air, et, si vous vouliez bien me le permettre...

— A votre aise, mon ami ; à propos, continua-t-elle, au moment où le petit homme allait sortir, soyez donc assez bon pour passer un de ces jours à mon hôtel, j'ai à vous parler sérieusement ; elle appuya sur ce mot.

— A vos ordres, madame.

— Je puis compter sur vous ?

— Mais comment donc, je suis tout prêt à vous obéir, et peut-être demain même me présenterai-je chez vous.

— Merci, à demain donc.

Elle lui tendit sa blanche main, que M. Potel porta galamment à ses lèvres.

— Eh bien, demanda-t-elle vivement à Joannic dès qu'ils furent seuls, avez-vous des nouvelles ?

— Aucune, en vérité.

— Je vais alors vous en donner, car ce matin j'ai reçu une lettre de lui.

— Et probablement, il vous répète qu'il vous aime toujours.

— M'aime-t-il réellement ? fit-elle avec tristesse.

— Douterez-vous donc toujours ?

— Sa lettre est bien froide.

Et elle lui tendit la lettre de Yann.

— Je crois, ma chère Régine, que vous vous alarmez à tort, répondit-il après l'avoir parcourue, cette lettre me paraît très-convenable.

— Elle ne vous paraît... que... convenable.

— Croyez bien...

— Je ne suis pas aussi confiante que vous dans l'amour de Yann, répondit-elle en secouant tristement la tête.

— Pourquoi donc douter sans cesse et empoisonner votre existence par de vaines chimères ? Soyez raisonnable, ma chère Régine...

— Croyez-vous, par hasard, qu'il ait jamais pour moi tout l'amour qu'il ressent pour cette fille ? s'écria-t-elle brusquement en fixant Joannic, et en montrant du doigt la loge où se trouvait Genofsa.

Vous vous troublez, M. de Kernevelan, continua-t-elle, mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompée, et voilà la cause de l'étrange souffrance que me faisait éprouver la vue de cette femme ; oui, il l'aime ; ne le lui ai-je pas moi-même entendu dire... sotte que j'étais, pourquoi donc ai-je cru à ses paroles menteuses ! Ah ! vous ne savez point encore feindre, M. de Kernevelan, et votre embarras seul me prouve que j'ai raison... Voyons, répondez-moi franchement... vous le voyez, je suis calme... je puis tout entendre... elle est sa maîtresse, n'est-ce pas ?... mais répondez, répondez-donc ?...

— Régine, de grâce, calmez-vous.

— Je vous l'ai dit, je suis calme... parfaitement calme.

— Vous vous rendrez malade.

— Que m'importe ?

— Régine, poursuivit Joannic, parvenu à surmonter son émotion, je vous jure que Yann ne connaît pas cette femme !

— Mais pourquoi la regardiez-vous si attentivement ?

— Je la trouvais belle...

— Et c'est probablement aussi la même cause qui vous a fait tressaillir quand vous vous êtes aperçu de l'attention que La Burgotière prêtait à cette créature ?

— Vous vous êtes trompée, Régine, je n'ai nullement tremblé.

— Me prenez-vous donc pour une enfant ? J'ai vu, vous dis-je, et bien vu, et si tout à l'heure vous vous êtes ému de l'action bien simple, d'ail-

leurs, de La Burgotière, c'est que chargé, par Yann, de veiller sur cette femme, vous avez craint de manquer à votre mandat... Ne riez pas, Joannic, n'essayez pas de me cacher la vérité, vous ne pourriez, du reste, me faire prendre le change, je suis bien informée... croyez-le. Cette femme! oh! cette femme! que je la hais!... Voyons, votre bras, marquis, et éloignons-nous au plus vite... Oui, vous avez raison, je suis malade... Ma tête me semble prête à éclater... un feu brûlant dévore ma poitrine... Que je souffre! que je souffre! mon Dieu... mais je me vengerai... oui, je me vengerai...

La malheureuse s'affaissa sur son siége, et resta haletante quelques instants.

— Votre bras, et emmenez-moi bien vite d'ici, reprit-elle soudain.

Joannic, que cette scène fatiguait, s'empressa d'obéir a cet ordre.

La voiture de Régine n'étant pas encore arrivée, on fut obligé de prendre un fiacre.

— Fermez cette glace, dit-elle, j'ai froid.

Quoiqu'il fît très-chaud, la pauvre enfant tremblait de tous ses membres.

En arrivant rue de La Bruyère, Régine voulut le faire monter chez elle. Joannic s'y refusa obstinément, et au moment où il prenait congé d'elle, elle lui dit avec un pâle sourire :

— Retournez veiller chez elle...

— Régine!... voulut dire Joannic.

Mais déjà la jeune femme avait disparu.

Une fois seule, Régine courut s'enfermer dans son boudoir, et pendant plus d'une heure elle resta sans faire le moindre mouvement.

— Je me serai trompée, murmura-t-elle, en relevant la tête, il ne connaît pas cette fille. Que je souffre, mon Dieu! que je souffre!

Saisissant ensuite la lettre qu'elle avait montrée à Joannic, elle la relut en entier et chercha pour ainsi dire à se rendre compte de chaque parole.

— Je suis folle, mille fois folle... pourquoi donc ai-je connu l'amour ?

« L'amour, vaine utopie, mot creux, rêve insensé d'une imagination en délire !

« Je blasphème en ce moment; l'amour n'est-il pas la consolation la plus douce de l'âme en souffrance?

« Je t'aime, mon Yann! . . . .
. . . .

« M'aime-t-il, lui?... Oh! mon Dieu! pitié, pitié! vous seul savez toute ma douleur.

« M'est-il donc permis d'aimer, à moi, la courtisane?... Non, je suis indigne de lui... et je ne dois pas...

« Oui, j'aurai le courage de rompre... car je veux, à défaut de son amour, posséder du moins son estime...

« Yann, Yann, tu me fais bien souffrir!!!

« Pourrais-je me résigner jamais à ne plus l'aimer?... Tais-toi, mon pauvre cœur, tais-toi!...

« C'en est fait!... je ne veux plus revoir l'ingrat, et dussé-je endurer mille morts!...

« Car j'en mourrai... cet amour c'était toute ma vie... et peut-être un jour, en l'apprenant, donnera-t-il une larme de regret au souvenir de la pauvre Régine! »

Tout en parlant ainsi, elle s'était approchée d'un petit meuble en bois de rose sur lequel gisaient pêle-mêle du papier, des plumes, un encrier, et elle commença cette longue lettre que Yann avait si avidement lue.

Elle écrivit une partie de la nuit, et lorsque le lendemain matin sa femme de chambre entra dans le boudoir, elle la trouva sommeillant dans son fauteuil.

Pauvre Régine, elle savait maintenant par expérience tous les tourments affreux qu'engendre la jalousie!. . . . .
. . . .

M. de la Burgotière s'était empressé de profiter de la permission que lui avait accordée Régine, et à peine se trouvait-il hors de la loge, qu'il commençait à dresser ses batteries.

Une chose le gênait, c'était la présence de Joannic.

— Je ne puis me brouiller avec lui, se disait-il, ce garçon peut m'être utile; d'un autre côté, m'est-il raisonnablement permis de laisser échapper la superbe occasion qui se présente d'attaquer la place que je convoite. Toutes mes batteries sont parfaitement dressées, et si je ne réussis pas, c'est que je serai un bien grand nigaud... Ne pas réussir, et pourquoi? N'est-elle pas femme! et quelle est celle qui ne sent pas un petit grain d'ambition germer dans son cerveau... Lançons-la d'abord, nous songerons ensuite à nos propres affaires... Régine, au besoin, m'y aidera... Je saurai l'y contraindre. Mais ce que j'ignore encore, c'est si cette fille est la maîtresse de Joannic ou celle de Yann... je le saurai... ce soir même... et quel que soit l'heureux mortel qui possède une perle aussi rare, je saurai bien la lui ravir.

En monologuant ainsi, M. de La Burgotière était monté à l'étage supérieur, et il s'amusait à examiner, par le carreau de la loge, tout ce qui se passait dans la salle.

Soudain, un sourire vint se jouer sur ses lèvres: il venait de voir Régine et Joannic s'éloigner ensemble; il descendit aussitôt pour s'assurer de leur départ, puis, sûr de jouir, au moins pendant quelques instants, de sa liberté, — car il ne doutait pas que M. de Kernevelan ne revînt bientôt, — il courut reprendre son poste d'observation.

Le second acte étant déjà fort avancé, il attendit pour agir que le rideau se fût de nouveau baissé.

Ce D'AMEZEUIL.

(La suite au prochain numéro.)

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 162. 4 Novembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr	4 fr.
Départements . .	10	5

LA BELLE HERBORISTE [1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Il racontait ce qu'il venait de voir.

III

DE VERSAILLES A CHARTRES.

On était arrivé à Versailles, le premier relais. L'agent, se retournant vers son prisonnier :

1. Voir à partir du numéro 155.

— Ne vous étonnez pas de mes précautions, mais que voulez-vous, j'ai des ordres très-précis. En disant ces mots, il prit ses pistolets qu'il glissa dans ses poches, sauta de la voiture et en referma la porte au cadenas. Il entra à l'auberge, prit deux bouteilles de bon vin et quelques victuailles.

L'agent chargé de conduire à Belle-Ile le terrible conspirateur Bizot était un spécialiste en

déportation. Les plus dangereux individus, confiés à ses soins, étaient devenus immédiatement doux, en se trouvant sous sa garde; l'agent Chauvard avait un secret pour en faire ce qu'il voulait. Sa méthode était, au reste, bien simple et nos lecteurs vont pouvoir en juger.

Nous avons dit que Chauvard avait demandé du vin et des victuailles; il tira de sa poche un foret et déboucha avec précaution une des bouteilles; il prit dans une petite boîte deux pincées d'une poudre brune qu'il introduisit dans la bouteille. Cela fait, il reboucha et passa sur le feu le goulot couvert de cire.

Il solda sa dépense, remonta dans le coupé, et s'étant installé et débarrassé de ses pistolets, il dit :

— Allons, mon cher M. Bizot, vous avez en moi moins un gardien qu'un compagnon; causons et mangeons.

Certainement, l'ex-garde consulaire était bien malheureux de la situation qui lui était faite; il souffrait; mais il était à l'âge où l'estomac exige autant que le cœur... Il avait faim.

Il pleurait en mangeant, mais il mangeait.

— Voyons, dit Chauvard, buvons, voici votre bouteille, voici la mienne.

— Merci!

— Si vous avez quelque chose à demander, ne vous gênez pas.

La voiture partit.

— Tenez, dit Bizot, j'ai quelque chose à vous demander de très-utile, de très-important pour moi.

— Je suis à vos ordres... à la vôtre.

Et l'agent tendit sa bouteille; machinalement Bizot trinqua avec la sienne; on but.

— Ce que je veux vous demander est bien peu de chose.

— Voyons, parlez. J'écoute.

— Un matin on m'a enlevé de chez moi...

— Comment, enlevé?

— Oui, on m'a arrêté enfin.

— Ah! bien!

— Je dis enlevé parce que je ne pouvais croire à une arrestation, et que, convaincu que j'allais bien vite revenir, je n'ai rien dit à ma mère.

— Je vous comprends: vous voudriez lui faire savoir où vous êtes.

— Plus que cela.

— Comment, plus que cela?

— Je voudrais lui assurer que le motif qui m'a fait arrêter est illusoire.

— Illusoire?

— C'est vrai, vous me croyez un conspirateur.

— Mon cher Bizot, ne discutons pas ça.

— Vous avez raison.

— Tenez, buvons un coup...

— A la vôtre... Ecoutez-moi, monsieur, je voudrais faire parvenir à ma mère un petit mot.

— Je vous le permets.

— Où l'écrirai-je?

— Nous avons un relais bientôt, mais le vrai relais, c'est demain matin, à Chartres.

— Et vous me permettrez d'écrire?

— Tout ce que vous voudrez, donc vous pouvez être tranquille.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore... ne vous gênez pas, parlez.

— J'ai été arrêté huit jours avant de me marier.

— Vraiment!

— Le lendemain je devais aller voir ma fiancée.

— Naturellement vous n'avez pu vous y rendre... et vous désirez que...

— Une lettre... Non.

— Que voulez-vous?

— Que vous alliez vous-même dire que je suis arrêté.

— Ça, c'est difficile.

— C'est donc défendu?

— Ce n'est pas défendu.

— Eh bien?

— Eh bien!... Ce n'est pas permis non plus.

— Je ne vous demande que bien peu de chose...

— Dites toujours, on arrangera ça.

— Vous iriez place Saint-Michel, chez M. Trumeau, épicier.

— Trumeau... place Saint-Michel... bon.

— C'est drôle, comme j'ai la tête lourde, fit Bizot, passant la main sur son front.

— Buvez un coup, ça le fera passer.

— A la vôtre!

— A la vôtre!

Chauvard choqua sa bouteille à celle de Bizot et but.

— Vous disiez donc... Trumeau, épicier, place Saint-Michel?

— Oui.

— Et puis!...

— Vous expliquerez que pour des raisons peu importantes...

— Peu importantes!

— Il faut leur dire ça.

— Oui, je comprends.

— Je suis provisoirement empêché... Vous entendez bien, empêché de venir les voir.

— Je dirai cela...

— Que l'on ne soit pas inquiet... Mon Dieu, que c'est drôle, je ne peux plus parler...

— C'est l'émotion, la fatigue...

— Ah! c'est drôle, mes yeux se ferment malgré moi.

— Dormez un peu, mon cher Bizot... A Chartres je vous éveillerai.

Bizot n'entendit pas ces derniers mots, il retomba dans l'encoignure du coupé et s'endormit.

— Me voilà tranquille jusqu'à Chartres, pensa l'agent.

Tirant son mouchoir, il s'en fit une marmotte, et, blotti dans l'autre coin, il s'endormit. On était au relais de Rambouillet.

IV

A BELLE-ILE.

Bizot et son gardien dormaient; la diligence dévorait l'espace ; au palais de Chartres, on réveilla l'agent, il faisait petit jour. Il prit à l'auberge quelques provisions et la voiture repartit.

Le surlendemain matin, on était à Saint-Nazaire. Bizot ne se rendait pas compte de la torpeur de laquelle, depuis son départ de Paris, il ne pouvait se débarrasser. Il était las, sans énergie. La force, pour réagir contre sa situation, lui manquait absolument.

A l'auberge où Chauvard descendit avec son prisonnier, celui-ci lui rappela sa promesse de donner de ses nouvelles à sa famille.

— Vous pouvez écrire. Chose promise, chose due.

Ayant demandé de quoi écrire, de sa belle grande écriture il couvrit tout une page.

« Chère Rosalie,

« Je suis victime d'une erreur qui, je pense, va être bientôt rétablie; arrêté le matin, je n'ai pu me trouver chez vous, ainsi que je l'avais promis. Soyez sans inquiétude , bientôt je serai là. Pressez toujours M. Trumeau pour notre mariage.

« A bientôt!

« Votre fiancé qui vous aime pour la vie,

« Bizot. »

Cette lettre pliée et cachetée...

— Voici pour la place Saint-Michel.

— Je me souviens : Trumeau... épicier.

— C'est ça !

— La seconde lettre était pour sa mère.

« Chère maman,

« Il y a eu sur mon compte des potins et des commérages, on m'a fait arrêter; ne te tourmente pas, je vais éclaircir tout ça, et je reviendrai à la boutique; paye le tailleur pour mes habits de noce, et vois le notaire, pour les affaires; que tout soit prêt à mon retour.

« Ton fils, qui t'embrasse à pleine bouche,

« Eustache Bizot. »

— Voilà qui est fait.

— Ça, c'est pour la maman !

— Justement... Vous vous en chargez.

— J'ai promis.

— Rue Saint-Paul, 48, veuve Bizot, épicerie et herboristerie.

— Bien, je vois ça d'ici.

— Je compte sur vous.

— Comme sur vous-même.

— Vous êtes un brave homme, vous, fit Bizot ; puis, sautant au cou de l'agent et l'embrassant: et vous l'embrasserez, la pauvre femme, comme ça.

Et comme le pauvre garçon avait des larmes plein les yeux... l'agent pleura aussi.

— Ah ! vous serez bien reçu, allez... la pauvre femme, depuis quatre jours, doit-elle être dans un état ! elle serait capable de tomber malade ; vous savez, ne dites pas un mot de l'endroit où je suis, qu'elle croie que je suis toujours près d'elle... là-bas ; que, du jour au lendemain, je puis revenir chez elle... Ah ! surtout ne parlez pas de Belle-Ile, de politique, la pauvre vieille croirait qu'on va me guillotiner... Encore une fois, merci...

A ce moment, deux gendarmes entraient dans la salle.

L'agent se leva et leur dit :

— Voici le prisonnier.

Un des gendarmes mit la main sur l'épaule de Bizot, et l'autre signa le reçu que lui tendait Chauvard, qui dit :

— C'est pas un méchant homme...

Lorsque les deux gendarmes allaient emmener Bizot, le pauvre garçon tendit la main à Chauvard et lui dit :

— Merci, monsieur, de vos bontés, et je vous en supplie, aussitôt que vous serez à Paris, mes lettres.

— C'est entendu, adieu.

Les gendarmes emmenèrent Bizot.

Dès qu'il fut seul, Chauvard s'assit près la haute cheminée, et, décachetant les deux lettres, il les lut :

— Rien d'utile pour nous, inutile de les apporter, et il les jeta au feu... Il appela, une servante vint.

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Je veux que l'on chauffe une bonne chambre, que l'on m'y serve à déjeuner et qu'on dise au postillon que je ne repars que demain.

— Bien.

Pendant ce temps, les deux gendarmes avaient conduit leur prisonnier au bord de la mer. Une barque attendait; dès qu'ils arrivèrent deux matelots sautèrent dans le bateau et saisirent les avirons, un gendarme se plaça à l'avant, l'autre se plaça à l'arrière, fit placer Bizot près de lui, et saisit le gouvernail.

— Avant ! dit-il.

La barque dansa comme un bouchon sur la mer moutonneuse.

Bizot pleurait ; il sentait bien qu'il était la victime d'une erreur difficile à rétablir, il sentait bien que pour longtemps, sinon pour toujours, il était séparé de ceux qui l'aimaient et qu'il aimait. Et puis un secret pressentiment lui faisait craindre un autre malheur.

Quelques heures après, la barque atterrissait dans une petite anse au pied du roc. Les deux gendarmes conduisirent le prisonnier au fort. C'est le

gouverneur qui vint lui-même recevoir Bizot...

Un des gendarmes lui donna la lettre que lui avait donnée Chauvard en échange du reçu. Le gouverneur, l'ayant lue, regarda Bizot et lui dit vivement :

— On les dompte ici, les dangereux...

— Plaît-il? fit Bizot.

— Je dis qu'on les dompte...

Bizot, abruti, regarda les gendarmes, le gouverneur, le guichetier, ne comprenant pas ce qu'on voulait dire.

— Vous le mettrez dans le 4.

— Bien, fit le guichetier.

Le gouverneur se retira, pendant que le guichetier inscrivait les noms de Bizot sur son livre d'écrou ; quand il eut terminé, il dit au pauvre garçon :

— Allons, venez.

Il prit ses clefs, sa lanterne, et marcha. Bizot le suivit, précédant les deux gendarmes. On suivit un long couloir, au bout duquel on descendit vingt-deux marches. Là était encore un étroit couloir, tout suintant d'humidité ; c'est dans ce couloir qu'était le cachot dans lequel Bizot fut enfermé.

C'est à la même heure, qu'à Paris, Trumeau et Marie-Reine étaient arrêtés.

VI

LE CACHOT.

Lorsque Bizot eut entendu s'éloigner les pas de ceux qui l'avaient amené, lorsqu'il eut regardé le trou noir et humide dans lequel on l'avait jeté, lorsqu'il eut senti, avec les gouttes d'eau qui tombaient du plafond, l'humidité lui glisser dans le sang, dans les os et lui geler les moelles, un grand découragement le saisit. Il se coucha sur le lit, et, la tête dans ses mains, il pleura.

Tout le jour il resta ainsi, renonçant à l'espoir de voir jamais ceux qu'il aimait, comprenant qu'il était pour toujours condamné à cette vie de criminel.

Le soir, lorsque le geôlier vint, il était dans la même position; il plaça près de son lit un pain, une cruche et une gamelle pleine de légumes.

— Voilà le dîner... le pain est pour deux jours.

Comme Bizot ne bougeait pas, le geôlier se retira en disant :

— Ça se fera.

Toute la nuit, la fièvre le secoua; au matin, la tête perdue, il se leva et se mit à crier. L'écho seul répondit.

— Mais qu'il vienne donc quelqu'un, que j'aie à qui parler un peu. Vous m'enfermez sans raison, sans droits... C'est parce que j'ai été doux et bon que vous me tenez là comme une bête fauve... Je suis un soldat, moi ; si j'ai des ennemis, c'est au grand jour que je me bats avec eux... je ne les fais pas arrêter par des argousins, en leur mentant... je ne les jette pas dans des trous pour qu'ils y pourrissent... Qu'un homme me réponde, au moins.

Et, les yeux en feu, la face rouge, les lèvres bordées d'écume, il allait et venait, se heurtant aux murailles de son étroit cachot.

Tout à coup, il entendit du bruit. Il saisit alors sa cruche et se blottit dans un coin.

C'était le geôlier qui venait lui apporter à manger.

Dès que la porte s'ouvrit, Bizot se redressa, jeta sa cruche sur le geôlier et bondit pour ouvrir sa porte.

La cruche avait frappé sur la porte et s'était brisée. Et c'est un homme vigoureux qui reçut Bizot; terrassé d'abord, il cria... Bizot le tenait sous un genou, lui serrant le cou de ses mains nerveuses.

L'ex-garde consulaire ne voyait plus, ne pensait plus; c'était trop de souffrances imméritées en si peu de temps; la fièvre l'avait presque rendu fou, il agissait sans avoir conscience de ce qu'il faisait.

Le geôlier était presque étranglé; c'en était fait de lui, si le cri qu'il avait poussé n'avait été entendu.

Deux de ses collègues s'étaient avancés et avaient demandé du haut de l'escalier :

— Qu'y a-t-il?

On n'avait naturellement pas répondu, mais ils avaient entendu les hurlements de rage de Bizot qui, acharné sur son geôlier, criait :

— Ah ! gueux ! canaille ! tu en es, toi, tu en es... tiens ! je t'étranglerai.

Les deux hommes s'étaient alors précipités, et à coups de poings, à coups de clefs, ils avaient délivré le malheureux. Bizot avait été abîmé de coups; enchaîné des pieds et des mains, il avait été rejeté dans son cachot, où il était tombé comme une masse inerte et sans connaissance.

Quand il était revenu à lui, il était sanglant, déchiré, sans force... souffrant de tous ses membres. Il s'était alors traîné jusqu'à son lit où il s'était étendu.

On lui laissa dix jours les fers, et une seule fois par jour seulement on lui apporta sa nourriture.

Quand le geôlier était revenu, les premières fois, il n'avait plus parlé à Bizot, et c'est par le guichet qu'il lui passait ses aliments. Le pauvre diable était fort embarrassé de ces précautions prises contre lui. Il en était arrivé à dire un jour au geôlier :

— Monsieur, voulez-vous m'écouter une minute?

— Parlez, dit celui-ci sèchement.

— Vous m'en voulez, de l'autre fois?

— Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est qu'à la première rébellion, j'ai autorisation de vous tuer...

— Vous agiriez justement, fit Bizot; c'est pour cela que je veux que vous m'écoutiez.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Je souffre horriblement depuis que l'on m'a arrêté, j'avais passé une nuit terrible, j'avais la tête perdue, j'étais comme fou, je ne savais plus ce que je faisais, je ne m'explique même pas comment j'ai pu faire une chose pareille, car je ne suis pas un méchant homme, allez.

— C'est bien ! c'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Non, ce n'est pas tout.

— Dites, alors, il faut que je remonte.

— Je vous demande pardon.

— C'est tout ?

— Oui.

— Votre pardon est au bout des dix jours de fers.

Bizot se tut.

Après les douleurs et les angoisses des premiers jours, le calme revint dans l'esprit de Bizot, et il envisagea plus froidement sa situation. Une chose cependant l'embarrassait et le gênait, c'était de ne pas savoir l'époque exacte à laquelle on était.

Un jour, ayant cherché un moyen de redevenir libre, il se souvint d'une phrase de l'agent qui l'avait conduit à Belle-Ile.

Celui-ci lui avait dit :

— J'ai lu sur votre écrou que vous êtes un homme dangereux.

— Moi, avait dit Bizot, mais on me jugera.

— Juger, je ne crois pas... Il paraît que vous ne voulez rien avouer.

— Puisque je ne sais rien.

Or, Bizot se disait :

— Lorsque j'ai été arrêté à Paris, on a été très-violent avec moi, je n'ai pu m'expliquer, j'ai d'abord été atterré par la lecture de la lettre qu'on avait arrangée; aujourd'hui, je suis plus calme, je puis donner des explications, faire jaillir la vérité enfin, et, assurément, l'erreur sera vite reconnue. Pour cela, il faut que je dise que j'ai quelque chose a avouer.

Toute la journée, Bizot attendit impatiemment l'heure à laquelle on venait habituellement le visiter.

Quand le geôlier ouvrit son guichet, il lui dit :

— Je vous attendais impatiemment.

— Pourquoi? vous aviez faim ?

— Non, voyez, je n'ai pas mangé.

— Pourquoi ?

— Je voudrais voir le juge d'instruction.

— Comment, le juge d'instruction ?

— Oui, j'ai refusé de parler à Paris. Aujourd'hui, je suis résolu à faire des aveux.

— Je vais le dire au directeur.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

Le geôlier partit.

Bizot se promena de long en large, écoutant chaque minute si l'on venait du côté de son couloir.

Au bout d'une heure enfin, la porte de son cachot s'ouvrit et le directeur entra, suivi et éclairé par deux guichetiers.

VII

BIZOT ESPÈRE.

Le directeur de Belle-Ile regarda quelques minutes son prisonnier, pour se remettre un peu avec son visage, car Bizot était bien changé depuis les quelques semaines qu'il était enfermé.

—M. le gouverneur, j'ai beaucoup pensé depuis que je suis ici; des détails qui m'avaient échappé d'abord sont revenus à ma mémoire et seraient d'un grand intérêt pour la justice.

— Sont-ils assez graves pour nécessiter le déplacement d'un magistrat ?

— Oui, monsieur.

— Je ne puis les entendre ?

— Je suis à vos ordres, si vous savez l'action pour laquelle je suis ici.

— Je l'ignore, et ne vous demande cela que pour en instruire moi-même qui de droit.

— Alors, c'est à peu près impossible, car il faut pas à pas reprendre l'affaire dont je suis accusé.

— C'est bien... C'est tout ce que vous aviez à dire ?

— Oui, monsieur le directeur. J'ai une grâce encore à demander.

— Laquelle ?

— Mon transfèrement dans un cachot moins humide et moins noir.

— Je ne puis, mes ordres sont précis.

— Comment cela?

— Les aveux que vous vous décidez à faire vous feront peut-être obtenir ce que vous demandez, mais je ne puis le prendre sur moi.

— Quand serai-je interrogé ?

— Je vais écrire à Paris ce soir.

— A Paris!

— Dans cinq ou six jours, on recevra la lettre, la réponse ne parviendra guère avant quinze jours.

— Quinze jours, fit Bizot, s'affaissant découragé.

— Ouvrez, commanda le gouverneur au geôlier.

Celui-ci obéit, tous se retirèrent. Bizot resta seul.

Il s'étendit sur son lit, répétant :

— Quinze jours !

Puis tout redevint silencieux; silence lugubre, troublé seulement par le bruit régulier de la goutte d'eau qui tombe sur la dalle. Deux grandes heures il resta ainsi.

Toute la journée, on entendait aller et venir, chaque quart d'heure, les geôliers dans les corridors; la nuit, un garde se promenait incessamment. Aux pas qui s'arrêtaient, Bizot comprenait

qu'on écoutait à sa porte. A un moment, la surveillance cessait pendant deux heures. Tout le personnel de la prison, hors le garde, mangeait entre deux et quatre heures.

Lorsque deux heures sonnèrent et que le bruit lointain de la cloche arriva à Bizot — le seul avec les hurlements de la mer qu'il entendît — le pauvre diable était encore étendu sur son grabat dur. Il pensait, cherchant un moyen de sortir de cette prison ou de mourir; c'était assez de torture et de douleur, il voulait en finir. Les quelques mots dits par le gouverneur lui laissaient peu d'espoir d'être bientôt libéré; les recommandations d'extrême sévérité l'étonnaient et l'épouvantaient.

Il songeait dans le silence; la mer tranquille ne battait pas le roc, tout était calme. A intermittences égales, la goutte d'eau tombait de la voûte et s'esclaffait sur la dalle.

Tout à coup, il sembla à Bizot percevoir un bruit singulier, comme les mordillements du rat. C'est du moins ce qu'il pensa, et il n'y attacha pas d'autre importance. Le bruit cessa en même temps que le premier coup de quatre heures sonna.

Le lendemain, Bizot remarqua que le même bruit se reproduisit seulement à deux heures, et, comme la veille, s'arrêta à quatre heures. Piqué par la curiosité, il observa : pendant dix jours, le même grattement se reproduisit; le onzième jour d'inspection dans les cachots, tout resta silencieux.

L'imagination du prisonnier n'est pas longue à travailler. Bizot se dit :

— C'est un malheureux comme moi qui cherche la liberté. Si j'étais avec lui...

Ces derniers mots étaient gros d'espoir. Bizot était brave, fort et décidé; sa nature le poussait en avant; le calme forcé dans lequel il vivait l'écrasait; il avait hâte, fût-ce au péril de sa vie, d'en sortir. Décidé à aider, quel qu'il soit, celui qui cherchait à fuir, et surtout à fuir avec lui, Bizot attendit impatiemment l'heure à laquelle il reprenait son travail.

Dès que le petit grincement sourd se fit entendre, il écouta, appuyant son oreille sur le mur pour savoir de quel côté venait le bruit : les deux heures se passèrent sans qu'il eût obtenu ce résultat.

Il ne dormit pas de la nuit : penché sur la porte, il écoutait le bruit à peine perceptible des heures trop lentes à son gré.

Il entendit enfin la porte, donnant sur le corridor, se verrouiller. C'était l'heure où le gardien remontait pour dîner; il écouta, attentif. Moins d'une minute après, le bruit recommença.

Cette fois, il lui sembla que le bruit venait d'en haut.

Il prit son escabeau, le plaça sur son lit et écouta. C'était juste au-dessus de sa tête.

Que faire? Dans quelques jours, peut-être, celui qui travaillait aurait percé le plafond. Pour l'aider, il faudrait des outils.

Bizot passa toute une journée à chercher autour de lui ce qui pourrait lui servir d'outils.

Vers le soir seulement, il trouva, dans une longue rangée de clous qui bordait sa porte, un clou tenant à peine dans le bois vermoulu à cet endroit; le clou cependant tenait encore assez solidement pour ne pouvoir être arraché sans peine. Bizot se creusa le cerveau toute la nuit; au matin, il avait trouvé.

Il prit une de ses chaussures et, avec ses dents, arracha un clou de la semelle; puis, comme son voisin du dessus, il attendit l'heure où les gardiens allaient manger; l'heure venue, il s'accroupit au pied de sa porte, et avec la pointe il gratta le bois de façon à détacher le gros clou qu'il avait choisi.

Après trois jours de travail, il avait un outil, un clou de vingt à vingt-deux centimètres environ, à tête énorme.

Ainsi qu'il l'avait arraché, il ne pouvait guère servir. Il l'affuta sur les dalles, et, après deux autres jours, il avait un outil véritable, ayant à peu près la forme d'un équarrissoir de serrurier.

Ce jour, lorsqu'il écouta si le travail du voisin continuait toujours, il lui sembla que le bruit devenait plus aigu.

Il replaça son escabeau sur le lit, grimpa et approcha la tête, quelques petites parcelles de poussière lui tombèrent sur le visage. La manne fit moins plaisir aux Hébreux.

Il observa, et vit tout à coup une vrille assez forte traverser la pierre.

La vrille retirée, une petite pierre attachée à une ficelle descendit... c'était la sonde.

Bizot était tellement émerveillé de ce qu'il voyait qu'il n'osait dire un mot. Enfin, la pierre remontée, il appliqua sa bouche au trou et cria :

— Il y a un ami ici !...

Rien ne répondit; au contraire, le bruit cessa immédiatement au-dessus de lui; on aurait dit que celui qu'il entendait sans cesse marcher au-dessus de lui s'était couché.

VIII

L'INCONNU.

Pendant trois jours, le même silence régna au-dessus de Bizot; on avait eu peur d'être découvert et on se tenait en garde. Eustache Bizot bouillait d'impatience; anxieux, il attendait chaque jour l'heure du travail habituel, espérant toujours qu'on le reprendrait, mais rien ne bougeait... Grimper sur son lit et par le trou rassurer l'inconnu duquel il voulait se faire un ami était dangereux. Il fallait attendre.

Le quatrième jour, à deux heures, Bizot mit un escabeau sur son lit, grimpa dessus et colla une oreille au trou de la voûte pour écouter si l'on bougeait dans la pièce voisine. Après vingt minutes d'attente, il entendit distinctement :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

— Oui... un ami, répondit vivement Bizot.
— Vous êtes prisonnier, alors?
— Oui.
— Où êtes-vous? au cachot de punition?
— Je l'ignore.
— Combien avez-vous descendu de marches pour y être enfermé?
— Environ trente.
— Votre cachot a-t-il le plafond voûté?
— Oui.
— Regardez si au-dessus de la porte, dans l'angle, il n'y a pas une écorchure dans la pierre comme produite par une balle.

Bizot descendit vivement et regarda:

Au-dessus de la porte, effectivement, l'arête de l'angle avait été brisée. Bizot regrimpa vite et dit:

— Oui, ça y est.
— Alors je ne m'étais pas trompé. Voulez-vous m'aider et tenter avec moi les chances d'une évasion?
— C'est par cela qu'il fallait commencer; je crois bien.
— Vous êtes décidé?
— Oh! oui.
— Quoi qu'il arrive?
— Je tiens à la liberté et pas à ma peau!
— Bien! si j'étais dans votre cachot, demain je serais libre.
— Oh! dites vite...
— Non pas, aidez-moi à y descendre, et alors nous sommes sauvés.
— Que faut-il faire pour cela?
— Avez-vous un outil?
— Oui, j'ai un clou affûté.
— C'est bon, ça!...
— Dites-moi ce qu'il faut en faire?
— Il faut desceller la pierre dans laquelle j'ai déjà percé ce trou.
— Diable!...
— Grattez avec votre clou... Voyez si c'est cimenté...

Bizot obéit...

— Non, le ciment qui couvrait les jointures est tombé.
— Alors nous n'en aurons pas pour longtemps... Connaissez-vous les habitudes du château?
—Non...
— Vous n'y êtes donc pas depuis longtemps?
— Je ne sais pas, mais il doit y avoir déjà plus d'un an.
— Comment, vous ne vous êtes pas fait un calendrier?
— Non.

Et, en disant cela, Bizot rougissait tant il était honteux de ne rien savoir.

— Quand êtes-vous rentré ici?
— J'ai été arrêté le 21 nivôse et je suis arrivé ici le 28, répondit Bizot, curieux de savoir ce qu'il y avait de temps qu'il était enfermé.
— De quelle année?
— L'an XI.

Cette année? exclama l'inconnu.

— Comment, fit Bizot étourdi. Il lui semblait qu'il y avait deux ans, au moins, qu'il était privé de sa liberté.
— Le *combien* sommes-nous donc?
— Nous sommes le 27 ventôse de l'an XI, comme vous dites.
— Comment, deux mois seulement!
— Deux mois demain; vous êtes entré ici le 18 janvier 1803, un vendredi, et nous sommes aujourd'hui le lundi 18 mars, même année, c'est-à-dire deux mois.
— Ah! et vous?
— Moi, je suis ici depuis le 20 septembre 1794, ce qui fait huit ans et demi.

Et c'est seulement maintenant que vous songez à l'évasion?

— J'ai été cinq ans aux fers... j'ai mis trois ans pour faire le plan du château et d'une évasion... depuis quatre mois, je travaille à l'exécuter.
— Qu'avez-vous fait pour être ici?
— Moi, j'aime mon roi...
— On m'accuse de la même chose.
— Vous êtes royaliste?
— Pas plus royaliste que républicain, je suis Français et innocent de ce dont on m'accuse...
— Voici les habitudes de la maison: de deux à quatre heures, tout le monde est en haut; on peut travailler le jour... une fois la nuit venue, de neuf heures à cinq heures du matin, le service est remplacé par des soldats placés à chaque issue; ils ont l'ordre de tirer sur tout ce qu'ils voient, mais ils ne s'occupent pas de ce que l'on fait dans l'intérieur des cellules. C'est la meilleure heure pour travailler.
— Il faudrait savoir l'heure exacte.
— Je vous renseignerai... Lorsque nous pourrons nous mettre à l'œuvre, je vous appellerai.
— Bien. Que faut-il faire aujourd'hui?
— Rien, l'heure du retour des geôliers va bientôt sonner... Ce soir, nous travaillerons, je vais vider l'eau de ma cruche dans le trou...
— Pourquoi faire?
— Pour attendrir le plâtre.
— Ah! oui.
— Si vous le voulez, en deux jours, nous pouvons desceller la pierre qui reste... J'ai enlevé celle qui était de ce côté; j'ai arraché tous les plâtres et graviers qui étaient entre les deux... Il ne reste plus que la pierre de votre voûte; une fois déchaussée, une bonne poussée la fera sauter...
— Et alors?
— Cette nuit nous serons libres...
— Dieu vous entende!
— On vient, retirez-vous.

Au moment où Bizot retirait son escabeau de dessus son lit, l'eau lui coula sur la figure.

C'était l'inconnu qui mouillait, qui arrosait le plâtre.

IX

JOIE ET DOULEUR.

Bizot s'étendit sur son lit, cherchant à dormir;

mais le sommeil ne pouvait venir calmer ce cerveau fiévreux... Ce que Bizot ne s'expliquait pas, c'est que le temps lui avait paru si long; il ne concevait pas que depuis deux mois seulement il était là Que s'était-il passé pendant ces deux mois? ..

Croyant que l'agent Chauvard avait porté ses lettres, il espérait que sa famille était en instance pour le tirer de là. Rosalie devait, pendant son absence, terminer toutes les affaires de contrat et d'arrangements, mais cette absence prolongée n'allait-elle pas tout changer ?... Avait-elle dit à son père qu'il était exploité par deux misérables, ou Marie-Reine, si forte sur Trumeau, avait-elle encore triomphé et obligé Rosalie à quitter la maison paternelle ? Cette dernière supposition ne l'inquiétait que médiocrement, car alors Rosalie aurait été chez sa mère et elle aiderait et consolerait la brave femme.

Et ce Friquet, au moins l'avait-on arrêté! Si l'inconnu avec lequel il travaillait à son évasion disait vrai, avant dix jours, il saurait tout cela... A cette espérance, son cœur battait plus vite.

On le voit, pour le pauvre garçon, quel que fût le côté par lequel il envisageât la situation de ceux qu'il aimait, il les voyait à peu près tranquilles... Une seule chose ne venait pas à son esprit : la vérité.

C'est qu'elle était si cruellement impossible! Qui penserait qu'une jeune fille de vingt-quatre ans, que l'on quitte souriante et pleine de santé le soir, peut le lendemain être étendue, cadavre roide et livide, dans le linceul blanc? Bizot se disait, plein de crainte :

—Si l'homme de là-haut était fou. Il dit qu'une fois en ce cachot, la même nuit, nous en sortirons... Comment? Ce n'est assurément pas par les couloirs gardés par des soldats ayant ordre de faire feu sur quiconque montrera son nez... Ce n'est pas non plus par ce soupirail, qui ressemble à un tuyeau et qui est défendu par quatre grilles croisées. Quel homme est-ce, au fait, qui est là-haut ?... Si c'était un forçat, un assassin! tous les gueux se donnent un brevet en se disant condamnés politiques ! Que m'importe, au fait, ce qu'il est, pourvu qu'il m'ouvre une porte... Oh! oui, libre ! libre! Mais aussitôt que je vais paraître à Paris, on va me faire reprendre... Et, cependant, je n'ai rien fait... Voyons, que faire?...

Bizot, étendu sur son lit sur le côté, accoudé et la tête dans sa main, réfléchit en répétant :

— Que faire?... Au fait, oui, j'irai comme ça.

Tout à coup, il se leva, et, comme s'il s'adressait à un être invisible, debout, une main sur la couture de la culotte, l'autre appuyée sur le front, il dit :

— Citoyen premier consul... un mot. Je me nomme Eustache Bizot, chasseur à pied de la garde consulaire, 2e bataillon, 1re compagnie, capitaine Lefebvre... Depuis dix ans je me suis fait trouer la peau au service de la République ; depuis dix ans, toujours derrière vos guêtres, j'ai fait les campagnes d'Italie, d'Egypte et d'Allemagne ; j'ai été mis deux fois à l'ordre du jour ; à Marengo, j'ai eu un sabre d'honneur; je ne peux être ni un traître ni un aristocrate. Citoyen premier consul, mon général, on a potiné sur moi, je suis une victime de lâches qui n'osent me dire en face les infamies qu'ils vous racontent. Citoyen premier consul, je vous demande ma grâce et je vous jure que, libre quinze jours seulement, ça me suffira pour vous livrer les gueux qui m'ont dénoncé ; seulement, si je prouve que ce sont des traîtres et des lâches, vous me les livrerez, et c'est moi qui les exécuterai, en soldat, en face l'un de l'autre... Allez-y... avec une jolie botte là. Aïe donc, allons-y, on coupe le nez à monsieur... une, deux, une manchette et un coup de pointe... ça y est... à une autre fois, quand monsieur reviendra de ce monde. Citoyen premier consul, répondez... ça y est, grâce, merci. Vive le premier consul !... et allez donc...

Et sautant lourdement autour de sa cruche, comme s'il donnait la main à d'invisibles amis, Bizot chantait :

Dansons la carmagnole;
Vive le son, vive le son
Du canon.

Pendant que le pauvre diable, ivre d'espoir, escomptait en joie l'avenir, le guichetier, inquiet du bruit qui se faisait dans le cachot, avait ouvert le guichet, et, sans être aperçu par Bizot, avait assisté à la scène et à la danse. Fermant le guichet, il avait dit :

— Il est fou !... les cachots du dessous sont terribles pour ça.

Et il était remonté dans le cabinet du gouverneur, auquel il avait raconté ce qu'il venait de voir.

— Il est fou méchant ? avait demandé celui-ci.

— Non, non, il est très-gai, au contraire. Il cause avec des êtres invisibles ; je crois qu'il les invite à danser, car après il se met à sauter, courir, danser et chanter.

— Ce n'est pas dangereux ?

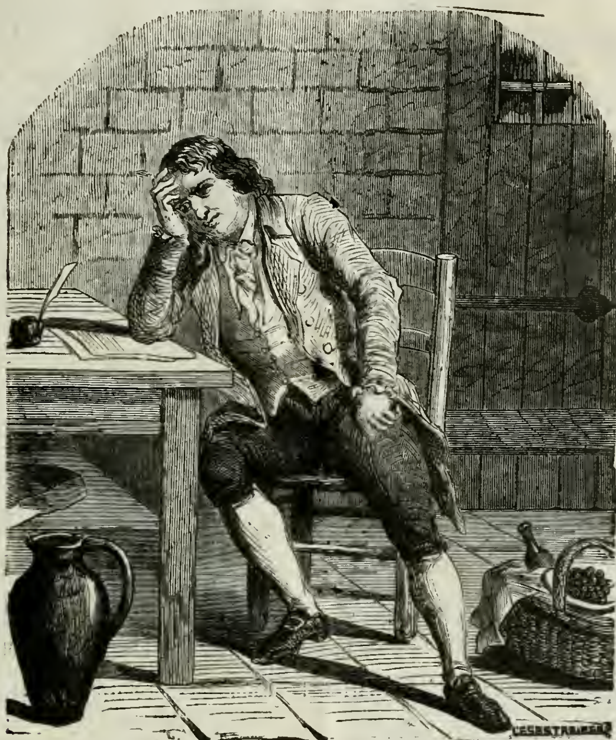
— Je ne crois pas...

— Cependant, consultez le médecin.

— Bien, monsieur le directeur.

Alexis Bouvier.

(La suite au prochain numéro.)



Il envisagea plus froidement sa situation.

LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIÈME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

Il faut être doué d'une rare énergie pour entreprendre seul un coup de main, aussi voit-on presque toujours les malfaiteurs s'associer entre eux, malgré les dangers et les inconvénients de toute nature que présente la complicité.

Mais Barigoul était d'un caractère résolu, et ce fut sans hésiter qu'il se lança seul dans cette entreprise.

En sondant prudemment toutes les issues, il reconnut avec surprise qu'à cause de la chaleur, sans doute, on avait poussé seulement, sans les fermer, un volet et une fenêtre. Il ouvrit doucement l'un et l'autre, sauta sur l'appui et se trouva bientôt dans l'intérieur.

C'était une salle à manger.

Il chercha la porte, l'ouvrit, et se trouva dans un large corridor au bout duquel était un escalier.

— L'enfant, le vieillard et la nourrice doivent habiter là-haut, se dit-il.

Il gravit l'escalier, puis, arrivé au palier, il vit une porte devant lui, l'ouvrit et entra.

Mais à peine avait-il poussé la porte qu'un vacarme effroyable se fit entendre tout à coup et au même instant il lui sembla qu'il se trouvait subitement enfermé comme dans une cage

— Qu'est-ce que c'est que cela ? balbutia Barigoul, frappé d'épouvante.

Au moment où il se posait cette question une porte s'ouvrit et un vieillard entra, une bougie allumée à la main.

C'était bien le vieux domestique qu'il avait vu chez Mardochée.

A la clarté de la bougie, Barigoul s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé et qu'il était bien réellement

enfermé dans une cage de fer, haute et étroite comme une guérite.

Elle avait dû, par un mécanisme admirablement calculé, tomber du plafond au moment où il mettait le pied dans la chambre.

Le vieillard, plus cassé que jamais, s'approcha lentement de la cage, en fit le tour, puis levant sa tête penchée sur sa poitrine et regardant le prisonnier à la clarté de sa bougie :

— Monsieur Barigoul, lui dit-il, comment avez-vous pu croire que mon maître, M. Mardochée, laisserait derrière lui un ennemi tel que vous sans songer aux dangers que courrait sa petite-fille et sans prendre toutes les précautions possibles pour l'en garantir? En partant, il a prévu cette tentative, et vous voyez si nous sommes bien gardés. Je vous répète qu'il est impossible de mettre en défaut la prudence de M. Mardochée; il prévoit tout, et, de près ou de loin, il est toujours dangereux de s'attaquer à lui. C'est pour n'avoir pas été assez convaincu de cette vérité que vous voilà retombé dans ses griffes, mais cette fois pour n'en plus sortir vivant ; c'est l'arrêt qu'il a prononcé et je me vois contraint de l'exécuter.

— C'est-à-dire que vous voulez m'assassiner?

— Non je veux me débarrasser de mon assassin.

— Comment cela?

— Par un moyen aussi simple qu'ingénieux, en faisant jouer un ressort qui va vous faire remonter avec cette cage dans l'espèce d'étui de pierre qui la renferme et où vous mourrez étouffé. Oh ! je vous dis que M. Mardochée est un homme plein de prévoyance.

— Il n'a pas tout prévu, cependant, s'écria Barigoul.

Et passant à travers les barreaux de sa cage le canon d'un pistolet:

— Si vous ne me faites sortir de là à l'instant même, je vous envoie une balle dans la tête.

— Vous êtes aussi un homme de précaution, dit tranquillement le vieillard.

— Décidez-vous vite, dit Barigoul en mettant le doigt sur la détente.

— Allons, si je me laissais tuer, personne ne serait plus là pour veiller sur l'enfant, je vais donc vous rendre la liberté, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne ferez pas un pas de plus dans cette chambre au bout de laquelle est la pièce où repose l'enfant.

— C'est entendu.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Ma parole d'honneur.

— Et aussitôt libre, vous allez descendre l'escalier qui est derrière vous ?

— Tout de suite et trop heureux de me trouver au grand air.

Le vieillard se pencha, toucha un ressort, et la cage s'ouvrit derrière Barigoul.

Il voulut s'élancer dehors, mais l'ouverture était étroite, et ce ne fut qu'avec des efforts et au bout de quelques instants qu'il put en sortir.

— Ah! maintenant, à nous deux! s'écria-t-il en se retournant vers le vieux domestique.

Il chercha celui-ci et l'aperçut à l'autre extrémité de la pièce, debout contre la muraille et la main appuyée sur une petite statuette en marbre.

— Comment! lui dit le vieillard, vous allez manquer à votre parole ?

— Je vais commencer par te tuer comme un chien, puis j'emporterai l'enfant, grâce auquel je tiendrai à mon tour, sous mes pieds, ce redoutable Mardochée. Allons, es-tu prêt ?

— Misérable! tu n'oserais! s'écria le vieillard.

Barigoul s'élança vers lui le pistolet à la main.

Au même instant, le vieillard appuya fortement sur la tête de la statuette.

Tout à coup, au moment où Barigoul traversait la pièce, il sentit le plancher manquer sous ses pieds. Il jeta un cri, lâcha son arme et s'accrocha des deux mains à une traverse, regardant avec épouvante un gouffre sombre et sans fond qui venait de s'ouvrir sous ses pieds et au-dessus duquel il était suspendu.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! murmura-t-il d'une voix tremblante, et je vous jure...

— Je ne dis pas non, répondit le vieillard ; nous allons causer de cela.

Le front inondé de sueur, Barigoul fit un effort désespéré pour remonter sur la traverse, sans pouvoir y parvenir.

Alors il s'y cramponna avec ses ongles, qu'on voyait s'enfoncer lentement dans le bois.

Le vieillard se croisa tranquillement les bras, et adressant la parole à Barigoul avec autant de calme que si celui-ci eût été commodément assis en face de lui :

— Marino, m'a dit Mardochée, car je suis Corse et mon nom est Marino; Marino, me dit-il donc, les hommes tels que Barigoul sont lâche et sans foi. Tant que je suis ici, il tremble et fait le mort, mais dès que j'aurai quitté Paris, sa première pensée sera de manquer à sa promesse et de chercher à se venger de moi. Or, Marthe et Martial étant absents, sur qui pourra s'appesantir sa haine, si ce n'est la frêle créature que je te confie. Il sait que l'enfant de Martial est ma petite-fille, et il est homme à l'assassiner ou à s'emparer d'elle pour me faire subir la plus effroyable des tortures en me menaçant sans cesse de la faire mourir par quelque barbare raffinement. Voyons, qu'en dites-vous, monsieur Barigoul, n'est-il pas vrai que M. Mardochée est doué d'une rare perspicacité?

— Je vous en supplie, aidez-moi à sortir de là, ou je vais disparaître dans le gouffre, balbutia Barigoul, dont les traits livides étaient effrayants à voir.

— Tout à l'heure, répondit le vieillard.

Il tira de sa poche une tabatière en argent, y puisa une prise qu'il savoura avec une voluptueuse lenteur, puis il reprit :

— Tu comprends, Marino, — c'est toujours mon maître qui parle, — tu comprends que je ne puis m'éloigner sans mettre notre enfant à l'abri des

entreprises d'un pareil homme, et après y avoir bien réfléchi, voilà ce que j'ai résolu.

— Par pitié! par pitié! murmurait Barigoul dont les yeux se couvraient d'un nuage et roulaient effarés autour de lui.

Marino reprit paisiblement :

— J'ai songé d'abord, reprit M. Mardochée, à t'entourer de domestiques vigoureux, braves et dévoués; mais, en y réfléchissant, j'ai reconnu que, si les deux premières qualités étaient faciles à rencontrer, la troisième en revanche était presque introuvable; que j'avais mille chances pour une de tomber sur quelque misérable capable de se laisser gagner par notre ennemi, et qu'en ce cas toutes les précautions que j'aurais prises pour garantir l'enfant amèneraient précisément sa perte. Vous suivez toujours mon raisonnement, n'est-ce pas, monsieur Barigoul?

Barigoul voulut répondre, mais ses lèvres violacées ne purent proférer que quelques syllabes inintelligibles.

Le sang sortait de ses ongles enfoncés dans le bois jusqu'à la chair.

Marino tira posément son mouchoir, se moucha et reprit :

— Or, ajouta mon maître, les hommes m'inspirant la plus extrême défiance et le plus profond mépris, j'ai résolu de les remplacer par des machines. Je vais faire organiser toute ma maison comme la scène d'un théâtre, si bien qu'à chaque pas qu'y fera un étranger, il trouvera un piége. De cette façon, l'enfant sera bien gardé, et je pourrai dormir tranquille à trois cents lieues de lui. Allons, avouez monsieur Barigoul, que mon maître n'est pas un homme ordinaire.

Mais Barigoul n'entendait plus, ses oreilles tintaient, un voile sanglant s'étendait sur sa vue et ses lèvres se couvraient d'une écume rougeâtre.

— Monsieur Barigoul, reprit Marino, sentez-vous cette exhalaison humide et glaciale qui s'élève du gouffre au-dessus duquel vous êtes suspendu? C'est que ce gouffre n'est autre chose qu'un immense puits de cent cinquante pieds de profondeur. M. Mardochée a eu l'idée de l'utiliser comme moyen de défense et de protection et vous reconnaissez par vous-même qu'il a été bien inspiré.

Ces paroles avaient frappé Barigoul et réveillé son intelligence par l'instinct de la conservation.

— Ecoutez-moi, balbutia-t-il avec effort, vous voyez que je suis épuisé, plus faible et plus inoffensif qu'un enfant, incapable de vous nuire, car je suis sans force et sans volonté, épargnez-moi cette horrible mort et livrez-moi à la justice pour vous mettre à l'abri de toute crainte de vengeance et je vous jure une reconnaissance éternelle.

— Malheureusement vous venez de manquer à votre parole, répondit Marino, et les ordres de M. Mardochée sont positifs: la moindre tentative de votre part contre l'enfant doit être punie de mort; il m'est donc impossible de satisfaire à votre désir. Je sais bien que ce supplice n'est pas réjouissant, qu'on ne se résigne pas facilement à tomber au fond d'un puits desséché avec la perspective d'y languir trois ou quatre jours, couvert de plaies, le corps en lambeaux, en proie à la soif et à la faim, mais je vous dirai comme ce personnage de Molière : Que diable veniez-vous faire dans cette maudite galère?

Tout à coup Barigoul, puisant un reste d'énergie dans l'excès même de son désespoir, s'écria avec un accent de rage :

— Non, non, je ne puis pas, je ne veux pas mourir comme ça.

Et par une violente tension des muscles il parvint à élever sa tête au-dessus de la traverse.

Marino le regardait faire en souriant, suivant avec une froide curiosité la marche progressive de son ascension.

Le front livide de Barigoul était inondé de sueur; l'espoir d'échapper à la mort, à une mort effroyable, lui donnait des forces surhumaines au moment même où il semblait n'avoir plus un souffle de vie.

Enfin sa poitrine touchait presque la traverse; s'il parvenait à s'y poser, ce point d'appui lui permettait de bondir sur le parquet et alors il était sauvé.

— C'est fort curieux, fort intéressant, dit Marino, oh! mon maître m'avait bien prévenu que vous étiez doué d'une grande énergie.

Barigoul ne répondit pas; toute son âme, toutes ses facultés étaient tendues vers une pensée unique : poser son buste sur la traverse et, de là, s'élancer sur le parquet.

Une minute encore et il allait atteindre ce résultat.

— Allons, assez comme ça, dit tout bas Marino en ramassant le pistolet tombé à ses pieds.

Et visant Barigoul il lâcha la détente.

Celui-ci jeta un cri.

La balle lui avait coupé la main droite.

Il ne se soutenait plus que par une main, et, affaibli par la souffrance, il laissait déjà retomber sa tête sur l'épaule.

— Allons, il faut en finir. Regardez bien votre tombe, monsieur Barigoul; vous ne serez pas à l'étroit dans celle-là.

Il fit jouer un ressort et le plancher se referma brusquement, coupant la main gauche de Barigoul, dont on entendit le corps tomber et rebondir dans l'abîme avec un bruit sourd.

CONCLUSION.

Madame Turmole était en train de faire ses factures et de glisser quelques erreurs dans les additions, quant Tabouleau entra dans sa boutique.

— Madame Turmole, lui dit l'homme d'affaires, j'ai à vous entretenir de choses fort graves; passons, s'il vous plaît, dans votre arrière-boutique.

— A vos ordres, monsieur Taboureau.

Quand ils furent installés dans le cabinet d'affaires de la marchande à la toilette, Taboureau dit à celle-ci :

— Madame Turmole, j'ai vu votre fils ce matin et je vous en fais mon compliment : c'est un garçon très-fort, qui me retournerait comme un gant et qui possède sur moi l'avantage de l'extérieur et de la forme.

— Oui, oui, dit la Turmole en se rengorgeant, il est taillé pour faire son chemin et je ne suis pas inquiète de lui. Savez-vous la position qu'il a en ce moment?

— Oui employé au Ministère de la guerre et secrètement intéressé dans les affaires de M. Louis Chambon.

— Ce qui représente un résultat net de vingt à vingt-cinq mille francs par an.

— Misère pour un homme comme Alfred Turmole.

— Ah! bah!

— Trois mois à peine se sont écoulés depuis la conclusion de cette affaire, c'est-à-dire depuis le mariage de Louis Chambon avec Mlle du Theil, et votre fils, comprenant que cette position est au-dessous de son mérite, songe déjà à quelque chose de mieux.

— Quelque chose de mieux que vingt-cinq mille franc par an! ah ça ! que lui faut-il donc?

— La position de Louis Chambon, qui représente un bénéfice annuel de cent mille francs entre les mains candides de celui-ci, et qui produira le double, exploitée par l'intelligence active et audacieuse d'Alfred Turmole.

— Deux cent mille francs!

— Pas moins.

— Oui, mais M. Louis Chambon n'est sans doute pas tenté de lâcher une pareille affaire.

— Aussi Alfred a-t-il imaginé une petite trahison pour la lui enlever.

— C'est une idée, mais les capitaux? car il paraît qu'il en faut beaucoup.

— C'est justement pour cela que votre fils est venu me trouver, et c'est aussi ce qui m'amène chez vous.

— Expliquez-vous, monsieur Taboureau.

— Quels sont les sentiments que professe votre fille pour Hector Hervieux depuis qu'il est sans ressources?

— Le plus profond mépris.

— Alors elle ne songe plus à l'épouser?

— L'épouser! le fils d'un homme convaincu d'avoir fait tort à autrui et condamné à cinq ans de prison pour cause de banqueroute frauduleuse! jamais! les Turmole sont pauvres, mais honnêtes.

— On sait cela; Adèle connaît d'ailleurs les dispositions de l'oncle Vautreau.

— Oui, oui, elle sait que les deux millions si impatiemment attendus par les Hervieux se sont évanouis comme une fumée.

— Mais ce qu'elle ignore et vous aussi, c'est que j'ai droit à la moitié de cet héritage et que Jacobus, le légataire universel de l'oncle Vautreau, doit me compter ces jours-ci un million, chiffre auquel j'ai réduit mes prétentions pour me mettre à l'abri de toute interprétation fâcheuse.

— Un million! vous voilà riche d'un million! s'écria la Turmole en toisant Taboureau avec admiration.

— Et voilà le plan que j'ai conçu après l'entretien que je viens d'avoir avec votre fils, qui, ayant appris ma bonne fortune, est venu me proposer d'exploiter avec lui la fourniture qu'il a fait acheter à Louis Chambon et qu'il se charge de lui faire abandonner. Dans l'affaire que nous allons entreprendre, Alfred Turmole et moi, il faut des capitaux d'abord, puis des appuis, des protections, des influences, soit pour obtenir certains avantages, soit pour fermer des yeux trop clairvoyants. Les capitaux, je les ai, mais ces appuis et ces influences, la grâce et la beauté peuvent seules les conquérir, et, dans cette conviction, je viens vous demander la main d'Adèle.

A cette proposition inattendue la Turmole fit un soubressaut.

— Vous! s'écria-t-elle, vous, Taboureau, vous voulez épouser Adèle!

— Je vous dis mes motifs : Adèle, femme aimable et étoile du demi-monde, n'est qu'une jolie femme et rien de plus; Adèle, femme de Taboureau le millionnaire, devient une puissance devant laquelle s'ouvriront toutes les portes et tomberont toutes les barrières. Parlez-lui de cela et dites-lui bien, surtout, qu'elle sera pour moi, à son gré, une femme ou une associée. Dans les phases nombreuses et diverses que j'ai traversées, dans l'aspect des misères de toute nature que j'ai vues se dérouler sous mes yeux, dans le spectacle des vertus et des probités que j'ai vu crouler devant d'impérieuses nécessités, j'ai acquis une philosophie qui m'a bronzé; Adèle jouira donc avec moi du libre arbitre le plus complet que puisse désirer une femme. Or avec sa beauté, l'intelligence d'Alfred et un capital d'un million, notre position devient inexpugnable, et nous devons nous retirer dans cinq ans avec dix millions de fortune, dont deux ou trois cent mille francs pour maman Turmole. Eh bien, que dites-vous de ma petite combinaison?

— Je dis que vous êtes un amour d'homme et qu'il est impossible qu'Adèle n'accepte pas avec transport une si magnifique proposition. D'abord elle a toujours eu de la sympathie pour vous, et...

— Assez, dit vivement Taboureau, voilà la marchande à la toilette qui perce ; laissons là la sympathie, dont je sais ce que je dois penser, et ne voyons là qu'une affaire. Je vous le répète, parlez à Adèle, qu'elle vous déclare franchement ses intentions, et nous verrons ensuite. Je viendrai savoir demain ce qu'elle aura résolu; allons, adieu, madame Turmole.

— Et Barigoul? demanda la Turmole.

— Pas de nouvelles depuis trois mois.

— Il aura trouvé le climat de Paris malsain et sera passé à l'étranger.

— Non, car il a laissé à l'hôtel une somme assez importante, à laquelle je me suis bien gardé de

toucher, et des papiers très-compromettants, que je me suis empressé d'emporter chez moi et de détruire.

— Que peut-il être devenu !

— Mardochée a soufflé dessus et il n'en est rien resté ; du moins tel est mon opinion.

— C'était un rude homme tout de même, car enfin ce qu'il avait décidé et annoncé d'avance s'est accompli à la lettre ; les Hervieux sont ruinés et déshonorés, le baron de Blinière est mort, madame Hardouin est dans la misère et le mari idiot, et enfin l'oncle Vautreau a été assassiné comme sa nièce, madame Hervieux.

— Oui, dit Taboureau, quatre familles rasées, c'est un beau coup ; malheureusement Barigoul a eu la bêtise de se laisser choir dans le trou qu'il avait creusé ; tâchons de ne pas l'imiter et de profiter de son œuvre.

Taboureau se leva et sortit.

Il faillit heurter sur le trottoir une jeune femme mise avec une élégance des plus tapageuses.

— Tiens, monsieur Taboureau, s'écria celle-ci.

— Madame Dumoulin ! fit Taboureau surpris de la rencontre.

— A propos de Dumoulin, dit la jeune femme, savez-vous qu'il m'a rendu un fameux service, sans le vouloir ?

— Comment cela ?

— Dam ! il m'a rendue tout à coup célèbre par un suicide, un assassinat et une tentative de meurtre ; toutes les herbes de la Saint-Jean, quoi ! aussi est-il arrivé ce que j'avais prévu.

— Quoi donc ?

— Dans huit jours, je serai comtesse de Sélignac !

— Un titre !

— Et soixante mille livres de rente pour le soutenir dignement.

— Qu'on nie la Providence ! s'écria Taboureau en quittant madame Dumoulin, qui entra chez son amie Adèle Turmole.

Quelques jours après, Jacobus se rendait avec Taboureau chez maître Duval et lui faisait compter le million dont il s'était reconnu son débiteur.

Antoine Vautreau ayant réalisé presque toute sa fortune en valeurs, maître Duval se trouvait dépositaire d'une somme de cinq millions et demi environ ; cependant, il fit de nombreuses objections avant de se défaire du million qu'on lui demandait, ce qui avait inspiré à l'homme d'affaires de vagues soupçons sur l'honorabilité du notaire.

CONSTANT GUÉROULT.

(La fin au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

C

C^e D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 158)

II

CE QUI SE PASSA PENDANT UNE REPRÉSENTATION DE ROBERT LE DIABLE (*suite*).

Comme si le ciel eût été pour lui, les Bybeybolles et les Griffardon sortirent pendant l'entr'acte, laissant Genofsa seule dans la loge.

— Ouvrez-moi cette porte, dit-il, à l'ouvreuse, en lui glissant un louis dans la main.

— O amour ! murmura-t-il en entrant, que de sottises tu fais commettre.

Genofsa, occupée à examiner la salle et les toilettes, n'avait rien entendu.

— Mademoiselle, lui dit-il en s'inclinant.

— Vous, vous ici, monsieur ! fit-elle en se reculant effrayée.

— Mon Dieu, oui, mademoiselle, et je vous prie tout d'abord de vouloir bien excuser une indiscrétion que je n'aurais pas commise, si M. de Kernevelan ne m'en eût prié.

— M. de Kernevelan ? vous venez de la part de M. de Kernevelan ?

— Oui, mademoiselle, et je lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir procuré l'honneur de déposer mes hommages à vos pieds.

— Monsieur !... et qu'aviez-vous à me dire ?

— M. de Kernevelan m'a prié de vous demander s'il vous serait loisible de le recevoir demain.

— A-t-il donc à me parler ?...

— Probablement ! il a même ajouté qu'il désirait que vous voulussiez bien lui indiquer l'heure et le lieu du rendez-vous.

— M. de Kernevelan ignore-t-il que toujours, pour lui, je suis chez moi ?

— Ce qui signifie, murmura le petit baron, que pour moi tu n'y es jamais ; c'est ce que nous verrons bien.

— Mais pourquoi M. Joannic n'est-il pas venu lui-même, car, tout à l'heure, je l'ai aperçu dans cette loge, en face, causant avec une femme qui m'a paru bien belle...

Croyant remarquer une certaine inquiétude dans le ton de la jeune fille, La Burgotière continua en souriant :

— Elle n'est pas mal, en effet ; c'est une petite

---

1. Voir les *Amours de contrebande.*

dame, qui s'appelle, je crois, madame de Castel-Brancio.

— Vous la connaissez, monsieur?

— Est-ce que je connais ce monde-là?

— Tout à l'heure... cependant...

— M. de Kernevelan m'avait prié de l'accompagner, et pour lui être agréable j'ai cru devoir accepter...

— C'est alors une amie de M. Kernevelan.

— Oui et non.

— Comment, oui et non?

— Ces dames n'ont pas précisément d'amis, on n'est pour elles qu'un banquier ou qu'un meuble plus ou moins utile.

— Mais alors que faisait M. de Kernevelan?

— Il amusait madame de Castel-Brancio.

— Ah! se contenta-t-elle de répondre.

— Cette femme est plus forte que je le supposais, se dit-il, car pas un des muscles de son visage n'a bougé.

— Comment trouvez-vous le spectacle? reprit-il en changeant brusquement la conversation de terrain.

— Charmant, en vérité.

— Et la musique?

Ravissante.

— Et... vous êtes heureuse de vous trouver ici...

— Parfaitement heureuse, j'aime tant la musique.

— Mais ne pourriez-vous souvent jouir de ce plaisir?...

— Moi, et comment? fit-elle avec un frais éclat de rire.

— Mais... La Burgotière hésita un instant, mais en demandant des billets à vos amis.

— A mes amis? Je ne connais personne.

— Et M. de Kernevelan? et... moi? allait-il ajouter.

— Et... reprit-elle, en remarquant son hésitation.

Et M. de Kergall? allais-je dire.

Genofsa ne put se défendre d'un mouvement assez vif.

— Il paraît que c'est lui qu'on aime, pensa-t-il.

— Et, balbutia Genofsa, M. de Kergall connaît-il aussi?... puis elle indiqua du geste la loge où quelques instants auparavant trônait Régine.

Au même moment la porte de la loge s'ouvrit, et la grosse face de la Bybeybolles apparut dans l'entre-bâillement. Je laisse à penser de son ébahissement en apercevant le beau La Burgotière.

Celui-ci, nullement effrayé de l'apparition, s'était aussitôt levé, et s'inclinant avec grâce devant la pauvre Genofsa, dont le visage s'était couvert d'une mortelle pâleur.

— J'aurai l'honneur de vous répondre, fit-il, en accompagnant monsieur le marquis, mon ami. Il accentua vigoureusement ce dernier mot.

— Je vous attendrai, monsieur.

— Merci, mademoiselle, pour mon ami et pour moi, et recevez la nouvelle assurance de mon profond respect.

Et, le front haut, la lèvre railleuse, il sortit de la loge en faisant un petit signe de tête amical aux Bybeybolles et aux Griffardon.

Une fois hors de la loge, il se frotta joyeusement les mains et, tout en frdonnant un gai retrain d'opéra-comique, il courut reprendre sa place à l'orchestre.

Pendant ce temps Genofsa, devenue subitement triste, ne songeait nullement à l'imprudente permission qu'elle venait d'accorder au baron, et c'est à peine même si elle répondait aux questions que la Bybeybolles lui adressait sur la visite qu'elle venait de recevoir.

— Tout cela ne me semble pas clair, murmurait Isidore. Monsieur le comte m'a dit de me méfier, il faut donc que je me méfie; faudra que j'en cause avec monsieur le marquis.

La Burgotière avait à peine eu le temps de s'asseoir, que Joannic, de retour au théâtre, venait reprendre sa place à ses côtés; en jetant un regard scrutateur sur son voisin, le jeune marquis remarqua qu'un sourire de satisfaction éclairait le visage de son ami, mais il n'en tira cependant nulle fâcheuss conséquence.

Au sortir du théâtre, les deux jeunes gens se rendirent à la Maison-d'Or, où M. de La Burgotière, qui décidément ce jour-là se mettait en frais, commanda un respectable souper.

III

OU M. DE LA BURGOTIÈRE FAIT DE LA DIPLOMATIE.

Les mets étaient délicats, les vins capiteux, aussi une demi-heure ne s'était pas écoulée que déjà les yeux des deux jeunes gens exprimaient la plus douce béatitude.

La fenêtre ouverte du cabinet permettait d'apercevoir le boulevard, où, comme s'il eût été quatre heures de l'après-midi, se mouvait une foule compacte de flaneurs et de provinciaux, allant, venant, bavardant, lançant des mots grivois, souvent même orduriers, aux beautés fanées qui trônent à cette heure de la nuit sur les chaises du boulevard.

De La Burgotière regardait machinalement ce spectacle, quand, se levant soudain, il lança deux sonores :

— Psitt! psitt!

— Qui appelles-tu donc? lui demanda Joannic.

— Je viens d'apercevoir la grosse Louise, et je lui faisais signe de monter, reprit Louis Potel, en continuant son manége; la voilà qui m'a aperçu, et elle se décide à monter.

Et M. de La Burgotière, s'éloignant de la fenêtre, vint reprendre sa place devant la table.

— Bonjour, chers, leur dit en ce moment la grosse Louise qui faisait son entrée dans le cabinet, suivie d'une jeune fille; je vous présente Laura, mon amie, une bonne fille. Salue, Laura,

Celle-ci, qui paraissait à peine avoir dix-sept ans, tant elle était mince et frêle, s'inclina timidement devant ces messieurs.

— Tu soupes avec nous, ma chère Louise? demanda Joannic.

— Très-volontiers, et mon amie aussi : nous avons une faim de loup; figurez-vous que nous avons voulu assister à la première de l'Ambigu et nous ne faisons qu'en sortir, après y être entrées à six heures et demie, et avoir fait une heure de queue.

— Garçon, servez au plus vite ces dames, et du champagne frappé.

Les deux femmes prirent place à table, et grâce à leur élégant coup de fourchette, elles furent promptement au courant de la situation.

— Il me semble que vous ne preniez guère le chemin du logis? reprit soudain La Burgotière.

— Nous voulions gagner la rue du Helder, afin de nous dégourdir les jambes.

— Ah ! c'était pour vous dégourdir les jambes, grommela le petit baron.

— Et pourquoi vouliez-vous donc que ce fût! s'écria la grosse Louise, en se redressant furieuse.

— Le cœur de la femme est un abîme si profond, déclama La Burgotière en riant.

— Insolent! fit-elle, en foudroyant du regard son ancien amant.

— Moi! insolent! et pourquoi? pour m'être amusé à débiter une phrase de mélodrame. Ah! Louise, Louise, décidément tu me méconnais, car je puis te jurer que le jour naissant n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

— La paix, la paix, cria Joannic, qui voyait Louise prête à riposter ; êtes-vous donc ici, mes enfants, pour vous disputer? Buvons, chantons et rions. A ta santé, Louise! à la vôtre Laura!

Les verres se choquèrent et se vidèrent en un clin d'œil.

— Mais vous-mêmes, s'écria Louise, que diable faisiez-vous seuls ici? Vous attendiez quelqu'un, j'en suis sûre, et, voyant qu'on ne venait pas, vous nous avez prises comme pis aller.

— Une semblable idée, Louise.

— Eh! eh! reprit sournoisement La Burgotière.

Louise n'était pas précisément jalouse de Joannic, mais, comme toutes les femmes, elle consentait bien à tromper son amant, mais sans vouloir, toutefois, permettre que celui-ci lui rendit la monnaie de sa pièce, aussi riposta-t-elle aigrement :

— Que voulez-vous dire?

— Rien, rien, reprit le jeune baron en dégustant, à petits coups, un verre de champagne.

— Tu médites quelque méchanceté, se dit Louise, qui connaissait son La Burgotière sur le bout du doigt.

Celui-ci continuait à boire en fredonnant :

C'est l'amour, l'amour,
Qui fait le monde
A la ronde.

L'amour, il vous sied bien d'en parler, vous qui ne vous doutez même pas de ce que c'est, reprit ironiquement Louise.

— Eh ! eh ! peut-être.

— Vous ! allons donc !

— Eh ! mon Dieu, oui, j'ai connu l'amour.

— Et pour qui donc brûlait ce cœur?

— Ce n'était pas pour vous, ma belle.

— Insolent!

— Voilà ma manière de voir; je suis comme un capitaliste, je place mon affection de manière à pouvoir en toucher les intérêts.

— Je ne comprends pas.

— Je n'en suis nullement étonné.

— Si je ne me retenais, comme je vous appellerais...

— Ne vous gênez pas, chère, dites tout ce qui vous passera par la tête, mais du moins convenez, avec moi, que l'amour est une belle chose. Ai-je raison, Joannic?

— Ma foi, j'avoue mon incompétence en matière d'amour.

— Ah bah ! tu n'as jamais aimé, là, ce qui s'appelle aimer?

— Ma foi non... Je me trompe, cependant, je sentis battre un jour ce viscère qu'on porte sous la mamelle gauche ; c'était auprès d'une petite paysanne, jolie, jolie comme les amours ; je lui jurai un éternel amour, et deux mois après je ne pensais plus à elle. Voilà mon seul amour, car c'est à peine si depuis j'ai *aimaillé* par-ci par-là.

— Comme c'est poli, les hommes, s'écria Louise. Prends exemple là-dessus, petite, continua-t-elle, en s'adressant à sa compagne.

— Pourquoi donc perdre son temps auprès de vous, reprit Louis Potel, quand de jeunes roses, fraîchement écloses, ne demandent pas mieux que d'enivrer nos sens de leurs plus doux parfums.

— Ah! ah ! charmant, délicieux, ricana Louise.

— Interrogez Joannic, et demandez-lui si Genofsa...

A peine ce mot s'était-il échappé des lèvres de M. de La Burgotière, que Joannic, l'œil en feu, se dressait devant lui.

— Louis, lui dit-il, d'une voix terrible, je te défends de parler de cette fille, et si jamais j'apprenais... je te briserais comme ce verre.

Et, saisissant une bouteille, il la jeta violemment à terre.

— Me suis-je donc trompé, murmura La Burgotière, qui s'était reculé tout effrayé, et serait-il son amant? Il fallait nous avertir, reprit-il, plus haut, qu'elle était ta maîtresse et nous nous serions bien gardé...

— Tais-toi, langue maudite, reprit vivement Joannic, et sache qu'elle n'est ni ne sera jamais ma maîtresse.

Un soupir de satisfaction souleva la poitrine du petit baron, car, connaissant la sincérité de Joannic, il le savait incapable d'avoir recours à un mensonge, dans le seul but de donner le change à la grosse Louise.

— Pardon, cher, pardon, reprit-il, crois bien que j'ignorais...

— Allons, c'est bien, n'en parlons plus.

Si Joannic eût été moins troublé, il aurait pu demander au petit homme comment il avait appris ce nom de Genofsa, et celui-ci se fût probablement trouvé fort embarrassé pour le lui dire; mais Joannic n'y songeait nullement; il avait hâte de s'éloigner, et, dans ce but, il fit demander si sa voiture était arrivée.

— Voulez-vous que je vous conduise, ma chère Louise?

— Non, merci, je préfère marcher un peu; Louis nous reconduira, mon amie et moi.

— Bonsoir donc, et Joannic s'éloigna sans adresser un seul mot à La Burgotière.

— Ah ça, que signifie? demanda Louise, dès que la porte se fut refermée.

— Ma chère, lui répondit durement le baron, mêle-toi de tes affaires et ne m'ennuie pas davantage.

— Mais enfin, cette femme...

— Que t'importe...

— Je sais bien, mais cependant...

— Aimes-tu Joannic?

— L'aimer, l'aimer, comme tu y vas.

— Ma chère amie, M. de Kernevelan a cent mille livres de rentes qui méritent bien un peu d'amour. A bon entendeur, salut.

Et, sans attendre la réponse de Louise, il sonna le garçon, demanda l'addition, la règla en faisant une légère grimace, puis, le cigare aux lèvres, et sans aucun souci des deux femmes, il se dirigea vers la rue Louis-le-Grand.

Rentré chez lui, monsieur le baron se mit à réfléchir profondément sur ce qu'il devait faire; il chercha longtemps, mais le résultat de ses recherches fut agréable, sans doute, car il se sourit à lui-même en se frottant les mains, puis, après avoir fredonné un couplet de circonstance, il se décida à se coucher.

Cette nuit-là M. de La Burgotière dormit du sommeil du juste.

A midi précis, l'excellent jeune homme entr'ouvrait un œil et regardait la pendule.

— Midi! s'écria-t-il.

Tirant alors un cordon placé près de son lit, il fit résonner un timbre.

A cet appel apparut la tête laineuse d'un jeune nègre.

— Que désire monsieur le baron?

— Mon costume n° 2.

— Monsieur le baron déjeune-t-il chez lui?

— Je déjeune au cercle.

— Que désire encore monsieur le baron?

— Dis à William d'atteler Victorine à mon coupé bleu, tu monteras sur le siége avec lui.

Le nègre s'inclina, puis sortit.

Une fois seul, M. le baron étendit les bras, ferma les yeux, les rouvrit, se retourna, étendit de nouveau les bras, bâilla à se démantibuler la mâchoire, poussa un ah! ah! qui, commencé en voix de basse, se termina en voix de ténor suraigu, et bref se détermina à se mettre sur son séant.

Il resta encore une minute ou deux à recommencer le même manége, et, fatigué sans doute de se démener en tous sens, il se frotta les yeux, comme une personne qui craint de revenir sur un parti pris, et s'élança vivement hors du lit.

Une superbe glace de Venise surmontait la toilette; M. le baron s'y mira quelques instants avec complaisance; se sourit avec bonhomie, et s'écria en se faisant une gracieuse moue:

— Louis Potel Cliquout de La Burgotière tu es décidément un grand homme.

Une heure après, M. le baron, introduit chez M. le directeur de l'Opéra, avait avec lui une conférence fort longue, puis, au moment de se séparer, le directeur disait:

— Je ne puis me prononcer sans l'avoir entendue.

— A merveille, aussi est-ce bien mon intention d'avoir préalablement une audition.

— Je suis tout à votre disposition; prévenez-moi seulement la veille, de l'heure à laquelle vous viendrez.

— Parfaitement, je vous garantis d'avance que vous serez émerveillé.

— Je le souhaite ardemment: nous sommes si pauvres en sujets.

— Le fait est que l'art tend chaque jour à se perdre de plus en plus.

— A qui le dites-vous!

— C'est un coup de fortune à tenter, et je suis convaincu que nous réussirons.

— Que le ciel vous entende; au revoir.

— Au revoir et à bientôt.

En sortant du cabinet du directeur, M. Potel, jugeant qu'il était trop tard pour aller déjeuner au Cercle, se rendit dans un cabaret à la mode, puis, après un copieux déjeuner, se fit conduire rue de la Sorbonne.

Genofsa était seule lorsque M. Potel vint frapper à sa porte.

— Entrez, fit-elle.

Le jeune beau ne se le fit pas dire deux fois: il entra et vint en minaudant prier mademoiselle Genofsa d'agréer l'assurance de son profond respect.

Ce D'AMEZEUIL.

(La suite au prochain numéro.)

Le Gérant: **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 163. 11 Novembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements	10	5

LA BELLE HERBORISTE[1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Avec un pauvre garçon tué à mon côté, nous avons fait le coup de feu.

IX

JOIE ET DOULEUR (*suite*).

Bizot, après s'être joyeusement rassuré sur son avenir, s'étaitrecouché sur son lit. Quatre heure, après, il s'était relevé.

Il attendait impatiemment le signal. Le couloir était depuis longtemps silencieux, il était convaincu qu'il était plus de neuf heures, et le signal du travail ne se faisait pas entendre.

Il se recoucha encore. Tout à coup, il sentit. comme à midi, l'eau couler par la pierre percées

[1] Voir à partir du numéro 155.

C'était son complice inconnu qui apprêtait le travail et qui, aussitôt, donna le signal.

— Etes-vous là?

— Depuis longtemps j'attendais.

— La garde vient seulement d'être placée ici... Travaillez, en commençant à droite, car nous risquons, un côté détaché, de tout ébranler, ce qui abrégerait énormément. Bizot travailla courageusement : la sueur ruisselait sur son front, le cou menaçait de se raidir dans un lombago, bah! il travaillait toujours. Au matin, l'homme lui dit:

— Enlevez soigneusement le plâtre et la poudre de pierre, et cachez tout cela dans votre paillasse avec beaucoup de soin; le moindre indice peut tout perdre.

— Soyez tranquille, fit Bizot, et quand pensez-vous que nous aurons fini?

— Dans deux jours seulement, s'il ne nous survient rien...

— Deux jours! répéta le pauvre garçon joyeux. Oh! mon Dieu, faites qu'il dise vrai.

Il nettoya minutieusement sa chambre, et, l'heure de la surveillance active étant sonnée, il se coucha; et il en avait grand besoin, le malheureux, il était épuisé.

Quand le gardien entra pour lui apporter sa nourriture, Bizot ouvrit un œil.

— Tiens, fit le geôlier, qui l'avait vu danser la veille, est-ce que vous êtes malade?

— Oui, répondit Bizot, pour qu'on le laissât tranquille, j'ai des douleurs.

— Soyez tranquille, allez, on s'occupe de vous, dit le geôlier en s'en allant.

— Comment, on s'occupe de moi? demanda le prisonnier, inquiet et se levant à demi.

— Oui, le médecin viendra bientôt, et il est probable qu'on vous mettra demain dans une cellule plus convenable.

Et le geôlier sortit.

Une sueur froide mouilla le front du pauvre garçon; ses yeux se fermèrent, et il retomba sur son lit atterré.

X

DE HAUT EN BAS.

Il était environ midi lorsque Bizot apprit la *faveur* qui lui était faite. Jusqu'à l'heure où le travail devait recommencer, il se tordit sur son lit, découragé, maudissant la male chance qui le poursuivait, rageant et blasphémant. La volonté prit cependant le dessus, et, se raidissant contre le sort, il se redressa plus fort, decidé à tout, plein de ce mot avec lequel on fait tant de choses:

— Je veux!

Quand son compagnon lui donna le signal il fut vite à l'œuvre. Appliquant d'abord sa bouche au trou qui traversait la pièce, il dit:

— Ecoutez-moi quelques minutes.

— Qu'est-ce?

— Je suis menacé d'un changement de cachot pour demain. Il faut, si nous voulons réussir, que nous ayons terminé cette nuit... est-ce possible?

La réponse se fit attendre quelques minutes.

— C'est difficile, mais on peut le tenter.

L'espoir revint au désespéré.

— Que faire pour cela? dit-il.

— Continuer ce que nous faisons; si nous parvenons à desceller la pierre d'un côté ce matin, cette nuit, je tenterai de la faire sauter avec une pince.

— Vous avez une pince?

— J'ai un barreau que, pour un projet abandonné, j'ai descellé.

— Qu'allez-vous faire?

— Pendant que vous allez déchausser le côté en train, je veux creuser un trou pour ma pince, et, si l'eau que j'ai versée sur le plâtre l'a assez mouillé, peut-être qu'une vigoureuse pesée l'ébranlera.

— Dieu vous entende... Je travaille!

Et alors, avec cet assemblage terrible, la force, la volonté et le courage, Bizot travailla.

A quatre heures, lorsqu'il se recoucha, la peau moite de sueur, les doigts sanglants, le cou endolori, brisé, épuisé, sans force, un sourire cependant était sur ses lèvres. Non-seulement un côté de la pierre était déchaussé, mais encore les deux autres étaient très-endommagés et son complice lui avait dit:

— Courage! je crois que cette nuit nous réussirons.

Lorsque le geôlier vint vers cinq heures, Bizot était debout. Croyant que la situation dans laquelle on l'avait trouvé le matin était la cause de la visite annoncée d'un médecin, il dit:

— Ça va mieux maintenant... Je n'ai plus rien.

— Tant mieux, fit le geôlier, car il est probable que l'officier de santé du château ne viendra que demain, vers midi.

— Ah! il n'est pas ici?

— Non.

Pauvre gars! quand son gardien fut sorti, avec quel bonheur il respira.

Tout entier à son espoir de partir la nuit même, il déchira ses draps, et, en ayant attaché les morceaux, il s'en fit une corde d'environ cinquante pieds, c'est-à-dire un peu plus de seize mètres; il les cacha sous sa couverture et se coucha à sept heures. Lorsque le guichetier, le surveillant et le garde vinrent pour la visite du soir, Bizot feignit de dormir.

Complétement tranquille sur ce pauvre garçon, le croyant incable d'exécuter une évasion et surtout convaincu de son impossibilité dans le cachot qu'il occupait, la visite était plutôt l'exécution du règlement qu'une inspection réelle, aussi dura-t-elle peu.

Un secret pressentiment disait à Bizot qu'il n'avait de chance de salut que dans l'évasion entreprise. La demande faite par lui au gouverneur,

il le sentait, n'aurait aucun résultat, et, le lendemain, il risquait d'être transféré dans un autre cachot, c'est-à-dire éloigné de celui qui le sauvait en se sauvant.

Or, il le savait, l'ancien soldat, réduit à ses seules ressources d'imagination, il était incapable de jamais trouver la liberté.

L'heure du travail venue, le signal entendu, il fut vite à l'œuvre, et son clou aiguisé grinça sur le pène.

Après deux heures d'un travail acharné, l'homme lui dit de s'arrêter.

— Qu'allez-vous faire ?

— J'ai de quoi entrer mon barreau.

— Vite, alors, essayez.

Il y eut un silence, pendant lequel l'homme alla sans doute chercher sa pince improvisée ; puis la voix :

— Attention à vous ! placez votre lit au-dessous de la pierre pour amortir le bruit, et retirez-vous.

Bizot obéit et attendit anxieux, l'œil fixé sur la voûte ; la pince fit gémir la pierre, qui se détacha, se fendant en deux ; le morceau ne pouvait retomber, retenu dans la cassure...

— Poussez-la à moi, dit l'homme.

Bizot grimpa sur le lit et obéit; le morceau enlevé, on ne pouvait pas passer, mais déjà on communiquait...

— Nous sommes sauvés, dit l'homme, en tendant la main à Bizot.

— Soyez béni..., fit celui-ci en la pressant fortement...

— Maintenant enlevons le reste, que je puisse passer... retenez-la bien pour éviter le bruit.

— Attendez, je vais y appliquer l'épaule, et je...

— Chut ! fit l'homme.

— Qu'y a-t-il ?

— Taisez-vous... trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, minuit...

— Minuit ! et Bizot resta étourdi : il n'avait pas entendu la moindre vibration.

— Nous avons juste le temps qu'il nous faut... allons-y... êtes-vous prêt ?

— Oui, j'y suis.

Bizot avait l'épaule à la voûte ; prêt à soutenir, d'une main il s'appuyait au mur et de l'autre il tenait la pierre sur sa cassure.

L'homme donna un coup de pince et la pierre pesa de son poids, un poids énorme, sur l'épaule de Bizot ; il ne broncha pas, le lit et l'escabeau gémirent sous ce fardeau.

— Ça y est, fit simplement l'ancien soldat, enlevez.

— Non pas, descendez, au contraire, elle va nous être utile.

Bizot descendit et plaça la pierre sur son lit.

— Maintenant, remontez.

Bizot obéit, il sentit qu'on lui donnait un paquet.

— Qu'est cela !

— Des cordes, et des outils, et des armes... Attention, mettez votre main plus haut.

— Mais vous voyez donc, vous, dans cette nuit de cirage ?

— Oui... Vous êtes un prisonnier d'un jour, vous...

— Que faire ?

— Descendez tout cela et venez me prendre.

Eustache Bizot descendit encore déposer son paquet et remonta sur son lit, il tendit les mains...

Un homme, qui lui sembla mince comme une latte, se plaça dans ses bras.

— Credié, fit le soldat, vous n'êtes pas lourd.

Comme en disant ces mots il avait, tout en restant sur son lit, déposé l'inconnu à terre, celui-ci prit Bizot par la taille et lui faisant faire ce même mouvement sans efforts, lui dit :

— On n'a pas besoin d'être lourd pour être fort.

XI

SOUS TERRE.

Bizot, qui s'attendait à voir un gaillard solide, bâti comme lui, fut grandement surpris en voyant l'homme qui allait lui rendre la liberté...

Celui-ci, vit, alerte, allait et venait à tous les coins du cachot, cherchant sur les murs, voyant dans la nuit, enfin s'arrêtant devant une inscription que Bizot n'avait pas vue, ou peut-être avait prise pour le griffonnage d'un fou, il dit :

— C'est bien cela.

L'inscription faite au couteau était :

Quo non ascendam.

(Où ne monterai-je pas ?).

La devise de Fouquet.

— Oui, oui, disait l'inconnu, c'est bien le cachot, mes calculs ne m'ont pas trompé.

Bizot, qui voyait à peine dans la nuit, suivait la silhouette de son nouveau compagnon sans comprendre ce qu'il faisait.

— Voyons, puisque nous sommes ensemble, dit-il, sachons ce que nous avons à faire l'un et l'autre, causons un peu.

— Quand nous serons en mer, nous causerons tout à notre aise. D'abord, à l'œuvre, nous avons encore trois heures au plus devant nous : dans cinq heures, on s'apercevra de notre fuite, et il faut que nous soyons loin si nous ne voulons être repris.

— Qu'y a-t-il à faire ?

Le petit homme, qui voyait parfaitement dans la nuit, prit le paquet qu'il avait passé à Bizot, et le dénouant, dit :

— Voici les cordes, voici un poinçon pour vous défendre.

Les cordes étaient faites avec des draps, le poinçon était un clou emmanché dans un bâton de chaise.

— J'ai une corde aussi, fit Bizot, tout fier de montrer son travail.

Le petit homme la prit, tira dessus, et dit :

— Ce n'est guère solide, mais peut-être s'en servira-t-on... Tenez, vous qui me paraissez vigoureux, prenez cette vrille... Attendez que j'allume pour trouver la dalle, il y a une croix au coin.

L'homme tira de sa poche deux petites pierres à feu, battit le briquet et alluma un peu de toile ; à la lueur du fil allumé, il chercha en comptant les pierres.

— Un, deux, trois, quatre, là ; un, deux, trois... c'est ça... et il se pencha dessus... C'est bien cela, voici la croix.

De la corde, des armes, une pince, une vrille, des outils, un plan, du feu ; cet homme avait tout cela dans un endroit où, une fois par mois au moins, on faisait une perquisition chez les prisonniers. Bizot n'y comprenait plus rien ; tout bas il se disait :

— Un moutard comme cela... d'une gifle il n'en restera plus.

— Allons, mettez-vous là, et travaillez.

La voix avait un tel accent de commandement, que l'ancien soldat obéit comme dans un exercice.

— Un bon trou là, avec des bras comme les vôtres, c'est l'affaire de deux minutes.

Ayant éclairé, avec du linge enflammé, l'endroit où Bizot devait percer la pierre, les deux biceps de l'ancien soldat se gonflèrent, et la vrille grinça.

Le petit homme avait pris sa corde, et en attacha un bout à la pierre que Bizot avait placée sur son lit.

— C'est fait, dit Bizot tout en sueur, après dix minutes de travail.

— Absolument à côté, refaites-en un autre.

— Bien.

Et il travailla.

Quelques minutes après, le brave garçon se redressait et disait à son compagnon :

— Ça y est !

— Très-bien ! vous êtes l'homme qu'il me fallait, vous. Prenez la pince, et une bonne pesée.

Bizot, obéissant, introduisit le barreau qui servait de pince dans le trou qu'il venait de percer, et, employant toutes ses forces, il pesa sur le fer.

La pince se tordit. La pierre gémit, mais ne bougea pas.

Bizot eut peur.

— Allons, fit l'autre, recommencez. Tournez le barreau.

Une seconde pesée ébranla la pierre, une troisième l'enleva, laissant à découvert un trou béant...

— Qu'est-ce que cela ? fit Bizot se reculant, des oubliettes...

— Un égout simplement, qui des cuisines conduit les eaux sales à la mer ; autrefois ici était une grille, et comme ce cachot était la salle de torture, cet égout servait à l'écoulement du sang. Ne perdons pas de temps. Coulez ce qui reste de corde autour de vous, et prenez le couteau que je vous ai donné dans vos dents. Il n'y a plus à hésiter ; qui veut nous empêcher de passer est mort, et mort sans bruit.

Ces dernières paroles, dites sèchement par le petit homme, étaient sans réplique ; un froid courut dans les veines de l'ex-soldat.

— Vous êtes lourd, vous allez descendre après la corde ; la pierre, qui sera suffisante pour me servir de contre-poids, serait entraînée par vous ; je vais m'asseoir dessus, descendez...

Bizot obéit ; prenant la corde, il allait descendre à la force des poignets...

— Maintenant, lui dit l'homme, ne parlons plus qu'à mi-voix : l'écho porté par l'égout irait donner l'éveil à la sentinelle qui est au pied du roc.

— Bien, et il descendit environ dix mètres.

Le petit homme, qui s'était assis sur la pierre, sentant la corde lâche, se pencha sur l'égout et demanda d'une voix de gorge :

— Y êtes-vous?

— Oui !

— Je descends, alors.

Il roula autour de lui la corde faite par Bizot, glissa dedans le barreau de fer, et, vif comme un écureuil, il saisit la corde et se laissa glisser jusqu'au bas.

Arrivé là, il saisit la main de son compagnon, la serra fortement et lui dit d'une voix faite d'haleine et de râle :

— Ne bougez pas.

On voyait à l'extrémité du souterrain, au loin, la lumière... la lumière blanche et délatrice de la lune... parfois la lumière était obstruée par une ombre : c'était le factionnaire qui montait sa faction sur le roc, au pied du château. Le petit mit dans ses dents le clou à poignée, semblable à celui qu'il avait donné à son compagnon, et marchan-
à quatre pattes dans l'eau et dans la boue, il se dit
rigeait vers le point lumineux où était la liberté.

Un grand quart d'heure après, il revenait près de Bizot et lui disait de cette même voix sourde :

— Il y a là-bas un écueil terrible.

— Lequel... la sentinelle?

— Non, l'égout est grillé...

— Que faire alors ?... fit Bizot découragé.

— Vous êtes fort et décidé...

— Oh ! oui...

— Eh bien ! venez...

XII

DANS L'ÉGOUT.

Comme son compagnon se remit à quatre pattes pour retourner à l'extrémité du souterrain, Bizot l'imita et le suivit. Arrivés à l'embouchure de l'égout, ils s'arrêtèrent. Une grille solide, scellée par du ciment dans le roc, en défendait la sortie. Cette grille formait des carrés de vingt-cinq centimètres environ. Les barreaux de fer du haut et des côtés étaient scellés ; ceux du bas, forgés en pointes, n'étendaient leurs dents aiguës qu'à quinze centimètres du sol, de façon à ce que l'eau

pût entraîner les immondices. Le passage constant de l'eau avait profondément altéré le fer. La rouille l'avait rongé, une vigoureuse secousse imprimée à une dent devait l'arracher et livrer un passage de cinquante centimètres de largeur et de quarante de hauteur. Pour cela, il suffisait d'arracher la dent.

Bizot voyait se dessiner la silhouette de son compagnon, qui, placé devant lui, tranchait de son ombre sur le blanc mat de la lune. Il comprit la pantomime explicative, qui lui disait :

— La pince placée là, une pesée, la dent se tord, une seconde, et nous l'arrachons, et notre passage est tout fait, en nous glissant comme des couleuvres, nous sommes libres... mais il y a le soldat.

Après avoir regardé attentivement la sentinelle, le petit homme se pencha à l'oreille de Bizot et lui dit :

— Ce n'est pas un soldat, nous sommes au delà des fossés du fort... c'est un douanier...

Comme le bruit du flot qui frappait le roc empêchait d'entendre, l'homme dit à Bizot :

— Prenez la pince et brisez une des dents de la grille.

Bizot obéit. Contre leur attente, le fer céda à la première pression. La rouille avait mordu la jointure; la dent roula, entraînée par l'eau bourbeuse.

— Maintenant, dit celui qui commandait Bizot, mettez votre couteau entre vos dents, glissez-vous par cette ouverture; une fois sorti, je vous passerai le barreau de fer, vous courrez au garde-côte, et, d'un coup sur la tête, vous l'étendrez à vos pieds.

— Hein! fit Bizot, qui sentit le sang se figer dans ses veines.

Le petit homme avait dit : « Vous l'étendrez à vos pieds, » de la voix la plus naturelle du monde, et il s'étonnait de ce que l'ancien chasseur n'était pas déjà prêt à exécuter le commandement.

— Eh bien! voyons, fit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Tuer cet homme-là... comme ça... par-derrière...

— Et puis?...

— Et puis?... Ah! je n'ai pas ce courage-là, moi; si vous voulez, je vais y aller... je cours dessus et je lui dis : « Laisse-nous passer. » S'il veut crier je lui saute au cou, et aïe donc, à toi ou à moi la paille de fer... me battre, enfin! tant que vous voudrez, mais par derrière, l'assassiner... jamais...

— Vous êtes un niais, répondit sèchement l'homme, j'y vais.

Et, sans s'occuper de l'air ahuri de Bizot, le petit homme prit son clou emmanché dans ses dents et, se glissant à plat ventre, rampant comme une couleuvre, il passa sous la grille, la poitrine et le ventre dans la boue, la figure dans l'eau puante et glacée... car nous sommes au 29 ventôse, c'est-à-dire au 20 mars, premier quartier de lune, nuit de gelée.

Mais, bah! qu'importe le froid extrême, ils avaient le feu dans le corps.

A peine sorti, il demanda à Bizot :

— La pince.

— Attendez, fit celui-ci, que je sorte d'abord.

Et, à son tour, il s'aplatit dans la bourbe et rampa, s'arrachant le dos aux pointes aiguës du fer cassé.

— Voici la pince.

Le petit bonhomme allait se lever, lorsque le douanier se retourna comme s'il venait de leur côté.

Bizot crut qu'ils étaient découverts; c'était le combat; l'homme lui appartenant, sa main vigoureuse s'appuya sur l'épaule de son compagnon et l'obligea à rester à terre. Le douanier venait directement vers eux. Le cœur du soldat battait fort : on n'est pas sans émotion quand la mort d'un homme est absolument nécessaire... Bizot était prêt, attendant le premier cri d'alarme pour sauter à la gorge du malheureux et l'étrangler dans ses mains nerveuses.

Au contraire, arrivé au tournant de l'égout, à l'endroit où, formant une cascade d'un mètre environ, il rejoint l'égout de la ville de Saint-Palais, le douanier remonta un sentier étroit qui aboutissait à une guérite creusée dans le roc. Pas un de ses mouvements n'échappait aux prisonniers; la lune l'illuminait de sa blanche lumière.

Fatigué sans doute de sa longue station, sentant le froid lui glisser sur la peau, et voyant la mer illuminée par la lune, il était descendu vers les pointes où l'on pouvait voir au plus loin.

Ce sont ces marches et contre-marches que le petit homme avait prises pour l'aller et le retour d'une sentinelle en faction.

Le douanier n'ayant rien vu de douteux à l'horizon, regagnait tranquillement sa guérite, sans voir les deux malheureux couchés dans l'eau glacée.

Là, Bizot le vit se rouler dans sa couverture et se coucher le plus simplement du monde dans sa guérite.

— Ne bougeons pas, dit Bizot, il va s'endormir.

— Nous n'en finirons pas avec votre humanité.

Bizot appliqua encore une fois sa forte main sur l'épaule de son compagnon et l'enfonça dans la boue.

— Chut, fit-il, et il regarda.

Le douanier, tout à fait rassuré par son inspection, avait placé quelques planches devant sa guérite pour se protéger du froid. Alors Bizot dit bas à son complice :

— Maintenant nous pouvons aller.

— C'est heureux... Vous avez, avec votre pitié, failli tout perdre.

— Allons donc! cet homme sauvé nous portera bonheur... Laissons-nous la pince?

— Non! non! nous pouvons en avoir besoin.

Suivant le ruisseau de l'égout, ils descendirent où il formait une cascade et se trouvèrent presque au bord de la mer; ils suivirent une espèce de rampe qui se terminait en brise-lames.

La mer descendait, ils étaient sur la plage, et le passage était dangereux, car la lune semblait donner sur la mer et sur le sable. Blotti dans l'ombre

du brise-lames, le petit homme dit à Bizot :

— Restons là une seconde, que je m'oriente.

— Dépêchons-nous, fit Bizot; vous savez, je ne suis pas rassuré, il me semble que le jour va bientôt venir.

— Taisez-vous et comptez.

L'heure sonnait effectivement, l'heure sonnait à Saint-Palais.

Bizot compta et dit :

— Deux heures... Voilà cinq heures que nous travaillons.

— Le jour ne viendra qu'à cinq heures cinquante-six, nous avons donc deux grandes heures et demie.

— Oui, mais c'est cette lune !

— La lune se couchera à trois heures cinquante-sept; encore deux heures et demie.

Bizot ouvrait des yeux si grands, si grands, qu'on eût pu croire qu'ils allaient tomber.

— Vous savez donc tout, vous?

Le petit homme sourit et dit :

— Un nuage passe sur la lune, traversons la plage vivement et gagnons le Guedel.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est un coin de roche, une anse où les pêcheurs amarrent leurs bateaux.

En vingt pas, profitant de l'obscurité, ils traversèrent la plage.

Lorsqu'ils furent dans les roches, le petit homme dit :

— Voyons, que je voie bien où nous sommes.

Et il regarda autour de lui.

XIII

CLAIR DE LUNE.

Courant à quatre pattes dans les rochers, les deux évadés purent échapper aux regards du douanier, qui s'endormait, et à ceux de la sentinelle placée sur les fortifications.

Après vingt minutes de marche, le petit homme s'arrêta et dit :

— Arrrêtons un peu, que je voie bien où nous sommes.

Bizot, qui ne demandait pas mieux, s'assit dans les roches.

Les deux hommes regardèrent le magnifique tableau qu'ils avaient devant les yeux.

Belle-Ile dressait sa silhouette noire derrière eux, immense granit de pierre debout sur les rochers, et contre lequel vient vainement battre l'Océan.

Derrière, comme les suivantes du géant, les toits pointus de l'ancien duché de Cornouailles se profilaient dans le blanc mat du clair de lune... puis tout autour la mer infinie brillantée par les rayons blancs.

Dix lignes d'histoire sur Belle-Ile. Située en plein océan, à quelques lieues des côtes du Morbihan, l'île, grande de dix lieues environ, est presque entièrement entourée de rochers escarpés. Belle-Ile portait autrefois le nom de Guedel. Au onzième siècle elle appartenait au comte de Cornouailles; successivement vendue ou échangée, elle passa des mains du duc de Retz en celles de Fouquet, le grand surintendant de Louis XIV. C'est lui qui fit construire le port et les fortifications, fortifications qui n'empêchèrent par l'amiral hollandais Tromp de s'emparer de Belle-Ile en 1674. Rendue à la France par la paix de Nimègue, les descendants de Fouquet la cédèrent à l'Etat. Après le combat naval où la flotte française du maréchal Conflans fut dispersée par la flotte anglaise, en 1761, l'île fut assiégée par les vainqueurs et fit une belle défense à la suite de laquelle elle obtint une capitulation honorable. La France la recouvra par le traité de paix de 1763. Bloquée une seconde fois par les Anglais, M. de Bellecombe les obligea à renoncer à leur entreprise. Une nouvelle tentative en 1795 ne fut pas plus heureuse.

A l'époque où se passe notre récit, l'île était presque une place de guerre; à chaque angle de fortification apparaissait la gueule d'un canon, et passait et repassait la baïonnette d'un soldat en faction.

Après quelques minutes d'observations, le petit homme dit :

— Le Guedel est par là, vite, nous avons bonne brise... courons...

Il partit et Bizot le suivit; un quart d'heure après ils étaient au Guedel, une petite anse où les pêcheurs de sardines rentraient leur barque le soir, quand ils voulaient gagner au plus tôt le grand large.

Arrivé là, le petit homme, comme si les bateaux lui étaient familiers, sauta dans une barque et dit :

— Allons! vous venez?

— Quoi faire? fit Bizot sautant.

— Prenez les avirons, nous allons gagner le large...

— Vous savez conduire ça, vous?

— Vous le verrez...

— Mais où allons-nous?

— A la liberté!

— Savez-vous au moins où nous irons?

— En Amérique peut-être.

— Hein!

La lune était voilée par un nuage; le petit homme profita de ce moment pour s'éloigner des fortifications. Un coup de gaffe solidement appliqué les fit sortir de l'anse du Guedel... et Bizot appuya sur les avirons, disant :

— Attention, vous! n'allez pas nous perdre, je ne tiendrais pas à mourir de faim.

— Taisez-vous, n'ayez pas peur et appuyez.

Bizot tira de toutes ses forces, le petit homme tenait le gouvernail...

Quand la lune illumina de nouveau la mer et la côte, la barque était hors de portée.

— Maintenant, dit le petit homme, arrêtez-vous.

— Tant mieux, fit Bizot, passant sa manche sur son front... J'en ai assez...

— Tout n'est pas fini... aidez-moi encore et tout à l'heure nous nous reposerons, et, dans une heure, avec cette brise-là, nous serons sauvés.

— Sauvés! sauvés! faites attention où nous allons... Si nous nous perdons...

N'ayez pas peur.

Le petit homme connaissait l'agencement des barques de pêche; il fouilla sur la levée de l'avant, et en tira deux voiles... le foc et la brigantine...

— Holà! fit-il, après avoir attaché la toile au mât, et accroché le bout de la brigantine après la baume. Hissez ça...

Bizot le regarda comme s'il parlait hébreu!...

— Oui, appuyez sur les drisses, et en disant ces mots il lui mit une corde dans la main...

Bizot tira; la toile hissée, le petit homme accrocha le foc, amarra les deux écoutes et se mit au gouvernail.

Le bateau vira, les toiles se gonflèrent et, s'inclinant sous le vent, le bordage rasa l'eau.

Bizot roula dans la barque.

— Tonnerre! bon Dieu! vous nous flanquez dans le bouillon, vous.

— N'ayez pas peur.

Bizot se redressa, se cramponnant, car il n'avait pas le pied marin et n'était guère rassuré dans cette toute petite barque sur la mer immense. Heureux de respirer à pleins poumons l'air libre, il se sentait cependant oppressé par le danger de l'inconnu. Le vent était bon, le bateau était dans son allure et habilement dirigé; aussi dévorait-il l'espace.

— Nous avons l'air de marcher vite, fit Bizot...

— Oui, nous sommes tombés sur un bon bateau.

— Sommes-nous loin, ici?

Le petit homme se retourna pour regarder la distance qui les séparait de Belle-Ile.

Le fort et ses rochers n'étaient plus qu'un point presque imperceptible.

— Eh bien? demanda Bizot.

— Eh bien! nous sommes libres maintenant... il est impossible de nous rejoindre.

— Dieu vous entende!... fit le pauvre diable joyeux.

Et tombant à genoux, les larmes aux yeux, il pria.

Le petit homme dit alors :

— Etes-vous homme à rester un jour sans manger?...

— Dans la famille on nous a appris ça; enfant, je ne mangeais pas tous les jours.

— Alors, je vais gagner le large.

Bizot fit la grimace, la mer lui faisait peur.

XIV

PLEINE MER.

Lorsque le soleil perça l'horizon gris, Bizot, peu rassuré, s'aperçut qu'on était en pleine mer. Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, la mer, rien que la mer!

On est Parisien ou on ne l'est pas! Et le pauvre garçon l'était de la peau aux moelles, c'est-à-dire qu'il affectionnait le plancher des vaches et avait malgré lui une aversion énorme pour l'élément liquide. Cependant, son cœur bondissait à cette pensée : Libre! Je suis libre!

Son compagnon conduisait admirablement le bateau; habitué en deux jours aux évolutions du bateau, il ne se récriait plus lorsque, pour donner au vent, le côtre changeait d'allure; cependant, désirant être tout à fait rassuré, il demanda :

— Est-ce que vous avez navigué?

— J'ai fait le tour du monde.

Cette réponse qui, aujourd'hui, semblerait toute naturelle, amena sur le visage de Bizot un sourire admiratif.

— Le tour du monde! fit-il.

— Oui... je connais la mer.

— Connaître la mer, c'est énorme; mais connaissez-vous particulièrement les eaux dans lesquelles nous sommes?

— Vingt fois, dans un côtre à peu près semblable à celui-ci, j'ai transporté au large, aux côtes de Bretagne, des armes pour les Chouans.

— Ah! c'est vrai, vous êtes royaliste.

— Mais vous-même?

— Moi, je vous ai dit, je ne suis pas plus royaliste que républicain; je suis soldat de mon pays.

— Vous m'avez dit...

— Je vous ai dit que j'étais emprisonné comme conspirateur royaliste.

— Et c'est faux?

— Faux comme un assignat.

Il faisait tout à fait jour; le petit homme s'était penché tout à coup et, se relevant, il dit :

— Vous avez entendu... tout est découvert.

— Hein! fit Bizot, regardant autour de lui. Par qui? Je ne vois que la mer.

— Vous êtes donc sourd? vous n'avez pas entendu un coup de canon?

— Un coup de canon!... pas du tout; cependant je connais ça, moi... Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire aux gens de l'île et aux populations riveraines : un prisonnier s'est échappé, ne l'aidez pas dans sa fuite ou vous serez punis; aidez-nous à le retrouver, ou plutôt à les retrouver, — car on vient de tirer un second coup — et vous aurez une récompense.

— Eh bien! mais tous les bâtiments que nous allons rencontrer vont nous courir sus.

— Non! parce que vous allez faire ce que je vais vous dire.

— Parlez.

— Fouillez sous la levée de l'avant.

— Hein?

— La levée...

— Qu'est-ce que c'est que la levée de l'avant?

— Le dessous du bateau à sa pointe.

— Ah! oui!... ça s'appelle la levée de l'avant... Bon... et puis...

— Tirez tout ce qu'il y a dessous.

Bizot obéit; en une minute il eut tiré des vareuses, des bérets et des engins de pêche.

— C'est ça.

Le petit homme amarra la barre du gouvernail et vint fouiller avec Bizot dans les vêtements et dans les outils qu'il venait de découvrir.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-il en développant et en dénouant un petit paquet.

— Du pain! cria joyeusement Bizot... pas mauvais, ça!...

C'était du gros pain d'orge... il le cassa et y mordit, offrant l'autre moitié à son compagnon.

— Je n'ai pas faim, dit celui-ci.

Bizot le regarda étourdi.

— Tenez, continua l'homme en prenant un vêtement, enfilez cette vareuse, et coiffez-vous de ce béret...

Le pauvre garçon s'empressa d'obéir, il était peu vêtu, et la bise soufflait; son compagnon l'imita, et, après, il se mit à genoux et fouilla à son tour sous l'avant.

— Un marteau, c'est bon, ça; un couteau, c'est meilleur...

— Qu'est-ce que c'est que cette roche? demanda Bizot, voyant l'homme tirer un immense bloc de grès.

— C'est ce qui lui sert d'ancre, au pêcheur, lorsqu'il est dans un endroit peu profond et sur la roche...

— Jetons ça... ça pèse.

— Que non... Voici le couteau, vous allez l'aiguiser dessus comme un rasoir...

— Pourquoi faire?

— Comment! pourquoi faire? Mais regardez-moi donc.

— Eh bien? demanda Bizot obéissant.

— Qu'ai-je l'air?

— Est-ce que je sais, moi.

— Est-ce que mes cheveux, ma barbe ne sont pas révélateurs de notre situation?

— C'est vrai... nous allons nous raser...

— Evidemment... plus de cheveux, plus de barbe, n'est sous le menton un petit balai...

— Très-bien! je me mets à l'œuvre.

Tout en aiguisant son couteau, Bizot, voyant son compagnon démêler un long fil de fouet, lui demanda:

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

— Des lignes!

— Nous allons donc pêcher?

— Et pardi! jusqu'au jour où nous serons sur la terre ferme, nous sommes des pêcheurs.

— Très-bien! compris... Et se redressant: Si monsieur est prêt, le barbier attend, fit-il en riant.

Sans dire un mot, l'homme s'assit sur le banc d'arrière.

Bizot coupa, rasa... Vingt minutes après, le malheureux compagnon n'avait plus un poil autour de la tête. La houppette laissée sous le menton pouvait passer pour le manche d'ébène d'un bilboquet, dont la tête était la tête de buis.

Bizot lui-même fut épouvanté de son œuvre. Et quand son compagnon lui dit:

— Comme ça, on ne me reconnaîtra pas.

Il répondit tout navré et comme honteux du changement opéré par lui:

— Oh! non, par exemple.

— A vous maintenant, dit l'homme.

XV

CONTES EN MER.

Les deux mois de captivité de Bizot avaient couvert sa peau d'un poil rude et serré; quelques minutes après, il était débarrassé de sa longue chevelure et de sa barbe rousse.

— Maintenant, dit l'homme, nous allons passer la journée ainsi en tâchant d'éviter les curieux... Ce soir, nous passons Brest, et demain au matin nous atterrirons...

— Demain seulement.

— La ligne que vous avez trouvée nous servira chaque fois que nous verrons un bateau se diriger vers nous, nous la laisserons flotter.

— Sans compter que je ne déteste pas la pêche, moi... Il y a moyen de prendre quelque chose.

— Faites cela si vous voulez... tous les vieux poissons qui sont dans la sébile sont là comme appâts.

— Je vais pêcher; vous n'avez pas besoin de moi pour la manœuvre?

— Non!...

— Nous pouvons toujours causer maintenant.

— Tant que vous voudrez.

— C'est pas un secret... qui vous êtes?

— Du tout... Je suis un serviteur dévoué de mon roi; j'ai été pris en 1794, au moment où nous débarquions des armes dans l'île de Sein.

— Pour faire la guerre contre la France?

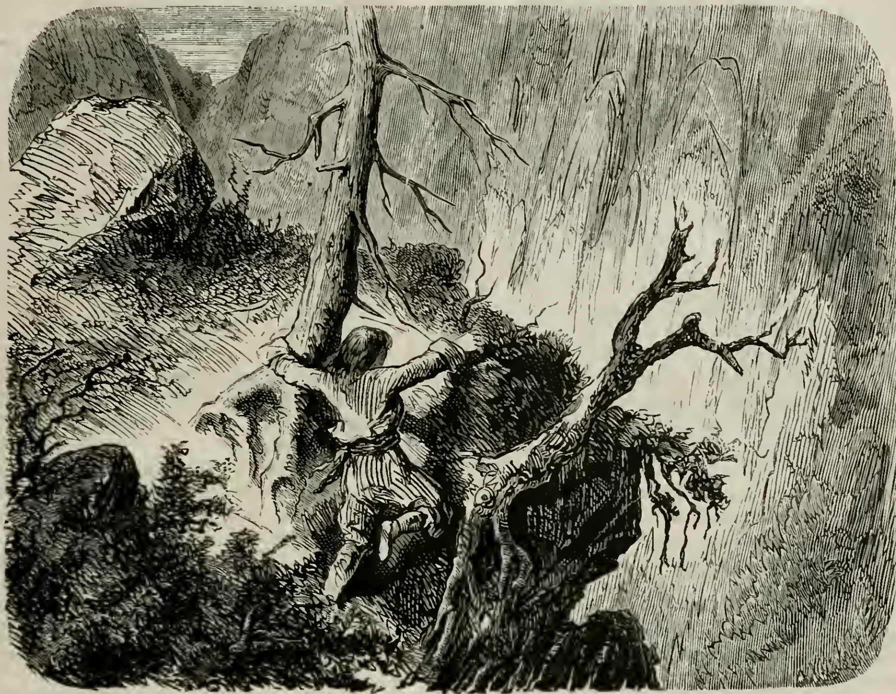
— Non, pour sauver la France des mains de ceux qui l'avaient.

— Alors, vous avez été pris et enfermé.

— Avec un pauvre garçon tué à mon côté, nous avons fait le coup de feu pour empêcher les bleus d'avancer, jusqu'au moment où nos chefs seraient en sûreté. Mon compagnon tué, j'ai été pris. On allait me fusiller, lorsqu'un représentant me fit arrêter et conduire à Paris. Là, pour un but que j'ignore, on me fit transférer ici.

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)



LES ABIMES DE PARIS

PAR

CONSTANT GUÉROULT

(VOIR A PARTIR DU N° 115)

TROISIEME PARTIE. — LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

CONCLUSION.

(Suite et fin)

Ces soupçons ne tardèrent pas à se réaliser ; quinze jours après, on apprit que, sous le prétexte d'un voyage d'agrément, le notaire était passé en Amérique, en emportant tous les fonds qui lui avaient été confiés, et sans oublier, bien entendu, les quatre millions et demi qui lui restaient de l'héritage Vautreau.

N'oublions pas de dire que, quelques jours avant cette fugue, Jacobus avait déclaré à maître Duval, qui le leur avait fait savoir immédiatement, son intention de partager avec les héritiers naturels d'Antoine Vautreau la fortune que lui laissait celui-ci.

Quelques mois suffirent à Alfred Turmole pour s'emparer de la position de Louis Chambon, qui y renonça d'autant plus facilement, qu'il était en proie à une maladie noire depuis l'explication qui avait eu lieu entre lui et le baron de Blinière, le jour de son mariage.

Adèle avait accepté avec empressement la proposition de Taboureau, dont elle devenait la femme quelques jours après la signature de l'acte d'association passé entre celui-ci et Alfred Turmole.

Madame Dumoulin, devenue comtesse de Sélignac, madame Turmole et Maniveau assistaient à la noce, ce dernier vêtu avec l'élégance et le confortable qui convenaient à un chef de claque.

Dans le même temps, une femme, qui semblait vieillie par les chagrins plus encore que par l'âge, se présentait chez la veuve du baron de Blinière,

porteuse d'une lettre de Mardochée, qui la recommandait vivement à celle-ci.

Elle prenait le nom de madame Germain.

Eva fut frappée de la physionomie de cette femme, qui, malgré le profond abattement par lequel elle semblait accablée, accusait dans toute sa personne des instincts entièrement opposés à ceux de la domesticité.

— Je désire de tout mon cœur vous prendre chez moi, lui dit Eva, mais ce ne saurait être à titre de domesticité.

— Oh ! que m'importe le titre et les fonctions, madame, pourvu que je sois chez vous et près de vous, dit la vieille dame d'une voix troublée et en attachant sur Eva des regards suppliants.

— Eh bien, madame Germain, vous serez près de moi en qualité de factotum ; j'ai besoin de quelqu'un qui exerce sur toute ma maison une surveillance dont je me sens incapable en ce moment ; j'ai besoin surtout d'être entourée de cœurs dévoués, et j'ai la conviction qu'en vous attachant à moi, je ne saurais faire un meilleur choix.

Madame Germain remercia Eva en pleurant de joie, et dès le lendemain elle entrait chez elle.

Or, madame Germain n'était autre que la comtesse de Blinière, la mère d'Eva et de Marthe.

Deux mots maintenant sur Armand Rubel. Le jour où l'artiste prenait congé de madame de Blinière pour ne jamais la revoir, selon toute probabilité, ce même jour, si le lecteur s'en souvient, le baron se rendait d'abord à l'île Saint-Louis, où une fatale circonstance le mettait face à face avec mademoiselle du Theil, puis chez madame Dumoulin, où l'attendait la fin tragique que nous avons racontée.

Le lendemain, Armand achevait ses préparatifs de départ, et la voiture qui devait l'emporter au chemin de fer avec ses bagages l'attendait déjà, quand Martial se présenta subitement chez lui.

Armand fut frappé de l'expression de sa physionomie.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il en lui serrant la main, tu parais bien ému.

— C'est que je viens de voir un spectacle qui m'a vivement impressionné, répondit Martial.

— Il s'agit d'un malheur ?

— C'est un événement terrible.

— Qui te touche ?

— Moi ? non.

— Qui donc ?

— Mais toi d'abord.

— Ah ! et puis?

— Toi et madame de Blinière.

Armand pâlit.

— Eva ? murmura-t-il ; elle courrait quelque danger ?

— Ce n'est pas cela.

— Mais quoi donc ? parle, je t'en supplie.

— Eh bien, M. le baron de Blinière...

— Que lui est-il donc arrivé ? achève.

— Il est mort.

— Mort ! s'écria Armand en se levant d'un bond, mort ? lui que j'ai vu hier encore plein de vie et de santé ! ah ! c'est impossible, on t'a trompé.

— Je viens de voir son corps sanglant.

— Sanglant ?

— Il est mort assassiné.

— Où ? comment? par qui?

— Chez Maria, sa maîtresse, et par le mari de cette femme.

Armand resta muet et comme étourdi sous le flot de pensées et d'émotions de toute nature que lui apportait cette nouvelle imprévue.

— Tu comprends, n'est-ce pas? lui dit Martial, pourquoi je suis venu en toute hâte te faire part de cet événement ?

Armand lui jeta un regard interrogateur.

— Il faut rester à Paris, reprit Martial.

— Ah ! dit l'artiste, dont le front s'éclaira subitement, tu crois que je puis...

— Oui, ta place est ici désormais.

— Je resterai donc, puisque tel est ton avis, mais elle?...

— Les circonstances dans lesquelles est mort son mari doivent nécessairement atténuer sa douleur et ses regrets et lui permettre de recevoir d'ici à quelque temps.

— Quand pourrai-je la revoir ?

— Les convenances exigent que tu laisses écouler au moins un mois avant de faire ta première visite.

Armand Rubel approuva le conseil de son ami, et un mois après la mort du baron de Blinière il se faisait annoncer chez Eva, qui ne lui demanda pas comment il se faisait qu'il fût encore à Paris et ne parut pas trop surprise de son changement de résolution.

Pendant une année, Armand fit ainsi à madame de Blinière de rares et courtes visites, montrant toujours dans ses relations une réserve et une délicatesse qui ne firent qu'accroître l'estime et la sympathie qu'il lui avait déjà inspirées.

Ils étaient toujours dans les mêmes termes, lorsqu'un jour une chaise de poste s'arrêta devant l'hôtel de Blinière.

Deux hommes et une jeune fille en descendirent ; c'étaient Mardochée, Martial et Marthe.

Au bout d'une année de voyage, la jeune fille avait dit à son père :

— Je sais pourquoi vous m'avez emmenée de Paris et quel est le motif pour lequel vous voulez m'en tenir éloignée deux ans entiers ; mais je vous déclare que c'est inutile, que je vois enfin clair dans mon cœur, que l'absence et la réflexion réunies m'ont prouvé qu'une ardente et profonde reconnaissance étaient le sentiment réel que j'éprouvais pour M. Rubel, et qu'enfin j'ai hâte de me retrouver auprès de ma chère Eva pour vous démontrer, ainsi qu'à moi-même, que mes folles illusions se sont entièrement dissipées.

Mardochée fit quelques objections avant de se rendre à ce désir, mais Marthe l'ayant menacé de tomber malade s'il ne la ramenait bien vite à Paris, il céda enfin, convaincu qu'elle pouvait revoir Armand Rubel sans danger.

Ce retour imprévu fut une véritable fête pour

la baronne de Blinière, qui avait pour Marthe l'affection d'une sœur, sans soupçonner qu'elle pût lui donner ce titre, ce secret ne pouvant lui être révélé sans entacher la mémoire de la comtesse de Blinière.

Quant à celle-ci, contrainte par le rôle inférieur et passif qu'elle avait accepté pour demeurer près de sa fille, de montrer la plus complète indifférence à l'aspect de Marthe, elle dut se contenter de pleurer à l'écart et de jouir de son bonheur en silence.

Or, à quinze jours de là environ, Marthe étant assise aux pieds d'Eva et pressant sa belle main dans les siennes, lui dit tout à coup :

— Mon amie, j'ai une confidence à vous faire et un conseil à vous demander.

— En ce cas, procédons par ordre, répondit Eva en souriant, commençons par la confidence.

— Sache-donc, ma chère Eva, qu'il y a ici-bas un mortel assez audacieux pour m'aimer.

— En vérité! s'écria la jeune femme.

— Hélas! oui.

— Eh bien, ma petite Marthe, je comprends cette audace.

— Se peut-il!

— Je dirai même plus, je la trouve excusable.

Marthe sourit et Eva reprit au bout de quelques instants :

— Et toi, quel sentiment éprouves-tu pour l'audacieux?

— Je ne saurais trop dire, mais ce n'est ni la haine, ni l'indifférence.

— Serait-ce l'amour?

— Cela s'en rapproche bien un peu.

— Bon, la question de la confidence est vidée, passons maintenant au conseil.

— Voilà ce que c'est : la fortune du jeune homme est à peu près nulle, tandis que j'ai quelque chose comme un demi-million de dot.

— Nous savons cela, belle héritière, après?

— Eh bien, le jeune homme est délicat, fier, et il craint qu'on ne voie dans son amour une pensée d'intérêt, de sorte que toujours retenu par ce scrupule, fort honorable sans doute, mais un peu exagéré, il ne se décidera jamais à demander ma main, quoiqu'il se meure d'amour pour moi.

— Oh ! mais voilà une timidité fort embarrassante.

— Dites plutôt un point d'honneur fort honorable. Et maintenant devinez-vous le conseil que j'ai à vous demander?

— Pas encore.

— Eh bien, je pense que je suis un peu dans le cas d'une reine en face d'un sujet qu'elle voudrait élever jusqu'à elle, et que, contrairement à tous les usages reçus, c'est à moi à faire les avances.

— Peut-être as-tu raison, dit la jeune femme, devenue subitement toute songeuse.

— Enfin, que feriez-vous à ma place?

— J'avoue que je ne serais pas moins embarrassée, mais je crois que je mettrais fin au martyre du pauvre amoureux en faisant les premiers pas.

— Alors, chère Eva, faites donc ce premier pas vers mon ami Armand, auquel vous faites perdre l'esprit et qui n'ose aspirer à une main pleine de millions.

— Quoi! s'écria Eva, c'est pour lui que vous venez de jouer cette comédie, petite rusée?

— Prenez ma tête, s'écria Marthe en riant.

Eva prit cette jolie tête en effet et l'embrassa avec une tendresse dans laquelle il y avait peut-être une bonne dose de reconnaissance.

— Je me sauve, lui dit tout à coup Marthe.

— Pourquoi? demanda Eva.

Marthe étendit la main vers la serre.

Un jeune homme en sortait et traversait le jardin en se dirigeant vers les deux femmes.

— C'est lui, murmura Eva en rougissant.

— Et voilà le moment solennel, dit Marthe en s'esquivant à travers les charmilles.

Madame de Blinière était très-émue lorsque Armand, comme de coutume, vint lui baiser la main en l'abordant.

— Monsieur Armand, lui dit-elle, savez-vous que j'ai quelque raison de vous en vouloir?

— A moi, madame! s'écria l'artiste.

— Sans doute; comment, vous aller vous marier et vous m'en faites un mystère!

— Me marier! moi!

— Allons, ne vous en défendez pas, l'époque est déjà fixée.

— Eh bien, je serais curieux de la connaître, dit l'artiste en riant.

— C'est dans un mois.

— A la bonne heure.

— On m'a même raconté une particularité assez originale.

— Vous voudrez bien me la redire, puisque cela me concerne.

— On m'a assuré d'abord que vous aimiez votre future à la folie et que vous lui faisiez votre cour depuis plus d'un an.

— Et on vous l'a nommée?

— Oui.

— Pouvez-vous me révéler ce nom sans indiscrétion?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je tiens à le savoir de votre bouche.

— Voilà où commence mon embarras.

— Je vais vous mettre sur la voie en vous racontant la particularité bizarre dont je viens de parler.

— Voyons.

— On dit que votre future a un grand défaut à vos yeux.

— Lequel?

— Trop de millions.

— Ah! fit Armand, qui regarda Eva avec une vague inquiétude.

— On assure que ce défaut vous empêchant de vous prononcer, celle que vous aimez s'est vue contrainte à choquer toutes les convenances en vous déclarant elle-même qu'elle était disposée à devenir votre femme.

— Mon Dieu ! madame, balbutia Armand tout troublé, que signifie ?...

— Seulement, interrompit Eva, très-émue elle-même, comme elle n'osait vous le dire de vive voix, elle vous le fit comprendre en appuyant sur vos lèvres cette main que vous vous obstiniez à ne pas demander.

Et au même instant Armand sentit la main d'Eva se poser sur sa bouche.

— Eva ! chère Eva ! s'écria-t-il en tombant à ses pieds, à moitié fou de bonheur.

Un mois après, une union brillante réunissait dans l'église de Saint-Philippe toute l'élite de l'aristocratie et des arts. Les mariés étaient Armand Rubel et la baronne de Blinière.

Vers la même époque, à Florence, un jeune homme venait de sonner à la porte d'un couvent de Franciscains. Il était pâle, défait, et paraissait miné par une longue et mortelle souffrance.

Par un étrange hasard, une jeune femme, dont les traits portaient également l'empreinte d'une incurable tristesse, frappait à la porte d'un couvent de femmes situé en face du monastère au pied duquel attendait le jeune homme.

En portant machinalement les regards autour d'elle, la jeune femme vit celui-ci ; alors, elle jeta un cri, chancela comme si elle succombait sous le coup d'une émotion foudroyante, puis s'élançant vers le jeune homme et tombant à ses genoux :

— Sylvio ! murmura-t-elle d'une voix pleine de sanglots, j'ai longtemps et cruellement souffert, me refuserez-vous mon pardon au moment où je viens mettre entre moi et le monde les murs de ce couvent ?

Un moment étourdi lui-même d'une rencontre aussi imprévue, Sylvio répondit après une lutte intérieure :

— Moi aussi, Mencia, je viens dire à cette heure un éternel adieu au monde ; moi aussi je viens me donner tout entier à Dieu, et je ne veux apporter dans cette retraite aucun sentiment de haine. Oui, je vous pardonne, Mencia, et je prie Dieu de vous envoyer la paix et l'oubli. Adieu, Mencia, adieu.

Quelques minutes après, l'un et l'autre avaient franchi le seuil qui les retranchait du monde.

Il ne nous reste plus à parler que de Jacobus.

Depuis le moment où il s'est vu à jamais séparé de Mencia, un noir chagrin s'est emparé de lui ; il a tout oublié, jusqu'à son opéra ; il s'est laissé exploiter jusqu'à son dernier sou, et aujourd'hui on peut encore le voir comme autrefois jouant du cor, non aux Funambules, qui n'existent plus, mais aux Folies Dramatiques, où il gagne soixante-quinze francs par mois, sa seule ressource.

CONSTANT GUÉROULT.

FIN.

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 158)

IV

UN ROMAN PAR CORRESPONDANCE.

Joannic de Kernevelan à Yann de Kergall.

Paris, 16 octobre.

MON CHER YANN,

La santé de ta tante, si chancelante depuis quelque temps, t'inspire de vives craintes. Je suis vraiment désolé de ce contre-temps, et je regrette chaque jour davantage ton éloignement de Paris.

Lorsque je te fais part de mes pressentiments, tu me traites en Cassandre et tu te ris de mes prédictions. Prends-y garde, cher, tu pourrais, à l'exemple des Troyens, payer bien cher ton incrédulité.

Ton amour, me dis-tu, est plus violent que jamais ; et, libre de ta personne, tu comptes emmener Genofsa et en faire ta femme.

Je ne te blâme ni ne t'approuve, tu es assez grand pour savoir ce que tu as à faire, et je crois qu'à ta place j'agirais de la même manière, car Genofsa est un ange.

Tu ajoutes que tu as pour ainsi dire rompu avec Régine, est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je regrette vivement de t'avoir naguère donné le conseil de lui écrire ; Régine est une excellente fille, j'en conviens, mais l'amour lui trouble la cervelle, et je crois que la Burgotière y aide puissamment aussi.

Je te le répète, je ne prétends pas te donner des conseils, mon cher Yann, mais à ta place je viendrais sur-le-champ, quitte à repartir le soir même.

Il en est temps encore, et demain, peut-être, il sera trop tard.

Réfléchis, et crois-moi ton bien dévoué toujours.

JOANNIC.

Yann à Joannic.

MON BON JOANNIC.

Tu te fais un monstre des plus petites choses. Que crains-tu donc ?

1. Voir les *Amours de contrebande.*

Genofsa m'aime toujours. Ne me l'écrit-elle pas! Je ne me plains que d'une chose, c'est que ses lettres soient aussi courtes et aussi rares.

Je ne puis, ainsi que tu me le conseilles, abandonner ma tante en ce moment: elle est au plus mal, et le docteur Cornudet m'avoue qu'elle est très-bas et qu'elle n'a peut-être plus deux jours à vivre.

Ma perplexité est grande néanmoins, et malgré moi tes prédictions me troublent et me bouleversent.

Donne-moi donc de plus amples détails, et, au nom du ciel, apprends-moi ce qui te peut faire supposer...

Tu te seras trompé sans doute. Cependant, tout en voulant me persuader, à moi-même, que ton attachement à mes intérêts t'a poussé trop loin, c'est avec la plus vive impatience que je vais attendre ta réponse.

A toi de cœur,

YANN.

Kergall, 20 Octobre,

Joannic à Yann.

Paris, 25 Octobre.

MON CHER YANN,

Je relisais encore, tout à l'heure, ta dernière lettre et je la méditais, quand Ivon a introduit près de moi un brave garçon qui demandait instamment à me parler.

— C'est vous, sauf vot' respect, qui êtes M. de Kernevelan?

— Oui, mon ami, que désirez-vous?

— C'est alors bien vous qui êtes l'ami de M. de Kergall?

— Sans doute.

— Lorsque M. le comte est parti, il est venu à moi et m'a prié de veiller sur la petite, car il faut vous dire que je demeure non loin d'elle, et que tout en travaillant je puis voir tout ce qui se passe.

J'avais pris ma faction, et tout allait pour le mieux quand le monsieur du premier donne une loge à la mère pour le grand Opéra.

Nous y allons, la mère, mademoiselle Genofsa, les Griffardon et moi, en nous promettant beaucoup de plaisir.

Ah! bien oui, le premier acte se passe, je m'amuse et les autres aussi... faut vous dire qu'on donnait *Robert.*

Pendant un entr'acte, comme il faisait une soif de tous les diables, les Griffardon proposent une tournée. Nous acceptons, sauf mademoiselle Genofsa. C'était pas son idée à c'te jeunesse; nous la laissons donc et nous filons.

Lorsque nous rentrons ensuite, nous trouvons installé auprès de mademoiselle Genofsa un certain personnage dont M. Yann se méfiait tout particulièrement, aussi la colère me monte-t-elle à la tête et je m'apprête à voir si ses membres sont de beurre ou de coton, quand mademoiselle Genofsa, qui probablement devine mon intention, tend la main au quidam, et, avec son plus charmant sourire, lui dit: Au revoir.

Ma colère s'est alors fondue comme un morceau de glace près d'un poêle, et j'ai laissé passer le particulier en lui tirant ma révérence. Etais-je assez idiot?

Il est vrai que la porte ne s'était pas plutôt refermée sur lui, que je me repentais de ma pusillanimité, et de rage j'en arrachai un bouton de mon habit, ce qui m'a valu un fier galop de la bourgeoise, car il paraît que le morceau avait suivi le bouton.

— Est-ce tout? demandai-je.

— Dame non, car s'il n'y avait eu que cela je ne serais pas venu vous déranger.

— Qu'arrive-t-il donc?

— Il se passe de ce côté quelque chose qui n'est pas clair, car depuis ce jour-là, la demoiselle est bien changée, elle est devenue triste, maussade; elle, naguère si polie, ne parle plus à personne, et tous les jours elle passe de longues heures au dehors, puis ses yeux sont rouges et gonflés; on voit qu'elle a pleuré, beaucoup pleuré.

Et tout cela me fait du mal, car voyez-vous, monsieur le marquis, je m'étais attaché à cette jeunesse, je l'aimais quoi, comme on aime les anges, et maintenant que je la vois changer ainsi je deviens triste, et parfois aussi je me sens envie de pleurer comme un imbécile.

Une larme mal contenue glissait en effet sur la joue du brave homme.

— Mais, mon ami, savez-vous le nom de cet homme dont vous me parlez?

— Je l'ai entendu prononcer par M. Yann; il s'appelle, je crois, l'Abri... l'Abri... cotière.

— La Burgotière.

— Oui, c'est bien cela.

— Merci, d'être venu vers moi, je vais tout d'abord prévenir M. de Kergall de ce qui se passe, et aviser ensuite aux moyens d'y parer. Au revoir, mon ami, au revoir.

A peine Isidore m'avait-il quitté que je volai chez Genofsa; elle était sortie, à ce que me dit la portière, qui se montre aujourd'hui aussi raide à mon égard que son fils est poli.

Voyant qu'attendre ne me servirait à rien, je suis rentré chez moi et j'ai commencé cette longue lettre.

Il faut que je te l'avoue, moi aussi j'ai remarqué un singulier changement dans la manière d'être de Genofsa. Elle, jadis si douce, elle est devenue fantasque, elle rit sans raison et pleure de même; elle travaille parfois avec une sorte de rage, et parfois aussi elle reste des heures entières à rêver.

Vainement je me suis efforcé de connaître la cause de son chagrin, elle s'est contentée de sourire en me disant qu'elle ne souffrait pas, mais je ne le vois que trop, son sourire est triste et son cœur est gros de larmes.

Une seule chose me rassure, c'est que son amour pour toi est toujours aussi profond, et cependant elle souffre maintenant quand je lui parle de toi, et un jour je l'ai entendue murmurer:

— Il regrettera peut-être de m'avoir délaissée.

Que peuvent signifier ces paroles?

J'ai voulu mettre aussi l'entretien sur La Burgotière, mais pour toute réponse je n'ai obtenu que ces paroles:

— M. de La Burgotière m'a rendu un service immense dont je lui serai éternellement reconnaissante.

— Mais, Genofsa, savez-vous ce qu'il est?

— Je sais que vous ne l'aimez pas, mon ami, cessons donc cet entretien.

Et elle se mit à parler d'autres choses; elle fut triste néanmoins toute la journée.

Hier, je suis retourné voir Genofsa, et cette fois, la Bybeybolies n'étant pas dans sa loge, je suis monté tout droit. Genofsa se trouvait chez elle, assise devant son piano; elle étudiait un point d'orgue fort difficile.

— Bonjour, me dit-elle, en m'apercevant, vous permettez que je continue?

— Mais, comment donc! aussi longtemps que cela vous fera plaisir.

Elle s'efforça en vain de vaincre la difficulté, mais découragée de faire toujours la même faute elle referma brusquement la partition et de dépit quitta son piano.

— C'est donc bien difficile? hasardai-je.

— Horriblement.

— Que n'essayez-vous encore... avec un peu de patience...

— Non, c'est inutile.

— Je vous en prie.

Elle consentit enfin à se rendre à mon désir, et, après avoir recommencé deux ou trois fois le passage difficile, elle parvint à se le graver dans la tête.

— Ne trouvez-vous pas combien j'ai fait de progrès, me demanda-t-elle tout à coup, et ma voix ne vous semble-t-elle pas plus facile?

— En effet, vous chantez à ravir.

— Ah! c'est que je veux, moi aussi, devenir une grande artiste, et je réussirai, croyez-le bien, je réussirai.

Une sorte d'enthousiasme brillait dans ses yeux, et je t'avoue que, ne comprenant pas un traître mot à ses paroles, je la regardai d'un air si étonné, qu'elle partit d'un franc éclat de rire; puis, subitement, redevenue sérieuse:

— Il fait bien beau, dit-elle. Voulez-vous me mener promener, monsieur Joannic?

— Avec plaisir; mais où irons-nous?

— Mon idée va peut-être vous paraître bizarre, mais j'ai grande envie d'aller à Bicêtre.

— Allons à Bicêtre.

En un tour de main Genofsa fut prête, ma voiture attendait devant la porte, nous nous y installâmes et le cocher reçut l'ordre de nous conduire à Bicêtre.

Pendant toute la route, Genofsa n'ouvrit pas la bouche, mais plusieurs fois je la surpris essuyant furtivement une larme.

Lorsque nous fûmes arrivés, Genofsa s'échappa précipitamment de la voiture et se mit à courir du côté des bâtiments où sont enfermés les fous furieux; mais au moment d'y pénétrer, elle s'arrêta brusquement et je la vis s'élancer du côté de la chapelle.

Je m'y dirigeai donc à mon tour, et à mesure que j'approchais j'entendais s'élever un chant grave auquel se mêlait la voix puissante et mélancolique des orgues; je l'avoue, ces accents plaintifs m'allaient au cœur, et des larmes montaient bêtement à mes paupières, et lorsque je pénétrai dans le sanctuaire divin, je ployai le genou et mes lèvres murmurèrent une prière.

Ce premier moment d'émotion passé, je jetai les yeux autour de moi et j'aperçus Genofsa priant du plus profond de son cœur.

O mon ami! qu'elle était belle ainsi, et quelle sublime poésie s'exhalait de tout son être; c'était Marguerite, belle de beauté divine, chantant à la divinité un hymne sublime de désespoir et d'amour.

As-tu remarqué comme le chant des orgues réagit puissamment sur l'organisation des personnes nerveuses? C'est parfois comme une souffrance aiguë et terrible, et parfois aussi comme un baume divin, une rosée céleste qui tombe sur le cœur et le fortifie.

Avec quelle joie l'âme dans ces moment-là s'élève vers le Créateur! avec quel bonheur tout notre être s'humilie sous le doigt de Dieu! que de chagrins viennent ainsi s'émousser devant une prière faite du fond du cœur! que de larmes en ces jours de douleurs qu'on croyait éternels ont été séchées et se sont changées, sinon en joies, du moins en une mélancolie douce et paisible, qui peu à peu s'est évaporée sous l'influence de la prière!

L'homme qui ne sait pas prier, ou qui affecte de ne pas vouloir prier, est un sot ou un misérable et je le plains de toute mon âme, parce qu'il ne peut comprendre toute la sublimité du remède que Dieu nous a donné.

Je n'étais probablement pas seul à faire ces réflexions, car Genofsa, se relevant soudain, vint à moi les yeux brillants, le teint animé, et me tendant les deux mains:

— O mon ami, me dit-elle, quelle bonne chose que la prière!

Puis prenant mon bras:

— Je me sens plus forte maintenant, allons visiter tous ces malheureux qui souffrent.

Nous nous dirigeâmes alors vers les cabanons des fous.

Une sorte d'hercule s'offrit à nous pour nous guider.

— Tiens, c'est vous, mademoiselle, dit-il après avoir fixé Genofsa, je vous reconnais bien, vous êtes déjà venue avec le fils de mon amiral; est-il donc malade que je ne le vois pas avec vous?

— M. de Kergall est absent.

— Et mon amiral?

— Il est mort.

— Mille noms d'un sabord! qu'est-ce que vous m'apprenez-là, mon amiral est mort, nom d'une caronade! et je ne le savais pas; ça me rend tout drôle, un si brave homme.

— Ne vous avait-on donc rien dit au sujet du malheureux qui vous était confié?

— Celui du n° 33?

— Oui...

— Le pauvre diable n'a, lui aussi, plus besoin de rien : depuis un mois il a enjambé par-dessus le bord.

— Que dites-vous? s'écria Genofsa en portant la main sur son cœur.

— Depuis le jour de votre visite il se passait quelque chose de drôle chez le pauvre homme, sa folie semblait avoir changé de nature, sans cesse il répétait :

— C'est elle, mon cœur l'a bien reconnue... pauvre enfant... c'est tout le portrait de sa mère...

Puis il passait des jours entiers sans proférer une seule parole. Il restait là, assis sur son lit, ne voulant que personne l'approchât.

— Et comment est-il mort?

— C'est horrible à penser, mais le malheureux s'est laissé mourir de faim sans qu'aucun de nous pût se douter de son funeste projet.

—Savez-vous enfin son nom? demanda Genofsa.

— Non, mademoiselle, mais demandez au directeur, peut-être vous dira-t-il maintenant qui fut ici-bas le n° 33.

Genofsa donna sa bourse au gardien, puis, me saisissant le bras, car elle chancelait, nous sortîmes de l'horrible séjour.

— Connaissiez-vous donc ce malheureux? lui demandai-je.

— Non, pas précisément, car je ne l'ai vu qu'une seule fois, et cependant, depuis ce jour, j'ai sans cesse pensé à lui, car à son aspect j'avais senti vibrer en moi une corde jusqu'alors inconnue, et malgré moi je l'aimais.

En parlant ainsi, nous étions arrivés devant la porte de la direction; je pénétrai dans le bureau et demandai à voir le registre.

Au n° 33, je lus le nom du vicomte de Kersaleun, entré le 25 avril 1837, mort le 5 octobre 186..

Je revins vers Genofsa, et à peine lui eussé-je dit ce nom que je la vis s'affaisser sur elle-même.

De prompts secours l'eurent bien vite rappelée à elle, je la portai dans la voiture et je revins en toute hâte à Paris.

Vainement j'ai voulu l'interroger, elle pleure et ne veut pas s'expliquer.

Par pitié! reviens au plus vite, je ne sais plus où donner de la tête.

A toi, néanmoins, de cœur,

JOANNIC.

Kergall, 27 octobre.

MON CHER JOANNIC,

Ta lettre m'a bouleversé à un tel point, qu'en vérité, je deviens fou. Ma tante est au plus mal, le médecin m'a déclaré qu'elle ne passerait pas la nuit.

Ma tante me fait appeler et j'interromps ma lettre. . . . .

Mon cher Joannic, quel horrible secret elle vient de m'apprendre... ce pauvre fou... ce vicomte de Kersaleun était mon oncle... c'est affreux...

Que je souffre... et je suis obligé de rester ici, mais si mon corps est présent, mon âme est là-bas...

Veille bien, mon cher Joannic.

J'éprouve de furieuses envies de partir sur-le-champ... mais j'entends râler ma pauvre tante, et je n'ose l'abandonner dans cet instant fatal.

Viens à mon aide, mon cher Joannic, et à bientôt, je l'espère.

YANN.

M. de Kernevelan.

Paris.

Tout fini, partirai demain soir, pas un mot à Genofsa, veux la surprendre.

YANN.

Telle était la dépêche que, le même jour, recevait le marquis de Kernevelan.

— Que va-t-il arriver, se dit-il, en se rendant chez la grosse Louise, devenue son conseil.

V

CE QUI SE PASSAIT RUE DE SORBONNE ET RUE DE LA BRUYÈRE PENDANT L'ABSENCE DE M. DE KERGALL.

Ainsi que nous l'avons dit, Genofsa avait su renfermer dans son cœur la douleur immense que lui avait causée le départ de son amant, ce qui ne l'avait pas empêchée, une fois seule, de verser des torrents de larmes.

La pauvre enfant aimait d'un amour infini, et c'est dans la force même de cet amour qu'elle avait su puiser le courage nécessaire pour dissimuler, en présence de M. de Kergall, la souffrance horrible qu'elle endurait.

Elle comprenait, d'ailleurs, que Yann, en s'éloignant, allait accomplir un devoir sacré, et sa raison lui défendait de rien tenter pour l'en empêcher.

N'espérait-elle pas le revoir bientôt? Or, la confiance n'est-elle pas l'accompagnement obligé de

tout fervent amour? Elle se disait que Dieu veille sur les amours chastes et pures; et elle espérait!

Avec quel bonheur elle attendait les lettres de son bien-aimé, et avec quel raffinement de ruse elle en distillait chaque phrase et pour ainsi dire chaque mot.

— Je t'aime! écrivait-il.

— Je t'aime! répondait-elle.

Et tous deux, en chœur, répétaient:

— Nous nous aimons! et toujours nous nous aimerons!!

Sa première joie fut cette fameuse lettre dans laquelle Yann lui donnait son adresse, et la priait de lui répondre.

Elle le fit sur-le-champ et longuement, et plus d'une fois, pendant qu'elle écrivait, des larmes coulèrent sur ce papier qui emportait tout son cœur.

Pendant longtemps ils s'écrivirent régulièrement.

Un jour, elle ne reçut pas la lettre qu'elle attendait; toute la journée elle fut triste, et la nuit ne fut pour elle qu'une longue impatience.

Mais, le lendemain, la lettre ne vint point encore; elle attendait.

Les jours succédèrent aux jours, et pas une lettre n'arriva.

Une douleur immense, infinie, envahit alors son âme, puis une lugubre pensée traversa son esprit.

— C'en est fait, se dit-elle, il ne m'aime plus.

Une sombre tristesse s'empara dès lors de tout son être; le désespoir, un moment, effleura son âme; mais bientôt elle releva la tête, et après une fervente prière à celui qui est la Providence des malheureux, elle s'écria:

— Faites que je l'oublie, mon Dieu, et ne le punissez jamais de son ingratitude.

Elle essaya vainement d'oublier; cet amour avait jeté de trop profondes racines pour qu'elle parvînt à les arracher jamais de son cœur.

Sa tristesse se changea peu à peu en une mélancolie douce, que seule la musique avait le pouvoir de dissiper; aussi s'y livra-t-elle avec une sorte de frénésie.

Malgré le doute qui, chaque jour, devenait une certitude, elle espérait encore.

Quel est donc celui qui, même sur le bord de l'abîme, n'aperçoit point encore un mince reflet de ce météore brillant qui a nom l'Espérance?

C^e^ D'AMEZEUIL.

(La suite au prochain numéro.)

SEMAINE DRAMATIQUE

Après la quinzaine désastreuse qui a signalé les derniers jours du mois d'octobre, les théâtres semblent être sortis de la mauvaise chance qui s'attachait à eux.

Aux Italiens, la reprise d'*Otello* a été sans contredit la meilleure soirée offerte aux dillettanti parisiens par M. Bagier. Mme Pozzoni est une magnifique Desdemona; sa voix est puissante et étendue; pourtant nous lui reprocherons, ainsi qu'à son partenaire, M. Fernando, d'abuser un peu des grands effets. MM. Padita, Giraudet et Veradi complètent un bon ensemble. Voilà le Théâtre-Italien désenguignoné.

Le Théâtre-des-Arts, qui a pris sur le boulevard de Strasbourg la place des Menus-Plaisirs, a eu aussi son succès. Sur cette petite scène où s'ébaudissaient, il y a à peine quelques mois, les femmes et les chansons court-vêtues, le drame et la passion font entendre leur grande voix. La nouvelle pièce de MM. Stapleaux et Crisafulli, l'*Idole*, a été, pour Mme Rousseil, l'occasion d'un long triomphe. Impossible de mieux composer un rôle, c'est le *nec plus ultrà* de l'art dramatique.

Si l'adultère fait les frais de l'*Idole*, les auteurs ont pris le soin de ne pas nous faire assister aux débats du mari et de l'amant. On oublie les fautes en présence de la passion vivante et humaine qui anime les deux coupables. Le dénoûment, qui n'est pas autre chose que la contre-partie de celui d'*Antony*, est saisissant et inattendu.

Mais la pièce ne passe, ici, qu'au second plan. Tout Paris voudra voir et applaudir la grande artiste qui vient de prouver une fois de plus que, pour le génie, il n'y a pas de petits théâtres. Signalons, auprès de Mme Rousseil, M. Esquier, qui rentre à Paris après une absence de quelques années et qui, du premier coup, s'est placé à la tête de nos bons jeunes premiers de drame et de comédie; citons encore M. Paul Clèves, qui joue très-bien un rôle un peu antipathique.

Au Théâtre de Cluny, mardi soir, première représentation des *Héritiers Rabourdin*, comédie en trois actes, de M. Émile Zola. Encore un succès.

L'œuvre nouvelle de l'auteur de *Thérèse Raquin* et de la *Curée* est une comédie humoristique, une sorte de pastiche du théâtre du dix-huitième siècle, habillé à la moderne. Il s'agit ici d'un homme de soixante ans qui, ruiné par ses libéralités, se fait soigner et dorloter par ceux-là qui pensent hériter de la grosse fortune qu'ils lui supposent encore. Mais tout se découvre, et les héritiers se sauvent à toutes jambes. Mais soyez tranquilles, ils n'iront pas loin. L'héritage Rabourdin est la seule raison d'être du crédit des intéressés, et tous reviennent bientôt accabler de leurs caresses le rusé vieillard.

Tous nos compliments à M. Mercier et à Mme Charlotte Raynaud, qui ont enlevé cette comédie avec autant de verve que de talent.

ALPHONSE BARALLE.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye, 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 164 18 Novembre 187

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements . .	10	5

LA BELLE HERBORISTE[1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Les deux hommes prirent des chevaux.

XV

CONTES EN MER (*suite*).

— Vous étiez sans famille?

1. Voir à partir du numéro 155.

— Ma femme est morte le lendemain de la mort de la reine.

— Vous n'aviez pas d'enf nts?

— Si, j'ai une fille.

— Que vous allez revoir ?

— C'est la seule raison qui me fait rentrer en France.

— Comment cela ?

— Sans l'intention de revoir mon enfant, je cinglerais vers l'Angleterre...

— Eh! pas de ça, j'aime pas les habits rouges... si vous partez, descendez-moi...

— N'ayez crainte!... je veux revoir ma fille...

— Et où est-elle?

— Elle doit être à Dieppe.

— Avec tout cela je ne sais seulement pas votre nom.

— Je me nomme Louis Cervenon...

— Cervenon!... je connais un nom comme ça, fit Bizot.

— Officier surveillant à l'argenterie du roi.

— Un servant du tyran, dit tout bas Bizot.

— Hein?

— Rien, je n'ai rien dit!... Nous ne sommes pas tout à fait du même bord, je suis un soldat républicain... mais vous savez, je ne vous en veux pas pour ça. Je me nomme Eustache Bizot, chasseur à pied, 2e bataillon, 1re compagnie... dans la garde du consul...

— Qu'est-ce que c'est que ça, le consul?

— Comment! qu'est-ce que c'est que ça... Mais, d'où sortez-vous?

— Hélas!

— C'est vrai, au fait, que je suis bête... Le premier consul de la République française, c'est mon général, Bonaparte...

— Bonaparte?... fit Cervenon, cherchant, je ne connais pas ce nom.

— Cependant, il est connu...

— Mais la Convention?

— La Convention?

— Oui.

— Fauchée.

— Comment, fauchée?

— Oui, on a coupé le cou a plus de la moitié, répondit Bizot, écrivant l'histoire à sa façon... mais c'est de l'histoire ancienne tout ça; Prussiens, Autrichiens, Russiens et Anglais le connaisssent. Il les a habitués à recevoir des tatouilles.

— Attendez donc... Buonaparte, n'est-ce pas un petit capitaine nommé général après la prise de Toulon?

— C'est ça même... Il a permuté depuis, ajouta en riant Bizot, il est dans les consuls.

— Et l'échafaud de la place de la Révolution?

— Nous n'en sommes plus là.

— Comment, vous n'en êtes plus là?

— Oui, on est tranquille maintenant; pour tuer du monde, nous allons à l'étranger.

— Mais, vous-même, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez été enfermé comme royaliste?

— Oui!

— Eh! comment se fait-il que vous vous disiez garde de la République?

— Est-ce que je le sais moi-même?

— Vous n'aviez pas de relations avec nos princes?

— Je leur ai envoyé des coups de fusil en 93, quand ils avaient pris du service dans les armées étrangères.

— Depuis, peut-être avez-vous aidé à servir la cause?

— Mais bien au contraire!

— Comment! bien au contraire?

— Oui, je peux vous dire ça, c'était pas une affaire politique, je vous le répète, je suis Français... soit curé qui voudra, je suis de la paroisse.

— Je vous comprends.

— Eh bien! je n'aimais pas un coquin de la plus belle eau qui sert soi-disant les princes.

— Ah! ah!

— J'étais chargé de donner sur lui quelques renseignements.

— Et?

— Et je les donne... et c'est moi qu'on arrête.

— Quel était cet homme?

— Un mauvais diable nommé Friquet.

— Friquet! fit Cervenon en se redressant.

XVI

DEUXIÈME CONTE A BORD.

En voyant le mouvement de son compagnon, lorsqu'il avait prononcé ce nom, Bizot demanda:

— Est-ce que vous le connaissez?

— Non, c'est le même nom, mais ce ne peut être celui-là. Ne m'avez-vous pas dit que c'était à Paris?

— Oui.

— Ce n'est pas le même.

— L'homme que j'aurais voulu ne jamais connaître se nomme Jacques Friquet...

— C'est le même prénom.

— Il demeure à Paris, rue Canette, 4.

— Ce n'est plus cela... Et que fait-il?

— Du mal, c'est le seul métier que je lui connaisse.

— Ce n'est assurément pas le même. Jacques Friquet était, il y a huit ans, avoué à Dieppe.

— Mais si, c'est bien ça.

— Comment?

— Mais oui, il était avoué à Dieppe... Je me rappelle, c'est là que M. Trumeau l'allait voir... Vous connaissez Trumeau, alors?

— Du tout.

— Ah!... eh bien! c'est ce gueux-là qui est la cause de tout.

— Vous vous servez d'expressions sévères.

— Gueux!... mais c'est-à-dire que je le flatte.

— L'homme dont je vous parle est un honnête homme.

— Si c'était vrai, ça ne serait pas le même... mais vous vous trompez, c'est maître Friquet, ancien avoué, un grand garçon, d'une quarantaine d'années, portant des lunettes.

— Oui.

— Eh bien! c'est le dernier gredin de la terre.

— Que vous a-t-il fait, enfin?

— Ce qu'il m'a fait?... est-ce que je le sais? C'est justement pour ça, la canaille, c'est que je n'en sais rien.

— Avant de l'injurier ainsi, vous devriez vous assurer qu'il mérite vos injures.

— Je sais qu'il mérite autre chose qu'il aura.

Et, en disant ces mots, Bizot montrait le poing au vide.

— Friquet est royaliste, vous êtes républicain, et, pour une cause absolument politique, vous avez été victime de son adresse; il n'y a pas là le fait d'un malhonnête homme, il n'y a que l'adresse du partisan.

— Comment arrangez-vous ça, vous? de l'adresse! D'abord, il est royaliste, comme il était avoué, pour gagner de l'argent.

— Mais ne me disiez-vous pas que vous aviez mission d'avoir des renseignements sur lui?

— Oui.

— Dans le but de servir à son arrestation?

— Oui.

— Eh bien! mais, il me semble qu'il n'a été qu'adroit en vous faisant prendre à sa place.

— Vous appelez ça adroit, vous?

— Certainement.

— Mais puisque je vous dis que c'est un coquin.

— C'est un mot dont on se sert trop facilement pour se qualifier entre gens de partis différents.

—Je suis du parti des honnêtes gens; vous avez beau vouloir placer de la politique là-dedans, il n'y en a pas.

— Soit. En somme, il n'est pas arrêté.

— Non, le misérable.

— Et savez-vous où il réside?

— Est-ce que l'on sait, ces gens-là!

— Je vous en prie, faites taire votre haine et répondez-moi tranquillement.

Depuis que le nom de Friquet avait été prononcé, Cervenon cherchait à se renseigner sur lui en questionnant Bizot dans un sens que celui-ci faisait dévier sans cesse en revenant toujours à ses récriminations.

Cette fois, c'est suppliant qu'il avait demandé des réponses plus calmes, et Bizot tout étonné lui dit :

— Que voulez-vous savoir?

— Vous connaissiez Jacques intimement?

— Non, mais j'allais tous les jours dans une maison où il était intime.

— Vous le voyiez quelquefois, enfin?

— J'ai dîné avec lui trois jours avant mon arrestation.

— Alors, vous devez avoir vu avec lui une jeune fille?

Bizot devint plus bruyant encore que quelques minutes avant.

— Vous la connaissez aussi, celle-là, fit-il, la gueuse...

— Malheureux! fit Cervenon menaçant, taisez-vous!

A l'accent, au ton dont ces mots furent dits, la voix s'éteignit sur la bouche de Bizot, qui regarda étonné celui qui lui parlait.

— Vous avez vu cette enfant!

— Marie-Reine?

— Quelle Marie-Reine?

— La fille qui est la maîtresse de Friquet, quoi! sa complice.

Cervenon était livide.

— Eh bien! c'est cette Marie-Reine Chantal...

L'homme respira bruyamment.

— Ce n'est pas de cette femme que je vous parle... Mon Dieu, que j'ai eu peur et comme j'étais prêt à dire comme vous... Pauvre Jacques...

— De quelle fille parlez-vous, alors?

— Au reste, il doit l'avoir mise dans un couvent; c'est une demoiselle maintenant; il ne pouvait la garder avec lui.

— Mais de qui parlez-vous donc?

— Je parle d'une jeune fille que je lui confiai, quelques jours avant mon expédition, et qu'il devait placer dans une famille de ses amis, où était une jeune fille ayant presque l'âge de ma fille.

— De votre fille?

— Oui, ma fille, Marie-Antoinette Cervenon.

— C'est ça; je me disais : Je connais ce nom-là!...

— Vous la connaissez?

— Non, j'en aurai entendu parler...

— Oh! mon Dieu! qu'en disait-on? je vous en prie, souvenez-vous... où est-elle?

— Ah! je me souviens : en l'an II, il l'amena chez Trumeau; c'est ça, elle avait seize ans...

— Oui, oui, une grande fille, blonde et rose...

— Ah! mon Dieu! fit Bizot, prenant sa tête dans ses mains... c'est votre fille?...

— Vous m'épouvantez, qu'y a-t-il?

XVII

CONTES A BORD.

Bizot, comme terrifié par le souvenir, n'osait plus dire un mot, et Cervenon, anxieux, le regardait, cherchant à interpréter la cause de ce changement subit dans l'allure de son compagnon.

— C'était votre fille? reprit Bizot.

— Mais parlez, qu'y a-t-il? Vous m'épouvantez.

— Il y a un grand malheur.

— Elle est morte?

Et le visage du malheureux était effrayant à voir.

Bizot ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Cervenon, de quoi me punissez-vous donc?

Et s'agenouillant dans le bateau, il pria. Se redressant, il demanda à Bizot :

— Quand est morte la pauvre enfant?

— Oh! il y a bien longtemps; quelques semaines après son arrivée.

— Comment! mais elle était forte, pleine de santé?

— Oui, et elle est morte en un jour.

— Elle a été mal soignée?

— Oui... peut-être...

La singulière façon dont Bizot dit ces mots fit que Cervenon le regarda fixement et lui dit :

— Vous me cachez quelque chose.

Bizot ne répondit pas.

— Dites-moi comment elle est morte... où...

— Je n'étais pas là à cette époque.

— Mais puisque vous savez...

— Oui, une lettre...

Bizot était très-embarrassé, il voulait parler et il craignait d'en trop dire; au contraire, Cervenon, calme sous le nouveau coup qui le frappait, le regardait suppliant, essuyant parfois deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

— Ecoutez-moi, mon ami, nous n'avons pas à nous occuper du bateau. Un heureux hasard fait que vous savez tout ce qui m'intéresse le plus au monde, venez près de moi, asseyez-vous et, je vous en prie, contez-moi tout, tout ce que vous savez.

— Quelles que soient les accusations que je porterai?

— Des accusations... fit Cervenon étonné. Il faut tout me dire, tout, entendez-vous bien... Je croyais n'avoir qu'à pleurer ma fille; si je dois la venger, parlez.

— Eh bien! écoutez-moi; je vais reprendre ça de haut.

— Oui.

Cervenon tenait la barre du gouvernail, Bizot vint s'asseoir près de lui, et il commença.

— Je dois d'abord vous dire que depuis vingt ans au moins je connais les Trumeau.

— Qu'est-ce que les Trumeau?

— Trumeau, c'est un épicier de la place Saint-Michel, un brave homme, l'ami de ce Friquet. Trumeau a deux filles; c'est chez lui que votre fille fut amenée.

— Ah!

— A l'époque, madame Trumeau existait.

— C'était une honnête famille?

— Pour ça, pas un mot à dire... et la preuve, la voici : ma mère était une grande amie de madame Trumeau.

L'expression avec laquelle Bizot dit naïvement ces mots fit que Cervenon lui prit la main et la pressa en lui disant :

— Continuez.

— Ma pauvre mère avait vu la petite Rosalie haute comme ça, et toujours elle avait dit : Ça fera une femme pour mon fils. C'est ce qui arriva.

— Vous êtes marié?

— Non, attendez. En 93, lorsque les enrôlements volontaires furent décrétés pour répondre à l'invasion, je m'engageai. J'allai dire adieu à la famille Trumeau. Rosalie, c'est la fille de Trumeau, était en larmes. Elle me dit :

« — Alors, ce que vous aviez promis n'est plus?

« — Comment, que je lui dis, plus que jamais.

« — Mais vous partez!

« — Ecoutez, que je lui dis, mam'selle Rosalie, les affaires ne vont pas, nous sommes tous malheureux comme des pierres; je ne suis pas utile à maman, au contraire, je lui suis à charge. Je suis trop jeune pour me marier, lui amener ma femme et lui dire : « Maman, repose-toi, nous sommes là. » Dans trois, quatre ans, je reviendrai, et alors je vous dirai :

« — Mamzelle Rosalie, me voilà, voulez-vous de moi?

« — Je vous dirai oui, qu'elle me dit.

« — Topez là, qu'elle fait... Je peux dire ça, est-ce pas? »

« Ça ne me semblait pas assez; je lui dis : « Embrassons-nous... » Ça ne fut pas long... Donc, nous nous aimons. Nous étions tout en larmes.

« — Alors, que je lui dis, c'est juré, vous m'attendez?

« — Sur Dieu, » me fit-elle tout bas... car il était défendu d'en parler, à cette époque-là.

« — Eh bien! que je lui répondis, ça y est... que je crève comme un chien si je mens... »

« C'était donc une affaire entendue, nous étions fiancés, nos parents acceptaient, et, avec leur permission, on se promit de s'écrire. Je partis; j'étais en Italie, dans les Alpes, je m'en souviens comme d'aujourd'hui, nous avions été battus et repoussés en voulant prendre Saorgio, lorsque, le soir, blessé, à l'ambulance, je reçus une lettre d'elle. Cette lettre me disait qu'elle s'ennuyait à mourir, mais que, heureusement, un ami de son père lui annonçait la venue prochaine d'une jeune fille, à peu près de son âge, qui viendrait rester longtemps chez eux, car le père était un émigré. Cette jeune fille se nommait Marie-Jeanne Cervenon... »

— Ma fille! dit Cervenon... achevez.

XVIII

SAUVÉS!

Bizot continua :

— C'était en hiver; envoyé dans les Vosges, notre régiment rejoignit l'armée de Hoche. J'assistais à la bataille de Wissembourg, une jolie bataille, mon petit; les Autrichiens avaient chaud, c'est pour ça que nous les avons fait baigner un peu dans le Rhin, et il ne faisait pas chaud, ce jour-là...

Comme Cervenon ne pouvait réprimer des signes d'impatience, Bizot continua :

— Je vous dis ça pour vous expliquer que je fus deux grands mois sans recevoir de lettres; enfin, un jour, je reçus une lettre de Rosalie, dans laquelle elle me disait que l'ami de son père était arrivé à Paris, et qu'on lui avait proposé une chambre. Elle me dit que cet homme se nommait Jacques Friquet; qu'il était avoué à Dieppe; que, sous des dehors de séminariste, il cachait la plus fougueuse et la plus honteuse nature; qu'elle avait

été obligée de se plaindre à sa mère des tentatives indignes de cet homme. Sa mère avait parlé à Friquet, et, de ce jour, il s'était tourné vers sa jeune amie Jeanne.

— Que me dites-vous là ? fit Cervenon, blème.

— Sur ce que j'ai de plus sacré au monde, la vérité, rien que la vérité.

Cervenon respira bruyamment, appuya sa main sur sa poitrine comme pour la comprimer, et dit d'une voix sourde :

— Continuez, mon ami.

— Lasse des obsessions de cet homme, Jeanne avait tout dit à Rosalie, et lui demandait ce qu'elle avait à faire. Rosalie lui conseilla ce qu'elle avait fait elle-même, de tout dire à Trumeau... Jeanne lui dit qu'avant de faire du scandale, elle allait prévenir Friquet que, s'il continuait, elle dirait à Trumeau de l'en débarrasser.

— Alors ? demanda Cervenon.

— La lettre finissait, autant que je m'en puis rappeler, par cela et par une phrase où la chère amie me disait : « Vous voyez, Eustache, combien votre présence nous serait utile en nous débarrassant de ce misérable, pour lequel, je ne sais pourquoi, mon père a la plus profonde sympathie. » Cette lettre, vous le pensez bien, me tourmentait; qu'allaient devenir ces deux jeunes filles que ce misérable guettait... Hélas ! je le sus trop tôt.

Cervenon regarda fixement Bizot; celui-ci comprit, et, regardant, répondit :

— Sur ma part de salut, je souhaite que vous ayez la preuve du contraire de ce que je vais vous dire.

— Parlez...

— C'était au commencement de la campagne... je m'en souviens, que je reçus l'autre lettre de Rosalie.

— Elle vous disait ?

— Elle me disait que Jeanne Cervenon était venue la trouver un soir dans sa chambre, et qu'elle lui avait raconté que, deux heures avant, Friquet était monté chez elle, qu'épouvantée de se trouver seule avec cet homme, elle avait appelé son père, et que le misérable lui avait dit :

« — Depuis longtemps il est mort, et tu m'appartiens tout entière.

« A la menace formelle de Jeanne de tout dire le lendemain à Trumeau, il lui avait répondu :

« — Tu fais bien de me prévenir...

« Rosalie conseilla à son amie de ne pas attendre plus longtemps, et de tout dire à son père le soir même. Ce soir, Trumeau passa la soirée avec Friquet, ne rentra que fort tard... Le lendemain, on trouva Jeanne morte au pied de son lit...

— Morte !...

Et le malheureux, désespéré, ne pouvait contenir ses larmes; il demanda :

— Et qu'advint-il ?

— La lettre me disait qu'un chirurgien appelé, et ayant trouvé le cadavre au pied du lit, ayant remarqué la contraction des muscles, avait déclaré simplement que la mort n'était pas ordinaire; sur le conseil de Friquet, on avait néanmoins inhumé Jeanne sans autres constatations.

Cervenon pleurait, Bizot continua :

— Enfin Rosalie ajoutait : « Pour moi, je ne puis voir cet homme; je suis convaincue qu'il a assassiné mon amie... »

Bizot regarda le malheureux auquel il venait de faire la terrible révélation. Livide, les joues mouillées de larmes, les yeux fiévreux, sa main crispée tenait la barre du gouvernail.

— Je vois des voiles là-bas, fit-il, tirez vos lignes et feignez d'être occupé à les préparer.

Toute la journée et toute la nuit se passa sans dire une autre parole.

Le soir seulement du deuxième jour, éreintés, affamés, les deux hommes abordèrent au-dessus de Roscoff dans l'île de Basth.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, Bizot dit :

— J'ai faim.

— Venez, fit Cervenon, nous allons manger.

— Mais, de l'argent ? demanda Bizot.

Cervenon détacha la corde qui lui servait de ceinture, et la coupant, il en tira quatre louis d'or.

Le fiancé de Rosalie fut ébahi, mais heureux ! Ils ne trouvèrent dans l'île que du pain noir. Bizot voulait gagner au plus tôt Roscoff.

— Non ! dit Cervenon, les gardes-côtes sont là le soir, demain au jour nous ne donnerons aucun soupçon.

Ils couchèrent dans l'île. Le lendemain, ils abordèrent à Roscoff. Là, ils abandonnèrent le bâteau, deux heures après ils étaient à Saint-Pol-de-Léon.

Cervenon avait là un ami chez lequel ils reçurent l'hospitalité.

Reposés, transformés par un habillement neuf, les deux hommes prirent des chevaux.

— Où allons-nous ? demanda Bizot.

— Que vous importe ? dit Cervenon, attachez-vous à moi.

— Au fait, vous m'avez sauvé, je vous appartiens.

— Vous avez un ami.

Et il pressa la main de Bizot.

— Nous allons à Paris ?

— Nous allons nous venger.

TROISIÈME PARTIE.

I

AUX MADELONNETTES.

Le 12 ventôse, c'est-à-dire le 3 mars, un homme de vingt-cinq à trente ans suivait la rue du Temple, mince et long comme une gaule, enveloppé

d'un long manteau, sous lequel apparaissaient deux pieds immenses. Il était étrange; ses yeux étaient abrités par d'immenses lunettes. Malgré le froid très-intense ce jour, l'homme retirait parfois son chapeau pour essuyer son crâne chauve ruisselant de sueur. La cervelle chauffait son coffre osseux, sous l'empire d'une idée tenace.

Arrivé à la hauteur de la rue de la Corderie, l'homme s'arrêta et s'assit quelques minutes au pied de la statue du couvent du Temple. Là, à la lueur du réverbère qui pendait entre la rue du Temple et la rue Phélippeaux, il relut quelques papiers qu'il tira de ses poches.

Les mains de cet homme étaient extraordinairement longues et maigres; une seule aurait pu couvrir le masque de l'individu, dont la tête était relativement toute petite.

Ayant consulté ses papiers, l'homme se leva et remonta la rue jusqu'au marché du Temple; là il tourna à sa gauche et entra rue Fontaine; quelques minutes après, il frappait au guichet de la prison des Madelonnettes.

On ouvrit; l'homme entra.

— Que voulez-vous? dit le guichetier.

L'homme montra le papier qu'il avait préparé; l'ayant lu, le guichetier s'inclina respectueusement et dit :

— Veuillez m'attendre une minute, monsieur, je vais prévenir le directeur.

— Bien. En attendant, montrez-moi le livre d'écrou.

Le guichetier tira le livre demandé d'un casier et l'ouvrit devant l'homme, qui s'assit et le feuilleta.

Le guichetier partit pour prévenir le directeur.

L'homme lisait sur le registre.

Quelques minutes après, le directeur faisait introduire chez lui celui qui l'avait demandé.

— J'ai vu l'ordre que vous avez remis au guichetier, et suis prêt à me mettre à votre disposition.

— D'abord, monsieur le directeur, je vais vous remettre les pièces; veuillez en prendre connaissance.

Le directeur lut :

« Vu la déclaration affirmative du jury, après avoir eu sous les yeux les procès-verbaux et les pièces, je requiers qu'en conformité des articles 256 et 262 de la loi du 3 brumaire an IV, qu'il soit donné ordonnance de prise de corps contre les accusés et qu'ils soient sur-le-champ transférés et écroués en maison de justice.

« A Paris, au Palais-de-Justice, 12 ventôse an XI.

« Vu pareillement le réquisitoire ci-dessus, ordonnons, en vertu des articles ci-dessus dits, que Marie-Reine-Françoise Chantal Lavandière, âgée de vingt-trois ans, couturière, native de Dieppe, département de la Seine-Inférieure, demeurant place Saint-Michel, n° 107, taille de 1 mètre 66 centimètres, visage ovale, nez aquilin, cheveux et sourcils châtains, yeux bleus, front petit, menton rond, bouche moyenne, détenue en la maison d'arrêt des Madelonnettes, sera prise au corps, transférée et conduite en la maison de justice près le tribunal criminel du département de la Seine, sur les registres de laquelle elle sera écrouée et recommandée.

« Mandons aux huissiers du tribunal mettre à exécution la présente ordonnance dont sera donné copie à la susnommée, et qui sera notifiée, tant à la préfecture de police qu'à la mairie de l'arrondissement du domicile de l'accusée.

« Fait à Paris, au Palais-de-Justice, le 12 ventôse de l'an XI de la République française. Signé Lebeau, et scellé. »

— Monsieur, dit le directeur, après avoir lu, je suis prêt à vous livrer la prisonnière.

— Ce n'est pas, monsieur, seulement ce que je viens vous demander.

— Parlez, monsieur.

— Le crime que nous avons à instruire est fort mystérieux, et les voies ordinaires employées jusqu'à ce jour n'ont rien produit; je veux procéder autrement.

— Je suis à vos ordres.

— Vous avez vu les pouvoirs qui me sont donnés par M. le préfet Dubois?

— J'ai lu.

— Je crois, pour arriver à la vérité, devoir impressionner vivement l'accusée.

— Ce n'est pas inutile.

— Je désire passer cette nuit à la prison.

— Je suis à vos ordres.

— Je voudrais que vous mettiez à ma disposition une chambre dans laquelle je pourrais procéder à l'interrogatoire.

— Mon cabinet est à votre disposition.

— Je désire une pièce non ordinairement affectée à cet usage, qui étonne l'accusée... en outre, je la désire isolée, me réservant, par des moyens à moi, d'arracher à l'accusée tous les aveux nécessaires.

Le directeur pensa quelques minutes et dit :

— Si vous voulez me suivre, je vais vous montrer ce que vous désirez.

L'homme se leva et suivit le directeur.

Ils sortirent du corps de bâtiment de la direction, traversèrent la cour et entrèrent dans un pavillon, relié alors par un couloir aux cellules des prisonniers au secret.

Là, le directeur ouvrit la porte d'une pièce assez grande, éclairée par une seule fenêtre, qui prenait jour sur une cour intérieure. Cette chambre avait pour tous meubles, un fauteuil, un bureau et deux tabourets. Le mur, peint en gris, était complétement nu; dans l'angle, seulement, et un peu au-dessus du bureau, pendait un Christ de plâtre.

— Cette chambre vous convient-elle? demanda le directeur.

— Absolument.

— Désirez-vous autre chose ?

L'homme retira son manteau, s'assit devant le bureau et tira d'une poche un volumineux dossier.

— J'ai tout ce qu'il me faut, reprit-il. Quelle heure est-il?

— Presque dix heures.

— Les prisonniers sont couchés ?

— Oh ! depuis deux heures.

— Très-bien... J'aime mieux cela.

— Que désirez-vous maintenant? Voulez-vous plus de lumière?

— Au contraire, cette lanterne est tout à fait ce qu'il me faut.

— Avez-vous des ordres à me donner?

— Veuillez faire promptement éveiller la fille Chantal-Lavandière en la pressant, et me l'amener... brutalement.

— Brutalement? demanda le directeur de la prison, s'étonnant d'une recommandation sur un sujet qui faisait partie des habitudes de la maison.

— Je dis que vous exagériez votre sévérité de façon à troubler, intimider l'accusée.

— Ah! je comprends... C'est tout?

— Absolument, monsieur le directeur, je vous remercie ; mais veuillez maintenant mettre deux guichetiers à ma disposition, et retournez chez vous sans vous occuper de moi.

— Ne vous reverrai-je pas ?

— Non, je serai parti avant votre lever.

— C'est un ordre?

— C'est un ordre.

Le directeur salua et se retira ; deux minutes après, deux guichetiers entraient ; ils venaient, sur l'ordre de leur directeur, se mettre à la disposition de l'inconnu.

Celui-ci dit :

— Que l'un de vous aille chercher et m'amène le numéro 54. Dès que cette fille sera ici, vous sortirez et resterez dans la pièce qui précède. Les guichetiers s'inclinèrent et sortirent.

Resté seul, l'homme essuya son crâne, puis, s'accoudant sur le bureau, le menton dans la paume de la main, se mordillant les ongles, il songea.

Les guichetiers amenèrent Marie-Reine.

Les six semaines de détention l'avaient peu changée. Excessivement belle, un peu pâlie, son grand œil bleu cherchait, inquiet, sur la figure des guichetiers, le motif de son réveil. A peine vêtue, la merveilleuse beauté de Marie-Reine se révélait splendidement; elle n'avait qu'un seul jupon étroit et en fourrure, qu'on appelait à la grecque ; sa chemise en toile bise tombait en plis droits sur ses hanches.

L'homme avait changé de position ; il avait plongé son front dans sa main, et, à travers ses doigts écartés, il admirait la superbe créature. Sans bouger, il dit aux guichetiers :

— Retirez-vous.

Les guichetiers obéirent. Marie-Reine, en entendant cette voix, avait levé la tête, cherchant à voir celui qui lui parlait ; mais celui-ci ne bronchait pas, et la lueur rouge de la lanterne n'éclairait qu'un crâne luisant ; la main cachait le visage.

Marie-Reine regarda autour d'elle; cette chambre à peine éclairée, cette lanterne , cet homme silencieux, lui glacèrent le sang; elle frissonna, elle avait peur.

Sans lever la tête, l'homme dit :

— Avancez près de moi, Marie-Reine, asseyez-vous sur la chaise qui est près de mon bureau.

La fille fronçait les sourcils et tendait l'oreille, cherchant à se souvenir de cette voix, qu'assurément elle n'entendait pas pour la première fois. Elle obéit et vint s'asseoir près de l'homme. Celui-ci, quittant sa posture, fouilla dans les paperasses qu'il avait devant lui.

Marie-Reine cherchait vainement à voir son visage : la tête penchée assurément avec intention au-dessus du rayon lumineux de la lanterne était complétement dans l'ombre. Tout en fouillant dans ses papiers, l'homme dit :

— Déjà vous avez été interrogée, chaque fois vous avez répondu par des dénégations; l'homme avec lequel vous êtes accusée, en apprenant votre dénonciation, car vous avez déclaré qu'il était criminel, a enfin déclaré que l'amour qu'il avait pour vous l'avait obligé à se taire jusqu'à ce jour; mais, apprenant vos aveux, il n'a plus hésité et a déclaré que seule vous aviez intérêt à commettre ce crime, que seule vous en étiez coupable.

En disant ces derniers mots, l'homme releva la tête ; il avait ôté ses lunettes, son visage était en plein dans le rayon rouge de la lanterne.

Marie-Reine fit doucement :

— Ah!

Elle l'avait reconnu.

II

ENTRE LOUPS.

L'homme qui interrogeait Marie-Reine était Frelin, l'agent qui accompagnait le commissaire le jour de la perquisition chez Trumeau. N'ayant plus ses lunettes, Frelin n'était plus le même : les lèvres minces en pincées, le nez fin un peu long, le front haut se perdant dans la calvitie, il avait le visage austère, l'air ascétique, n'eût été la flamme de ses yeux noirs et petits.

Frelin continua :

— Marie-Reine, dans une déposition dont vous ignorez la source, j'ai appris qu'un jour vous avez traîné la jeune Marie Trumeau par les cheveux, parce qu'elle s'était opposée à des violences que vous exerciez sur Rosalie. Ce jour, vous vous êtes écriée, en montrant le poing à cette dernière : « Tu passeras par mes mains. »

— C'est faux!

— Le mariage prochain de Rosalie Trumeau détruisait tous vos projets. Trumeau, obligé de rendre des comptes, trouvait à peine la somme suffisante pour acquitter ceux de sa fille... Il était ruiné et vous de même.

— Je n'ai rien demandé à Trumeau. Si, ainsi que vous le semblez dire, j'avais pris de l'argent,

je serais dans une autre position que celle dans laquelle je suis.

— Vous avez de l'argent placé, nous le savons.

— C'est faux!

— Votre argent passait toujours entre les mains d'un avoué de Dieppe.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire qu'au delà de ces accusations partielles, qu'au delà des révélations de Trumeau, au-dessus de vos dénégations, j'ai passé les six semaines qui viennent de s'écouler à la recherche de la vérité... Je sais tout.

Marie-Reine haussa les épaules. Frelin la regarda fixement; elle soutint le regard; alors, se penchant vers elle, lui prenant le poignet pour l'attirer près de lui, Frelin lui dit:

— Je sais que vous êtes deux coupables...

— Trumeau est seul coupable, fit Marie-Reine, haussant encore les épaules.

— Je ne vous parle pas de Trumeau, vous êtes deux coupables.

L'œil interrogateur de la fille se fixa sur l'agent comme pour lui demander:

— Que voulez-vous dire?

Celui-ci, l'attirant encore plus près de lui, dit:

— Votre complice est votre amant, il se nomme Friquet.

Marie-Reine pâlit en entendant ce nom.

— Depuis que, conduite par cet homme chez Trumeau, vous avez vu que vous aviez contre vos plans les deux filles du malheureux, vous les avez condamnées. Tremblant devant un crime aussi atroce, vous avez espéré, par votre conduite, arracher des mains de Trumeau tout ce qu'il avait. Vous avez espéré par votre conduite obliger Rosalie à quitter le toit paternel... Vos plans échouant, la jeune fille allant se marier, votre complice vous a dit: l'heure est venue, et vous vous êtes levée alors, et vous avez obéi.

— C'est faux.

— Vous avez volé Trumeau.

— C'est faux.

— Vous avez assassiné Rosalie.

— C'est faux, c'est faux.

— Voici la preuve...

En disant ces mots, Frelin montra à Marie-Reine une lettre.

— La reconnaissez-vous?

L'œil fixe, sentant bien qu'elle était perdue, la fille baissa la tête, Frelin lui montrait une lettre écrite tout entière de sa main et dans laquelle elle racontait le crime. La lettre avait été adressée à M. Jacquy, poste restante, à Londres... elle avait été seulement au bureau du quartier où Frelin aux aguets l'avait saisie.

— Eh bien! reprit Frelin, voyez-vous clairement votre situation? Demain, j'en ai l'ordre, je vous transfère à la Conciergerie. Là, je remets au procureur de la République cette lettre et mes rapports, Trumeau est élargi, votre jugement commence et la condamnation est certaine.

— Eh bien! fit-elle en relevant la tête, j'ai su tuer, je saurai mourir.

Pendant quelques instants, Frelin l'admira.

— Marie-Reine, je ne viens pas vous parler de mourir.

— Que me voulez-vous?

— Les preuves réelles les voici... c'est moi qui les ai.

— Demain vous irez les livrer au parquet.

— Peut-être!

— Comment, peut-être?

— Oui, cela dépend de vous.

— Parlez.

— Voici franchement mon but... Mon corps et mon âme, mon être, enfin, n'agit que sous deux puissances: l'ambition d'abord, l'amour ensuite... J'adore le métier que je fais, et mon ambition est d'en être le chef et le révélateur. Il faut que je trouve un homme que, depuis quatre ans, tous les agents ont vainement cherché, un homme qui est de toutes les conspirations depuis la machine infernale de la rue Saint-Nicaise. C'est un agent subalterne, mais un agent terrible, qui d'en bas tient tout entre ses mains. Ayant cet homme, nous les avons tous. Vous me comprenez?...

— Non, fit naïvement Marie-Reine.

— Vous, je vous connais; vous avez eu dans votre vie un grand amour, grand surtout de son honnêteté; cet amour ne vous a donné que le malheur et le mépris; de ce jour, vous n'aimez plus, vous vivez cherchant seulement le bonheur matériel, l'argent, prête à tromper n'importe qui si vous devez y gagner... Vos affections les plus fortes s'écroulent devant vos désirs.

— Je ne comprends plus du tout.

— Vous allez me comprendre.

Frelin se rapprocha de Marie-Reine et lui dit d'une voix sourde, comme s'il craignait d'être entendu par d'autres que par elle:

— Le crime monstrueux duquel vous êtes accusée aura son dénoûment ces jours-ci devant la cour d'assises. Le crime est flagrant, votre culpabilité est incontestable, et vous n'aurez à compter sur le bénéfice d'aucune circonstance atténuante: bref, vous serez condamnée, et condamnée à mort.

Une sueur froide mouilla le front de la jeune fille; elle sentit en elle comme une glaciale infiltration.

Frelin continua:

— Et cependant, tout ce qui a été avoué ou déclaré par les uns et par les autres est insuffisant à votre condamnation. En somme, votre condamnasion est là.

Et Frelin montra les papiers qu'il avait devant lui.

— C'est de moi que dépend aujourd'hui votre vie ou votre mort .. Me comprenez-vous, cette fois?

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)



UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT (1)

PREMIÈRE PARTIE.

I

A l'époque où commence ce récit, en 185..., Charles Cremesse était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une tournure élégante, et dont le regard et le sourire avaient une expression très-vive de bonté et même de jeunesse. Architecte distingué, il avait longtemps végété et n'avait acquis que depuis peu la récompense d'une longue dépense de labeur et de talent. Comme plus d'un de ses confrères, il avait rencontré la fortune dans la création du nouveau Paris; mais, depuis, il avait fait ce que ses amis appelèrent tout d'abord sa première folie : il s'était marié.

A cinquante ans, passe encore de bâtir, surtout si l'on est architecte; mais si l'on se marie, on doit mettre à profit son expérience : l'erreur est terrible et irréparable. Or, Cremesse s'était trompé. Cette union, cependant, n'avait pas été le résultat d'un caprice, mais bien la satisfaction d'un rêve auquel la pauvreté avait longtemps rogné les ailes, d'une ambition de cœur trop longtemps contenue. Se trouvant assuré contre la gêne, se sentant encore plein d'une vigueur dont peut-être il s'exagérait l'avenir, il tenta, un peu tard, de se créer un intérieur, une famille.

Son passé sans tache, sa jolie position de fortune, son caractère sympathique lui permettaient le plus heureux choix, mais à cette condition qu'il ne recherchât point, à cinquante ans, la femme qu'il avait rêvée à trente... et il n'y prit garde.

(1) Reproduction autorisée pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de lettres.

Marie avait dix-sept ans à peine; c'était la plus jolie et la plus dangereuse personne que l'on puisse imaginer, une femme née et formée pour le plaisir et dont tout l'être semblait respirer la passion. Vanter le feu de ses grands yeux, l'éclat de son teint et la grâce délicate de ses traits ne serait rien dire de sa beauté ou n'en donner qu'une idée fausse, si l'on n'insistait sur certain cachet de sensualité vulgaire qui gâtait un peu tout cela et qui avait échappé à Cremesse.

Un matin du mois d'avril, vers neuf heures, la femme de chambre de Marie entra chez sa maîtresse. Cremesse était sorti depuis longtemps déjà; Marie sommeillait, penchée au bord du lit, du sommeil calme et profond des enfants.

La camériste, une lettre à la main, s'arrêta un instant devant elle, hésitant, puis, réflexion faite, posa la lettre sur la table de nuit, et, n'osant prendre sur elle de réveiller sa maîtresse, en chargea les rayons du soleil matinal. Elle tira les grands rideaux des fenêtres et s'éloigna.

Bientôt, en effet, Marie ouvrit les yeux. Inquiète, elle chercha d'où venait cette lumière insolite, jusqu'à ce que son regard, ramené de la fenêtre éblouissante au bord de son oreiller, rencontrât sur la table la lettre qui l'attendait.

Elle la saisit d'une main avide, la parcourut, la dévora, et, à plusieurs reprises, la porta à ses lèvres; puis retomba sur l'oreiller et, de nouveau, reprit sa lecture, les yeux mi-clos, l'air souriant et heureux.

Voici cette lettre dans sa brutale naïveté. Son style, à la fois emphatique et vulgaire, en apprendra plus sur le caractère de son auteur que l'analyse que nous pourrions en faire nous-même :

« Je vais donc te revoir, Marie bien-aimée. Je désespérais, je mourais, tu me rends à la vie. Combien je me repens, à cette heure, d'avoir douté de toi ! Après avoir été sacrifié, j'ai pu me croire oublié. Je ne comprenais pas toutes les servitudes qui sont les besoins nouveaux de ta vie, les scrupules qu'il te fallait vaincre, les mille empêchements créés par la surveillance jalouse d'un vieillard. La douleur rend impatient et injuste. Je désespérais de toi à la veille même de recevoir la meilleure preuve de ton amour. Ce passé n'est donc pas mort, cette première jeunesse où nous pouvions nous jurer de nous aimer toute la vie. Ne pouvant venir à moi, tu consens à me recevoir. Oh! merci, Marie, c'est du dévouement, c'est du sacrifice! Cependant, je ne puis te le cacher, j'aurais préféré te revoir dans le milieu d'autrefois. Je tremble à la pensée de me trouver au sein du luxe dont il t'entoure. Tu n'as pas oublié l'humble logis de ta grand'mère, à Montmartre ! Te souviens-tu de cette matinée de mai où, te sachant seule, j'entrai pour t'apporter des roses? Je te voudrais demain telle que tu étais ce jour-là. Mais j'ai bien peur que nous ne nous trouvions changés et que nous ne causions pas aussi tranquillement que jadis. Le temps nous est bien étroitement mesuré : une heure!... C'est à peine le temps d'un long baiser.

A demain et à toujours.

LUCIEN LORIOL. »

Marie, qui avait saisi cette lettre avec avidité et l'avait dévorée, — chose étrange, mais qui montre l'inconstance et la rapidité de ses impressions, — s'assoupit en la relisant et la glissa tout ouverte sous l'oreiller.

Une heure après, sa couturière étant venue, on la réveilla et l'habilla à la hâte. Cent détails futiles l'occupèrent sérieusement jusqu'à l'heure du déjeuner.

Cremesse n'étant pas rentré, elle déjeuna seule, seule fit sa toilette, se rendit chez une amie, avec qui elle alla aux magasins du *Louvre*.

Là, apercevant un facteur, elle fut tout à coup saisie du souvenir de son amant.

— Qu'ai-je fait de la lettre? se demanda-t-elle, tandis que son amie l'entraînait à l'intérieur des magasins.

La lettre était restée sous l'oreiller.

Elle pouvait tomber entre les mains de la bonne qui faisait sa chambre, être lue par celle-ci, ou posée sur une table et trouvée par son mari.

— Qu'avez-vous donc, Marie? fit la dame qui l'accompagnait.

Elle pâlissait.

— Je me trouve mal, répondit-elle.

— Qu'avez-vous?

— Je ne sais... un malaise... Reconduisez-moi, je vous en prie. Oh ! il me tarde d'être chez moi !

Dès qu'elle fut en voiture, elle redevint bientôt maîtresse d'elle-même ; la certitude d'être bientôt rendue chez elle, l'espoir de rentrer à temps dans sa chambre, lui rendirent un peu de calme. Mais, tandis qu'elle répondait par un sourire contraint et des paroles vagues aux questions de son amie, elle cherchait à calculer l'emploi du temps de ses domestiques depuis sa sortie et à se rappeler les habitudes de son mari.

Ce dernier, sorti pour affaires, ne rentrait guère que le soir vers cinq heures. La servante qui faisait la chambre était une grosse paysanne qui peut-être ne savait pas lire. Restait la femme de chambre... Elle lui paraissait très-dévouée, elle avait déjà eu l'occasion d'apprécier sa discrétion, et, d'ailleurs, elle pouvait la renvoyer.

Enfin, si ses prévisions étaient renversées par quelque coup du hasard, si son mari trouvait la lettre accusatrice?... Si, la lettre à la main, cet homme qui l'adorait, qui l'avait comblée de bontés, qui de son amour eût voulu lui faire un paradis, venait lui dire : Marie, vous m'avez trahi, que répondrait-elle?

Tomberait-elle à ses genoux pour implorer son pardon?... Aurait-elle le courage de lui briser le cœur en lui déclarant que son bonheur n'était dû qu'à un mensonge de chaque jour, de chaque heure, depuis les promesses sacrées du mariage, depuis un an, et qu'elle ne l'avait jamais aimé?...

Oui, Marie se sentait ce triste courage.

Elle aimait Lucien.

Elle l'aimait, je dois l'expliquer, non comme une femme de cœur, mais avec l'ardeur aveugle de la passion.

L'amour, chez cette malheureuse femme, était tout d'imagination et de tempérament; la voix de la raison, du devoir, étant chez elle promptement étouffée. Se faisait-elle entendre?... c'était le vent sur le brasier, l'huile sur le feu.

Lucien Loriol n'était cependant pas préférable à Cremesse. Il lui était inférieur sous tous les rapports, sauf sous celui de la jeunesse... et encore... affaire de date tout au plus, car le mari avait sur l'amant la supériorité de l'intelligence et de l'esprit.

Malheureusement, ce point restait lettre close pour Marie.

D'affection, d'attachement, d'estime, de liens vraiment solides et étroits... elle ne se doutait pas.

C'était une enfant affolée et perverse.

Et Cremesse avait bien fait une folie en s'unissant à cette enfant.

En traversant les boulevards, en approchant de la rue Caumartin, elle perdit un peu de son énergie, et son amie, qui, un moment, avait espéré la fin de cet inexplicable malaise, dut se résigner à renoncer aux promenades projetées. Les deux amies se séparèrent.

Dans le vestibule de la maison, Marie rencontra le concierge.

— Monsieur est-il rentré? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Depuis longtemps?

— Peu de temps après votre sortie, madame.

Autant de mots, autant de coups douloureux. Le retour imprévu de son mari était un de ces hasards qui devaient frapper vivement son imagination et lui enseigner la prudence. On a souvent l'occasion de le remarquer, les mauvaises chances s'enchaînent; il y a des dégringolades de bonheur et des catastrophes qui, de boules de neige, deviennent avalanches.

— Il suffit que j'aie oublié cette lettre pour qu'il rentre et qu'il la lise, se dit-elle.

Elle monta d'un pas tremblant et sonna, non sans s'être arrêtée un instant sur le palier pour faire appel à tout son courage.

La femme de chambre qui ouvrit la porte, étonnée de son retour inopiné et frappée de sa pâleur, pensa qu'il lui était arrivé quelque accident.

Marie lui demanda un verre d'eau sucrée, puis, d'une voix émue :

— Monsieur est rentré, m'a dit le concierge?

— Oui, madame.

— Il est seul; il travaille?

— Je ne pense pas, madame; monsieur, en rentrant, s'est plaint du mal de tête. Il était indisposé, comme vous, sans doute à cause du soleil, qui est si dangereux en cette saison. Quand monsieur est rentré, Rose et moi nous allions faire votre chambre, mais monsieur s'y est opposé.

— Il est dans ma chambre? fit Marie au comble de l'anxiété.

— Oui, madame, il s'est jeté pour un instant sur le lit.

A ces paroles, Marie blémit jusqu'aux lèvres; ses traits s'altérèrent, elle parut perdre connaissance.

— Mon Dieu! s'écria la camériste alarmée, qu'avez-vous, madame?... que dois-je faire?...

La syncope se prolongeant, elle courut appeler M. Cremesse.

Celui-ci s'empressa près de sa femme, et lui prit les mains avec une tendresse qui lui rendit aussitôt une partie de ses forces; puis, la prenant dans ses bras, il l'emporta comme une enfant dans la chambre à coucher, où la camériste le suivit.

Là, il s'assit dans un fauteuil, en face du lit, tout en prodiguant à Marie les douces paroles et les caresses.

— Refaites le lit, Thérèse, dit-il.

Marie tressaillit de frayeur. Cet incident menaçait de la perdre; la lettre allait rouler sur le parquet.

— Non, fit-elle, non, je me trouve mieux.

Thérèse s'arrêta indécise.

— Donnez-moi mon flacon de sels, je vous prie, ajouta-t-elle adroitement, pour éloigner la femme de chambre.

Puis à son mari, avec une voix dolente et câline :

— Tu vois, mon ami, je suis mieux; ce n'était rien. Je suis honteuse de t'avoir alarmé pour si peu : un étourdissement. Porte-moi sur mon lit, n'est-ce pas? et dans une demi-heure, si je puis sommeiller un peu, je serai tout à fait remise.

Cremesse porta Marie sur le lit, et celle-ci, tâtant sous l'oreiller, sentit avec une joie indicible la lettre de son amant.

Soudain le sang afflua de nouveau à ses joues, ses traits se détendirent, elle ferma les yeux.

Son mari, qui la couvait du regard, s'arracha à sa contemplation et se retira pour la laisser reposer.

Et Marie sourit du sourire d'un enfant méchant qui vient de faire un mauvais tour.

II

Moins d'une heure après, Marie était debout, remplissant l'appartement de son oisiveté affairée et bruyante; la lettre était brûlée, le danger avait disparu. Marie ne voyait dans cette situation périlleuse qu'un attrait de plus.

Marie aimait Lucien, ai-je dit; mais au bout d'un an, si elle eût été sa femme, elle l'eût trompé.

Elle l'avait peu connu; il n'avait été pour elle que ce *bon ami* naïf, à la fois audacieux et timide, ardent et extatique, qui guette tout un jour un

tête-à-tête de quelques minutes au coin d'une rue déserte, sous la pénombre d'une porte, et noie un baiser furtif dans un déluge de paroles incohérentes.

Jusqu'au jour de son mariage, elle ne l'avait pas aimé autrement ; mais depuis, Lucien l'avait obsédée, et le souvenir de cette première inclination, de ces primevères de l'amour dont le parfum doux et capiteux n'avait été respiré qu'à la dérobée, inquiétait son imagination et troublait son cœur.

Autrefois, Lucien chuchotait avec elle dans l'ombre. Elle frissonnait de frayeur autant que de joie à son approche. Recevoir un billet, y répondre, étaient alors des sujets d'émotions puissantes. Elle regrettait ce mystère. Les toilettes et les bijoux qu'elle recevait de son mari lui causaient moins de joie que le bouquet de six sous que Lucien lui donnait, le soir, dans la rue, en cachette.

Quant à l'intelligence supérieure de son mari, elle n'était d'un esprit ni assez grand, ni assez cultivé pour le comprendre; et Cremesse ne se doutait guère que ce qui plaisait le plus à sa femme était sa moustache fine, sa haute taille, sa tournure distinguée et l'œuvre de son tailleur.

Combien de gens adorés seraient tout confus s'ils savaient ce qui aux yeux de la femme aimée constitue leur plus grand mérite !

Enfin, nous l'avons dit, Loriol avait sur Cremesse l'avantage de la jeunesse.

Plus d'une fois depuis son mariage, Marie, par des amies charitables, avait été invitée à deviner l'étonnement que causait dans le monde la disproportion d'âge entre elle et son mari.

Les meilleures amies en souriaient; les plus perfides avaient l'air de la plaindre; d'autres en paraissaient inquiètes.

Un autre amour n'eût pas existé, qu'il eût été ainsi inventé. Chacune s'ingénia à faire comprendre indirectement à la pauvre petite sacrifiée que les liens qu'elle venait de contracter devaient être pour elle des chaînes pesantes.

De son côté, Lucien, plus épris que jamais, avait remué ciel et terre pour se rapprocher de Marie. Retenu par la pauvreté en dehors du monde qu'elle fréquentait, il avait cherché à la voir au spectacle, à la promenade, dans les concerts, à l'église; puis, il s'était enhardi à lui écrire.

Bientôt les anciens billets emphatiques et les anciens bouquets de violettes étaient parvenus à rejoindre « sa bien-aimée. »

Ainsi se réunissaient tous les éléments nécessaires à un de ces drames domestiques qui viennent en cour d'assises étaler leurs blessures sanglantes.

La sécurité de Cremesse, faut-il le dire, était parfaite. Il considérait sa femme comme une enfant gâtée, il est vrai, mais comme une enfant.

Un an auparavant, Marie était une pauvre orpheline qui vivait avec sa grand'mère dans une rue obscure de Montmartre. Sa mère était morte en la mettant au monde ; son père, employé à quinze cents francs, ne lui avait laissé aucune ressource.

Lorsque Cremesse l'avait rencontrée pour la première fois, elle sortait de chez une entrepreneuse et s'en retournait chez sa grand'mère avec l'ouvrage qui devait, au bout d'une semaine, lui être payé une vingtaine de francs.

Elle était pâle, fatiguée, mal vêtue.

Cremesse, qui avait connu la misère, et qui, artiste dans l'âme, savait deviner la beauté sous les loques, s'intéressa à cette jeune ouvrière ; il s'enquit de sa situation, de son passé.

Il avait tant souffert alors qu'il était jeune, inconnu, travaillant à bas prix pour les architectes en renom, qu'il devait être sympathique à cette beauté minée par le labeur ingrat de la misère. Devenu riche en peu d'années, songeant à jouir de sa fortune et à récupérer le temps perdu, il eut le malheur de rencontrer Marie et de s'éprendre de cette jeune fille.

Un samedi, tandis qu'elle était sortie pour aller reporter son ouvrage, il fut frapper à la porte de la grand'mère...

Celle-ci le regarda comme un ange tombé du ciel. Elle avait soixante-quinze ans, elle le trouva tout jeune; elle était misérable, elle fut éblouie.

Quant à sa fille, étonnée, curieuse, avide de toilettes, d'air, de soleil, de nouveautés, séduite aussi par la fortune, elle se laissa marier presque sans songer à Lucien.

Le mariage, pour certaines femmes, n'est qu'une cérémonie indispensable : l'avenir est réservé.

Marie s'était vite faite à sa vie nouvelle, et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, avait, au bout de quelques mois, complétement oublié sa condition première.

La petite chambre à papier bleu, dont lui parlait Lucien dans sa lettre, cette chambre où si souvent elle s'était couchée en grignottant une croûte de pain sec, ne lui apparaissait plus qu'à travers une sorte de prestige romanesque et poétique.

En un an, avec une facilité toute féminine, la petite ouvrière s'était crue grande dame.

Elle se fût volontiers parée pour recevoir Lucien et ce ne fut qu'à regret qu'elle se plia au caprice qui la voulait sans coiffure, en toilette de matin; ses dentelles l'en consolèrent à peine.

Le lendemain, levée de bonne heure, presque aussitôt après le départ de Cremesse, que ses affaires appelaient hors Paris, Marie éloigna ses domestiques sous différents prétextes et attendit Lucien, auquel elle fut ouvrir elle-même. Celui-ci ne put dissimuler tout d'abord le trouble qu'il ressentait en traversant plusieurs pièces de l'appartement où tout lui parlait d'un rival heureux et légitime, et crut remarquer que Marie tirait quelque vanité du luxe dont elle était entourée.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU Nº 158)

V

CE QUI SE PASSAIT RUE DE SORBONNE ET RUE DE LA BRUYÈRE PENDANT L'ABSENCE DE M. DE KERGALL (*suite*).

Joannic, qui, nous l'avons dit, venait souvent la voir, ne comprenait rien aux fantasques revirements de son esprit, et vainement il cherchait à savoir. Genofsa se refusait impitoyablement à lui faire connaître la cause de son chagrin.

Après la promenade à Bicêtre, il crut comprendre, à quelques mots échappés à la jeune fille, que Yann, seul, devait être la cause de tout ce changement; mais comment et de quelle manière? voila ce qu'il ne put s'expliquer.

Yann, cependant, lui semblait toujours de plus en plus désireux de revoir sa Genofsa, et jamais il le lui écrivait du moins, il ne laissait passer deux jours sans donner de ses nouvelles à sa chère aimée.

Une chose encore chagrinait M. de Kernevelan, c'est que Genofsa, placée sans doute sous une influence d'autant plus puissante qu'on la connaissait moins, semblait de plus en plus s'éloigner de lui, et mettre, pour ainsi dire, le même soin à l'éviter, qu'autrefois elle en mettait à rechercher sa présence.

Un soir, que Genofsa lui avait paru plus triste que de coutume, il voulut enfin l'amener à une définitive explication, et, dans ce but, il aborda franchement la position.

— Genofsa, lui dit-il, vous souffrez, et c'est bien en vain que vous cherchez à dissimuler cette souffrance, je la devine dans vos moindres paroles, je la retrouve dans vos plus petits gestes.

Au lieu de répondre, la jeune fille se mit à fondre en larmes.

— Ne suis-je donc plus votre ami, continua Joannic en lui prenant la main, ne voulez-vous pas me confier vos chagrins?

— Ah! pourquoi Yann est-il parti?

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis bien malheureuse! et ses larmes redoublèrent.

— Je ne vous comprends pas, Genofsa; expliquez-vous plus clairement, je vous en conjure.

— Ne m'interrogez pas, Joannic, je ne puis ni ne veux vous répondre.

En entendant ces paroles, M. de Kernevelan sentit naître un doute dans son esprit.

— Est-ce que Yann... se dit-il, mais non... c'est impossible... c'est une noble et loyale nature... et je ne puis supposer...

Genofsa, qui l'avait entendu, hocha tristement la tête.

— Vous vous êtes trompée, Genofsa, lui dit-il, il vous aime toujours, j'en jurerais sur mon salut éternel.

— Il ne m'aime plus, dit-elle, en essayant d'étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge.

— Lui, ne plus vous aimer, mais vous ne le pensez pas! Ne savez-vous donc pas que son plus ardent désir est de vous revoir; que ses moindres pensées sont pour vous, que son cœur est plein de votre souvenir?... Lui, ne plus vous aimer!... Oh! ne parlez pas ainsi, Genofsa, car c'est blasphémer la plus sainte et la plus pure de toutes les affections.

La pauvre enfant éclata plus fortement en sanglots.

— Il ne m'aime plus, répéta-t-elle.

— Qui a pu vous dire?...

Genofsa, voulant sans doute échapper à son émotion, se leva subitement, et tendant la main à Joannic :

— Vous êtes mon ami, n'est-ce pas, M. de Kernevelan? eh bien! si vous voulez me faire plaisir, qu'il ne soit plus, entre nous, question de M. de Kergall.

— Mais... voulut répliquer Joannic, étrangement surpris d'une semblable déclaration.

— Je vous en prie, et, au besoin, je vous en conjure.

Joannic resta abasourdi, et il y avait réellement de quoi perdre la tête en présence d'une position aussi fausse que celle qui lui était faite en ce moment.

Il ne savait en effet que résoudre.

Il comprenait bien que Genofsa aimait toujours M. de Kergall d'un amour aussi profond, mais pourquoi donc alors se refusait-elle si positivement à en parler, et pourquoi surtout cette accusation d'oubli portée contre son ami?

Soudain, il se frappa le front.

— Triple sot que j'étais, se dit-il, et M. de La Burgotière que j'oubliais!

Se levant alors à son tour, et saisissant la main de la jeune fille.

— Genofsa, lui dit-il gravement, prenez garde au piége tendu sous vos pas!

— Un piége? que voulez-vous donc dire?

— Prenez garde! vous dis-je, et fasse le ciel que vous ne vous repentiez pas un jour bien amèrement d'avoir un seul instant douté du cœur de M. de Kergall.

Et, après l'avoir saluée froidement, il prit son chapeau et s'éloigna vivement, la laissant étourdie, confondue de ce qui venait de se passer.

Abandonnons maintenant la rue de Sorbonne

---

1. Voir les *Amours de contrebande*.

pour nous transporter rue de La Bruyère, auprès de madame de Castel-Brancio.

Le temps était froid, la neige tombait drue et serrée, poussée par un vent violent du nord, qui la faisait s'amonceler et recouvrir le sol d'une couche épaisse.

Frileusement pelotonnée sur une causeuse placée au coin du foyer, la comtesse Régine regardait les flocons de neige heurter les vitres de son boudoir, en produisant ce petit crépitement, signe certain de l'âpreté de la bise qui soufflе au dehors.

Cette occupation n'était probablement pas des plus intéressantes, car la jeune femme s'agitait sur son siége, frappait du pied, chiffonnait fébrilement les magnifiques dentelles qui ornaient son peignoir de satin rose, garni de jais, et donnait, en un mot, tous les signes d'impatience qui témoignent du désappointement ou de l'ennui.

Un grand changement s'était produit dans toute la personne de la comtesse, depuis le jour où nous l'avons aperçue pour la dernière fois, et ce changement se faisait non-seulement remarquer au moral, mais encore au physique.

Ses traits, en effet, nous apparaissent singulièrement altérés; ses yeux sont cerclés de bistre, ses yeux, jadis si beaux et qui semblent, en ce moment, n'avoir d'autre éclat que celui de la fièvre; une pâleur mate a remplacé l'incarnat si frais de ses joues; de légères rides se montrent insolemment au grand jour, et la pauvre enfant paraît complétement insoucieuse de dissimuler leur présence. Ses belles mains se sont affilées plus encore, et semblent diaphanes tant elles sont maigres. La tristesse est peinte sur ce visage où naguère le sourire paraissait éternellement stéréotypé; et ces lèvres, autrefois si rieuses et si bien faites pour appeler les baisers que prodiguent et l'ivresse et l'amour, se crispent pâles et décolorées.

Régine, en un mot, n'est plus maintenant que l'ombre de la comtesse de Castel-Brancio.

Seule, en ce moment, dans ce boudoir qui avait été le muet témoin de son bonheur, Régine sentait des larmes perler à sa paupière, et, malgré elle, sa pensée se reportait vers cette époque de sa vie, où, insouciante et légère, elle vivait au jour le jour, heureuse d'un présent qui lui faisait oublier l'avenir et dédaigner un passé, qu'elle regrettait à cette heure, de douloureuse angoisse.

Et cependant, de la souffrance même qui torturait son cœur, se dégageait comme une sorte d'âcre jouissance, au milieu de laquelle se complaisait son esprit; elle s'y plongeait pour ainsi dire tout entière; elle la savourait à longs traits; puis, soudain, épuisée, anéantie, elle relevait violemment la tête et se laissait aller à toutes les ardeurs de sa fière nature, à tous les emportements de son indomptable caractère.

Ceux-là seuls qui ont aimé pourront comprendre cette singulière antithèse, et s'expliquer ces bizarres contradictions qui métamorphosent le cœur, et en changent complétement la nature et l'essence.

Régine, la vierge folle, ne connaissait de l'amour que ce langage brutal qui s'adresse aux sens, et n'amène après lui que dégoûts et satiété! Jamais sa pensée ne s'était un seul instant arrêtée sur cet autre amour aux chastes expansions, dont les magnétiques effluves pénètrent l'homme jusqu'à la moelle des os; jamais son âme n'avait été éclairée de ces célestes rayons, qui font qu'ici-bas l'homme oublie, et que, par le fait même de cet oubli, il rencontre le bonheur, mythe insaisissable pour tant de gens.

Du jour où cet amour s'était glissé dans son cœur, la vie lui était apparue sous un jour tout nouveau, ou plutôt, à partir de cet instant, elle s'était sentie vivre; les illusions, compagnes obligées du Dieu de Cythère, étaient accourues en foule, en répandant autour d'elle un parfum si violent, qu'entièrement énivrée, elle avait oublié ce qu'elle avait été, et que, pour ainsi dire complétement régénérée par l'amour, elle s'était vue renaître à une vie nouvelle.

Mais après quelques heures d'un bonheur, hélas! trop court! les ténèbres les plus profondes avaient tout à coup succédé à la lumière, et cette fois le désenchantement avait été si terrible, que Régine avait voulu mourir!!!

Ne comprenait-elle pas, avec cette secrète intuition qui semble l'apanage de la femme, qu'entre elle et son amant s'élevait une barrière infranchissable, et d'autant moins facile à briser qu'elle s'étayait sur un amour et plus chaste et plus pur!

Oh! combien alors, dans ces terribles alternatives de tistesse et de dégoût, elle eût voulu se trouver en présence de cette rivale, pour lui lancer à la face toutes les injures qui lui montaient du cœur aux lèvres, et pour pouvoir se venger d'elle comme sait se venger une femme, c'est-à-dire en distillant goutte à goutte ce venin qui déborde de tout son être, et en la livrant, à son tour, à toutes les tortures de la jalousie la plus effrénée!

Mais le calme venait-il à succéder à la tempête, elle versait alors un torrent de larmes, et bien loin de maudire cette ennemie de son bonheur, elle souhaitait ardemment de la voir, et dût-elle marcher à deux pieds sur son propre cœur, elle eût voulu la prier à deux genoux de donner à cet ami, si cher, le bonheur qu'elle s'avouait indigne de lui faire goûter.

Ces alternatives, sans cesse répétées, de colère et de douceur, avaient singulièrement aigri le caractère de la pauvre enfant, et si fortement réagi sur sa propre nature, que peu à peu tous ses amis l'avaient délaissée, ne voulant ou ne pouvant subir les inégalités de son humeur.

Seuls, Joannic et M. Potel étaient restés quand même les commensaux ordinaires de l'hôtel de la rue de La Bruyère, mais si l'affection sincère que M. de Kernevelan portait toujours à la belle recluse, l'avait empêché de rompre avec elle, il

n'en était pas de même pour le petit M. Potel, et nous allons faire connaître les principaux motifs des fréquentes visites qu'il rendait à la comtesse de Castel-Brancio.

VI

OU M. POTEL COMMENCE A JOUER CARTES SUR TABLE.

Depuis longtemps déjà la nuit était venue et Régine ne songeait nullement à faire apporter de la lumière, quand un violent coup de sonnette vint la faire tressaillir des pieds à la tête.

— Enfin ! dit-elle, le voilà !

Un instant après, le beau La Burgotière était introduit dans le boudoir.

— Bonsoir, chère belle, fit-il en minaudant, comment vous portez-vous aujourd'hui ?

Sans lui répondre, Régine donna l'ordre à son valet de chambre d'allumer les bougies.

— Comme vous êtes pâle, chère, reprit le petit homme, étonné de l'état de souffrance de la jeune femme.

— Asseyez-vous, La Burgotière, fit Régine, sans paraître se préoccuper de l'interpellation du baron, et dites-moi ce qu'enfin vous avez appris ?

M. de La Burgotière regarda la jeune femme, dont l'agitation fébrile se traduisait dans les moindres mouvements, puis, s'armant d'une pincette, il se mit gravement à tisonner.

— Répondez, je vous en conjure, ne voyez-vous donc pas mon impatience ? par pitié ! ne me faites pas plus longtemps languir.

Se relevant alors avec une lenteur calculée, le jeune homme remit les pincettes à leur place, se mira dans la glace, rétablit l'harmonie de sa chevelure, puis, d'une petite voix flûtée, murmura :

— Hélas ! chère belle, que puis-je donc vous apprendre !

— Louis, vous me ferez mourir !

— Moi !... osez-vous donc m'accuser ainsi d'un pareil crime de lèse-galanterie, mais bien loin de souhaiter votre mort, je fais, au contraire, les vœux les plus ardents pour votre parfaite conservation.

— Voyons, La Burgotière, terminons une bonne fois cette plaisanterie, et parlons sérieusement. Vous avez appris quelque chose et vous refusez de m'instruire, ou plutôt vous voulez me faire acheter votre secret. Eh bien, je suis prête à le payer ; à quel prix l'estimez-vous ?

— Voilà, certes, une vilaine parole, Régine, reprit M. Potel, dont la physionomie devint subitement sérieuse, et cependant, cette fois encore, je ne m'en fâcherai pas.

Faisant alors un pas vers la jeune femme, il lui prit la main, et, en scandant, pour ainsi dire, chaque parole, il ajouta :

— Vous voulez que je m'explique franchement avec vous, eh bien, je suis prêt à le faire.

Après cet exorde, le charmant petit jeune homme alla prendre un fauteuil, l'approcha du siége de Régine, puis, tirant un cigare de sa poche :

— Vous permettez? dit-il..

Et sans même attendre la réponse de la jeune femme, il l'alluma, s'étendit ensuite sur son fauteuil, croisa les jambes, se releva, s'étendit de nouveau, puis, sûr enfin d'être commodément assis, laissa négligemment tomber du bout des lèvres ce simple mot :

— Causons.

En toute autre circonstance, la fière Régine eût depuis longtemps déjà fait jeter le petit homme à la porte, mais, nous l'avons dit, la belle courtisane n'était plus que l'ombre d'elle-même ; aussi se contenta-t-elle de hausser dédaigneusement les épaules, en répétant elle-même :

— Causons.

Un instant de silence suivit cette entrée en matière. Nos deux personnages semblaient en ce moment s'observer mutuellement, tout en dressant leurs batteries, l'un pour l'attaque, l'autre pour la défense.

Ce fut M. Potel qui, le premier, engagea l'action.

— Vous m'avez prié, chère, de m'expliquer franchement, et me voici prêt à le faire; mais nous allons, si toutefois vous y consentez, jouer cartes sur table ; permettez-moi cependant de vous annoncer, tout d'abord, une nouvelle qui, j'en suis convaincu d'avance, ne peut manquer de vous intéresser au plus haut point : Régine, je suis amoureux !

— Vous? ne put s'empêcher de répondre la vicomtesse, en haussant imperceptiblement les épaules.

— Hélas ! oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, je suis amoureux, et amoureux comme un fou.

— Vous ! vous ! répéta-t-elle en haussant la voix, allons donc, c'est impossible.

— Et pourquoi pas ? n'êtes-vous pas vous-même le jouet du petit dieu malin de Cythère ? persifla le petit homme en se dandinant, je ne vois donc pas la raison...

— Et ! que m'importent vos amours !

— Pardon, chère, mais je trouve au contraire qu'il vous importe beaucoup d'apprendre que moi aussi je suis prêt à sacrifier sur l'autel de Vénus, et pour peu que vous consentiez à m'accorder quelques instants d'attention, je vous convaincrai pleinement, j'en ai la ferme conviction, de la vérité de cette assertion.

— Parlez donc, je vous écoute.

— Aimez-vous les apologues, Régine? je vais vous en conter un.

La jeune femme ne put retenir un geste d'impatience.

La Burgotière continua sans paraître le remarquer.

— Dans un pays, que je juge inutile de vous nommer, vivaient deux jeunes gens, beaux tous deux, et qui, à l'exemple des pigeons de la Fontaine, s'aimaient d'amour tendre.

L'un d'eux, le jeune homme que j'appellerai Léo, fut un jour amené par le hasard, ou plutôt par la fatalité, auprès d'une de ces créatures perdues, dont l'amour, au rebours de l'hospitalité écossaise, se vend et ne se donne pas, et cette créature, en qui, probablement, tout sentiment d'honneur n'était pas complétement éteint, s'éprit d'une folle passion pour le pauvre pigeon égaré loin du nid, et sut si bien employer les ruses et les artifices, que l'infortuné Léo crut, lui aussi, éprouver un sentiment qu'intérieurement, j'en suis certain, il désavouait.

Or, le hasard,— avouez que parfois il fait bien des choses, — or donc, le hasard voulut qu'un certain Pepe, ami de Léo aperçût un jour Rita, le pauvre petit pigeon délaissé, qui, seul alors, roucoulait auprès du nid abandonné.

Cte d'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

SEMAINE DRAMATIQUE

—

Hurrah! les morts vont vite, disait la ballade de Burger; les auteurs du dix-neuvième siècle ont changé tout cela, et, grâce à MM. d'Ennery et Jules Verne, on peut s'écrier maintenant: Hurrah! les vivants vont vite!! que de V, bon Dieu! quelle drôle de chose que la langue française!. Mais arrivons à notre mission de racontage.

Le Tour du monde en 80 jours, tel est le titre du grand ouvrage que la Porte-Saint-Martin vient de faire représenter le 7 novembre.

Le premier tableau se passe au club des Excentriques de Londres *Excentric-Club*). Au moment où se lève le rideau pour la première fois, les excentriques causent d'un vol de deux millons commis à la banque de Londres. Le voleur doit être loin, et il devient dès lors impossible de le retrouver. Le monde n'est pas si grand, s'écrie M. Philéas Fogg, et je parie d'en faire le tour en 80 jours; le pari est accepté et Philéas part.

Le deuxième tableau nous conduit à Suez. Nous ne vous raconterons pas comment un Américain blackboulé au club des Excentriques par la faute de Philéas, vint entraver ses projets et devint plus tard l'inséparable de son ennemi; comment un directeur, trompé par une similitude de signalement, confond Philéas avec le voleur de la banque et veut le faire arrêter; cela nous conduirait plus loin que l'espace dont nous disposons; suivons seulement les voyageurs.

De Suez, nous passons dans les Indes, où nous trouvons la veuve d'un vieux rajah, prête à monter sur le bûcher de son royal époux, et sauvée de cet affreux supplice par Philéas et Alcibiade, aidés du domestique Passepartout. Nous voyons la grande pagode de Bundel Kund, un chef-d'œuvre de décoration; puis Calcutta, et plus tard Bornéo, avec sa grotte pleine de serpents, une des curiosités monstrueuses du tour du monde. Au tableau suivant: nous assistons au ballet offert par Naskahiva en l'honneur de son ancienne souveraine. Le ballet est admirablement réglé, mais il est bien peu motivé; mais qu'importe? il est d'un effet saisissant et les applaudissements nous prouvent qu'il n'y a rien qu réussisse au théâtre comme un charmant intermède, quelque mal placé qu'il puisse être.

Le Bar-room à San-Francisco ne sert guère qu'à donner le temps de placer le splendide décor des Montagnes Rocheuses; avec attaque du train par les Peaux-Rouges. Ceux-ci sont repoussés et les voyageurs continuent leur route. Dixième tableau: le port de Kearney, un port inutile, mais amenant la cabine de l'*Henrietta*, où les voyageurs enfin tranquilles font voile pour Liverpool. Puis, tout à coup, comme changement, l'*Henrietta* a marché et se trouve en vue de Liverpool allant à pleine vapeur. Voilà le pont du navire avec tous ses agrès. Philéas, qui a acheté le bateau et en a pris le commandement, s'aperçoit que le charbon va manquer; il fait jeter dans le brasier la passerelle, les bordages, tout ce qu'il trouve de bois disponible, jusqu'à ce que la machine, trop chauffée, éclate et engloutit navire et passagers. Le douzième tableau nous montre la pleine mer avec les malheureux naufragés s'accrochant aux épaves.

Nous voulons bien que Philéas ait parié un million, ce qui en vaut la peine; mais il a paru à tout le monde sacrifier bien légèrement la vie d'un équipage tout entier à sa vanité de parieur.

Le quatorzième tableau nous fait retrouver nos principaux personnages dans un hôtel de Liverpool, et enfin le quinzième nous montre le nouveau palais du club des Excentriques et la fête offerte à Philéas Fogg, qui est parvenu, non sans peine, à gagner son pari.

Décors splendides, interprétation excellente, en tête de laquelle il faut placer MM. Dumaine, Lacressonnière et Alexandre; ballets féeriques, costumes d'une vérité indiscutable; en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer au *Tour du monde* un succès de plus de 80 jours.

Nous nous apercevons qu'à force d'avoir suivi Philéas Fogg dans ses pérégrinations, il nous reste à peine la place pour signaler le succès du nouveau Théâtre lyrique et dramatique de la place du Châtelet. La salle, qui est une des plus jolies et des plus confortables de Paris, a été fort appréciée. Quant au bon vieux mélodrame de Ponson du Terrail, *la Jeunesse du roi Henri*, il a fait grand plaisir et promet une bonne série de fructueuses représentations. Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter cette grande histoire de cape et d'épée qu'ils connaissent certainement aussi bien que nous.

ALPHONSE BARALLE.

Le Gérant: **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 165 25 Novembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements	10	5

LA BELLE HERBORISTE [1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Friquet était son premier amour.

II

ENTRE LOUPS (*suite*).

— Achevez, dit Marie-Reine.

— Tout à l'heure, je vous ai dit que vous n'étiez pas une niaise qui sacrifie aux préjugés sociaux; vous avez débuté dans la vie par le côté mauvais, et vous êtes mauvaise. Je ne suis pas un rêveur qui veut faire un ange de la femme qu'il aime. Je veux la femme seulement, qu'importe ce qu'elle est, c'est mon imagination qui la purifie.

L'œil ardent de Marie ne quittait plus celui de Frelin.

1. Voir à partir du numéro 155.

— Enfin! fit-elle.

— Enfin! J'aime Marie-Reine Chantal Lavandière, je lui donnerai la vie et veux qu'elle me la consacre...

— Et vous brûlez cette lettre?

— Non pas. Je garde cette lettre; mais je la tiens secrète...

— J'accepte, fit Marie-Reine.

— Ce n'est pas tout, continua Frelin.

— Quoi donc encore?

— J'ai dit que j'avais deux ambitions, la moindre est satisfaite.

— Quel est l'autre?

— Je vous ai dit que j'aime mon métier en artiste; tous les agents mis depuis quatre ans à la recherche de Friquet ont échoué, et je veux avoir le bénéfice de cette capture.

— Vous voulez que je vous livre Friquet?

— Oui!

Marie-Reine resta quelques minutes pensive, puis :

— Si vous avez Friquet, l'accusation portée contre moi reprend toute sa gravité.

— Non, je n'arrête pas votre complice; je veux arrêter le conspirateur enragé, celui que les Anglais nous envoient tous les mois, pour entretenir les complots légitimistes.

— Et quelle peine encourt-il?

— La plus douce qu'on puisse rêver : il sera enfermé et mis à notre disposition pour nous renseigner sur les tentatives qui se renouvellent sans cesse.

— Et si je refusais de souscrire à ces propositions?

— Que diable me demandez-vous là?

— Je vous demande ce que vous feriez; il est des choses auxquelles on tient plus qu'à la vie.

— Ah ça, mais je suis donc un niais, fit Frelin pensant tout haut, je vous avais donc mal jugée... Mais vous n'êtes donc pas une intelligence?

— Et vous ne croyez pas que dans une nature, si mauvaise qu'elle soit, il ne se trouve un coin pur?

— Je ne crois pas à ça. Le fruit gâté est pourri de la pelure au pepin.

— Livrer Friquet! savez-vous que c'est la seule affection qui me soit restée.

— C'est une affection adroite qui ne garde que le bon pour elle.

A ce mot Marie-Reine releva la tête. Ce que venait de dire Frelin était vrai, et elle n'y avait jamais pensé. Friquet l'avait honteusement placée chez Trumeau. Là elle servait plus le but de Friquet qu'elle-même, ce qu'elle avait arraché de Trumeau, c'est à Friquet qu'elle l'avait confié... Alors une idée lui traversa le cerveau : peut-être Friquet lui avait-il conseillé le crime pour se débarrasser d'elle... C'était horrible, mais elle sentait que c'était vrai. Depuis qu'elle était en prison, elle n'avait plus entendu parler de lui et elle le savait assez adroit lorsqu'il le voulait pour lui faire parvenir un mot d'affection. En deux secondes toutes ces pensées lui traversèrent le cerveau. Frelin lui disait :

— Si vous refusez ce que je vous demande, demain, au matin, je dépose mes rapports et la lettre, dans deux jours votre jugement commence, le soir même vous êtes condamnée, et au premier beau jour, vous amènerez du monde sur la place de Grève.

Marie-Reine mit ses deux mains devant ses yeux pour se dérober à l'évocation de Frelin, et répondit vite :

— J'accepte, j'accepte.

— Le soir de votre sortie de prison vous m'appartenez!

— Oui!

— Nous nous mettons à l'œuvre pour retrouver Friquet.

— Oui.

— Et le jour où Friquet est livré, le soir, les pieds sur les chenêts, vous jetterez au feu la lettre que vous lui adressiez.

— C'est conclu.

Marie-Reine tendait la main, mais Frelin l'attira vers lui et, enlaçant sa taille, il la serra sur sa poitrine et l'embrassa. Marie-Reine rougit et s'échappa de l'étreinte.

Frelin appela, les guichetiers parurent.

— Reconduisez l'accusée. Je vais écrire ici; à cinq heures, la voiture et les gendarmes viendront pour le transfèrement; vous m'éveillerez.

Marie-Reine fut reconduite à sa cellule.

Dès que Frelin fut seul, il refit tous ses rapports.

A cinq heures, on vint dire que la voiture attendait; il monta à côté de Marie-Reine, et vingt minutes après il livrait sa prisonnière aux guichetiers de la Conciergerie.

Se rendant alors au bureau, il remit la copie d'un interrogatoire.

— Eh bien! lui demanda le magistrat de sûreté, avez-vous du nouveau?

— Non, monsieur, et je suis convaincu que cette fille est innocente.

III

PAUVRE PÈRE.

Le magistrat dit alors à Frelin :

— Vous allez rester près de moi, je viens de faire transférer Trumeau de la Force à la Conciergerie, sitôt qu'il sera arrivé, il doit m'être amené.

— Justement, les derniers renseignements que j'ai obtenus de la fille Chantal vous pourront être utiles.

Quelques minutes après, on vint annoncer au magistrat que le prisonnier venait d'être écroué.

— Qu'on l'amène, dit-il.

Frelin se plaça derrière le magistrat, de façon à pouvoir, sans se déranger, lui parler à l'oreille.

Trumeau fut introduit, le pauvre homme était

bien changé; ce n'était plus le petit bourgeois à l'air gai, aux joues roses, aux lèvres riantes; l'œil était cerné et sans flamme, les joues amollies étaient pâles, et un pli triste crispait les coins de la bouche.

— Trumeau, dit le magistrat, vous allez, dans quelques jours, comparaître devant le tribunal; c'est aujourd'hui le dernier interrogatoire que vous allez subir... encore une fois, dites toute la vérité.

— Monsieur, depuis le premier je n'ai pas dit autre chose, répondit tristement Trumeau : je ne suis pas coupable.

— Nous ne reprendrons pas les faits sur lesquels vous avez été interrogé.

— Et que j'ai niés, et que je nie.

— De nouvelles charges arrivent contre vous.

— Parlez, monsieur, fit Trumeau d'un air indifférent.

— D'abord, la déposition du citoyen Caron, officier de santé, requis par vous pour soigner votre enfant.

— C'est cet homme qui est la cause de tout : il a soigné ma fille.

— Votre fille n'est pas morte faute de soins, l'autopsie du cadavre ne laisse aucun doute sur l'empoisonnement par l'arsenic.

« Le citoyen Caron déclare, qu'étourdi par ce malheur si imprévu, il se rendit chez vous, cherchant vainement à s'expliquer cette mort subite. Arrivé chez vous, vous lui avez dit sans émotion :

« — Montez vite dans la chambre de ma fille.»

« Sortant de cette chambre, il vous a dit :

« — Cette mort m'effraie; il faut que j'aille faire au magistrat de sûreté ma déclaration ; l'honneur vous commande impérieusement d'y venir avec moi... »

« Vous avez refusé de vous y rendre en ajoutant :

« — Cela serait un embarras, coûterait des frais, et je ne suis pas riche; que dira, que pensera le quartier? Nous verrons demain. » Trois fois consécutives, invité par lui a le suivre chez le magistrat de sûreté, vous avez constamment refusé. Qu'avez-vous à répondre?

— Moins les propos de mauvais goût qu'on me fait tenir, cela est absolument vrai; comment vouliez-vous que je croie à un crime chez moi?... Je croyais à un accident, à une mort, hélas! trop fréquente chez les jeunes filles de l'âge de ma fille, qui ne sont pas encore femmes... et, par cette raison, je me refusai à une déclaration dont le scandale serait nuisible à la mémoire de mon enfant.

— N'avez-vous pas, dans l'intention d'égarer la justice, demandé à une de vos sœurs si elle croyait que sa fille eût assez peu de religion pour s'empoisonner elle-même?

— Je ne me souviens pas de ça; mais il est évident que lorsqu'on a constaté la mort par empoisonnement, j'ai cru à un suicide.

— Vous avez, à cette même sœur, dit en montrant le cadavre :

« La voilà, cette malheureuse, cette gueuse de victime qui s'est empoisonnée elle-même pour me mettre dans l'embarras. »

Trumeau haussa les épaules.

— Ces paroles sont si odieusement ridicules que je crois en laisser juger la valeur à votre bon sens.

— Vous croyez alors au suicide?

— Je ne crois pas, je ne sais pas, j'ai dit : ou ma fille s'est suicidée ou elle a été la victime d'une vengeance.

— Vous voulez parler de la fille Chantal?

— Oui, je ne crois pas, mais enfin c'est la seule hypothèse raisonnable.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas répondu cela le jour où, devant plusieurs personnes, elle vous a dit :

« Je ne puis pas être soupçonnée; je ne savais pas même que vous aviez de l'arsenic dans votre boutique, où je ne paraissais jamais : le soupçon pèse sur vous ou sur votre jeune fille. »

— Cela me semblait si raisonnable que je n'avais rien à répondre, les faits devaient trop tôt justifier ses appréhensions.

La dignité calme avec laquelle Trumeau répondait embarrassait le juge; il ne savait que demander; il se tourna vers Frelin et l'interrogea du regard ; celui-ci lui donna un rapport indiquant avec l'ongle la question à poser.

Après avoir lu, le magistrat regarda Trumeau et dit :

— Vous cohabitiez avec la fille Chantal?

— Oui, monsieur.

— La troisième nuit qui suivit la mort de Rosalie, vous avez passé la nuit avec la fille Chantal dans la petite salle du bas... Vous étiez très-agité, elle vous demanda la cause de votre agitation... Malgré vous, vous auriez dit :

« — Malheureux : qu'ai-je fait! qu'ai-je fait! mon Dieu je suis perdu. »

Trumeau haussait les épaules.

— La fille Chantal insistant pour savoir ce que vous vouliez dire, vous reprîtes :

« — Je suis un monstre, je suis perdu ! oh ! le malheureux thé, le malheureux thé... »

— Mais monsieur, je vous fais juge de ces propos, ils sont absurdes et ne signifient absolument rien.

— Ecoutez-moi encore, aux prières de votre concubine, avec des exclamations affreuses, après des efforts déchirants, vous avez enfin répondu :

« — C'est dans la première cuillerée de potion et dans le thé que j'ai empoisonné ma fille. »

Livide, blême, l'œil ardent, Trumeau se redressa, demandant :

— Qui a dit ce mensonge infâme?

Trumeau, exaspéré, allait se défendre violemment; mais, se calmant tout à coup, il dit froidement :

— Le crime que l'on me reproche est si odieux, si anti-nature, que je crois devoir réserver ma défense pour le jour de mon jugement. A de telles accusations je n'ai rien à répondre. Si grande que soit la passion coupable que j'avais pour Marie-

Reine, elle n'approchait pas de l'affection que j'ai pour mes enfants... La mort de celle que j'aimais le plus, de Rosalie, m'avait profondément accablé, et par le malheur lui-même et par la rapidité avec laquelle il était arrivé. Les quelques nuits qui ont suivi la mort de ma fille, je les ai passées seul, je n'ai plus revu Marie-Reine qu'avec peine; un secret pressentiment, contre lequel luttait mon amour passé, me disait qu'elle était coupable.

— Vous accusez Marie-Reine?

— Oui, monsieur; si malheureuse que soit cette accusation portant contre une personne que j'ai aimée, c'est le dernier sacrifice que je fais à la vérité.

— Expliquez-vous plus clairement.

Trumeau respira bruyamment; il lui en coûtait d'accuser positivement la femme pour laquelle il avait eu cette passion dernière qui étreint l'homme de ses exigences et qu'on nomme l'amour de la Saint-Martin. Amour terrible, qui vous prend trop souvent ou la vie ou l'honneur.

Frelin, l'œil brillant, observait Trumeau, craignant une révélation, tandis qu'il ne pouvait pas combattre.

Trumeau commença :

— Si cruelle que soit ma supposition, je dois la faire... Le lendemain de la mort de ma fille, ayant entendu les exigences du citoyen Caron, Marie-Reine me parut fort agitée. Sans cesse, elle revenait dans la boutique; notez qu'elle n'y venait jamais, je l'avais exigé pour éviter tout rapport entre elle et mes filles... Elle parla même d'envoyer chercher MM. Chauveau-Lagarde ou Caillau... Réfléchissant à cela la nuit d'après, cette conduite si promptement changée m'inspira des soupçons... et, puisque aujourd'hui avec vous je suis sûr — et j'en suis heureux — que ma fille ne s'est pas empoisonnée elle-même, je ne recule pas devant la possibilité du crime commis par Marie-Reine; les raisons qui viennent à l'appui de mes suppositions, les voici : J'aimais passionnement Marie-Reine. Tout ce qu'elle voulait de moi, elle l'avait; cette fille était un gouffre, tout ce qui était à moi, je le lui ai donné. Qu'en a-t-elle fait? Je l'ignore!... Aujourd'hui seulement, je m'en aperçois, car, calmé, je compte.

— Mais puisque vous lui donniez tout ce qu'elle voulait, je ne vois pas le motif du crime?

— Il est bien simple. Ma pauvre enfant allait se marier, son mariage m'obligeait à lui rendre des comptes; il me fallait pour cela vendre mon fonds et me réduire ainsi à la plus extrême indigence. La mort de mon enfant, au contraire, me faisait hériter d'elle et me donnait huit années au moins de tutelle sur l'autre.

— Vous y aviez autant d'intérêt qu'elle, alors? dit Frelin.

Trumeau releva la tête et dit :

— Comment! j'avais intérêt à tuer ma fille?

— Evidemment.

Le père haussa les épaules et répondit :

— Je ne me défends pas!... je raconte.

— Continuez! fit le juge.

— J'adorais mon enfant. Comme je n'avais pas fait d'inventaire lors de la mort de ma mère, quelques discussions eurent lieu entre elle et moi, à propos de la légèreté avec laquelle j'avais géré ses affaires et surtout pour les promesses faites par elle à Bizot, son futur, c'est-à-dire l'abandon complet de notre famille pour aller dans la famille de son mari. Je lui dis que ces arrangements me déplaisaient, qu'elle n'aimait plus son père, etc.; mais tout cela était sans valeur, sans importance, et nous étions fort bien ensemble, lorsqu'un matin elle me dit être indisposée. Sachant combien la chose est ordinaire chez les jeunes filles de son âge, je l'obligeai à s'aller coucher. Je lui fis (sa sœur n'étant pas là) du thé moi-même, et j'envoyai chercher le chirurgien Caron; croyant à une légère indisposition, je ne montai pas avec lui dans la chambre, j'envoyai sa sœur. Le chirurgien, redescendant, me dit que cela ne serait rien, et je fus tout à fait tranquille.

« Absolument convaincu qu'elle était sous le coup d'une indisposition légère, d'une indisposition de femme, je ne montai pas. Lorsque ma plus jeune fille vint me dire, quatre heures après, que sa sœur ne lui répondait plus, je montai, effrayé et comme oppressé par un sinistre pressentiment, et là, je vis mon malheur...»

Fondant en larmes et parlant malgré ses sanglots, il continua :

— Voilà ce qui est comme Dieu est au ciel... Ma fille était morte.

— Il résulte de l'instruction, dit Frelin, que lorsque votre jeune fille est montée la dernière fois dans la chambre, Rosalie, morte, avait le visage tourné du côté de la porte et que le lit était dérangé.

— Cette dernière observation est terrible, je ne suis monté que lorsque ma fille m'a dit que sa sœur ne répondait plus, et moi je déclare avoir trouvé ma fille, ainsi que le commissaire, le visage tourné du côté du mur, bien couverte, et le lit en bon ordre. Je n'ai rien autre chose à dire; si j'avais vu Marie-Reine faire autre chose, je serais aussi coupable qu'elle de ne l'avoir pas empêchée, et je déclare sur mon âme et sur mon Dieu que je n'ai pas commis un crime aussi atroce.

— L'autre affaire, dit tout bas Frelin au magistrat.

— Ah! oui...

Trumeau releva la tête.

— Un autre crime vous est reproché, Trumeau.

— A moi! fit Trumeau étourdi.

Le magistrat continua :

— En l'an II, vous aviez chez vous une jeune fille de seize ans?

— Oui, monsieur, Marie-Jeanne Cervenon; c'était la fille d'un émigré; un de mes amis l'avait confiée aux soins de ma femme.

— C'était votre nièce?

— Non monsieur, elle passait pour ma nièce parce qu'il eût été dangereux pour elle, à cette époque, d'avouer sa paternité.

— Cette jeune fille, robuste et pleine de santé, mourut subitement chez vous le 6 fructidor de l'an II, à deux heures du matin.

— Oui, monsieur.

— Le chirurgien de la maison fut appelé, il ne vint que vers dix heures du matin, vous étiez dans votre boutique, et vous lui dites aussitôt qu'on avait trouvé votre nièce morte et étendue par terre.

— C'est vrai, fit Trumeau, cherchant le but du juge.

— Le chirurgien, étant entré dans la chambre, vit le cadavre de cette jeune personne sur un lit : ses membres étaient dans un état de contraction qui lui fit penser que cette mort n'était pas ordinaire.

— Où voulez-vous en venir? demanda Trumeau étourdi.

— Le chirurgien vous invita à appeler un commissaire de police.

— Je suivis cet avis, monsieur.

— C'est vrai, un commissaire fut effectivement appelé ; mais le chirurgien de la maison, qui avait d'abord vu le cadavre, ne fut plus appelé ; ce fut un autre chirurgien qui fit un simple procès-verbal.

— Parce que l'on ne le demanda pas.

— Le cadavre ne fut pas ouvert.

— Mais, monsieur, le commissaire ne demanda rien de tout cela.

— Néanmoins, depuis cette époque, vous n'avez jamais employé le même chirurgien?

— Mais, monsieur, tout homme en aurait fait autant à ma place ; sitôt que nous apercevons du malheur qui nous arrive, nous envoyons chercher le chirurgien, et c'est seulement à dix heures du matin qu'il consent à venir; une pareille négligence, dans un tel moment, méritait bien qu'on le quittât.

— N'étiez-vous pas le tuteur de cette enfant?

— Non, monsieur, je disais être son tuteur pour éviter tout danger.

— Aux observations qui vous furent faites à cette époque sur la légèreté des constatations en présence d'un décès si singulier, ne répondîtes-vous pas :

« — Je ne crois avoir rien à justifier et n'ai par conséquent aucune précaution à prendre. »

— Je vous avoue, monsieur, que je ne me souviens pas de ce que j'ai dit à cette époque, il y a de cela neuf ans.

— Des témoignages recueillis depuis vous accusent de cette mort subite.

— Moi!

Et le visage du malheureux était tout sans dessus dessous.

— Mais alors, fit-il, si je n'ai rien à faire contre vos accusations, à quoi sert-il de m'interroger, je vous dis la vérité et vous inventez des fables. Je n'y vais pas par quatre chemins, voici la vérité : j'étais absent lors de la mort de Marie Cervenon ; le soir, elle s'était plainte de coliques. Rentré chez moi et couché, dans un moment de la nuit, j'entendis quelque chose tomber. J'allai dans sa chambre ; je la vis étendue par terre ; je rassemblai toutes mes forces et la plaçai sur son lit. Voici la vérité comme Dieu est au ciel...

Accablé sous cette nouvelle accusation, Trumeau haletait. Après s'être un peu remis, il reprit :

— Tout cela est infâme; autour de moi, il se trame une toile odieuse ; malgré mes plaintes et mes dénégations, on accuse, on accuse toujours, on va dans un temps oublié chercher la mort d'une enfant, et l'on en fait un crime dont je suis l'auteur; mes paroles les plus pures sont tournées dans un sens odieux. Ecoutez, monsieur, il faut en finir à la fin... Je suis innocent, entendez-vous, innocent du meurtre de Marie-Jeanne Cervenon, comme je suis innocent du meurtre de ma pauvre chère fille aimée. Mais je serais le plus grand des misérables! Mais dans quel monde trouve-t-on des pères qui assassinent leurs enfants?... Et c'est moi qui serais cette exception! Oui, je suis un coupable, un grand coupable, c'est vrai; j'étais père, et je ne me suis pas souvenu, l'homme a été faible, j'ai aimé, et j'ai odieusement amené chez moi ma maîtresse. Voici la seule chose dont je suis coupable. Ceci dit, je n'ai plus un mot à dire. Jugez-moi, condamnez-moi, et le criminel ce sera vous.

Le magistrat fit signer à Trumeau sa déposition, puis il sonna; deux gendarmes parurent et emmenèrent le malheureux.

Dès qu'il fut parti, le juge se tourna vers Frelin et lui dit :

— Il y a dans la voix de cet homme un accent de vérité qui m'émeut.

— Cet homme est le dernier des gredins. Rapprochez les faits entre l'empoisonnement de Marie-Jeanne Cervenon et de Rosalie Trumeau, ce sont les mêmes moyens, les mêmes refus de se soumettre à l'action de la justice.

— Cependant, quel est le but du crime, si Marie-Jeanne Cervenon n'est pas sa nièce?

— L'argent n'est pas toujours le mobile d'un assassinat.

— Que pensez-vous?

— Que Jeanne-Marie Cervenon avait seize ans, qu'elle était jolie... et que cet homme, qui ne sait contenir ses passions, a puni de mort celle qui lui résistait.

— Ce serait bien odieux.

— Enfin, l'enquête est terminée et le tribunal appréciera.

— Nous ferez immédiatement parvenir ces pièces au substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal criminel.

Le lendemain, Trumeau et Marie-Reine étaient informés qu'ils comparaîtraient devant le tribunal criminel le 28 ventôse, c'est-à-dire dix jours après.

IV

AU TRIBUNAL.

Le 28 ventôse, au matin, les abords du Palais-de-Justice étaient envahis par une foule immense.

L'accusé n'avait guère la sympathie publique.

Les récits les plus odieux circulaient sur Trumeau et sa misérable complice.

Ainsi que cela arrive toujours en pareille occasion, un grand nombre de dames assistaient à l'audience.

Dès que l'accusé fut introduit, le substitut donna lecture de l'acte d'accusation. En voici la plus grande partie :

Le 21 nivôse dernier, le citoyen Caron, officier de santé, se rendit, vers les sept heures, dans le domicile du prévenu Trumeau, épicier rue de la Harpe, qui l'avait fait appeler pour donner des secours à Rosalie Trumeau, sa fille aînée, âgée de vingt-cinq ans, qui, depuis huit heures du matin, était incommodée par de fréquents vomissements.

Le citoyen Caron pénétra dans la chambre de Rosalie, où il la trouva dans son lit. Elle jouissait alors de toutes ses facultés intellectuelles; elle se mit sur son séant et lui dit que depuis le matin elle avait vomi souvent sans éprouver de grandes douleurs dans l'estomac ; elle ajouta qu'elle était sujette à de pareils vomissements et à la migraine.

Le citoyen Caron, n'apercevant dans l'état où était alors Rosalie Trumeau qu'une simple indisposition, se contenta d'ordonner une potion antispasmodique et se retira aussitôt.

Il y avait à peine une heure qu'il avait quitté Rosalie, lorsque sa jeune sœur, Marie Trumeau, entre chez lui et lui annonce qu'elle venait de mourir.

Le citoyen Caron, surpris de cet événement, qu'il était loin de prévoir, se rend sur-le-champ chez Trumeau, qui lui dit sans émotion :

— Montez vite dans la chambre de ma fille.

Il y entre et voit avec le plus grand étonnement cette infortunée, qui était privée de la vie; elle était dans son lit, dont les draps et les couvertures étaient bien bordés et bien arrangés.

Il sort de cette chambre funèbre, descend près de Trumeau, à qui il dit :

— Cette mort m'effraie; il faut que j'aille faire au magistrat de sûreté ma déclaration, l'honneur vous commande impérieusement d'y venir avec moi.

Trumeau refuse de s'y rendre en lui répondant :

— Cela serait un embarras, coûterait des frais, et je ne suis pas riche ; que dira, que pensera le quartier ? Nous verrons demain.

Le lendemain, le citoyen Caron se transporte chez Trumeau et l'invite derechef à le suivre chez le magistrat de sûreté.

Il lui répond :

— J'attends mon frère pour y aller.

Trois fois consécutives le citoyen Caron revient chez Trumeau et l'invite toujours à se rendre chez l'officier public. Il éprouve toujours un refus persévérant. Il y avait chez lui un parent que Trumeau offrait d'envoyer à sa place. Le citoyen Caron se rendit seul chez le magistrat de sûreté du onzième arrondissement, le citoyen Saussay, devant lequel il fit sa déclaration, le requérant de se transporter chez Trumeau pour y constater la mort de Rosalie. Ce magistrat obtempéra sur-le-champ à cette invitation, il s'y rendit accompagné du citoyen Caron et du citoyen Burard, officier de santé, exerçant près de lui.

Trumeau lui déclara que sa fille aînée, Rosalie, qui était morte de la veille, avait éprouvé dans la matinée des envies de vomir, qu'elle avait moins mangé qu'à son ordinaire, qu'il lui avait fait du thé, que, voyant le soir que le mal ne se passait pas, il avait fait appeler le citoyen Caron, qui lui avait ordonné une potion dont elle avait pris une cuillerée, que trois quarts d'heure après elle était morte.

Il ajouta qu'elle devait se marier incessamment de son consentement, et qu'elle n'avait aucun motif de chagrin, à moins que ce ne fût celui de voir que le commerce n'allait pas, ce qui les rendait moins heureux qu'autrefois.

Le magistrat de sûreté, suivi des officiers susnommés, entra dans la chambre de Rosalie Trumeau.

Elle était dans un lit qui n'était nullement dérangé; près de son corps inanimé était une femme chargée de la garder.

Les officiers de santé furent invités par ce magistrat à l'examiner : ils délcarèrent et constatèrent que la mort avait dû être violente, ce qui était démontré par le raidissement extraordinaire de ses bras et de ses mains, dont la contraction était sensible jusque dans les doigts; par le renversement et la rotation forcée de la cuisse droite portée violemment sur le ventre du côté gauche ; par la couleur des lèvres, qui était d'un brun noir, pressées fortement en tous sens par les dents, et enfin par la chaleur considérable à la région de l'estomac. Ces symptômes déterminèrent les officiers de santé à demander au magistrat que le cadavre fût ouvert.

Il obtempéra à leur demande, et cette opération fut remise au lendemain 23.

Avant de sortir de la chambre où était le cadavre, le magistrat fit une perquisition dans les meubles et les effets; il ne fut rien trouvé qui eût quelques rapports à ces recherches, à l'exception d'un vase contenant les restes de la potion ordonnée la veille par le citoyen Caron.

Le lendemain, il fut procédé à l'ouverture du cadavre.

Le substitut du procureur entra alors dans de longs détails sur l'état du corps et reprit :

—Les susdits officiers de santé terminèrent leurs opérations et leur procès-verbal en exprimant

qu'il leur était démontré que Rosalie Trumeau était morte parce qu'elle avait avalé une substance délétère quelconque. Immédiatement après cette opération, l'un des chirurgiens qui venait d'y procéder s'approcha de Trumeau et lui demanda s'il avait du poison chez lui.

Trumeau répondit qu'il n'en avait pas.

Il y eut un instant de silence, les assistants étaient visiblement émus; l'accusateur reprit :

— Quelques moments après, étant rentré dans la boutique, il lui demanda s'il avait de l'arsenic; il répondit qu'il en avait, et il atteignit un tiroir dans lequel était un papier qui en contenait quatre onces, qu'il remit au chirurgien.

Celui-ci remarqua, à la forme de ce papier, que cet arsenic ne devait pas y être renfermé depuis longtemps.

Trumeau lui dit qu'il n'avait pas permission d'en vendre, mais qu'il avait été anciennement autorisé à en acheter pour détruire les rats, à quoi il n'avait pas réussi. Cet officier de santé compara aussitôt le grain de cet arsenic à celui trouvé dans l'estomac de Rosalie; il lui parut semblable; il le fit remarquer à Trumeau, qui ne répondit rien. Ce paquet fut également mis sous le sceau du magistrat de sûreté et sous le cachet de Trumeau...

Nous élaguons les détails d'analyse chimique et continuons :

Trumeau fit alors une déclaration tendant, par la manière dont elle était conçue, à élever des soupçons contre Marie-Reine Chantal Lavandière; il y exprima que depuis le deuil de son épouse, qui eut lieu depuis trois ans, il avait fait la connaissance de cette jeune personne qui arrivait de Dieppe, son pays, où il l'avait déjà vue — pour se placer à Paris.

Après avoir continué à la voir rue du Four-Saint-Germain, où elle demeurait, il s'était décidé, il y avait un an, à la faire venir chez lui pour y travailler et pour éviter toutes dépenses; que Rosalie, sa fille aînée, avait vu avec peine cette jeune personne, qui était à peu près de son âge, s'installer dans la maison, ce qui avait donné lieu à quelques contrariétés, et notamment à des querelles; que, cependant, la plus grande intelligence paraissait régner entre elles depuis un mois; qu'il venait de lui conseiller momentanément d'aller chez une de ses amies, rue de la Harpe.

Cette déclaration, ainsi que nous venons de l'expliquer, était d'autant plus propre à exciter des soupçons contre la fille Chantal-Lavandière, que Trumeau avait dit et répété, plusieurs fois le même jour, en présence du citoyen Caron, qui était venu le chercher vainement pour aller chez le magistrat de sûreté, que sa fille était incapable de s'empoisonner elle-même, et que, pour lui, il était innocent et que sa conscience était pure.

Cependant Trumeau changea tout à coup de langage.

Il dit à une personne, en montrant la chambre où étaient les restes sanglants de sa fille, du sein de laquelle on venait de retirer les matières brûlantes et corrosives qui avaient dévoré son existence :

— La voilà, cette malheureuse, cette gueuse de victime, qui s'est empoisonnée elle-même pour me mettre dans l'embarras.

La fille Chantal était alors présente; on l'entendit dire à Trumeau :

— Je ne puis pas être soupçonnée; je ne savais pas même que vous eussiez de l'arsenic dans votre boutique, où je ne paraissais jamais... Le soupçon ne peut tomber que sur vous ou sur votre jeune fille.

Cependant Trumeau, dans toutes ces circonstances, parlait de son innocence, de la droiture de sa conscience, en faisant des démonstrations et des exclamations qui paraissaient forcées à ceux qui l'entendaient; il prenait Dieu à témoin de la pureté de son cœur, et pendant toutes ces protestations, cet homme, qui parut insensible aux personnes qui l'entouraient, ne porta aucune trace de douleur sur son front. Sa voix ne semblait n'avoir de force que pour insulter à la mémoire de sa fille en lui prodiguant les épithètes de malheureuse, de gueuse de victime, et en élevant contre elle les faux soupçons du suicide.

Les personnes qui connaissaient Rosalie Trumeau, et qui ont été entendues en leurs déclarations, bien loin de concevoir de tels soupçons contre elle, ont déclaré que sa respectable mère avait inculqué dans son âme des vertus qu'elle mettait en pratique, et qui la faisaient aimer et respecter dans tout le quartier, que les sentiments de religion qui l'animaient étaient trop purs pour que l'on pût penser qu'elle eût terminé sa carrière par un crime.

La vigilance du ministère public s'est appliquée à découvrir les traces qui auraient pu indiquer que Rosalie eût fait couler dans ses veines le poison qui termina ses jours; ses recherches n'ont produit aucun indice.

Il n'y avait dans sa chambre, ainsi que nous l'avons dit, qu'un seul vase contenant les restes de la potion anti-spasmodique narcotique, destinée à calmer les efforts qu'elle faisait pour vomir.

Les autres vases concernant les différents besoins que la jeune Marie Trumeau avait portés et laissés dans la chambre de sa sœur en avaient été enlevés par d'autres que par elle.

L'infortunée Rosalie redoutait et semblait présager la mort cruelle qui devait bientôt la frapper. Elle avait dit à différentes personnes :

— Si je ne préparais moi-même les aliments qui me nourrissent, je craindrais d'être empoisonnée...

Les deux enfants éprouvaient des privations dans la maison paternelle, où existait une étrangère qui se portait envers elles à des violences que Trumeau autorisait en donnant tort à ses filles.

Un jour, la fille Chantal poussa ses violences jusqu'à traîner la jeune Trumeau par les cheveux, parce qu'elle avait voulu s'opposer aux fureurs

qu'elle exerçait, à tort, sur Rosalie, que ladite Chantal menaça en lui disant :

— Tu passeras par mes mains.

Les yeux se portèrent sur Marie-Reine ; celle-ci, droite et superbe, ne broncha pas. L'organe du ministère public continua.

— Quatre jours avant que Rosalie ne mourût, Trumeau fit éclater une grande colère contre elle, parce qu'elle exigeait des comptes sur les biens de sa défunte mère, et parce qu'elle lui témoignait quelques mécontentements de ce qu'il avait pris des arrangements pour hypothéquer une maison qui faisait partie de ce bien. Il la traita de fille dénaturée, qui ne songeait qu'à elle; il lui prodigua encore plusieurs autres noms injurieux. Depuis cette scène, il ne lui parla pas, si ce n'est la veille de sa mort, qu'il l'embrassa en s'en allant coucher.

Ce fut le lendemain que Rosalie se plaignit qu'elle éprouvait des maux de cœur, et qu'elle n'avait point dormi pendant la nuit. Ils se mirent à table pour déjeuner avec du café que Rosalie avait préparé selon son usage. Trumeau s'en versa et en versa à la fille Chantal. Rosalie s'en servit ensuite, elle en prit quelques cuillerées. Quelqu'un était entré dans la boutique; elle s'y transporta pour servir, mais, tourmentée par les maux de cœur, elle fut obligée d'appeler son père pour la remplacer. Elle essaya encore de continuer son déjeuner et, ne pouvant y parvenir, elle invita sa jeune sœur à en profiter. Trumeau s'y opposa en observant qu'elle pourrait être incommodée, ayant mangé du raisiné...

Rosalie était recherchée en mariage par un jeune homme qu'elle aimait ardemment ; elle se plaignait chaque jour des obstacles qui paraissaient reculer cette union, et engageait instamment son prétendu à terminer le plus promptement possible avec son père, sans le contrarier; elle lui témoignait le plus vif désir de quitter la maison paternelle, où elle n'éprouvait, disait-elle, que des peines.

Telle était la situation morale de Rosalie Trumeau lorsqu'elle fut enlevée à la fleur de l'âge à la société dans laquelle elle avait fait briller des vertus, à sa famille qui la chérissait, et à un mariage vers lequel tendaient tous ses désirs, parce qu'elle le regardait comme devant terminer tous ses maux. Les circonstances qui ont précédé et accompagné ses derniers moments demandent pour l'instruction des jurés des détails suivis.

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT (1)

PREMIÈRE PARTIE.

II (*suite*).

Cette impression n'était pas encore dissipée lorsque Marie l'entraîna dans sa chambre « de travail, » pièce petite, intime, si l'on peut dire, meublée avec simplicité, et où elle était véritablement chez elle.

— Quel luxe chez toi ! fit Lucien avec aigreur.

— N'est-ce pas? Mais ne suis-je pas assez belle et suis-je indigne du luxe qui m'entoure?... Tu peux me croire, mais j'ai vu ces fameuses dames du grand monde, il en est bien peu qui soient mieux que moi.

— Je le sais.

— Je me connais maintenant, et je ne suis pas éblouie.

— Moi, je suis jaloux, fit Lucien avec un sourire forcé.

— Jaloux!

— Je ne suis pas riche... Et ces dentelles! ajouta-t-il en touchant du bout du doigt les valenciennes du corsage de Marie. M'aimerais-tu, dans la pauvreté ?

— Oh! je te le jure! s'écria la jeune femme avec transport.

Lucien reprit, mais sans amertune et sur le ton du badinage:

— Tu serais bien attrapée si je te prenais au mot.

— Non.

— Si je t'enlevais à ce magnifique hôtel pour te nourrir de tendres paroles et de baisers dans un nid de grisette. L'amour, le vin à douze sous, les promenades au Jardin des Plantes le dimanche, et le travail toute la semaine: voilà qui ne t'irait guère aujourd'hui.

— Lucien!... pourquoi ces reproches?

— Oui, ma petite Marie, tu as raison; la jalousie me rend farouche, cruel et bête. Oui, tu es belle et tu n'es pas faite pour végéter toute ta vie comme par le passé. Pour qui seraient les beaux tissus, les bijoux rares, les hôtels somptueux, si ce n'était pour toi? Ton malheur est d'être mariée

(1) Reproduction autorisée pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de lettres.



à ce vieux, et de m'aimer, moi qui suis pauvre. Mais s'il ne peut redevenir jeune, je puis devenir riche pour toi! Oh! je n'ai jamais éprouvé comme à cette heure le besoin de la richesse!... Va! aime-moi, et je ferai des prodiges. Aimons-nous avec confiance dans l'avenir.

— Parlons du présent, murmura Marie confuse.

Lucien rougit de sa sottise loquace et garda le silence.

— Et ces beaux projets dont tu m'avais parlé; reprit la jeune femme.

— Quels projets?

— Pour nos prochaines entrevues.

— Ah!... jallais oublier.

— Eh bien?

— Les voici. Tu es riche et tu peux sortir quand il te plaît, mais tu ne sors pas seule d'habitude parce que tu ne sors que pour te distraire.

— Sans doute.

— Il en serait tout autrement si, au lieu de sortir pour te promener ou acheter des chiffons, tu avais pour but une œuvre de charité?...

Marie ouvrit de grands yeux; elle devinait.

— Ne pourrais-tu prétexter des visites à des malades, à des pauvres honteux?... alors tu serais libre.

— Oh! cher! s'écria-t-elle enthousiasmée par cette ingénieuse et odieuse supercherie. Et de joie elle se jeta au cou de Lucien.

Elle le tenait embrassé quand soudain une apparition terrible lui glaça le sang dans les veines.

Des pas lourds firent craquer le parquet.

Elle se rejeta violemment en arrière; Lucien se leva effaré.

Cremesse était devant lui.

Avant que Lucien eût pu recouvrer sa présence d'esprit, Cremesse l'avait saisi au collet, comme il eût saisi un malfaiteur.

— Tu es un misérable! lui dit-il, les dents serrées, les lèvres tremblantes de fureur, tu es un polisson! J'ai le droit de te tuer, j'ai le droit de te traîner, toi et cette malheureuse, devant les tribunaux; mais j'ai horreur du scandale et tu ne vaux pas la peine que je te tue. Ce serait trop d'honneur pour toi.

— Monsieur ! fit Lucien avec un effort pénible.

— Tais-toi ! tu es un misérable, et je vais te jeter simplement à la porte, comme un drôle que tu es.

Ce disant, il traîna violemment Lucien vers la porte, lui fit traverser le salon, le vestibule, et comme celui-ci, révolté de ce traitement, voulait résister, il ouvrit la porte d'une main, tandis qu'il le tenait de l'autre, et le jeta dehors.

— Monsieur, je suis prêt à vous rendre raison, s'écria Lucien exaspéré.

— Tiens ! mauvais drôle, répliqua Cremesse, en lui allongeant un coup de pied qui lui fit sauter plusieurs marches de l'escalier, voilà tout ce que tu mérites.

Puis, cette justice faite, pâle, haletant, il rentra chez sa femme.

Celle-ci se tenait assise, ferme, résolue à soutenir le choc de l'orage qui venait d'éclater.

— Quant à vous, dit Cremesse, vous mériteriez de rejoindre votre complice.

— Je suis prête, répliqua-t-elle en se levant.

Cremesse frémit de colère ; puis, après un instant de silence, il reprit avec autant de mépris que de pitié :

— Malheureuse ! tu ne te doutes pas que dès à présent tu es une femme perdue ; tu ne te doutes pas que tu viens de perdre ce que tu avais de plus précieux au monde, ta propre estime et l'amour sincère et loyal d'un honnête homme. Malheureuse !... C'est bien... je vais décider ce que j'ai à faire.

Et sur ces mots, le mari outragé se retira, laissant la coupable stupéfaite, anéantie.

Seul, dans son cabinet, il s'abandonna à l'immense douleur qui s'emparait de lui :

Après s'être longtemps débattu, il s'approcha de son bureau et écrivit d'une main émue les lignes suivantes à l'adresse de la grand'mère de sa femme :

« Madame,

« Des affaires des la plus haute importance m'obligent à quitter Paris pour plusieurs mois. Veuillez m'excuser de ne point vous faire visite avant mon départ, et avoir la bonté de venir chercher votre petite-fille. Je désire qu'elle reste avec vous jusqu'à mon retour.

« Votre affectionné. »

Il fit un double de cette lettre et le porta à sa femme.

— Prenez lecture de ceci, lui dit-il, et faites en sorte de ne pas tuer de chagrin votre pauvre grand'mère. Tâchez qu'elle ignore votre honte et mon malheur.

Et avant que Marthe eût pris connaissance du billet, il s'éloigna en murmurant :

— Adieu !...

En ce moment, elle fit un mouvement pour s'élancer vers lui et le retenir ; elle sentait l'énormité de sa faute. La porte fermée, seule, elle éprouva une sensation analogue à celle du coupable sur qui, pour la première fois, se ferme la porte qui le sépare du monde.

Un sentiment pénible de solitude et d'abandon s'empara d'elle ; elle eût voulu pleurer. Enfin, lorsque Thérèse rentra, elle souffrit de la présence de cette fille, comme si la faute qu'elle avait commise était écrite sur son front.

Vers le soir, sa grand'mère arriva fort alarmée, mais ne comprenant rien à la lettre qu'elle avait reçue, et bien éloignée de soupçonner l'étendue du malheur où sa petite-fille était tombée.

La bonne femme était crédule; Marie lui conta une fable et éluda ses questions par des plaisanteries et les rires d'une gaieté forcée.

Elle fit ses malles comme pour un voyage et quitta l'hôtel, sans avoir donné aucune explication à ses gens, même à sa femme de chambre, qui comptait l'accompagner et qu'elle prenait souvent pour confidente.

Quelques heures plus tard, Cremesse rentra, appela ses domestiques, leur dit qu'il partait en voyage pour plusieurs mois et les congédia.

Le soir, à la dernière distribution postale, une lettre à son adresse fut remise au concierge.

Celui-ci la garda, en pensant que Cremesse, qui avait oublié de lui dire où il allait, lui ferait connaître prochainement sa nouvelle adresse.

Cette lettre était de Lucien.

Ce dernier déclarait au mari outragé qu'il avait connu et aimé Marie avant lui ; que si le mari avait la loi de son côté, l'amant avait, du sien, le droit naturel. A ces considérations philosophiques, il ajoutait : « Je comprends votre colère, mais un homme comme il faut, un gentleman, serait resté assez maître de lui-même pour ne pas se conduire comme un portefaix. Vous pouviez me tuer, monsieur, ou m'appeler devant un tribunal, mais vous n'avez pas le droit de m'insulter grossièrement. Je vous ai offert une réparation, et vous avez répondu à cette offre par la plus brutale injure. Vous vous tromperiez étrangement si vous pouviez croire que tout est terminé entre nous. Je vous offre une dernière fois la réparation que, dans un moment de fureur aveugle, vous avez dédaignée. Demain, toute la journée, j'attendrai vos témoins. »

Après avoir jeté cette lettre singulière à la poste, Lucien attendit, et, comme vous le savez, attendit en vain. Ce silence lui parut une insulte nouvelle et acheva de l'exaspérer. Nouveau billet ainsi conçu :

« Monsieur,

« Vous êtes un lâche, et partout où je vous rencontrerai je vous le dirai en face. »

Il parlait dans le désert.

Enfin sa fureur se changea en haine. Il ne pensa plus qu'à se venger. Il se trouvait ridicule, et lorsqu'il était seul, de subites rougeurs lui passaient sur le front au souvenir du coup de pied qu'il avait reçu et des épithètes de mauvais drôle et de misérable dont il avait été aplati.

Si Cremesse avait eu affaire à quelque riche

bourgeois, à un fils de famille, il n'aurait pas agi ainsi, se disait-il.

Le mépris dont il avait été couvert l'étouffait.

Sur ces entrefaites, Marie vint le dénicher, rue du Moulin.

Il lui fit tout d'abord un accueil assez froid.

Le garni pauvre et malpropre, où Marie le surprenait, faisait un contraste humiliant pour lui avec le luxe de l'hôtel de la rue Caumartin.

Enfin, ce jour-là, il n'était pas habillé, il n'avait même pas de linge blanc, tandis que sa maîtresse avait une toilette d'une fraîcheur et d'un goût exquis. Cette dernière, toute au plaisir de le revoir, ne devina rien de ce qui froissait sa vanité.

— Maintenant, mon cher ami, lui dit-elle, nous sommes libres. Il est à soixante lieues de Paris. Je puis disposer de tout mon temps. Toutes mes anciennes relations banales, ennuyeuses, sont rompues. Il ne tient qu'à nous d'être heureux. J'ai déjà un plan tout fait. Nous louerons une chambre... moins triste que celle-ci... où tu voudras... à ton goût... où nous pourrons nous voir quand bon nous semblera.

Lucien garda le silence.

— Puis, poursuivit Marie sans se déconcerter, nous irons à la campagne, dans les bois... Aimes-tu les bois?

— Beaucoup.

— A Sèvres, à Meudon. Nous irons canoter sur la Marne, à Joinville, n'est-ce pas?

— Mais mon travail?

— Eh bien! tu le laisseras.

— Je ne ferai rien!

— Non.

— Et de l'argent?

— J'en ai pour nous deux.

— De qui te vient cet argent? De ton mari?

— De mes économies, répondit Marie avec embarras.

— Toujours ton mari. En vérité, pour qui me prends-tu? et comment oses-tu me faire une proposition semblable sans crainte de me blesser et sans en rougir?

— Très-bien, répondit la jeune femme, contristée pas ces scrupules imprévus, mais permets une observation.

— J'ai permis.

— Si j'étais si scrupuleuse, moi, est-ce que je pourrais vivre?

— Pourquoi pas?

— Je me souviens du temps où je vivais chez ma grand'mère.

— Souffrais-tu?

— Du moins je vivais dans une gêne très-pénible.

— Et moi, ne suis-je pas là pour te venir en aide?

Marie baissa la tête et répondit avec une moue significative :

— Sans doute...

Puis, après un silence :

— Cependant, reprit-elle, je ne puis ni te voir chez ma grand'mère, ni venir ici sans me perdre de réputation. Je veux louer une autre chambre; je travaillerai s'il le faut pour en payer le loyer... Tu es étrange! J'ai un peu d'argent, mais mon mari me doit une pension alimentaire.

— Combien te donne-t-il?

— Je ne le sais pas encore... Voyons, Vincent, aurai-je ma chambre? fit-elle d'un ton câlin, inconnu à son mari.

— Je te l'accorde.

— Comme tu sais te faire prier! comme tu sais que je t'aime! Mais je n'en souffre point, tu me plais ainsi : c'est à l'homme de commander. Mon mari ne commandait jamais. Je veux être ta femme. Tu me gronderas si tu veux : mais aime-moi bien, n'est-ce pas, mon ange! Ne me trompe pas, méchant. Je t'ai tout sacrifié. Tu es désormais mon seul appui comme mon seul amour. Sans toi, je mourrais.

— Va, tu ne mourras pas, s'écria Julien avec passion. Tu seras heureuse et tu seras riche. Ton amour me donne une force qui m'était restée inconnue. Mon amour sera digne du tien...

Puis, s'assombrissant par degrés :

— Mais, reprit-il d'une voix lente et assourdie par la passion, pour être réellement digne de toi, pour qu'à l'origine de notre amour ne reste pas un souvenir qui me fait monter la rougeur au front, il faut que je me venge... oui, il faut que je me sois vengé de ton mari.

— Lucien! implora Marie, effrayée de sa pâleur subite et de l'accent avec lequel il proférait ces menaces.

Puis d'une voix caressante :

— Mon amour ne te venge-t-il pas assez? reprit-elle.

— Non, répondit Lucien d'un ton bref.

— Que veux-tu donc?

— Ce que je veux?... me venger!... Vois-tu, ce souvenir me torture, je veux lui échapper par quelque autre plus terrible, mais où je n'aie pas un rôle ridicule. Je vois toujours Cremesse me prendre au collet; je vois toujours l'air de mépris avec lequel il me jeta à la porte, et alors je voudrais le broyer, l'anéantir! Ah! si j'étais aussi fort que lui; si j'avais ses larges épaules, ses bras nerveux, je voudrais l'étreindre, le jeter dans la boue, lui imprimer sur le visage le talon de ma botte... Mais je ne suis pas aussi fort que lui. Il me faudra user d'un autre moyen. Que ferai-je?... Dans la rage qui me possède, que ferai-je?... Je n'en sais rien.

— Lucien, sais-tu que tu m'épouvantes?

— J'aime mieux cela que de rester ridicule à tes yeux.

Un silence pesant succéda à ces violences. Marie, vraiment épouvantée, cherchait en vain un mot qui pût calmer l'exaltation de son amant ou faire diversion à ses pensées.

— Écoute, reprit Lucien, ne me parle plus de ton mari, je ne pense que trop à lui, pour mon repos et pour le sien. Quand j'était jaloux de lui, je ne souffrais pas autant qu'à cette heure; je ne savais pas ce que c'était que la haine. D'ailleurs

tu devrais le haïr avec moi, car toi et moi nous sommes tous deux enveloppés dans un égal mépris. Il t'a chassée !

Marie baissa la tête. Un instant après, elle reprit avec un sourire timide :

— Eh bien ! ne parlons plus de lui.

— Volontiers.

— Parlons de nous. Tâchons d'oublier le passé; occupons-nous du présent et de l'avenir.

— Je t'écoute.

— Allons-nous chercher une chambre? demanda Marie.

— Y songes-tu ! se récria Lucien en jetant à sa pendule un regard d'effroi. Je suis déjà en retard d'une heure pour mon bureau.

— Demain, alors?

— Ni demain, ni après; dimanche.

— Toujours dimanche, fit Marie avec une mine de dépit.

— Cinquante-deux jours de liberté par an, ce n'est guère.

— Et cet esclavage te rapporte cent cinquante francs par mois; cinq francs par jour.

— Que veux-tu? Tout le monde n'a pas le bonheur de naître rentier, fit Lucien avec amertume.

— Ainsi, je ne pourrai plus venir te voir sans craindre de te faire manquer l'heure de ton bureau ?

— Mais, enfant terrible que tu es, avions-nous plus de liberté autrefois? Et que désirions-nous ? Notre bonheur de l'an passé. Tu voudrais que je fusse tout à toi, à toute heure, et tu m'offres indirectement l'argent de ton mari. Mais sais-tu comment on appelle ceux qui vivent ainsi ?

Marie lui mit la main sur les lèvres.

— Chut! fit-elle, c'est un vilain mot, monsieur !

III

Le soir même de ce jour où il avait été atteint si cruellement, Cremesse avait quitté Paris.

Comme il arrive à beaucoup, aux jours où le malheur les frappe dans leurs plus intimes affections et les isole, il pensa au foyer paternel, à sa première et sa plus fidèle amitié, et il partit pour Le Châtel, où vivait encore son père.

Celui-ci était un vieillard plein de verdeur qui, après avoir tout le long d'une carrière honorable travaillé à la fortune de son fils, s'était fait du bonheur de ce dernier son propre bonheur. Son fils était son amour et son orgueil. Il réchauffait ses dernières années aux succès du fils auquel il avait voué sa vie.

Du fond de son village, il le suivait avec les yeux de l'imagination et du cœur; son souvenir lui était toujours présent et lui tenait lieu de compagnie durant les longs jours monotones de la mauvaise saison. Il lisait et relisait ses lettres et se faisait une fête de ses courtes visites au Châtel.

En arrivant chez son père, Cremesse ne lui dit rien de son malheur, soit qu'il craignît de l'affliger, soit que son amour-propre lui commandât cette réserve.

— Aucune affaire ne me retenait, lui dit-il, et depuis longtemps j'éprouvais le désir de te revoir. Puis, j'ai l'idée d'acheter une propriété aux environs où je puisse passer une partie de l'année. La vie de Paris est fatigante; ma santé est altérée.

— Et pourquoi es-tu venu sans ta femme?

— Sa mère est très-malade, elle ne pouvait la quitter ; j'espère qu'elle viendra bientôt me rejoindre.

Quelques jours après son arrivée au Châtel, il écrivit à son notaire de servir à madame veuve Dupont, la grand'mère de Marie, une pension mensuelle de cinq cents francs.

Nous laissons à penser la joie de Marie lorsqu'elle reçut avis de cette pension. La misère l'avait effrayée, et lorsque sa grand'mère étala cinq cents francs sur la commode de sa petite chambre, elle se crut riche.

— C'est ma pension que mon mari vous paye ainsi, vous savez, grand'maman; mais nous ne dépenserons pas tant d'argent; je veux faire des économies.

La vieille dame l'approuva.

— Voilà cent francs, reprit Marie en remettant cinq louis à sa grand'mère; le reste sera pour ma toilette, les cas imprévus et ma tire-lire.

Dans sa pensée le reste était en grande partie pour Lucien.

Cependant Cremesse souffrait cruellement, car bien qu'il n'eût plus d'estime pour Marie, il l'aimait toujours, et — ce qui peut paraître faux, mais n'est que trop vrai — sa passion s'était exaltée et accrue de son ressentiment. Il était jaloux.

Le souvenir de son rival, qu'il regardait comme un garçon assez insignifiant, le torturait.

Marie avait-elle revu son amant?... Il s'en doutait, mais il n'eût osé s'en assurer. Il avait honte de sa passion comme d'une faiblesse.

Plusieurs mois s'écoulèrent.

Craignant, en prolongeant son séjour au Châtel, d'éveiller la médisance de la petite ville, il annonça son départ pour Paris et fut passer la fin de l'été dans les villes d'eaux d'Allemagne. Cela à son grand regret, car l'air du pays natal lui convenait mieux que tout autre, et en gardant la place qu'il avait reprise au foyer paternel, en vivant au milieu des souvenirs de sa jeunesse, peut-être se fût-il guéri de son funeste amour.

Tandis qu'à Ems, à Bade, il retrouvait une solitude morale peuplée des souvenirs de la vie parisienne. Le froid le chassa du Grand-Duché; il se réfugia à Nice. Enfin, fatigué de cette vie errante, il revint à Châtel.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 158)

VI

OU M. POTEL COMMENCE A JOUER CARTES SUR TABLE.

(*suite*)

Pepe, qui vaut mieux que sa réputation, sentit soudain son cœur s'éprendre follement, et des paroles d'amour lui montèrent aux lèvres.

Malheureusement il ne tarda pas à comprendre qu'il soupirait en pure perte; et comme sa passion, loin de se ralentir, continuait à galoper de plus belle, il chercha dès lors à trouver un moyen sûr d'attendrir la belle inhumaine.

Par suite d'habiles manœuvres, il parvint à découvrir l'amour de Rita pour Léo, et le caprice de ce dernier pour Laïs, car j'ai oublié de vous dire que la fille perdue s'appelait Laïs; il n'eut donc plus alors qu'à dresser ses batteries pour prouver à Rita les infidélités de Léo et... pardon, mais je crois que décidément mon récit commence à vous intéresser; je poursuis donc: et, dans ce but, il commença par circonvenir habilement ceux qui entouraient la jeune Rita; puis, sûr sinon de leur appui du moins de leur silence, il supprima les lettres de Léo... Ah! j'ai oublié de vous dire que dans l'intervalle Léo avait été obligé de s'éloigner, par suite de la mort d'un père, d'une tante, je ne sais plus au juste pour quelle raison, peu nous importe, du reste; on substitua donc aux lettres de Léo d'autres lettres fabriquées par Pepe, et, peu à peu, le doute naquit dans le cœur de Rita; et vous ne l'ignorez pas, chère, le doute n'est le plus souvent, aussi bien en politique, en religion, qu'en amour, que le premier pas qui conduit à l'apostasie. Aussi Rita ne tarda-t-elle pas à croire que son amant l'avait complétement délaissée.

Avouez que ce Pepe n'était réellement pas trop maladroit.

Toujours est-il que tout marchait comme sur des roulettes, quand une réflexion soudaine jaillit de la cervelle de Pepe.

— Mais si Léo allait arriver à l'improviste, se dit-il, tout serait donc perdu? et, sur-le-champ, il chercha un moyen d'obvier, le cas échéant, à cet inconvénient; puis, après de mûres réflexions, il se décida à se rendre chez Laïs, et à lui dire:

— Laïs, vous aimez Léo, et Léo ne vous aime pas; vous courez donc grand risque d'être repoussée avec perte si quelqu'un ne vient à votre secours. Je suis ce quelqu'un, je vous tends la main et je vous demande:

— Voulez-vous de moi pour allié?

Et, joignant le geste à la parole, le baron tendit la main à Régine.

Celle-ci, étourdie et comme en proie à un horrible cauchemar, ne répondit tout d'abord pas.

— Voilà mon apologue; qu'en dites-vous, Régine? demanda M. Potel.

— J'avoue que... je ne vous comprends pas.

— Je vais donc alors m'expliquer plus clairement et surtout plus brutalement. Sachez donc, Régine, que M. de Kergall ne vous aime pas, que c'est Genofsa qu'il aime et que seule il aime; or, comme moi aussi j'éprouve pour cette femme un amour insensé, je ne veux pas, je ne veux pas, entendez-vous bien, que cette femme soit à un autre qu'à moi, et dussé-je y perdre la vie, je la lui disputerai jusqu'à la fin.

En parlant ainsi, le petit homme s'était redressé, l'œil en feu, l'attitude menaçante, et certes, en ce moment, il était beau, mais d'une infernale beauté, qui fit froid à Régine jusque dans la moelle des os.

— Eh bien! reprit-il après un instant de silence, me comprenez-vous cette fois, et consentez-vous à me servir?

— Non, non, laissez-moi, je ne veux pas qu'il souffre.

Un sourire méphistophélique plissa les lèvres du jeune homme.

— Vous êtes folle, Régine, lui dit-il.

— Non, je ne suis pas folle, mais je l'aime.

— Allons donc, singulier amour que le vôtre!

— Amour vrai, qui sait au besoin faire le sacrifice de sa propre existence.

— Folie! vous dis-je. Croyez-vous donc que je n'aime pas Genofsa, et cependant, je vous l'avoue, je me sens complétement incapable du plus petit sacrifice en faveur de ce rival que je hais, plus encore peut-être que je n'aime. Oh! non, non, jamais je ne pourrai supporter la pensée qu'un autre...

— Taisez-vous! taisez-vous!

— Qu'un autre, continua impitoyablement le baron, dont l'exaltation semblait croître à chaque instant, aura jamais possédé ce que, moi, je n'aurai fait qu'envier, et je le jure en ce moment, je le jure par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, ma vengeance serait impitoyable et terrible, et je la poursuivrais jusqu'à la mort.

« Vous voyez donc bien, chère, que je connais l'amour et que mieux que vous je sais aimer.

« Eh bien! maintenant, consentez-vous à m'aider dans la poursuite de mon œuvre, voulez-vous être mon alliée?

— Non, non, laissez-moi! laissez-moi!

— A votre aise, comtesse, je me retire, mais ne vous en prenez qu'à vous-même, si...

— Que voulez-vous dire?

1. Voir les *Amours de contrebande.*

— Au revoir, madame de Castel-Brancio, et puissiez-vous ne vous repentir jamais de ne m'avoir pas écouté.

— Restez, je vous en prie.

— Il est trop tard. Tout à l'heure, je suis franchement venu à vous, je vous ai loyalement proposé mon concours, vous l'avez refusé; vous étiez libre de le faire et je ne vous en blâme nullement.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez?

— M. Potel sourit, et tirant une lettre de son portefeuille, il la tendit à la jeune femme.

— Lisez! dit-il.

Régine hésita un instant; elle sentait, en effet, qu'en ce moment elle allait tremper dans une lâcheté indigne d'elle, indigne surtout de son caractère, et elle craignait, sans doute, une fois engagée dans cette voie, de ne pouvoir plus, désormais, s'arrêter sur cette pente fatale, qui est quelquefois le premier acheminement vers le crime.

Puis soudain, elle s'empara brusquement du papier, et des yeux le parcourut en quelques instants.

C'était la lettre adressée de Nantes à Genofsa par M. de Kergall.

Un moment, elle resta comme anéantie; deux grosses larmes, se faisant jour à travers ses paupières demi-closes, sillonnèrent lentement ses joues; puis, soudain, elle bondit comme une panthère blessée, et sa colère éclata terrible et implacable.

— C'était donc vrai? s'écria-t-elle, il me trompait... le lâche! que lui ai-je donc fait?... et cette femme, cette rivale... où est-elle? que je la déchire avec mes ongles... Oh! mais je me vengerai... oui, je me vengerai de tous les deux à la fois... Vous m'aiderez? n'est-ce pas, mon ami?... Je compte sur vous... Ah! ils n'ont pas craint de me déchirer le cœur... Malheur! malheur sur tous deux! Je leur montrerai qu'on ne se raille pas impunément de moi... Vous m'avez demandé mon concours, La Burgotière, je vous appartiens corps et âme... et... je suis heureuse, ajouta-t-elle avec un sauvage éclat de rire, car je vais me venger!

La réaction avait été trop forte, Régine, épuisée par l'émotion, s'affaissa lourdement sur le sol.

Au lieu de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état, M. de La Burgotière se contenta de jeter sur la malheureuse femme le regard du serpent qui sent que désormais sa proie ne peut plus lui échapper; puis, saisissant son chapeau, il se dirigea vers la porte, en murmurant:

— Allons, tout est pour le mieux de ce côté; à l'autre, maintenant.

En passant dans l'antichambre, le baron aperçut la soubrette fort occupée à ranger.

— Ecoute ici, petite, lui dit-il.

La jeune fille s'empressa d'approcher, le baron lui prit le menton, puis, avec un méchant sourire, lui dit:

— Je crois que ta maîtresse se trouve mal, va donc voir un peu, mignonne, ce que ce peut être.

Puis, M. le baron donna fort paternellement une petite tape sur la joue de la belle enfant, et s'éloigna en fredonnant un joyeux refrain d'opéra-comique.

VII

OU M. POTEL SE DESSINE DE PLUS EN PLUS.

M. de La Burgotière trouva son coupé stationnant devant la porte de Régine.

— Rue de Sorbonne, dit-il en y montant.

Puis, soudain, il se rejeta vivement en arrière, car il venait d'apercevoir, pelotonnée dans un coin, une forme indécise qu'enveloppait de longs voiles noirs.

— Qui donc est là? fit-il d'une voix tremblante.

Sans lui répondre, l'inconnue l'attira vers elle et referma la portière.

— Qui êtes-vous donc? reprit encore M. Potel, étourdi par la secousse.

— Ne me reconnais-tu donc pas, prononça une voix douce.

Potel fit un geste de dénégation.

— Tu as alors la mémoire bien courte. Regarde-moi donc de plus près.

Et relevant le voile qui cachait ses traits, elle regarda fièrement le petit homme.

— Louise! s'écria-t-il, en faisant la grimace.

— Mais certainement, Louise, que tu as lâchement abandonnée; Louise qui t'aime toujours, ingrat!

M. Potel grimaça un sourire qui donna à sa physionomie une si étrange expression, que la jeune femme ne put retenir un violent éclat de rire.

— Par quel hasard te trouves-tu donc ici? crut devoir demander le jeune homme, pour couper court à l'hilarité de sa compagne.

— Pourquoi je suis ici? oses-tu bien me le demander, monstre!

— Mais!...

— Que vas-tu faire chez Régine?

— Eh! que t'importe, ma chère!

— Comment, que m'importe! mais ne sais-tu donc pas que je suis jalouse!

— Jalouse! toi, et de Régine? allons donc, je t'en prie, cessons ce badinage.

— Qu'appelles-tu badinage? est-ce l'oubli que je fais en ce moment de la pudeur inhérente à mon sexe, pour venir rappeler un ingrat à ses devoirs? Et crois-tu donc, par hasard, que je veuille plaisanter; non, je te le répète, je suis très-sérieuse, et je te le dis hautement, je suis jalouse!

En parlant ainsi, la grosse Louise affectait un air de tristesse que démentait complétement le sourire qui se jouait autour de ses lèvres; quant à son compagnon, vainement il se creusait la

cervelle, il ne pouvait se rendre compte du but auquel elle voulait atteindre en ce moment.

— Expliquons-nous une bonne fois, fit-il tout à coup, où veux-tu en venir?

— Mais, malheureux, depuis deux heures je m'exténue à te crier que je suis jalouse, horriblement jalouse, et si je ne me retenais pas, je t'arracherais les deux yeux.

— Jalouse! et pourquoi?

— Pourquoi! pourquoi! mais monstre que tu es, ne vois-tu donc pas que tes visites à Régine me déplaisent.

M. de la Burgotière laissa échapper un éclat de rire railleurr; Louise fit chorus avec lui.

— Parlons franchement, que désires-tu?

— Te revoir, parbleu!

— Pas d'enfantillage, je t'en prie, les instants sont précieux et je vais être, à mon grand regret, dans la nécessité de te quitter.

Pendant ce colloque, en effet, la voiture avait franchi la plus grande partie de la distance qui séparait le quartier Bréda de la rue de Sorbonne.

— Qu'attends-tu de moi? reprit M. Potel.

— Je désirerais, reprit Louise, que tu m'accordasses une faveur!

— Et laquelle?

— Celle de venir demain matin déjeuner avec moi.

— Demain? je ne le puis, c'est impossible!

— Comment? impossible!

— Oui! une affaire très-pressée.

— Et... qui ne peut se remettre?

— Impossible, te dis-je.

— Ce que j'ai à te dire est pourtant très-sérieux!

— Moins encore, bien certainement, que l'affaire qui me prive du plaisir de ta chère présence.

— Et cependant s'il s'agissait de Genofsa...

— De Genofsa, dis-tu?

La voiture, au même instant, s'arrêtait devant la porte du numéro 10, et Louise, ouvrant précipitamment la portière, s'élançait sur le trottoir, en s'écriant:

— C'est entendu, demain, je t'attendrai à onze heures précises.

Revenu de l'ébahissement que lui avaient causé les dernières paroles de la jeune femme, La Burgotière se précipita à son tour sur le trottoir, parfaitement décidé à provoquer une explication de sa part; mais déjà Louise avait disparu, et il lui fut impossible de la rejoindre.

— Qu'a-t-elle voulu dire? se demandait-il, tout en regagnant le numéro 10 de la rue de Sorbonne.

« Niais que je suis de n'y avoir pas songé plus tôt, Louise se sera brouillée avec son amant, et, ne sachant comment faire pour le remplacer, elle a songé à moi, et elle veut, en attendant, me tirer ce que vulgairement on appelle une carotte.

« Ah! les femmes, les femmes, avouons qu'elles ne sont pas de notre force pour la ruse. Allons, j'irai demain la voir; je ne puis pas décemment laisser une ancienne amie dans la peine. »

Tout en monologuant ainsi, M. le baron était arrivé devant la maison de Genofsa; il en franchit le seuil et passa hardiment sans que les Bybeybolles, qui pratiquaient, sans façon, un léger bésigue, songeassent le moins du monde à l'en empêcher.

Tout était en désordre dans la chambrette de la jeune fille; des cartons, des boîtes encombraient tous les meubles, et des vêtements, de la musique, des chiffons s'entassaient pêle-mêle dans tous les coins.

Plus triste que jamais, Genofsa était assise sur une chaise basse, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête cachée entre ses mains; de grosses larmes filtraient à travers ses doigts.

Un coup violemment frappé à sa porte lui fit relever la tête.

— Entrez! fit-elle.

M. de la Burgotière pénétra dans la chambre, et, à la vue du désordre qui y régnait, il ne put retenir un sourire.

— Tout va bien, murmura-t-il.

Puis, plus haut, il ajouta:

— Je vois, mademoiselle, qu'enfin vous êtes devenue plus raisonnable.

Des pleurs plus abondants s'échappèrent des yeux de la jeune fille.

— Je suis prête, dit-elle, en poussant un soupir.

— La voiture est en bas, veuillez donc, chère enfant, me faire savoir ce que vous comptez emporter.

— Je possède si peu de choses, en vérité.

— Mais, peut-être se trouve-t-il un objet auquel vous teniez plus particulièrement.

— Hier encore, peut-être, j'aurais pu... mais aujourd'hui... non, décidément ils me rappellent de trop cruels souvenirs.

— Pauvre petite! soupira M. Potel, en feignant de compatir à la souffrance de Genofsa.

— Fuyons, fuyons bien vite, reprit la jeune fille en pleurant, car mon courage se brise et je ne sais si tout à l'heure il me restera assez de forces...

M. de La Borgotière était trop habile pour ne pas comprendre ce qui se passait en ce moment dans le cœur de la jeune fille; aussi, craignant de voir sa résolution faiblir, s'empressa-t-il de lui offrir le bras.

— Je suis tout à vos ordres, dit-il.

Genofsa n'avait plus la moindre notion de ce qui se passait autour d'elle, aussi se laissa-t-elle entraîner sans tenter la plus petite résistance; mais à peine venait-elle de quitter cette chambrette qui lui rappelait des souvenirs tout à la fois et si chers et si cruels, qu'elle tombait évanouie sur le seuil.

M. de La Burgotière, qui ne la perdait pas un instant de vue, profita de cet évanouissement pour la prendre dans ses bras et la porter dans la voiture.

Il allait y monter à son tour et prendre place à ses côtés, quand soudain, se ravisant:

— Touche rue de la Victoire, dit-il à son cocher.

La voiture prit la direction des boulevards,

M. de La Burgotière, après avoir allumé un cigare, se dirigea en se dandinant du même côté.

Presque à la même heure, M. de Kernevelan recevait deux lettres. La première était datée du château de Kergall.

La seconde, d'une écriture plus fine et plus déliée, exhalait par tous les pores un parfum de jolie femme ; elle disait :

« Si M. le marquis de Kernevelan veut me faire l'honneur de venir demain matin, je l'attendrai à onze heures précises.

« L'affaire dont j'ai à t'entretenir est de la dernière importance.

« J'espère que M. de Kernevelan sera assez aimable pour ne pas me refuser cette légère faveur, et je le prie, en attendant sa bonne visite, de vouloir bien me croire sa dévouée servante.

« LOUISE.
« 15, rue Clausel. »

— Que veut dire ceci? se demanda Joannic en tournant le papier dans tous les sens. Il faut, en effet, que la chère petite ait quelque chose de bien sérieux à me conter.

Sonnant alors son domestique :

— Yvon, ajouta-t-il, tu vas aller chez madame Louise, 15, rue Clausel ; tu lui diras que j'accepte avec le plus grand plaisir sa bonne invitation, et que demain, à l'heure indiquée, je serai chez elle. Tu t'arrêteras en passant chez Chevet, et tu lui commanderas, en mon nom, un fin déjeuner qu'on fera porter chez madame Louise.

VIII

LE DÉJEUNER

Onze heures allaient sonner au moment où Joannic faisait son entrée chez la grosse Louise.

— Merci d'être venu, marquis, lui dit-elle en lui tendant la main.

— Ne suis-je pas entièrement à votre discrétion, ma toute belle, repondit-il en déposant un galant baiser sur la blanche main de la belle enfant.

— Toujours charmant, marquis.

— Non pas, mais dites égoïste, car je l'avoue, les heures que je puis passer en tête à tête avec vous me deviennent chaque jour plus précieuses.

— Vous êtes vraiment trop aimable, cher, et ma reconaissance...

— Mon Dieu, Louise, quel grand mot ! pour une si petite chose ; je vous trouve charmante, je vous le dis ; vous le souffrez, et je ne m'en plains pas, croyez-le; c'est donc à moi qu'il appartient de parler de reconnaissance et non pas à vous.

Ce D'AMEZEUIL.

(La suite au prochain numéro.)

SEMAINE THÉATRALE

Opéras et opérettes, que me voulez-vous?

Il semble, depuis quelques années, que Paris s'est transformé en une vaste boîte à musique. Tous les théâtres s'acharnent à exhiber des productions et des artistes lyriques. Enfin, il n'y a pas jusqu'au Châtelet qui n'ait voulu sacrifier, lui aussi, au goût du jour.

L'ouverture, ou plutôt la réouverture du théâtre qui a obtenu tant de succès avec *Rothomago*, les *Pilules du Diable* et les *Sept Péchés capitaux*, vient d'avoir lieu avec les *Parias*, grand opéra de M. Membrée. Il était, il nous semble, à peu près nécessaire de justifier le nouveau titre du théâtre. OPÉRA POPULAIRE, si nous en croyons le dictionnaire de l'Académie, veut dire opéra à la portée de tous. Or, que trouvons-nous? Une musique savante, trop savante même, mais accessible seulement aux oreilles exercées des dilettanti. Donc, but à peu près manqué. Quant au poëme, beaucoup de plaidoyers en faveur de la religion, qu'on veut inculquer aux pauvres Indiens, mais d'action dramatique peu, ou si peu du moins qu'on a peine à la suivre.

Il nous semble qu'on aurait pu faire mieux. Il y a certes une place à prendre à Paris comme théâtre musical à bon marché, mais pour cela il faudrait trouver autre chose que le genre ennuyeux, le plus navrant des genres.

Parlez-moi de la Renaissance, au moins là le sévère ne paraît pas, et, si nous n'étions pas les ennemis nés de l'opérette, nous trouverions que *Giroflé-Girofla* est un succès mérité ; un point seulement nous rend hostile à ce nouveau triomphe :

Pourquoi les directeurs des théâtres de Paris ont-ils détruit de gaieté de cœur le prestige qui s'attachait à la scène parisienne, et ont-ils fait de Bruxelles, Londres et Berlin même, l'antichambre des théâtres de Paris? Il est honteux pour nous, Français, qui passions à juste titre pour les arbitres du bon goût et de l'art, d'être réduits aux reprises d'œuvres ayant affronté pour la première fois les feux de la rampe sur les scènes étrangères, et nous regrettons pour notre honneur national de ne pas voir les critiques accrédités auprès du public parisien s'élever en masse contre ces exhibitions exotiques qui rabaissent le niveau de l'art français!

ALPHONSE BARALLE.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 166. 2 Décembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

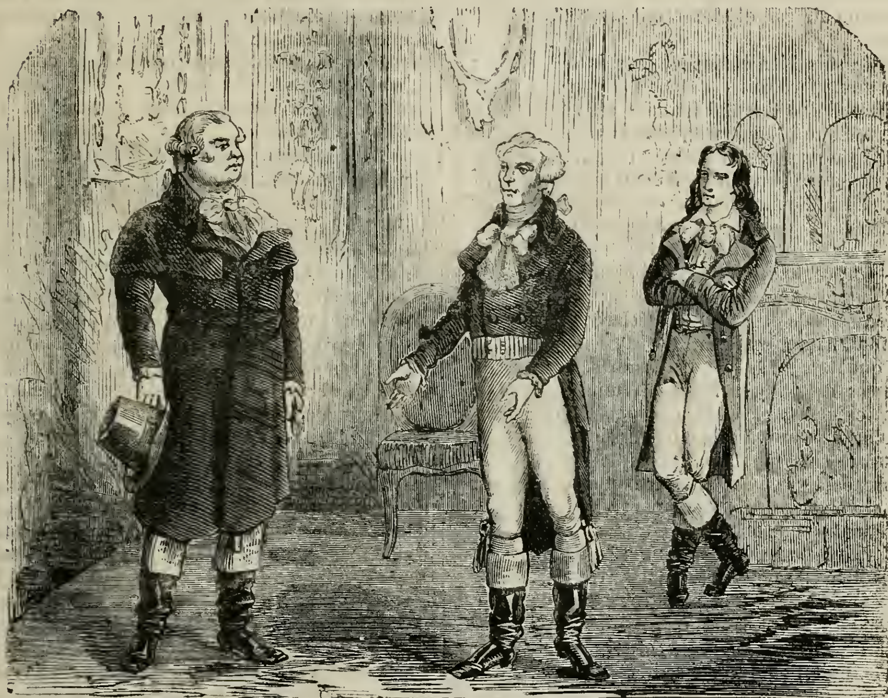
PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements . .	10	5

LA BELLE HERBORISTE[1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



A... Cervenon, quelle bonne fortune vous amène?

IV

AU TRIBUNAL (*suite*).

Là, le ministère public rentre dans de longs détails que nos lecteurs connaissent, notamment sur la mort de Jeanne Cervenon, puis il reprend :

— Trumeau avait chez lui, en l'an II, une nièce âgée de seize ans, appelée Marie-Jeanne Cervenon. Cette jeune personne mourut subitement chez ledit Trumeau, le 6 fructidor de cette année, à deux heures du matin. Le chirurgien fut appelé ; il vint vers les dix heures ; il trouva Tru-

1. Voir à partir du numéro 155.

meau dans sa boutique; il lui dit, aussitôt qu'il arriva, qu'on avait trouvé sa nièce morte et étendue par terre. Le chirurgien étant rentré dans la chambre, vit le cadavre de cette jeune personne sur un lit; ses membres étaient dans un état de contraction qui lui fit penser que cette mort n'était pas ordinaire. Il le témoigna à Trumeau, qu'il invita à appeler un commissaire de police.

Ce commissaire fut effectivement appelé, mais le chirurgien de la maison, qui avait vu le cadavre, ne fut pas appelé, ce fut un autre chirurgien qui fit un simple rapport verbal. Le cadavre ne fut pas ouvert.

Depuis cette époque, Trumeau cessa d'employer le chirurgien de la maison, il ne lui paya même pas quelques visites qu'il lui devait.

Passant rapidement sur cette accusation, le ministère revient à la première accusation et dit :

— ... La fille Chantal, avant de faire une déclaration à la justice, était sombre et rêveuse. Après l'avoir faite, elle rentra dans la maison d'arrêt, ayant un air gai, et elle s'écria avec effusion de cœur :

— Je suis bien soulagée, je suis débarrassée d'un grand fardeau.

Marie-Reine Chantal épancha ses secrets dans le sein d'une détenue renfermée avec elle.

Trois jours après la mort de Rosalie, Trumeau lui avait avoué un soir qu'il avait empoisonné sa fille. Marie-Reine Chantal dit encore que lorsqu'elle fut appelée par le magistrat de sûreté, Trumeau lui avait dit :

— Oh! ça, tu sais qu'il faut toujours dire qu'elle s'est empoisonnée elle-même.

Le visage de Trumeau, a déclaré Marie-Reine Chantal, n'annonçait pas la tristesse lorsqu'il apprit que Rosalie, sa fille, était morte. Il résulte de tous ces détails que Rosalie Trumeau, âgée de vingt cinq ans, fille de Henri-Augustin Trumeau, est morte le 21 nivôse dernier vers les neuf heures du soir; que sa mort, aussi prompte que violente, a été causée par un minéral caustique et corrosif, connu vulgairement sous le nom d'arsenic blanc.

De tout ce qui dessus, et d'autres parts, il résulte que le nommé Henri-Augustin Trumeau, et Marie-Reine-Françoise-Chantal Lavandière sont prévenus d'homicide commis volontairement par poison et par complicité, etc.

Marie-Reine avait écouté cette longue lecture, la tête droite, l'œil méprisant, et comme se plaçant orgueilleusement au-dessus d'une semblable accusation.

Trumeau, au contraire, écoutait, triste, livide, et comme écrasé par ce qu'il entendait.

Nos lecteurs connaissent les faits. L'accusation s'est développée devant eux; nous serons donc sobres de détails pour rentrer au plus tôt dans notre action.

La lecture avait duré deux heures. Les accusés furent interrogés et quelques témoins entendus.

Cette affaire criminelle occupa cinq audiences. Nous l'avons dit, nous ne rapporterons point les débats auxquels elle donna lieu.

Après l'audition de tous les témoins, Gérard commissaire du gouvernement près la cour de justice criminelle, et dans un réquisitoire improvisé, s'attacha à prouver, que des quatre individus qui composaient la famille de l'accusé, le seul et vrai coupable était Trumeau.

La fille Chantal peut-être était complice; peut être!

Il voulut prouver... il prouva que l'intérêt était le motif de l'horrible homicide commis par le plus *dénaturé* des pères.

Me Maugeret, défenseur de Trumeau, déploya dans son plaidoyer beaucoup de talent et... de maladresse; il chercha à persuader que Rosalie Trumeau s'était elle-même empoisonnée :

— Je sens, dit-il, tout l'embarras de ma cause; je suis réduit ou à troubler la cendre ou à flétrir la mémoire d'une fille vertueuse, d'une vierge pure, ou à laisser croire que toutes les lois de la nature ont été violées, et qu'un forfait dont le nom est ignoré dans les fastes de notre langue, dont les annales criminelles ne présentent presque qu'un seul exemple a été commis.

Me Julienne fut plus habile dans la défense de la fille Chantal.

Il démontra que cette fille ne pouvait être complice de Trumeau.

Le président résuma les débats, et le 2 germinal, après deux heures de délibération, l'arrêt suivant fut rendu :

« Vu la déclaration unamine du jury, portant qu'il est constant qu'il a été commis un homicide sur la personne de Rosalie Trumeau;

« Que Henri-Augustin Trumeau est convaincu d'avoir commis cet homicide; qu'il est constant qu'il l'a commis volontairement; que l'homicide a été commis par poison;

« Que Françoise Chantal-Lavandière n'est pas convaincue d'avoir aidé et assisté le coupable dans les faits qui ont préparé l'homicide;

« L'ordonnance rendue aujourd'hui par le vice-président du tribunal, porte que Marie-Reine-Françoise Chantal-Lavandière est acquittée de l'accusation; qu'elle sera mise en liberté sur-le-champ, si elle n'est détenue pour une autre cause.

« Condamne Henri-Augustin Trumeau à la peine de mort.

« Ordonne, conformément à la première disposition de l'article 4, qu'il sera conduit au lieu de l'exécution revêtu d'une chemise rouge.

« Ordonne que le paquet d'arsenic blanc et la fiole contenant une potion déposés l'un et l'autre au greffe et ayant servi de pièces à conviction au procès seront brisés et détruits aux termes de la loi. »

Marie-Reine Chantal fut ramenée la première à l'audience.

Par un mouvement inexprimable elle tressaillit après la lecture de l'arrêt.

Le président lui adressa ensuite la parole en ces termes :

— Que la terrible épreuve que vous venez de subir vous serve de leçon pour l'avenir. Vous

allez être rendue à la liberté, prenez garde d'en abuser; allez expier dans la retraite le scandale que vous avez donné; cherchez à reconquérir l'estime publique que vous avez perdue; prenez, devant cette auguste assemblée, l'engagement sacré de vivre désormais en fille sage et vertueuse.

Trumeau fut ensuite introduit; il entendit le jugement qui le condamnait à perdre la tête sur l'échafaud avec le calme qu'il avait conservé pendant le cours des débats; mais, lorsque le président lui demanda s'il avait des observations à présenter sur l'application de la loi, il dit d'une voix étouffée :

— Que la terre s'entr'ouvre sous moi... Qu'elle m'engloutisse si je suis coupable !

Puis se redressant, les larmes aux yeux, mais le front haut, la voix nette, il ajouta :

— Tremblez ! vous venez de condamner un innocent !

(Voir la suite à la page 2324) Erreur de copie

V

DÎNER FIN.

C'était Marie-Reine; d'un pas assuré elle se dirigea vers l'homme qui tenait le cheval par la bride et lui dit :

— Merci.

— Montez, dit l'homme, quittant le cheval et lui donnant l'appui de son bras pour escalader le marche-pied.

Lorsqu'elle fut montée, il monta à son tour, prit les guides et fouetta le cheval qui partit.

— Où allons-nous ? demanda Marie-Reine.

— D'abord dîner. Cela vous va ?

— Je crois bien...

Et, respirant à plein poumon l'odeur de l'eau, elle ajouta :

— Ah ! c'est bon d'être libre...

— Je comprends ça !

— Surtout quand on a vu la mort de près.

— Vous ne comptiez donc pas sur moi ?

— Si, mais, ma foi ! quand j'ai entendu ce réquisitoire, j'ai eu peur.

— J'étais là...

— Mais où me menez-vous ?

— Dans un nid préparé pour vous recevoir.

— Comment ça ?

— Avez-vous oublié vos promesses ?

— Non pas, fit effrontément la fille.

Et, avec un rire odieux, elle ajouta :

— Les affaires sont les affaires... et je veux la lettre.

— Je ne l'ai promise qu'après que vous m'aurez livré Friquet, fit l'homme que nos lecteurs ont reconnu pour Frelin.

— Ce qui ne sera pas long... je veux me venger... C'est le traître qui vous met en main l'arme qui tue en vous tuant vous-même.

Comme Marie-Reine était assez pauvrement vêtue, Frelin, sur sa demande, la conduisit dans une chambre garnie, où elle avait fait porter ses effets; pendant que l'agent l'attendait en bas, elle changea de vêtements.

Transformée, belle, rajeunie, elle redescendit bientôt. Son compagnon la conduisit au Palais-Royal; là, un homme qui attendait reconduisit la voiture, puis tous deux entrèrent aux Frères Provençaux. Après avoir bien dîné, Marie-Reine dit :

— Maintenant, où m'emmenez-vous ?

— A Bagnolet.

— A Bagnolet !

— Oui, un petit nid.

— Allons, fit indifféremment la misérable.

— Mais un dernier mot d'affaires... Pour retrouver Friquet, qu'allez-vous faire ?

— Demain, vous m'aurez un costume d'homme.

— Bien !

— Et, avec un peu d'argent dans les poches, nous nous mettrons en route.

— Où ?

— Je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez ?

— Mais c'est simple à savoir; nous en causerons demain, au plus tôt, vous avez raison. J'aime mieux m'éveiller alors que vous aurez tout préparé... Donnez-moi donc à boire.

— Voilà.

— Vous ne vous figurez pas ce que je suis heureuse d'être là.

— Pardi !

— C'est-à-dire que je vous aime presque.

— Vous me faites peur.

— Pourquoi donc ?

— C'est que ceux que vous aimez vous les...

— Ah ! ah ! oui, vous parlez pour Trumeau.

— Pauvre diable !

— Vous avez raison, pauvre diable ! à sa santé.

— Revenons à Friquet, fit l'agent, que ce cynisme épouvantait.

— Oui, il faut savoir où est maître Jacques... Demandez la *Gazette nationale*.

Frelin sonna; on apporta le journal qu'il donna à Marie-Reine, curieux de voir ce qu'elle allait faire.

Après l'avoir lu quelques minutes, elle se pencha négligemment en arrière et dit :

— Maintenant, je sais.

— Comment, vous savez ?

— Oui.

— C'est donc par le journal que vous correspondez ?

— Oui et non

— Je ne comprends pas.

— C'est bien simple, cependant.

— Expliquez-moi ça.

— Dès qu'il y a le moindre vent de conspiration, vite on le met dans la *Gazette*.

— C'est vrai.

— Or Jacques est celui qui commence tout.

— Eh bien !

— Dès qu'il se propose quelque chose dans un coin de la France, je dis il est là.

— Mais si cela commence comme en ce moment dans plusieurs endroits.

— Toujours ils commencent dans plusieurs endroits pour dérouter la police...

— Eh bien?

— Eh bien! je sais les endroits où il a ses résidences.

— Mais le mouvement menace d'être bientôt général, on parle de la rupture du traité d'Amiens...

— Justement.

— Décidément, je ne comprends pas.

— Vous avez la tête dure, mon adoré, fit en riant Marie-Reine.

— Qu'avez-vous lu dans la *Gazette?*

— Oh! j'ai lu l'endroit exact où est notre Jacques désiré.

— Vraiment.

Et Frelin cherchait dans le journal.

— Lisez ici, dit Marie, montrant un article du bout de son doigt blanc.

Et elle se versa et but.

— Mais vous allez vous... faire du mal.

— Me griser... je l'espère bien, et, si je peux, de façon à n'y plus voir clair. Vous savez que vous ne ressemblez pas à Apollon. Tenez, buvez avec moi. A ce pauvre Trumeau!

Elle trinqua et but.

Gêné par les affectations de cynisme de sa compagne, Frelin prit le journal et lut :

« De nouvelles trames ont été ourdies par l'Angleterre, elles l'ont été au milieu de la paix qu'elle avait jurée.

« Mais le gouvernement veillait, l'œil de la police suivait tous les pas des agents de l'ennemi.., ils parcourent la Vendée, le Morbihan, les Côtes-du-Nord, et y cherchent des partisans.

« Dans Paris même se prépare tout ce qui est nécessaire à l'exécution des projets communs.

« Un lieu est assigné entre Dieppe et Tréport, loin de toute inquiétude et de toute... »

— N'allez pas plus loin, cria Marie-Reine, vous y êtes.

— Comment cela?

— Friquet est à Dieppe. Dans deux jours nous y serons.

— Vous connaissez Dieppe?

— C'est mon pays natal... et ça m'amuse, fit-elle en riant cyniquement, d'y retourner maintenant que je suis célèbre.

— Nous partons demain matin?

— Je l'espère.

— Que voulez-vous pour votre départ?

— Je veux que vous ayez deux chevaux, que vous m'ayez un costume, un passeport et une mission officielle dans la Normandie et la Bretagne.

— En homme, vous aurez l'air d'un enfant.

— Eh bien! vous serez mon précepteur.

— Bien, et puis?

— Et puis ce que je vais vous livrer en vaut la peine, je veux de l'or à pleines mains, je veux voyager en grand seigneur.

— C'est entendu.

— Maintenant les affaires sont terminées, n'en parlons plus.

— Nous partons?

— Oui.

Et vive, délurée, Marie-Reine se leva et prit son manteau; au contraire, Frelin, embarrassé, timide, ne savait quelle contenance tenir.

C'est une chose remarquable, que les plus roués, les plus indifférents, les plus forts, enfin, sont domptés par l'audace. Il est vrai que, ainsi qu'il arrive souvent des désirs banals auxquels on ne résiste pas, le désir avait changé de caractère, et Frelin n'était plus seulement amoureux, mais il était violemment épris de la misérable.

Les sottes seulement attribuent l'excès de timidité à l'indifférence. Marie-Reine n'était pas de celles-là; elle comprit que ce n'était plus un amant qu'elle allait avoir, mais un esclave.

Elle marcha titubant, car, pour se dédommager des privations de la faim, elle avait beaucoup bu, et prit le bras de Frelin; comme sa tête lourde s'appuyait sur l'épaule du pauvre diable, ses lèvres s'appliquèrent sur le front de Reine. Elle ne broncha pas.

— Vite, disait-elle, je suis fatiguée, et j'ai hâte de dormir. Une voiture les conduisit à Bagnolet...

Le lendemain, à dix heures du matin, deux chevaux piaffaient d'impatience devant la porte; Frelin, en costume mi-bourgeois, mi-militaire, sortit, conduisit Marie-Reine, superbe en cavalier. Ses longs cheveux frisés tombaient en longues boucles sur la colerette qui couvrait ses épaules; coiffée d'un petit chapeau de feutre pointu portant une plume noire, vêtue d'une redingote noire boutonnée et sur laquelle s'étalaient les deux équerres blanches de son gilet, d'une culotte grise et de bottes à l'écuyère, elle était très-belle, l'acquittée.

D'un bond gracieux, et en écuyère consommée, elle enfourcha son cheval; ses mains fines, dans les gants à crispins, saisirent les guides. Alors, elle se retourna et dit à Frelin :

— Y êtes-vous?

— A vos ordres répondit celui-ci.

— En route!

Et, dans un nuage de poussière, comme une belle vision, Marie-Reine disparut, suivie de Frelin, qui paraissait son écuyer.

Les voisins étaient sur leurs portes; en voyant sortir les deux cavaliers, ils s'étaient respectueusement découverts; mais, dès qu'ils eurent disparu, avec cette manie commune, hélas! aux communes, on mordit à belles dents.

— Eh bien! c'était ben la peine de faire une révolution, les v'là revenus, les nobles.

— Et plus fort que jamais, vous voyez.

— Pardi, avez-vous vu comme ils étaient insolents...

— Ils ne nous ont pas seulement salués!

— Ça les fatiguerait.

— Le petit était gentil tout de même, dit une femme.

— Gentil, gentil! dit une grosse commère.

Un homme énorme haussa les épaules, disant :

— C'est gros comme ça... homme et cheval, d'un coup de poing je vous les jetterais par terre.

— Pour être bien fait, croyez-vous qu'il faut être bâti comme vous?

— Eh bien?

— Quand on vous regarde, on cherche toujours une porte pour visiter l'intérieur.

Tous les voisins riaient, lorsqu'une femme, voyant deux cavaliers qui s'avançaient par le même côté que celui par lequel Marie-Reine et Frelin s'étaient éloignés, s'écria :

— Tiens! les voici qui reviennent!

Comme obéissant à un signal, tout le monde se découvrit.

VI

DEUX VOYAGEURS

Ce n'étaient pas Marie-Reine et Frelin qui revenaient, mais deux personnages que nos lecteurs connaissent.

L'un d'eux, le plus vieux et le plus petit, s'avança vers le gros homme et lui demanda :

— Citoyen, pourriez-vous m'indiquer la demeure du citoyen Houdeau?

— Le citoyen comte de Houdeau, monsieur, répondit l'homme, c'est une de mes pratiques, vous n'avez qu'à suivre l'allée, le château est au bout; je vais vous y conduire.

— Merci mon brave, c'est inutile, nous allons mettre nos chevaux au trot.

Et, aussitôt, les deux chevaux prirent l'allure indiquée. Quelques minutes après, les deux individus sonnaient à la grille.

Un domestique vint ouvrir.

— Qui demande ces messieurs?

— Monsieur le comte de Houdeau

— Si ces messieurs veulent me dire leurs noms.

— C'est inutile...

Et fouillant dans sa poche, le plus petit en tira un brassard de laine qu'il montra au domestique. C'était un brassard de chef vendéen, en laine blanche ayant une croix rouge au milieu.

En le voyant, le domestique ouvrit la grille, les deux cavaliers entrèrent. Dès qu'ils furent à pied, le domestique sonna, un palefrenier vint.

— Menez les chevaux à l'écurie fit-il... puis, se retournant vers les nouveaux venus, il ajouta : Si ces messieurs veulent me suivre.

Le domestique marcha vers le château; les deux hommes le suivirent.

Il les introduisit dans un grand salon dont tous les tableaux avaient été enlevés, — une concession aux événements, — là il leur dit :

— Messieurs, veuillez attendre une minute, je vais prévenir M. le comte...

Quand ils furent seuls, le plus jeune et le plus grand des deux dit à l'autre :

— Je ne suis pas à mon aise ici.

— Ne craignez rien, avec moi vous serez bien reçu.

— Ça ne fait rien... — J'ai pas l'habitude des tapis.

— On se fait à tout, — dit en riant le plus petit.

— Vous me direz que c'est plus agréable... mais...

A ce moment, la porte s'ouvrit; un homme d'un certain âge parut; il était en costume de matin, c'est-à-dire enveloppé d'une longue douillette; il tendait la tête, et son œil cherchait curieusement qui étaient ces matinals visiteurs... Dès qu'il eut vu le plus petit, il courut joyeusement vers lui en lui tendant la main :

— Ah! Cervenon... quelle bonne fortune vous amène?

— Un service à vous demander.

— Tant mieux, mon cher! demandez, je suis prêt.

— D'abord, monsieur le comte, permettez-moi de vous présenter mon compagnon, Eustache Bizot, un brave soldat, qui, en récompense des services rendus à son pays, a été enfermé par ceux qui le gouvernent.

Bizot, rouge comme une cerise, l'œil ahuri, n'osait prendre la main que le comte lui tendait...

— Tous les Français opprimés sont des nôtres, lui dit celui-ci. Puis se tournant vers Cervenon : — A l'ami qui demande un service, je n'ai pas de question à faire, et je me mets à sa disposition.

— Tout à l'heure, monsieur le comte...

— D'abord, vous êtes fatigués, vous avez besoin de repos.

— Oh! pas du tout, nous nous sommes mis en route à la fraîche ce matin, nous avons donc quatre heures de cheval...

— Au moins, vous avez faim...

— Peu!

— Est-ce vrai, ça, monsieur Bizot? demanda le comte à celui-ci, pour le mettre à son aise.

— Ma foi, fit Bizot franchement, je vous avoue que je suis très disposé à bien déjeuner...

— A la bonne heure!

Le comte sonna, une gracieuse soubrette parut.

— Deux couverts... fit-il.

La jeune fille se retira, et le comte, donnant un siége à Bizot et un à Cervenon, s'assit près de celui-ci, et lui prenant la main amicalement, lui dit :

— Eh bien! mon ami, qu'êtes-vous devenu?... Je sais que vous serviez notre cause; mais d'où venez-vous? qu'avez-vous fait? d'où sortez-vous, enfin?

— Monsieur le comte, j'arrive de Belle-Isle, j'y

ai fait neuf ans de cachot, et je m'en suis évadé avec ce brave garçon, il y a dix jours.

— Que me dites-vous là ?

— La vérité, monsieur le comte, fit en souriant Cervenon.

— Ah ! mes pauvres amis... et que me demandez-vous ?

— Nous venons vous demander l'hospitalité.

— Mais vous êtes chez vous, mes amis.

— Comme on doit nous chercher encore, nous voulons, pendant une quinzaine de jours, ne pas aller à Paris.

— C'est fort juste.

— Pour que des bavardages ne puissent donner des soupçons ici, dans quelques heures nous reprenons nos chevaux et nous partons; nous allons les vendre, et le soir nous revenons ici à pied.

— Mais pourquoi tout cela ?

— Pour qu'aux yeux des gens du pays qui nous ont vu arriver nous ne soyons que des amis venant vous rendre une visite et repartis deux heures après...

— Je vous comprends....

Un domestique entra et dit :

— M. le comte est servi.

— Allons, messieurs, à table!

Tout en déjeunant, Cervenon raconta brièvement au comte de Houdeau les détails de leur évasion; celui-ci était émerveillé.

— Et à peine sorti, fit-il, vous venez bravement vous remettre dans nos rangs?

— Tout me paraît calme en ce moment, et je veux consacrer quelques jours à des affaires personnelles.

— Calme, dites-vous!... Avant un mois, la Vendée reprend les armes.

— Un mois! J'ai le temps nécessaire pour accomplir ma tâche, fit Cervenon d'un air sombre.

— Qu'avez-vous de si grave ?...

— Si grave que je ne puis le dire.

— Alors, vous allez rester ici ignoré pendant une quinzaine de jours. Après ce temps vous vous occupez de vos affaires, vous serez prompt et vous revenez avec nous.

— Je suis à vos ordres.

— Et monsieur Bizot est avec nous ?

— Moi ! fit Bizot comme sortant d'un rêve.

— Monsieur le comte vous demandait si vous vous mettiez avec nous dans la prise d'armes de la Vendée?

— Pourquoi faire?... Contre l'Angleterre?

— C'est l'Angleterre qui nous donne nos armes.

Bizot était très-embarrassé, il ne savait que dire, ou plutôt, il savait trop ce qu'il avait à dire, seulement, en le disant, il craignait de fâcher son hôte.

— Monsieur le comte, dit-il enfin, je suis un enfant du peuple, moi.

— Eh bien ! mon ami.

— Dame ! c'est que, au-dessus du roi et de toute sa boutique, j'aime mon pays.

— C'est pour sauver le pays, que nous voulons le rétablissement du roi...

— C'est drôle, jamais on ne m'a appris ça comme ça... Je crains de vous fâcher de ne pas penser comme vous, et j'ose pas parler.

— Je ne vous saurai que plus de gré de votre franchise; parlez, dit le comte en lui serrant la main.

— Ce que vous voulez faire, c'est la guerre civile... Eh bien ! monsieur le comte, la guerre civile, ce n'est pas ma guerre, à moi. Prussiens, Autrichiens, Anglais, mettez-moi devant, et sang Dieu ! on me hachera comme chair à pâté plutôt que me faire céder; ça m'est égal de tirer dessus ceux-là, je ne comprends pas ce qu'ils disent quand ils me parlent, je crois qu'ils me disent des sottises. Mais là-bas, en Vendée, la guerre d'embuscade, avec des gens qui parlent comme vous, reconnaître son ennemi à la couleur d'une cocarde... Pas possible, monsieur le comte, je n'ai pas ce courage-là...

Cervenon était visiblement contrarié du refus formel de Bizot; au contraire, le comte lui tendit les mains.

— Vous êtes un brave garçon. Quelle que soit la cause qu'il défend, je suis heureux de faire mon ami d'un honnête homme...

Bizot devint rouge à croire que sa peau allait éclater.

— Vous reviendrez bientôt sur votre opinion... car je me crois plus Français que vous.

Malgré tout le respect qu'il avait pour son hôte, Bizot eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— Mais alors, demanda Cervenon, que comptez-vous faire? Vous n'espérez pas rester dans la garde du consul, vous vous doutez bien de ce qui vous arrivera dès que vous serez reconnu.

— Oui, et voici ce que je vais faire: je ferai parvenir un mot à la maman pour la prévenir de ma situation, elle ira chercher Rosalie, on vendra toute la maison, et nous nous embarquerons pour l'Amérique...

C'est un beau rêve d'amoureux... fit le comte.

— Mais, dit vivement Bizot, vous savez, ce n'est pas parce que je ne suis pas de votre cause que je ne suis pas prêt à vous être agréable ; disposez de moi, faites-moi aller, venir, tout ce que vous voudrez ; c'est pour vous que je le ferai, le cœur n'y sera pour rien... Au besoin, je fondrai des balles, je ferai de la poudre... mais je ne m'en servirai pas...

— Vous êtes un brave garçon, fit le comte en riant.

Bizot plongea le nez dans son assiette. Il avait pris d'abord une aile de poulet; on lui avait offert la seconde, il l'avait prise; voulant faire honneur au déjeuner, il avait goûté une cuisse, elle était bonne; personne ne prenant la deuxième, il se l'était servie.

C'est que c'était une belle fourchette que Bizot; aussi, pour laisser le comte et Cervenon causer à leur aise, il venait de prendre la carcasse pour se donner une contenance.

— Enfin, mon cher Cervenon, dans une quinzaine vous nous appartenez.

— Oui, monsieur le comte. Est-ce que le mouvement commence plus tôt?

— Le mouvement, non, mais tout est en train depuis une dizaine de jours. L'Angleterre refuse d'évacuer Malte, et le traité de paix va se trouver rompu, les hostilités vont recommencer.

— Dans combien de temps?

— D'ici quinze jours.

— Est-ce que vous partez avant?

— Je dois être à mon poste dans dix jours.

— Diable, j'ai bien envie de m'arranger pour partir avec vous.

— Voilà qui serait aimable; j'ai reçu avis qu'un débarquement avait eu lieu près de Dieppe. Connaissez-vous le littoral de la Manche?

— A peu près.

— Eh bien! un convoi d'hommes et d'armes a été débarqué à deux lieues de Tocqueville, je dois m'y rendre et diriger ces armes, cachées dans des voitures de foin, sur Rennes, car toutes les côtes du Nord, du Morbihan, du Finistère et de la Manche, sont activement surveillées.

— Mais pendant que vous êtes ici, qui surveille le débarquement et le chargement?

— Un homme qui vient de Londres, et que vous connaissez, je crois, un nommé Jacques Friquet.

— Friquet! firent en même temps Cervenon et Bizot.

Eh bien? demanda le comte.

Sur un signe d'yeux de Cervenon, Bizot avait baissé la tête et dévorait sa carcasse de poulet pendant que Cervenon, calme, répondait tranquillement :

— C'est vrai, je le connais... Ah! c'est lui, je serais heureux de le voir.

— C'est un homme vénal, paraît-il, mais très-adroit et très-utile.

— Il paraît que c'est sa dernière expédition.

— Ce sera sa dernière expédition, dit Cervenon d'une voix singulière, qui fit lever la tête au comte.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur le comte, que j'espère que l'heure de la vengeance est venue, et que notre cause enfin va triompher.

— Eh bien! monsieur Bizot, viendrez-vous avec nous?

— Je le crois, monsieur le comte, répondit Bizot, en lançant un regard à Cervenon.

— Eh bien! alors, c'est entendu; je vais m'arranger de façon à ce que nous puissions nous retrouver ensemble dans quinze jours; à vos santés, messieurs, je bois à la réussite de nos projets, au roi!

— Au pays! dit Bizot, et il but son verre d'un seul trait.

VII

DE BICÊTRE A LA FORCE.

Le 17 germinal, vers dix heures du matin, la prison de Bicêtre avait une singulière allure. Dans la seconde cour, tous les prisonniers étaient réunis, et formaient deux haies autour de la cour qui conduisait aux chambres de la pistole. Deux gendarmes gardaient cette porte.

Devant cette porte était une voiture fermée; vieux carrosse sombre, démodé, où l'on pouvait tenir au moins six.

Les prisonniers attendaient, préoccupés, curieux, causant tout bas entre eux.

Il se passait évidemment dans la prison quelque chose d'extraordinaire.

Quelques minutes avant, le vieux carrosse, contenant trois personnes, était arrivé, escorté par douze gendarmes.

Aussitôt le directeur de la prison avait reçu les visiteurs, et, les précédant, il les avait guidés dans les corridors de la prison, aboutissant à un cachot fermé, non par une porte, mais par une grille, devant laquelle était un gardien.

Là, la grille ouverte, les quatre hommes étaient entrés.

Le prisonnier, le condamné Trumeau, qui était étendu sur son lit, s'était levé.

Alors, l'un des hommes lui avait dit :

— Trumeau, vous avez refusé de recourir à la clémence du premier consul, et votre pourvoi est rejeté.

Trumeau devint pâle et porta la main sur sa poitrine, comme pour s'aider à respirer.

Le greffier lut le rejet du pourvoi.

— Monsieur, dit Trumeau, lorsqu'il eut terminé, je n'ai demandé à me pourvoir que pour avoir un moyen de prouver mon innocence... Je ne suis pas coupable, je n'ai pas de grâce à demander. Si, ainsi que me l'a dit le prêtre, je dois là-haut retrouver mon enfant dans un monde nouveau, sa tendresse et ses baisers me payeront des souffrances que j'ai endurées.

— Vous devez être transféré à la Force, et, à cet effet, nous venons vous chercher.

— Je suis à vos ordres, messieurs.

Le calme digne avec lequel le malheureux répondait imposait aux quatre hommes, ils étaient émus.

— Puisque je dois bientôt mourir, je n'ai rien à prendre ici; les différents objets que je laisse sont à vous, mon ami, fit-il, en s'adressant au geôlier qui pleurait; puis, s'adressant au directeur : Monsieur, vous avez été très-bon pour moi, je désire vous en remercier, je vous jure que je suis innocent, voulez-vous me permettre de vous serrer la main?

Le directeur tendit la main au malheureux, et les autres hommes se retournèrent pour ne pas

faire voir que leurs yeux se mouillaient de larmes.

— Allons, fit Trumeau avec effort, je suis prêt, messieurs, partons.

Et comme les hommes s'écartaient pour le laisser passer, il descendit le premier ; arrivé en bas, toutes les personnes qui faisaient la haie se découvrirent. Trumeau fut ému de ce respect. Ces gens saluaient celui qui allait mourir, comme on salue le cadavre qu'on mène au cimetière ; Trumeau ne s'y trompa pas, il s'arrêta sur la dernière marche et leur dit :

— Mes amis, je vais mourir. Quoique je dise et fasse à cette heure, ma vie ne m'appartient plus ; je n'ai donc aucun intérêt à cacher la vérité ; non, mes amis, sur Dieu, je le jure, je ne suis pas coupable.

Un murmure de douloureuse sympathie accueillit ces paroles.

— Adieu, fit-il, et il monta en voiture. Les trois hommes montèrent près de lui, l'escorte prit sa place, les portes s'ouvrirent et le cortége partit.

Trumeau pensait silencieux ; les hommes, douloureusement impressionnés, n'osaient parler entre eux.

— Plus tôt ou plus tard, il faut toujours mourir, dit Trumeau sortant de sa rêverie... puis, parlant à celui qui était à côté de lui : Monsieur, est-ce que l'on a dit à ma plus jeune fille ma condamnation ?...

— Je ne crois pas.

— Pauvre enfant ! l'Etat s'occupera-t-il au moins de son éducation, va-t-on lui réserver sa fortune ?

— Vous pouvez être tranquille.

— Je voudrais avoir de vous un renseignement qui m'intéresse beaucoup.

« Souvent, dans l'instruction, j'ai fait cette demande, on n'y a jamais répondu.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi le fiancé de ma fille n'a jamais paru ?

— Un nommé Bizot ?

— Oui, monsieur.

— Il a été arrêté la veille du... malheur.

— Oh ! dites crime, fit en souriant tristement Trumeau ; je n'en suis pas l'auteur, mais le crime a été commis... Bizot a été arrêté pourquoi ?

— Comme conspirateur...

— Bizot ! ! !

— Oui.

— Ah ! vous m'étonnez... et il ignore tout ce qui est arrivé ?

— Tout !

Il y eut encore un grand quart d'heure de silence, au bout duquel Trumeau demanda :

— Je suis brave et décidé, ne craignez donc rien et répondez franchement à ce que je vais vous demander.

— Parlez.

— Quand dois-je être exécuté ?

L'homme baissa la tête, hésitant à répondre...

— Eh bien ?

— Vous le voulez ?

— Je le veux et vous en prie.

— Ce soir !

Si fort qu'on soit, une pareille réponse frappe en plein. L'œil de Trumeau se voila une seconde, ses lèvres tremblèrent, ses dents s'entrechoquèrent, une pâleur verte s'étendit sur ses joues et des gouttes de sueur perlèrent sur son front...

Mais ce fut l'affaire d'une minute ; se domptant, il prit la main de l'homme, la serra affectueusement et lui dit :

— Merci !

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIÈRE PARTIE.

IV.

De son côté, Marie n'avait point tardé à mener une existence de plaisirs vulgaires pour laquelle elle était née.

Au lieu de la modeste chambre dont le loyer avait soulevé les scrupules de Lucien, les deux amants occupaient rue Bleue, à proximité du boulevard, un coquet appartement.

Avec le nom de son mari, il n'avait pas été difficile à la jeune femme d'obtenir tout ce qu'elle désirait de ses anciens fournisseurs, et c'était même le tailleur de Charles Cremesse qui habillait Lucien.

Ce dernier ne s'était pas tenu longtemps enfermé dans ses sentiments de délicatesse et de dignité ; un mois ne s'était pas écoulé, il se trouvait sans place.

On était en juin, le temps où le ciel est bleu, la campagne verte et fleurie. En attendant qu'il retrouvât un emploi, Lucien consentit à quelques promenades.

Il emprunta à Marie de petites sommes, et, peu à peu, sans s'en apercevoir, accepta tout entier le programme de far-niente et de plaisirs que celle-ci lui avait proposé.

Cette vie de désordres n'était pas absolument ignorée de la vieille dame Dupont, bien qu'elle



n'en connût pas les fautes les plus graves. Elle avait déjà renoncé à d'inutiles remontrances, et malgré des miracles d'économie, se trouvait dans une misère profonde, sa petite-fille lui reprenant en menue monnaie la faible somme qu'elle lui remettait chaque mois.

Cette dernière était insensible aux larmes de la vieille bonne femme ; plutôt que de laisser Lucien manquer d'argent, elle eût sans pitié laissé périr de faim celle qui l'avait nourrie de son pain, de son travail, de ses maternelles bontés.

Pendant quelques mois, les deux amants restèrent fidèles l'un à l'autre.

Marie, il est vrai, ne laissait guère au caprice le temps de pousser ses premiers bourgeons. Sa passion dévorait les désirs en herbe, à ce point qu'elle ne se pouvait croire de motif d'être jalouse.

Ils ne devaient point tarder à se cribler de dettes et à se créer une situation impossible.

Lorsqu'ils reçurent les premières cartes d'huissier, Lucien perdit sa gaîté et retomba dans ses idées sombres.

— Où allons-nous ainsi ? demanda-t-il à la jeune femme. Tu ne pourras pas toujours réussir à couvrir un emprunt par un autre, et moi... je suis devenu incapable de tout travail.

— Ton travail! répliquait Marie avec dédain, à quoi nous servirait ton travail? il ne paierait pas notre loyer. Est-ce que je te parle de mon travail, moi! Il nous faut autre chose pour nous tirer d'affaire.

— Sans doute, mais où trouver?

— Il faut attendre.

— Quoi?

— Attendre, c'est tout; gagner du temps. Le temps résout bien des problèmes.

— Oui, je sais ce que tu veux dire.

— Nous sommes plus jeunes que lui; je ne suis pas séparée de biens. Que sait-on?..... Il ne vivra pas éternellement.

— Sans doute, mais il vivra vieux.

— Pourquoi?

— Il souffre.

— Il a cinquante-deux ans.

— Dans quelque temps il lui faudra prendre un parti.

— Que veux-tu dire? fit Marie avec inquiétude.

— Il saura comment tu vis, et pour couper court

à ce double ménage, il s'adressera aux tribunaux et obtiendra la séparation qui lui reste à désirer. Alors, adieu à notre vie de luxe et de plaisirs, il me faudra trouver une place et toi chercher de l'ouvrage; alors nous serions trop heureux d'être les concierges de la maison dont nous sommes les plus *riches locataires*.

— Tu vois tout en noir.

— Tout est noir.

— Allons donc!... Au lieu de t'absorber dans une idée fixe, tu ferais bien mieux de chercher où te procurer de l'argent et d'obtenir le renouvellement de quelques billets.

— Je ne connais personne. Je ne suis pas un homme *du monde*, répliqua Lucien avec aigreur. Nous sommes dans une impasse.

— Ah! si j'étais homme!... mais une femme ne peut faire la moindre démarche sans se compromettre. Tu es trop timide.

— Explique-toi; voyons, selon toi, que puis-je faire?

— Eh bien, je vais m'expliquer; mais que l'on soit sage, qu'on ne se fâche pas!... De mon côté, je promets d'y mettre du mien, et, pour commencer, je me donne tous les torts. Là!... est-ce gentil?... Allons, ne boude pas, viens t'asseoir ici, près de moi, à mes pieds, comme un gros chien... A la bonne heure... Posons la tête sur mes genoux, comme cela... Et maintenant, écoute bien. J'ai dit que j'avais tous les torts: je suis coquette, je jette l'argent par les fenêtres... c'est vrai... mais c'est parce que je t'aime...

— Comment!... fit l'autre avec vivacité.

— Ne bougeons pas, reprit Marie en plongeant la main dans les cheveux touffus de Lucien. On a promis d'être sage. Je te dis que je t'aime... Autrement est-ce que je m'inquiéterais des créanciers, moi?... Mes anciens fournisseurs attendront tant que je voudrai, et quant au propriétaire, si j'étais seule, je lui dirais: Je m'en vais; arrangez-vous. Et je m'en irais bien tranquille.

— Tu crois cela?

— Certainement. Mais ce qui m'inquiète, ce sont les billets à ton nom. Après les huissiers, les gardes du commerce et avec eux Clichy.

— Allons donc! je suis insolvable et ce n'est pas difficile à démontrer.

— Mais ils compteront sur moi. Tu n'as pas l'air d'être bien convaincu de cela.

— Non.

— Alors pourquoi vois-tu tout en noir?

— Si je tremble, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi. Ces gens savent ton nom, ton passé; ils te menaceront bientôt de s'adresser à ton mari, et si je ne puis payer, ils lui écriront. Alors qu'arrivera-t-il?... Quelque catastrophe!...

— C'est encore possible. Dans tous les cas, nous sommes dans une situation dangereuse, et il y faut apporter un prompt remède. Mais auras tu le courage de faire ce que je vais te dire?

— Voyons.

Après un silence, Marie reprit avec un effort pénible:

— Il s'agit d'emprunter un billet de mille francs, pas plus.

— C'est déjà quelque chose.

— Demander moins serait inutile d'abord, puis cela aurait l'air misérable.

— Mais à qui? fit Lucien avec impatience.

— Ah! voilà où tu vas te récrier.

— Je ne connais personne.

— Ni moi; mais on se crée des relations, on fait connaissance...

L'embarras avec lequel parlait Marie fit lever la tête à Lucien. Il la considéra avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Allait-il devenir le chevalier d'une nouvelle Manon? Il put se le demander.

— Que signifient ces insinuations? demanda-t-il, et où veux-tu en venir?

— Je ne dirai plus rien, fit Marie en rougissant.

— Avec qui dois-je me lier?

— Avec qui tu voudras.

— Mais tu avais quelqu'un en vue.

— Moi? personne.

Lucien se leva en proie à une inquiétude profonde, que le trouble de Marie n'était pas propre à dissiper. Il chercha le mot de cet énigme.

Après s'être promené un instant en silence, il alla reprendre sa place aux pieds de la jeune femme.

— Mariette, chère enfant, lui dit-il d'une voix attendrie et sérieuse, tu as tout sacrifié à mon amour, je te dois le premier et le seul bonheur de ma vie; je n'ai le droit de te rien refuser, mais ce que tu me dis m'afflige et me tourmente. Ce conseil est dangereux. Puis il faut te le dire, il est humiliant... Tu dois bien le comprendre?

— Que veux-tu? s'écria la jeune femme en se prenant à pleurer, on ne sait plus qu'imaginer... J'ai emprunté à ma couturière, à ma blanchisseuse...

— Et à qui veux-tu que j'emprunte?

— Je ne sais pas.

— Si; tu songeais sans doute à une personne que nous rencontrons souvent.

— Non, je te jure.

Lucien n'insista plus, mais garda ses soupçons.

Quelques instants plus tard:

— Habillons-nous, dit-il, et sortons.

— Où irons-nous? Il est onze heures passées.

— Avant que tu sois prête, il sera minuit, nous irons souper.

— Soupons chez nous.

— Non, il y a trop d'ennui ici. Un peu de distraction nous est nécessaire. Et puis, qui sait, à table, on peut faire des connaissances...

— Ne parlons plus de cela, je te prie. C'est une mauvaise idée qui m'était passée par la tête. Il faut l'oublier.

Il s'habillèrent et sortirent.

On était vers le milieu de novembre; il faisait froid, mais par extraordinaire le pavé était sec; ils gagnèrent à pied le boulevard Montmartre.

D'habitude, ils soupaient au café des Variétés;

cette fois, Marie insista pour aller ailleurs, mais sans alléguer un motif plausible.

Lucien avait ses raisons pour souper à sa table accoutumée.

Ils entrèrent dans la salle du fond, Marie s'assit en face de la porte.

Un couvert était mis sur la table voisine.

— Ce jeune homme qui soupe d'habitude à cette table n'est pas encore arrivé, dit Lucien en fixant Marie.

— Quel jeune homme ? fit-elle avec un étonnement mal joué.

Comme elle disait cela, la porte en face s'ouvrit, et un jeune homme entra, M. de Rieul. C'était le voisin en question.

Lucien l'aperçut dans une glace, mais au trouble de Marie, il l'eût reconnu.

Ses soupçons étaient suffisamment confirmés.

Lorsque le garçon l'eut débarrassé de son pardessus et de son chapeau, le nouveau venu prit sa place habituelle après avoir salué légèrement ses voisins de table.

Il était vraiment trop beau et trop élégant pour que Lucien pût sans danger entamer avec lui des relations suivies.

Le souper fut silencieux et presque triste.

L'air contraint de Marie fut tout d'abord l'objet de l'attention discrète, mais visible néanmoins, de M. de Rieul. Quant à Lucien, il fut tout entier à une sorte de revue rétrospective. Il se rappela qu'ils avaient quelquefois, au dessert, échangé quelques paroles avec le voisin de table, et que celui-ci avait au suprême degré, lorsqu'il parlait à une femme, directement ou indirectement, l'art de donner à des banalités une intention marquée d'être agréable.

Son imagination se monta.

Il commença à douter de la bonne foi de Marie.

Il se rappela qu'elle l'avait trompé pour épouser Cremesse et qu'elle avait trompé ce dernier.

La jalousie le mordit au cœur.

Le souper en fut singulièrement abrégé. Il ressembla à une collation de voyageurs.

Marie voyait avec terreur le moment où il faudrait se lever, et, en sortant de table, saluer celui que Lucien considérait déjà comme un rival. Elle craignait d'être gauche et d'une réserve qui pût paraître exagérée.

Ce fut précisément ce qui arriva.

Prise entre le regard soupçonneux de Lucien et le regard interrogateur de M. de Rieul, elle salua avec la timidité qu'il est convenu de reconnaître aux jeunes pensionnaires.

Pour ces deux hommes, ce fut presque un aveu.

Tout cela peut paraître bien subtil, mais les passions ne s'accusent pas toujours par des reliefs plus violents, par des cris, des coups de poing ou des coups de couteau.

Et comme un sonnet vaut tout un long poëme, un geste, un regard, une attitude, valent les plus éloquents discours.

Enfin, ainsi qu'on le verra, cette scène muette eut les plus terribles conséquences.

Le retour rue Bleue, opéré silencieusement, présageait un orage. Durant le trajet, pas un mot.

Les lampes étaient allumées, le feu brûlait encore. D'ordinaire, on bavardait beaucoup en rentrant, on avait mille choses à se dire. Lucien traîna un fauteuil près du feu et alluma un cigare. Marie prit une chauffeuse et s'assit le front dans la main.

Tous deux pensaient à M. de Rieul.

La pendule rompit le silence.

— Il est une heure, dit Marie.

Lucien aspira la fumée de son londrès avec une ardeur nouvelle.

Marie reprit avec timidité :

— Je sais pourquoi tu boudes.

— Je te boude ?... Il s'agit bien de cela Nous n'en sommes plus, ma chère, à des querelles d'enfant.

— Tu es fâché ?

— Je suis indigné.

— Indigné !... vrai ?... Eh bien ! puisque c'est comme cela, indigne-toi tout seul, je vais dormir.

Lucien posa son cigare sur le coin de la cheminée :

— C'est tout ce que tu as à me dire pour te justifier ? fit-il.

Marie se retourna vivement, comme elle l'eût fait au temps où elle portait un bonnet de linge :

— Puis-je savoir de quoi je suis accusée ?

— Tu le sais.

— Je voudrais te l'entendre dire.

— Eh bien ! puisque tu le veux, voici : d'abord tu as pensé à m'avilir, puis à me tromper. Tu m'as proposé un rôle infâme, c'est-à-dire, tu m'as indiqué ce rôle... Mon indignation t'a retenue. Tu m'as donné à entendre que je pourrais soutirer mille francs à quelqu'un, et, dans ta pensée, ce quelqu'un était un homme qui ne m'eût pas refusé mille francs sous la garantie d'un de tes regards... un de ces regards qui valent une signature... Ah ! c'est trop fort !

Marie ne souffla mot.

— Voilà de quoi tu es accusée, conclut Lucien. Et qu'as tu à répondre ?

— Rien ; tu as raison. C'est bien à ce monsieur que j'avais pensé pour les mille francs. Plus tard, on les lui aurait rendus. Il est vrai, ce n'est pas à moi à penser à ces choses... et cependant... le moyen d'oublier, quand on a sa cheminée garnie de cartes semblables : M. Leblond, *huissier* ; M. Couturier, *huissier* ; M. Lecoq, *huissier*. Cette coupe en est pleine ; c'est bien la coupe d'amertume. Tu crains de t'avilir ? c'est un mot. Tu tombes jaloux subitement et tu te crois en droit de m'insulter. A mon tour, je te dirai : C'est trop fort ! Mon mari, que tu ridiculises, ne m'a pas insultée, lui !...

— Il t'a chassée.

— Il m'a dit de retourner chez ma grand'mère

et m'a fait de son propre mouvement une pension de six mille francs. Il a bien agi.

Lucien devint pâle.

— Nous en vivons, poursuivit Marie.

— Est-ce un reproche ? fit Lucien.

— C'est une explication.

— C'est aussi un éclaircissement.

— Que veux-tu dire ?

— Je vois clair maintenant au fond de ton cœur ; Marie, tu ne m'aimes plus.

— J'aurais pu t'en dire autant tout à l'heure. Tu ne veux pas être trompé comme mon mari l'a été, dis-tu. Je n'ai jamais aimé mon mari... On n'aime qu'une fois. D'ailleurs, de quoi te plains-tu ? Jusqu'à ce jour n'avons-nous pas été heureux ?

— Oui, mais l'amour est une plante délicate que le mauvais temps fait périr.

Cette querelle, la première qui se fût élevée, finit comme la plupart des querelles d'amants.

Au fond, si Marie n'avait pas été insensible à la beauté de M. de Rieul, elle n'avait pas cessé d'être fidèle à Lucien, et chez celui-ci, l'amour, qui ne pouvait croître en violence, avait de jour en jour jeté de plus profondes racines. Mais il se disait que la passion de Marie ne résisterait pas aux rigueurs de la misère. Elle ne vivait que de plaisirs. Enfin, il prévoyait le jour où, traqué par les recors, il serait obligé de se séparer d'elle. De ce jour, Marie serait perdue pour lui.

Alors que deviendrait-il ? Cette pensée lui était insupportable, et lorsqu'il était seul, elle le jetait dans des rages folles. Se laisserait-il arrêter et conduire à Clichy ? Fuirait-il à l'étranger ?...

Marie lui conseilla d'opter pour ce dernier parti.

Depuis la querelle que nous avons rapportée, ils n'avaient plus remis les pieds au café des Variétés, et la jalousie de Lucien s'était calmée, bien que ses craintes fussent toujours les mêmes.

— Marie, disait-il avec mélancolie, si je quitte Paris, je ne te reverrai plus.

— Quoi ! se récriait la jeune femme, tu doutes encore de mon amour ? Mais vois dans quel état je suis ! Vois ces yeux cernés, ces joues pâlies. Je suis malade de chagrin et je ne désespère pas comme toi !

— Ton mari peut revenir à toi ; tu n'as pas le droit de le repousser. Tu ne l'aimes point, mais tu ne le hais pas.

— Mais je t'aime.

— Vous n'êtes pas séparés, et si vous l'étiez, tu tomberais dans la misère la plus profonde. Je t'ai perdue. Mon amour t'est funeste. Si cette absence que tu crois momentanée se prolongeait longtemps ? Si ton mari revenait à toi ?

Et en disant ces paroles, sa voix tremblait.

— Jamais ! s'écria Marie en l'enlaçant de ses bras avec passion. Nous sommes l'un à l'autre pour la vie !... Je suis ta femme ; dis-moi de te suivre, et je te suivrai.

Lucien n'était qu'à demi convaincu.

— Mon Dieu ! reprenait-il, comment concevoir cela, que demain, à pareille heure, nous serons loin l'un de l'autre ; que tu seras seule dans cette chambre ?...

— Non, je n'y saurais rester ; je serai chez ma grand'mère.

— Et moi !... Oh ! si cette séparation doit durer longtemps, je préfère la mort ! Quelles angoisses !... Pourquoi cet homme est-il ton mari ? Pourquoi, malheureux, avoir oublié nos premières amours ? L'amour ne pardonne pas ; on ne l'étouffe pas ainsi. Sans ce mariage, nous aurions été si heureux ! nous serions l'un à l'autre à cette heure ; pauvres, mais moins pauvres que nous ne sommes ; mais non déshabitués du travail, mais heureux pour toujours. Cet homme m'a pris ma chère Mariette, il me la reprendra encore ! Oh ! je le hais !...

Les larmes, la fureur le suffoquèrent, et, près de ses malles entr'ouvertes, il se laissa tomber dans un fauteuil en sanglotant.

Faiblesse et exaltation, tel apparaissait le fond de son caractère.

— A mesure que l'heure du départ approche, disait-il ; il me semble que la vie m'échappe.

Marie, en cherchant à le consoler, et ne sachant qu'imaginer, lui promettait l'impossible :

— Dans huit jours, j'irai te voir à Bruxelles. Tout sera arrangé avant un mois ; alors, nous ne ferons plus de folies, nous vivrons avec la plus grande prudence.

— Jure-moi de ne point revoir ton mari, répéta-t-il au seuil de la salle d'attente de la gare du Nord.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

C[e] D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 158)

VIII

LE DÉJEUNER *(suite)*.

— Pourquoi tous les hommes ne vous ressemblent-ils pas, Joannic ! que n'usent-ils, du moins, à notre égard, de ces semblants de politesse qui

1. Voir les *Amours de contrebande.*

sont la marque à laquelle on reconnaît l'homme bien élevé.

— Eh! chère enfant, pourquoi vous commettez-vous avec des cuistres et de goujats.

— L'apparence est parfois si trompeuse! Mais brisons sur ce sujet, peu intéressant d'ailleurs, et permettez-moi de vous faire connaître le motif qui m'a décidé à vous écrire.

— Je vous écoute, Louise.

— Vous rappelez-vous certaine conversation qu'un soir, ici-même, nous eûmes ensemble? Il s'agissait de votre ami, M. de Kergall, et vous me disiez, en me parlant de lui: « C'est le meilleur garçon et en même temps le plus brave et le plus loyal cœur que je connaisse, et c'est entre nous à la vie à la mort. »

— Je suis prêt à répéter les mêmes paroles, Yann est mon ami le plus cher, et le seul peut-être auquel, sans détours, je puisse me fier. Nous n'avons point de secrets l'un pour l'autre.

— Il vous a sans doute parlé de mademoiselle Genofsa.

— Louise? pourquoi cette question.

— Ne vous souvient-il plus du souper que nous fîmes un soir à la Maison-d'Or? Avez-vous oublié la singulière persistance mise par La Burgotière à vous parler de cette jeune fille?

— Je me souviens, en effet; quel intérêt pouvait-il avoir?...

— Eh mon Dieu! un intérêt très-grand ou très-simple, suivant le point de vue sous lequel vous envisagerez la question.

— Parlez, Louise, expliquez-vous.

— La Burgotière aime Genofsa.

— C'est impossible.

— Il l'aime, vous dis-je, il l'aime éperdument.

— Le misérable!

— Oh! ce n'est point tout encore.

— Qu'allez-vous m'apprendre?

— Une chose horrible, épouvantable.

— Je n'ose comprendre.

— M. de La Burgotière a vendu Genofsa...

— Quelle infamie!... non... ce n'est pas possible... vous voulez me tromper, Louise, et dans quel but?

— Je dis la vérité, Joannic. Ah! je le sais, votre nature honnête se répugne à croire à de pareilles horreurs, c'est que malgré toute sa bonne volonté, La Burgotière n'a pu arracher de votre cœur ces principes d'honneur et de probité inculqués à vos jeunes années.

Mes paroles ont droit de vous étonner, vous vous demandez quel peut être le motif qui me pousse à agir comme je le fais, et à démasquer cet homme; ah! c'est que vous ignorez tout le mal qu'il m'a fait.

Moi aussi, j'étais une brave et honnête fille appartenant à une famille de bonne bourgeoisie, qui m'avait fait donner une assez brillante éducation.

J'en prends le ciel à témoin, j'éprouvais pour mon père et pour ma mère toute l'affection que Dieu peut placer dans le cœur d'un enfant, et si la Providence ne m'eût trop tôt privée de leur protection, peut-être serais-je restée ce que j'étais alors, et vivrais-je heureuse et respectée au sein de ma famille.

Seule, livrée à mes instincts, lorsque je venais à peine d'atteindre à ma seizième année, je ne connaissais pas assez le monde pour pouvoir échapper aux piéges tendus sous mes pas. Je crus aux belles paroles d'un de ces personnages qui font métier de tromper les malheureuses assez sottes pour croire à leurs paroles menteuses.

Comme la plupart des jeunes filles élevées au couvent, je m'étais, pendant mes heures de rêverie, forgé un type; j'avais rêvé un de ces êtres extraordinaires, aux formes séraphiques, qui devait être pour moi l'ange aimé, et un jour, sur ma route, je me trouvai face à face avec cet homme, la personnification de mon idéal.

Malgré moi, peut-être, mon âme tout entière s'envola vers lui; je fus faible... suis-je donc si coupable? je l'aimais.

Puis, un jour, après m'avoir dépouillée de tout ce que je possédais, cet homme m'abandonna lâchement, ou plutôt, non, il ne m'abandonna pas tout à fait, car il avait trafiqué de ma personne et de mon cœur.

— Ce que vous me dites là est vraiment horrible.

— Oui, trafiqué, c'est le mot, mais croyez-le bien, Joannic, je relevai la tête et je traitai l'infâme comme il le méritait. J'avais pu succomber à l'amour, mais je n'étais point encore une fille perdue et je me cabrai sous le frein qu'on essayait de m'imposer. Ma résolution était irrévocablement prise, je voulais me réhabiliter à mes propres yeux par le travail.

Longtemps je luttai contre la misère, le froid, la fatigue; mais un jour j'eus faim! Joannic; je tentai bien de lutter encore; deux jours entiers j'endurai toutes les tortures qu'engendre cet horrible fléau, puis, le troisième, je dus me déclarer vaincue, et... et Louise, ou plutôt la Grosse-Louise, est aujourd'hui l'une des célébrités les plus marquantes de Mabille et du Château-des-Fleurs. Est-elle donc si coupable? et faut-il lui jeter la pierre? pourquoi s'est-il rencontré sur mon chemin un M. de La Burgotière!...

— Pauvre fille!

— Vous me plaignez, vous? c'est que vous ne leur ressemblez pas, à tous ces misérables qui ne font chaque jour, par leur sottise, qu'atrophier un peu plus notre cœur. Que ne leur est-il donc donné de savoir un jour par combien de larmes nous achetons ce sourire qui semble stéréotypé sur nos lèvres.

Que de fois j'ai essayé de me repentir, mais derrière moi se dressait le hideux fantôme de la faim... et, pour le fuir, je me plongeai chaque jour de plus en plus dans l'orgie.

J'ai fait un serment, Joannic, j'ai juré de me venger du lâche qui fut la cause première de ma chute. L'occasion se présente aujourd'hui de le tenir, voilà pourquoi je vous ai prié de venir ce matin.

— Je ne comprend pas, je l'avoue...

— Vous allez comprendre ; tenez, précisément on vient de sonner, ce doit être La Burgotière ; entrez dans ce cabinet, vous pourrez de là tout voir et tout entendre, et, je vous l'assure, alors, vous serez édifié sur le compte du baron.

Etourdi par tout ce qu'il venait d'entendre, Joannic se laissa, sans la moindre résistance, enfermer dans le cabinet ; il était du reste curieux de savoir ce qui allait se passer et d'apprendre enfin ce que Yann avait à redouter pour Genofsa. Venant donc se placer auprès de la porte, il écarta légèrement le rideau et aperçut Louise assise sur une causeuse.

Un instant après M. Potel était introduit auprès d'elle.

— Pardon, chère belle, dit-il en grasseyant légèrement, pardon de vous avoir fait attendre, mais une affaire de la plus haute importance...

— A votre aise, cher, l'attente ne m'a du reste nullement été longue.

— Vous êtes bien peu gracieuse pour moi.

— L'êtes-vous donc davantage!

— Je le crois, puisque me voici.

— Au lieu de bavarder inutilement, déjeunons.

— Avec d'autant plus de plaisir que je me meurs de faim.

Sur un ordre de Louise, le déjeuner fut aussitôt servi dans le salon.

Le déjeuner se composait d'œufs à la coque, d'un morceau de jambon, que flanquaient deux litres à soixante centimes.

A la vue de ce menu, plus que simple, M. de La Burgotière ne put dissimuler une horrible grimace.

— Les fonds sont donc bien bas? murmura-t-il.

— Hélas! cher... soupira Louise.

— Que ne me le disais-tu, je me serais arrangé de manière...

— Louis, Louis, te voilà, que me faut-il de plus, déclama la grosse fille.

M. de La Burgotière fit une nouvelle grimace beaucoup plus significative que la première.

Mais sans perdre son temps en vaines paroles, il dévora l'un après l'autre les deux œufs, et déjà il s'apprêtait à bravement attaquer le jambon quand il s'aperçut que Louise ne mangeait pas.

— Pourquoi ne prends-tu rien? lui dit-il.

— Je n'ai pas faim, répondit-elle en hochant tristement la tête.

— Serais-tu malade? car en vérité je ne te reconnais plus.

— Non, mais je suis triste.

— Toi! et que t'arrive-t-il donc?

— Rien, rien absolument.

— C'est en vain que tu essayes de me tromper.

— Louis!...

— Parle, je l'exige.

— Je n'ose le faire.

— Voyons explique-toi.

— Eh bien, reprit Louise en le regardant fixement, il me faut vingt mille francs pour demain.

— Vingt mille francs, es-tu folle, essaya de ricaner le petit homme.

— Je te le répète, il me faut cet argent pour demain.

— Je le regrette infiniment, mais malgré toute ma bonne volonté je ne puis rien pour toi.

— C'est bien ; n'en parlons plus alors; mais...

— Mais...

— Je tâcherai de me les procurer d'un autre côté.

— Ah! et comment?

— Mon Dieu, fit simplement Louise, en priant M. de Kergall de me les prêter.

— Ton moyen est mauvais, car Yann n'est plus à Paris

— Aujourd'hui, peut-être, mais demain il y sera.

— Que dis-tu ? fit M. Potel en essayant de rire ; mais... non... c'est impossible... M. de Kergall ne peut revenir encore ; et cependant si la nouvelle était vraie, ajouta-t-il en se parlant à lui-même.

Puis soudain, après un moment de réflexion, il reprit en baissant la voix :

— Louise, tu as besoin de vingt mille francs, eh bien je crois pouvoir te les donner; je songe, en effet, que de Grémond m'a promis de s'acquitter ce soir avec moi, et... vraiment, je serais heureux de pouvoir te rendre ce léger service.

— En vérité !

— Oui, tu as toujours été bonne pour moi, et jamais...

— Ingrat, qui tout à l'heure encore me refusait...

— Dame aussi, vingt mille francs, c'est une forte somme... et si par hasard de Grémond ne me payait pas, je me verrais dans la nécessité, pour tenir ma promesse...

— D'emprunter, n'est-ce pas?

— Peut-être...

— Du Breuil n'est-elle pas là pour te les donner ?

— Louise!...

— Oublies-tu donc que j'avais cent cinquante mille francs quand je t'ai connu, et que...

— Louise, tais-toi, je t'en prie... n'oublie pas que j'ai été la victime de malheureuses spéculations.

— Revenons donc à l'affaire qui nous occupe...

— Aux vingt mille francs !

— Oui.

— Ne te les ai-je pas promis? Tu peux donc croire à ma parole, mais...

— Tiens! il y a un mais.

— Dame!... tu comprends... on ne peut pas... ainsi...

Un sourire de dégoût effleura les lèvres de Louise.

— Et... cette condition, quelle est-elle...?

M. de La Burgotière parut hésiter un moment avant de répondre, puis baissant la voix :

— Louise, dit-il, des raisons que je ne puis en ce moment te faire connaître, me font une nécessité d'éviter la présence de M. de Kergall, jure moi donc que pas un mot ne sortira de ta bouche s'il t'interroge sur mon compte, et l'argent est à toi.

— Et si je parlais ?

— Dame, ma chère enfant, je me verrais dans la dure nécessité de te refuser ce service.

— J'accepte la condition que tu m'imposes.

M. Potel, prenant une feuille de papier, y griffonna quelques lignes, et présentant ensuite la plume à Louise :

— Signe, dit-il, et ce soir l'argent te sera remis.

Louise parcourut le papier et le signa sans hésitation.

— Eh bien, est-ce fait? demanda-t-il.

— Voilà, dit-elle, en lui remettant le papier.

M. de La Burgotière le saisit et l'enferma précieusement dans son portefeuille, puis, prenant son chapeau, il s'enfuit le cœur joyeux, malgré sa promesse qu'in petto il se promettait bien de ne pas tenir.

A peine la porte venait-elle de se refermer que Joannic sortait du cabinet :

— Le misérable, dit-il.

— Venez déjeuner, marquis, et ne nous occupons pas plus longtemps de cet homme.

Tous deux se dirigèrent alors vers la salle à manger, et Louise, cette fois, fit honneur à la cuisine de Chevet.

Une heure après, Joannic sortait de chez la grosse Louise, et, en la quittant, il lui disait :

— A ce soir donc, je vous ferai connaître le résultat de mes démarches.

Pendant que Joannic se rendait chez la vicomtesse de Castel-Brancio, Louise se faisait habiller par sa femme de chambre et courait ensuite rue de la Victoire.

XI

LES DÉBUTS D'UNE CHANTEUSE DI PRIMA CARTELLO

— Cher, n'étiez-vous point hier à l'Opéra ?

— Je vous demande mille pardons, j'étais dans la loge de lady Cowley.

— Je ne vous y ai pourtant point aperçu.

— Vous aurez sans doute mal regardé.

— Que dites-vous de la débutante ?

— C'est une adorable créature !

— Et quel délicieux organe.

— Un talent hors ligne.

— Il y a en elle de la Malibran, de la Pasta, de la Grisi ; c'est la merveille la plus accomplie qu'il nous ait été donné d'entendre et de contempler.

— Mais quelle est-elle ?

— Personne ne la connaît, et c'est vainement que j'ai interrogé tous mes amis, aucun d'eux n'a pu me fournir le plus petit renseignement sur son compte.

Ce D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE DRAMATIQUE

Le théâtre du Vaudeville a donné cette semaine la première représentation du *Chemin de Damas*, comédie en 3 actes de M. Théodore Barrière. Beaucoup d'esprit, des mots à profusion, du brio et encore du brio, tel est le bilan de l'œuvre nouvelle de l'auteur des *Faux Bonshommes*. L'intrigue est simple et se dégage d'une façon concise. Un viveur sur le retour, sceptique endurci, ne croyant plus à rien, rencontre tout à coup sur sa route une enfant née de ses folies de jeunesse. Le sceptique se reprend à croire et à espérer, mais la morale inexorable, qu'il a tant de fois bravée, le force à s'éloigner au moment où il s'aperçoit enfin que tout n'est pas mensonge en ce monde. Cette punition est terrible. Les acteurs ont bravement fait leur devoir. Citons MM. Parade, Saint-Germain, Deschamps, Mesdames Jeanne Essler, etc., etc.

Au théâtre de Cluny, brillante reprise du *Mangeur de fer*, de M. Edouard Plouvier. Cet excellent drame de l'auteur de l'*Outrage* et de l'*Ange de minuit* a retrouvé au théâtre du boulevard Saint-Germain son ancien succès de l'Ambigu. Nous ne raconterons pas le *Mangeur de fer* ; c'est un des drames les plus mouvementés que nous connaissions. Les situations se pressent, se heurtent, et se dénouent de la façon la plus imprévue. Les artistes ont été à la hauteur de leur tâche. M. Laray a fait oublier complétement M. Clément Just (et non pas Dumaine, comme le dit M. Vitu dans le *Figaro*), dans le rôle de Phénix Porion. Madame Lacressonnière est splendide dans le rôle créé par Mme Page. Mme Debay est très-touchante dans le personnage de Blanche. Citons encore M. Mercier, qui joue le troisième tableau avec un talent remarquable ; MM. Aubry, Fleury, Montlouis, et en un mot toute la troupe, qui a donné cette fois avec un ensemble qui assure à la reprise du *Mangeur de fer* une longue série de représentations.

Les nouvelles pièces à l'horizon sont tout d'abord la *Haine*, de V. Sardou qui passera vendredi ou samedi à la Gaîté, et *Cocagne* à l'Ambigu.

Ne terminons pas sans parler du différend survenu entre Mlle Rousseil et M. Weinscheuk, directeur du Théâtre des Arts. Les hostilités sont commencées; le papier timbré va faire son office. Nous ne connaissons l'affaire que par les notes publiées par les journaux, mais d'avance nous pouvons donner le résultat du procès : Mlle Rousseil perdra sa cause devant le tribunal, après l'avoir gagnée comme artiste devant le public. Ces procès sont tristes et rappellent toujours le vieux proverbe :

Les conseilleurs ne sont pas les payeurs

GEORGES LAVILLE.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 167. 9 Décembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements	10	5

LA BELLE HERBORISTE[1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Il arrêta aussitôt son cheval.

VIII

DERNIER JOUR.

Il était environ midi lorsque la voiture qui conduisait le prisonnier s'arrêta dans la première cour de la Force.

Tout le personnel de la prison était là, cherchant à satisfaire sa cruelle curiosité. Quand les geôliers firent traverser la seconde cour à Trumeau, tous les prisonniers se précipitèrent pour le voir, tous avaient l'injure à la bouche.

Le malheureux, calme, traversa la cour sans les voir et sans les entendre.

1. Voir à partir du numéro 155.

— Il a une bonne tête, ce corps-là.

— S'il y a mal, il est temps qu'il la fasse soigner.

— Dis donc, hé! chose, mets-moi sur ton testament.

— Hé! Trumeau, cria un autre, donne-moi de tes cheveux; les cheveux de guillotiné, ça porte bonheur.

Un plus audacieux lui posa la main sur le crâne en disant :

— Laisse-moi-z-y toucher... avant qu'on te la prenne.

D'un coup de poing vigoureux, un geôlier envoya rouler à dix pas le misérable.

Toutes ces infamies étaient dites au milieu des rires de ces monstres, dont chacun avait au moins à se reprocher le double du crime pour lequel le malheureux allait mourir.

Nous l'avons dit, Trumeau n'avait rien vu, rien entendu. Il se disait :

— Puisque je dois mourir, mon Dieu! donnez-moi la force et le courage, faites que mon front reste blanc devant l'échafaud, faites que le doute ébranle tous ceux qui me verront et conserve le respect à ma dernière fille, et pardonnez, mon Dieu! à ceux pour lesquels je vais mourir.

Conduit dans la chambre de la toilette, il demanda combien il avait encore de temps à vivre.

Le geôlier lui répondit.

— L'exécution est pour quatre heures.

— Quelle heure est-il?

— Presque une heure...

— Puis-je rester seul jusqu'à ce moment, demanda-t-il au directeur de la prison, qui s'était avancé pour écouter ce que disait le condamné.

— Vous pouvez ce que vous voudrez... mais un prêtre a réclamé de vous la faveur de vous assister jusqu'à la dernière heure.

— Qu'il vienne, monsieur le directeur.

— Vous ne désirez pas déjeuner.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Alors nous nous retirons.

Les geôliers suivirent le directeur.

Il faisait un temps superbe le 17 germinal de l'an XI.

Le printemps tout ensoleillé illuminait la nature.

Le soleil entrait en gerbes lumineuses par les deux fenêtres de la chambre de la toilette, donnant sur le parquet doré les petites croix d'ombre des grilles.

Les vitres, plongées dans l'obscurité, devenaient miroirs ; en se redressant devant la fenêtre, Trumeau se vit et recula.

Il ne se reconnaissait plus.

Ses cheveux blonds et frisés étaient blancs..: Ses yeux bons et doux étaient injectés, son front était traversé de plis profonds, et sa bouche, jadis souriante, était déprimée et resserrée. Il avait vieilli de dix ans; il eut un amer sourire, et tapant sur ses joues pâles et tombantes, il dit :

— Et c'est à cet âge qu'on tue ses enfants, les aveugles!

Il se retourna, ayant entendu la porte s'ouvrir.

Il vit un jeune prêtre, à la figure intelligente, qu'un geôlier introduisait.

— L'abbé Maury, que vous avez demandé.

— Entrez, monsieur l'abbé.

— Le geôlier se retira.

Seul avec le prêtre, Trumeau lui offrit un siége et s'assit près de lui.

— Monsieur l'abbé, dit-il, je suis heureux de vous voir ; je ne veux pas vous demander ce qu'on appelle les consolations de la religion, c'est-à-dire les banalités que répètent les sots, je viens vous demander les consolations de l'homme religieux; j'ai besoin d'un soutien, j'ai besoin d'un homme enfin.

— Monsieur... mon frère....

— Ne sacrifions pas à la convention qui nous gênerait, dites mon ami, fit Trumeau, en lui prenant la main.

L'abbé Maury, étourdi de rencontrer un homme là où il croyait trouver une brute, regarda longuement Trumeau.

— Mon ami, fit-il, parlez... Que voulez-vous dire?

— Je n'ai rien à demander. Sur Dieu, M. l'abbé, je vais mourir innocent. Sur Dieu, j'adorais ma fille, et le crime odieux pour lequel on me condamne n'est pas mon œuvre.

— Si vous dites vrai, voulez-vous qu'à l'instant j'aille me jeter aux pieds du premier consul? voulez-vous que je demande un sursis, et que pendant ce temps je me mette à l'œuvre pour vous justifier ?

— Je ne veux rien de tout cela.

— Mais si vous êtes innocent?

— C'est parce que je suis innocent que je vous prie de m'aider à mourir le front haut, sans forfanterie, calme...

— Mais c'est un suicide auquel la religion s'oppose. La vie que Dieu vous donna, vous devez jusqu'au bout la défendre.

Trumeau se leva, regarda le prêtre bien en face, et fit signe qu'il allait répondre.

Trumeau se promenait de long en large dans la chambre, passant la main sur son front, comme pour en arracher une idée rebelle et tenace, enfin, se plaçant devant le prêtre et lui prenant la main, il lui dit :

— Ecoutez-moi.

L'œil de l'abbé Maury ne quittait pas le malheureux; assurément, doutant encore de ce que Trumeau lui avait dit, il cherchait à lire dans sa physionomie s'il avait affaire à un adroit coquin ou à un martyr. Trumeau, calme, cherchait le moyen le plus simple de prouver en deux mots à l'abbé qu'il ne lui demandait que l'encouragement dans le sacrifice de sa vie.

—M. l'abbé, fit-il, j'ai commis une faute; père, adorant mes enfants, je n'ai pas su faire taire en moi les appétits nouveaux que le retour d'âge amène... J'ai rencontré un jour une jeune fille... ou plutôt... une jeune fille allait mourir... c'était

à Dieppe, par un temps horrible, la mer hurlait, le vent d'ouest soufflait; moi, j'étais sous une impression douloureuse, ma femme venait de mourir...

Comme le prêtre, les yeux écarquillés, regardait Trumeau; comme ce regard semblait dire :

« Il est fou ! »

Le malheureux s'interrompit et lui dit :

— Monsieur l'abbé, j'ai la tête perdue, dans deux heures j'aurai cessé de vivre, je m'explique mal, je vous parais fou... mais écoutez-moi : si peu de cohésion qu'elles semblent avoir entre elles, mes paroles arrivent toujours au même but, ma justification... C'est-à-dire que je tiens absolument à ce que plus tard, lorsque le véritable assassin sera découvert, vous puissiez dire : j'ai connu cet homme, jusqu'au dernier moment, il m'a assuré de son innocence, il a été sot, oui, mais criminel, non!

— Mon ami, fit l'abbé, remettez-vous, vous êtes fiévreux; pendant quelques minutes, pensez, calmez-vous, enfin; vous êtes un homme, je le vois, commandez à la chair idiote qui vous domine, redevenez vous-même, et je ne vous dis pas confessez-vous, mais causons.

— Merci, dit Trumeau en lui serrant la main.

Et il alla jusqu'à la fenêtre ouverte; là, il arracha son col, et bruyamment il aspira l'air printanier.

L'abbé Maury n'avait pas cessé de le regarder, et malgré lui, comme combattant une pensée secrète, il murmurait :

— C'est impossible! cet homme n'est pas un assassin.

Trumeau, plus calme, revint près de l'abbé, et s'asseyant devant lui, il commença.

— Un jour, à Dieppe, par une mer horrible, une jeune fille de dix-neuf à vingt ans allait périr, je me précipitai, l'arrachant à une mort certaine, je la ramenai au bord, elle était sans connaissance, on la mena chez l'ami qui m'accompagnait. Quand cette fille revint à elle, elle me remercia d'un baiser... d'un baiser qui me brûla la peau. J'avais sauvé un être, alors seulement je m'aperçus que celle qui me devait la vie était une femme... alors seulement je m'aperçus qu'elle était belle, qu'elle était jeune... vous devinez !

— Non, fit froidement le prêtre.

— Eh bien ! j'aimai cette femme !... amour insensé... amour de vieillard, qui veut, qui exige... Je marchai sur tous les sentiments dans lesquels j'avais vécu, et oubliant que si la mère était morte, les enfants étaient encore là tout pleins d'elle, j'amenai... j'osai amener chez moi... cette femme...

— Cette jeune fille que vous aviez sauvée ? demanda l'abbé.

— Non plus cette jeune fille, cette femme... Je veux dire enfin ma maîtresse.

— Oh ! devant vos enfants !

— N'insistez pas, monsieur l'abbé... C'est infâme. Je le sais... Si j'ai commis un crime, c'est celui-là !

— Après ? demanda l'abbé Maury.

— Après ! fit Trumeau avec élan, après, j'ai eu honte de ma conduite ; mais elle me tenait sous sa domination. Je cherchai à la faire vivre loin de moi. Elle refusa.

— Que fîtes-vous?

— Rien !

— Comment, rien ?

Et, avec un accent indicible, le malheureux dit :

— Que voulez-vous, je l'aimais.

Pour changer les idées du pauvre diable et pour revenir au sujet qui l'amenait, le prêtre dit :

— Mais là n'est point le crime pour lequel...

— Vous vous trompez, monsieur l'abbé, fit gravement Trumeau... Là est tout; cette femme a amené avec elle la discorde.

— Vous voulez dire la haine et la première pensée criminelle.

Des pieds aux cheveux, avec un regard superbe, Trumeau regarda le prêtre en disant :

— Monsieur l'abbé, je vous ai dit que je n'étais pos coupable !

— Mon ami!...

— Oh ! ne vous excusez pas, je vous prie, car vous avez raison de juger ainsi, c'est moi qui suis dans le faux... je voulais dire que cette discorde, connue de tous, avait été la cause de l'horrible accusation dont je suis la victime.

— Ecoutez, Trumeau, dans une heure, vous paraîtrez devant Dieu... Je suis le prêtre... dites-moi le secret... dites, êtes-vous coupable?... Avez-vous empoisonné votre enfant ?...

Trumeau prit les deux mains du prêtre, et, fixant ses yeux sur ses yeux, il dit :

— Mon ami... mon frère, regardez-moi bien en face. Je vous jure sur les cendres de ma mère que je suis innocent.

— Alors, fit l'abbé en se dégageant, je vous sauverai...

Trumeau le retint par le bras en disant :

— Je vous le défends... je parle au prêtre... je veux mourir !...

On frappa à la porte.

IX

AU PIED DE L'ÉCHAFAUD.

Trumeau tourna à peine la tête et dit :

— Entrez.

Le prêtre, tout tremblant d'émotion, s'était placé devant lui pour lui dissimuler l'entrée de ceux qui avaient frappé, mais le condamné, l'écartant de la main, dit :

— Ne craignez rien, je suis fort...

Le bourreau, suivi de deux aides, précédait le personnel de la prison.

— L'heure est venue, monsieur le directeur, demanda Trumeau, s'adressant à celui-ci.

Le directeur répondit d'une voix à peine intelligible et en affirmant de la tête.

— Allons, monsieur, faites votre œuvre, dit Trumeau d'une voix ferme.

Le bourreau avança une chaise et le pria de s'asseoir. La toilette commença, cérémonie lugubre, qu'aucune voix ne troubla, le grincement strident des ciseaux glaçant d'effroi les assistants.

Quand ses cheveux furent tombés, Trumeau se leva et dit :

— Je suis prêt.

Le bourreau lui dit alors :

— Il faut encore que vous retiriez les vêtements de la prison.

— Pourquoi ?

Le bourreau montra une longue chemise rouge.

Un sourire amer plissa les lèvres du condamné.

— C'est vrai, dit-il, le parricide et l'infanticide sont conduits au supplice revêtus d'une chemise rouge.

Il arracha aussitôt les vêtements qui le couvraient et se vêtit de la longue chemise qui lui tombait jusqu'aux pieds.

L'œil un peu fiévreux, les joues un peu marbrées, les lèvres pâles, le front haut et le corps drapé de la longue robe rouge, Trumeau, grandi, était imposant à voir.

— Nous devons nous rendre à la messe, mon frère, dit le prêtre.

— Donnez-moi le bras.

Le prêtre obéit... et l'assistance descendit dans une grande chambre du deuxième étage, où avait été installée une petite chapelle.

La messe basse dite, Trumeau se releva, on lui attacha les pieds et les mains ; alors, s'appuyant sur l'abbé Maury, il lui dit tout bas :

— Oh ! ne m'abandonnez pas, je crains que le courage ne me manque.

En sortant du préau, il vit la charrette entourée de gendarmes, le bourreau l'aida à y monter, puis, l'abbé Maury, tenant un petit crucifix à la main, se plaça près de lui.

La porte de la prison s'ouvrit, un grondement terrible accueillit la sortie de la charrette ; c'était la foule qui saluait le condamné. Et le cortége se mit en marche par la rue Saint-Antoine pour gagner la place de Grève.

L'abbé dit à Trumeau :

— Trumeau, ne vous occupez pas de ce qui se passe autour de vous; recueillez-vous, bientôt vous allez paraître devant Dieu. Déchargez votre conscience des fautes commises.

— Monsieur l'abbé, je me suis confessé à vous.

— N'avez-vous rien à dire à cette heure suprême ?

— Rien.

— Vous niez toujours ?

— Monsieur l'abbé, je vous le jure, j'adorais mon enfant.

— Mais, poussé par cette femme...

— Si cette femme m'avait fait une semblable proposition, oh ! alors, je serais devenu criminel, car je l'aurais étranglée.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé un sursis ?

— J'ai demandé la seule chose qu'il était digne de demander, c'est-à-dire la révision de mon jugement; les juges ont refusé... Je dois subir ce qu'ils ont fait... Vous le voyez, je suis calme, recueilli, je ne condamne personne, et, prêt à paraître là-haut, je pardonne à ceux qui m'ont conduit ici.

— Priez, Trumeau.

La voiture avançait toujours ; à un coin de rue une femme, montrant le poing à Trumeau, lui cria :

— On devrait l'écarteler, le gueux.

Trumeau avait vu la femme, avec calme il lui répondit :

— Je vais mourir, et je ne suis pas coupable.

Un grondement formidable retentit. Trumeau tourna la tête, et vit que la voiture allait entrer sur la place de Grève ; la place était couverte de monde.

En voyant les tricornes des gendarmes, toutes les bouches avaient dit :

— Le voilà.

Trumeau, le front haut, regarda.

Au-dessus de cette mer humaine, comme un H immense, la guillotine dressait ses longs bras rouges. Au sommet, immense étoile, le couperet, illuminé par le soleil du soir, jetait les scintillements de son acier.

Trumeau se redressa pour montrer à tous qu'il allait bravement à la mort, et il cria encore :

— Je suis innocent.

La charrette était tout à fait sur la place de Grève, elle marchait plus lentement pour écarter la foule.

Tout à coup un cri épouvantable retentit. Comme se redressant sous une commotion intérieure, Trumeau tourna la tête.

— Qu'avez-vous ? demanda le prêtre.

— N'avez-vous pas entendu ?

— Non !

— D'où vient ce cri ?

— Que vous importe, oh ! mon frère, votre dernière heure va sonner. Dégagez-vous des choses terrestres...

— Il faut que je réponde à ce cri...

— Qu'allez-vous faire ?

Trumeau se cramponna de ses mains liées aux barreaux de la charrette et, tournant la tête du côté où le cri était parti, il fit un suprême effort pour se grandir et, d'une voix qu'on n'aurait jamais cru pouvoir sortir de ce corps, il cria :

— Je ne suis pas coupable !... Je n'ai pas tué ma fille !... Je meurs innocent !...

Après ce cri violent, un murmure d'étonnement avait parcouru la foule, la charrette était

arrivée au pied de l'échafaud, le prêtre était descendu et les aides du bourreau aidaient le condamné à monter les terribles degrés.

— Monsieur l'abbé, fit Trumeau, embrassez-moi : dites-bien à ma plus jeune fille que son père est mort innocent. Adieu.

Il embrassa l'abbé Maury.

Comme ce dernier voulait monter avec lui jusque sur la plate-forme, il lui dit :

— Merci, monsieur l'abbé, je veux monter seul, sans aide... Il faut qu'on voie comment meurt un innocent.

Et soutenu seulement par un aide, — car les pieds des condamnés sont attachés, — il franchit les treize degrés.

Le prêtre s'était agenouillé sur la première marche et il priait :

— *Subvenite sancti Dei, angeli domine, suscipientes anima ejus offerentes eam in conspectu. Altissimi, suscipiat te Christus qui vocavit te : et in sinum Abrahæ angeli deducat te suscipientes...*

Trumeau avait atteint la plate-forme ; dans sa grande robe rouge, le front pâle, l'œil sans haine, la tête immobile, il imposa à la foule. Un frémissement la parcourut.

Se tournant vers le peuple assemblé, il dit encore :

— Je meurs innocent.

Alors les aides du bourreau le saisirent et fixèrent la courroie.

La planche bascula, le couperet scintilla dans le soleil... le coup lugubre retentit.

De toutes les poitrines un immense soupir s'échappa ;

La justice des hommes était satisfaite.

La foule s'éloigna lentement.

Pendant qu'on démontait la guillotine, deux hommes étaient sous une porte de la rue du Mouton.

L'un, pâle, défait, l'œil hagard, assis sur une borne et soutenu par son compagnon.

Les gens qui s'éloignaient disaient :

— En voilà un ! C'est grand, solide, et ça se trouve mal pour voir raccourcir un homme.

— C'est peut-être parce qu'il était foulé.

— Ça se pourrait bien...

— En voilà un qu'en a eu du monde.

Dès qu'ils furent seuls, le plus vieux des deux individus dit à l'autre :

— Voyons, remettez-vous... On peut nous remarquer et nous sommes perdus.

— C'est impossible...

— Voyons, essayez de marcher.

— Oui.

Et il se leva.

— Là, appuyez-vous sur moi et gagnons les quais.

Quand ils furent près le pont des Tournelles, le plus vieux dit :

— Mais expliquez-vous, qu'avez-vous eu ?

— Une vision horrible.

— Quoi !

— Il m'a semblé reconnaître en cet homme le père de ma fiancée.

— Folie !

— Et lorsque, doutant, j'écoutais ce qui se disait autour de moi, j'entendis dire :

« — C'est un fier gueux, il a empoisonné sa fille, une jeunesse de vingt-quatre ans. »

— Je voulais demander le nom du condamné, mais épouvanté, ne pouvant plus me maintenir, j'ai crié.

— Venez vite... il me semble toujours qu'on nous regarde.

Les deux individus, que nos lecteurs ont reconnu, marchèrent plus rapidement.

— Allons place Saint-Michel, dit Bizot.

— Etes-vous fou ? Autant aller au poste Saint-Paul et dire : Arrêtez-moi !

— Je veux savoir... je le veux !

— Voyons, vous êtes fou. Comment pouvez-vous admettre la possibilité d'une chose semblable ?

— Mais j'ai vu...

— Votre cerveau est tout plein de cette figure, et la moindre ressemblance vous a frappé ?

— Je le vois là encore avec sa chemise rouge... Pourquoi n'avez-vous pas demandé le nom du condamné ?

— Parce que, vous voyant tomber, j'avais déjà bien assez de m'occuper de vous.

— Oh ! mon Dieu, comment savoir ?

— Vous êtes tout pâle, vous êtes effrayant à voir, entrons dans un cabaret...

Ils allaient entrer, lorsqu'un crieur, qui sortait de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, cria :

— Demandez le crime horrible commis par un père sur sa fille, âgée de vingt-quatre ans.

— Vite, vite, dit Bizot, achetez-en.

— Rentrez là ; je vais vous le porter.

Bizot entra dans le cabaret, et Cervenon lui apporta le papier, il y jeta les yeux... dès qu'il eut lu la première ligne, il jeta un cri et tomba raide.

Cervenon s'élança vers son malheureux compagnon ; aidé du marchand de vin, il le porta dans la salle du fond et fit le nécessaire pour le faire revenir.

Quand Bizot rouvrit les yeux, longtemps il resta le regard perdu dans le vide, cherchant à se souvenir des causes de sa syncope.

Se souvenant enfin, des larmes coulèrent de ses yeux, des sanglots arrachèrent sa gorge ; ne se contenant plus, il prit sa tête dans ses mains et, gémissant de douleur, il s'écria d'une voix hoquetante :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour souffrir ainsi ?

Lorsqu'il fut tout à fait remis, Cervenon fit avancer un cabriolet, ils y montèrent tous les deux, et en descendirent à la barrière des Amandiers... Après avoir payé le cocher, Cervenon dit à son ami :

— Vous sentez-vous suffisamment fort pour marcher ?

— Oui.

— J'ai quitté la voiture craignant d'être suivi, car nous ne saurions nous entourer de trop de précautions.

— Marchons !

— Donnez-moi le bras, fit Cervenon, et ne craignez pas de vous appuyer dessus.

— Merci ! répondit Bizot obéissant.

Ils montèrent alors la grande avenue d'amandiers qui allait rejoindre le haut de Ménilmontant; coupant tout d'un coup à travers champs, ils grimpèrent les hautes buttes couvertes de vignes, passèrent derrière le cimetière et se trouvèrent dans les champs de Bagnolet. Là, Cervenon dit à Bizot :

— Voyons, vous êtes un homme, il ne faut pas s'abattre sous la douleur, il faut se redresser et lutter contre.

— Quelle lutte voulez-vous que j'entreprenne ?

— Est-ce que je sais, moi...

— Je n'ai plus personne, maintenant, je suis seul au monde... Je reviens, je veux voir ma mère...

Des sanglots lui coupèrent la parole.

— Du courage, que diable ! dit Cervenon.

— Oui... je vais rue Saint-Paul, je vois la boutique fermée, je m'informe et on me dit que madame Bizot était morte depuis huit jours... Ma pauvre mère ! Tout troublé, sans énergie, je vous suis, nous traversons la place de Grève, et je vois qui... M. Trumeau qu'on guillotine, qui a tué sa fille... Et vous me dites d'être fort, d'avoir du courage... est-ce que je peux, moi...

Comme Bizot sanglotait bruyamment, Cervenon se tut; il savait par expérience que les larmes soulagent.

Après quelques minutes de silence, le voyant plus calme, il reprit :

— Que comptez-vous faire ?

— Moi, je compte venger tout ces morts-là.

— Comment cela ?

— Ma mère est morte assassinée !

— Vous êtes fou !

— Non pas, c'est la douleur qu'on lui a faite, c'est mon arrestation, ma disparition qui l'ont tuée, la pauvre mère Bizot !

— Que ferez-vous ?

— J'ai ensuite à venger Trumeau.

— Comment le venger?

— Oui, j'ai encore son cri dans l'oreille : « Je ne suis pas coupable ! » Il y a dans tout cela beaucoup d'infamies qu'il faut que je punisse.

— Coment ferez-vous ?

— Tout cela, voyez-vous, je le sens là, ça vient du même.

— De qui voulez-vous parler?

— Il n'y a qu'un homme capable de tous ces crimes.

— Mais qui ?

— Oui... Friquet.

— Le croyez-vous? fit vivement Cervenon.

— J'en mettrais ma main au feu... Oh ! les misérables...

Et la douleur, plus forte que la haine, éteignit dans les larmes les imprécations du pauvre garçon.

Il faisait nuit... les deux hommes étaient arrivés devant la petite porte du parc du château du comte de Houdeau. Cervenon s'arrêta et dit à Bizot :

— Vous n'avez plus rien à faire à Paris ?

— Non... et je n'y veux plus retourner.

— Bien! vous savez que le comte part demain?

— Oui.

— Voulez-vous partir avec nous?

— Pourquoi faire?... Est-ce que ça me regarde, moi, la politique? c'est à eux que je pense.

— Mais là-bas nous trouverons Friquet.

— Friquet ! fit vivement Bizot, dont les yeux se séchèrent.

— Oui.

— Alors, j'en suis, partons ce soir.

— Non, nous partons demain matin.

— Entendu... fit Bizot en lui prenant la main.

— Je vais ce soir en parler au comte.

Ils entrèrent. En gagnant sa chambre, tout triste et tout larmoyant, Bizot dit :

— Oh ! je vous vengerai !

QUATRIÈME PARTIE

I

LA VENDÉE.

Le 2 messidor (21 juin), vers deux heures du matin, un homme sortait de l'auberge du Soleil-d'Or, à Morlaix. Il grimpa par un étroit sentier les hauteurs où commençait la route de Saint-Pol-de-Léon. Là, il siffla deux fois; aussitôt, d'une des maisons du petit hameau, un gars sortit, conduisant un cheval sellé ; l'homme l'enfourcha ; bien assis, d'aplomb sur la selle, il dit au gars :

— Quoi de neuf ?

Vers les sept heures, les Bleus sont passés...

— Nombreux ?

— Dans les quatre cents.

— Ils gagnaient Saint-Pol?

— Nenni, ils se sont reposés ici une heure, ils avaient tourné Morlaix pour ne point passer par la ville ; ils venaient de Ploncourt-Penez.

— Ah ! mais tu ne les as pas fait suivre?

— Que si !... D'abord le chef est descendu pour boire une pichée chez la Marinoute, j'ai écouté, et ils disaient qu'ils s'allaient diviser en deux bandes, faire le semblant de se diriger les uns sur Landivisiau, les autres sur le Ponthon, mais...

— Mais?...

— Ils vont simplement à une lieue d'ici et au matin ils doivent se rabattre par les genêts sur la route ousqu'on leur a dit que les chouans devaient recevoir de Roscoff un convoi d'armes.

— Bien, tes hommes sont à leurs trousses?

— Oui, monsieur.

— Sitôt qu'ils seront revenus, viens me retrouver au chemin creux... nous serons dans la forge... tu feras le signal, on t'ira chercher...

— J'irai tout d'une haleine.

— Bien... Adieu.

— Adieu...

Le cavalier lâcha la bride, piqua les éperons et le petit cheval breton sur lequel il était monté l'entraîna au galop.

La route de Morlaix à Saint-Pol-de-Léon est plus faite pour les chèvres que pour les gens, étroite et parfois couverte par les arbres, elle semble un tunnel de verdure tout à coup dégageant ses plis tortueux; sa chaussée saillante s'étend dans la plaine comme une immense couleuvre... montant et descendant toujours. Là où elle traverse la plaine, elle est bordée de taillis épais, puis se renfonce tout à coup dans un bois sombre.

Jusqu'au premier hameau, le cavalier avança dans un rapide galop... Il était deux heures et demie du matin lorsqu'il atteignit Hancoul (petit bourg incendié lors des guerres vendéennes).

Il descendit de cheval, monta les quatre marches qui ascendaient à la porte du presbytère, et ramassa dans un coin de la fenêtre deux boules; les ayant regardées, il dit à mi-voix :

— Bleue, bien, la bande de Barco... Rouge, celle de Picot-le-Petit... Verte, d'Assas... Avec eux nous pouvons.

Il sauta prestement en selle. Comme la route tournait pour revenir au même point, il coupa par la plaine.

Arrivé à l'endroit où la route va rentrer sous forêt, il arrêta son cheval et, plaçant ses doigts dans sa bouche, il imita le cri de la chouette.

Une fois, deux fois, le cri se perdit dans le silence de la nuit.

Il cria une troisième fois; cette fois, l'écho lui répondit.

Alors, le cavalier recommença, mais avec une modulation étrange, longue et plaintive.

Un long sifflement, sèchement terminé, lui répondit.

Le cavalier reprit aussitôt le galop et traversa le bois

C'était un bois singulier, à en juger par les ombres que le cavalier put voir; il avait autant d'habitants que d'arbres.

Le cavalier n'ignorait probablement pas cette particularité, car il passa indifférent, occupé seulement d'arriver vite.

Lorsqu'il passa devant une petite maisonnette, à la sortie du bois, un cri de chouette retentit.

Il arrêta aussitôt son cheval.

Un homme dressa sa longue silhouette dans le gris noir de la nuit.

— France! dit-il.

— Navarre et Coudé, répondit le cavalier.

L'homme s'avança... On était au 2 messidor, c'est-à-dire au 21 juin, à l'époque où la nuit est de courte durée; il était presque trois heures du matin; le cavalier sortait du bois et se trouvait en plaine; il put donc clairement voir celui qui lui parlait.

— Tiens! fit-il, c'est vous Picot...

— Tiens, Cervenon, quelle nouvelle?...

— Vous attendez le convoi?

— Oui.

— Etes-vous nombreux?

— Cent avec Barco, cinquante avec Jasau.

— Jasau?

— D'Assas!

— Ah! oui, je sais.

— Et soixante avec moi!

— Qui amène le convoi?

— Un ancien officier de marine, Nicolas Datry... c'est Friquet qui le guide.

— Ah!

— Que veniez-vous faire?

— J'allais retrouver Barco, c'est lui qui commande en chef.

— Oui.

— On sait l'arrivée du convoi.

— Hier! fit vivement le Chouan. Et...

— Et au lever du jour, deux bandes de bleus de chacune deux cents hommes, se relièrent à Hancoul, où elles doivent vous attendre...

— Ah! ah! nous y serons, courez prévenir Barco, il est à une demi-lieue d'ici, j'attends ses ordres, mais je vais faire prévenir d'Assas.

— Très-bien!

— Nous déjeunerons avec les bleus, et je leur prouverai que je mérite le nom qu'ils m'ont donné : Boucher des bleus!

— A tout à l'heure... Et Cervenon disparut dans la nuit.

Une demi-heure après, Cervenon ralentissait l'allure de son cheval pour descendre une pente qui aboutissait à un bassin de réserve d'un moulin; il descendit, tourna le petit étang, et sautant à terre, il défit le mors de son cheval en lui disant :

— Allez, Tonton, allez manger et vous reposer.

Le cheval hennit joyeusement et gagna le pré.

Cervenon jeta encore trois cris de chouette.

La fenêtre d'un atelier de forgeron s'ouvrit et un homme qui y parut demanda :

— Qu'est-ce que c'est? c'est le cheval.

Cervenon s'avança et dit :

— Oui, le cheval à ferrer...

— Il est bien tôt?

— Non, il est l'heure, la France attend.

La fenêtre n'était pas encore fermée que la porte était ouverte.

Cervenon entra, c'était un atelier bizarre que celui du forgeron du Plœnon, les deux étaux y étaient couverts de poussière, et la forge servait à

chauffer une grande marmite ; dans tous les coins, sous ses établis, des hommes étaient couchés.

Au milieu de l'atelier, autour d'une table improvisée, trois hommes lisaient, habillés en Bretons, portant seulement au bras une brassière blanche et ceints d'une écharpe de même couleur; ils paraissaient fortement préoccupés.

— Ah! fit un grand gaillard de vingt-sept ans, se levant pour aller au-devant du nouvel arrivant. C'est vous? Avez-vous fait bon voyage?

— Merci! fit celui-ci en lui pressant la main.

— Vous avez l'air sérieux, qu'y a-t-il de nouveau?

— De graves choses. Je voudrais vous parler en particulier.

— Avancez-vous, Cervenon, et prenez place à cette table. Vous pouvez parler. Laissez-moi vous présenter M. le marquis d'Estouillec, M. le comte d'Aygueblanche.

— Messieurs, je suis à vos ordres, fit Cervenon en s'inclinant et ayant pris place à table, il dit à mi-voix :

— Les bleus sont passés à Morlaix vers six heures, ils se sont divisés en deux corps de deux cents hommes; nous avons été trahis, car ils savent que l'on doit ce soir recevoir à Plœnon un convoi d'armes.

L'homme qui s'était levé à l'entrée de Cervenon échangea un signe d'yeux avec les deux autres.

Cervenon, qui vit le signe, demanda:

— Que voulez-vous dire, Barco?

— Je veux dire, répondit-celui-ci, qu'au moment où vous êtes entré, je lisais à ces messieurs une lettre de Nicolas Datry, celui qui nous amène les armes d'Angleterre, dans laquelle il nous ininforme que l'homme qu'on lui a donné pour guide ne lui inspire aucune confiance, que souvent il disparaît dans la journée sans pouvoir donner une explication de l'emploi de son temps. Qu'en conséquence, ils ne partiront pas ce soir, mais qu'ils attendront un ordre nouveau.

— Quel est cet homme?

— Un nommé Jacques Friquet.

— Friquet.

— Vous le connaissez?

— Trop bien! cet homme est un traître; il nous a vendus.

Les trois hommes se levèrent.

— Vous êtes sûr?

— Non! je ne sais rien, mais je sais ce que vaut le misérable. J'avais édifié M. Georges sur son compte; pourquoi se sert-on encore de tels hommes?

— Rien n'est perdu, dit Barco; messieurs, vous allez monter à cheval et prévenir nos hommes, qui se disperseront... puisque le convoi ne vient pas aujourd'hui.

— Mais, dit le marquis d'Etouillec, il faut au plus tôt qu'on s'occupe de ce Friquet.

— Vous avez raison, fit Cervenon.

— Il faudrait un homme sûr et dévoué, dit Barco, on le mettrait à ses trousses.

— Vous avez mieux que ça dans vos hommes!

— Que voulez-vous dire?

— Vous avez avec vous celui qui vous en débarrassera à tout jamais.

— Qui est-ce?

— Bizot.

— Allons donc, fit Barco en haussant les épaules; un bon garçon qui fait ce qu'on veut, hors se servir de son fusil.

— Ne vous occupez pas de cela.

— Vous êtes bon de prendre cela légèrement, vous; savez-vous ce qu'il a fait au dernier combat? il regardait ce qui se passait, son fusil entre les jambes; un des nôtres manque deux fois un soldat, il se lève, prend son fusil et en l'épaulant lui dit:

— Mon gars, pour viser juste il faut épauler solidement, le coude un peu levé, la tête inclinée, comme ça... vous visez l'homme au front... paf, voilà.

Le bleu sur lequel il avait visé était tombé. Il tendit le fusil au gars en lui disant :

« J'ai tiré pour vous, vous savez, parce que moi j'aime bien ces gens-là. » Quelle confiance voulez-vous que j'aie en un pareil fou?...

— Je sais le motif de cette folie!... et j'insiste pour que vous suiviez mon avis... Bizot est l'homme qu'il faut... j'en réponds comme de moi...

— Alors, c'est différent, dit Barco, et appelant, il cria : Bizot.

De dessous un établi sortit le grand garçon que nous connaissons.

Bizot était bien changé, à son avantage cependant. La douleur avait d'abord creusé et pâli ses joues, puis le calme était revenu, et la face, en se refaisant, s'était plus purement modelée. Le front seul était traversé d'un pli, révélateur d'une idée tenace : la vengeance.

Depuis le jour où, malgré lui, il avait assisté au supplice de M. Trumeau et où il avait appris ainsi le coup cruel qui avait frappé en même temps tous ceux qu'il aimait, Bizot avait voulu savoir.

Il s'était procuré toutes les pièces judiciaires et il avait immédiatement trouvé la vérité.

Il avait alors écrit au préfet de police C. Dubois... Mais sa lettre anonyme avait été jetée au feu et la chose avait été jugée. Convaincu qu'il n'avait plus rien à attendre de la justice des hommes, qu'il n'avait à espérer que de lui-même, il attendait l'heure dans les rangs mêmes où il était sûr de trouver un jour son ennemi.

A l'appel du chef, Bizot s'était levé. En voyant Cervenon, il lui serra silencieusement la main.

— Que voulez-vous? demanda-t-il à Barco.

— Bizot, nous avons besoin de votre adresse.

— Je suis prêt.

— La mission dont nous allons vous charger est périlleuse, difficile, et demande beaucoup de volonté et d'adresse. J'hésitais à vous la confier, car les rapports constatent que vous n'êtes pas dans les combats un des plus terribles adversaires de nos ennemis...

— Je l'ai dit avant de me mettre avec vous, je



ne tirerai jamais sur l'uniforme que j'ai porté... je sauve les blessés, j'enlève les morts, je fais ce que je peux... Si la mission que vous me confiez a pour but de combattre les armes à la main ceux que vous appelez les bleus, je la refuse; si, au contraire, elle consiste à prévenir vos amis pour éviter un conflit, au risque d'être pendu je traverserai l'armée française et j'atteindrai le but.

Cervenon prit la parole :

— Il y a trop de loyauté, le sentiment qui vous fait agir est trop noble, pour tourner jamais contre mon cher Bizot... C'est moi qui ai conseillé à Barco de vous choisir, c'est vous dire que je savais que vous ferez ce que l'on vous demandera et que vous serez heureux de le faire.

— Parlez alors !

— En deux mots voici la chose, dit Barco, il faut cette nuit vous rendre à Saint-Pol-de-Léon, là vous surveillerez un homme que l'on vous indiquera, vous le suivrez, et si vous acquerrez la conviction qu'il nous trompe il faut tuer le traître et vous emparer de ses papiers.

— Tuer ! fit Bizot pâlissant, je viens de vous dire...

ALEXIS BOUVIER.

(La suite au prochain numéro.)

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIÈRE PARTIE.

V.

Les jours qui suivirent furent tristes et pleins d'amères réflexions. Marie était lasse de la lutte qu'elle avait soutenue ; elle eût voulu plus de courage chez Lucien. Et lorsqu'elle fut seule en face de ses souvenirs, il se mêla à ses regrets un peu de pitié et à sa pitié un peu de mépris.

Notre intention est d'éviter ici des détails fatigants et qu'il est facile à tout le monde d'imaginer; mais il est quelques points à noter. Ainsi, tandis que Lucien errait désœuvré à Bruxelles, affolé par le souvenir de Marie, celle-ci se plongeait avec une sorte de bien-être dans le calme dont elle avait été privée pendant quelque temps. La pensée de Lucien était pour elle trop étroitement associée à celle de ses créanciers.

Elle frémissait à la perspective de misère ignoble qui s'était ouverte devant elle, au souvenir du gouffre dont elle avait effleuré le bord et presque subi le vertige.

Sa correspondance trahissait sa lassitude. Elle finit par manquer l'heure du courrier. La jalousie de Lucien s'en irrita ; mais à la lecture de ses lettres pleines de reproches, elle s'étonnait de l'enflure du style, et déjà, sans passion, trouvait l'exaltation de son amant déclamatoire et ridicule.

Près d'un mois s'était écoulé. Faut-il tout dire? elle ne souffrait plus que d'une sorte d'ennui physique, et comme dérivatif à ce malaise, elle songea au théâtre, la seule distraction qui lui fût désormais permise. Elle parvint à arracher la vieille dame Dupont à son fauteuil, et, ce qui était plus difficile, à lui faire accepter une toilette d'un luxe contraire à ses goûts et à braver la lumière et l'atmosphère fatigante des théâtres.

Avec Lucien, autrefois, elle prenait une baignoire ; mais aimant le spectacle de la salle autant que celui de la scène, et, toujours imprudente, elle entraîna sa grand'mère aux places où la conduisait son mari.

Elle ne pouvait manquer d'être remarquée par des personnes d'un monde auquel elle devait renoncer.

Elle était trop belle pour être facilement oubliée, et elle-même était trop coquette pour avoir perdu tout souvenir de ses premiers triomphes.

Un soir, à l'Opéra, pendant le premier entr'acte, celui où les lorgnettes sont le plus occupées, deux jeunes gens, placés aux stalles d'orchestres, échangeaient à son sujet les propos suivants :

— C'est une gentille petite femme ; mais, ainsi que tu la vois, tu ne saurais la juger.

— Tu la connais donc ?

— J'ai valsé avec elle l'an dernier, au bal de l'Hôtel-de-Ville. Cela a l'air de te surprendre?... Tu sais bien que je vais au bal de l'Hôtel-de-Ville.

— Sans doute, mais cette dame ?...

— Tu la vois toi-même pour la première fois?

— Je... ne sais... Il me semble...

— C'est Mme Charles Cremesse, la femme d'un architecte en renom.

— Ah !...

— Vous ne voyez pas le même monde ?

— Non, et... je le regrette.

— Vraiment?

— Je le regrette vivement. Il est fâcheux que son mari ne soit pas avec elle, tu m'aurais présenté à son mari.

— En vérité ! Je ne sais pas quelle est cette vieille dame qui l'accompagne ; qu'à cela ne tienne, je suis presque lié avec son mari... un excellent homme qui est arrivé un peu tard, mais qui a du talent.

— Qui est arrivé tard, dis-tu ; quel âge a-t-il donc ?

— Oh ! déjà le mari t'intéresse à ce point ?... Eh bien ! il a le double de ton âge...

— Un homme de petite taille ?

— Non, très-grand.

— Blond ?

— Non ; brun.

— Ah !...

Après un silence :

— Si tu étais bien aimable, tu me présenterais à Mme Cremesse.

— Volontiers. Je vais aller lui demander des nouvelles de son mari, et je te présenterai.

Tous deux sortirent et montèrent aux premières loges de côté. Le premier remit à l'ouvreuse sa carte portant le nom d'*Eugène Dangla*. Ce nom ne rappelait à Marie que des souvenirs indifférents, elle fit donc au visiteur un accueil des plus gracieux. Après les compliments et les banalités d'usage, M. Dangla demanda des nouvelles de M. Cremesse.

— Il est dans son pays natal, répondit Marie. La santé de son père a pris, depuis quelques mois, un caractère inquiétant, et je crains qu'il ne soit obligé de prolonger son absence longtemps encore.

— Je le regrette de toutes façons, madame, pour vous d'abord, puis pour un de mes amis, qui désire entrer en rapport d'affaires avec votre mari. Il m'a accompagné ce soir à l'Opéra, et si je ne craignais d'être importun, je vous demanderais la faveur de vous présenter M. de Rieul.

Marie ne connaissait point ce nom.

— Mais très-volontiers, monsieur, répondit-elle.

Dangla sortit un instant de la loge et revint avec son ami.

A la vue du voisin de table du café des Variétés, Marie éprouva une commotion profonde. Elle faillit se trouver mal. De Rieul fut flatté de l'impression trop visible qu'il produisait sur la jeune femme. Dangla en demeura fort intrigué.

— Madame, depuis longtemps je désirais l'honneur de vous être présenté, dit hardiment M. de Rieul.

— Je regrette vivement, monsieur, que mon mari ne soit pas à Paris.

— M. Cremesse, dit Dangla, est absent depuis plusieurs mois.

— Je l'ignorais, dit de Rieul avec un sourire.

— Et son absence, ajouta Dangla, doit se prolonger longtemps encore ; du moins c'est la crainte que madame m'exprimait à l'instant. Ainsi, mon cher de Rieul, il faut ajourner vos projets.

— Si je pouvais les ajourner, sans doute ; mais si madame est assez aimable pour être mon interprète près de son mari...

— Je puis vous donner son adresse, monsieur.

En ce moment, le rideau se leva.

— Eh bien ! permettez-moi, madame, d'aller vous la demander demain, dit de Rieul en s'inclinant et d'une voix si basse que Marie seule put l'entendre.

Sur ces mots il se retira, laissant cette dernière en proie à un trouble inexprimable.

— Eh bien ! demanda Dangla à de Rieul, es-tu content ?

— Enchanté.

— C'est ce qu'on peut appeler une entrevue à sensations.

— Elle est toute jeune et fort timide.

— Tu crois? En tout cas, il serait difficile de trouver une beauté plus fine et plus mignonne. Mais, voyons, de Rieul, franchement, vous vous étiez déjà rencontrés?

— Pourquoi cela?

— On n'est pas si surprise, si effrayée à la vue d'un inconnu présenté par un ami.

— Je n'ai remarqué ni frayeur, ni surprise, mais une extrême timidité.

— Ingrat!

— Tu ne saurais croire combien je te suis reconnaissant.

— N'abuse pas, au moins. J'ai une sorte de responsabilité.

— C'est une femme ravissante!

— As-tu admiré sa main, qu'elle posait par moment sur le bord de la loge?

— Oui; les doigts un peu courts... Je sais bien ce que Desbarolles en dirait...

— Il en dirait ce que disait Gavarni, parbleu! « Les maris me font toujours rire! »

Le lendemain, M. de Rieul consultait le Dictionnaire des cent mille adresses à la lettre C, puis se rendait rue Caumartin, à l'hôtel de l'architecte.

Le concierge lui répondait :

— M. Cremesse est absent.

— Et madame?

— Madame est chez sa mère. Elle ne veut recevoir personne et m'a défendu de donner son adresse.

— L'affaire dont j'ai à entretenir ou M. ou Mme Cremesse ne souffre aucun retard. Je ne puis écrire; d'autre part, vous devez observer votre consigne. Eh bien! portez-lui ma carte... Voici un louis pour votre course... Je vous accompagnerai et elle vous dira si elle peut me recevoir.

Le concierge consentit; vingt minutes après ils étaient à Montmartre.

VI

Il était midi. Le matin, par la distribution de huit heures, Marie avait reçu une lettre de Lucien.

Cette lettre respirait une exaltation étrange.

« Il faut en finir, écrivait Lucien. Je ne puis supporter plus longtemps l'inquiétude et la jalousie qui me torturent.

« Il faut que mon sort soit fixé. Si tu m'aimes, je le verrai bientôt. L'épreuve sera décisive. Toi-même pourras juger de la passion que tu m'inspires. Mais je ne veux point t'en dire davantage. Au revoir, cher amour, à bientôt. »

— De quelle épreuve veut-il parler? se demanda Marie. Que va-t-il faire? Cette lettre folle est remplie de sous-entendus menaçants. Il me rend la vie insupportable. Il ne me laisse pas respirer. Oh! oui, il faut en finir. Mais qu'entend-il par là?

Elle lui avait répondu :

« Je ne comprends rien, mon cher, à ton exaltation. Ta lettre est pleine d'obscurités qu'il faut attribuer sans doute aux brouillards du nord. Je ne puis que t'engager à la patience et au calme. Suis-je plus heureuse que toi? Tu sais bien que je suis toute à toi et à toi pour la vie. Si j'étais veuve, tu serais mon époux. Du courage donc! Et bientôt le bonheur nous sera rendu. »

Mais, au fond, elle ne sentait point ce qu'elle écrivait. Elle était lasse de ces tiraillements sans fin, de cette liaison sans solidité et sans avenir, et en lui parlant de son veuvage probable, elle le remettait aux calendes grecques.

Il est facile maintenant d'apprécier ses dispositions d'esprit au moment où le concierge lui remit la carte de M. de Rieul.

Son premier mouvement fut celui d'un refus. Non qu'elle fût blessée par une démarche si hardie, l'amour excuse toutes les audaces, et d'ailleurs son éducation ne l'avait point douée d'une délicatesse raffinée; mais elle était si pauvrement logée...

— Vous auriez pu m'épargner cet ennui, dit-elle au concierge.

— J'ai refusé l'adresse de madame. Ce monsieur m'a alors prié de vous porter sa carte, en disant que l'affaire dont il a à vous parler ne souffre aucun retard. Il attend la réponse.

— Où cela?

— Dans sa voiture.

— Vous n'avez pas voulu lui donner mon adresse, mais vous l'avez conduit jusqu'ici. Calino ne l'avait pas inventée, celle-là. Enfin, puisqu'il attend, dites-lui d'entrer.

Nous avons bien dit pourquoi elle hésitait à recevoir M. de Rieul, mais pourquoi elle consentait à le recevoir ce serait plus difficile.

La femme de ménage (seule domestique au service de la dame Dupont et de sa fille) fut ouvrir la porte à M. de Rieul et l'introduisit dans un petit salon, où Mme Cremesse ne tarda point à la rejoindre.

Déjà l'aspect de la maison avait suggéré de singulières réflexions à M. de Rieul, celui de la pièce de réception compléta ses renseignements.

Une jeune femme riche, coquette, rencontrée avec un amant dans un café, pendant un voyage de son mari dont l'absence se prolonge près d'un an, cette jeune femme fuyant le monde et vivant cachée chez sa mère pauvre... n'était-ce pas une femme abandonnée ou séparée?

Ces observations le désenchantèrent.

Mme Cremesse n'appartenait ni au monde, ni au demi-monde.

C'était une femme tombée et déclassée.

Il avait espéré mieux; le contact de la misère, dont il était entouré, le glaçait.

Marie, qui pressentait ce sentiment, crut devoir y répondre.

— Je regrette, monsieur, dit-elle, de n'avoir pu vous recevoir chez moi. Depuis le départ de mon mari, je suis revenue près de ma grand'mère, bien loin de Paris, comme vous vous en êtes aperçu.

— Vos amis, madame, peuvent se plaindre de la retraite où vous vivez.

— Je compte très-peu d'amis, monsieur. Mon mari et moi vivons assez retirés. Il est vrai aussi que dans le monde on donne le titre d'amis à de simples connaissances avec lesquelles on n'a aucune intimité, M. Dangla, par exemple.

— M. Dangla, madame, m'a dit de vous et de votre mari le plus grand bien. En cela, il était heureusement inspiré, car, bien que je ne vous connusse que de vue, il m'aurait péniblement froissé en me parlant autrement. Mais M. Dangla est de ceux qui ont remarqué votre absence chez vos amis communs. Combien d'autres s'en seront aperçus et peut-être en auront souffert! Il est des personnes dont la présence répand à leur insu un charme autour d'elles. Aussi n'est-il pas douteux, madame, que votre réapparition hier à l'Opéra n'ait causé un plaisir très-vif à quelqu'un qui s'était habitué à une adoration discrète.

— Vous êtes bien aimable, monsieur. Le monde parisien est trop brillant pour qu'une femme comme moi y soit remarquée. Et le fût-elle, — vous le savez bien, monsieur, — on ne se gênerait pas beaucoup pour le lui dire.

— En admettant toutefois qu'il fût facile de lui parler?

— Les difficultés mêmes ont leur attrait, et il n'en est guère d'insurmontables. Il y aurait une sorte de coquetterie à les multiplier. Mais, s'il vous plaît, monsieur, parlez-moi du but de votre visite. Vous avez, dites-vous, à m'entretenir d'une affaire importante?

— Oui, madame. Et si la langue des affaires ne vous effraie point...

— Elle m'est peu familière, je l'avoue, mais avec de la bonne volonté...

— J'ai acheté près de Sèvres une ancienne propriété d'une étendue assez considérable, mais dont les constructions délabrées devraient être en grande partie reconstruites et les autres modifiées selon le style des premières. Le site me plaît beaucoup, à dix minutes de Paris; on s'y trouve à la campagne. Et puisqu'on ne peut avoir un parc, un jardin, des eaux vives au bord du boulevard, on doit s'estimer heureux de ne pas être obligé de prendre le chemin de fer pour jouir de ces avantages. Je vous avouerai que m'éloigner de Paris me serait pénible. Je ne suis pas marié, je suis seul, je me sens peu de goût pour le mariage, et cependant je n'aime pas la solitude. J'avais formé à ce sujet, il y a quelques mois, les plus beaux projets, et dans des circonstances qui vous sembleraient bien étranges, si vous me permettiez de vous les raconter.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Marie avec intérêt.

— Au commencement de cet hiver, j'avais pris l'habitude, en sortant du théâtre, d'aller souper au café des Variétés... Au dessert, je bâtissais des châteaux en Espagne...

Marie fut en proie à un malaise visible.

— Presque chaque soir, poursuivit M. de Rieul, à une table voisine, s'asseyaient deux jeunes mariés ou deux amants, et, tout en bâtissant mes châteaux, je me laissais aller à admirer l'une et à envier l'autre. Je commençai à me trouver trop seul, et cependant, vous l'avouerai-je, madame, je n'aurais pu me résoudre à faire mettre deux couverts à ma table; non, silencieux, à l'écart, je me trouvais presque ainsi le convive de ma belle voisine. Je ne vous dirai rien, madame, de la rare et exquise beauté de cette jeune femme...

Marie, de pourpre qu'elle était, devint pâle comme une morte.

— Mais je vous dirai que je me désolai en songeant qu'aucune femme ne pourrait me la faire oublier. Alors, adieu à mes châteaux... à quoi bon des merveilles d'art et de luxe quand on est seul? Que devenir sous les ombrages de mon parc?... un petit appartement rue Laffitte me suffirait.

— Mais, c'est tout un roman, fit Marie avec un sourire contraint.

— Le commencement de cette histoire vous paraît romanesque; la suite l'est bien davantage... La jeune femme dont, sans m'en douter, je m'étais épris, ne vint plus au café comme d'habitude. Quelles tristes soirées je passai!... Je courus toutes les maisons de soupers, mais en vain. Je tombai dans une tristesse profonde. Je désespérais de revoir celle qui m'avait inspiré une passion à la fois si vive et si discrète, lorsqu'hier je la revis...

Il arrêta son regard sur Marie.

— Ah! murmura celle-ci, vous l'avez revue?

— A l'Opéra. Etait-ce elle? Etait-ce son Sosie? Mais non, ni les yeux, ni le cœur ne sauraient se tromper à ce point... C'était bien elle... Cette fois, elle était seule...

— Et vous avez résolu de profiter de ce qu'elle était seule?

— Oui, je résolus de lui dire: Je suis riche, je suis libre et je vous aime. Je ne vois, je l'avoue en toute sincérité, rien d'offensant, rien d'indiscret même, à une déclaration semblable venant d'un galant homme. Et après avoir gardé si longtemps le silence je pense avoir fait suffisamment preuve de discrétion.

— Cette dame était seule... mais elle n'était pas libre...

— Peut-être... du moins je le supposais... Je dirai plus, je crois qu'elle est libre.

Marie se leva dans une agitation indicible.

— Non, monsieur, fit-elle, elle est mariée... mais... elle s'est séparée volontairement... de son mari... Elle n'a pas cessé d'estimer son mari... mais elle ne l'avait jamais aimé...

— Elle est donc libre par le fait?...

— De grâce, monsieur, dit Marie en se retirant suffoquée par la honte et par l'émotion que lui avait causée cette déclaration si explicite. — De

grâce... ne prolongeons point un entretien qui me devient pénible...

De Rieul jugea que, en effet, il avait été assez loin dans une première entrevue.

— Puis-je du moins, madame, emporter l'espérance de vous revoir?

Et comme elle gardait un silence qui, en pareil cas, vaut deux affirmations, il se garda bien d'insister ; il s'inclina, effleura du bout des lèvres la main de Marie, et se retira.

« Pomme entamée, pomme mangée, » a dit Mme de Staël.

— C'est ainsi, disait plus tard M. de Rieul en nous racontant ce chapitre de son histoire, que la dame des Variétés devint la dame des variations.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 153)

IX

LES DÉBUTS D'UNE CHANTEUSE DI PRIMA CARTELLO.

(suite)

Tels étaient les lambeaux de phrases qui se croisaient en tous sens sur l'asphalte du boulevard, de la rue Scribe à la rue Montmartre, le lendemain du jour où la diva Marie Sorbier avait fait ses débuts sur la scène de l'Académie Impériale de musique.

En raison du mystère qui entourait les antécédents et même la personne de la diva, ces débuts avaient en quelque sorte causé une révolution sans précédent dans les fastes de l'histoire de l'Opéra. On s'en était vivement ému au foyer du chant, et le foyer de la danse, lui-même, n'était pas resté sans ressentir le contre-coup du grave événement qui venait de s'accomplir.

Grande avait été la stupéfaction des abonnés et du public en voyant et en entendant la débutante, et malgré l'espèce de prévention qui régnait contre cette inconnue qui osait ainsi s'imposer, le succès avait été tel, que jamais, de mémoire d'homme, on n'en avait constaté de pareil.

Voici d'ailleurs ce que disait l'un des feuilletonnistes les plus autorisés du lundi :

« La salle tout entière attendait avec la plus vive impatience l'apparition de celle dont partout on disait merveille (on jouait *Guillaume Tell*).

« Le premier acte fut à peine écouté, on songeait à tout autre chose, mais à peine la diva eut-elle paru que toutes les conversations cessèrent à la fois et que le silence le plus profond régna partout.

« Les yeux étaient braqués sur la belle enfant, et certes la première impression fut assez favorable pour qu'un murmure flatteur courût de l'orchestre aux cintres. La jeune Marie est, en effet, la plus magnifique incarnation de la beauté.

« Elle est blonde, et sa figure, d'une finesse et d'une distinction accomplie, rappelle ces délicieuses têtes que l'on rencontre dans les keepsakes anglais; sa taille est moyenne, mais admirablement prise; sa main est mignonne, et sa personne tout entière respire un air de candeur et de simplicité que généralement nous sommes peu habitués à rencontrer en semblable lieu.

« Mais qu'est-ce que tout cela en présence du splendide organe dont la Providence l'a douée? Jamais rien de plus suave, de plus délicat, de plus doux n'avait retenti à nos oreilles; cette femme réunit en elle toutes les qualités de la Patti, elle vocalise comme l'Alboni, elle chante comme doivent faire les anges, et de plus, ce qui ne gâte rien à la chose, elle est musicienne jusqu'au bout des ongles.

« Comment dépeindre dignement l'enthousiasme qui s'empara de toute la salle après l'audition de son premier morceau? Elle avait peur, on le sentait, sa voix tremblait légèrement, et cependant un frisson électrique courait sur toute la salle, on se contenait à peine, et c'est presque un miracle si elle a pu achever son air sans avoir été interrompue par des milliers de bravos.

« Pendant toute la soirée, le début de la *prima donna* ne fut qu'une perpétuelle ovation; on la rappela dix fois, et, à peine, tremblante, émue, se retirait-elle, que de nouveaux bravos, plus nombreux encore, la forçaient à revenir.

« Les couronnes, les bouquets pleuvaient sur la scène; une dame, emportée par son enthousiasme, jeta même aux pieds de la *diva* une magnifique rivière qu'elle portait au cou. Jamais, de mémoire d'habitué, on n'avait assisté à pareille fête. »

Voilà ce que disait le journal, et cet éloge, bien loin d'être exagéré, se trouvait encore, au dire des experts, bien au-dessous de la vérité . . .

. . . .

. . . .

Minuit et demi sonnait à une charmante pendule de rocaille au moment où une jeune femme, revêtue d'un charmant peignoir de soie gris-

1. Voir les *Amours de contrebande*.

perle, doublé de satin bleu, faisait son entrée dans un élégant salon où se trouvaient réunies une vingtaine de personnes, au milieu desquelles pérorait le jeune et beau Potel Cliquout de La Burgotière.

La conversation roulait, bien entendu, sur les débuts de l'incomparable diva, qui venait de prouver, d'une manière si péremptoire, qu'on pouvait s'intéresser, sur la scène de la rue Lepeletier, à tout autre chose qu'à des ronds de jambes bien faits ou à des pointes savamment exécutées.

M. Potel jouissait en ce moment du plus magnifique et du plus complet triomphe qu'il ait été donné à un homme de remporter, aussi portait-il haut la tête et se dandinait-il insolemment, les pouces passés dans les entournures de son gilet.

M. Potel Cliquout de La Burgotière n'était-il pas en effet le seul qui connût *à peu près* la diva?

— Messieurs, disait-il avec ce petit air fat de l'homme sûr de sa supériorité, ne m'interrogez pas davantage, j'ai promis de me taire, et vous le savez, un homme d'honneur n'a que sa parole.

— Diable, grommela M. de Grémond, un homme d'honneur je ne dis pas, mais vous, de La Burgotière!...

Le petit baron fit la sourde oreille.

— La diva m'a chargé d'inviter à souper *mes amis*, il appuya sur ces mots, et j'ai cru répondre à son désir en vous priant de vouloir bien, ce soir...

M. Potel ne put achever sa phrase, car la diva venait de faire son entrée dans le salon.

L'artiste, à la ville, était plus belle encore qu'à la scène; ses formes mignonnes se détachaient mieux en effet et apparaissaient dans toute leur exquise délicatesse; un certain air de tristesse répandu sur sa physionomie contribuait peut-être à la rendre plus charmante encore; aussi tous ces viveurs, si blasés qu'ils fussent, ne purent ils retenir un mouvement d'admiration.

— Permettez-moi, messieurs, leur dit-elle en entrant, de vous remercier d'avoir bien voulu accepter l'invitation d'une inconnue.

— Quand, comme vous, madame, on possède au plus haut degré, et talent et beauté, on n'est une inconnue pour personne, s'écria M. de Grémond en s'inclinant.

Un gracieux sourire fut la seule réponse de la jeune femme.

— Madame est servie, vint en ce moment annoncer un valet.

Tout le monde passa dans la salle à manger.

. . . .

Il était plus de midi, et la blonde diva reposait encore du sommeil du juste, quand elle fut soudainement tirée de la léthargie profonde où elle se trouvait plongée par le bruit d'une dispute violente.

— On n'entre pas, disait la voix flûtée de mademoiselle Henriette, la nouvelle caméristo de l'artiste.

— Je vous dis que j'entrerai, répétait une voix mâle dont les accents vinrent la faire tressaillir jusqu'à la moelle des os.

— Mais, entêté que vous êtes, reprenait la soubrette, puisque je vous repète que madame est très-fatiguée et qu'elle repose en ce moment.

— Eh bien, j'attendrai qu'elle soit réveillée, voilà tout.

— Madame ne veut voir personne, retirez-vous donc, mon brave.

— Oh! madame me recevra quand elle saura qui je suis; allez seulement lui dire mon nom.

— C'est impossible.

— Il faut pourtant que je lui parle.

— Revenez un autre jour.

— Il sera trop tard, peut-être; je vous en prie, allez prévenir votre maîtresse de ma visite, ou sinon...

— Quoi! vous me faites des menaces?

— Mademoiselle, si vous pouviez connaître les motifs qui m'amènent, vous excuseriez un moment de vivacité.

— Allons, cessons tout ce bavardage et filez, ou sinon j'appelle Jacques et François.

— Eh bien, qu'ils y viennent donc votre Jacques et votre François, et nous verrons bien, morgué!

Pendant que la dispute continuait entre les deux interlocuteurs, la jeune femme, complétement tirée de sa torpeur, prêtait de plus en plus l'oreille à ce qui se disait auprès d'elle, et en écoutant la voix du compagnon de mademoiselle Henriette, elle éprouvait une douloureuse émotion, dont elle n'était pas maîtresse.

Celui-ci, ayant soudainement prononcé le nom de mademoiselle Genofsa, les pleurs vinrent aussitôt inonder le visage de la diva, mais mademoiselle Henriette ayant fort insolemment répondu, en éclatant de rire :

— Mademoiselle Genofsa! est-ce que nous connaissons ça! vous êtes décidément ivre.

Elle se redressa vivement comme le cheval qui se cabre sous l'éperon du cavalier, et déjà elle s'apprêtait à appeler et à faire entrer le personnage, quand le bruit s'éteignit tout à coup, et en relevant la tête, elle aperçut par la porte entrebâillée le minois fûté de mademoiselle Henriette qui la fixait curieusement.

La soubrette, prise en flagrant délit de curiosité, essaya de balbutier :

— Madame a sonné?

— Non, répondit d'un ton sec la diva.

— Pardon, madame; je croyais que madame...

— Habillez-moi!

— Madame a bien dormi, fit câlinemet mademoiselle Henriette.

La diva resta quelques instants sans répondre, puis soudain elle s'écria :

— Que désirait la personne qui, tout à l'heure, causait avec vous?

— Elle demandait à parler à madame, et comme madame s'était couchée fort tard... et puis... ce n'était qu'un ouvrier.

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle, et qui vous

donne le droit de vous occuper de ceux qui se présentent chez moi?

—Pardon, madame, j'avais cru... j'avais pensé.

— Vous avez fort mal pensé, mademoiselle, et désormais je vous défends, je vous défends, entendez-vous, de parler mal d'un homme que j'estime fort.

— Dame! je ne pouvais prévoir...

— Et, du moins, l'avez-vous prié d'attendre?

— Croyant être agréable à madame, je l'ai renvoyé.

— Vous n'êtes qu'une sotte.

Mademoiselle Henriette fit une moue significative, mais en présence de la mauvaise humeur de sa maîtresse, elle n'osa rien répliquer.

— Vous a-t-il du moins parlé de revenir?

— Je le crois, madame.

— C'est bien; lorsqu'il se présentera, laissez-le pénétrer jusqu'à moi, quelle que soit l'heure... Allez! maintenant... Ah! à propos, je n'y suis pour personne autre, pour personne, vous m'entendez bien!

— Mais, si monsieur se présentait?...

— Monsieur!... que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas. Je vous le répète, je n'y suis pour personne.

Mademoiselle Henriette comprit que l'argumentation était sans réplique, aussi se retira-t-elle sans proférer une seule parole; mais dès que la porte eut été refermée, elle laissa paraître toute sa mauvaise humeur, et malheureusement pour M. François, le valet de pied, qui eut la mauvaise pensée de lui pincer la taille, elle se traduisit par une magnifique paire de soufflets et l'épithète « d'imbécile » qu'elle lui appliqua.

M. François porta vivement les mains à sa figure et tenta de s'excuser; mais la jeune fille s'enfuit en lui lançant une nouvelle épithète, beaucoup moins flatteuse que la première.

X

LA DIVA.

Demeurée seule, la diva se laissa tomber sur une causeuse, et pendant plus d'une heure elle resta plongée dans une sorte d'abattement profond.

Tout à coup un pâle sourire éclaira son visage.

— C'en est fait, dit-elle, le sacrifice est maintenant consommé, il n'est plus temps de se repentir.

Et par un brusque mouvement, elle essuya les larmes qui inondaient son visage.

Elle se trouvait en ce moment devant une glace, elle aperçut ses yeux rougis et gonflés par les pleurs, ses traits tirés et amaigris par la souffrance, et elle poussa un triste soupir, en songeant, peut-être, à ses beaux jours d'autrefois.

Puis, se dirigeant à grands pas vers son cabinet de toilette, elle tenta de faire disparaître ces traces trop évidentes du chagrin qui la dévorait. N'avait-elle pas à paraître devant le public? et, quoi qu'il arrive, il ne faut jamais qu'il sache que le sourire qui se joue sur les lèvres de l'artiste abrite souvent des larmes, parfois bien amères.

Depuis plus de deux mois que Genofsa avait endossé la lourde personnalité de la diva Marie Sorbier, que de fois, hélas! il lui était arrivé de regretter ces jours heureux, où seule, dans sa chambrette, qu'éclairait si gaîment le moindre rayon de soleil, elle chantait joyeusement sans se préoccuper de plaire à qui que ce fût au monde.

Puis, lorsque l'amour, ce météore d'autant plus brillant qu'il est plus passager, avait éclairé son cœur de ses reflets les plus purs, sa vie s'était encore embellie d'un rayon mille fois plus beau, et, pendant quelques jours, elle avait connu le bonheur ici-bas.

Mais le bonheur n'est pas notre lot en ce monde, et la fatalité, jalouse de tout ce qui peut nous arriver d'heureux, avait pris soin de jeter sur sa route un M. Potel Cliquout de La Burgotière, un des ces êtres sans foi ni loi qui semblent créés pour faire le malheur de tous ceux qui les entourent; et, grâce à ses perfides manœuvres, Genofsa, l'honnête fille, se trouvait lancée désormais dans un monde qui n'était pas le sien et dont l'éloignaient ses plus secrètes aspirations.

Complétement déclassée au milieu de tous les gens qui l'entouraient, c'était en vain qu'elle cherchait elle-même à s'étourdir; il lui était impossible d'y parvenir.

Les enivrements de la scène eux-mêmes ne parvenaient pas complétement à étouffer les bouffées de tristesse qui lui montaient au cerveau, et telles étaient parfois les sombres préoccupations qui assiégeaient son esprit, qu'elle en arrivait presque à la négation de tout ce qui se passait autour d'elle.

Et cette femme aurait pu et aurait dû connaître le bonheur en devenant la compagne de M. Kergall, car tel était l'amour de ce dernier qu'il eût évidemment réalisé ce rêve longtemps caressé dans sa pensée.

Libre, riche, sans famille, quelle entrave pouvait donc l'empêcher d'être heureux? Quel motif pouvait l'obliger à sacrifier sa vie tout entière à de sots préjugés? Quelle autre femme aurait pu lui apporter en dot un cœur et plus pur et plus vierge? Genofsa était un ange au moral et au physique; et d'ailleurs, si vivace était son amour, que pour arriver à la réalisation de ses plus chers désirs, il eût, sans le moindre regret, sacrifié tout son avenir, si brillant qu'il fût du reste.

Douée par la nature de toutes les élégances qui constituent la femme, Genofsa était, ainsi que nous l'avons dit dans les *Amours de Contrebande*, un des plus magnifiques types de la beauté idéale, et cette beauté semblait s'augmenter encore, illuminée qu'elle était par tout le luxe qui l'entourait.

Blonde comme la Marguerite de Gœthe, mille fois mieux douée qu'Amy Robsard, cette blonde

beauté qui sut arracher Leicester à sa royale amante, la reine Elisabeth, Genofsa, placée dans le milieu où la fatalité l'avait jetée, semblait mille fois plus belle encore qu'autrefois; car le voile de tristesse répandu sur tous ses traits leur imprimait, en quelque sorte, un cachet séraphique, qui donnait envie de s'agenouiller devant cette créature si adorablement belle, et qui symbolisait dans toute sa plus idéale perfection le type si pur et si parfait de la Madone.

Depuis le jour où le sort l'avait jetée hors de sa sphère, la pauvre enfant en était arrivée à ce point de doute que son existence elle-même lui semblait en quelque sorte une utopie; lorsque seule, face à face avec le présent et le passé, elle s'interrogeait elle-même, elle ne pouvait croire que ce fût bien à elle que s'adressassent tous les hommages, toutes les flatteries dont on accablait la diva; et son existence, pour ainsi dire partagée en deux parties, s'écoulait tantôt douce et charmante, lorsqu'il s'agissait de l'artiste, tantôt triste et terrible, quand la jeune fille songeait à son passé si court et cependant déjà si rempli de souvenirs.

Genofsa se croyait en proie à un rêve tout à la fois triste et charmant, et vainement elle interrogeait son cœur et ses sens, il lui était de toute impossibilité de se rendre un compte exact de la situation présente.

Sa position était un peu celle d'Aboul-Hassan, du conte indien : elle se réveillait dans un palais, reine et adorée, après s'être endormie, seule et pauvre, dans une chaumière.

Genofsa en était là de ses réflexions quand un laquais annonça :

— M. le baron de La Burgotière.

Et, presque au même instant, et sans même attendre qu'on l'eût autorisé à pénétrer auprès de la diva, le sémillant petit baron faisait son entrée dans le boudoir.

— Bonjour, chère, grasseya-t-il, en se dandinant, comment vous portez-vous ce matin? Eh! palsambleu! comme vous êtes pâle, seriez-vous donc indisposée? Répondez! mais répondez, je vous en prie!

— Je n'éprouve absolument rien, répliqua fort sèchement la jeune femme.

— Vous souffrez, vous dis-je, et... je veux...

— Je vous jure...

— Genofsa, vous me cachez quelque chose.

— Moi?... mais!... en vérité!... je ne vois pas ce que je pourrais avoir à vous cacher.

— On ne me trompe pas, et...

Genofsa jeta sur lui un regard froid comme l'acier, puis elle s'écria :

— Ah! on ne vous trompe point... Devinez donc alors le service que j'attends de vous.

C^e^ D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE DRAMATIQUE

Décidément, la Gaîté joue de malheur avec la nouvelle pièce de M. Victorien. La *Haine*, annoncée pour lundi, est remise maintenant à une date non encore indiquée. On parle d'une indisposition sérieuse de M. Lafontaine, compliquée d'une maladie non moins grave de M. Clément Just. Si les deux principaux artistes font défaut au moment de la première représentation, il sera difficile de préciser une date certaine, en présence de deux rôles à apprendre. Il faut donc atttendre, et plaindre la direction, que ces relâches multipliés frappent de nouveaux frais à chaque nouvelle remise.

L'Opéra populaire a vécu. Malgré le succès de la reprise des *Amours du Diable*, les nouveaux directeurs ont cru devoir reculer devant l'énormité de la tâche que leur avait léguée leurs prédécesseurs. Nous pensons qu'ils font sagement en rendant au Châtelet sa véritable destination, soit au grand drame à grand spectacle, soit à la féerie. Une bonne troupe d'opéra coûte beaucoup trop cher aujourd'hui, pour que de simples directeurs se passent cette fantaisie. Il faut, pour mener à bien une entreprise comme celle qu'avaient rêvée MM. Herz et Dufau, être certain d'obtenir de suite une large subvention de l'État ou de la Ville, sinon le théâtre n'est pas né viable, et doit succomber dans un délai plus ou moins long. MM. Foucher et Beaugé songeraient, dit-on, à remonter le *Bossu* : c'est là une idée excellente. Le drame est vivant et mouvementé, sa réputation est faite, et si l'on peut réunir, ce que nous pensons, des interprètes à la hauteur de l'œuvre, le *Bossu* doit avoir un regain de succès assez durable.

En présence de la situation à lui faite par la brusque retraite de Mlle Rousseil, le Théâtre-des-Arts, après deux relâches forcés, a rouvert ses portes le samedi 28 novembre par *Une Nuit de Paris*, grand drame en douze heures, emprunté au répertoire du théâtre de Cluny, où il avait, en plein été, remporté un succès plus qu'honorable. En changeant de quartier, la *Nuit de Paris* a changé de public, mais n'en a pas été moins bien accueillie sur une rive que sur l'autre.

On s'est beaucoup intéressé aux aventures du jeune Armand, entraîné pendant toute une nuit à travers les aventures les plus variées et les plus terribles. On a revu avec plaisir les décors brossés par Robertin et Cornil. *Un Coin du Luxembourg*, *le Bal Bullier*, *la Maison en construction*, *la Gare du chemin de fer du Nord*, etc., etc. La partie musicale, due à M. Marc Chautagne, est toujours aussi pimpante et aussi facile à retenir. Somme toute, excellente reprise.

L'Ambigu s'est enfin décidé à donner *Cocagne*. Nous en parlerons la semaine prochaine.

GEORGES LAVILLE.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 168. 16 Décembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements . .	10	5

LA BELLE HERBORISTE[1]

GRAND ROMAN NOUVEAU

Par ALEXIS BOUVIER



Vous êtes Frelin, agent de la sûreté générale.

I

LA VENDÉE (*suite*).

— Bizot, rassurez-vous, interrompit Cervenon; on aurait dû commencer par vous dire que le traître est Jacques Friquet.

— Friquet! fit vivement Bizot... fallait donc le dire.

— Vous acceptez?

— Si j'accepte!!! Ah! vous le verrez demain, à pareille heure, ici, je vous rapporterai sa tête...

— Cervenon avait raison; vous êtes l'homme

1. Voir à partir du numéro 155.

qu'il nous fallait... Il n'y a que les moutons pour devenir tigres!

— Oh! oui, tigre, si de mes ongles je pouvais lui arracher le caillou qui lui sert de cœur...

— L'homme vous appartient, faites ce que vous voudrez.

— Quand dois-je partir?

— Tout de suite.

— Je suis prêt. Parlez.

— Friquet a accompagné Datry, qui nous amenait des armes, on l'accuse d'avoir prévenu les bleus de l'arrivée du convoi; cette nuit, nous devions être enveloppés... Il est encore avec Datry; tous les jours au matin il le quitte pour aller on ne sait où. Il faut le suivre et saisir tous les papiers qu'il peut avoir.

— Bien.

— De plus, vous direz à Datry de ne pas faire débarquer les armes, de gagner le large, de se trouver demain à pareille heure dans l'île de Bast, où on lui portera de nouveaux ordres.

— Bien!... tout cela sera fait.

— Vous allez partir tout de suite, on va vous donner un cheval.

— Si ça ne vous fait rien, j'aime mieux y aller à pied, je cours assez bien, et nous sommes à une lieue à peine de Saint-Pol-de-Léon.

— Comme vous voudrez. Vous tournerez le pays, et à l'entrée du chemin de Roscoff, vous chanterez la chanson du berger... Vous la savez?...

— J'en sais deux: est-ce?

Agé de quatre-vingts hivers,
Portant cheveux blancs et nez rouge,
Bouche faite d'un coup de gouge,
Le teint brillant et les yeux clairs...

— C'est ça, interrompit Barco, après ce vers vous ferez le cri de chouette... continuez.

Bizot continua:

C'est Pornic, le garde champêtre,
Un vieux qui sait que Magdelon,
Pour mener ses deux chèvres paître,
Prend tous les jours un compagnon.

— Vous ferez encore la chouette, là...

Bizot acheva:

Ohé! ohé! mon chien Picard,
Ohé! oh! garde du loup et du renard
Nos poules!...

— C'est ça, vous achevez par un cri aigu, là un gars viendra vous prendre et vous conduira à Datry...

— Bon... je pars!...

— Pas encore! changez de costume!... vous allez vous habiller en prêtre.

— En prêtre, fit Bizot souriant malgré la situation, allons-y. En deux temps il eut enfilé la soutane, et un des gars lui fit la tonsure. Quand il fut prêt, Cervenon lui serra la main en lui disant:

— Au revoir...

Et Barco lui dit:

— Bonne chance, monsieur l'abbé.

Avant de partir, le faux abbé avait pris sur l'établi un couteau à large lame qu'il glissa dans sa ceinture.

II

MARIE-REINE.

Le dimanche 18 juin 1803 (29 prairial de l'an IX), vers huit heures du soir, deux cavaliers étaient descendus à Morlaix, à l'hôtel du *Soleil d'or*. Ils s'étaient inscrits ainsi sur le livre: M. Busson, de Paris, et son domestique, voyageant pour raison de santé sur les bords de la mer.

M. Busson était un charmant jeune homme de dix-huit à vingt ans, à l'allure féminine, mis à la dernière mode parisienne, portant cependant de longs cheveux qui tombaient en boucles épaisses sur ses épaules.

Le domestique, espèce de précepteur, couchait dans la même chambre que son maître; grand et maigre, complétement chauve, teint pâle, l'œil brillant, il était vêtu d'un costume noir, sévère comme celui d'un ecclésiastique.

Le domestique avait raconté au maître d'hôtel que son élève voyageait pour prendre des bains de mer, et que, n'aimant pas à séjourner constamment dans la même ville, depuis un mois il suivait le littoral, et que leur excursion avait commencé par Dieppe.

Tous les matins, le jeune Busson faisait seller son cheval et allait, seul, faire une tournée dans le pays.

Le soir du 2 messidor, c'est-à-dire quatre jours après leur arrivée, il était rentré plus tard que les autres jours; son précepteur l'attendait dans sa chambre, où le couvert avait été dressé. Ce dernier ayant fait servir le dîner, le jeune homme s'était mis à table et avait dit:

— Fermez la porte... j'ai de graves choses à vous dire.

Le précepteur avait gravement obéi, et s'étant replacé devant son élève, lui avait dit:

— Parlez.

— J'ai été jusqu'à Saint-Pol-de-Léon, j'ai vu Friquet.

—Ah!

— J'ai voulu lui parler... Il m'a fait un signe qui voulait dire: « Ne me reconnais pas, suis-moi. »

Je le suivis, il quitta la ville et gagna les champs. Là, je mis pied à terre, j'allais lui raconter ce qui était arrivé depuis son départ; il me dit:

— Je sais tout.

— Que comptes-tu faire maintenant?

— Il n'y a rien à faire, me dit-il, tout cela s'est

heureusement terminé pour toi... Tu dois avoir quelque argent?

— Peu; mais j'en ai.

— Eh bien! gagne au plus tôt l'Angleterre, quitte la France, car il peut se faire qu'un nouveau témoin surgisse et qu'une instruction soit recommencée.

— Si je pars en Angleterre, tu pars avec moi!...

— Pourquoi faire?

— Comment! pourquoi faire? Mais parce que, en dehors des intérêts communs que nous avons, je n'ai agi que pour toi et par toi.

— Écoute, fit-il cyniquement, tout est fini, tout est fini, tu es sauvée, nous avons l'un pour l'autre un mépris que l'amour ne peut même atténuer; oublions-nous.

— Alors, le crime que tu m'as fait commettre...

— Tu en veux ta part!... Soit...

— Ma part!...

— Oui, tu veux ton argent; demain je te le ferai parvenir.

J'allai alors à mon cheval, je tirai des fontes un pistolet, je l'armai et lui dis aussi froidement que je vous le raconte ici, Frelin, car je n'aime plus cet homme, vous le savez... Je lui dis:

— Je te demande de venir toi-même demain, car je veux m'expliquer avec toi; n'essaie rien contre moi, je te fais sauter la cervelle. Si demain au matin tu n'es pas venu, je vais te dénoncer aux autorités de Morlaix.

Il se mordit les lèvres et me dit sèchement:

— C'est bien! j'y serai!...

Comme je craignais qu'il ne se précipitât sur moi, je lui dis:

— Éloigne-toi. A demain, huit heures, à Morlaix, hôtel du Soleil-d'Or... Tu demanderas M. Busson.

— J'y serai, fit-il en grinçant les dents, et il partit. Quand il fut assez loin, je sautai en selle, et d'une traite j'arrivai ici.

— Nous le tenons, dit Frelin.

— Je désire que vous ne fassiez rien ce soir; nous sommes sur ses pas, il ne peut nous échapper. Inutile de rien dire, de rien faire... Demain il sera temps....

— Tu le veux, Marie-Reine?

— Je le veux.

Frelin ne répondit pas, et le dîner continua silencieux, dîner sobre, car ni la misérable, ni l'agent ne mangeaient..

— Je suis lasse, fit Marie-Reine. Je vais me coucher.

— Bien! Alors, je descends.

— Où vas-tu?

— Je vais, ainsi que je le fais chaque soir, pour éviter les soupçons, causer quelques instants en bas, et écouter les causeurs.

— C'est vrai, va!

Frelin sortit; dès qu'il fut sur le carré, un sourire s'étendit sur ses lèvres; au lieu d'entrer dans la salle de l'auberge, il descendit dans la cour et sortit par la grande porte. Il marcha d'abord tranquillement, puis, ayant tourné la rue, il courut jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

— Monsieur, dit-il au portier, je désire parler immédiatement à M. Duquesne, sous-préfet.

— Ce n'est pas possible, le sous-préfet vient de recevoir des lettres graves de Paris, et il est en conseil.

— Il faut absolument que vous lui fassiez passer ce mot.

— Mais...

— Ceci a rapport aux nouvelles reçues.

Le ton d'autorité avec lequel ces paroles furent dites décida le brave homme; il monta.

Quelques minutes après, Frelin était introduit dans la salle du conseil; avant qu'il n'eût pu dire un mot, le sous-préfet lui dit:

— Vous êtes Frelin, agent de sûreté générale?

— Oui, monsieur.

— On allait vous prendre chez vous. Vous deviez arrêter un nommé Friquet. Je reçois l'ordre de vous faire conduire à Paris, de brigade en brigade.

Avant qu'il soit revenu de sa surprise, l'agent était enfermé dans une voiture, escortée de deux gendarmes, qui disparut sur la route de Paris.

Après le départ de Frelin, Marie-Reine s'était mise au lit; la journée passée à cheval avait épuisé ses forces; aussi, malgré son désir de penser à ce qu'elle aurait à faire le lendemain, le sommeil ne tarda-t-il pas à clore ses paupières.

Quand le soleil de messidor filtra le lendemain matin à travers ses rideaux, elle s'éveilla, étourdie du sommeil de plomb qui l'avait envahie.

— Frelin, cria-t-elle, quelle heure est-il?

Personne ne répondant, elle cria plus forte

— Frelin! Frelin!

Tout resta muet.

Déjà sorti, fit-elle en sautant du lit, qu'est-ce que cela veut dire?

Elle courut au lit de son compagnon, et voyant qu'il était dans le même état que la veille, qu'il n'avait pas été défait:

— Que signifie cela! dit-elle. Il n'est pas rentré. On ne peut pas l'arrêter, lui, cependant.

Elle réfléchit pendant quelques minutes, puis, se dirigeant vers la toilette, elle sourit.

Ce que signifiait ce sourire, nous l'allons dire au lecteur.

— Pas rentré, pensait-elle; comme agent de la police, il est protégé par elle; il n'a pas été arrêté. Fort et adroit, il n'est pas la victime d'une attaque ordinaire. Comment se fait-il qu'il ne soit pas rentré?... Une autre femme, c'est idiot, il est fou de moi... S'il n'est point revenu, c'est contre sa volonté, assurément... Qui peut avoir intérêt à l'empêcher de revenir? Qui sait que je suis ici? Un seul homme... oui, Friquet, qui a voulu paraître fort, n'a pu résister à l'idée qu'un autre était aimé de moi. C'est Jacques qui l'a attendu, c'est Jacques qui peut-être a compris, c'est lui qui m'en a défait à tout jamais... Sûr maintenant d'être seul, il va venir.

Et, en parlant ainsi, Marie-Reine arrangeait

les boucles de ses cheveux; elle recourbait ses cils...

Vêtue d'une culotte gris-perle, chaussée de bottes hussardes, elle était en bras de chemise... mais, quelle chemise elle avait choisie! en fine batiste, à jabot et à manchettes plissées, le col dégagé.

Elle inclinait la tête, essayant l'effet que produiraient ses cheveux sur ses épaules demi nues; elle se reculait pour se voir plus grande dans son miroir et pour essayer les cambrures de sa taille.

Quand elle eut reçu de sa glace le sourire de satisfaction qu'elle lui avait donné, elle sortit de sa poche un petit flacon qu'elle ouvrit et dont elle versa quelques gouttes sur son doigt; parfum délicieux qu'elle glissa sur ses gencives et sur ses dents.

Si nous fouillions dans cette âme de boue, nous y verrions la vérité: elle aimait Friquet; jamais elle n'avait eu véritablement l'idée de le vendre. Elle avait accepté le marché de Frelin pour sauver une seconde fois son amant, et pour avoir le droit de lui réclamer la vie qu'elle lui donnait.

La scène de la veille, loin de diminuer son amour pour le misérable, l'avait au contraire augmenté, tant il est vrai, ainsi que l'a dit un philosophe moderne, que :

L'amour est une fleur, qui pousse dans un champ de haines.

Elle sentait en elle assez de force pour triompher de l'indifférence factice de Friquet; Marie-Reine n'était pas une impure vulgaire. Elle était artiste en amour; cette résistance qu'elle trouvait lui plaisait, elle aimait la lutte, et elle était sûre de vaincre.

Sa jeunesse, sa beauté, son âme, elle avait tout donné à Jacques Friquet. Ils avaient ensemble fait fortune; l'argent qu'ils avaient, ils en savaient tous deux la source; ils avaient mêlé leur honte; ils pouvaient vivre heureux ensemble, car ils se connaissaient et ne pouvaient se rien reprocher.

Forts tous deux, tigres tous deux, ils s'aimaient comme s'aiment les fauves, dominant de leur mépris honteux les bons, les faibles et les lâches.

Elle ne pouvait lier sa vie qu'à celle d'un seul homme, et cet homme, c'était celui-là.

Au reste, tout ce que nous avons dit se trouvait dans ces mots qu'elle prononça en retournant à son miroir:

— Je le veux! et je l'aurai!...

A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez, dit-elle.

C'est la fille de service qui entra.

— Que voulez-vous?

— Monsieur, fit la servante, c'est un monsieur qui demande à vous parler.

— A-t-il dit son nom?

— Non, monsieur, je ne le lui ai pas demandé.

— Comment est-il?

— Il a l'air très-bien. Il est tout de noir habillé... seulement il a des lunettes vertes.

— Ah! je sais, fit-elle, faites-le monter.

Cinq minutes après, Friquet était introduit.

III

LE PRIX DU SANG.

Marie-Reine fut satisfaite des soins minutieux qu'elle avait apportés à son négligé, car une grande minute Friquet l'admira.

— Tu es seule? demanda-t-il.

— Oui... oui... tu le sais bien, ajouta-t-elle, entre.

Friquet entra, prit un siége et dit :

— Tu as voulu que je vinsse, me voici; avant de causer affaires, laisse-moi te dire que tu es plus belle que jamais.

— Je suis belle pour toi.

Friquet ne répondit pas.

— Jacques, je n'ai rien à t'apprendre sur ce qui est arrivé.

— Je sais tout!

— Arrivons donc vite à ce qui nous intéresse... Tu m'as dit hier: nous avons l'un pour l'autre un mépris que l'amour même ne pourrait atténuer.

— J'ai dit cela?

— Tant dit que les oreilles m'en tintent encore.

— C'est un mot échappé à un mouvement de colère.

— Je ne te demande pas de te justifier. Je vais te parler franchement, Jacques : Je t'aime!

— Hein!

Lorsqu'un soir, à Dieppe, abusant de ma faiblesse, tu me pris à la gorge, lorsque quelques minutes je fus sans savoir si je reviendrais à la vie, oh! je te haïssais... monstre lâche; tu avais abusé de ta force et de ton impunité... Après, tu te traînas larmoyant à mes pieds; tu supplias tant qu'il me sembla que tu te transfigurais... Je te pardonnai d'abord, je t'aimai ensuite... Quand tu vis que j'étais ta créature et que je t'appartenais entière, tu fus sans pitié, tu me fis chaque jour à ta façon le tableau cynique de la société, tout pour le mal et par le mal. Tu me jetas ensuite entre les mains d'un homme auquel je devais la vie; tu conseillas cet homme honteusement... Enfin, lorsque le plan que tu avais conçu, plan hideux, oh! ce n'est pas un reproche, je te méprise trop pour me plaindre, fut exécuté, tu revins, et lorsque pleurant, tombant dans tes bras honteuse de la faute commise, je te suppliais de me pardonner, tu me dis:

« — Allons, Marie-Reine, tu es aussi intelligente que je t'avais jugée. »

— Non, je n'étais pas intelligente! Non!... je m'étais crue abbandonnée par toi... sans espoir, sans soutien, je m'étais abandonnée, insouciante que tu avais tout prévu, préparé, tarifé!... Alors tu m'as fait sentir ma honte, tu m'as fait voir combien j'étais avilie; à mon présent, tu mêlas sans cesse mon passé... ta chambre de Dieppe et la cabane de Désiré Coulard, la boutique de Truneau et la tombe du cimetière de la falaise...

Quand je fus bien écrasée par mes fautes, comme Satan penché sur l'épaule du Christ, tu me tentas! Tu me dis: A toutes tes souillures, à toutes tes hontes, il y a un remède; sois riche, sois fière, et l'on te respectera; tu abusais encore de mon passé, de cette hallucination au bout de laquelle j'avais été chercher la mort, tu me disais: Te souviens-tu de ton rêve de cette femme qui te disait:

« — Je poursuivais cette femme, parce qu'elle ne me répondait pas.

« — Mais c'est lâche!

« — On dit ça, oui; mais que voulez-vous, c'est la vie.

« — La vie, c'est donc guerre aux bons!

« — Oui, puisque les méchants sont plus nombreux.

« — Alors que faire?

« — Il faut dominer les méchants, ou être avec eux... ou...

« — Ou?

« — Ou malheur au vaincus. » C'était mon rêve, mon délire, ma folie, que tu replaçais devant moi. Puis, comme tu vis dans mes yeux que je t'aimais, tu m'as dit encore :

« — Il faut à tout prix que nous soyons riches: nous nous aimons, dès que nous aurons suffisamment pour être heureux, nous partirons ensemble, obligés de nous pardonner notre passé, puisque nous serons complices. Je n'étais ni bonne ni méchante, j'étais déjà si bas que je ne rougissais plus, je dis.

« — Oui. »

— Alors commença entre nous cette association terrible, qui voulait le but, ne reculant pas devant les crimes nécessaires... Ce que j'étais à la première heure je le suis aujourd'hui, pour toi, par toi et avec toi. Je suis devenue la dernière des femmes, je suis devenue assassin... Je suis riche, ou du moins je dois l'être, car c'est moi seule qui toujours ai apporté à notre caisse commune l'argent... gagné.

Marie-Reine était épuisée de cette longue explication, elle s'arrêta. Son œil ardent n'avait pas quitté le visage de Friquet; mais celui-ci n'avait pas bronché devant l'étalage de ses infamies. Comme Marie-Reine respirait quelques secondes, il dit :

— Enfin, Reine, que conclus-tu?

— Je conclus que je t'aime trop; que pour sauver ma vie dans le procès de Trumeau, j'avais promis de te livrer pieds et poings liés.

— Hein! fit Friquet la regardant.

— Que lorsque je t'ai vu, je n'en ai plus eu le courage. Je n'ai pas voulu te livrer à l'agent...

— Que me dis-tu là; tu es avec un agent ici? demanda Friquet, se redressant inquiet.

— Ne joue pas la comédie, tu n'es venu que parce que tu savais bien qu'il n'existait plus.

— Je savais...

— Rassieds-toi et finissons, dit Marie-Reine. Jacques, nous sommes riches, je veux redevenir une femme, je t'aime et je veux vivre avec toi.

Friquet regarda Marie-Reine des pieds aux cheveux, et riant sardoniquement, il dit:

— Toi!... tu veux, dis-tu!... Ecoute-moi! Tu ne vas pas, j'espère, exiger de moi plus que je ne t'ai demandé.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'après un passé comme le tien, comme le nôtre, si tu veux, tu ne peux devenir ma femme.

« Nous avons, dis-tu, la même honte, mais c'est justement pour cela que je ne veux... ne peux pas rester avec toi... Je fais un fin, et je ne veux point rester dans la boue où les nécessités de la vie m'ont fait barboter... Je veux, au contraire, me relever en prenant près de moi une compagne honnête; je veux refaire mon âme gangrenée aux émanations de son honnêteté.

Marie-Reine se leva, croisa les bras et se plaçant devant Friquet, lui dit:

— Alors, tu romps à tout jamais avec moi?

— Mais non, je ne romps pas, je ne suis pas fâché.

— Enfin, tu me repousses, tu ne veux pas me prendre ainsi que tu me l'as promis... Il n'y a rien en ton cœur qui batte pour moi?

— Voyons, parlons des choses aussi simplement qu'elles comportent. Je ne suis pas ton amoureux, je suis ton associé; nous avons fait une affaire...

— Deux crimes!

— Appelle cela comme tu voudras, je ne te chicanerai pas sur les mots, je dis affaire... l'affaire a réussi, tu viens m'en réclamer la liquidation, je suis prêt; tu as arraché à Trumeau environ quatre-vingt mille livres, je t'en dois quarante mille. Embarque-toi ce soir pour l'Angleterre, ce qui est prudent, et je te donne un bon de cette somme sur la caisse Edward Bunn. Là, tu es inconnue, tu as de l'argent, tu peux trouver un excellent mariage...

Quelques secondes, Marie-Reine regarda fixement son interlocuteur, puis, hochant lentement la tête et scandant ses paroles, elle dit:

— C'est sérieusement que tu parles?... c'est l'étalage franc de ce que tu penses?... tu, ne te moques pas de moi?... tu ne fais pas une épreuve de mon affection?

— Non, je te parle avec mon bon sens.

— Eh bien! fit-elle en s'enflammant tout à coup, l'œil en feu, la colère aux lèvres. Eh bien! moi, je te parle avec mon amour, et ma haine... Je ne te quitterai pas, entends-tu? J'étais jeune, pure, honnête, tu m'as faite infâme, criminelle, et aujourd'hui, écrasée de honte et de remords, je veux me relever, tu me repousses du pied... Allons donc! J'ai été à toi! c'est-à-dire que j'ai été ta chose, ton esclave obéissante... Aujourd'hui, les rôles changent, c'est toi qui es à moi, entends-tu?... Oh! ma vie est peu de chose, si elle entraîne la tienne; nous vivrons ensemble, entends-tu? ou nous mourrons ensemble.

— Que veux-tu dire? demanda Friquet les sourcils froncés.

— Je veux dire qu'il est à Paris, dans un endroit que je connais, vingt lettres de toi qui disent ce que tu es; je veux dire que comme je ne tiens à la vie que pour la passer avec toi, si tu me refuses, ce soir, tu seras arrêté avec moi... et ta tête tombera.

Friquet haussa les épaules et dit :

— Tu crois toujours parler à un naïf comme toi, ma pauvre Marie-Reine... Qu'est-ce que cette histoire de lettres que tu viens me conter... Je suis trop adroit pour me compromettre en écrivant... et puis ma pauvre amie je ne crois pas aux lettres.

— Tu n'y crois pas... Je les ai là, fit Marie-Reine, en montrant sa malle.

— Tiens, tu disais qu'elles étaient à Paris.

— Je te disais cela craignant que tu ne veuilles les prendre, mais maintenant je me sens forte devant tes refus, je n'ai pas peur.

Friquet fit deux pas sur Marie-Reine en clignant de l'œil et disant :

— Oh ! tu as bien raison de ne pas avoir peur.

Marie-Reine ne répondit pas; son regard ne quittait pas Friquet, et, malgré elle, elle recula vers la porte.

Celui-ci, le front plissé, l'œil à demi clos, les dents serrées, guettait Marie-Reine.

Tout à coup, il bondit sur elle, et d'une main la saisissant à la gorge, de l'autre lui appuyant sur la bouche pour l'empêcher de crier, il la jeta violemment à terre.

Cela avait été fait si rapidement que Marie-Reine n'avait pu jeter un cri.

A terre, elle se débattait sous l'étreinte terrible du misérable; elle mordit si violemment la paume de sa main, que celui-ci la retira... Alors Marie-Reine jeta un grand cri. Friquet l'étrangla dans sa gorge... De sa main mordue, il fouilla dans sa poche et en tira un petit poignard à lame anglaise. En voyant l'acier, tout ce que le corps de la malheureuse avait de force se doubla, elle échappa à son meurtrier... Cette fois il la saisit, étouffant ses cris et cherchant à frapper; mais Marie-Reine lui tenait la main.

Faisant un dernier effort, elle pencha sa tête sur le bras dont la main l'étranglait et le mordit à enlever la chair.

Cette fois encore, Friquet lâcha prise en jetant un cri de douleur... Marie-Reine, dégagée, courut vers la porte; elle tenait la clef lorsque Friquet la saisit, et une lutte à bras-le-corps s'engagea.

La lutte était inégale, et, malgré la vigueur que déploya Marie-Reine, bientôt la force l'abandonna; elle essaya de crier, mais avant que sa bouche eût pu articuler un mot, la voix s'éteignit dans sa gorge, ses yeux se fermèrent, sa tête retomba sur ses épaules, et son corps roula sur le tapis.

Le poignard de Friquet lui avait troué la poitrine.

Dès qu'il vit sa victime à ses pieds, celui-ci alla à la porte écouter si le bruit de la lutte avait été entendu.

Rien n'avait bougé dans l'hôtel.

Il courut aussitôt à la malle de Marie-Reine, et fouilla pour y prendre les lettres. Bientôt il trouva ce qu'il cherchait. Il brûla à la flamme d'une bougie tous ces papiers compromettants. Cette besogne terminée, il répara le désordre de sa toilette ; puis, enjambant pour sortir le corps de celle qu'il avait perdue, il la regarda une grande minute.

— Elle était très-belle, murmura-t-il, cette Marie-Reine, mais elle savait trop de choses ; on ne vit pas quand on sait tout cela.

Ceci dit avec un sourire, Friquet partit.

On le laissa passer sans faire plus attention à lui qu'au premier voyageur venu.

Quand il vit la servante qui l'avait introduit dans la chambre :

— Madame a dit qu'on ne la dérange pas, vous entendez, mon enfant.

— Plaît-il ? fit la paysanne.

Friquet s'aperçut aussitôt qu'il s'était trompé. Se reprenant d'un ton négligé, il redit :

— Monsieur, veux-je dire, prie qu'on ne le dérange pas avant qu'il n'appelle.

— Ah ! bien, monsieur.

Friquet pressa le pas et s'éloigna dans la direction de Saint-Paul-de-Léon.

Deux grandes heures se passèrent sans que rien de nouveau se produisît à l'hôtel du Soleil-d'Or.

A dix heures, comme c'était l'heure ordinaire à laquelle Marie Reine se faisait servir le chocolat, la servante monta.

Elle frappa à la porte de la chambre.

Personne ne répondant, elle dit :

— C'est votre déjeuner, monsieur.

Rien.

— Il s'est endormi, fit-elle, et elle frappa de ses poings vigoureux. Le bruit ne servit qu'à faire demander par le maître de l'hôtel :

— Ah ça, Catherine, quel tapage que tu fais ?

— Montez donc, monsieur, répondit la servante.

Le maître d'hôtel monta.

— Monsieur, voilà une heure que je frappe et on n'a pas répondu.

— Eh bien ! c'est qu'il dort !...

— J'ai frappé bien fort, cependant.

— Fort ! fit le Breton en haussant les épaules. Tiens, voilà comme on frappe.

Il frappa si fortement que le panneau de la porte se fendit. Tout honteux de ce qu'il venait de faire, craignant que le voyageur ne sortît furieux pour lui reprocher cette violence, le maître du *Soleil-d'Or* se dissimulait derrière sa servante.

On ne répondit pas...

— Comment, fit-il, ça ne l'a pas éveillé ?

— Il lui sera arrivé quelque chose... voyez-vous, un jeune homme si frêle.

— Faut voir ça...

Et se penchant à la hauteur de la serrure il regarda par le trou.

— Ah mon Dieu ! fit-il... il est étendu tout de son long par terre.

— Il est en syncope...

— J'ai une autre clef, heureusement. Cours toujours chercher l'officier de santé à côté...

— J'y vas, monsieur.

Le propriétaire du *Soleil-d'Or* était descendu chercher la double clef, il remonta aussitôt; comme il avait raconté en deux mots ce qui se passait, les buveurs de cidre et les laveuses qui étaient dans la salle commune l'avaient suivi.

Il ouvrit la porte et entra... les femmes qui s'étaient poussées, curieuses, derrière, reculèrent en jetant un cri d'effroi.

— Ah! mon Dieu Seigneur, fit l'hôtelier, mais on l'a assassiné!

Froid, inanimé, le corps de Marie-Reine était étendu raide sur le tapis; la plaie qui lui trouait la poitrine avait abondamment saigné.

— C'est l'homme qu'est venu ce matin qu'aura fait ça, dit l'un des hommes.

— Pardi!... c'est un espion des bleus!...

— Oh! non, fit un autre, c'est pas à cause de la politique, regardez, on a fouillé toute sa malle pour le voler.

— Voyons, c'est pas tout ça... vous autres aidez-moi à le mettre sur le lit...

— Ah! pardi, dit l'un en le prenant, c'est pas bien utile, il est mort: il est froid.

— Qu'est-ce que ça fait? firent les femmes qui s'étaient rapprochées et qui admiraient le charmant jeune homme, c'est un chrétien. On le plaça sur le lit.

— Voilà le médecin, dit la servante, en rentrant essoufflée, suivie de l'officier de santé.

Celui-ci se dirigea vers l'alcôve.

— Qu'y a-t-il eu? demanda-t-il.

— Voyez, monsieur le médecin, on a assassiné ce jeune homme dans sa chambre.

Le médecin s'approcha du corps et ouvrit la chemise pour constater la plaie.

— Comment, ce jeune homme? fit-il en se tournant vers l'hôtelier.

— Eh bien? fit celui-ci.

— C'est une femme.

— Ah! dirent tous les assistants en se rapprochant.

Le médecin damanda de l'eau et lava la plaie, puis l'ayant sondée, il dit au maître de l'hôtel:

— Eloignez tout ce monde et ne restez qu'avec deux servantes.

— Est-ce qu'il est mort, monsieur?

— Non, mais retirez-vous.

Tout le monde obéit, en poussant un soupir de satisfaction. Le médecin sonda la plaie; elle avait huit centimètres.

Après un examen attentif, le médecin déclara que la blessure était très-grave, et il ne pouvait rien garantir de la blessée, une hémorrhagie pouvant survenir et la tuer.

Dès que l'appareil fut posé sur la plaie, on s'occupa de faire revenir la blessée, qui n'avait pas encore repris connaissance.

Tout en préparant ce qui était nécessaire, les femmes se demandaient entre elles:

Quel pouvait être ce beau cavalier, qui n'avait de son sexe que les vêtements?

Le maître de l'auberge dit:

— Je vais aller prévenir le magistrat de la sûreté.

— Gardez-vous-en bien, dit vivement le médecin, il y a autour de cette jeune fille un mystère qu'il serait peut-être dangereux d'éclaircir. Vous êtes des nôtres, Parbec, ajouta plus bas le médecin, en regardant autour de lui.

— Oui, oui, monsieur, vous le savez, répondit le maître du *Soleil-d'Or*.

— Ces jours-ci l'action recommence, hommes, femmes et enfants s'y mettent, et malgré moi je rattache à ce fait la présence de cette jeune fille ici.

— Vous avez raison, monsieur, d'autant que tous les jours il allait... je dis il, par habitude.... elle allait à cheval dans les environs.

— Vous avez remarqué la finesse des mains, la recherche du linge...

— Oh! oui, oui! c'est une dame noble, qui veut se mettre avec nous.

— Si nous la réchappons!

— Oh! mais le gars qui l'a tuée le payera.

— Je crois que c'est ce qu'il faudrait faire d'abord sans y mêler la police et dans l'intérêt des nôtres... faire chercher cet homme.

— Ça ne va pas être long, dit l'hôtelier.

Il ouvrit la porte de l'escalier et siffla, les hommes qui étaient montés lors de la découverte de l'assassinat, reparurent.

— Pas un mot de tout ça, les gars, vous entendez. Vous avez vu tout à l'heure le grand gaillard qui est monté chez la victime. En route, et il faut trouver et mener cet homme-là au Boucher des bleus, à Picot.

— Bien! firent les hommes. Et ils sortirent, prenant chacun une direction différente.

Peu à peu Marie-Reine revenait à elle.

Lorsque, après deux grandes heures de soins assidus, ses yeux se rouvrirent tout à fait, elle regarda autour d'elle, puis les gens qui l'entouraient, cherchant vainement à se rendre compte de l'endroit et de ceux avec lesquels elle se trouvait.

Elle voulut se tourner dans son lit, mais une douleur cuisante l'obligea à rester tranquille; elle voulut parler et sa voix ne put sortir que faiblement de sa poitrine.

Le médecin, penché sur elle, lui dit doucement:

— Mademoiselle, ne vous tourmentez pas, vous êtes chez des amis, ne cherchez pas à parler, ne craignez rien, reposez-vous.

Ayant fixement regardé le médecin, convaincue qu'il avait dit vrai, Marie-Reine, calme sur son sort, referma les yeux pour penser sans trouble à ce qui lui était arrivé.

Dès que le médecin vit que la blessée fermait les yeux, il pria une femme de rester à son chevet; il éloigna les autres et partit lui-même, en disant:

— Retirons-nous, pas de bruit, elle dort, je reviendrai bientôt; s'il survenait quelque chose, envoyez moi chercher.

Marie-Reine pensait; insensiblement la scène qui s'était jouée entre elle et Friquet lui repassait devant les yeux.

Elle ne fut pas longue à trouver les motifs de l'assassinat de son complice; il avait voulu détruire un témoin embarrassant, et surtout s'emparer des lettres qu'elle avait eu l'imprudence de désigner.

Ainsi, maintenant le crime commis, elle se trouvait plus malheureuse qu'avant; Friquet gardait tout et elle n'avait plus les moyens de lui rien réclamer; c'était déjà la punition qui venait.

(La suite au prochain numéro.)

Une erreur de mise en pages nous a fait omettre un chapitre dans notre roman LA BELLE HERBORISTE. *Nous donnons aujourd'hui ce chapitre, en priant nos lecteurs de le placer avant le chap. V dans le numéro 167.*

IV (*suite*).

A LA PORTE DE LA PRISON.

Sans force, abattu par la condamnation qui le frappait, Trumeau fut porté jusqu'à la Conciergerie.

Vainement il cherchait à réagir contre l'accusation. Nous disons l'accusation, parce que là était véritablement la plus cruelle souffrance du malheureux. C'était fait, jugé, décidé, il était coupable du crime le plus horrible. Quoi, père, on l'accusait d'avoir tué son enfant! A cette pensée, sa poitrine s'appressait, et, malgré lui, des pleurs abondants coulaient de ses yeux.

Seul dans son cachot, étendu sur le lit, il pleurait lorsque la porte s'ouvrit.

C'était son avocat qui venait lui dire qu'il avait trois jours pour se pourvoir en cassation.

Comme Trumeau ne bougea pas, maître Maugeret chercha à le consoler en lui disant:

— Tout n'est pas encore perdu! nous allons trouver un motif de cassation... puis, vous avez la ressource du recours en grâce...

A ce mot, Trumeau se redressa, et, essuyant ses yeux de sa manche, l'œil vif, le front haut, il dit:

— Ah! ça, M. Maugeret, vous me croyez donc coupable, vous?

— Certainement non! protesta vivement l'avocat.

— Alors, fit Trumeau, debout et les bras croisés, vous croyez que j'ai peur de la mort?...

— Je ne croyais pas... Je craignais que la terrible condamnation...

— Allons donc, interrompit Trumeau, je proteste contre la condamnation, parce qu'elle est injuste, parce que je ne suis pas coupable, parce que je ne veux pas que mon enfant rougisse de son père, et puis qu'enfin mes nerfs et mon sang se révoltent contre une semblable accusation. Moi, tuer ma fille!... Mais ils n'ont donc pas d'enfant, les gens qui m'ont jugé!... Un père qui empoisonne son enfant, mais ça ne se voit pas... Ça ne se peut pas, ces choses-là... Comment, pendant vingt-cinq ans, j'aurais usé ma vie pour la nourrir, pour l'instruire, pour en faire une femme... Elle ne sera riche que par mon fait... et c'est juste au moment où le but sera atteint, où je n'aurai plus à m'occuper d'elle, que j'irai lâchement tuer la pauvre petite! Cela n'a ni raison ni bon sens.

— Vous refusez de signer votre pourvoi.

— Non!... monsieur Maugeret, je signerai mon pourvoi; mais pour qu'une instruction nouvelle éclaire la justice, pour que l'on sache bien que ma fille est morte par tout ce que l'on voudra, mais pas par la main, ni du consentement de son père, entendez-vous? Mort l'homme, que l'honneur reste! Je ne suis pas un assassin, je suis innocent, et je veux qu'on le sache. Vous me parliez de recours en grâce... Mais quelle grâce ai-je à demander, moi?... Je ne veux pas de grâce, je veux justice, seulement justice.

— Jusqu'à la dernière heure, fit l'avocat ému, je serai là pour lutter avec vous.

— Avez-vous préparé le pourvoi?

— Le voici.

Trumeau signa, Mᵉ Maugeret prit la feuille, et se retira après avoir chaleureusement serré la main du condamné.

Seul dans sa prison, il se promenait de long en large, les poings fermés, l'œil en feu, les lèvres crispées, les dents serrées, disant:

— Où donc est-elle, cette justice superbe tant promise? A-t-il donc été nécessaire de troubler l'Europe pour en arriver aux résultats des anciens temps... Cette vérité, qui doit toujours ressortir des débats conduits par des tribunaux nouveaux... Nous en sommes donc encore aux juges de Calas...

Puis, dans un mouvement de rage, se frappant le front, s'arrachant les cheveux:

— Ah! plutôt mourir cent fois dans les tortures de Damiens que subir cette horrible accusation, qu'être condamné pour elle et que savoir qu'on laisse derrière soi, attaché à sa mémoire, ce crime odieux.

Epuisé, il s'assit sur son lit, et les mains entre les genoux, les yeux fixes, grinçant des dents, il pensait, lorsque la porte s'ouvrit.

Le geôlier, accompagné de deux gendarmes, dit à Trumeau:

— Suivez-nous.

Etonné, mais obéissant, il se leva et les suivit.



Après lui avoir fait signer sur le livre d'écrou, on le fit monter dans une voiture, et on le conduisit à Bicêtre ; c'est là qu'il devait attendre le résultat de son pourvoi.

A l'heure où le condamné était dirigé sur sa nouvelle prison, un homme attendait dans un cabriolet, au coin du Quai aux fleurs.

Chaque minute, il sortait la tête de la capote pour voir si la personne qu'il attendait ne venait pas. Lorsque la voiture où était Trumeau sortit de la porte du guichet de la Conciergerie, il dit :

— Maintenant, elle ne va pas tarder. La nuit vient rapidement. Elle est capable de ne pas voir. Cependant, je ne voudrais pas me montrer... Bah ! j'aurai l'air d'un cocher...

Et, sautant prestement à terre, il prit le cheval par les guides et le conduisit devant la porte de la prison. Il caressait la tête du cheval, lorsqu'une femme sortit de la Conciergerie.

ALEXIS BOUVIER.

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIERE PARTIE.

VII

M. de Rieul était, comme il l'avait dit, libre et riche, et n'était pas pressé de se marier.

La condition équivoque dans laquelle se trouvait Marie lui donnait à réfléchir. Marie n'était pas séparée légalement de son mari, il avait à craindre le retour de celui-ci. Ainsi que nous l'avons dit, il eût beaucoup préféré ce qu'on appelle aujourd'hui une « cocotte ».

Mais le caprice avait tourné à la passion ; puis, entraîné par la situation, mis en demeure de s'expliquer, il n'avait plus hésité.

Le lendemain il avait revu madame Cremesse et avait été complétement édifié sur sa situation.

Cette situation commandait certains ménagements.

Marie repoussait bien loin la supposition d'un retour au domicile conjugal. M. de Rieul lui parlait alors de la nécessité d'une séparation légale.

Quant à Lucien, il n'en était plus question.

— Après tout, se répondait Marie, je le quitte comme je l'ai pris ; vis-à-vis de lui, je suis bien libre !

M. de Rieul valait bien l'ancien bon ami de Montmartre ; Marie le trouvait plus distingué. Et sans doute aussi, qu'elle se l'avouât ou non, elle cédait aussi à l'éblouissement d'une grande fortune.

Avec M. de Rieul, elle était certaine d'échapper à la misère, dont elle avait senti les griffes.

Pour une nature comme la sienne, c'était beaucoup.

Il est plus que probable qu'elle y pensa.

Mais qu'allait devenir Lucien ?

Elle fermait les yeux comme une peureuse qui voit quelqu'un qui va tomber à l'eau. Elle évitait d'y songer, et la dernière lettre du malheureux fut jetée au feu sans avoir été lue.

Tout cela s'était rapidement accompli.

Un matin, — c'était le 8 décembre, M. de Rieul, en arrivant à Montmartre, trouva madame Cremesse pâle et les yeux rougis par les larmes.

— Qu'as-tu, Marie ?... Un malheur ?...

Elle répondit évasivement, en tendant à de Rieul une lettre de deuil :

— Lis cette lettre ; c'est de mon beau-père.

Il lut ce qui suit :

« Ma chère fille,

« Le cadre noir de cette lettre vous aura fait pressentir quelque nouvelle affligeante, et vous ne sauriez croire l'anxiété que j'éprouve à la pensée de vous faire partager le deuil qui vient de me frapper. Du courage, ma chère fille, et pardonnez-moi si, dans la consternation où je suis plongé, je ne trouve point de paroles qui puissent vous préparer à apprendre le malheur terrible qui vient de nous atteindre. Je ne sais plus que pleurer.

« Hier soir, en revenant de Banville au Châtel, vers sept heures environ, dans le chemin communal, le pauvre Charles à été assassiné, assassiné lâchement, lui, le meilleur des hommes !... Un scélérat, inconnu jusqu'à présent, lui a brûlé la cervelle. La mort à été instantanée.

« La justice a immédiatement commencé une instruction. J'ai été appelé ce matin devant les magistrats. Je ne saurais vous dire, ma chère fille, la douleur immense à laquelle je suis en proie. Venez mêler vos larmes à celles du père de votre mari et prier sur la tombe de celui qui vous a tant aimée... »

— C'est un événement douloureux, dit M. de Rieul avec l'accent d'une pitié sincère ; mais, ma chère enfant, tout en plaignant cet infortuné, il faut vous consoler en songeant que depuis longtemps il était mort pour vous.

— Que dois-je faire ? demanda Marie.

— Avez-vous répondu ?

— Non, pas encore ; je vous attendais.

— Eh bien ! ne répondez pas ; partez pour Banville.

— Grand Dieu !...

— Sans doute, c'est pénible...

— Te quitter?... mais je puis être retenue longtemps, là-bas.

— N'est-ce que cela ? Je t'accompagnerai. Ton mari habitait le Châtel ?

— Oui, chez son père.

— Je m'établirai à Banville.

— Oh ! c'est bien vrai que tu m'aimes !... Sans toi, je n'aurais pu me résoudre à partir.

— Là-bas, nous ne nous verrons point. La province exige une circonspection, une prudence extrêmes. Mais nous nous sentirons l'un près de l'autre, et nous n'aurons aucun sujet d'inquiétude ou de jalousie.

— Et quand partons-nous ?

— Ce soir... Trente lieues de chemin de fer et le reste en diligence.

VIII

Avant de suivre les jeunes gens à Banville, il est nécessaire de raconter comment Charles Cremesse était tombé sous les coups d'un assassin.

Nous l'avons déjà dit, il menait au Châtel une existence fort paisible et fort retirée.

Il ne voyait personne, allait rarement à la ville, et ne se promenait que dans la campagne, à travers champs, et vers la chute du jour.

S'il n'eût été bien connu, si sa réputation d'artiste ou de *savant* ne l'eût précédé au village, il est probable qu'en le voyant ainsi errer à la brune, à l'aventure, on l'eût supposé fou.

Il est vrai que pour la plupart des paysans, entre le savant et le *toqué* la différence est inappréciable.

Souvent, dans ses promenades, il retrouva de ses camarades d'enfance dans quelques travailleurs courbés sur leur outil ou ployés sous le faix, et dans de vieilles femmes au visage parcheminé, à la bouche édentée, de jolies filles dont le teint de rose et le sourire avaient fait battre son cœur d'adolescent.

L'heure crépusculaire à laquelle il sortait lui ménageait quelquefois la rencontre d'individus qui attendaient la brune pour aller relever leur lacets à la lisière des bois, leur nasses au bord de la rivière, ou pour glaner dans les champs de

leurs voisins, braconniers, ravageurs et maraudeurs.

Il riait de la terreur soudaine que leur causait son apparition inattendue. Il se faisait même le complice des braconniers, et, sans scrupule, achetait le lièvre ou les perdreaux qu'ils venaient d'assassiner et les envoyait à son père.

Mais il n'avait point la même indulgence pour les maraudeurs d'enclos et de jardins. Escalader une clôture, voler une botte de légumes lui paraissait odieux, et — nous notons ce fait parce que plus tard il eut des conséquences d'une gravité extrême — et il lui arriva de réprimander vertement un de ces rôdeurs de nuit qui, à l'instar des oiseaux des champs dont parle l'Évangile, ne sèment pas et récoltent.

Le plus intrépide de ces maraudeurs était un nommé Sabrieux, qui demeurait à une extrémité du village. Il lui reprocha à différentes reprises sa manière de vivre aux dépens du prochain, et même, un soir, le menaça du garde champêtre.

Sabrieux passait, non-seulement pour un voleur, mais pour un homme vindicatif et dangereux, et, en le quittant, Cremesse put se dire : Je me suis fait un ennemi.

Le lendemain, lorsqu'il conta son aventure à son père :

— Prends garde, lui dit celui-ci, ce Sabrieux est un mauvais gueux. Tu n'es pas prudent en te promenant ainsi le soir dans la campagne.

— Plaisantes-tu ? repartit Cremesse, et s'il fallait trembler devant de pareils misérables, je devrais même éviter de sortir en plein jour. Tu te souviens de ce qui m'est arrivé il y a une dizaine d'années ?

— Oui, la pierre que tu reçus à la tête en passant près des jardins de l'hospice. Voilà comment on se venge dans nos campages. Qui a fait le coup?... on ne l'a jamais su.

— Et Mathieu Jalot, qu'on avait soupçonné, qu'est-il devenu ?

— Il vit à Bourreuil, chez son père. Je n'ai guère entendu parler de lui depuis cette affaire.

— Qu'avais-je fait à cet homme ? reprit Cremesse. En vérité, je n'en sais rien.

— Au village, on se fait parfois des ennemis mortels pour un mot blessant, pour une moquerie. Celui que vous avez blessé n'oublie pas ; il n'a point, comme les gens de la ville, les mille distractions des affaires et des plaisirs. Sa blessure s'irrite et s'envenime de jour en jour ; avec le temps la haine s'y met, il souffre, il faut qu'il se venge.

— Moi qui ai si peu vécu ici, reprit Cremesse en riant, et qui me croyais aimé de tout le monde, j'ai donc des ennemis...?

— Du moins, dit son père d'un ton sérieux, tu as deux ennemis connus.

— Allons! encore quelques mois de séjour et j'en aurai une bande. A la bonne heure, cela relève un peu la fadeur de mes idylles.

Vers le soir, comme d'habitude, Cremesse sortit, mais cette fois il dirigea sa promenade vers Banville, où il fit quelques achats chez un libraire.

Pendant son absence, Sabrieux vint pour le voir. Il trouva Cremesse père et le conjura de prier son fils de ne pas le dénoncer au garde champêtre.

— Mon fils est très-bon et très-indulgent, lui répondit le vieillard ; s'il a dit qu'il te signalerait au garde champêtre, c'est que tu le mérites. Il sait ce qu'il doit faire.

Sabrieux se retira sans avoir obtenu ce qu'il demandait, et un domestique l'entendit proférer les plus terribles menaces.

Cremesse père savait parfaitement que son fils n'avait pas l'intention de dénoncer ce misérable au garde champêtre, mais lui aussi n'était pas fâché d'intimider ce maraudeur incorrigible.

Revenons à Charles Cremesse.

IX.

Après avoir fait quelques achats dans la principale librairie de Banville, Cremesse avait repris le chemin du Châtel.

Il était six heures et demie environ.

C'était le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas, et bien que la soirée fût sombre et froide, une bruyante animation régnait dans la petite ville. Il échangea quelques bonsoirs et doubla le pas, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le calme de la campagne déserte.

Il suivit la route impériale, pendant une demi-heure et entra dans un chemin boueux et bordé de murailles, qui conduit au Châtel.

Son père demeurait en haut du village, situé au penchant d'un coteau qui domine le chemin dont nous parlons.

Arrivé à moitié de ce chemin, un garçon de ferme conduisant des chevaux à l'abreuvoir l'obligea à se garer en se jetant sur le bas-côté. Le garçon passa avec ses chevaux.

Au même instant, un coup de feu retentit et Charles Cremesse tomba la face contre terre.

Avec le calme qui caractérise la plupart des paysans, le garçon de ferme maîtrisa ses chevaux effrayés, les conduisit à l'abreuvoir, et rentra à la ferme, où il apprit l'événement dont il avait été témoin.

— Qui est tué ?

— Je ne sais pas.

— Qui a tué?

— J'ai vu un homme à la lueur du coup de pistolet; mais je ne l'ai pas reconnu.

— Il faut prévenir M. le maire.

— Non, il faut aller à Banville prévenir le procureur impérial.

— Il est malade.

— Alors, M. X..., le juge d'instruction.

— Mais est-il mort? demanda une femme.

— Pour sûr qu'il est mort, répondit le valet.

— Il faut aller voir.

Oui, allons voir, fit-on en chœur.

— En tout cas, reprit le fermier, il faut prévenir l'autorité. Baptiste, tu vas seller la jument et courir chez le juge d'instruction, M. X... Tu sais où il demeure?

— Oui, maître.

— Cours, et ne t'arrête pas à bavarder. Tu sais, il ne faut pas badiner avec la justice.

Tandis que le valet galopait vers Banville, les gens de la ferme, munis de falots, se rendaient à l'endroit indiqué par le domestique comme le théâtre du meurtre.

Quelques personnes, attirées par la détonation, les y avaient précédés et faisaient cercle autour de la victime.

— Est-il mort? cria le fermier.

— Oui, bien mort.

— Qui est-ce? ajouta-t-il en s'avançant.

Il reconnut Charles Cremesse à son costume, car, nous l'avons dit, l'infortuné était tombé face contre terre; son visage baignait dans la boue et le sang.

— Il faut prévenir son père, proposa quelqu'un. Qui y va?

— Allez-y, vous?

— Que personne n'y aille! s'écria le fermier. Une pareille nouvelle annoncée à brûle-pourpoint au père Cremesse le tuerait. J'ai envoyé avertir l'autorité, attendons. Et surtout que personne ne touche au cadavre.

Ces sages recommandations furent observées.

Le groupe de curieux se grossit rapidement des bandes de jeunes gens qui se rendaient à la ville à l'occasion de la fête; mais tout ce monde, retenu par une terreur superstitieuse, se tint à distance du cadavre, heureusement pour le juge d'instruction, qui ne tarda pas à arriver.

Avant d'entamer le récit des longues investigations de ce magistrat, un peu de topographie est indispensable.

Le Châtel, avons-nous dit, est situé à deux kilomètres de Banville. Ses maisons blanches au toit rouge entourées pour la plupart de vignes ou de jardins fruitiers, s'étagent au penchant d'un coteau semi-circulaire.

Du côté de la ville s'élève un hospice. On longe le mur de ses jardins dès que, quittant la route impériale, on prend le chemin du village.

Au même point, on a, à sa droite, la ferme de la Bruyère, dont les dépendances clôturées vont jusqu'à une maison isolée, appelée la maison Bruneau. Enfin, près de cette maison s'ouvre un petit chemin qui descend vers la grande route, et que l'on appelle le chemin des Vaches, parce qu'il conduit à la prairie et à l'abreuvoir.

Ainsi — que l'on nous pardonne d'insister sur ce point dont dépend la clarté du récit — en allant de Banville au Châtel, on a le village à gauche, sur un coteau, la ferme de la Bruyère et le chemin des Vaches à droite.

A l'approche du magistrat, accompagné de son greffier et d'un médecin, la foule fit silence et se rejeta sur les bas-côtés du chemin.

Toutes les lanternes furent mises en réquisition.

La levée du cadavre fut faite; il fut constaté qu'il ne portait aucune trace de lutte ou de violence, et que l'assassinat n'avait pas été accompagné de vol.

M. X... explora le terrain avec une minutieuse et sagace attention.

Le cadavre gisait à deux pieds environ d'un tas de fumier de poules, de porcs et de lapins.

Près du tas de fumier était un pistolet d'arçon. A quelques pas de là, une bourre de chanvre à demi consumée.

La boîte crânienne avait été projetée au loin et la cervelle tachait le mur du jardin en face.

Nous prions le lecteur de nous pardonner ces détails inévitables.

Le juge d'instruction examina l'arme, tandis que le médecin prenait des notes pour son rapport.

Le pistolet avait été récemment remis à percussion.

Son canon avait été rogné depuis peu.

C'était une arme ancienne, et M. X... parvint à en déchiffrer la date : elle avait été fabriquée à Charleville en 1789.

Aucune de ces remarques n'était sans valeur, comme on le verra plus loin, mais ce qui fut une découverte importante, c'est que la seconde capucine, qui tenait le canon au bois, avait sauté. M. X... en conclut que l'arme, chargée jusqu'à la gueule, avait dû échapper de la main de l'assassin dans le mouvement de recul, qui avait dû être très-fort. Le coup avait été tiré à bout portant, car un morceau du drap de la casquette avait pénétré dans le crâne.

Enfin, il était à croire que l'assassin, pour commettre son crime, était monté sur le tas de fumier. La victime était un homme de haute taille.

Sur la demande du juge d'instruction, plusieurs témoins prêtent serment et déposent des faits graves qui sont à leur connaissance.

Le premier témoin, nommé Corneuilles, déclare ce qui suit :

— Je revenais de Banville; il n'était pas loin de sept heures. Au moment où je dépassais la ferme de la Bruyère, un individu, qui, dans l'ombre, ne semblait faire qu'un avec la muraille en face, traversa rapidement le chemin, et leva sur moi un pistolet. Je me jetai de côté. La lumière du souper des fermiers répandait assez de clarté sur le chemin pour que je pusse apercevoir l'arme et l'individu. Le saisissement que j'éprouvai m'empêcha de crier. Lui, ayant reconnu, sans doute, que je n'étais pas celui à qui il avait affaire, abaissa son pistolet et se sauva en s'écriant : « Je me trompe! » Il me semble encore le voir. C'était un homme de petite taille, vêtu d'une blouse de couleur foncée; il était coiffé d'une casquette noire, et sa voix m'a impressionné.

— Pourquoi?

— J'ai cru reconnaître la voix d'un habitant de la commune.

— Quel habitant ?

— Je ne suis pas assez sûr pour nommer quelqu'un. Je me suis dit : Mais je connais cette voix-là. Et j'ai cherché sans pouvoir me rappeler la personne. Quant au reste, le pistolet, la blouse, la casquette, je n'ai aucun doute.

— Dans quelle direction s'est enfui cet homme ?

— Il a fui devant moi, vers le village ; il faisait très-noir, comme à cette heure ; en un instant, je l'ai perdu de vue.

Un autre témoin s'avança ; c'était une vieille femme qui avait attendu, non sans quelque impatience, l'occasion de parler.

— Moi, dit-elle, je l'ai vu.

— Approchez, ma bonne femme, et dites-nous d'abord vos nom et prénoms.

— Je suis la femme Michel.

— Vos noms de demoiselle ?

— Catherine Roch.

— Votre âge ?

— Cinquante-trois ans.

— Vous l'avez vu, dites-vous ?

— Oui, monsieur ; je sortais de not' maison, j'avais une lampe à la main pour aller à une cave que nous avons chez Bruneau ; je l'ai regardé, il m'a fait peur et je suis rentrée.

— Vous n'avez pu le voir distinctement, sans doute ?

— J'ai vu seulement, comme vous l'a dit Cornouilles, un homme avec une blouse et un casquette noire.

— De haute taille ?

— Mais non, à peu près comme vous, sauf votre respect. Je l'ai bien vu, parce que je suis à peine rentrée que mon homme m'a dit que j'étais une fichue bête d'avoir peur. Je suis sortie, et à l'entrée de la cave, j'ai encore revu le même homme, qui s'était blotti dans l'enfoncement.

— Vous l'avez bien regardé ?...

— Oui, monsieur.

— Etait-ce un blond ou un brun ? Etait-il jeune ou vieux ?

— C'était un blond, encore jeune.

— Il avait de la barbe ?

— Non, pas de barbe.

Autres dépositions :

Au moment où le crime a été accompli, trois garçons de la ferme conduisaient leurs chevaux à l'abreuvoir.

En approchant de l'endroit où est le tas de fumier, ils virent devant eux, sur la gauche, un homme de haute taille ; ils appuyèrent à droite ; un coup de feu retentit. A la lueur du coup, ils distinguèrent un homme en blouse debout sur le tas de fumier.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 15

X

LA DIVA (*suite*).

Le petit Potel ne put arrêter un sourire qui vint se jouer sur ses lèvres.

— Parlez ! parlez vite ! chère, et dites-moi comment je puis vous prouver mon amour.

— En me quittant au plus vite !

Et Genofsa laissa échapper un petit éclat de rire qui sonna faux aux oreilles de M. Potel.

— Hein ?... vous me chassez, dit-il.

— Moi, très-cher. Oh ! pouvez-vous le supposer... c'est bien mal à vous.

— Cependant, vos paroles...

— Mettez-vous à ma place, cher, et dites-moi si vous n'en agiriez pas de même ; je suis, ce matin, vous me le disiez tout à l'heure, laide à faire peur...

— Je n'ai pas dit un seul mot qui pût vous le faire supposer...

— Vous l'avez pensé, et cela me suffit. Je disais donc que j'éprouve en ce moment un si pressant besoin de solitude que, si précieuse que me soit votre présence, je me vois dans la dure nécessité..

Genofsa ne put achever sa phrase : un homme, poussant violemment la porte du salon, pénétrait dans la pièce, en portant, dans ses robustes bras, la mutine Henriette qui se débattait comme un beau diable.

— Eh bien ! cria-t-il d'une voix de stentor, en déposant la jeune fille sur le tapis, quand je disais qu'elle y était... et déjà, les mains tendues, il se dirigeait vers la jeune femme, quand, soudain, son regard se heurta contre le jeune Potel, qui prudemment cherchait à faire retraite.

Un éclair de fureur illumina les fauves prunelles du nouveau venu, et avant qu'on eût pu l'en empêcher, il saisissait par le milieu du corps le petit baron plus mort que vif, et, sans doute, il allait, sans respect pour la jeune femme, lui appliquer une savante correction, quand celle-ci, malgré son peu d'estime pour le baron, crut devoir intervenir.

— Isidore ! fit-elle de sa voix si douce.

Isidore, car c'était bien lui, releva la tête, et à la vue du visage suppliant de la belle enfant, un sourire épanouit sa bonne et franche figure, mais

1. Voir les *Amours de contrebande.*

presque aussitôt un sombre voile de tristesse vint l'assombrir.

— Ah! mademoiselle! dit-il, en soupirant.

Genofsa baissa les yeux sans répondre.

M. Potel, pendant ce temps, essayait de s'éclipser, mais, paraît-il, ce jour-là devait être, pour M. le baron, marqué d'une pierre noire, car à peine arrivait-il au seuil de la porte, qu'il se trouvait en présence d'un adversaire bien autrement redoutable qu'Isidore Bybeybolles; il venait, en effet, de reconnaître M. le marquis de Kernevelan qui, les bras croisés sur la poitrine, le regardait fixement.

M. Potel fit deux pas en arrière, ce fut cette fois contre Isidore qu'il vint se heurter.

Pris ainsi entre deux feux, M. Potel crut plus prudent de se diriger du côté de M. de Kernevelan.

— Monsieur, lui dit-il.

— Monsieur, lui répondit sèchement et à voix basse le marquis, deux fois déjà, l'on s'est présenté chez vous de ma part, sans avoir le plaisir de vous rencontrer, on s'y présentera de nouveau ce soir entre neuf heures et onze heures.

— Je m'y trouverai, monsieur?

— J'y compte.

Et saluant ironiquement le jeune homme, il lui livra passage.

M. Potel s'empressa de profiter au plus vite de la permission; sur un ordre du marquis, Isidore sortit derrière lui.

— Veille, lui avait dit Joannic, et ce soir viens me rendre compte de ses moindres démarches.

Resté seul avec Genofsa, M. de Kernevelan s'arrêta quelques instants à considérer la jeune femme, puis faisant un pas vers elle :

— J'ai à vous parler, dit-il, refuserez-vous de m'entendre?

Pour toute réponse, Genofsa lui fit signe de prendre place à ses côtés.

Joannic préféra s'asseoir sur un fauteuil, bien en face de la jeune femme, afin de la mieux tenir sous son regard; puis soudain, se rapprochant brusquement, il s'empara de sa main.

— C'est à Genofsa, dit-il, que je veux m'adresser et non à la célèbre diva.

— Monsieur le marquis...

— Je comprends et je m'explique maintenant, continua-t-il d'un ton de doux reproche, la persistance mise par vous à fuir ma présence; que n'avez-vous eu confiance en moi, Genofsa?

— Monsieur Joannic, répéta-t-elle.

— N'étais-je pas votre ami, je ne dirai pas le plus dévoué, peut-être, mais du moins l'un de ceux qui vous étaient le plus attachés, et n'aurais-je pas le droit, en ce moment, de vous demander un compte sévère de votre conduite et des malheurs...

— Un malheur! dites-vous? et une pâleur mortelle s'étendit sur tous les traits de la jeune femme, qui resta un moment comme privée de sentiment.

— Oui, des malheurs! qui en seront l'inévitable conséquence, continua imperturbablement Joannic.

Genofsa tressaillit vivement, puis elle tenta de se lever, mais presque aussitôt elle retomba en murmurant.

— Il ne m'aime plus!

M. de Kernevelan ne la quittait pas des yeux, il devina plutôt qu'il n'entendit ces paroles; mais saisissant la balle au bond, il reprit :

— Il ne vous aime plus! dites-vous; vous appartient-il donc d'accuser M. de Kergall?

En entendant ce nom prononcé à brûle-pourpoint, Genofsa tressaillit aussi vivement que si elle eût été atteinte par une forte décharge électrique.

— Ne prononcez jamais ce nom devant moi, dit-elle, sans même tenter de dissimuler sa terreur.

— Taire le nom de Yann; et pourquoi?

— Ignorez-vous donc quelle a été sa conduite à mon égard!

— Celle d'un homme très-fortement épris d'une adorable créature.

— Que vous sert-il donc de feindre, M. de Kernevelan, mieux que moi, ne savez-vous pas ce qu'il a fait?

— Sur mon honneur, je l'ignore.

Un amer sourire crispa les lèvres pâles de la jeune femme.

— J'ai en main les preuves de son infidélité, dit-elle tristement.

— Vous avec des preuves, demanda curieusement Joannic, que ne les montrez-vous donc?

Genofsa sembla hésiter.

— Vous hésitez, Genofsa, l'aimeriez-vous toujours?

A cette question, la diva rougit et pâlit tour à tour, puis un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Vous l'aimez encore; que le ciel en soit béni.

— Vous vous trompez, Joannic, la trahison de Yann a tué mon amour.

— Qu'appelez-vous la trahison de M. de Kergall, est-ce votre refus formel d'accorder le plus petit mot de réponse à ses lettres? est-ce votre conduite à son égard? ou n'est-ce pas plutôt que, désireuse de briser avec une situation que vous refusez d'accepter, vous vous êtes efforcée d'oublier que là-bas, loin de vous, il remplissait un devoir sacré; il est vrai qu'il souffrait, séparé de ce qu'il avait de plus cher au monde, et que s'il consentait à accepter le sacrifice jusqu'à la fin, c'est qu'il entrevoyait une récompense après laquelle il aspirait de toutes les forces de son être! et pendant ce temps, celle qu'il aimait, celle pour laquelle il eût vendu son âme, le trompait indignement, et pour qui? pour un misérable, un plat valet, pour le dernier et le plus vil de tous les hommes...

— Joannic!...

— Laissez-moi parler, Genofsa! car il est temps que vous connaissiez enfin toute ma pensée; cette entrevue sera, du reste, la dernière, car désor-

mais il ne peut plus rien y avoir de commun entre nous.

— Par pitié, Joannic, ne voyez-vous pas que vous me brisez le cœur.

Un éclat de rire nerveux s'échappa des lèvres du marquis.

— Je veux, dit-il, que vous appreniez à connaître l'homme auquel vous vous êtes... vendue, peut-être.

—Monsieur le marquis... un semblable langage.

Frémissante de honte et d'indignation à ce sanglant outrage qui venait ainsi la flageller en plein visage, Genofsa se redressa de toute sa hauteur, et le bras tendu vers la porte, elle la montra au marquis.

M. de Kernevelan ne bougea pas; la figure cachée dans ses deux mains, il semblait profondément réfléchir.

— Non, dit-il tout à coup, c'est impossible, vous avez été calomniée a mes yeux ; je vous connais trop, Genofsa, pour supposer un seul instant que vous ayez rien accepté d'un pareil lâche. Pardonnez-moi donc une parole irréfléchie, échappée à ma trop juste douleur; il souffre tant, mon pauvre Yann; mais aussi ne pouviez-vous choisir un autre cavalier que ce Potel; faut-il que, sans frémir de colère, je puisse me dire que Genofsa, que j'ai connue, et si pure et si chaste, accepte la protection et souffre que ce La Burgotière fasse les honneurs de son salon; ignorez-vous donc ce que le monde peut penser de votre conduite; ne vous êtes vous pas rendu compte des bruits qui pouvaient circuler sur vous?

— Et que peut-on dire que je ne puisse entendre?

— Eh bien!... l'on dit... que vous êtes la...

— Taisez-vous! taisez-vous! c'est infâme, et sur ce que j'ai de plus sacré ici-bas, je vous jure que jamais cet homme...

— Je vous crois, Genofsa, je vous crois, et parce que je vous connais, et parce que je vous aime; oh! rassurez-vous, vous êtes et vous ne serez jamais que la compagne de mon plus cher ami. — Oui, je crois en vous, et mon cœur me dit que vous avez été indignement trompée; qu'on a fait de vous la victime d'une infâme machination. Quel a été et quel est encore leur but? Je crains trop, hélas! de le deviner. Mais comment avez-vous pu douter de l'amour de M. de Kergall? ne vous êtes-vous pas dit qu'il en mourrait, peut-être.

— Suis-je donc morte, moi? et cependant...

— Votre amour était moins terrible, car Yann, en ce moment...

Joannic ne put achever la phrase commencée, car Genofsa tomba foudroyée sur le parquet.

— A moi, cria-t-il en se précipitant vers la jeune femme et en la relevant; vite, du vinaigre, un médecin, des sels...

Et, tout en parlant, il essayait de lui prodiguer tous les soins que réclamait sa position.

La soubrette, attirée par les cris du jeune homme, tentait, de son côté, de la rappeler à elle.

— Un médecin, mais cours donc, dépêche-toi, ne vois-tu pas qu'elle se meurt, s'écriait Joannic hors de lui.

La soubrette s'empressa d'expédier M. François et revint ensuite dans le salon.

— Il faudrait la délacer, lui faire respirer des sels.

— Oh ! ce ne sera rien, monsieur ; tenez, voici madame qui revient à elle.

Genofsa reprenait, en effet, peu à peu ses sens; son premier regard fut pour interroger Joannic, puis elle perdit de nouveau connaissance; cette syncope fut de courte durée.

— Elle aurait besoin de repos, reprit Joannic, je vais m'éloigner; dites-lui que je reviendrai savoir de ses nouvelles.

Au même moment, Genofsa rouvrait les yeux, elle comprit le geste de Joannic, et faisant un violent effort sur elle-même, elle s'écria :

— Ne partez pas, ne m'abandonnez pas ainsi.

— Cependant, dit-il.

— Je vous en prie, restez auprès de moi.

— Permettez-moi de donner quelques ordres à mon domestique et je suis ensuite entièrement à votre disposition.

Joannic saisissait ce prétexte pour permettre à la jeune femme de reprendre complétement ses sens.

Yvon attendait dans l'antichambre.

— Tu vas aller porter cette lettre à son adresse, dit-il, en écrivant rapidement quelques lignes sur un des feuillets de son carnet.

— Que faudra-t-il faire ensuite?

— Rentrer à l'hôtel.

Yvon s'inclina et prit le papier que lui tendait son maître.

Nous allons en quelques mots expliquer comment Joannic se trouvait chez la diva.

Isidore Bybeybolles, chassé le matin même de chez la diva, que le hasard lui avait fait rencontrer et reconnaître pour la blonde Genofsa, n'avait rien eu de plus pressé que de courir à l'hôtel de Bretagne.

Joannic n'était pas encore revenu de chez la grosse Louise, mais comme c'était la patience en personne que Bybeybolles, il courut, en compagnie de son compère Yvon, s'installer chez un marchand de vin du voisinage, où il attendit le retour du jeune homme.

Dès que Joannic apparut à l'extrémité de la rue du Plâtre, Isidore abandonna son partenaire, pour se précipiter au-devant du jeune homme.

— Pardon, monsieur le marquis, savez-vous d'où je viens?

Joannic ne put s'empêcher de sourire.

— Suis-je donc sorcier pour le deviner?

— C'est vrai. Je ne suis qu'un sot ; mais je suis tellement ému.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Figurez-vous qu'hier je passais rue Drouot, quand j'aperçois une femme trottinant devant

moi. Sa tournure ne m'était pas inconnue ; où diable ai-je donc vu cette femme ? me disais-je, tout en marchant derrière elle ; puis soudain je me frappe le front... oui, c'est elle, pensais-je, c'est bien son allure... sa démarche. Je ne puis me tromper, et tout aussitôt, hâtant le pas, je viens pour la regarder sous le nez ; mais au même moment, elle pénétrait dans la cour de l'Opéra ; mais c'est égal, je l'avais reconnue, et...

— Achève !

— C'était elle, oui, monsieur le marquis, c'était mademoiselle Genofsa !

La foudre tombant en ce moment aux pieds de Joannic ne l'eût certes pas plus surpris que cette étrange nouvelle si inopinément donnée.

— Genofsa? dit-il.

— Oui, monsieur le marquis.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances ?

— Aussi certain que je sais qu'il fait jour !

— Mais alors, que signifie ce mystère ?... pourquoi s'être enfuie ?

— Ce n'est pas tout !

— Qu'as-tu donc encore appris?

— Désirant m'assurer que je ne m'étais pas trompé, je suis entré derrière elle, à l'Opéra, et j'ai demandé : Est-ce que ce n'est pas mademoiselle Genofsa que je viens de rencontrer ?

Le suisse s'est mis à me rire au nez.

Cᵉ d'Amezeuil.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIE DRAMATIQUE

Enfin le théâtre de la Gaîté s'est décidé à donner la première représentation de la *Haine*. Le nouveau drame de M. Victorien Sardou a réussi complétement à cette première épreuve. Le succès sera-t-il durable ? Nous n'oserions pas nous prononcer pour l'affirmative, et cependant quelle mise en scène ! Impossible de rêver plus beau cadre, impossible de faire plus et mieux. M. J. Offenbach est un véritable magicien et c'est de lui que le dix-neuvième siècle pourra dire ce que nos pères disaient de Nicolet au dix-huitième : de plus fort en plus fort !

Racontons brièvement la *Haine*. Au premier acte les Saracini s'arment pour la guerre civile qui va déchirer la patrie ; la ville de Sienne est au pouvoir des Guelfes, mais elle est attaquée par les Gibelins de façon à faire prévoir que la lutte ne sera pas longue. Les Gibelins sont commandés par Orso Saxiguana, le chef populaire qui a été souffleté d'un bouquet sur la joue par Cordelia, une jeune patricienne. Orso s'empare de la ville et son premier soin est de pénétrer dans le château des Saracini et de se porter sur Cordelia aux derniers outrages. Cordelia ne connait pas son séducteur, qui a pénétré chez elle la nuit, au milieu de l'émeute et de l'incendie ; mais elle le reconnaîtra à la voix, sur la place publique. Dans une entrevue qui a lieu entre les chefs guelfes et gibelins, elle retrouve Orso, et réclame des siens la faveur de le frapper seule. En effet, au moment où Orso est éloigné des siens, Cordelia s'approche et lui fait au cou une large blessure. Nous le retrouvons bientôt dans la grande cour de l'église où sont déposés les morts. Cordelia vient s'assurer que sa vengeance est bien complète ; mais Orso n'est pas mort, il implore du secours. La patricienne redevient femme et donne à boire à Orso, puis, mue par un sentiment inconnu, elle le fait transporter dans son palais. Là se passe une des belles scènes de l'œuvre de M. Sardou. Orso, malgré sa blessure, va sauver les Gibelins prisonniers. L'empereur Charles de Bohême marche sur Sienne ; il faut que les haines intestines disparaissent devant cette sainte et grande chose qui s'appelle la patrie. Guelfes et Gibelins, électrisés par les discours et le patriotisme d'Orso, courent aux remparts et l'empereur est repoussé.

Mais Jugurtha, le frère de Cordelia, n'a pas pardonné, lui ; il poursuit sa sœur jusque dans l'église, et au moment où elle s'évanouit, brisée de fatigue et de terreur, il lui fait prendre du poison. On craint à Sienne l'arrivée de la peste ; dans les premières convulsions de Cordelia, on croit reconnaître les premiers symptômes de la terrible épidémie. Tout le monde fuit, et tandis que Cordelia tombe dans les bras d'Orso, expirant lui-même des suites de sa blessure, tout le monde s'éloigne et l'on ferme les portes de l'église sur les pestiférés, qui succombent tous deux en se donnant le baiser de paix et d'adieu.

Ce dénouement a glacé d'effroi la salle tout entière. Les rôles sont d'ailleurs admirablement joués par M. Lafontaine et Mᵐᵉ Lia Félix. Quant à la mise en œuvre, nous l'avons dit en commençant, c'est splendide ! Il ne nous reste plus de place pour parler de *Cocagne*, le nouveau drame de l'Ambigu. Constatons donc seulement un grand succès. *Cocagne* est un drame de cape et d'épée comme beaucoup de ceux qui ont fait la fortune de l'ancien boulevard du crime ; c'est mouvementé, hardi, souvent original. Les décors et les costumes sont beaux, les rôles sont bien joués. Nous retrouverons *Cocagne* à la soixantième représentation.

Quant à la *Maîtresse légitime*, la nouvelle comédie de M. Poupart-Davyl à l'Odéon, nous lui consacrerons notre prochain article. Cela en vaut certes la peine, car c'est de la bonne et vraie littérature.

Georges Laville.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. | N° 169. | 23 Décembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements . .	10	5

LA BELLE HERBORISTE
Par ALEXIS BOUVIER



III

LE PRIX DU SANG (*suite*).

Frelin l'avait quittée, et ce n'était pas ainsi qu'elle l'avait cru du fait de Friquet; là sa tête commençait à se perdre.

Parfois glissait entre ses dents cette phrase haineuse :

— Oh ! je me vengerai !

La femme qui était à son chevet la voyant ainsi agitée, crut devoir aller chercher le médecin.

Quand celui revint, il regarda attentivement la blessée et hocha la tête ; lorsqu'il sortit, le maître de l'hôtel, Parnec, vint à lui et lui demanda bas :

— Eh bien ! comment va-t-elle ?

Marie-Reine, avec cette ouïe particulière aux malades, avait entendu; elle tendit l'oreille, quand le médecin répondit :

— Très-mal, très-mal !...

Ses dents se serrèrent, un frisson courut sur sa peau fiévreuse ; elle se vit déjà dans le grand linceul blanc. Elle eut peur enfin.

Tout l'horrible de ses crimes lui apparut ; elle voulut parler, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge; elle ne poussa qu'un cri rauque. Le médecin revint vers elle et lui fit respirer un petit flacon qu'il tira de sa poche en lui disant :

— Que voulez-vous !

Marie-Reine fut quelques minutes à répondre ; enfin, rassemblant toute son énergie, elle répondit :

— Des forces et un prêtre.

IV

LE PRÊTRE.

On se hâta de déférer au désir de la moribonde. La servante envoyée aussitôt à l'église revint bientôt ; le curé et son vicaire étaient absents.

La servante revenait tristement à l'hôtel du *Soleil-d'Or*, lorsqu'elle avisa au milieu de la place un prêtre qui marchait lentement ; elle courut vers lui.

— Monsieur l'abbé ? fit-elle.

Le prêtre se retourna tout d'une pièce, avec la raideur militaire.

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur l'abbé, à l'hôtel du *Soleil-d'Or*, où je suis servante, il y a une pauvre femme qui se meurt.

— Ah ! Eh bien ?

Le prêtre dit ces mots avec l'intonation d'un homme qui ne comprend pas pourquoi on lui raconte une semblable histoire.

— La pauvre pécheresse craint de rendre son âme à Dieu sans avoir reçu l'absolution.

— Hein ! fit-il avec une singulière voix... vous venez me demander de la confesser ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais, ma belle enfant, je ne peux pas.

— Comment ! vous ne pouvez pas.

— Je ne suis pas...

Puis, se reprenant vite :

— Je ne peux pas, car on m'attend déjà à cet effet.

— Oh ! je vous en prie monsieur l'abbé, venez d'abord au *Soleil-d'Or*, c'est tout près.

— Pourquoi pas, au fait... se disait tout bas l'abbé, ça la consolera, et moi ça ne me fera pas de mal.

— Venez, monsieur l'abbé... insista la jeune fille.

— Est-ce loin ?

— Non, tenez, de l'autre côté de la place.

— Allons, guidez-moi.

Le prêtre, que nos lecteurs ont sans doute reconnu, n'était autre que Bizot qui, depuis le matin, était à la recherche de Friquet, parti de très-bonne heure de Saint-Pol-de-Léon.

Il flânait, se fiant à sa bonne étoile pour le mener vers celui qu'il cherchait.

Il bâillait aux corneilles sur la place, rendant aux femmes le salut qu'elles adressaient à son vêtement ecclésiastique, lorsque la jeune fille était venue pour lui demander les secours de son ministère pour la malheureuse qui se mourait à l'hôtel.

Lorsque, précédé de la jeune servante, Bizot entra dans la salle commune de l'auberge, tout le monde se découvrit.

Le maître de l'hôtel, qui descendait de la chambre de la malade :

— Ah ! monsieur l'abbé, elle vient de s'assoupir.

— Ne l'éveillez pas, dit vivement Bizot, je puis attendre.

— Entrez, monsieur l'abbé.

Et Parnec ouvrit la salle à manger particulière.

Bizot entra, s'assit.

En le considérant, Parnec, voyant qu'il était couvert de poussière, lui dit :

— Monsieur l'abbé, vous prendrez bien une pichée.

— Ma foi, oui !

— C'est que vous paraissez avoir fait une longue trotte.

— De Saint-Pol-de-Léon.

— Mais oui, et sans me reposer. Oh ! j'ai l'habitude de doubler l'étape quand... quand le temps est doux, j'adore la marche.

— Monsieur l'abbé, vous ne vous êtes point reposé.

— Point !

— Si j'osais, en attendant, je vous offrirais avec le cidre du lard aux choux...

— Si vous ne me l'aviez pas offert, je vous l'aurais demandé, car j'ai très-faim, très-faim.

— Je vais vous servir.

— Point, vous allez manger avec moi.

— Oh ! monsieur l'abbé...

— J'y tiens absolument et vous me parlerez de la malade.

Parnec, obéissant, fit servir le dîner et se mit en face du faux abbé qui dévorait,

— Dites-moi, mon ami, qu'est-ce que votre malade ?...

— Ce n'est point une malade, c'est une blessée.

— Blessée.

— Oui, tout cela est mystérieux. Voici ce que j'ai pu voir.

Et Parnec raconta à Bizot l'arrivée des deux voyageurs, la disparition de l'un d'eux, puis la visite d'un inconnu, l'assassinat, et les premiers pansements amenant la découverte que le jeune cavalier était une femme.

— C'est singulier, dit Bizot, très-perplexe, car s'il lui était égal de faire l'abbé près d'une petite paysanne mourante, il craignait de ne pas réussir à en tromper une qu'il soupçonnait être de haute naissance.

La nuit tombait lorsqu'une servante entra et dit que la blessée, qui venait de s'éveiller, demandait le prêtre.

Il n'y avait plus à hésiter: Bizot prit son parti et monta.

Il entra dans la chambre et ferma la porte derrière lui.

Un suif fumeux jetait sa clarté sur la malade ; dès que Bizot l'eut considérée, il recula étourdi. Puis, par un effort de sa volonté, se domptant, il marcha droit et grave jusqu'à la lumière, la prit et la mit sur un meuble, de façon à rester dans l'ombre, et amenant un siége près du chevet de la mourante, il dit gravement :

— Ma fille, priez... puis je vous écoute !

V

LE VENGEUR.

Marie rassembla ses forces et dit au prêtre :

— Penchez-vous vers moi.

Celui-ci obéit. Alors, les yeux à demi fermés, comme si elle craignait de voir le visage de son confesseur, elle commença :

— Mon père, je suis une grande criminelle, aussi Dieu n'a pas voulu que j'attendisse longtemps mon châtiment, le remords est à chaque heure à mon chevet...

— Parlez, la miséricorde de Dieu est infinie.

— J'étais jeune fille, poussée par un deuil récent, par la misère, j'allais me noyer... un homme me sauva !

Le prêtre regarda la jeune fille, semblant dire :

— Ah çà ! que me conte-t-elle là ? a-t-elle déjà le délire ?

Marie-Reine, s'interrompant, reprit :

— Je vais vous dire les noms, mon père, vous demandant en grâce, sitôt que je serai morte, de révéler la vérité.

— Je le jure !

— Bien !

La misérable se recueillit un instant, puis continua :

— L'homme qui me sauva, vous disais-je, était un négociant de Paris, place Saint-Michel, nommé Trumeau. Il s'éprit de moi, amour de vieillard auquel rien ne résiste... C'était à Dieppe. Ne pouvant m'emmener avec lui immédiatement, il me confia à un ami à lui, un misérable qui, sous l'*enveloppe* d'un brave et digne homme, cachait la plus épouvantable nature.

Le jour même du départ de Trumeau, je fus sa victime.

— Ne le dites-vous pas à Trumeau ?

— Non, car je ne sais quelle hideuse passion pour cet homme germa en moi après le crime... Il me proposa alors le plus horrible marché. Il fut convenu entre nous, qu'abusant de la passion qu'avait pour moi son ami Trumeau, je m'établirais chez lui et le dépouillerais, lui m'y aidant en conseillant son ami.

Le plan réussit en partie, je devins la maîtresse absolue de Trumeau... Il faisait tout ce que je voulais, j'allais bientôt avoir la maison...

Marie-Reine, fatiguée, ne parlait plus que d'une voix entrecoupée.

— Je me hâte, fit-elle, j'ai peur de mourir avant d'avoir tout dit.

Le prêtre prit sur un bahut un petit flacon, il en fit boire quelques gouttes à la moribonde, qui, un peu remise, continua :

— J'étais maîtresse absolue... la fille de Trumeau allait se marier, elle exigeait des comptes... puis j'appris qu'elle avait, elle et son fiancé, découvert mes relations avec Jacques Friquet, l'ami de Trumeau; le soir même, j'allai trouver mon amant, et nous décidâmes leur mort à tous les deux...

— Que dites-vous ?

— Que Dieu pardonne mon crime... ô mon père, j'empoisonnai la fille.

— Malheureuse !...

— Pitié !...

Le confesseur était en proie à un violent tremblement nerveux, son front était mouillé de sueur; penché sur la mourante, dont la voix allait de plus en plus en s'affaiblissant, il buvait plutôt qu'il n'écoutait ses paroles.

— Que devint le fiancé? demanda-t-il.

— Friquet arrangea une lettre et la laissa chez lui où devait avoir lieu une perquisition ; la lettre était faite de façon à faire passer Bizot pour un dangereux conspirateur. Le lendemain, il fut arrêté...

— Et tu l'as cru mort aussi, infâme, cria le prêtre en écartant les rideaux de façon à ce que la lumière frappât son visage.

Surprise de cette voix, la malade avait regardé, puis comme épouvantée de ce qu'elle voyait et employant toutes ses forces dans un effort suprême, elle se dressa sur son séant, criant :

— Bizot !...

— Oui, fit celui-ci, Bizot le vengeur...

— Que me voulez-vous ?

— Je veux la mort que tu as méritée.

— Au secours ! pitié !...

— Tais-toi, misérable ! — Et Bizot la poussant sur le lit, elle retomba brusquement sur l'oreiller, la bouche écumante, l'œil hagard.

— Tu ne t'es arrêtée devant rien, misérable ; ni jeunesse, ni beauté, ni bonté, ni pureté n'ont trouvé grâce devant toi ; aujourd'hui pas de grâce ni de pitié ; puisque je ne puis te mener à l'échafaud encore sanglant de ta victime, tu crèveras en chienne que tu es, sans soins, sans larmes, avec le mépris et l'injure...

Marie-Reine voulut parler, mais la voix ne put sortir de sa gorge.

— J'ai dévoué ma vie à la vengeance de Rosalie et de Trumeau, entends-tu... tu es la première victime... Jusqu'à ton dernier soupir, je serai là, t'écrasant de mépris... et ta dépouille mortelle sera jetée aux champs, tu n'auras ni prières, ni plaintes, car je dirai que tu es l'espionne des bleus... Jusqu'à la dernière heure, tu me verras, et j'évoquerai devant toi le spectre de tes victimes... Meurs, misérable, comme tu as vécu, en chienne... Je suis là, vois-tu bien, devant toi.

Et Bizot s'accouda sur le bateau du lit, bien en face de la malheureuse, dont les yeux hagards sortaient de leur orbite.

— Je suis là, continua-t-il, prêt à rire de tes douleurs.

Marie-Reine changeait à vue d'œil, les narines se resserraient, la bouche se crispait, la pupille de l'œil devenait terne... et de sa poitrine sortait le hoquet terrible des mourants. Bizot était fort et décidé, il aurait bien combattu, la résistance même eût augmenté sa volonté, mais devant la mort lente, devant la souffrance, il se sentit vite faiblir ; vainement, il voulut résister ; il sortit, car il vit bien qu'il ne pourrait rester devant la malheureuse sans lui porter secours. Quand il fut dans la salle, tout le monde se découvrit ; toujours plein de son rôle, il étendit les mains, puis dit :

— Faites rester quelqu'un près d'elle ; elle va mourir.

Une servante monta aussitôt, tandis que Bizot sortait.

La servante redescendit tout de suite en criant :

— Oh ! mon Dieu ! elle est morte !

On monta ; effectivement, le cadavre roidi de Marie-Reine était étendu sur le lit.

La coupable avait expié son crime.

Le commissaire de police, prévenu en toute hâte, procéda à une perquisition ; lorsqu'on lui demanda quelle était cette femme, il dit :

— Oh ! nous savons qui elle est ; elle voyageait avec un agent de police, c'est une pas grand'chose, qui, accusée de complicité dans un crime odieux, servait la police et devait livrer un agent de l'Angleterre.

Tout le monde se recula avec horreur de la misérable. Il n'y eut pas de cérémonie ; le cadavre, enlevé le soir même, fut porté dans le cimetière de l'hospice.

Lorsqu'un des porteurs sortait du cimetière, un homme lui frappa sur l'épaule et lui demanda :

— Qui donc vient-on d'enterrer à cette heure?

— C'est une femme de police, qu'a été assassinée au *Soleil-d'Or*.

— Pourquoi sitôt enterrée?

— Parce qu'il fait très-chaud, et parce que le maître du *Soleil-d'Or* ne veut pas perdre sa clientèle pour garder chez lui une morte de ce calibre-là.

— Où l'avez-vous enterrée ?

— Là-bas, dans le coin.

Seul, l'homme entra dans le petit cimetière, il coupa une branche d'acacia et la planta sur la tombe où venait d'être couchée Marie-Reine, puis, sortant, il alla frapper à la porte du gardien du cimetière ; celui-ci vint ouvrir et demanda :

— Que voulez-vous?

— Monsieur, vous vendez des couronnes ?

— Oui, monsieur, des couronnes et des croix, entrez.

— On vient à l'instant d'enterrer une femme.

— Ah ! oui, la femme du *Soleil-d'Or*...

— C'est cela, cette malheureuse qui meurt assassinée, et qu'on jette là comme un chien, cela me navre.

— Elle est morte en chrétienne, elle a été confessée.

— Confessée !

— On me l'a dit, du moins.

— Bien ! Voici ce que je voudrais que vous fissiez demain : vous planterez sur la tombe de cette malheureuse, à la place où j'ai planté ce soir une branche, vous planterez, dis-je, une croix.

— Bon, monsieur.

— Vous ferez sur la terre un petit jardin.

— Bien, monsieur ! Voulez-vous qu'on écrive quelque chose sur la croix?...

— Oui!... Vous écrirez le nom de la pauvre fille.

— Oh ! pourrais-je le savoir?

— Je vais vous le dire.

Le gardien prit du papier et s'apprêta à écrire, l'homme dicta :

— Françoise-Marie-Reine-Chantal-Lavandière, morte à vingt-cinq ans. Priez pour elle.

— Ça sera fait demain soir.

— Voici pour vous payer.

L'homme donna un louis au gardien, qui salua très-bas.

— L'hôtel du *Soleil-d'Or* n'est pas éloigné ?

— C'est tout près, monsieur.

— Voulez-vous m'y conduire ?

— Volontiers.

Le gardien du cimetière sortit avec l'homme, et se dirigea vers l'hôtel ; assurément, son compagnon connaissait le chemin, car c'est lui qui, sans hésitation, marchait le premier.

Arrivé devant l'hôtel, l'homme dit au gardien :

— Vous allez entrer à l'hôtel et demander quel prêtre a reçu la confession de la pauvre femme.

— Vous voulez savoir si elle a fait des recommandations au prêtre ?

— Oui, si elle a une famille, c'est ça...

— Ah ! c'est d'un brave homme, ça.

— Le gardien se dirigea vers l'auberge en disant :

— Allons, il y a encore de bonnes gens sur terre.

Il revint quelques minutes après et dit :

— Monsieur, l'abbé qui l'a confessée est un inconnu, c'est un prêtre de passage, on ne sait pas s'il est parti de la ville : il venait de Saint-Pol-de-Léon.

— Merci, mon ami, dit l'homme en glissant dans la main du gardien une pièce de dix livres.

— A vos ordres, monsieur, fit celui-ci; quand vous voudrez voir le petit jardin, vous verrez que ça sera soigné.

— Bien ! dans quelques jours je reviendrai.

Il s'éloigna alors en murmurant : — Oh ! il faut que je trouve ce prêtre.

VI

JUDAS.

La route sablée traverse les collines couvertes de vignes. Tantôt à droite, tantôt à gauche, un ruisseau déverse son flot glacé et bourdonnant, dans lequel battent les roues du moulin.

La route, avec la rivière, les petits coteaux, les moulins, les vignes, n'a pas cent mètres de largeur.

La roche âpre, grise et humide, couverte de lichen, de mousse et de lierre, haute de plus de cinq cents pieds, borde chacun des côtés de la petite vallée bruyante et fertile... Là, les aspérités de la roche sont barbues de bois et d'herbe ; là, le silex chauve et gercé sous le soleil laisse échapper par une excavation l'eau brûlante, tandis qu'à côté, paraissant sortir de la même source, roule une eau limpide et glacée.

Dans cette vallée, dans ce trou, ces vingt maisons couvertes de chaume, ces vingt maisons noires, tristes : c'est le village.

Pas de place pour la fête, pas d'orme, à l'ombre duquel on va danser, pas de clocher, pas d'église pour prier; des maisons basses pour les habitants, des hangars pour les chevaux, les charrettes et les charrues, des niches pour les porcs, la rue pour les poules, et le cimetière du pays voisin pour les morts.

C'est Gœllon, près Roscoff, détruit depuis, un hameau.

A l'extrémité du village, accolée au pont, est une maison de rustique apparence. Elle a presque un étage, les murs sont ficelés de vignes, sur le devant est un petit jardinet, derrière est un potager dont les derniers plans vont se baigner dans le Cuisansin.

C'est la demeure de Baptiste Coulard, l'ancien pêcheur de Dieppe. A cette heure, la plus grande chambre de la maison est joyeusement illuminée; au milieu est dressée une table immense, sur laquelle douze couverts resplendissent, et autour de laquelle sont assis douze convives, qui causent, crient, mangent et boivent... et boivent surtout.

Il verse à boire à Doubet, à Crêpier, à Nivelet, à... etc., etc., tous gaillards à gorges sèches, à peau givelée, à nez en guigne... sans importance pour notre histoire.

Jacques Friquet est assis au bout de la table, buvant peu; accoudé, la tête appuyée sur ses mains, son regard revenait sans cesse à une porte close, placée dans le coin de la grande chambre.

Les soûleries paysannes sont bruyantes, et celle qui s'achevait ne laissait rien à désirer à cet égard.

— Lè zamids sont dè vrée 'lépins !... Encoi é voi, lèz agnés à lè sinté !

(Les amis sont de vrais lapins ! Encore un verre les agneaux et à la santé !)

— E lè sinté !

— Yo M. Jacques encor in voi redvin?

— Je n'ai plus soif, répondit le rêveur à l'invitation de Baptiste.

— In voi redbrantevin ? (Un verre de vin.)

— Non.

— L'prouverb' dé qué tant pus li famm' sont bel, tant pus qui trompent.

Jacques releva la tête et riva son regard sur celui de l'ivrogne qui venait de dire cette phrase. L'ivrogne n'y vit rien et continua :

— Le vin tant pus qué lé bon, tant mois qui trompe.

— E lé sinté, crièrent tous les buveurs.

Cette santé ébranla la maison.

La porte du coin de la chambre s'ouvrit, un homme à tournure militaire entra et dit, imposant silence aux criards :

— Vous tairez-vous : l'on dort là-haut... et puis c'est l'heure de finir, vous êtes assez pleins, les gars ; laissez-nous seuls.

Les gars se levèrent et sortirent.

Jacques Friquet resta seul avec le nouveau venu.

— Eh bien ! est-ce pour ce soir ? demande le nouveau venu à Friquet.

— C'est pour cette nuit.

— Donnez-moi les renseignements précis.

— Les armes débarquées hier sont dans des voitures de foin ; il y en a deux chariots.

— Bien.

— Deux cents hommes environ doivent les recevoir ; à partir de trois heures du matin, des hommes doivent être échelonnés dans les bois qui bordent la route de Gœlon.

— Ces hommes sont-ils déjà armés ?

— Les deux tiers environ.

— Qui les commande ?

— *Le Boucher des Bleus.*

— Louis Picot ?

— Oui.

— Et Barco ?

— Barco, avec trois cents hommes, occupe les

bois de Saint-Pol-de-Léon à Morlaix pour empêcher de passer.

— Alors, il faut tourner et venir les prendre en côté par Lesnercy et Plantin.

— C'est cela même.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ?

— J'ai à demander, capitaine, à recevoir ce qui m'a été promis.

— J'ai les dix mille livres, mais je ne dois vous les remettre que lorsque j'aurai pu vérifier vos renseignements.

— On m'avait promis de me donner les moyens de passer en Angleterre.

— Baptiste, chez lequel nous sommes ici, est un soltin ; il doit, à quatre heures, vous prendre dans sa barque et vous conduire au navire anglais qui croise sur nos côtes depuis huit jours.

— Si les Chouans savent que c'est moi qui les ai trahis, je cours risque d'être pris, n'ayant qu'un seul homme.

— C'est la conséquence, monsieur, fit avec hauteur celui que Jacques appelait capitaine, du métier que vous faites ; je vous dois le prix de votre trahison, c'est à vous de faire le reste.

— Mais, capitaine, on m'avait promis de me faire garder jusqu'à mon embarquement.

— C'est bien, monsieur, les bandits qui sont les compagnons habituels de Jacques Coulard vous accompagneront.

— Puis-je me retirer ?

— Non pas, monsieur.

— Comment, capitaine, mais il faut que je me prépare pour mon départ.

— Vous ne devez plus sortir d'ici.

— Mais pourquoi ?

— Vous tenez absolument à le savoir?

— Oui capitaine, car je ne comprends pas...

— Monsieur, c'est parce que pour un prix plus élevé que celui que nous vous donnons vous pourriez, avant l'heure, nous trahir près de ceux que vous nous avez vendus.

Friquet se mordit les lèvres... puis dit en étendant la main :

— Capitaine, je vous donne ma parole d'honneur...

Celui auquel il s'adressait haussa les épaules et frappa dans ses mains.

Deux hommes parurent, deux de ceux qui quelques minutes avant étaient à table avec Friquet.

Le capitaine leur dit :

— Vous ne quitterez pas cet homme d'ici demain matin ; au premier geste qu'il fera pour s'échapper vous lui brûlerez la cervelle.

Un des hommes plaça sa main sur l'épaule de Friquet, l'autre tira de sa poche un gros pistolet qu'il amorça.

Friquet se laissa tomber sur une chaise ; là, ses dents grincèrent et un méchant sourire courut sur ses lèvres.

— Coulard ! cria le capitaine.

Baptiste Coulard parut, le bonnet à la main, à demi incliné.

— A quatre heures du matin, tu mettras ta barque à l'eau.

— Alle y est à l'iau.

— Bien ! tu iras au bâtiment qui est à l'ancre en face de l'île de Bazt.

— Ah ! bon Dieu ! mais c'est un Anglais.

— Eh bien ! ne sommes-nous pas en paix?

— C'est vrai !

— Tu conduiras cet homme à bord.

— L'ancien avoué ?

Friquet, étonné, releva la tête.

— Oui !

— Bien, mon capitaine ! qu'est-ce qui me payera ?

— Lui !...

— Oui.

— Au fait, je prendrai des hommes avec moi, et s'il ne veut pas, je le *neye*... il m'a bien fait payer, lui... Chacun son tour... Ça sera fait.

— Bien ! puis s'adressant aux deux autres, il dit :

— Vous m'avez entendu : au premier geste, feu.

— Aie pas peur ! je ne le raterai pas.

L'homme sortit en disant :

— Vite, mon cheval.

On le lui amena, il l'enfourcha et partit rapidement dans la direction de Plestin.

— Moi, dit Baptiste Coulard en sortant, je vais aller au bateau ; il faut que je pare la *Marie-Reine*.

Friquet, pâlissant, releva brusquement la tête en entendant prononcer ce nom.

— Eh bien ! fit l'homme au pistolet, est-ce que nous voulons du plomb dans la tête ?

Le misérable retomba sur sa chaise anéanti.

VII

BLANCS ET BLEUS.

Vers deux heures du matin, des roches, des bois, des champs et des villages débouchèrent des groupes de quatre, cinq individus ; ils arrivèrent sur la route de Gœlon ; tous étaient armés.

Là, trois hommes que nous connaissons les recevaient : c'étaient Picot, dit le Boucher des Bleus, Cervenon et Bizot. Ce dernier ne portait plus la soutane ; comme les gars, il portait le costume breton : la veste, la culotte et les guêtres de toile.

Chaque fois qu'un groupe nouveau arrivait, Bizot distribuait des cartouches, Cervenon comptait les hommes, Picot leur disait :

— Placez-vous dans le bois à dix pieds les uns des autres, couchez-vous à terre et le fusil armé...

Les gars partaient prendre leur place.

Quand tous ses hommes furent placés, c'est-à-dire un peu avant trois heures, Picot dit :

— Vous, Cervenon, vous allez vous mettre en tête du bois ; à la première alerte, vous jetterez le cri... De là, vous plongerez sur les routes, du côté de Luneven.

— Bien ! fit Cervenon.

— Vous, Bizot, vous allez grimper les rochers, vous veillerez du côté de Plestin.

— Bien !

Bizot et Cervenon se serrèrent la main et allaient gagner leur poste, lorsque le cri de la chouette, singulièrement modulé, retentit.

— Vite, suivez-moi, dit Picot...

Et les trois hommes entrèrent sous bois, se couchèrent à plat ventre pour observer la route.

Rien ne pouvait révéler la présence de tant de gens ; le brouillard engrise tout, plus de vent dans les arbres, le saule trempe sa chevelure verte dans l'eau sans la rider, le silence a tout envahi, à peine troublé par le battement lointain des ailes du moulin, les champs semblent dormir.

Puis une ligne bleuâtre éclaire l'horizon !

La vie revient, les oiseaux chantent, les coqs chantent au village, les chariots cahotent sur la route, les grelots sonnent au poitrail des chevaux, le fouet des charretiers claque, les canards et les oies mènent leur petite famille au bain.

Peu à peu les arbres se dégagent du brouillard, dressant leurs longues silhouettes dans le gris de l'aube... Peu à peu la plaine paraît, avec sa forêt d'épis et son monde d'insectes... Ciel, terre, arbres, ruisseau se dégagent ternes et brumeux, enfin miroitant sur l'eau, scintillant à travers les feuilles, embrasant la plaine, le jour paraît.

Picot s'est redressé sur ses deux mains, son regard sonde la route ; à cent pas il voit courant pieds nus un gars de dix-sept à dix-huit ans, il va passer devant eux.

Picot met deux doigts dans sa bouche et jette un cri sec... Le gars s'arrête du coup. Il reste immobile, attendant.

Picot lui dit à haute voix :

— Tourne à droite...

Le gars obéit.

— Entre sous bois, droit devant toi.

Il obéit si bien, si docilement, qu'il va leur marcher sur le corps, lorsque Picot le tire violemment et l'étend près de lui.

— Qu'y a-t-il, le gars ?

— Les Bleus sont dans le Chancheux, la maison de Valtin Coulard en est pleine...

— Hein ! fit Picot se relevant le sourcil froncé... tu vas courir à Roscoff et... mais quelle heure est-il ?

— Un peu plus de trois heures...

— Il est trop tard ! debout.

Cervenon, Bizot et vingt hommes autour d'eux se relevèrent.

Picot imita trois fois le cri de la chouette... Aussitôt les hommes descendirent des roches et sortirent des herbes du bois ; lorsqu'ils furent tous autour de lui, Picot leur dit :

— Oh ! les gars ! Apprêtez les fusils, les Bleus sont dans le pays pendant que nous sommes ici, ils pillent nos maisons ! Oh ! les gars ! Par les bois, la plaine, les roches et par le pont, au feu, là, où nos armes sont prises... Dans vingt minutes, à l'avant de la maison de Coulard, et qu'ils reçoivent le plomb sans voir ceux qui l'envoient. C'est moi qui donnerai le signal par le premier coup de fusil.

On entendit le craquement des batteries de fusil qu'on armait, puis tous les gars disparurent.

Les trois hommes rentrèrent sous bois. Tout en pressant le pas, Picot dit :

— Nous avons été vendus par Friquet...

— Je le crois, fit Cervenon.

— J'en suis sûr, dit Bizot... Je vous l'ai dit, depuis hier, il est avec les Bleus.

— Aujourd'hui, Bizot, vous êtes prêt à combattre.

— Oui, parce qu'il est avec eux !

— Ce soir, il sera pendu à un arbre de la route.

— Non pas, vous me l'avez promis...

— Mais nous l'aurons tous les trois, dit Cervenon.

— Chut !... fit tout à coup Picot... couchez-vous !

— Ils obéirent... le petit Breton les avait suivis, Picot lui fit signe de s'avancer. Lorsqu'il fut près de lui, il lui dit à voix basse :

— Va flâner sur la route, et tâche de parler au factionnaire qui est là-bas.

En effet, à trente pas d'eux, sur le bord du Luisancin, un soldat était en sentinelle.

Le petit Breton obéit ; tout en chantonnant, il s'avança au-devant du soldat républicain ; en voyant le petit, comme tout homme qu'une longue faction ennuie, il chercha à lier conversation.

— On se lève bien matin, petit, dans ton pays.

— On se lève avec le jour.

— C'est vrai, c'est votre montre à vous autres... T'es de ce pays-ci, petit... ?

— Oui, monsieur.

— T'es un petit Chouan, alors ?

Le petit ne répondit pas.

— Sont-ils heureux tous ces gas-là ! tu as ta mère ici, pas vrai ?

— Oui !

— Ta famille ?

— Oui !...

Et le soldat ajouta avec un gros soupir :

— Tu es heureux, toi...

Tout à coup son soupir se termina par un râle ; Picot avait rampé jusqu'à lui, et lui avait troué le cœur d'un large couteau de boucher...

Le soldat mort, il jeta son cri de chouette.

(La fin au prochain numéro.)

ALEXIS BOUVIER.

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIERE PARTIE.

IX (*suite*).

Un d'entre eux croit même l'avoir reconnu pour un habitant du Châtel.

Cet individu s'est aussitôt enfui par le chemin des Vaches. Il avait des sabots ou des chaussures ferrées faisant grand bruit, ce qui leur permit de l'entendre longtemps et de remarquer qu'il remontait vers le village.

Ces déclarations corroboraient celle du premier témoin, qui avait cru reconnaître la voix d'un homme de la commune. Un étranger aurait gagné au plus vite la grande route et ne se serait pas exposé à rentrer dans le chemin du Châtel.

Non, à moins que l'apparition d'un passant débouchant de la route ne l'eût effrayé et décidé à remonter au village ; ou encore qu'il ne fût assez rusé pour espérer donner le change, sauf à regagner la route impériale par le sentier.

Mais il restait encore plusieurs témoins à entendre, entre autres le nommé Janvier, voisin de Sabrieux.

— Sept heures allaient sonner, dit-il, je sortais de ma cave, une lumière à la main, quand j'aperçus un homme entre la maison Sabrieux et la mienne, sortant du chemin. Cet homme, à ma vue, parut hésiter s'il prendrait à droite ou à gauche, puis se jeta vivement vers la droite et se mit à courir. Je l'entendis tomber, se relever, enfin prendre la grande route.

Même signalement que celui donné plus haut par la femme Michel.

Ce que vous nous dites nous porterait à croire que vous avez vu cet individu assez distinctement?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous reconnu?

Après quelque hésitation :

— Je n'oserais l'affirmer. J'ai peur de me tromper. D'ailleurs je ne l'ai pas examiné avec grande attention. Je n'avais pas entendu le coup de pistolet et ce n'est qu'en voyant des gens descendre en courant que je me suis informé et que j'ai appris le malheur. Je suis descendu comme tout le monde ; j'ai vu la victime, que j'ai reconnue aussitôt. J'ai entendu un des garçons de la ferme raconter que l'assassin s'était enfui par le chemin des Vaches et avait remonté de mon côté ; alors je me souvins de ce passant effrayé et j'eus des soupçons. Quand j'ai regagné la maison, j'ai vu de la lumière chez Sabrieux, mon voisin ; j'avais envie de lui parler de l'événement, mais la lumière s'est éteinte.

— Sabrieux n'était-il pas venu comme tout le monde pour voir la victime?

— Non, je ne l'ai pas vu.

Le juge d'instruction parut frappé de cette circonstance. Sabrieux était un homme mal famé : son signalement se rapportait parfaitement à celui de l'assassin. Il s'assura, en interrogeant plusieurs autres témoins, que cet individu était le seul habitant du Châtel qui ne fût pas venu voir le cadavre de Cremesse.

Mais l'assassinat n'avait pas eu le vol pour mobile, et Sabrieux n'avait aucun sujet de haine contre Cremesse. Enfin, il n'était pas le seul individu mal noté à qui le signalement se rapportât.

Dès le commencement de l'instruction, les soupçons de M. X... s'étaient portés sur un nommé Jalo, du village de Bourreuil, distant du Châtel d'une douzaine de kilomètres.

Le juge d'instruction, magistrat habile et prudent, qui remplissait depuis longtemps ses fonctions dans le même pays, fit partir un sous-officier de gendarmerie à franc étrier pour Bourreuil, avec ordre de ramener Mathieu Jalo.

Celui-ci n'était ni un voleur ni un mauvais sujet, on n'avait rien à lui reprocher, mais c'était un caractère peu ouvert et peu sociable. Depuis longtemps il ne faisait au Châtel que de rares apparitions. Il n'était pas aimé. Cependant on fut étonné de la décision de M. X... à son égard.

Le juge d'instruction, doué d'un esprit observateur et d'une excellente mémoire, s'était rappelé le fait suivant, qui remontait à une époque assez éloignée.

Un jour, en passant près du mur de l'hospice, Charles Cremesse fut atteint par une pierre énorme, qui lui ouvrit l'artère temporale.

Il poussa un cri, chancela, étourdi et aveuglé par le sang... Tout autre, moins robuste que lui, fût tombé pour ne plus se relever.

Des passants accoururent.

Et tandis que les uns allaient chez le médecin et à l'hospice, les autres, indignés de ce lâche attentat, s'efforçaient d'arrêter l'effusion du sang et demandaient à Cremesse qui l'avait blessé.

— C'est Jalo, répondit celui-ci.

Jalo, soldat récemment libéré, était soigné à l'hospice pour une hypertrophie du cœur.

A peine Cremesse eut-il dénoncé ce misérable, que plusieurs personnes s'élancèrent, franchirent le jardin et entrèrent à l'hospice en demandant Jalo à grand cris.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'attentat.

Ils trouvèrent le malade, au second étage, tranquillement occupé à éplucher des légumes.

Les sœurs se récrièrent sur l'injustice et l'invraisemblance de cette accusation, attestant que le pauvre garçon n'avait pas quitté son ouvrage.



Enfin le jardinier déclara qu'il n'avait vu personne dans le jardin.

L'affaire n'eut pas de suites. On pensa généralement que Cremesse s'était trompé. Ce dernier seul soutenait qu'il avait bien vu. « Autrement, disait-il, je n'aurais pas plus pensé à cet individu qu'à tout autre, car je ne lui connais aucun motif de haine contre moi. Nous ne nous connaissons que de vue... »

Ce qui n'eût pu venir à l'esprit d'un magistrat récemment arrivé dans le pays frappa le juge chargé de cette affaire.

Ceci, soit dit en passant, prouve la nécessité de laisser longtemps entre les mains du même magistrat les délicates fonctions de l'instruction, afin de lui permettre de connaître le pays, de s'initier aux mœurs, aux passions, aux rivalités d'intérêt des habitants et de découvrir plus facilement les coupables.

L'histoire présente prouve surabondamment la justesse de cette observation.

Deux heures se passèrent.

Le magistrat et son greffier allèrent à la ferme pour s'y dégeler. M. X... avait ouvert son nécessaire de voyage et son compagnon avait préparé une tasse de thé, quand le bruit d'une charrette arrivant au grand trot les fit se lever en sursaut.

Presque aussitôt la porte livra passage au sous-officier, suivi de Jalo, du frère de celui-ci et d'un gendarme.

Jalo était un homme de vingt-huit ans, trapu, robuste, mais sans embonpoint. Il s'avança au milieu de la salle sans émotion apparente. Ses cheveux étaient blonds et coupés militairement, son teint, d'un blanc mat, couvert de taches de rousseur; sous son front bas et fuyant, ses yeux gris, profondément enfoncés, promenaient sur l'assistance un regard vif et clignotant, comme s'il eût été blessé par la clarté du foyer et des chandelles. La mobilité de ce regard perçant et la pâleur de ses lèvres plates et minces, ne prévenaient pas en sa faveur.

Les roux, dit un proverbe populaire, sont de deux espèces : ils sont tout bons ou tout mauvais; Jalo était certainement de ces derniers.

Quant à son frère, plus jeune que lui, il paraissait plus âgé; le travail des champs avait cuivré son visage; sa barbe et ses cheveux incultes vieil-

lissaient, mais adoucissaient sa physionomie. Il avait l'air inquiet et honteux.

Le sous-officier déclara qu'il avait trouvé Jalo au lit. Il logeait chez ses parents, avec son frère. C'était celui-ci qui était venu lui ouvrir. Introduit dans la chambre du prévenu, ce dernier avait eu l'air d'un homme que l'on arrache à un profond sommeil. Interrogé sur l'emploi de sa soirée, il avait répondu qu'il n'avait pas quitté le village et s'était couché de bonne heure. Son frère et ses parents l'appuyèrent de leurs témoignages. Le sous-officier avait examiné ses vêtements et ses chaussures ; bien que le temps fût très-mauvais, ils étaient secs.

Il avait obéi sans émotion au mandat d'amener et avait prié son frère de l'accompagner afin de ne pas revenir seul.

Mis en présence du cadavre, il le considéra avec un air d'étonnement et de pitié :

— C'est ce pauvre monsieur Charles ; c'est malheureux...

Puis après un silence, relevant son regard étrange vers le magistrat :

— Je sais maintenant, monsieur, pourquoi vous m'avez soupçonné ; c'est parce qu'autrefois, quand j'étais à l'hospice, on m'a accusé de lui avoir jeté une pierre. Ce pauvre M. Charles avait cru me voir, mais tout a prouvé que je n'étais pas coupable. M. Charles a dit lui-même, après, que cela l'eût étonné de la part d'un homme qu'il ne voyait jamais et qui ne pouvait rien avoir contre lui.

— Vous passez pour un homme violent.

— Moi, monsieur? Cela m'étonne beaucoup, car vous pouvez vous informer si jamais je me suis disputé avec personne. Ici comme à Bourreuil, au contraire, je suis connu comme un homme insignifiant.

— Vous étiez au commencement de la soirée au Châtel, pourquoi ?

— Moi ? Je n'ai pas quitté Bourreuil de la journée.

— Plusieurs personnes nous ont donné de l'assassin un signalement qui se rapporte exactement à vous.

— Je puis prouver que j'ai passé toute la journée à Bourreuil.

— Et la soirée?

— Egalement. Avant de me coucher, j'ai demandé l'heure à mes voisins; ils m'ont dit qu'il était huit heures et demie.

Faire douze kilomètres en une heure et demie paraissait impossible, surtout à un homme qui avait été longtemps soigné pour une hyperthrophie du cœur.

De plus, les soupçons des témoins qui avaient été entendus portaient sur un habitant de la commune.

Mathieu Jalo fut mis en liberté.

Il s'éloigna, avec son frère, aussi calme qu'il était entré.

X

— A ton tour, Joseph, dit en ce moment le fermier à un gros garçon entré depuis peu dans la cuisine.

— Laissez donc, maître, je n'oserais.

— Il le faut, garçon, à moins que tu n'aies menti en nous disant que tu savais quelque chose. As-tu menti, Joseph?

— Non, not' maître.

— Eh bien ! mon garçon, à ton tour à confesse. Ne crains rien, M. X... ne te mangera pas.

Comme il demeurait toujours hésitant, M. X... rentra dans la salle commune.

— Monsieur, lui dit le fermier, voici un jeune homme qui a quelque révélation à faire.

— Parlez, mon ami, dit le magistrat.

Il l'engagea à se remettre de son trouble, et après lui avoir fait jurer de dire la vérité :

— Dites ce que vous savez, ajouta-t-il.

— Monsieur, dit Joseph, ce soir, près du corps, j'ai rencontré Remy, le domestique à M. Charles; il m'a dit : — Je me doute bien, moi, de celui qui a tué M. Charles, et, quand il le faudra, je le dénoncerai. — Qui donc? que je lui ai dit. — Oh ! bien, qu'il m'a dit, la première lettre de son nom, c'est Sabrieux. — Tu l'as vu ? — Non, qu'il m'a dit, mais hier soir Sabrieux est venu voir à la brune M. Cremesse. J'étais à la grange, assis sur la fenêtre, je l'ai vu sortir ; il était en colère qu'il ne se possédait pas, et il criait : « Eh bien ! il ne me dénoncera pas, il passera plutôt par mes mains !... »

Et tu vois, ça n'a pas été long, qu'il m'a dit.

L'instruction se tourna vers Sabrieux.

Le domestique Remy fut appelé, et M. X... chargea le fermier de la Bruyère de prier M. Cremesse de venir.

Il doit paraître étrange que le magistrat instructeur n'eût pas encore procédé à l'interrogatoire du père de la victime.

Il y avait pensé, mais il avait cru convenable d'y surseoir autant que la marche de l'instruction le permettrait. Il espérait pouvoir attendre ainsi jusqu'au lendemain.

La déposition de Joseph était d'une gravité telle qu'il ne pouvait hésiter davantage.

Le fermier, à son grand regret, fut donc obligé de se rendre chez le vieillard, et de mettre en œuvre toute son habileté pour le préparer à la connaissance de l'horrible catastrophe qui venait de l'atteindre.

Le père fut quelque temps avant d'avoir la force de se rendre à l'invitation du magistrat. Sabrieux arriva le premier à la ferme.

C'était un pauvre hère en guenilles.

Il était blond, sans barbe, vêtu d'une blouse bleue, il portait une casquette noire, mais c'étaient là les seuls points de ressemblance avec Mathieu Jalo.

Loin d'avoir le calme de ce dernier, il avait l'air farouche et ahuri.

En toute autre circonstance, il eût fait rire.

Sa peau tannée par la pluie et le soleil, ses traits grossiers, ses cheveux hérissés, auxquels s'étaient mêlés des brindilles et des chaumes, sa tournure de loup pris au piége et mené à la corde, offraient un mélange de grotesque et de sauvage qui, selon les circonstances, devait disposer à la raillerie ou frapper de terreur.

Ce Sabrieux était le plus mal famé du village; sauf la misérable maison qu'il tenait de son père, il ne possédait rien, et cependant pourvoyait à sa subsistance, à celle de sa femme et de sa fille, sans profession et presque sans travail. Il s'avouait braconnier et ravageur de rivière, mais le produit de sa pêche et de sa chasse ne pouvait suffire à nourrir trois personnes.

Il braconnait seul, et, en ce temps-là, l'association et les chemins de fer ne permettaient pas encore de tirer du braconnage un produit régulier et rémunérateur.

Sa fille était trop jeune pour travailler, et sa femme n'allait que rarement en journée.

De quoi vivait-il? De maraudes et de vols.

Pour attendre le père de la victime, M. X... procéda à l'interrogatoire de Jean Sabrieux.

Il lui demanda s'il n'était pas venu sur le lieu du crime, comme ses voisins.

— Non, monsieur.

— Pourqoi? Votre maison n'est pas si éloignée que vous n'ayez pas entendu la détonation du coup de feu et le bruit de la foule?

— J'ai entendu le coup de feu, mais j'ai pensé que l'on fêtait la Saint-Nicolas, et je ne me suis pas dérangé.

— Vous n'étiez pas couché à sept heures, on a vu de la lumière chez vous.

— Non, mais je me suis couché peu de temps après.

— Où étiez-vous auparavant?

— Chez mon voisin.

— Janvier?

— Oui, monsieur.

— C'est faux. Votre voisin Janvier a déclaré le contraire.

Sabrieux parut consterné.

— Eh bien! oui, reprit-il; ce n'est pas cela, je me le rappelle à cette heure; j'avais eu l'idée d'aller chez lui, mais à peine dehors, je suis rentré.

— Vous connaissiez Charles Cremesse?

— Oui, monsieur, comme tout le monde.

— Vous aviez contre lui de graves motifs de ressentiment?

— Aucun, monsieur.

— Prenez garde!... Vous vous êtes déjà donné un démenti; vous allez être obligé de vous en donner un second.

Le visage mobile de Sabrieux se contracta péniblement.

— Voyez-vous, Sabrieux, vous êtes en présence d'un homme qui connaît votre vie et qui s'est éclairé, avant de vous appeler, de tous les renseignements que la commune peut fournir sur votre compte. Inutile de dissimuler. En essayant de me tromper, vous vous accusez sans le savoir. On ne fausse pas des vérités prouvées sans que cela paraisse. Voyons, avouez; vous avez, dès hier au soir, résolu d'assassiner Charles Cremesse.

— Oh! non, monsieur!...

La porte s'était ouverte; sur le seuil se tenaient Cremesse et son domestique.

— Retournez-vous, fit M. X..., et osez nier encore.

Sabrieux se retourna; il blémit jusqu'aux lèvres.

Par déférence pour l'âge et le malheur, le magistrat se leva et avança une chaise au père de Charles.

— J'ai hésité longtemps à vous faire appeler, monsieur, dit le juge, sachant combien vous êtes affligé, mais je n'ai pu tarder davantage.

Le vieillard prêta serment. Son geste, son accent avaient un indéfinissable cachet de noblesse et de loyauté. Ses traits étaient déjà profondément altérés par la douleur.

— Monsieur, lui demanda le magistrat, en désignant Sabrieux, cet homme n'est-il pas allé chez vous hier à cinq heures du soir?

— Oui, monsieur, et je vais vous dire pourquoi. Il y a quatre jours, mon fils se promenant sur la route après son souper, rencontra Sabrieux chargé de légumes. Sabrieux ne possède ni jardin, ni champs; il est bien connu pour vivre de rapine. — « Où as-tu pris ces choux? lui demande mon fils. Je suis sûr que tu les as volés chez mon père. Ce ne serait pas la première fois. » Sabrieux, après avoir essayé d'une fable qui impatientait mon fils, convint enfin que les légumes étaient volés, mais en jurant qu'ils ne provenaient point de chez moi. — « Et de chez qui? reprit mon fils. — Si vous me promettez le secret, monsieur Charles, je vous le dirai. — Soit; je te le promets. »

Sabrieux indiqua la provenance des légumes.

— C'est de l'enclos de M. le maire, dit-il, il est bien assez riche, il n'en pâtira pas, et ma femme et ma fille qui n'ont rien à manger depuis hier ne mourront pas de faim.

— Pourquoi ne travailles-tu pas?

— Personne ne veux me donner d'ouvrage.

— Et quand ces choux seront mangés que feras-tu? Tu en voleras d'autres, sans doute.

Sabrieux gardait le silence et déjà s'éloignait. Mon fils indigné s'écria : — C'est bien, je te recommanderai au garde champêtre. Tu n'es pas un malheureux, tu n'es qu'un voleur.

Sabrieux s'éloigna sans répliquer. Il connaissait trop la justesse de ces reproches. Déjà plusieurs fois il nous avait volés. Cependant, mon fils ayant semblé revenir sur sa promesse de garder le secret, cet homme était fort inquiet. Il vint hier soir à la maison pour voir mon fils, celui-ci n'était pas encore rentré. Il s'adressa à moi, me raconta ce qui s'était passé, et me conjura, au nom

de sa femme et de sa fille, de prier mon fils de ne pas le perdre.

J'avoue que ce misérable m'inspirait plus de dégoût que de pitié.

Je repoussai sa prière avec indignation et lui déclarai que, loin de détourner mon fils de le dénoncer, je l'engagerais à le faire. Il insista de nouveau et je le mis à la porte.

Il était furieux et sortit en gesticulant et en proférant des menaces que je n'entendis point, mais qui furent entendues par mon domestique Rémy, qui venait de donner à manger aux bestiaux et qui s'était assis à la fenêtre de la grange. Selon ce que Rémy m'a rapporté, cet homme s'est écrié :

— Eh bien ! il ne me dénoncera pas ! Il passera plutôt par mes mains.

— Qu'avez-vous à dire, Sabrieux? demanda le juge d'instruction. Ce récit est-il exact?

— J'ai à dire que M. Charles m'avait donné sa parole d'honnête homme de ne pas me dénoncer et que, puisqu'il n'y était pas obligé, il a eu tort de me menacer ensuite du garde champêtre. Puis, monsieur, m'ayant traiter plus bas que terre pour une maraude de quelques mauvais choux, cela m'a rendu furieux. Je me suis dit : ces gens-là vont me faire mettre en prison pour une misère. Ça m'a exaspéré, vous comprenez, et dans ces moments-là, on ne sait pas ce que l'on dit. On battrait le monde.

— Vous reconnaissez avoir dit de M. Charles : Il passera plutôt par mes mains.

Sabrieux, avec emportement :

— Je ne sais pas, c'est bien possible. On ne sait ce que l'on dit quand on est en colère. Mais je n'ai pas eu un instant une seule mauvaise intention contre M. Charles. Et il serait rentré dans le moment, je me serais rapaisé tout de suite, parce qu'au fond, c'était le meilleur homme du monde.

— Sabrieux, les charges qui s'élèvent contre vous sont très-graves. Les témoins entendus jusqu'à présent ont déclaré que l'assassin était un habitant de la commune. Vous êtes le seul qui ne soit pas descendu pour voir la victime, et vous demeurez à peu de distance du lieu où le crime a été commis; vous êtes le seul qui eût quelques griefs contre la victime : vous craigniez que M. Charles ne vous fît mettre en prison ; vous êtes le seul qui l'ait menacé ; enfin, c'est vous que le sieur Janvier, quelques moments après l'assassinat, a vu sortant du chemin suivi par le coupable. Vous alliez rentrer chez vous. En l'apercevant, vous vous êtes jeté rapidement à droite. De là où êtes vous allé ?

— Mais le voisin Janvier se trompe; ce n'est pas moi qu'il a vu, puisque je ne suis pas sorti. C'est-il malheureux que tout se mette contre un pauvre homme qui n'a jamais rien eu à se reprocher que quelques petites maraudes... et encore lesquelles?... des pommes de terre à cochons, des choux gelés, des fruits tombés ou de mauvais légumes à moitié pourris... les restes qu'on n'a pas voulu emporter. On appelle ça des vols, et, après m'avoir menacé de me mettre en prison, voilà maintenant qu'on veut me faire couper le cou! Tout le monde m'en veut, parce que je suis pauvre ; je suis de trop sur la terre!

Il divagua pendant un quart d'heure avec une exaltation folle. Le juge d'instruction cherchait à deviner s'il avait à affaire à un comédien, car jusqu'alors Sabrieux s'était montré assez calme.

Bientôt il s'attendrit sur son sort, sur celui de sa femme et de sa fille, il invoqua le secours du bon Dieu et de la sainte Vierge.

M. X... l'avait remis aux gendarmes ; ceux-ci écoutaient avec surprise ses élans de pitié, car Sabrieux ne mettait jamais les pieds à l'église et mettait à profit le temps des offices pour marauder.

— Il fait le fou, dit l'un d'eux, car il n'est pas si dévot.

D'autres croyaient qu'il perdait la tête.

La pensée de sa femme et de sa fille le désolait, leurs noms revenaient sans cesse sur ses lèvres.

On eût cru d'abord à une comédie indigne, à la fin ses lamentations devenaient navrantes.

Il sanglotait assis dans un coin, le menton appuyé sur ses mains garottées, les cheveux sur les yeux. Il était laid, farouche, désolé.

Parfois les gens s'entre-regardaient en souriant et haussaient les épaules. Si M. X... n'eût été là, on lui eût imposé silence.

La menace qu'il avait proférée chez Cremesse père avait convaincu tout le monde de sa culpabilité.

Cependant le magistrat infatigable attendait le jour pour continuer l'instruction.

Il fallait rechercher dans la boue du chemin des Vaches les traces ou les empreintes des chaussures de l'assassin, que la gelée de la nuit devait avoir solidifiées, puis procéder chez Sabrieux à une minutieuses perquisition.

Enfin, après quelques heures d'une attente pénible, le jour se leva, les nouvelles recherches commencèrent.

XI

Les paysans en cette saison sortent tard ; il était à croire que personne depuis l'arrivée du juge au Châtel n'était passé dans le chemin des Vaches, chemin que son mauvais état habituel faisait éviter, surtout la nuit ; de plus, il était permis d'espérer que l'instruction ne serait dérangée par aucune curiosité importune.

Une première halte fut faite sur les lieux du crime. L'état en était horrible. Je les passerai sous silence ; ces détails affreux ne pouvant rien ajouter à l'intérêt de cette histoire.

Le magistrat instructeur examina l'endroit où, selon toutes probabilités, s'était placé l'assassin pour atteindre sa victime.

De larges et profondes empreintes se voyaient sur le tas de fumier. Ces empreintes furent mesurées, relevées avec soin.

Il descendit ensuite en les suivant à travers le chemin communal, puis le long du chemin aux Vaches.

Pas l'ombre d'un doute!

Sabrieux, toujours sous bonne garde, assistait à cette investigation. Il paraissait complétement démoralisé ; les gendarmes étaient obligés de le soutenir.

Les empreintes reconnues le long du chemin communal étaient assez rares. Le terrain délavé par la pluie était couvert de cailloux.

M. X... s'y arrêta longtemps; il s'agissait de reconnaître si l'assassin s'était dirigé d'abord vers la maison Sabrieux, à gauche, avant de prendre à droite vers la maison du témoin Janvier.

Après avoir attentivement examiné le bout de rue dont les maisons Sabrieux et Janvier sont les dernières sans avoir rien relevé de positif, le magistrat instructeur se trouva entre des vignes à sa gauche, des terrains vagues à sa droite et devant lui la route impériale.

Du côté de la route, aucune empreinte; restait la vigne.

Il était vraisemblable que Sabrieux y était entré pour regagner sa maison, en passant derrière l'habitation de Janvier.

La terre, cultivée et grasse, devait avoir gardé des traces.

En effet, à peine était-il dans la vigne, qu'il remarqua l'empreinte de ces pas qu'il avait relevée depuis le tas de fumier... Bien plus, dans cette terre gluante, il retrouva des débris, infimes il est vrai, mais très-visibles, d'un fumier de porc, poule et lapin, semblable à celui sur lequel l'assassin s'était placé.

La maison de Sabrieux a une issue sur les vignes; jusqu'à cette porte il trouva ses traces.

Nous voudrions pouvoir dépeindre cette arrière façade de l'habitation de Sabrieux. C'était un mur de pierres brutes et grises noircies par le temps, sans autre ouverture que la porte, et plongeant dans un fossé où l'eau stagnait. De la main, facilement, on atteignait le bord du toit, couvert de vieilles tuiles moussues.

Quelques pierres superposées formaient un escalier de la vigne au fossé, où des pierres plus petites servaient de marche-pied.

On trappa à la porte au nom de la loi.

Sabrieux poussa un gémissement sourd, comme au bruit des traqueurs un vieux sanglier dans sa bauge.

On dut frapper plusieurs fois avant que la porte s'ouvrît.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

Ce D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 15

X

LA DIVA (*suite*).

— Mais cette dame, ai-je insisté, celle que je viens de voir entrer ?

— C'est madame Marie Sorbier.

— Marie Sorbier, la célèbre diva ? interrompit Joannic.

— Je ne sais si elle est célèbre, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le suisse m'a mis à la porte, sans vouloir ajouter un mot de plus. Je me suis alors décidé à l'attendre dans la rue, et après deux heures de faction, je l'ai aperçue et je l'ai suivie jusqu'à la rue de Provence, où, paraît-il, elle demeure maintenant.

— Et cette fois lui as-tu parlé ?

— Je n'ai pas osé le faire.

— Maladroit !

— C'est aussi ce que je me suis dit, monsieur le marquis, et pour réparer ma sottise, j'ai voulu faire causer le portier, mais celui-là n'en savait pas plus long que l'autre. Je suis alors monté, on a refusé de me recevoir. Je suis tenace, vous le savez, j'y suis retourné ce matin, et cette fois encore, on m'a éconduit ; mais je ne perds pas courage, pour cela, je me suis dit : j'irai trouver monsieur le marquis, on n'osera pas le mettre à la porte comme moi, et alors nous verrons bien à savoir enfin...

— Et tu as bien fait, morbleu ! car de ce pas...

— Ne vous hâtez pas, monsieur Joannic, car il faut que je vous avoue une chose qui me taquine.

— Parle !

— Dame, c'est que...

— Tu m'effrayes, en vérité !

— Eh bien ! j'ai fait jaser dans le voisinage, et j'ai appris... Oh ! mais je commence par vous le dire, pour ma part, je n'en crois pas un mot.

— Achève donc ?

— J'ai appris que chaque jour un monsieur venait la voir, et dans le quartier elle passe pour sa maîtresse.

— C'est une infamie ! !

— C'est ce que j'ai dit, mais ils se sont mis à me rire au nez ; j'avais bien envie de me fâcher, mais c'était le moyen de ne rien apprendre et alors je me suis tu.

1. Voir les *Amours de contrebande*.

— Et... ce monsieur?...

— Vous voulez parler du séducteur?

— Eh bien! c'est?...

— M. de La Burgotière.

— Le lâche! le misérable!

— Si je l'attrape jamais!

— Sois tranquille, M. de Kergall sera vengé.

— C'est aussi mon idée, mais en attendant, que faire?...

— Tu vas retourner chez Genofsa, et bon gré malgré tu y attendras mon arrivée; de la prudence surtout, peut-être y va-t-il de leur bonheur à tous deux.

Isidore s'était alors rendu rue de Provence, le Joannic n'avait pas tardé à le suivre en compagnie d'Yvon . . . .

. . . .

. . . .

Lorsque le marquis rentra dans le boudoir de Genofsa, il la trouva étendue sur une causeuse, des larmes abondantes couvraient ses joues.

— Henriette, dit-elle, laissez-nous.

Quoique à regret, la soubrette s'empressa d'obéir à cette injonction.

Les deux jeunes gens restèrent un moment silencieux, puis Genofsa, faisant un effort sur elle-même, tendit la main au marquis, en lui disant :

— Que vous m'avez fait de mal, tout à l'heure.

Joannic allait s'excuser, mais la jeune femme ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne vous en veux pas, continua-t-elle; ne m'avez-vous pas parlé comme, seul, un ami pouvait le faire?

— Genofsa, croyez-bien...

— Ah! je suis bien malheureuse et surtout bien à plaindre.

— Pourquoi vous être, sans cesse, refusée à me recevoir, à m'entendre.

— Le pouvais-je; m'était-il permis de comprendre ce qui se passait autour de moi?

— Ne connaissiez-vous pas celui qui cherchait à vous perdre, ne saviez-vous pas que vous vous trouviez, entre ses mains, à la discrétion du plus vil de tous les hommes?

Et M. de Kernevelan raconta, dans ses moindres détails, toute l'infâme conduite du jeune gandin, puis il en vint à parler de Yann, de son amour, et il établit un éloquent parallèle entre ces deux natures, si différentes et si peu faites pour se rencontrer.

En parlant comme il le faisait, il sentait l'émotion peu à peu le gagner, et des larmes coulaient de ses yeux.

Comme suspendue à ses lèvres, Genofsa semblait aspirer ses moindres paroles, et à mesure que la justification de son amant se faisait plus complète, elle sentait sa poitrine se dégager d'un poids immense.

— Yann, mon pauvre Yann, dit-elle en joignant les mains.

— Il est en effet bien à plaindre.

— Moins que moi, peut-être!

Joannic secoua tristement la tête.

— Plus que vous, au contraire, car sa foi en vous est toujours la même, et je redoute pour lui l'instant fatal où il faudra lui apprendre...

— Taisez-vous, Joannic, taisez-vous, vous me faites peur.

— Qui faut-il accuser?

— La fatalité!... mais, à votre tour, écoutez-moi :

Vous savez quel était l'affection profonde que j'avais vouée à M. de Kergall, et vous devez facilement comprendre quelle dut-être ma douleur lorsque, brusquement, je me vis séparée de lui.

Croyez-vous aux pressentiment, monsieur de Kernevelan ? non, peut-être; eh bien! moi j'y ai la foi la plus entière, et lorsque, dans la salle d'attente de la gare, Yann m'embrassa, j'éprouvai au cœur la sensation la plus douloureuse, car une voix intérieure me cria que ce baiser était le dernier. Aussi, lorsque je me retrouvai seule, dans ma chambrette, une douleur si atroce s'empara de tous mes sens, que pendant plusieurs heures je restai comme anéantie.

Faut-il vous décrire les transports de joie qui saluèrent l'arrivée de la première lettre de mon amant? Non, je ne le puis, et d'ailleurs, il est des choses qui se comprennent et ne se peuvent exprimer.

Yann était tout mon bonheur, ma seule joie en ce monde, et le moindre souvenir de lui réveillait en moi un monde de pensées, tout à la fois cruelles et douces.

Ai-je besoin de vous dire que je mis tout mon cœur, toute mon âme, dans les quelques lignes que je lui adressai? Si vous avez aimé, monsieur de Kernevelan, vous me comprendrez aisément. Pendant quelques temps encore, Yann m'écrivit; puis, un jour, la lettre que j'attendais ne vint pas, et vainement je patientai ; les jours, les semaines se passèrent sans que le plus léger souvenir de lui parvint jusqu'à moi.

Quelle souffrance était alors la mienne! l'incertitude et le doute tuent aussi sûrement que le poignard et le poison. Oui!... oui!... j'ai bien souffert, et certes, il le fallait pour me décider à écouter enfin la voix de cet homme que je haïssais, tout le moins, autant que j'aimais Yann.

Ce fut lui qui m'apprit la trahison de mon amant. Oh! il s'y prit habilement, je vous le jure; aussi peu à peu le doute se fit jour dans mon esprit, et lorsqu'il s'aperçut que mes convictions étaient légèrement ébranlées, il me mit sous les yeux les preuves les plus irréfutables de la trahison du comte.

En prononçant ces paroles, Genofsa s'était levée, et se dirigeant vers un meuble de Boule, placé entre les deux fenêtres, elle fit jouer un ressort et mit à découvert un petit coffret d'ébène incrusté d'argent.

— Les voici, dit-elle, en prenant le coffret et en l'ouvrant avec une petite clé qu'elle tenait suspendue à une chaîne, puis elle tendit à Joannic une liasse de papiers.

Celui-ci s'en empara, et à peine eut-il commencé

à les parcourir, qu'il se sentit pâlir affreusement: il venait de tomber sur la lettre que Yann, sur ses propres instances, avait écrite à Régine; mais cette impression fut de courte durée, car il reconnut aussitôt que toutes les autres lettres étaient fausses.

— Et vous avez pu croire à de semblables preuves, dit-il, en rendant le paquet à la jeune femme, après, toutefois, avoir fait disparaître la lettre accusatrice.

— Ne sont-elles pas irrécusables?

— Vous avez été bien faible et bien légère, Genofsa.

— Mais ne connaissez-vous donc pas celui qui avait entrepris de me perdre; ne savez-vous donc pas que pour arriver au but qu'il s'est proposé d'atteindre, cet homme ne recule devant aucun moyen? croyez-moi, Joannic, j'ai lutté de toutes mes forces, et si j'ai dû céder enfin, c'est que je me trouvais à bout d'arguments pour résister plus longtemps encore.

C'est alors qu'il vint faire miroiter à mes yeux, sous ses plus brillantes facettes, ce mirage trompeur qu'on appelle la gloire; j'avais besoin d'oublier, et je me jetai à corps perdu dans le tourbillon qui m'entraînait; mais c'est en vain, qu'en fatiguant le corps et l'âme, j'ai voulu tuer le souvenir, il m'a été impossible d'oublier. Il était là, toujours là, présent à mes yeux; le jour je le voyais partout; le soir, lorsque je chantais, je l'apercevais encore, et c'était pour lui, pour lui seul, entendez-vous bien, que la diva quêtait les applaudissements. Un soir, au moment où j'entrais en scène, je crus soudain l'apercevoir devant moi, il me sembla qu'un étau d'acier m'étreignait le gosier... et c'est vainement que j'essayai de chanter... ma gorge serrée ne laissait échapper que des sons inarticulés... il me fallut quelques secondes pour me remettre... mais ce soir-là je chantai en dépit du bon sens...

— Pauvre enfant!

— Je suis bien à plaindre, Joannic, et ma souffrance est atroce.

— Il serait peut-être temps encore.

Genofsa secoua tristement la tête.

— C'en est fait, dit-elle, le sort en est jeté, Genofsa est morte pour tout le monde.

— Vous êtes cruelle... et moi?

— N'êtes-vous pas mon ami, fit-elle, en lui tendant la main; mais je vous en prie, oubliez Genofsa, et venez, chaque fois que vous le pourrez, voir Marie, l'illustre diva! comme ils disent, continua-t-elle en souriant amèrement.

— Genofsa est-elle morte aussi pour Yann?

La jeune femme porta vivement la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Que M. de Kergall, dit-elle, oublie comme je veux moi-même le faire, si je le puis, ajouta-t-elle plus bas.

— Ce n'est pas votre dernier mot?

— Je désire qu'il en soit ainsi.

— Réfléchissez?

— J'ai parfaitement réfléchi, et d'ailleurs ne me l'avez-vous pas dit vous-même, Yann peut-il m'aimer encore quand il apprendra...

— Voulez-vous donc le tuer?

— Monsieur le marquis, je vous répète, nous resterons amis puisque vous daignez encore vous souvenir de moi; mais croyez-le, et ma résolution est irrévocable, je désire que cet entretien soit le dernier de ce genre, Genofsa est morte pour toujours et la diva se doit au public, à son théâtre, à ceux enfin qui la paient. Votre main, marquis, et à bientôt.. . . . .

. . . .

Le soir même l'affiche de l'Opéra portait en gros caractères :

RELACHE.

Par suite de l'indisposition de madame Marie Sorbier.

XI

LE DUEL

Le lendemain, le jour se leva sombre et maussade, un brouillard épais s'étendait sur la ville et la couvrait tout entière d'un vaste et immense crêpe de deuil.

Il existait et il existe encore, au n° 1 de la place de la Sorbonne, un café qui, je le crois du moins, dépend de l'hôtel du Périgord.

Sept heures venaient à peine de sonner, et les garçons, encore à moitié endormis, enlevaient les volets de la devanture, quand deux hommes, légèrement avinés, firent leur entrée dans le café.

— Deux glorias! fit l'un deux en frappant sur la table.

— Voilà! voilà!

Pendant que le garçon courait à ses cafetières, les deux hommes se placèrent vis-a-vis l'un de l'autre devant une table.

— Eh bien? fit l'un deux.

— Eh bien? riposta son compagnon.

— Je crois que le gredin a son affaire.

— J'ai fait de mon mieux pour cela.

— Je n'en doute pas... mais... une chose me taquine?...

— Et laquelle?

— Veux-tu que je te parle franchement, Yvon?

— Dame, *ver*.

— Eh bien, j'ai peur que nous n'ayons fait une sottise.

— Ma fine dà, ce n'est point mon idée.

— As-tu seulement songé à ce que dirait monsieur le marquis...

— Il dira que nous avons bien fait.

— M'est avis, mon gars, que nous avons agi un peu légèrement.

Ivon haussa les épaules.

— M. Joannic ne devait-il pas se battre ce matin avec La Burgotière.

— Dame ver.

— Eh bien?

— Eh bien?

— L'autre ne viendra pas, et alors... tu comprends...

— Dans mon village on dit que, pour empêcher les loups de se mordre, il n'y a qu'à leur arracher les dents.

— Je ne vois pas le rapport...

— Dame! puisqu'ils devaient se battre, je me suis dit: mon maître a du courage, c'est vrai, mais il n'est pas très-habile l'épée à la main; or, comme l'autre passe pour être très-fort, dame... j'ai pensé qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'arrêter l'affaire...

— C'était d'agir comme nous l'avons fait.

— Précisément.

Le garçon s'étant approché pour verser les glorias, Yvon et Isidore cessèrent leur conversation; mais dès qu'il eut les talons tournés, Yvon reprit:

— Je ne me repens que d'une seule chose, c'est de ne pas l'avoir assommé.

— Nous en serons quitte pour recommencer la danse, s'il ne se tient pas tranquille.

— Mais tu ne m'as pas dit comment tu étais arrivé à connaître toute cette histoire.

Isidore ne se fit pas prier, et raconta ce qui lui était arrivé et son entrevue avec Joannic.

En sortant de chez Genofsa, fidèle au mandat que lui avait confié le marquis, il s'était attaché aux pas de La Burgotière, et tour à tour il était allé à sa suite rue de Lamartine et rue Clausel, c'est-à-dire qu'il l'avait attendu dans la rue.

C^e^ D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE DRAMATIQUE

La meute de chasse de Louis XIV a enfin quitté le théâtre de l'Odéon. M. Duquesnel s'est souvenu qu'on ne lui avait pas confié une scène de premier ordre pour y jouer à perpétuité l'œuvre quasi posthume d'Alexandre Dumas père. Le premier essai de la direction dans une voie nouvelle a été des plus heureux. La *Maîtresse légitime*, comédie de M. Louis Davyl, a obtenu un succès franc et mérité. C'est jeune, ardent, spirituel, et l'action court allègrement vers son but au grand plaisir des spectateurs.

Cette maîtresse légitime n'est autre chose que l'histoire d'une de ces liaisons parisiennes qui ressemblent si fort au mariage, consacrées qu'elles sont par le temps. M. Dalesme est un industriel et de plus le héros de cette sombre épopée bourgeoise et poignante. Il adore la femme de hasard que la destinée a jetée près de lui; mais les fonds vont manquer et il pense à un riche mariage, qui doit sauver l'avenir. L'infortuné va se jeter tête baissée dans ce gouffre amer des alliances de convenance et de convention; mais la fin du mois arrive et Dieu sait quel syndic va se présenter le lendemain, quand, ô bonheur! il apprend que sa caisse n'est pas fermée à l'heure dite et que bien plus on paie à bureaux ouverts. Qui a sauvé la situation? C'est Marthe, la maîtresse légitime, qui a engagé ou vendu tous ses bijoux pour faire face à la crise.

Ici un reproche à M. Davyl. Comment M. Dalesme n'est-il pas touché de ce dévouement, et comment à l'acte suivant recommence-t-il à poursuivre le mariage d'argent rêvé par lui? C'est ce qu'il serait difficile d'expliquer; mais comme cela amène une très-belle scène entre la fiancée et la maîtresse légitime, ne nous en plaignons pas trop et suivons l'action jusqu'au moment où, menacé de la faillite, Dalesme est de nouveau sauvé par celle qu'il devait épouser, mais qui, éclairée par les événements, repousse la main du pauvre honnête homme et le condamne au bonheur forcé à perpétuité.

Les rôles sont très-bien tenus par Mmes Léonide Leblanc, Baretta et MM. Porel, Georges Richard et Masset.

Au Gymnase, piètre succès d'un petit acte de MM. Leterrier et Vanloo, les deux auteurs de *Giroflé-Girofla*. Les *Maniaques* ne seraient déplacés ni au Palais-Royal ni aux Variétés. C'est l'histoire éternelle de tous les vaudevilles. Un gendre maniaque tombant sur un beau-père cent fois plus maniaque que lui. Grandes disputes, grandes brouilles, mais tout s'arrange bientôt grâce à l'ingénue de la pièce et surtout grâce à certain pot, très-rare à ce qu'il paraît, qui passe de la main du gendre dans celle du beau-père à la signature du contrat, au contentement de tout le monde, y compris le public.

Voici maintenant le défilé des revues de fin d'année.

Le théâtre du Château-d'Eau a tenu à être le premier dans ce steeple-chase de la fantaisie. Cette fois il n'a pas eu la main aussi heureuse que l'an dernier. Les *Dernières Cartouches* et l'*Evacuation du Territoire* n'ont pas trouvé leurs pendants. Il est bien question du sauvetage des époux Duruof, de la recette miraculeuse, des vendanges des pommes et des raisins; Gobin imite très-bien Thérésa; mais tout cela ne constitue pas un succès durable. La *Malle des Indes* renferme toutes les drôleries de l'année, je le veux bien, mais j'ai bien peur qu'elle ne renferme ni l'esprit gaulois, ni le succès.

GEORGES LAVILLE.

Le Gérant: **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

Le Numéro : 10 centimes. N° 170. 30 Décembre 1874.

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements	10	5

L'HOMME AU MASQUE DE FER

ROMAN HISTORIQUE

PAR OCTAVE FÉRÉ



PROLOGUE

—

LES DEUX DAUPHINS.

———

Le 5 septembre 1638 est une des grandes dates de l'histoire de France.

La cour était à Saint-Germain, résidence de prédilection de S. M. Louis XIII, lorsque ses accès d'humeur taciturne ne le poussaient pas à se renfermer dans la solitude du rendez-vous de chasse de Versailles.

Ministres, courtisans, grands seigneurs et gens de service, à en juger par leurs allures mystérieuses, par leurs allées et venues discrètes, par leurs conversations à voix basse, étaient dans l'attente d'un événement considérable. Depuis le point du jour, des estafettes se croisaient entre la résidence royale et la capitale.

Si l'on fût entré dans la chapelle du palais, on eût vu les aumôniers accomplissant une neuvaine solennelle, et l'autel de la Vierge surchargé d'*ex-voto* d'une splendeur vraiment princière. Le roi avait communié à la première messe et était demeuré longtemps en prière devant cette image de la Vierge, pour laquelle il professait une dévotion si fervente qu'elle approchait de l'idolâtrie.

Cette agitation silencieuse était telle qu'on avait défendu, depuis la veille, l'approche des voitures dans le périmètre du château, et que l'accès dans la cour des cérémonies, dite du Cheval-Blanc, était interdit, même aux carrosses les plus armoriés. En revanche, la grande salle d'apparat était trop petite pour contenir la foule resplendissante qui s'y pressait.

Tout ce monde était sous le coup d'une attente fiévreuse. La seule distinction qu'un observateur très-attentif eût pu faire, c'est que la physionomie des seigneurs les plus jeunes trahissait, dans les paroles échangées entre eux à voix basse, une imperceptible raillerie que l'on n'apercevait point sur les visages de leurs aînés, qui avaient appris à garder en toute circonstance une impassibilité parfaite.

Il y avait aussi un nom qui revenait souvent, dans ces demi-mots discrets: c'était celui de *Monsieur*, comme on désignait Gaston, frère du roi. Gaston était l'enfant terrible de la cour, le désespoir de son aîné. Il passait la moitié de sa vie en exil; c'étaient les meilleurs moments pour Louis XIII et pour Richelieu, car, dès qu'il reparaissait, il se signalait par de nouvelles équipées, dans lesquelles il entraînait toute la jeunesse de Paris et de Saint-Germain.

On était tenu vis-à-vis de lui, néanmoins, à des égards, puisqu'il était réellement l'héritier présomptif du trône, et que, du tempérament dont on connaissait le monarque, il n'était pas présumable que la reine Anne d'Autriche lui donnât jamais un successeur.

Or, si le nom de Gaston d'Orléans se trouvait aujourd'hui fréquemment dans la bouche de ses compagnons de plaisir, et si en le prononçant ils affectaient des regrets, c'est que la fortune de ce prince était depuis peu entièrement mise en question, c'est que la chose jugée impossible allait s'accomplir, c'est, en un mot, qu'après une union stérile pendant vingt-trois ans, la reine touchait à la fin d'une grossesse quasi-miraculeuse.

L'une des plus singulières intrigues de la cour de Louis XIII se rattachait à cette grossesse. Gaston s'étant épris d'une belle passion pour mademoiselle de Comballet, nièce du cardinal de Richelieu, celui-ci avait conçu le dessein d'amener le jeune prince à un mariage qui, plus tard, eût tout simplement fait de cette nièce une reine de France.

Mais, si étourdi qu'il fût, Gaston, qui détestait le cardinal plus encore qu'il n'aimait la nièce, accueillit les ouvertures de ce projet avec une indignation si violente et si injurieuse pour le ministre omnipotent, que celui-ci résolut d'en tirer une vengeance éclatante.

Il n'y en avait pas de meilleure que de forcer Louis XIII à se donner un successeur direct; c'était ruiner les chances de Gaston au trône. Mais l'entreprise offrait des difficultés devant lesquelles eût reculé un génie moins retors.

Anne d'Autriche était, de l'aveu même des biographes les plus justes envers ses qualités, d'une nature extrêmement galante, et si le roi s'abstenait rigoureusement de son alcôve, le chroniqueur de la ville ne se gênait guère pour publier le nom des favoris qui en avaient connu le chemin. Que ce soient là des calomnies, nous ne chercherons ni à les appuyer ni à les combattre, ce n'est pas notre affaire.

L'embarras était d'amener le roi à se rapprocher, seulement une heure, de sa femme; et si ce monarque éprouvait pour le beau sexe en général une répulsion invincible, combien n'était-il pas malaisé de le contraindre à une telle démarche, à cette époque où, depuis douze ans, il était en brouille déclarée avec la reine.

Eh bien! la diplomatie du cardinal, secondée par le confesseur qu'il avait donné à son royal esclave, vint à bout de tout cela. Ces deux maîtres le préparèrent d'abord à considérer une réconciliation comme une chose possible et bonne pour son salut. Puis, quand ils le jugèrent à peu près revenu de ses préventions contre la reine, — préventions qu'eux-mêmes avaient suscitées en d'autres temps, — ils battirent le fer tout brûlant.

Le roi allait souvent au couvent de la Visitation, à Paris, passer une heure d'entretien avec mademoiselle de la Fayette, qui s'était retirée dans cette maison à la suite de chagrins, encore suscités par le cardinal. Un soir qu'il s'y était attardé,

le temps se trouva tellement mauvais qu'il devint impossible de retourner a Grosbois, où était alors son séjour. Le carrosse royal fut obligé de prendre la route du Louvre ; le cardinal y reçut le prince, et, lui persuadant qu'il n'y avait dans cet immense palais aucun autre local pour lui donner asile, le conduisit à la chambre de la reine, dont il partagea le lit.

A la suite de cette rencontre, qui passa sur le compte du hasard ou de la Providence, les médecins ne tardèrent pas à déclarer que la reine était enceinte.

C'était donc le résultat de cette grossesse qu'on attendait avec tant de sollicitude au château de Saint-Germain, le 5 septembre 1638. Il ne restait plus au duc d'Orléans qu'une chance au trône, c'est que sa belle-sœur mît au monde une fille. Sa fortune était sur ce coup de dés ; de là cette vive préoccupation de ses amis.

Enfin, et pour en terminer avec les causes de l'émoi général et les commentaires des gens les plus initiés aux faits et gestes de la cour, la grossesse de la reine avait présenté à plusieurs reprises des circonstances exceptionnelles, qui avaient beaucoup exercé la science de Bouvard, son médecin, et de dame Péronne, sa sage-femme en titre.

S'il faut descendre aux menus détails, on rapportait que quelques jours avant le terme, deux individus d'allures insolites s'étaient montrés au château, en qualité de devins, prétendant avoir de graves révélations à faire au roi.

A notre époque, où cependant plus d'un esprit fort ne se fait guère faute de prendre en considération les jongleries des *spirites* et les tours de cartes des demoiselles Lenormant, un fait de ce genre provoquerait l'ironie, et plus d'un lecteur serait tenté de nous accuser d'invention, si nous n'avions pour nous des témoignages sérieux.

Le propre d'une dévotion exagérée et obscurantiste, telle que la piété de Louis XIII, est de conduire à la superstition ; ce prince et le cardinal de Richelieu ne pouvaient manquer de croire à l'influence de la sorcellerie, puisqu'ils faisaient brûler les sorciers. Nos anciens rois n'avaient-ils pas leur astrologue et leur alchimiste en titre ?

Ceux qui vinrent frapper à la grille de Saint-Germain étaient deux pâtres renommés pour leurs merveilleux horoscopes. Ils furent admis sans difficulté en présence du roi et du premier ministre. Après une longue consultation, Richelieu leur assigna pour séjour une cellule étroite, dans le sous-sol du château, et ne s'en remit pour leur garde qu'à son âme damnée, le père Joseph.

Il ne leur fut donné de communiquer avec aucune autre personne, et le capucin, qui était déjà affligé de la maladie de langueur à laquelle il devait succomber bientôt, se montra pour eux d'un taciturne capable de leur faire regretter leur démarche.

En quittant la chapelle, le premier soin du roi fut de se rendre, non auprès de sa femme, qui souffrait depuis la veille au soir, mais chez les devins.

Il y pénétra, accompagné de son inséparable ministre, et les trouva occupés à tracer sur les murailles des cercles, des triangles, des lignes bizarres, annotées de chiffres cabalistiques. Cet appareil seul eût suffi pour impressionner une intelligence mélancolique et maladive comme la sienne.

Le voyant hésiter à leur adresser la parole, le cardinal le fit à sa place.

— Eh bien ! maîtres, leur demanda-t-il, l'instant difficile approche ; vos calculs ont-ils abouti ?

Il y avait dans l'accent du terrible ministre, en s'adressant à ces inconnus d'hier, qui s'érigeaient aujourd'hui en familiers du destin, une vague émotion, dont il n'avait pas l'habitude.

— Oui, sire, oui, monseigneur, répondirent-ils. Nos supputations communes ou isolées aboutissent à une seule et même indication...

Le roi porta sur son ministre un regard effrayé. Celui-ci soutenait mieux le choc, et, sans y être indifférent, conservait sa présence d'esprit.

— Ces résultats, reprit-il, sont donc ceux que vous nous avez annoncés en débutant ?

— Ceux qui nous ont fait quitter nos montagnes du Vélay, en vue de préserver le pape et le trône de calamités redoutables.

Le roi se laissa tomber sur un siége, fixant obstinément son regard sombre sur les figures astrologigues, comme s'il cherchait à en démêler les hiéroglyphes.

Le cardinal, auquel le calme, l'aplomb de ces deux hommes imposaient de plus en plus, se tut un instant ; puis, tout pensif aussi, il leur dit :

— Prenez garde, maîtres ; vous jouez gros jeu.

— Nous sommes entre vos mains, répondit le plus âgé. Avant la fin de la journée, Votre Eminence et Sa Majesté seront fixées sur la partie matérielle de notre horoscope ; si elle est exacte, pourquoi le surplus ne le serait-il pas ?

— Ainsi vous prétendez que S. M. la reine va mettre au monde, en cette seule couche, non pas un, mais deux enfants, tous deux du même sexe ?

— Oui, Eminence ; nous affirmons que la reine accouchera non-seulement de deux enfants, mais que ces enfants seront deux fils.

Le roi se souleva à moitié sur son siége, et fit entendre quelques mots inarticulés, comme il lui arrivait dans ses instants d'extrême émotion. On sait qu'il était affecté d'un bégayement, qui lui rendait impossible une phrase complète en pareille occurrence.

— Deux Dauphins !... murmura le cardinal ; le cas ne s'est pas présenté depuis l'origine de la monarchie...

— Aussi, reprit le devin, peut-il en résulter les afflictions publiques que nous vous avons prédites : compétition, guerre civile, division du royaume, troubles religieux, si Sa Majesté et Votre Eminence dédaignent nos avis.

— Deux Dauphins !... répétait le cardinal, dont le large front recouvrait une violente tempête.

— Que faire? murmura à la fin le roi.

— Attendre l'événement, sire! se décida à répondre Richelieu, dont le génie entrevoyait en effet pour l'avenir, si la prédiction se réalisait, une ère calamiteuse.

Mais cette réponse ne satisfit pas Louis XIII; il fit un grand effort sur lui-même, se leva, et, prenant un des devins par le bras, il lui répéta sa question :

— Que faire?...

Le pâtre ne se troubla nullement, et d'un ton fatidique :

— Sire, de même qu'il n'y a qu'un roi, il ne doit y avoir qu'un Dauphin en France.

Le monarque comprit.

— Malheureux!... s'écria-t-il, devenu livide; malheureux!...

Richelieu avait compris aussi, et s'approchant du devin :

— C'est donc un assassinat?... murmura-t-il à son oreille.

— Il ne doit y avoir qu'un Dauphin... répondit froidement le pâtre.

Le roi, qui suivait d'un œil plein d'effroi les moindres circonstances de cette scène, s'approcha du cardinal, et se cramponnant à son bras, lui dit en tremblant :

— Laissons-les... allons-nous-en! j'ai peur.

Richelieu essaya de circonvenir les deux pâtres sous un de ces regards fulgurants dont il avait le privilége; mais, ou sa prunelle était altérée par son trouble intérieur, ou ces hommes étaient de bonne foi, car ils ne s'en émurent point.

Voyant cela et redoutant quelque scène de faiblesse de la part du roi, il l'emmena, suivant son désir, vers les appartements de la reine.

Cette princesse souffrait beaucoup, et Louis, pour qui ce spectacle avait quelque chose de très-pénible, y voyait malgré lui l'accomplissement prématuré de la prédiction. Enfin, entre midi et une heure, les huissiers ouvrirent toutes grandes les portes qui communiquaient de la salle d'apparat à la chambre royale, une acclamation retentit, et Bouvard remit aux mains du monarque, qui le montra à la foule des courtisans, un enfant nouveau-né.

En cette minute, Louis XIII et son ministre oublièrent les devins et l'horoscope; tout entiers à la joie de cette naissance, qui changeait les destins de la monarchie en assurant sa descendance directe, ils présentèrent le Dauphin au peuple assemblé sous le balcon du palais. On sonna les cloches, on tira le canon, on inonda la ville de dragées, et le roi, du haut du palais, désigna lui-même à la multitude le nouveau-né sous le titre de Louis XIV.

Des courriers s'élancèrent pour proclamer la grande nouvelle, et les courtisans, voulant rivaliser d'enthousiasme, quittèrent eux-mêmes le palais pour se répandre dans toutes les directions.

Il ne restait déjà plus à Saint-Germain que le personnel indispensable au service, et la reine ayant paru prendre un peu de repos, on servit le souper du roi, — il était environ six heures de l'après-midi.

Louis XIII, faisant une faveur à son premier ministre, l'avait invité à sa table. Ils allaient s'y asseoir, lorsque Bouvard entra tout effaré, sans être annoncé, dans la salle du repas.

Rien qu'en l'apercevant, les deux illustres convives pâlirent; une même pensée traversa leur esprit; ils se rappelaient la prédiction.

Le docteur n'attendit pas qu'on l'interrogeât.

— Sire, dit-il, en prenant soin de n'être pas entendu des laquais, rangés au fond de la pièce; sire, la reine va vous donner un second enfant.

— C'était écrit!... fit le roi qui courba la tête, comme s'il eût été frappé d'anathème.

Puis il suivit le médecin, dans l'attitude d'un homme qu'on mène au supplice.

Il n'y avait alors dans la chambre que le chancelier de France, la sage-femme, le premier aumônier, le confesseur de la reine, et un gentilhomme bourguignon dont le nom est resté un mystère, et qui devait expier cruellement un jour cet honneur.

Ici, nous prévenons le lecteur que nous ne faisons que copier les chroniques : Louis III entra dans une agitation voisine du délire; en présence du premier Dauphin proclamé, allait naître un second Dauphin, que la loi déclarait l'aîné, et par conséquent le véritable héritier du trône. Les pâtres avaient dit vrai, c'était une série de malheurs incalculables pour le pays, pour les deux jumeaux eux-mêmes, dont le sort faisait d'inconciliables rivaux.

Il ne se rappelait qu'une chose, ce mot terrible :

— Il ne doit y avoir qu'un Dauphin en France.

Prenant donc un grand parti, il dit aux assistants assez haut pour être entendu de la reine :

— Vous tous, vous répondez sur votre tête, si vous publiez la naissance de ce deuxième Dauphin. Je veux que ce soit un secret d'Etat, pour prévenir les malheurs qui pourraient arriver, la loi salique ne déclarant rien sur l'héritage du royaume, en cas de naissance de deux fils aînés des rois.

A peine finissait-il, que la reine mit au monde un nouvel enfant, qui ne cessa de se plaindre et de crier, comme s'il éprouvait déjà le regret d'entrer dans la vie, qui s'annonçait si funeste pour lui.

Le chancelier dressa le procès-verbal de cette merveilleuse naissance, unique dans notre histoire. Le roi examina minutieusement cet acte, et ne le trouvant pas à son gré, le fit recommencer jusqu'à trois fois.

L'aumônier de la reine essaya de remontrer à Sa Majesté qu'il n'était pas permis de dissimuler la naissance de ce prince, qui était légalement son fils aîné et son héritier; mais Louis XIII répondit, d'un ton à ne pas admettre de réplique, que la raison d'Etat l'emportait sur toute autre.

Il fit rédiger une formule de serment et la fit signer, comme l'acte de naissance, par les té-

moins, ainsi qu'une annexe dans laquelle étaient consignés les signes distinctifs de l'enfant : Une verrue au-dessus du coude gauche, une tache jaunâtre au côté droit du cou, et une autre verrue, plus petite, au gras de la cuisse droite.

Le roi prenait ces dispositions afin de pouvoir, en cas de décès du premier-né, mettre en sa place l'enfant royal qu'il allait donner en garde à deux des assistants. Le chancelier scella ces divers écrits d'un petit sceau, dont il était muni en raison de sa charge, et le roi s'en empara, pour tenir le tout en lieu sûr.

La reine laissait faire, sans comprendre ou sans oser manifester sa résistance ; elle craignait peut-être d'attirer sur l'enfant proscrit un malheur pire encore.

Quoi qu'il en soit, Louis XIII, chez qui toute fibre de sensibilité paraissait éteinte à cet endroit, et que dominait entièrement une terreur superstitieuse, ordonna à la dame Péronne de se charger de la première éducation de l'enfant en pourvoyant à lui trouver une nourrice, sous la surveillance du gentilhomme bourguignon, qu'il nomma son gouverneur.

Ces dispositions prises, le cardinal, qui ne s'y était pas mêlé, reparut. Il avait passé le temps auprès des deux devins, et il apportait un supplément à leurs horoscopes ; supplément que le roi joignit aux autres pièces, sans en donner connaissance aux assistants, mais non sans témoigner un profond émoi sur son contenu.

Puis, la nuit venue, un carrosse de voyage sortit discrètement de Saint-Germain, emportant le gouverneur, le nouveau-né et dame Péronne.

Quant aux deux pâtres qui avaient joué un rôle si étrange dans cet événement, personne n'entendit plus parler d'eux. Richelieu avait-il étouffé les augures pour étouffer leur secret ?

I

AU BORD DE L'ARMANÇON.

La Bourgogne est une terre privilégiée parmi celles du pays de France, mais entre les localités les plus favorisées encore de cette province, il faut certainement compter les bors de l'Armançon.

C'était là, assez près de Dijon, que s'élevait, en 1665, une résidence nobiliaire, qui, du haut de son coteau, dominait un beau village, sur lequel elle avait droit de seigneurie. Joignant l'enceinte de son parc, il existait une métairie, d'une apparence non moins aristocratique, et dont les hôtes ne devaient pas être de vulgaires paysans.

C'était l'apanage d'une digne et honorée femme, veuve depuis longtemps déjà, et mère d'une adorable fille d'une vingtaine d'années. La mère s'appelait Marion et la fille Charlotte.

A celui qui donnait un coup d'œil rapide et lointain sur ce paysage, tout indiquait que là se trouvaient réunis le luxe, la fortune et le bonheur : n'est-on pas heureux au sein de la richesse ? — Mais un observateur moins superficiel eût été frappé de certaines particularités anormales, par lesquelles cette résidence se distinguait de toutes celles placées dans les mêmes conditions de localité et de climat.

Il régnait une sorte de ligne de démarcation entre le village et le domaine ; non par cette distance qui existe entre le maître et le serviteur, entre le supérieur et le subordonné. C'était quelque chose de plus rigide, de plus absolu, de plus froid. Les gens du château, peu nombreux, eu égard à son importance, ne descendaient au village que pour les besoins du service, et les villageois n'étaient jamais admis au château. Un régisseur réglait les affaires entre leur seigneur et eux ; celui-ci daignait parfois, aux grandes époques de l'année, se montrer au banc d'honneur de l'église.

C'était tout. Il vivait confiné dans les limites de ses domaines, sans fréquentation d'aucune sorte avec les châtelains du voisinage.

Les anciens du pays disaient cependant qu'il n'en avait pas toujours été de même ; ils se rappelaient l'avoir vu dans sa jeunesse se mêler à leurs fêtes, visiter leur foyer, s'entretenir familièrement avec eux. Puis un jour tout cela avait changé. A la suite d'un voyage à la cour, où il passait chaque année quelques mois, il était revenu sombre, taciturne, et avait commencé cette existence isolée et misanthropique.

La métairie offrait de même un aspect de recueillement, de discrétion au moins bizarre. On n'y admettait que des serviteurs éprouvés. Dame Marion, qui était la meilleure nature qu'on pût rencontrer, les dirigeait de haut cependant, en châtelaine plutôt qu'en fermière, ce qui évitait des rapports trop familiers entre eux et elle, et ils éprouvaient à son égard un respect mêlé de cette espèce de superstition qui planait sur tout le domaine.

Sauf quelques redevances facultatives, en fruits et en produits, à l'égard du château, elle disposait pleinement des revenus de l'exploitation, qui ne laissaient pas d'être considérables. De là l'aisance où elle vivait, et la jouissance d'un pavillon séparé de la ferme proprement dite, où elle se tenait avec sa fille.

Ce cottage possédait, au rez-de-chaussée, élevé de quelques marches au-dessus du sol, une salle commune, où la mère et la fille faisaient la veillée, tous les soirs, quelquefois seules, mais plus souvent en compagnie d'une troisième personne, dont la présence avait le privilége d'amener sur les traits de la métayère un doux contentement, et dans les regards bleus de Charlotte une joie qui ne cherchait pas à se cacher.

Ce visiteur était un jeune gentilhomme qui avait reçu une éducation parfaite. Il était musicien distingué. Il se servait habilement de la guitare, sur laquelle il accompagnait sa voix d'un

timbre doux et flexible. Il avait initié Charlotte à ce talent, et dans leurs veillées ils charmaient ensemble les heures par un concert qui n'était pas sans mérite.

Un soir qu'on l'attendait sans doute, et qu'il ne venait pas, la conversation languissait. Dame Marion filait sa quenouille, et Charlotte s'occupait de son tricot, absorbée dans ses réflexions. Un soupir involontaire, exhalé par ses lèvres, vint se mêler au ronron du fuseau, et attira l'attention de la fileuse.

Elle dirigea doucement son regard sur elle, et devint presque aussi songeuse qu'elle-même en la voyant ainsi pensive. Mais rejetant bientôt cette impression :

— Charlotte ! appela-t-elle doucement.

— Ma mère !... fit la jeune fille en tressaillant, comme si elle eût craint de voir surprendre le secret de ses méditations.

— A quoi penses-tu donc ?

— Moi ?.., mais à rien, ma mère.

— Pas même à Henri ? fit-elle avec un sourire qui dissimulait une arrière-pensée grave.

Charlotte rougit, mais elle ne savait pas mentir :

— On ne peut rien te cacher, répondit-elle.

Puis, elle ajouta aussitôt :

— N'as-tu point remarqué, bonne mère, le changement qui s'opère en lui depuis quelque temps ?...

Ce fut la fileuse qui soupira alors, et qui dissimula son embarras en affectant d'imprimer une impulsion plus vive à son fuseau.

— Hélas !... murmura-t-elle.

— Oui, n'est-ce pas, insista Charlotte, il perd son insouciance, sa gaieté... il semble atteint d'un mal intime, poursuivi d'une idée fixe... d'un chagrin peut-être !...

Elle prononça ces derniers mots d'un accent si pénétré, que sa mère répondit en baissant la voix :

— Le pauvre enfant, c'est qu'il sent sa position !...

— Que veux-tu dire ?...

— Silence !...

La porte s'ouvrit, sans que le nouvel arrivant prît la peine de frapper ; il était de la maison, et sa présence fit tout d'abord disparaître les préoccupations sous une satisfaction sincère.

C'était un grand et beau jeune homme, de quelques années plus âgé que Charlotte. Ses cheveux noirs allaient à merveille à son teint un peu foncé. Une grâce, une distinction suprêmes régnaient dans sa personne. Son regard caressant et affable était empreint d'une ardeur qui pouvait s'allumer jusqu'à l'éclair. Ses mains offraient les signes de l'origine aristocratique qui brillait dans ses moindres gestes. Sous les contours harmonieux de son front, il y avait l'élévation du génie et la bienveillance la plus tendre.

Une recherche minutieuse dans son costume et dans son linge indiquait le goût inné du luxe et de la dignité de soi-même, car cette recherche était sans affectation ; ce n'était pas un genre, c'était un besoin.

Cependant, au milieu du plaisir répandu sur ses traits en cet instant, ils n'étaient pas exempts d'un reflet de mélancolie, qui les voilait en leur prêtant un charme de plus.

On ne se dérangea pas pour le recevoir, c'était chose convenue de longue date. Il alla déposer un baiser sur le front de la fileuse, et revint en placer un, plus long, il faut le dire, sur la joue purpurine que lui tandit la jeune fille.

— Bonjour, nourrice ; bonjour, sœur Charlotte, dit-il.

Et il prit place sur un fauteuil, qui l'attendait entre elles deux.

— Vous venez tard, monseigneur, lui dit la jeune fille avec un aimable reproche.

— Certes, il n'a pas tenu à moi de venir plus tôt !... Un fatigant entretien avec mon gouverneur... une interminable homélie de notre aumônier sur l'humilité chrétienne, la béatitude d'une vie solitaire... Ah ! j'en bâille encore... L'humilité, la solitude !... ils ne sortent pas de là !

Il secoua vivement sa tête expressive, et reprit d'un ton résolu :

— Mère nourrice, mon gouverneur, auquel j'ai demandé pourquoi ce thème perpétuel, a refusé de s'expliquer... mais je ne suis pas dupe de l'existence qu'on m'impose, et j'y mettrai tant de persistance que j'en aurai le mot !...

— Mon cher enfant, monseigneur !... implora dame Marion ; bannissez ces désirs !... N'êtes-vous pas heureux ?...

— Heureux ?... répéta-t-il en regardant Charlotte, dont le teint blond s'empourpra du coloris de la cerise, — oui, je pourrais l'être !...

— Que vous manque-t-il ? quel gentilhomme de votre âge peut se flatter de voir ses moindres souhaits remplis aussi vite, aussi complétement ?...

Un sourire amer vint errer sur ses lèvres, il prit avec effusion la main de la fileuse, et d'un ton vibrant, dont il avait le secret, et qui pénétrait au fond de l'âme :

— Nourrice, tu essayes en vain de me donner le change ; tu m'aimes trop pour croire toi-même à tes paroles ; tu sais bien que le bonheur n'est pas dans ces satisfactions et ces superfluités. Cesse donc de me traiter en enfant, laisse cela à mon gouverneur, à mon aumônier ; parle-moi comme à un homme... Apprends-moi ce que tu sais sur moi-même ; c'est le seul moyen, crois-le, de calmer cette anxiété fiévreuse qui me dévore, et qui s'allume à mesure que je prends de l'âge et que le raisonnement s'opère en mon esprit...

La nourrice hésitait ; Charlotte joignit ses instances aux siennes :

— Bonne mère, dit-elle, vois comme il est malheureux !...

— Vous le voulez l'un et l'autre ?...

— Nous t'en supplions.

— Ce que je sais se réduit à bien peu, et cepen-

dant, il me semble que je ferais mieux de me taire... Soit, je parlerai!

« Il y a quelque chose comme vingt-cinq ans, j'étais mariée depuis deux ans environ; nous occupions, mon mari et moi, cette closerie, et je nourrissais une petite fille que le bon Dieu m'a reprise depuis, et qui serait la sœur aînée de Charlotte. Un jour, notre seigneur, qui était parti pour la cour, revint tout à l'improviste au château.

Il était en compagnie d'une femme, qui portait sous sa mante un objet enveloppé avec soin. Cette femme, vous l'avez connue, monseigneur, c'était votre gouvernante, dame Péronne, qui est morte à peu près comme mon pauvre mari, quand vous aviez déjà vos six ans, et Charlotte environ un an.

Ce qu'elle portait ainsi, c'était un enfant, c'était vous. Un vrai chérubin!... Notre seigneur l'amena tout droit ici et nous dit, à mon mari et à moi : « Mes amis, voici un nourrisson, je vous le confie; mademoiselle — et il désigna dame Péronne — devient la gouvernante du château et la surveillante de cet enfant. Soignez-le comme s'il était vôtre et je vous rendrai riches. »

Nous promîmes de grand cœur, car le pauvre petit nous intéressait déjà; alors notre seigneur reprit : « C'est un fils de grande dame dont il importe de dérober la naissance à des yeux jaloux. Sur votre foi de chrétiens, ne révélez donc jamais, fût-ce en confession, un mot de tout ceci ni sur ce que vous pourriez encore apprendre. »

Ici Marion s'arrêta; mais ni sa fille ni le jeune homme ne prenant la parole, elle poursuivit :

— De ce jour commença, pour notre seigneur et pour nous, une existence nouvelle, enveloppée d'une prudence, d'une discrétion qui n'ont pas été interrompues.

— Et dans mon enfance, demanda Henri avec un effort, rien de propre à mettre sur la trace de mon origine? Pas un signe de vie de mes parents?

— Si fait : vers la fin de la deuxième année, un soir d'automne, dame Péronne, votre gouvernante, amena ici, comme par hasard, une dame...

— Oui, n'est-ce pas, celle que je revis quelques années ensuite, également par une soirée brumeuse, et dont les traits sont demeurés inscrits dans ma mémoire?

— Elle-même, monseigneur. Seulement, la seconde fois, ce ne fut pas dame Péronne, mais notre maître qui la conduisait. Dame Péronne venait de mourir, et j'ai toujours pensé que c'était pour voir s'il était nécessaire d'aviser à son remplacement que la dame était venue.

Charlotte contemplait avec émotion les spasmes qui traversaient la physionomie de son frère de lait pendant toutes ces explications. Il était à la torture en écoutant, et pourtant il exigeait que la nourrice parlât. C'était comme un fer que l'on retournait dans la plaie de son âme, et il éprouvait à ce supplice une satisfaction âpre et cuisante.

— Parle-moi de cette dame, dit-il en cachant son visage sous ses mains pour dérober ses angoisses. Je veux connaître les moindres détails de sa personne et de ses visites.

La nourrice poussa un gros soupir. Elle ne souffrait guère moins que lui, mais elle n'eut pas le courage de lui refuser cette confidence :

— C'était une personne fort belle encore, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse. Elle portait un costume entièrement noir, qui ajoutait à l'air imposant de sa personne. Notre seigneur et dame Péronne ne lui adressaient jamais la parole les premiers, et quand ils lui répondaient c'était avec une humilité que je ne leur ai jamais vue pour qui que ce soit. Chaque fois, elle se fit donc présenter l'enfant, et le considéra avec une attention qui n'était pas d'une étrangère. On voyait, rien qu'à la manière de le regarder, qu'il se passait en elle quelque chose qu'elle n'osait pas laisser voir. A la première comme à la seconde de ses visites, elle vous embrassa sur les deux joues, et je crus voir ses yeux s'emplir de larmes, mais aussitôt ceux qui l'accompagnaient l'entraînaient. A chaque visite aussi, je reçus pour vous des dragées et pour moi de superbes cadeaux.

La nourrice suspendit encore une fois son récit. Le jeune homme murmura à mi-voix, se parlant à lui-même :

— Oui, son dernier baiser, je le sens encore!... son regard humide, je l'ai présent comme si c'était hier!...

— Ce qui me frappa le plus à la suite de cette seconde apparition, reprit la nourrice, c'est que notre maître, qui jusqu'alors vous appelait son fils, ou vous désignait par votre nom de Henri, commença à vous dire monseigneur, et ordonna à chacun de ne plus se servir d'un titre inférieur vis-à-vis de vous.

Le jeune homme, plongé dans une rêverie profonde, n'avait pas même entendu cette explication, et interrompant Marion :

— Ma mère!... s'écria-t-il, c'était, ce ne pouvait être que ma mère!...

Mais il s'aperçut que cette interjection causait à sa nourrice une tristesse insurmontable, et par un élan non moins spontané :

— Toi aussi, Marion!... toi aussi, reprit-il, tu es ma mère, et plus qu'elle ma vraie mère!... car l'autre n'a rien fait pour moi...

— Du moins, elle n'a pas reparu.

— Pas reparu, depuis vingt ans!... Ah! nourrice, j'étais un ingrat; tu vois bien que ma seule mère, c'est toi!... Mais ce mystère?...

— Mon cher enfant! monseigneur, si vous croyez à ma tendresse, ne cherchez pas à en savoir plus... il y a au fond de moi une voix qui me dit que ce serait votre malheur d'abord... et peut-être celui des personnes qui vous aiment.

OCTAVE FÉRÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LA BELLE HERBORISTE

PAR

ALEXIS BOUVIER.

VII

BLANCS ET BLEUS (*suite*).

Presque aussitôt déboucha par le pont une compagnie de soldats; dès qu'elle fut engagée sur le pont, Picot cria :

— Oh ! les gars !

Comme si la terre tremblait, tous les genêts s'embrasèrent, une fusillade terrible qui tapait en pleine masse éclata dans les halliers, et plus de vingt hommes tombèrent.

Le choc avait été si inattendu, que tous les soldats roulèrent en ramassant leurs blessés et leurs morts.

Voulant profiter de cette minute d'hésitation, Picot sauta du côté du bois et cria :

— Debout ! les gars, aux bleus ! aux bleus !

— Aux bleus ! répondirent en s'élançant tous les blancs cachés dans le bois.

Le capitaine qui commandait les bleus, ne se rendant pas compte du nombre des gens qui l'attaquaient, battait en retraite; trop à découvert sur le pont, il se retirait en bon ordre vers les vignes. Les blancs étaient maîtres de la situation. Tout à coup, la maison de Coulard s'ouvrit. A cette fenêtre parurent des canons de fusils.

De l'autre côté, la compagnie, revenue de son alerte, faisait tête et répondait au feu. Cervenon vit le danger : toute la bande de Picot, engagée sur le pont, allait être prise entre deux feux.

Il courut aux roches, et cria :

— En avant, debout, les gars !... Il nous faut la maison !

Les gars cachés dans les rochers se levèrent, et, suivant Cervenon et Bizot, se précipitèrent, en criant :

— En avant !

La mêlée devint générale. C'était un combat terrible où l'on tirait presque à bout portant.

Trois fois la bande de Cervenon se lança à l'assaut de la maison, trois fois elle fut repoussée.

Il fallait se hâter, les bleus avaient vu la faiblesse numérique de leurs adversaires... ils s'étaient réorganisés, et chaque décharge couchait à terre les Bretons.

Picot et Cervenon se consultaient pour combiner une nouvelle attaque, lorsqu'un gars, tout suant et tout couvert de poussière, accourut vers eux et dit à Picot :

— Toute la route de Lesneven est couverte de bleus.

— Nous sommes trahis, dit Picot. La gauche est-elle occupée?

— Non ; on peut se sauver par les bois.

— Bien. Oh ! les gars ! demanda-t-il tout haut, il n'y a plus personne à Gœlon.

— Non, répondit-on, cette nuit nous avons enlevé les femmes et les enfants.

— Alors, nous allons faire cuire les bleus.

— Oui, oui, répondit-on.

— Allons, les gars, il faut traverser le village, passer au travers des bleus. Etes-vous décidés?

— Oui, oui !

— En avant donc, Dieu et le roi !

Aussitôt, les bleus se formèrent sur deux lignes, au milieu desquelles se placèrent des gars qui portaient de la paille et du sarment.

Les bleus de l'autre côté de l'eau et ceux de la maison de Coulard les observaient, cherchant à deviner ce qu'ils allaient faire.

Picot commanda :

— A la maison de Coulard, d'abord.

Aussitôt, la ligne des tirailleurs commença le feu pour débusquer les soldats qui occupaient les fenêtres, tandis qu'abrités derrière leurs bottes de paille, les gars arrivaient jusqu'au pied de la masure.

Bientôt un immense nuage de fumée enveloppa la maison.

Les soldats sautèrent par les fenêtres; chaque fois qu'un malheureux sautait, dix coups de fusil retentissaient.

Bizot, qui jusqu'alors s'était peu mêlée à l'action, prit dix hommes avec lui en disant :

— Du côté du village, il faut leur défendre l'entrée, afin de pouvoir se rabattre par là quand leur renfort va arriver.

— C'est vrai. Allez, Bizot !

Les Bretons étaient sur deux lignes, répondant à droite et à gauche et se reculant du côté de la mer, emportant leurs morts et leurs blessés.

Bizot, avec ses dix hommes, se plaça dans l'angle de la maison et fit commencer le feu.

D'autres gars avaient mis le feu aux quatre maisons du milieu du village, et déjà un long panache de fumée obscurcissait l'air.

Le tambour retentit : c'étaient les deux bataillons qui arrivaient à marche forcée de Lesneven. Le commandant du corps massait ses troupes afin d'entourer le village.

Picot vit le mouvement; il fit cesser le feu...

Tous les gars vinrent autour de lui...

— Laissons l'incendie finir le combat... dit-il, dispersez-vous par la route de Roscoff, avant une heure nous serons entourés.

Les gars obéirent.

Picot et Cervenon étaient restés seuls... Cervenon dit :

— Il est là-bas qui défend l'entrée du village.

— C'est de l'héroïsme inutile, nos gars n'ont pas besoin de ça pour échapper.

Il siffla deux fois et les gars revinrent...



— Dispersez-vous, leur dit-il, par le côté de Roscoff.

Les gars coururent...

— Eh bien ! et Bizot, il ne vient pas?

Ils regardèrent et virent Bizot qui, sans souci des balles qui sifflaient, marchait le corps baissé comme s'il suivait une piste.

Quand il passa devant eux, Picot lui demanda :

— Qu'avez-vous donc?

— Suivez-moi, vous le saurez... tenez...

— Et il étendit le bras, montrant une masse à peine visible dans la fumée.

VIII

CHASSE A L'HOMME.

Les trois hommes suivirent obéissants. La masse qui tranchait de son ombre la fumée, c'était un homme. Ils le virent et Picot demanda à Bizot :

— Quel est cet homme?

— Vous ne le connaissez pas?

La demande de Bizot était si singulière, que les deux hommes le regardèrent, et que leurs regards semblaient dire :

— Il est fou!

— Mais c'est le traître, c'est l'homme que nous cherchons.

— Comment, l'homme que nous cherchons?

— Oui.

— Friquet?

— C'est Friquet.

— Tripes et boyaux! dit Picot, nous l'aurons, alors.

Et les trois hommes se précipitèrent.

En effet, c'était Friquet.

Enfermé dans la maison de Coulard, surveillé par les gars, prêts à obéir à l'ordre donné par Picot, il n'avait pas bronché; aux premiers coups de feu entendus, son œil s'était allumé, mais l'un des Bretons lui avait dit :

— Bougeons pas ou je tue.

Il s'était alors accoudé sur sa chaise, et la tête dans ses mains, il avait cherché le moyen de sor-

tir de la situation difficile dans laquelle il se trouvait.

La situation était cruelle :

Gardé à vue par les bleus jusqu'à l'heure du combat, il ne pouvait partir; puis, il ne devait recevoir le prix de sa trahison qu'alors qu'elle aurait profité aux soldats de la République. Si les armées républicaines étaient vaincues, il tombait dans les mains des Chouans, et se trouvait ainsi exposé aux plus cruels traitements. La justice des bleus était sommaire : une corde et une branche d'arbre.

Friquet voyait tout cela tourbillonner dans son cerveau : pour la première fois de sa vie, il avait peur.

Son passé odieux était oublié, sa vie tout entière était dans le présent, c'est-à-dire dans la probabilité d'être la victime des gens qu'il avait servis.

Si les troupes républicaines victorieuses finissaient dans le guet-apens organisé par lui la guerre vendéenne, il n'en récoltait aucun bénéfice. Au contraire, en butte au mépris de ceux qu'il avait servis, il n'était pas sûr de reconquérir son indépendance et sa liberté.

Friquet pensait, lorsqu'un des surveillants cria :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il releva la tête; la fumée entrait par toutes les fenêtres, et les flammes léchaient les murs.

Les Bretons, voyant l'incendie, oublièrent leur prisonnier pour penser à eux-mêmes.

Un cri, au reste, retentit :

— Sauve qui peut !

Immédiatement ils abandonnèrent leur poste.

Seul dans la salle enfumée, Friquet prit sa tête entre ses mains, comme s'il voulait contenir les idées qui remuaient son cerveau :

Rester, c'était la mort par l'asphyxie.

C'était la probabilité de tomber entre les mains des Vendéens, éclairés sur son compte... la mort enfin.

Se sauver, c'était courir le risque de se faire trouer le crâne par une balle républicaine.

Friquet n'hésita pas; il enjamba la fenêtre et sauta dans un champ; là il rampa dans les blés et se trouva bientôt assez loin de la mêlée pour pouvoir se relever sans danger.

Il courut jusqu'au village incendié.

C'est à ce moment que Bizot l'aperçut.

Friquet, se voyant poursuivi par trois hommes, crut que les gens chargés de le surveiller, l'ayant vu s'échapper, le poursuivaient.

Tout en courant, il cherchait les moyens, au cas où il serait pris, de les persuader qu'ils avaient avantage à le laisser fuir.

Il courait... mais les hommes qui le suivaient gagnèrent du terrain sur lui.

Il voyait les premières maisons de Roscoff, s'il pouvait gagner la mer il était sauvé, car Coulard devait l'attendre et le conduire à bord du bateau anglais.

Il courait, mais les trois hommes gagnaient sur lui, cent mètres au plus les séparaient.

Dans quelques minutes il allait être atteint! Que faire?

Friquet était en sueur, il sentait la force l'abandonner, la lutte et la fuite devenaient impossibles.

Prenant un parti héroïque, il s'arrêta, se retourna, croisa les bras et attendit.

C'est Bizot qui l'atteignit... en le reconnaissant, Friquet devint blême.

Friquet était décidé, il était prêt à tout, il voyait le danger en face. Trois hommes couraient sur lui, il s'était retourné, se disant :

— Eh bien ! quoi, après tout, ils ne sont que trois !

Mais, en voyant Bizot, tout son courage disparut. Blême, les yeux sortis de l'orbite, les dents serrées, il reculait comme devant une apparition.

D'un bond, l'ancien soldat l'atteignit, ses deux mains saisirent au col le misérable... Celui-ci, inerte, sans force, ne résista pas. Cervenon et Picot avaient rejoint leur compagnon.

— Emmenons-le, dit Picot, et posant sa main sur l'épaule de Friquet, il l'entraîna vers le bord de la mer.

D'un côté Bizot, de l'autre Picot, derrière Cervenon tenant en main deux pistolets tout armés, il n'y avait plus d'espoir de fuite.

Friquet avait reconnu Picot, et il avait compris; il avait reconnu Bizot, il comprenait encore... Mais quel était ce troisième individu qui le suivait et qui semblait avoir contre lui une haine égale à celle des deux premiers.

Il n'osait se retourner pour regarder l'homme, craignant que son mouvement, mal interprété, n'amenât immédiatement de mortelles représailles.

En quelques minutes, les trois Vendéens et leur prisonnier arrivèrent à Roscoff.

Roscoff était un tout petit port de pêcheurs, une ruelle qui longeait le mur était toute la ville.

Les quatre hommes prirent la droite de cette rue ; c'est Picot qui les guidait, disant :

— Nous allons à Sainte-Barbe. Là, nous serons seuls.

Friquet était inquiet : quel but secret le chef chouan se proposait-il d'atteindre? Il croyait Bizot ignorant de sa complicité dans le crime de la place Saint-Michel, il s'expliquait sa présence parmi les Chouans par la vengeance qu'il voulait tirer d'un gouvernement qui l'avait illégalement emprisonné. Donc il n'avait à craindre de Bizot que des reproches sans valeur, des injures peut-être ; mais il était habitué aux injures.

Alexis Bouvier.

(La fin au prochain numéro.)

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIÈRE PARTIE.

XI (*suite*).

Alors une femme à demi vêtue apparut, et derrière elle, pendue à sa jupe, une enfant de huit ans. C'étaient de pauvres gens. L'enfant en guenilles avait encore un peu de la fraîcheur due à son âge, mais la mère était maigre, hâve...

Elle regarda avec stupeur et se recula pas à pas, frissonnante, muette, les yeux fixés sur son mari enchaîné.

L'habitation se composait de trois pièces : un grand cellier ; une grande chambre avec porte et fenêtre sur la rue, et qu'une alcôve fermée permettait d'utiliser comme chambre à coucher et comme cuisine ; enfin une petite chambre avec fenêtre sur la rue, où couchait l'enfant et où la famille serrait son linge et ses habits de fête.

La première pièce prenait jour par une flamande ; elle avait probablement été destinée à servir de fournil. Il y avait une cheminée à large manteau et un chaudron pour les lessives, une cuve, des hottes, des outils de jardinage.

Le long des murs, des tas de débris sans nom et de légumes, dont la senteur âcre vous prenait à la gorge, et une mince provision de bois. Décidément, Sabrieux ne s'enrichissait point à marauder.

Ce cellier était la pièce qui, pour l'instruction, avait le plus d'importance.

C'était là que le prévenu déposait le produit de ses rapines ; c'était là qu'il était rentré le soir du meurtre.

Au fond d'une hotte, dans un paquet de linge sale, on trouva un pantalon de toile encore humide et couvert de boue ; c'était celui que Sabrieux portait avant son arrestation.

On se souvient que l'homme, effrayé par l'apparition du témoin Janvier, qui sortait de sa cave une lampe à la main, avait fait une chute, en fuyant vers la vigne.

Le genou gauche du pantalon porte la trace de cette chute ; c'est la terre de la vigne qui l'a faite.

Interrogé sur ce fait, Sabrieux répond qu'il est tombé en effet en se heurtant contre un tas d'échalas.

— Vous étiez donc bien pressé ? lui dit-on.

Il baisse la tête et garde le silence.

Dans un coin, on trouve du chanvre semblable à celui qui a servi à charger le pistolet.

Enfin, sous la cuve, on découvre une paire de souliers ferrés ; c'étaient ceux que Sabrieux portait le 6 décembre ; ils s'adaptent parfaitement aux empreintes des chaussures de l'assassin, et, indice plus grave, on y voit mêlés à la boue du chemin et de la vigne, des fragments du fumier dont nous avons parlé.

M. le juge d'instruction demande à Sabrieux pourquoi ses souliers se trouvent sous la cuve.

— Je les range toujours là, répond-il.

— Mais ils étaient enfoncés aussi loin que le bras pouvait les pousser ; pourquoi les cachiez-vous ?

— Parce qu'ils étaient sales.

Cette réponse était presque un aveu.

La perquisition fut continuée, mais sans amener aucune autre découverte.

La femme de Sabrieux fut interrogée. Elle sut vaincre son émotion et répondit avec beaucoup de présence d'esprit en confirmant tout ce qu'avait dit son mari. S'étaient-ils concertés ?...

L'assassinat n'ayant pas eu le vol pour mobile, aucune charge ne pesant sur la femme, elle ne fût pas arrêtée.

Lorsqu'il quitta la maison, elle embrassa son mari, et lui dit avec l'accent d'une sincérité pénétrante :

— Jean, du courage !... Est-ce que tu devrais trembler ainsi ? Cela pourrait faire croire à ces messieurs que tu es coupable. L'assassin sera arrêté, et toi tu reviendras ici. Ne te désole donc pas. On ne meurt point pour être enfermé pendant quelques jours...

C'est une épreuve bien étrange, une instruction criminelle !...

L'accent de cette femme était capable d'ébranler les convictions les mieux formées.

De combien de doutes et de soupçons n'est-on pas assailli en quelques heures ?

Quant à M. X..., sa physionomie n'avait pas varié, ses impressions ne s'étaient point reflétées ou trahies un seul instant. On eût dit que rien de ce qu'il avait vu ou entendu n'avait suffi à former son opinion...

Et cependant !...

Il donna des ordres pour que l'arme de l'assassin fût exposée dans une salle de la mairie et que les habitants du canton fussent invités à la voir et à l'examiner pendant toute la journée.

Il fondait sur cette exposition des espérances qui n'ont point été déçues.

En effet, dès le lendemain il était appelé au Châtel.

XII

L'exposition du pistolet avait déjà porté ses fruits. Tout le village avait déjà défilé devant

l'arme funeste, et une vieille femme s'était écriée à sa vue :

— Mais... mais.... il me semble..: j'ai vu cela quelque part.

— Où cela, ma bonne mère ?

— Je ne sais.

— Vous connaissez ce pistolet ?

— Pour sûr je l'ai vu. D'ailleurs, je n'en ai pas tant vu en ma vie.

— Est-ce au Châtel ?

— Assurément, je ne suis pas sortie du village depuis nombre d'années.

— Dans quelle maison ?

— Je ne sais.

On l'invita à conter ses impressions à M. X...

Elle refusa ; on lui fit comprendre qu'elle devait se rendre à Banville.

Vers deux heures après-midi elle fut reçue par le juge d'instruction, qui l'aida à rappeler ses souvenirs.

— Voyons, ma bonne femme, où avez-vous vu ce pistolet ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur.

Elle était fort émue, de se trouver chez « un monsieur et un juge ». Elle promenait à droite, à gauche, sur les meubles, les tentures, les tableaux, des regards ébahis ; puis se rappelant le caractère de celui qui lui adressait la parole, elle tremblait et se croyait quasi coupable.

M. X... lui avança un fauteuil, la fit asseoir et lorsqu'elle parut un peu moins effarouchée :

— Rappelez-vous bien, lui dit-il, et causons ici comme deux personnes qui ont intérêt à prouver la vériter. N'ayez pas peur. Je suis chargé de découvrir le criminel, d'éclairer la justice. Il ne faut pas qu'un innocent pâtisse pour un coupable, n'est-ce pas?... Eh bien ! tâchons de nous rappeler l'endroit où nous avons vu ce pistolet. D'abord à quelle époque l'avez-vous vu, dites-moi ?

— Il y a bien un an, monsieur.

— Chez quelqu'un que vous voyez d'habitude, peut-être ?

— Non, monsieur, chez quelqu'un dont je ne puis me rappeler le nom.

— Avec qui étiez-vous ?

— J'étais seule.

— Pourquoi étiez-vous sortie ?

La vieille réfléchit un instant :

— Je ne sais, répondit-elle.

— Comment ! vos souvenirs sont si peu précis ? mais si votre mémoire est si mauvaise, il est à supposer que vous vous êtes méprise et que vous n'avez jamais vu ce pistolet.

— Oh ! si, monsieur, repartit la vieille avec vivacité. Quant à cela, j'en suis sûre ; ce pistolet, je l'ai vu quelque part. On n'en voit pas tant. Des fusils, c'est commun, mais des pistolets... Et puis, celui-la m'a frappée parce qu'il est ancien... C'en est un de mon temps... Enfin, je l'ai vu comme je vous vois, sauf votre respect, et il me semble encore le voir. Il était pendu à un clou au-dessus d'un poêle, entre deux petits placards. Et même, tenez, je me souviens encore de cela, — car je vous dis, je le vois, — il empêchait la porte de l'un des placards de s'ouvrir. Il n'y avait ni clef, ni verrous.

— Vous reconnaîtriez l'endroit ?

— Oh ! certainement, monsieur.

— Vous savez, beaucoup de maisons se ressemblent chez nous ; dans la première pièce il y a toujours un poêle ; chez beaucoup, au-dessous du poêle, on ménage un petit placard.

— Je sais cela.

— Vous ne feriez pas erreur ? C'est très-grave.

— C'était peint en jaune ; puis on verrait bien le clou entre les deux placards.

C'était logique. Quelques minutes plus tard, la voiture de M. X... était attelée et de nouveau M. X... se rendait chez Sabrieux.

Nous passons sous silence l'étonnement mêlé d'effroi de la femme du prévenu et les menus propos insignifiants qui furent échangés.

La vieille, plantée au milieu de la chambre, promena autour d'elle un regard vif et curieux.

M. X... la couvait des yeux.

— C'est bien ça, fit-elle.

— Vous êtes venue ici ?

— Oui.

— Vous ne vous rappelez pas chez qui vous êtes ?

— Non.

— Vous ne connaissez pas madame ? demanda le magistrat en désignant la femme de Sabrieux.

La vieille regarda celle-ci et répondit négativement.

Mais bientôt, reportant ses regards vers les placards établis au-dessus du poêle où déjà l'attention du magistrat s'était fixée.

— C'était là, dit-elle. Le clou y est encore.

M. X... prit une chaise, monta dessus, et, par sa sous-garde, accrocha le pistolet à un clou qui était fiché entre deux petits placards peints en jaune.

Le volet de droite était sans clef et sans verrou ; il fermait à peine, ainsi que la vieille l'avait déclaré ; l'arme avait été rognée...

Cependant elle était assez longue encore pour empêcher le volet de droite de s'ouvrir.

— Hélas ! c'est bien cela, dit la bonne femme, quoique depuis deux ans je ne sois pas venue dans cette maison, je me souviens que c'était ainsi.

— Et vous ne me reconnaissez pas ! s'écria, ardente et pâle, la femme de Sabrieux en venant se placer devant la vieille.

— Non, madame.

— Mais vous n'êtes jamais venue chez nous ; je ne vous ai jamais vue. Qui êtes-vous ?

. . . .

L'épreuve était concluante, et M. X... dut être convaincu que l'arme de l'assassin avait appartenu à Sabrieux.

Cependant, malgré ce faisceau de preuves accablantes pour ce dernier, le juge d'instruction était loin de se déclarer satisfait.

Admettant que Sabrieux avait possédé le pisto-

let, il se demandait où et quand il l'avait fait réparer.

Les armuriers de Banville et des villes environnantes furent appelés.

Un d'eux émit cette opinion que le recul avait dû blesser l'assassin à la main et que la blessure, si elle existait, avait été faite par le chien et présenterait la forme d'un Y, à peu près. De plus, il ajoutait que l'arme récemment mise à percussion avait été réparée par un armurier de la campagne, ou un maréchal ferrant.

On fit dessiner le pistolet et on en distribua la lithographie dans toutes les communes du département et les arrondissements limitrophes.

L'assassinat mystérieux du Châtel avait fait un bruit immense, on ne s'entretenait que de Charles Cremesse et de Jean Sabrieux à vingt lieues à la ronde. Généralement, on concluait qu'il était inutile de chercher à accumuler des preuves nouvelles; on s'irritait des lenteurs de la justice; on accusait les magistrats de ne pas voir clair et de ne pas se rendre à l'évidence.

A l'enterrement de Charles Cremesse on remarqua Mathieu Jalo et son frère, ainsi que la femme et la fille de Sabrieux.

La présence de ces dernières souleva l'indignation de quantité de braves gens, qui, si elles n'étaient pas venues à l'enterrement, n'auraient pas manqué de conclure qu'elle n'osaient se montrer.

On n'insulta point ces malheureuses : ce fut merveille !

De quoi allaient-elles vivre désormais, et quel surcroît de misère le crime du père allait-il faire retomber sur la tête de l'enfant ?...

Mais reprenons notre récit.

L'affaire, un moment, avait semblé assoupie; mais ce ralentissement n'était qu'apparent, cent éléments nouveaux naissaient et se combinaient en silence.

Du côté du prévenu, rien n'était changé, c'est-à-dire qu'il niait toujours avec énergie avoir commis le crime, et s'abandonnait, chaque fois que l'occasion lui en était donnée, à mille divagations sur un passé de maraudeur et de braconnier, entrecoupées de mômeries ridicules.

Il montra aussi l'intention de se faire passer pour fou; mais il trouva bientôt ce rôle trop difficile. En somme, il souffrait; la détention lui était pénible doublement, et comme coureur des champs habitué au grand air et à la fatigue, et comme père de famille, car il aimait réellement sa femme et sa fille et devinait les privations horribles qu'elles devaient subir. Enfin la pensée des assises, de la peine de mort, le terrifiait. Il dormait peu, mangeait à peine et il s'agitait en proie à une fièvre ardente.

Mais le remords n'y contribuait-il point ?

Nous le saurons bientôt.

Dix jours s'étaient écoulés.

Un matin, deux hommes et leurs femmes se firent annoncer chez M. le juge d'instruction.

Ils venaient du village de Brescy et se nommaient Pierre et Albert Bernard.

Ce dernier prit la parole et raconta ce qui suit :

— Monsieur, dit-il, mon frère et moi nous sommes établis maréchaux ferrants à Brescy. Nous demeurons tous deux dans la même rue. Nous avons reçu en même temps la lithographie du pistolet avec lequel on a assassiné Charles Cremesse, et tous deux nous avons reconnu cette arme; elle nous a été présentée le même jour par un inconnu.

Le juge d'instruction interrompit Albert Bernard et fit mander l'expert armurier.

— Afin de m'assurer de la fidélité de vos souvenirs, dit-il, je vous prierai de me décrire l'arme en présence d'un expert qui va venir.

Lorsque ce dernier fut arrivé, Albert Bernard décrivit l'arme de point en point et poursuivit :

— Le 16 novembre, entre quatre et cinq heures du soir, à la brune, j'étais dans la boutique avec ma femme et ma fille, quand un inconnu se présenta sans que nous l'eussions vu venir. Il était déjà au milieu de la boutique, quand je m'aperçus de sa présence. C'était un homme trapu, de petite taille, portant toute sa barbe, plus blonde que ses cheveux blonds. Il était vêtu d'une blouse, d'un pantalon gris de fer et d'une casquette. Je le regardai avec surprise. Il fit le signe de la croix et tira de dessous sa blouse un pistolet semblable à celui qu'a reproduit la lithographie.

— Que voulez-vous ? lui demandai-je.

— Vous raccommodez les armes ?

— Oui.

— Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'arranger ce pistolet.

Je pris l'arme et je m'approchai du foyer pour m'éclairer de la flamme, car le jour commençait à baisser ; je l'examinai avec curiosité.

— Je voudrais, dit l'étranger, que vous rogniez le canon et que vous mettiez le pistolet à percussion.

Je levai les yeux vers lui ; il ne supporta point mon regard; il avait un air sournois qui me déplut. Je trouvai aussi extraordinaire qu'un paysan eût besoin d'un pistolet. A quoi cela pouvait-il lui servir ?... Et d'où venait-il ? Sa mine, sa démarche m'inspiraient peu de confiance. Elles faisaient peur à ma fille et à ma femme, qui étaient à côté de moi.

Ma femme me tira par la blouse et me fit signe de le renvoyer. Je suivis son conseil.

— Je ne saurais pas faire cet ouvrage, lui dis-je.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne fais pas d'habitude un travail aussi difficile.

— Vous plaisantez. Je sais à qui je m'adresse, et votre talent est bien connu.

— D'où venez-vous donc?

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

C[e] D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 45.)

XI

LE DUEL (*suite*).

M. de La Burgotière s'était rendu tout d'abord chez la Du Breuil, et une explication assez vive avait eu lieu entre eux, explication qui s'était terminée par une terrible correction appliquée par le petit homme sur les épaules de la misérable créature qui refusait énergiquement de lui compter une somme assez forte dont il avait, disait-il, le plus pressant besoin.

Rendue souple comme un gant, la Du Breuil s'empressa de livrer la clé du coffre-fort, et Louis Potel y puisa largement, puis, sans même saluer sa complice, il se rendit chez la grosse Louise.

— Louise, dit-il en entrant, renvoie ta bonne.

— Pourquoi faire?

— J'ai à causer avec toi.

— C'est que...

— Obéis, te dis-je, ou sinon...

Et pour achever sa phrase il imprima à sa canne un moulinet terrible.

Jamais la grosse Louise n'avait vu son ancien amant dans un pareil état de surexcitation, aussi jugea-t-elle prudent d'obéir, et sur son ordre, la soubrette alla voir si la statue d'Henri IV était toujours sur le Pont-Neuf.

— Nous sommes seuls dit-elle en rentrant dans le salon.

— C'est bien, causons maintenant.

Le petit homme se laissa tomber dans un fauteuil, et, après avoir allumé un cigare, il se prit à considérer attentivement la jeune femme, puis, à brûle pourpoint:

— Louise, lui dit-il, te déplairait-il de gagner dix mille francs?

— Pour me les donner comme les vingt mille francs que tu m'as promis et que j'attends encore.

— Je te les donnerai sur-le-champ.

—Ah! mais alors que me faut-il faire pour cela?

— Une chose fort simple.

— Mais encore?

— Attirer chez toi M. de Kernevelan et l'y retenir pendant douze heures.

— Sous quel prétexte?

— C'est ton affaire.

— M. de Kernevelan ne viendra pas...

— Il est ton amant, cependant.

— Monsieur le marquis est tout au plus un ami pour moi.

Potel sourit dédaigneusement.

— Il est ton amant, avoue-le donc! que m'importe, après tout, à moi! vous êtes libres tous deux, lui de dépenser son argent, toi de le lui manger, et...

— Louis!...

— Tu n'as donc qu'à lui écrire, et je le sais trop galant pour refuser l'invitation d'une jolie femme, car tu es charmante, le sais-tu, mignonne? continua d'une voix câline le jeune homme.

Mise en garde par le ton même de M. de La Burgotière, Louise flairant quelque nouvelle friponnerie, répliqua sans hésiter:

— Ce que tu me demandes est impossible; d'ailleurs nous sommes en froid, le marquis et moi.

— Superbe occasion pour vous raccommoder, alors.

— Non, décidément, je ne le puis.

—Ah! tu me refuses, à merveille, n'en parlons plus... mais, en ami, je dois te prévenir de ne t'en prendre qu'à toi-même de ce qui arrivera.

M. Potel fit mine de se lever.

— Que se passe-t-il donc, demanda Louise inquiète?

— Il y a, reprit Potel en allant vers elle, que ton amant m'a grossièrement insulté et que demain je le tuerai.

Louise, nous l'avons dit, n'aimait pas d'amour le marquis, et cependant elle savait apprécier, à leur juste valeur, ses belles et nobles qualités, et peu à peu elle s'était sincèrement attachée à lui, aussi fut-ce avec l'accent d'une terreur véritable qu'elle s'écria:

— Tu veux le tuer? Je te le défends, entends-tu?

— Tu l'aimes donc, imbécile, murmura le petit homme avec un geste de pitié.

— Eh bien, oui, je l'aime, entends-tu, et je ne veux pas que vous vous battiez ensemble.

— Je ne veux pas... ma parole d'honneur, tu me donnes envie de rire... ah! ah! la bonne plaisanterie... ne vas-tu pas croire que je suis aussi lâche qu'ils veulent bien le dire... Je suis lâche, parfois, j'en conviens, mais du moment où mes intérêts ou mon argent sont en jeu... Je sais au besoin me venger quand il est nécessaire de le faire... ah! si tu pouvais lire dans mon cœur et connaître toute la haine que je porte à ceux qui me traitent comme un plat valet... J'ai pu, jusqu'à ce jour, me taire et vider jusqu'à la lie le calice qu'ils présentaient à mes lèvres... mais c'en est fait, la coupe, trop pleine, finit par déborder... l'heure a pour moi sonné de relever la tête... car je suis riche... très-riche, et à mon tour je veux les éclabousser de tout mon luxe et de mon insolence... Ah! messieurs, vous vous êtes joués de moi; ah! vous m'avez sali de toutes vos insultes; eh bien! vous verrez ce que peut un homme qui hait comme je vous hais; vous ap-

1. Voir les *Amours de contrebande.*

prendrez à me connaître, car la vengeance sera terrible.

Il vous faut un exemple? vous l'aurez, et après celui-là en viendra un autre, dix autres, cent autres s'il le faut.

— Joannic ne t'a rien fait.

— C'était, en effet, le meilleur de tous, et si je pouvais regretter une chose, ce serait de me voir contraint de m'attaquer tout d'abord à lui. Pourquoi la fatalité l'a-t-elle placé sur mon chemin!

— Tu déraisonnes en ce moment, dis-moi que tu ne penses pas un seul mot de ce que tu viens de me dire?

— L'insensé! ricana M. Potel, il a cru pouvoir se servir de moi comme d'un jouet qu'on brise quand on n'en a plus que faire; insensé! que ne savait-il que c'est moi qui me sers des autres et qui les rejette bien loin le jour où ils ne me sont plus d'aucune utilité!

— Louis, je suis à ta discrétion, j'écrirai à Joannic, je le prierai de venir, et je ferai si bien qu'il restera près de moi, mais jure-le moi, tu épargneras ses jours?...

— Tu m'as tout à l'heure refusé, il est maintenant trop tard...

— Souviens-toi de notre amour; rappelle-toi ce que j'ai fait pour toi?...

M. de La Burgotière parut hésiter un instant, puis saisissant les mains de la jeune femme, il la tint courbée sous son regard.

— Je consens à me souvenir, prononça-t-il lentement, mais tu m'obéiras de point en point.

— Je le jure!

— Tu vas donc écrire à Joannic.

— Je le ferai!

— Tu le retiendras ici toute la nuit.

— Oui, ensuite?...

— Voilà tout.

— Louis, tu me caches quelque chose? interrogea-t-elle anxieusement.

— Je te le répète, M. de Kernevelan a cent mille livres de rentes, et je veux bien te l'avouer, sa mort ne peut m'être d'aucune utilité; tandis... que s'il vit, eh bien... on pourra s'entendre; et... assez parlé, écris.

C^e^ D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)



CAUSERIE DRAMATIQUE

A défaut de premières représentations du soir, le théâtre n'a pas chômé cette quinzaine. Les matinées littéraires de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin ont donné quelques nouveautés qu'il est utile de signaler. La partie littéraire du théâtre de M. J. Offenbach a été inaugurée par un prologue de M. F. Coppée, le fournisseur ordinaire de ces sortes de fêtes. Cette fois nous ne ferons pas trop la guerre à M. Coppée; il y a dans ses vers un certain levain de patriotisme qui a fait grand effet. Il a évoqué l'âme de la France dans les âmes de ses enfants les plus célèbres. Nous nous faisons un plaisir de citer quelques vers qui présentent les génies de la force et de l'inspiration comme le lien le plus puissant pour attacher à nous tous les peuples de l'univers civilisé.

O seule langue universelle,
Toi que bégayait la Pucelle
Sous le fer des Anglais bourreaux,
Parle à nos âmes toujours prêtes,
Et, par la voix de tes poëtes,
Rends-nous le cœur de tes héros.

Cher langage avec qui l'on aime,
Apaise, en ce péril suprême,
Nos discordes et nos excès,
Et, vainqueur des partis contraires,
Donne des sentiments de frères
A tous ceux qui parlent français....

Ton passé nous défend de craindre,
Mais si ton verbe doit s'éteindre
Dans une funèbre clameur,
Laisse-nous, dernière espérance,
Tomber en criant : *Vive France!*
Cher langage avec qui l'on meurt.

Ce sont là de bonnes et nobles pensées, exprimées dans un langage bien français et bien patriotique. Ma foi, pour ces strophes, bravo! M. Coppée, cela vaut mieux que les litanies mensongères de la *Grève des Forgerons* et que le faux marivaudage du *Passant* et du *Rendez-vous*.

Le prologue de M. F. Coppée a été suivi par *Athalie*. La tragédie un peu endormante de Racine (qu'on nous passe ce vandalisme) a été très-bien jouée par Mme Marie Laurent, MM. Dufresne et Bautro.

M. Ballande a donné à ses matinées littéraires l'attrait d'une nouveauté. La *Famille en 1870-1871*, de M. Cournier, est un bon drame comme on n'en joue pas assez le soir dans beaucoup de nos théâtres. On dit que cette comédie va passer des représentations éphémères du jour dans le répertoire courant de l'Ambigu. Tant mieux! car elle renferme de bons éléments de franc comique, surtout dans la première partie, qui repose sur l'antagonisme forcé du gendre et de la belle-mère. La seconde partie nous montre un peu trop ce que nous avons tous à cœur de vouloir oublier le plus vite possible : les horreurs de la dernière guerre et du siége de Paris; là, le comique disparaît, et c'est dommage, car il nous semble que M. Cournier a dans ce genre de sérieuses qualités.

La revue a envahi Déjazet et les Folies-Marigny. Beaucoup de gaîté dans ces deux pièces, qui échappent à l'analyse, mais qui font rire; c'est si bon de pouvoir rire dans cet heureux temps que les auteurs sont pardonnés d'avance, car ils ont bien mérité de la gaîté gauloise!

GEORGES LAVILLE.

Le Gérant : **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.



Le Numéro : 10 centimes. N° 171. 5 Janvier 1873

LES DÉLASSEMENTS ILLUSTRÉS

BUREAUX
11, RUE JACOB, 11
PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS
Paris	8 fr.	4 fr.
Départements . .	10	5

L'HOMME AU MASQUE DE FER

ROMAN HISTORIQUE

Par OCTAVE FÉRÉ [1]



Quelles conséquences tirez-vous de cette resssemblance merveilleuse

I

AU BORD DE L'ARMANÇON (*suite*).

Mais ici éclata une des tempêtes que recélait en germe cette nature généreuse :

— Ah ! s'écria-t-il, ne comprends-tu pas que cette existence me pèse, que cette inaction me fatigue, qu'il y a dans mon sang une ardeur qui s'indigne et se révolte contre cette claustration où l'on me réduit !... Quelquefois, dans mon besoin de me créer une famille, d'avoir des proches, comme le plus misérable des êtres, je me suis demandé si mon gouverneur n'était pas mon père !...

1. Voir à partir du numéro 170.

Mais l'intérêt qu'il me témoigne n'est pas celui qu'on a pour un fils.

Oh ! je l'ai observé souvent, vois-tu bien. Il semble lutter lui-même contre un devoir impérieux ; son affection est mêlée d'une contrainte qui tient de l'effroi. Le malheur de ma destinée le touche sans doute, mais je suis pour lui comme un fardeau auquel il est rivé. Il m'aimerait bien davantage, s'il n'était pas forcé de m'aimer.

Le jeune homme, après ces mots lancés d'une seule haleine, retomba dans sa morne tristesse, et sa nourrice ainsi que sa sœur de lait, se conformant à sa pénible rêverie, reprirent silencieusement leur travail.

Un quart d'heure s'écoula dans ce silence. Ce fut Henri qui le fit cesser. Relevant soudain la tête, il tendit une de ses mains à Marion et l'autre à Charlotte, et de sa voix la plus persuasive ;

— Ma famille, ma patrie, mon bonheur, fit-il, sont ici, entre vous deux... Charlotte, Marion, vous dites vrai : demeurer avec vous toujours, ce serait la félicité...

— Henri !... cher Henri !... soupira la jeune fille en pressant avec attendrissement cette main bien-aimée.

Cet épanchement, qui peut-être allait décider de leur avenir, fut interrompu par des coups frappés avec précipitation à la porte.

Ils retentirent au cœur de ces trois personnes si bien liées de sympathie, comme autant d'appels sinistres. A peine Charlotte trouva-t-elle la présence d'esprit de se lever pour aller ouvrir.

Un homme s'avança vivement jusqu'au milieu de la salle. C'était le gouverneur ; il était trop troublé lui-même pour remarquer l'émoi causé par sa présence.

— Monseigneur, balbutia-t-il, monseigneur, venez, venez, à l'instant.

— De grâce, demanda Henri, qui montrait surtout du sang-froid dans les occasions difficiles ou imprévues, mon cher maître, qu'y a-t-il donc?

— Eh quoi, monseigneur, n'avez-vous pas entendu le bruit d'un équipage, passant près de ce pavillon pour entrer dans la cour du château ?

— Nullement, en vérité ; mais quand cela serait, quelle affaire ?...

— Cet équipage a amené une dame qui désire vous voir sur l'heure, et à laquelle vous et moi devons obéissance.

Ce mot était inutile. Dès le commencement, le jeune homme, encore sous l'impression de l'entretien de la soirée, avait senti tout son sang refluer vers son cœur. Ce fut dans une agitation peu commune qu'il quitta son siége et se mit à suivre son gouverneur.

II

EST-CE UNE MÈRE?

Sans répondre que par des monosyllabes dépourvus de sens aux questions de son élève, non moins ému que lui, le gouverneur entraîna Henri, tout d'une haleine, du pavillon de la closerie jusqu'au salon du château.

Le jeune homme eut à peine le temps de remarquer, en traversant la cour d'honneur, une berline de voyage, modestement éclairée par des lanternes. Des valets s'empressaient autour de deux chevaux presque fourbus. Au reste, le harnachement était des plus simples, et tout dans l'équipage, dont les panneaux étaient sans écusson, semblait combiné pour ne pas attirer l'œil des curieux.

Un laquais se tenait dans l'antichambre, un flambeau à la main, un autre ouvrit les deux batbattants du salon, mais le gouverneur ne voulut pas être annoncé ; il fit, comme il en avait l'habitude, passer son élève avant lui, et s'assura que la porte était bien refermée sur eux.

Ce vaste salon, aux grands lambris de chêne, avec ses panneaux encadrant chacun une figure de guerrier ou de châtelaine d'autrefois, n'avait jamais paru à Henri plus solennel ni plus triste. Son cœur se contracta dès les premiers pas.

Ce fut en tremblant qu'il osa porter ses regards sur une femme assise près de la table du milieu. Un candélabre à trois branches, où brulaient des bougies d'une cire un peu jaune, ajoutait au caractère de cette scène par son reflet douteux.

Au bruit des pas, la dame inconnue se leva et fit un mouvement comme pour aller au-devant de ceux qui entraient. Mais elle se reprit, et demeura debout, dans une attitude qui permit au jeune homme de la bien distinguer. Il se contint à son tour, et se laissa conduire.

Le vieux gentilhomme, balayant le tapis des plumes de son feutre, et sans porter les yeux jusqu'à cette visiteuse imposante, lui désigna son élève par cette brève présentation :

— Monseigneur Henri.

Le jeune homme salua à son tour, mais assez fièrement, et la dame répondit :

— C'est bien.

Ces deux mots, ou plutôt cet accent fit passer un frisson indéfinissable à travers les fibres du jeune homme.

La dame s'était rassise ; le gouverneur demanda avec hésitation :

— Souhaitez-vous, madame, que je me retire ?

— Non pas ! restez, monsieur !

A la vivacité de cet ordre, elle paraissait craindre de se trouver seule avec Henri ; sans doute elle s'imposait la présence d'un tiers pour se mettre en garde contre elle-même.

— Vous souvenez-vous de moi, monsieur ? reprit-elle, sans préambule, en fixant sur le jeune homme ses prunelles bleues au reflet pers.

— Oui, madame, répondit-il ; il y a vingt ans, une femme vêtue de noir comme vous voici, ayant vos traits, votre voix, votre regard, s'arrêta dans ce domaine, comme vous venez de vous y arrêter, me fit venir devant elle, comme j'y suis en ce moment, me considéra... comme vous me considérez... m'embrassa et partit.

Henri était pâle, mais son interlocutrice plus pâle encore. Elle répéta avec amertume :

— Vingt ans!... Puis elle ajouta : — Depuis lors, mes cheveux ont blanchi, mon front a pris des rides... je ne suis pas l'ombre de moi-même... A quoi me reconnaissez-vous donc?

Il ne répondit rien, mais il porta par un geste éloquent et soudain la main sur sa poitrine.

Elle disait vrai, d'ailleurs, il fallait l'intuition secrète qui était en lui pour la reconnaître à cette distance de temps. Il l'avait vue dans la splendeur de son automne, aujourd'hui il la retrouvait vieille. Les souffrances physiques, le germe d'une maladie qui ne pardonne pas à son sexe, se joignaient aux années pour détruire ce qui eût pu subsister de ses charmes.

— Etes-vous heureux?... lui demanda-t-elle après un silence.

— Je pourrais l'être, si je connaissais ma mère...

Le gouverneur bondit sur lui-même, épouvanté par la hardiesse de cette allusion. Mais la dame, loin de s'irriter, devint plus triste, et répondit avec un soupir :

— Votre mère!... Ne la blâmez, ne la condamnez jamais, monsieur, car rien ne vous dit qu'elle n'ait pas souffert plus que vous de cette séparation...

Il osa insister, sentant bien qu'il jouait une partie décisive. Sans se laisser imposer par cette voix douloureuse, sans avoir égard aux gestes désespérés de son gouverneur, il reprit donc :

— Il faut m'excuser, madame, je n'ai pas été élevé comme les autres enfants; le luxe même qui m'environne est une énigme... J'ignore les usages, les exigences de ce monde, où vous occupez sans doute un rang trop élevé pour comprendre ces choses intimes. Cette existence d'exception doit susciter en moi, je le sens, des aspirations exceptionnelles. Souvent, au sein des superfluités dont la bienveillance de monsieur mon gouverneur m'accable, je me suis pris à envier la condition des pauvres enfants campagnards, qui jouaient en haillons entre les bras d'une femme qu'ils appelaient : Ma mère!...

— Ah! de grâce!... fit l'inconnue en se voilant le visage de ses mains; assez!...

Il s'élança jusqu'à elle, et fléchissant le genou :

— Madame, vous pleurez!... mes paroles ont trouvé en votre âme une corde compatissante... Eh bien, ne soyez pas miséricordieuse à demi. Que votre pitié ne reste pas stérile... madame... un seul mot : avez-vous connu ma mère?

En proie à une lutte terrible, elle se leva pour la seconde fois, et s'approchant du gouverneur :

— Je me croyais plus forte... dit-elle à son oreille. Emmenez-moi, monsieur, emmenez-moi!...

Il redoutait évidemment trop lui-même un plus long entretien pour ne pas obéir aussitôt.

— Oui, madame, dit-il, venez... il est temps!...

Mais le jeune homme se traîna jusqu'à elle, dans son attitude suppliante, et saisissant un pan de sa mante de velours :

— Me quittez-vous ainsi, s'écria-t-il, sans un mot, sans un regard, qui console mon présent, qui rassérène mon avenir!...

— Il me navre!... murmura-t-elle, de façon à n'être entendue que du gouverneur.

Mais celui-ci entrevoyait sans doute un péril grave dans un nouvel épanchement; il chercha à l'entraîner :

— Parler, c'est le perdre! dit-il.

— C'est vrai!... c'est vrai!...

— Madame, implorait le jeune homme, rien qu'un mot! rien qu'un regard!...

Elle passa avec angoisse sa main sur son front inondé d'une sueur glacée, puis, la lui tendant et l'abandonnant à ses lèvres, qui s'y posèrent avec respect et ferveur :

— Plaignez votre mère, dit-elle, et sachez-lui gré du silence même que vous lui reprochez... Mais, par-dessus tout, priez Dieu qu'il vous la conserve, car après elle, lui seul sera entre vos ennemis et vous, lui seul pourra vous défendre.

— Je prierai pour vous! répondit-il.

Elle détacha une petite croix qui pendait sur son sein, par-dessous sa mante, et la lui passa au cou.

— Adieu!... dit-elle.

Et sans résister davantage, elle se laissa emmener par le gouverneur.

Elle traversa sans rien dire la longue enfilade des appartements; ce fut seulement en arrivant au perron, où la fraîcheur de l'air apaisa l'ardeur de son front, qu'elle ralentit le pas, et dit au gouverneur, qui probablement était à même de comprendre :

— Ce serait le portrait frappant de l'*autre*... si ce n'est qu'il est plus beau!...

A quoi le gouverneur répondit :

— Pour lui-même, madame, vous l'avez dit, il faut l'oublier!

— Hélas!... soupira-t-elle.

Suivant les ordres qu'ils avaient reçus, les laquais avaient remplacé les chevaux fatigués par les meilleures bêtes des écuries du château, et le cocher attendait déjà sur son siége, au bas du perron.

La voyageuse ne pouvait se résoudre à descendre les degrés. Une attraction invincible l'attachait à ces lieux.

— Monsieur, dit-elle à son compagnon, après une grande violence sur elle-même, je ne me le dissimule pas, mes forces sont à bout. Un mal cruel me dévore... C'est notre dernière entrevue... Vous savez qu'il n'a pas tenu à moi de venir plus souvent... Cependant, j'éprouve des regrets... pis que cela, dit-elle avec une expression terrible, des remords!... Vous seul pouvez les adoucir en vous engageant à accomplir jusqu'au bout votre tâche...

— N'avez-vous pas mes serments, madame?...

— Allons, dit-elle, j'en deviendrai folle!... Je

connais le mérite de votre dévouement... et je vous en remercie...

Au moment de gravir le marchepied, elle tourna ses regards vers les fenêtres de la grande salle; une silhouette se détachait derrière le vitrage du milieu. Elle tressaillit en l'apercevant et se jeta précipitamment au fond de la berline, qui s'éloigna aussi vite qu'elle était venue.

III

LA DERNIÈRE CONFESSION.

L'année 1666 commença fort tristement à la cour de France. La reine mère, Anne d'Autriche, qui portait en elle, depuis un an, le germe d'une maladie mortelle, avait été portée de Saint-Germain au Louvre, par ordre de ses médecins, dans les dernières semaines de décembre. Malgré leurs soins, le mal en était venu à faire des progrès rapides et effrayants.

Cette maladie paraissait le résultat des rigueurs religieuses auxquelles elle s'était astreinte à mesure qu'elle avançait en âge, répétant à ceux qui l'engageaient à se ménager davantage, que quand on avait passé une partie de son existence à pécher, il n'était que juste de consacrer le reste à le regretter.

Elle s'était de la sorte soumise, pendant le carême de 1865, à de telles austérités, à de telles épreuves, qu'elles en ressentit un érésipèle qui lui couvrit la moitié du corps et lui laissa, en disparaissant, une petite glande au sein gauche. L'ignorance des médecins empira le mal; bientôt il se transforma en un cancer, auquel se joignit un abcès au bras.

Elle finit l'année 1665 et commença le mois de janvier sous le coup d'une sentence désespérée de la Faculté, et sans se dissimuler la gravité de son état. Elle se voyait tomber littéralement en lambeaux et disait tristement :

— Les autres ne pourrissent qu'après leur mort, moi je suis condamnée à pourrir pendant ma vie.

Alors elle demandait, avec un redoublement de ferveur, du soulagement pour son corps et surtout pour son esprit, aux pratiques religieuses.

Chose bizarre, mais qui a sa signification dans notre récit, elle ne cessait pas, au milieu de cette mort prématurée, alors que son corps n'était qu'une plaie, d'apporter un soin minutieux à sa toilette. On sait, du reste, les raffinements de toute sa vie; on ne pouvait jamais trouver de batiste assez délicate pour elle. Mazarin lui répétait souvent que, si elle allait en enfer, son supplice serait de coucher dans des draps de toile de Hollande.

La gangrène s'étant déclarée le 19 janvier, les médecins déclarent qu'elle n'avait pas deux jours à vivre. On instruisit en conséquence le roi et son frère, plus jeune que lui de deux ans, de cette situation.

La malade reçut l'extrême-onction et communia en pleine connaissance, devant toute la cour, c'est-à-dire entourée des principaux dignitaires, les portes de ses appartements ouvertes, pour être aperçue de ceux qui n'avaient pu entrer dans sa chambre.

Son sang-froid, sa résignation, imprimèrent à cette scène un caractère d'une rare solennité.

La cérémonie terminée, elle demanda à rester seule avec son confesseur, en invitant ses fils à ne pas s'éloigner. Comme elle vit que le prêtre était en proie à une vive émotion :

— Mon père, dit-elle, il ne s'agit pas de trembler, mais de m'aider à accomplir la dernière et la plus rude pénitence qui m'ait éte imposée.

— Souhaitez-vous, demanda-t-il, que nous recommencions ensemble les prières des agonisants?

L'ombre d'un sourire effleura douloureusement ses lèvres déjà ternies par la mort.

— Ce serait peu, dit-elle, pour ce qui me reste à expier, bien que le mal ait été involontaire de ma part.

Le prêtre écoutait cet aveu *in extremis* avec une vague épouvante. Elle continua, en se reprenant à plusieurs fois :

— Mon père, vous allez jurer devant ce crucifix, là, entre deux cierges, de ne jamais révéler un mot de ce secret.

Il étendit la main vers l'image bénite et dit :

— Je le jure!

Alors elle lui fit signe d'approcher, pour être sûre d'être entendue par lui seul, et lui parla quelque minutes. On ne sut jamais ce qu'elle lui confia ainsi, mais il est certain qu'au sortir de ce lugubre tête-à-tête, il était pour le moins aussi pâle et aussi défait que sa royale pénitente.

— Croyez-vous que Dieu me pardonne? demanda-t-elle en frémissant.

— Sa miséricorde est infinie, répondit-il, et vous avez beaucoup souffert.

Elle lui ordonna alors de prendre une clef, déposée sous son chevet, d'ouvrir un grand coffre où elle serrait ses bijoux et ses papiers, et d'en retirer une cassette qui avait appartenu au feu roi Louis XIII, son époux.

Ses désirs remplis et la cassette posée sur son lit, à portée de sa main, elle remercia le prêtre en le priant de faire entrer ses deux fils, mais eux seulement.

Ils se tenaient plongés en une grande douleur, dans la salle voisine, ainsi qu'elle les en avait priés. Un petit nombre de leurs intimes, en tête Louvois, ministre favori et confident du jeune monarque, se tenaient au fond, formant un groupe recueilli.

Les deux princes se rendirent à l'invitation du prêtre, et la porte se referma sur eux comme elle s'était refermée sur lui.

Les courtisans s'étant empressés pour obtenir des détails sur la moribonde, il leur répondit :

— Messieurs, la reine va mourir; priez pour elle.

Et, le voyant si défait, ils s'écartèrent sur son passage et se rapprochèrent de la porte du fond, pour être plus à portée de recevoir les augustes frères à leur sortie.

Ceux-ci reparurent au bout d'un quart d'heure, et l'un des seigneurs présents dans la salle, et qui se trouvait le plus près de l entrée, affirma avoir entendu la reine mère s'écrier d'une voix éclatante, sans doute dans un de ces élans suprêmes, comme chez les moribonds :

— Ce que je vous dis, messieurs, faites-le; je vous le dis le saint sacrement sur les lèvres !...

Cette confidence devait être d'une nature terrible, car les deux frères, sortant presque aussitôt, portaient à leur tour, comme le confesseur, quelque chose de la pâleur livide de la mort sur leurs traits.

Le roi tenait un coffret qu'il étreignit contre lui par un mouvement nerveux et quasi convulsif.

Les courtisans, rangés au plus près pour lui faire leurs compliments de condoléance, s'écartèrent avec anxiété en apercevant la contraction de ses sourcils et le feu sombre de ses regards.

Il s'attacha au bras de Louvois, et l'emmena, accompagné de son frère, jusqu'à son cabinet de travail.

Comme la portière de la chambre mortuaire était restée ouverte derrière lui, un des seigneurs se hasarda à y pénétrer; d'autres allaient le suivre; mais s'étant approché du lit, il les arrêta d'un mot, qui se répandit aussitôt par tout le palais :

— La reine mère est morte !

Pendant que la cour et la ville s'agitaient à cette nouvelle, le roi, son frère et Louvois tenaient conseil autour du coffret mystérieux.

— Que faire, que faire ?... répétait le jeune monarque, à demi fou d'anxiété et de terreur.

— Sire, dit le ministre, qui s'efforçait de conserver son sang-froid, ne vous alarmez pas, nous saurons trouver moyen de vous délivrer de ce tourment... Votre droit est inattaquable... et la raison d'État qui justifie la conduite de votre auguste père, serait là encore, s'il le fallait, pour justifier des mesures plus complètes...

— Mon frère, intervint le duc d'Orléans, rappelez-vous les dernières paroles de notre mère!...

Mais le jeune monarque répondit seulement :

— La raison d'État !... la raison d'État !...

Et le duc d'Orléans n'osa rien objecter.

— Enfin, sire, reprit Louvois, Votre Majesté ne souhaite-t-elle pas examiner ces papiers contenus dans cette boîte ?

Pour réponse, le roi en souleva le couvercle et en tira deux feuilles de vélin, datées du 5 septembre 1838, revêtues de signatures authentiques, et scellées du petit sceau royal.

Ces actes, dont le lecteur connaît l'origine et le but, achevèrent de porter le trouble dans l'âme des deux princes.

Mais leur confident les lut sans se troubler.

— Avant toutes choses, sire, dit-il avec fermeté, il faut détruire ces pièces, elles n'ont plus de raison d'être. Grâce au ciel, vous vivrez longtemps et ce sont vos fils qui vous succéderont.

Sans même attendre son consentement, il jeta le vélin dans le foyer, où il se crispa, pétilla et finit par se consumer.

— Maintenant, reprit-il, plus de compétiteur, car il n'y a plus de preuves !

Mais le duc d'Orléans, ayant attiré à lui la cassette, poussa une exclamation de surprise ; il venait d'y trouver un troisième écrit; celui-ci, recouvert d'un enveloppe et portant pour suscription : « Remis par monseigneur le cardinal de Richelieu. »

Il le tendit au roi, qui hésita à l'ouvrir. S'y étant décidé, il le lut avec rapidité, et d'ailleurs il contenait seulement deux lignes. Il est vrai qu'elles lui rendirent tout son effroi.

Cet écrit était celui que le cardinal avait remis naguère à Louis XIII, au sortir d'une entrevue avec les devins, et que le roi n'avait voulu communiquer à personne. Il portait cette sentence :

« Nés le même jour, les deux frères mourront le même jour. »

IV

MONSIEUR DE SAINT-MARS.

Louvois était un esprit vraiment distingué, mais essentiellement calculateur; rigide dans la voie de son ambition, et d'une sécheresse de cœur qui lui présentait comme des lacunes dans leur organisation la sensibilité et l'indulgence des autres. Il n'était pas homme à s'arrêter devant les superstitions vulgaires, et méprisait souverainement les sorciers et leurs oracles.

Mais il était trop bon courtisan pour heurter de front les faiblesses de son maître ; il préférait les utiliser à son profit. Il se sentait, en ce moment, possesseur du secret le plus important de la monarchie, et acquérait, aux côtés du souverain, une place que nul ne pourrait lui disputer désormais.

Le duc d'Orléans ayant échoué dans ses faibles observations, en faveur du souvenir légué par la reine mère à ses fils, déclara qu'il ne voulait plus, en quelque façon que ce pût être, se trouver mêlé à cette affaire. — Elle regardait uniquement l'aîné de la famille, le possesseur du trône ; pour lui elle était, dès cette heure, comme non avenue.

Elle restait donc aux mains du roi et de son confident, — et certes ils ne demandaient pas autre chose. Mais le prince ne pouvait s'en occuper directement, et Louvois sembla lui rendre un éminent service en consentant à en assumer la responsabilité et le soin.

En quittant les princes, il traversait lentement la cour du palais, songeant lui-même aux moyens de tenir cet engagement, lorsque son front s'éclaircit à la vue d'un seigneur qui le saluait de la manière la plus obséquieuse.

Il lui rendit son salut avec un sourire qui fit rayonner ce courtisan en sous-ordre, et il lui dit en joignant le geste à la parole :

— Approchez donc, monsieur de Saint-Mars, ce m'est grand plaisir de vous rencontrer.

L'extérieur de ce personnage justifiait peu une telle marque de bienveillance. C'était, dit un chroniqueur, un garde du corps du roi, mince hobereau de Champagne, seigneur de Dinion et de Palteau. Il avait nom Bénigne d'Auvergne de Saint-Mars.

Qu'on se représente un homme grand, maigre, sec, au physique grêle et décrépit, à la face hâve et cadavéreuse, aux yeux petits, louches, gris et sillonnés de raies sanguinolentes. Sa bouche était large et difforme ; ses lèvres, minces et d'une teinte violacée, étaient affectées d'un tic nerveux presque incessant, qui imprimait à l'ensemble de cette physionomie une contraction effrayante. A la première vue, on semblait convaincu qu'aucun sentiment généreux ne pouvait se loger sous cette hideuse enveloppe ; et si, comme on dit, les traits du visage sont le miroir de l'âme, jamais miroir ne refléta plus de bassesse et de méchanceté.

L'historien qui nous fournit ces détails peu flattés ajoute que le personnage dont il est question avait, avant d'entrer dans les gardes du corps, et comme moyen de fortune, épousé la sœur d'une madame Dufrenoy, maîtresse en titre de Louvois.

Cette particularité éclaircit une partie essentielle de cette ténébreuse histoire ; il fallait au confident royal un homme à sa merci, dont il fût sûr, et cette parenté illégitime servit de lien entre eux.

Il coupa court aux compliments et lui dit :

— L'affaire où vous allez est-elle si pressante que vous ne puissiez m'accompagner jusqu'à mon cabinet ?

— Aucune affaire ne me tient, quand il s'agit du service de Votre Excellence !

— Voilà une bonne réponse... En ce cas, veuillez venir avec moi.

Comme tous les ministres en titre, Louvois possédait au Louvre une installation complète, à portée du monarque. Il pressa le pas et s'enferma avec le garde du corps, qu'il fit asseoir en face et près de lui, de manière à ne rien perdre des jeux de sa physionomie.

— Monsieur de Saint-Mars, commença-t-il sans préambule, le roi a besoin de vous.

— De moi !...

L'ambitieux bondit de surprise et d'émotion sur son tabouret.

— Vous allez partir dans une heure.

— A l'instant, Excellence !

— On mettra à votre disposition les meilleurs chevaux des écuries royales ; mais vous n'emmènerez qu'un de vos gens, celui en qui vous avez le plus de confiance.

— C'est dit, monseigneur, j'ai mon affaire.

— Sans indiscrétion, quel est cet homme?

— Comme il me paraît s'agir d'une entreprise délicate et pouvant exiger de l'énergie, ce ne sera pas, s'il plaît à Votre Excellence, mon valet de chambre. J'ai mieux à mon service. C'est un certain Rosarges, d'origine provençale, major dans les compagnies franches. Un particulier tout à moi.

— Ses défauts? demanda Louvois, en politique habitué à voir le fond des choses.

— Il n'en a qu'un... l'ivrognerie.

— Hum !... qui dit ivrogne, dit bavard.

— Excusez-moi, Excellence, le proverbe a tort, au moins pour cette fois. Mon Provençal ne boit qu'à ses heures, et il a le vin taciturne. S'il faut tout vous dire même, c'est quand il a bu qu'on en peut obtenir le plus de services. Le vin ne l'affaiblit et ne l'étourdit pas comme les autres. Il lui occasionne au contraire des accès vertigineux, qui en font un instrument aveugle, et au besoin terrible, pour ceux qui savent le manœuvrer.

— Décidément, murmura Louvois, vous êtes l'homme qu'il me faut.

Saint-Mars s'inclina avec une orgueilleuse modestie. Son protecteur tira de son bureau un sac gonflé d'or, dont la seule vue fit pétiller ses yeux sournois et fauves.

— Voici, dit le ministre, pour vos premières dépenses ; Sa Majesté entend que l'on n'épargne rien pour son service. L'argent bien employé rapporte au centuple.

— S'il y a des langues à délier, des consciences à rassurer, Votre Excellence peut être tranquille ; grâce à ses largesses, j'y mettrai le prix.

— C'est bien, persévérez, vous tenez votre fortune en vos mains.

— Je tâcherai qu'elle ne m'échappe pas plus que vos bonnes grâces, monseigneur.

Le ministre se leva pour témoigner que l'audience était terminée.

— Je n'ai plus qu'à vous souhaiter bon voyage et prompt retour.

Saint-Mars se leva à son exemple, et prit la sacoche qu'il retint sous le pan de son habit.

— Pardon, monseigneur, dit-il humblement, il ne me reste qu'à savoir où je dois aller.

Louvois aimait assez à être deviné, sans avoir à mettre les points sur les *i*, quand il donnait de ces missions. Cependant il comprit qu'il ne pouvait pas exiger une pénétration si complète en cette affaire, où lui-même était à peine renseigné. Mais il ne s'en montra guère plus explicite.

— Vous prendrez, dit-il, la route de Dijon ; sans vous arrêter dans cette ville, vous pousserez tout droit jusqu'au village de***, sur les bords de l'Armançon. Vous y séjournerez le moins possible pour revenir m'apprendre ce que vous y aurez vu.

— Saint-Mars possédait un flair trop délié pour en demander davantage ; il savait que les intrigues les plus embrouillées sont les plus profi-

tables. On ne pêche bien certains poissons qu'en eau trouble. L'affaire se présentait admirablement; il répondit par un sourire diabolique, baisa la main de son protecteur et s'éloigna.

Malgré la difficulté des voyages à cette époque, malgré les mystères dont sa mission était hérissée, malgré son séjour autorisé en Bourgogne, une semaine ne s'était pas écoulée, qu'il mettait pied à terre à l'hôtel privé du ministre.

Ses habits poudreux, sa perruque en désordre, son feutre déformé attestaient une longue étape sans débotter. C'était d'ailleurs une mise en scène adroite. Il n'eut pas besoin de se nommer aux huissiers; on le reçut en homme qu'on attend, et le ministre fut immédiatement visible.

Mais ce qui acheva d'édifier sur son crédit les gens de l'antichambre, et de le rehausser lui-même à ses propres yeux, c'est que son puissant patron dit à l'huissier :

— Avancez un siége à M. de Saint-Mars; — de quelque part qu'on se présente, je n'y suis pour personne!

A dire vrai, le siége n'était pas de trop, le confident de Son Excellence avait accompli plus que force. Il s'y laissa choir plutôt qu'il ne s'y assit; mais sa nature coriace et nerveuse, excitée par son ambition, ne tarda pas à lui venir en aide.

— Je vous écoute, dit le ministre.

— Je suis allé où vous m'avez dit, monseigneur, commença le messager, trop habile pour ne pas lire dans le calme peu sincère de son illustre interlocuteur une impatience fébrile. Ce n'est pas le village qui est intéressant, c'est le château.

L'agitation intérieure de Louvois se trahissait par les titillations de ses doigts sur les bras de son fauteuil, et par le coup d'œil étrange dirigé fréquemment sur un tapis qui recouvrait un objet déposé sur sa table.

— Cependant, continua Saint-Mars, ce château est peu habité, peu fréquenté surtout..... A côté s'élève une métairie... pour rire.

— Ah! ah!...

— Oui, des fermières en bas de soie, logées dans un pavillon magnifique.

— Parlez-moi du château, interrompit Louvois, redoutant les questions incidentes et pressé d'arriver au but.

— Le châtelain est un fort digne homme, un peu misanthrope, qui a entouré sa résidence d'un blocus rigoureux.

— Dont vous avez triomphé?...

— Sans beaucoup de peine, fit Saint-Mars souriant. — Chose bizarre, pour un seigneur de sa condition, il s'est fait le précepteur d'un jeune homme...

Louvois redoubla d'attention, mais Saint-Mars s'arrêta; son regard s'était dirigé sur un portrait en pied de Louis XIV, placé en face de lui, sur le panneau principal du cabinet. Ce n'était pas cette fois de la comédie, ce portrait l'attirait; — il se leva, s'en rapprocha, l'examina sous tous ses aspects, et murmura :

— C'est prodigieux! prodigieux!

Le ministre suivait ses mouvements avec une anxiété croissante, gagné par son émoi et ne cherchant plus à le questionner. Il revint s'asseoir, et fixant son œil sur celui de son interlocuteur, ce dont il n'y avait presque pas d'exemple :

— Monseigneur, dit-il, si je n'avais été certain que Sa Majesté chassât toute cette huitaine à Fontainebleau, j'aurais juré qu'elle se tenait incognito dans ce manoir bourguignon.

La pâleur de Louvois devint livide.

— Quelles conséquences tirez-vous de cette ressemblance merveilleuse entre ce jeune homme, confiné dans un vieux château, et Sa Majesté le roi de France?

— Mon Dieu, monseigneur, la confiance dont vous m'honorez m'impose une entière franchise. Je répondrai à votre question par l'exposé de ma conduite. Je me suis présenté au château comme chargé d'annoncer la mort de la reine mère.

— Pas mal! fit à demi-voix le ministre.

— Le châtelain a reçu cette nouvelle ainsi qu'un coup de foudre.

— Et l'élève?

— L'élève avec indifférence.

— D'où vous concluez?...

— Que le précepteur est beaucoup plus instruit que l'écolier.

Il y avait un temps de silence entre chaque demande et chaque réponse. Il devenait évident que Saint-Mars, avec sa pénétration diabolique, en savait maintenant autant, sinon plus, que son patron.

— Ne tirez-vous point d'autre conséquence encore de cette situation de l'élève et du maître?

— Si fait, monseigneur, celle-ci : l'élève m'a paru, sous l'enveloppe d'une grande douceur, cacher le germe de passions et de volontés capables d'une extrême exaltation. Le maître, au contraire, est un homme usé, dont l'énergie primitive s'en va sous le coup des années et de l'existence anormale où on l'a réduit. Dans cette situation, il est à craindre que le jeune homme, déjà en éveil sur le mystère de sa naissance, n'arrive à lui arracher des éclaircissements dangereux.

— Il faut empêcher cela!... exclama Louvois effrayé par cette perspective.

Puis, voulant avoir toute la pensée de son confident :

— Qu'appréhendez-vous donc de cette ressemblance, dont vous avez été frappé?...

OCTAVE FÉRÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LA BELLE HERBORISTE

PAR

ALEXIS BOUVIER.

VIII

CHASSE A L'HOMME (*suite*).

Picot, le Boucher des Bleus, le chef de tous les Chouans, était plus à craindre, si Picot, ce qui devait être, savait qu'il était la cause du guet-apens, l'affaire était grave; mais comme les bleus vaincus étaient dispersés, que le village brûlé n'offrait plus de retraite, qu'acculé à la mer, Picot devait être pris, il ne pouvait s'embarquer; que lui, Friquet, avait seul la possibilité de les sauver en les conduisant, avec le bateau qui l'attendait, à bord du navire anglais mouillé en face de l'île de Bazt; il espérait racheter sa vie en sauvant la leur; et il se rassurait.

Il était presque calme, lorsqu'après une demi-heure de marche, arrivés sur la roche de Sainte-Barbe, Picot dit :

— Nous y sommes !

Puis, faisant un signe à Bizot, il ajouta :

— Attachons-le.

Aussitôt, et par un mouvement rapide, Bizot culbuta Friquet, et, rassemblant ses mains, il lui lia les poignets. Puis, aidé de Picot, il descendit le misérable jusqu'au bord de la mer ; là, le couchant sur la roche, les deux hommes rejoignirent Cervenon.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Picot.

— Le juger, dit Cervenon.

— Le condamner, fit Bizot.

— Allons !

Les trois hommes descendirent retrouver leur prisonnier. Picot et Bizot aidèrent Friquet à se redresser, car ses mains garrottées gênaient ses mouvements.

Friquet regarda autour de lui, ennuyé de ne pas voir quel était son troisième adversaire.

Cervenon était resté sur une roche plus haute et il regardait si les Bleus ne venaient pas du côté de la mer.

La route était libre... on ne voyait au plus loin que la fumée du village de Gœlon qui brûlait.

— Eh bien ! demanda Picot, sommes-nous suivis ?

— Non, répondit Cervenon, les Bleus cuisent.

— Descendez, alors, que nous en finissions.

Cervenon, obéissant, descendit les roches et fut bientôt près de ses compagnons.

Friquet leva la tête.

Cervenon, les bras croisés, marcha droit à lui ; Friquet, épouvanté, le visage décomposé, reculait comme devant la tête de Méduse. Cervenon lui dit enfin :

— Tu m'as reconnu, Jacques ?

Troublé, tremblant, titubant, Friquet dit d'une voix rauque :

— Que me voulez-vous ?

— Jacques Friquet, nous voulons te juger ! nous voulons te demander compte de ta vie criminelle, nous voulons venger ceux qui sont devenus tes victimes.

— Vous êtes des lâches, hurla Friquet, cherchant à dégager ses mains des cordes qui le garrottaient, vous êtes trois contre un, contre un dont vous brisez les forces... lâches.

— Traître ! fit Picot avec mépris, en tirant un couteau de sa ceinture.

En voyant l'acier luire au soleil du matin, Friquet se crut perdu, il allait tomber.

C'est Picot qui le soutint et lui dit en haussant les épaules :

— Je ne veux pas te tuer. Je veux couper tes cordes.

Les cordes coupées, il se plaça devant lui et lui dit :

— Il n'y a maintenant qu'un homme devant un homme, répète donc que je suis un lâche !

En disant ces mots, Picot jetait son couteau. Friquet baissa la tête et ne répondit pas.

Picot se plaça devant lui et dit :

— Jacques Friquet, après avoir reçu depuis trois ans l'argent de nos princes, après avoir juré fidélité au roi, vous avez été chargé de diriger vers nous, pour servir au mouvement, un convoi d'armes expédié d'Angleterre... Lorsque confiants en vous nos gars se préparaient, en s'échelonnant sur les routes, à vous protéger... vous, comme un Judas, vous alliez nous vendre aux Bleus.

Friquet ne répondit pas, Picot continua :

— C'est par toi, lâche et traître, que cinquante de nos compagnons sont couchés dans les plaines de Gœlon... Jacques Friquet, as-tu quelque chose à dire pour ta défense ?

— J'ai à te dire que je ne vous reconnais pas pour mes juges.

Picot haussa les épaules.

Bizot s'avança à son tour et lui dit :

— Tu me reconnais, moi, maître Friquet ; je t'accuse d'avoir séduit et déshonoré Marie-Reine, je t'accuse de l'avoir entraînée au crime, je t'accuse d'avoir, de complicité avec elle, empoisonné ma fiancée Rosalie Trumeau... je t'accuse, lâche et infâme, d'avoir laissé arrêter, juger, condamner, exécuter le père de cette enfant, comme coupable de cet horrible crime, pour ce fait je t'accuse et je demande justice ; pour l'autre fait de m'avoir fait emprisonner, je te pardonne...

— Jacques Friquet, reprit Picot, as-tu quelque chose à dire pour ta défense ?

— J'ai à dire, que si vous n'êtes pas des misérables sans foi et sans honneur, vous devez me



laisser libre afin de confier à un tribunal régulier le soin de me juger de vos ridicules accusations.

— Tu nies donc? demanda Bizot.

— Mais oui, je nie... Je n'étais pas à Paris lors de la mort de cette fille.

— Et Marie-Reine?

— Marie-Reine était peut-être coupable.

— Marie-Reine, assassinée par toi, croyant en mon costume de prêtre, s'est confessée à moi, quelques minutes avant de mourir.

— Ah! c'était vous, ce prêtre, fit malgré lui Friquet.

— C'est toi qui, de complicité avec elle, as lâchement empoisonné la malheureuse enfant; c'est toi qui avais tout préparé pour faire soupçonner et Trumeau et Marie-Reine... Qu'as-tu à dire?

Friquet se tut.

Cervenon s'avança alors, et croisant les bras devant Friquet, il lui dit :

— Jacques, mon ancien ami, lorsque je partis, je te confiai ma fille Marie Cervenon... Jacques Friquet, qu'as-tu fait de mon enfant?

— Votre fille est morte... Je ne pouvais la défendre contre la mort.

— Misérable, aie donc au moins le cynique courage de tes crimes. Tu as voulu déshonorer ma Marie, et lorsque la digne enfant a résisté à tes desseins, lorsqu'elle a voulu tout dire à la famille dans laquelle on te recevait, tu n'as trouvé que la mort pour triompher d'elle, et tu l'as empoisonnée.

— C'est faux...

— J'atteste, moi, dit Bizot, que Marie Cervenon est morte empoisonnée par Friquet.

— Jacques Friquet, qu'avez-vous à dire pour vous défendre?

— Pour me défendre! Puisque vous refusez de croire à mes paroles, il vous est facile de me condamner. Vous me jetez à la face tous les crimes qu'il vous plaît de m'imputer. Vous êtes trois, je suis seul; vous êtes armés, je suis sans armes.

— Les femmes que tu as tuées étaient aussi sans force et sans armes.

— Vous êtes des lâches.

— Ah! à la fin, cria Picot en avançant, s'il ne se tait, je vais l'étrangler.

Le mouvement de Picot, le ton avec lequel il dit ces paroles, firent reculer le misérable, qui se tut.

Cervenon arrêta Picot et lui dit :

— Il ne faut pas qu'il meure assassiné, il faut qu'il meure condamné.

— C'est vrai, puisque cet homme n'a rien à dire pour se justifier, moi, Louis Picot, je déclare que Jacques Friquet a trahi les Vendéens, je déclare qu'il a vendu ses compagnons, que par sa faute cinquante Chouans au moins sont morts en se défendant. Sur mon âme et conscience, devant Dieu et les hommes, Jacques Friquet a mérité la mort.

Jacques baissait la tête, une sueur froide mouillait son front; Bizot dit :

— Moi, Eustache Bizot, je jure que Jacques Friquet a fait empoisonner ma fiancée Rosalie Trumeau ; je jure que Trumeau, par lui, est mort innocent... je jure que Jacques Friquet, pour se sauver de toutes accusations nouvelles, a assassiné sa complice, Marie-Reine!... Sur mon âme et conscience, devant Dieu qui m'entend, Jacques Friquet est un assassin; il a mérité la mort.

L'accusé, la tête penchée, écoutait, non ce que disait Bizot, mais les bruits lointains, espérant toujours voir arriver les Bleus, et voir se transposer les rôles.

Cervenon se levant à son tour dit :

— Jacques Friquet a assassiné ma fille, Marie Cervenon... Sur mon âme et mon honneur, Jacques a mérité la mort.

Bizot allait saisir Friquet, lorsque celui-ci, sautant en avant, courut à l'extrémité des rochers et se jeta à la mer.

Il nageait vers le large... Picot dit à ses compagnons :

— Vite, suivez-moi.

Les trois hommes s'élancèrent à la poursuite de Friquet. Bizot s'était laissé glisser le long des rochers; c'était un chemin périlleux, mais c'était aussi pour le brave garçon une occasion de plus de dépenser son courage et son énergie.

Dès qu'il fut en bas, il courut sur la grève. Un homme, assis sur la levée d'une barque, attendait maugréant.

— Vite, cria-t-il, à tes avirons.

— Qu'est-ce que c'est, fit l'homme, quoi qu'il y a?

— Un homme à la mer! dit Bizot, vite!

Il avait sauté dans ce bateau, et il bousculait Baptiste Coulard, car c'était lui.

— Qué qu' ça me fait, dit celui-ci, j'attends quelqu'un.

— Veux-tu m'obéir?

— Oh! mais, faut pas me parler comme ça, à moi.

Cervenon et Picot rejoignirent Bizot. Sans dire un mot, ce dernier sauta dans la barque où étaient déjà ses compagnons, et d'un coup de pied la poussa au large.

— Rame, ou je t'étrangle, fit-il.

Coulard n'avait pas besoin de cette menace, les deux nouveaux venus l'avaient décidé.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Là-bas, au-dessous de Sainte-Barbe, à cet homme qui nage.

— Fallait donc le dire, l'humanité avant tout, pardi!

Cervenon avait pris la barre du gouvernail, Coulard tirait sur ses avirons, et Picot appuyait dessus pour l'aider.

Bizot, placé à l'avant, faisait un auvent de ses mains pour mieux voir le point vers lequel ils se dirigeaient.

Friquet s'était jeté à la mer; bon nageur, il gagnait le large, pour appuyer après sur l'île de Bazt. En cet endroit-là, la mer forme comme un goulet; s'il pouvait gagner l'île, il la traversait en courant et se jetait à l'eau de l'autre côté pour monter à bord du navire anglais.

— Mais il ne se noie pas, ce gars-là, fit Coulard, il flotte comme un poisson.

— Va toujours, cria Picot.

— Il sera avant nous à l'île.

— Il ne faut pas qu'il l'atteigne, hurla Bizot.

— Ah ça, qu'est-ce que vous me faite faire, alors? demanda le saltin en s'arrêtant.

— Veux-tu ramer? cria encore Picot.

— C'est bon... c'est bon, ne vous fâchez pas, nous allons le couper dans les courants... visez à droite!

Cervenon, qui connaissait la manœuvre, obéit; la barque alla droit sur le nageur.

Dix minutes après elle était près de lui.

Celui-ci, au contraire, retournait sur Sainte-Barbe. Comme les trois hommes rageaint, Coulard dit :

— Espère, espère... virez à babord, et nous le tenons. Cervenon appuya sur la barre ; la barque vira d'un coup... Friquet était à deux brassées du bateau...

— Prenez la gaffe, commanda Picot à Bizot qui était à l'avant, et brisez-lui le crâne.

Bizot saisit la gaffe, c'est-à-dire la longue perche au bout de laquelle est un crochet de fer; il se leva ; mais, prêt à la laisser tomber sur le crâne du malheureux, il s'arrêta.

— Que faites-vous? cria Cervenon, voyant que Friquet plongeant venait de disparaître.

Bizot se retourna tout pâle et dit :

— J'en ai pas le courage!

— Ah ça! êtes-vous fou? fit Picot.

Friquet venait de reparaître de l'autre côté du bateau. Le chef chouan n'aidait plus Coulard, qui disait tout étourdi :

— Mais qu'est-ce que vous voulez donc y faire au dessalé?

Picot avait pris un aviron... lorsque Friquet fut à sa portée, l'aviron s'abattit, le misérable s'enfonça... Les trois hommes, anxieux, attendirent les yeux fixés sur le flot.

Friquet reparut, le front sanglant, les yeux presque sortis de la tête... il nageait vers la barque, et d'une voix hocquetante, il criait :

— Au secours! grâce!

Picot, debout, l'aviron levé, l'attendait; Cervenon regardait.

Bizot se mit à genoux et supplia.

— Ne le frappez pas... grâce pour lui!

Picot haussa les épaules.

— Allons, viens, fit-il.

Friquet, par un effort désespéré, se rapprocha de la barque.

Dès qu'il fut à portée de l'aviron, le long sequet de frêne tomba et lui défonça le crâne.

Le flot sous lequel il s'enfonça devint rouge. Puis rien ne reparut, la lame s'étendit longue et verte.

— Mon Dieu! priait Bizot, mon Dieu! pardonnez-nous.

— Au large! cria Picot à Coulard épouvanté, en lui rendant son aviron.

Celui-ci, muet et tremblant, obéit.

Quand ils eurent tourné l'île de Bazt, Picot dit:

— Cervenon, gouvernez sur le navire anglais, là bas.

. . . .

Une demi-heure après, les trois hommes étaient à bord du bâtiment, et Coulard, glissant dans sa poche le louis qu'il venait de recevoir de Cervenon, disait:

— C'est des coquins, mais ça paie mieux que des honnêtes gens.

FIN.

Alexis Bouvier.

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PAR

JULES BEAUJOINT

PREMIERE PARTIE.

XII (*suite*).

Il parut hésiter, puis répondit:

— Du Châtel.

Je ne connais personne de ce village; mais comme il y a quatre lieues de Brescy au Châtel, je m'étonnais qu'il fût venu de si loin.

— Vous auriez eu plus court, lui dis-je, d'aller à Banville. Enfin, cet ouvrage ne me convient pas.

Voilà mon homme tout désappointé.

Je lui tends le pistolet, il le refuse.

— Je me fie à vous; enfin faites de votre mieux.

— Non, je ne veux pas de cet ouvrage.

— Mais nous n'avons pas parlé du prix?

— A aucun prix. Reprenez cela, je vous répète que je n'en veux pas.

— Mais cependant...

— Allez-vous me ficher la paix?...

Et lui tendant l'arme d'une main, de l'autre je le poussai vers la porte.

Il reprit le pistolet et je remarquai qu'il avait les mains blanches. Je fermai la porte derrière lui, et je sus le lendemain qu'il était allé chez mon frère.

Pierre Bernard dépose à son tour:

— Ma femme était dans la boutique, la nuit tombait; un inconnu entre, ma femme m'appelle, et je vois l'individu dont mon frère vient de vous parler.

On allume une chandelle.

Cet individu fait le signe de la croix, et, comme chez Albert, tire un pistolet de dessous sa blouse et me fait la demande que vous savez.

J'examine l'arme, et, sans faire attention à la mine peu rassurante de cette nouvelle pratique, je consens à faire le travail. Le prix est débattu; il se montre assez facile.

Mais il n'en est pas de même quant au temps nécessaire pour la transformation de l'arme, il se montre très-pressé.

— Pourriez-vous me faire ce travail de suite? me demanda-t-il.

— C'est impossible, lui dis-je.

Une discussion assez longue s'engagea; bref, il fut convenu que je lui livrerais le pistolet au bout de huit jours. Il partit en me priant d'être exact, parce qu'il demeurait assez loin et n'avait pas de temps à perdre. J'avoue que son signe de croix, et la façon dont il tira l'arme de dessous sa blouse me déplurent tout d'abord, mais je suis assez franc pour ajouter que, n'ayant pas d'ouvrage pressé et voyant du travail à des conditions avantageuses, j'oubliai vite cette première impression. Il faut vivre de son état. Chaque jour on m'apporte des armes à raccommoder. Je suis plus armurier que mon frère et je vends des armes d'occasion.

Huit jours après, à la même heure, l'homme revint. Je lui montrai son pistolet; il en parut très-satisfait et me paya aussitôt. Puis, tournaillant dans la boutique, il aperçut un pistolet coup-de-poing et l'acheta. Il me faisait l'effet d'un maniaque.

Enfin, après bien des tergiversations et des bavardages:

— Vous allez me charger mon pistolet, dit-il.

— Lequel?

— Le vieux. J'ai envie de m'amuser à tirer des moineaux.

— Je n'ai pas de cendrée, lui dis-je.

— Chargez-le à balle.

— Pour des moineaux?

— Pourvu que je tiraille.

Je trouvai la proposition singulière, et je regardai attentivement mon homme, ce que je n'avais pas encore fait.

— Non, dis-je. Je n'ai pas de balle. Tout ce que je puis vous offrir, c'est un coup de poudre et des capsules.

Mon regard surpris et soupçonneux l'avait intimidé peut-être ; il n'insista point. Je lui donnai un coup de poudre et deux capsules et je me débarrassai de lui. Lorsqu'il se fut éloigné, j'eus regret d'avoir fait affaire avec ce nouveau client. J'eus l'idée que cet homme ferait un usage criminel de ses armes. J'en parlai à mon frère, qui me raconta ce qu'il vient de vous rapporter. Quand la nouvelle du crime parvint à Bresey, notre première idée se porta sur l'étranger, et lorsque nous vîmes la lithographie, nous ne conservâmes plus de doute.

J'ai apporté les outils qui m'ont servi à transformer l'arme de l'assassin. Voici celui qui a servi à tarauder le chien, qui est très-épais à l'extérieur et mince comme une feuille de papier du côté du canon.

L'arme fut alors remise entre les mains de l'expert, qui put vérifier l'exactitude des dires du témoin.

Voyez, continua celui-ci, le chien a été un peu brûlé et a un coup de feu à sa base, où il tient à la batterie. Regardez sous le tonnerre, vous verrez ma marque faite vers le canon avec trois coups du ciseau que voici.

Il remit le ciseau à l'expert.

— Voici la vis qui a servi à faire le pas de vis pour visser le tonnerre dans le canon.

L'armurier-expert démonta l'arme et essaya dessus, en présence des frères Bernard, les outils présentés ; ils s'y rapportaient complétement.

La description était parfaite de tous points.

Le doute n'était plus possible : l'assassin avait été vu par les frères Bernard.

Le village des armuriers est à vingt kilomètres du Châtel. Ce village est celui que l'inconnu a indiqué à Albert. C'est donc toujours de Sabrieux qu'il s'agit !...

Mais celui-ci avait-il la bourse bien garnie, non-seulement pour payer largement la transformation d'une arme, mais encore pour acheter un pistolet coup de poing. Quel luxe pour un tel misérable !... Il est bien rare qu'un homme aussi paresseux et aussi pauvre puisse mettre de côté, non pas quinze francs, non pas dix francs, mais une seule pièce de cent sous.

Enfin, autre considération : A l'époque où remonte la préméditation du crime, le 16 novembre, Sabrieux n'avait contre Charles Cremesse aucun grief et par conséquent aucun motif pour faire transformer une arme et en acheter une seconde.

L'instruction jusqu'à cette heure avait donc fait fausse route.

M. X. revint à ses premiers soupçons et sans retard lança contre Mathieu Jalo un mandat d'amener. Bresey, le village des frères Bernard, n'est éloigné de Bourreuil que de quinze kilomètres, mais Jalo, depuis sa sortie de l'hospice, n'allait que très-rarement se promener aux environs. Il pouvait être inconnu à Bresey. Il passait son temps à fumer, l'hiver au coin du feu, l'été dans le jardin. Il prétextait de sa maladie de cœur pour refuser tout travail.

Il vivait ainsi à l'écart, sans se mêler par les occupations rurales et les marchés aux gens du pays. Il était, je dois le rappeler, d'un caractère concentré et taciturne. Il passait généralement pour insociable. Chez un homme de cette nature, la haine pouvait couver pendant de longues années avant de faire explosion.

L'apparition des gendarmes le fit cette fois sortir du calme qui jusqu'alors ne l'avait pas abandonné ; mais il eût été difficile de deviner quel sentiment, de la colère ou de la terreur, le dominait en ce moment.

Peu rassurés sur son compte, les gendarmes lui mirent les menottes.

Dès que le juge d'instruction fut averti de son arrivée à Banvide, il fit rappeler les frères Bernard et leurs femmes et en même temps donna l'ordre d'introduire Sabrieux dans une pièce voisine du parquet.

Le parquet et le cabinet du juge d'instruction ne sont séparés d'une autre pièce que par une cloison en planches que la voix traverse facilement.

De plus, dans le cabinet, est une armoire garnie de dossiers à travers les joints desquels un observateur peut voir, sans être aperçu, ce qui se passe dans la pièce voisine.

Les trois pièces s'ouvrent sur un couloir commun.

Un des armuriers maréchaux-ferrants est placé au parquet, et l'on introduit Sabrieux dans la pièce de *séparation*, si je puis dire.

On lui parle, il répond.

— Ce n'est pas lui, s'écrie l'armurier, ce n'est pas sa voix.

Cette expérience est répétée séparément pour le second maréchal-ferrant et pour chacune des deux femmes, et ces derniers témoins émettent sans hésiter la même opinion.

Le juge d'instruction procède alors à une nouvelle épreuve.

Les témoins sont introduits l'un après l'autre dans le cabinet, et, placés derrière l'armoire, le voient et affirment que ce n'est pas cet homme qui leur a apporté le pistolet.

Sabrieux est renvoyé en prison, fort étonné, comme on le pense.

Mathieu Jalo le remplace et les mêmes expériences sont renouvelées.

Dès qu'il parle, chacun des témoins dit : Le voilà, c'est bien sa voix. Ils affirment encore quand ils le voient, mais ils ajoutent : Il n'a plus de barbe et cela le change, mais pas assez pour que nous ne le reconnaissions pas. Ces yeux gris, enfoncés, sont bien ceux de l'étranger ; ce regard mobile, hypocrite, est bien le sien ; puis sa tournure...

Cependant une méprise était encore possible.

Plusieurs témoins n'ont-ils pas affirmé qu'ils reconnaissaient Lesurques pour un des bandits qui avaient attaqué le courrier de Lyon?

En entrant, Jalo blémit à la vue des frères Bernard, et dans son trouble :

— Tiens, c'est vous, dit-il à Pierre, comment ça va-t-il?

— Vous vous connaissez donc? fait M. X...

Mais soudain, dominant son trouble, reprenant toute son assurance, cet homme, qui se reculait et pâlissait à la vue des témoins, répond flegmatiquement :

— Moi, monsieur? mais non, pas du tout.

Lecture lui est donnée des dépositions des témoins, il oppose à tout des dénégations farouches.

— Où étiez-vous de quatre à cinq heures du soir, le 16 novembre?

— J'étais chez mon cousin Jalo, menuisier à Bourneuil; il pourra vous le dire.

— N'avez-vous pas d'autres témoins à citer?

— Si; j'ai mon voisin, qui m'a vu chez mon cousin et s'est entretenu assez longtemps avec nous.

Ces réponses étaient faites sinon avec le ton de la sincérité — car toute la nature de cet homme répugne à la franchise — du moins avec un aplomb imperturbable.

L'interrogatoire à peine terminé, arrive le docteur Legendre, appelé par le magistrat.

Celui-ci n'a pas oublié l'observation faite par l'armurier expert et selon laquelle le recul de l'arme peut avoir blessé l'assassin et laissé des stigmates en forme d'Y.

— Monsieur le docteur, dit le magistrat, vous savez pourquoi je vous ai fait venir; veuillez, je vous prie, remplir votre mission auprès du prévenu Jalo.

Le docteur s'avance vers Jalo, qui le regarde d'un air méfiant.

— Voyons, mon ami, dit le docteur, cherchant un prétexte, je vois à votre mine que vous vous portez à merveille; cependant, pour remplir une formalité d'usage, je dois m'assurer de l'état de votre santé. Le physique a une si grande influence sur le moral, et ce que vous dites ou laissez dire peut avoir des conséquences si graves. Etes-vous de sang-froid?

— Parfaitement, monsieur.

— Un peu de fièvre peut-être?

— Non, monsieur, je ne crois pas, bien que tout ce que je vois et entends soit capable de donner la fièvre au plus pacifique.

Le docteur se place à la droite de Jalo.

— Voyons votre pouls.

Jalo lui tend la main gauche. Le médecin la repousse doucement.

Jalo frémit de colère, ses lèvres se pincent, les muscles de son visage s'étirent, mais il ne dit mot. Il présente la main droite, seulement il tient son pouce appuyé à la partie inférieure de l'indicateur.

Le médecin prend d'une main le poignet du prévenu et de l'autre écarte le pouce...

La cicatrice d'une blessure apparaît sur la partie qu'il tenait cachée.

Mais cette cicatrice n'a pas la forme d'un Y, et la blessure ne remonte qu'à peu de jours.

— Vous vous êtes blessé? fait le docteur.

— Où cela? réplique Jalo de l'air le plus indifférent.

— A l'index.

— Une égratignure.

— Qui a dû être assez profonde.

— Ce n'est rien.

— Comment vous êtes-vous blessé?

— C'est, il y a quelques jours, en remettant des fagots chez mon père, je suis tombé avec ma charge et je me suis écorché.

— Quand cela? demande le juge d'instruction. Pouvez-vous préciser le jour?

— Pour le moment... je ne me le rappelle pas.

— C'est fâcheux. Faites appel à vos souvenirs, repartit le magistrat d'un ton sec, qui indiquait suffisamment au prévenu l'importance que l'on attachait à cette « égratignure. »

— Je vous dis, il me sera facile de me rappeler le jour où l'on a remis des fagots chez nous, mais pour le moment je ne saurais vous donner la date. Je suis tout étonné; de la plus petite chose vous faites un monde; c'est à ne plus oser dire un mot.

— Vous sentez très-bien la gravité des charges qui pèsent contre vous.

— Des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont jamais vu et qui se trompent, voilà tout.

— Et cette blessure?

— Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne s'égratignent pas les mains.

— Mais vous êtes du nombre. Il est notoire que vous ne prenez part à aucun travail de la maison paternelle. Vos jours se passent dans la plus complète oisiveté, et tous les renseignements pris sur votre compte nous portent à croire que si, comme vous le dites, on a remis des fagots chez votre père, il y a quelques jours, vous êtes le seul qui n'ayez pas pris part à ce travail.

Mathieu Jalo garde le silence.

Le juge d'instruction s'adressant alors au médecin :

— A combien de temps remonte la blessure?

— Je ne puis préciser une date, mais il est probable qu'elle remonte à environ cinq ou six jours.

La blessure était donc postérieure à la date du crime... Mais cette appréciation n'était point donnée comme positivement exacte et les présomptions qui s'élevaient contre Jalo étaient trop graves pour que l'instruction ne s'y arrêtât point.

— Nous vous gardons, dit le magistrat à Jalo.

JULES BEAUJOINT.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE[1]

RÉGINE ET GENOFSA

PAR

C[e] D'AMEZEUIL

(VOIR A PARTIR DU N° 15

XI

LE DUEL (*suite*).

Louise était tellement bouleversée, que, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle s'empressa d'obéir.

« Mon cher Joannic, » dicta M. Potel.

« Au nom du ciel, accourez sur-le-champ, il y va du bonheur de M. de Kergall et du vôtre peut-être aussi; venez donc, je dois vous parler sans retard.

« A vous de cœur et de pensée,

« LOUISE. »

Après que l'adresse eut été mise sur ce billet, M. de La Burgotière le mit dans sa poche.

— J'en fais mon affaire, dit-il.

Puis, prenant son chapeau, il se dirigea vers la porte; mais au moment de sortir il sembla se raviser et revint sur ses pas.

— Louise, dit-il, restons amis, ton intérêt du reste t'y engage, et comme je veux te prouver que je ne suis pas aussi noir que tu veux bien le dire, accepte ce cadeau en souvenir de notre vieille amitié.

Et il ajouta, à ceux qu'il lui avait déjà donnés, quelques billets de mille francs.

Au contact du papier soyeux la jeune femme éprouva comme une commotion électrique, ses yeux lancèrent un éclair de honte et de fureur, et d'un geste brusque elle jeta loin d'elle les billets.

— L'infâme! murmura-t-elle, en tombant anéantie dans un fauteuil.

M. Potel ne vit rien, n'entendit rien; il s'éloignait d'un pas tranquille en murmurant son éternel refrain :

J'ai longtemps parcouru le monde
Courtisant la brune et la blonde.

Le bruit de la porte, violemment fermée, tira Louise de sa stupeur.

— Quoi qu'il fasse, je les sauverai tous, dit-elle.

Prenant alors à la hâte un chapeau, et jetant un manteau sur ses épaules, elle sortit à son tour.

— Si monsieur, dit-elle au concierge, venait pendant mon absence, priez-le de m'attendre, j'ai absolument besoin de le voir et de lui parler.

. . . .

En sortant de chez Louise, M. de La Burgotière s'était dirigé vers son appartement de la rue Louis-le-Grand, et tout aussitôt Isidore Bybeybolles avait emboîté le pas derrière lui.

Il venait de prendre position dans l'enfoncement d'une porte cochère située en face du n° 17, quand il aperçut Yvon, qui, lui aussi, semblait monter la garde; il se dirigea de son côté.

— Que fais-tu donc-là, dit-il en lui frappant sur l'épaule.

Yvon se retourna vivement.

— C'est toi, Isidore?

— En chair et en os.

— Mais, toi-même, que fais-tu à pareille heure dans le quartier?

— Dame, fit Bybeybolles en montrant du regard le n° 17.

Yvon suivit la direction de ce regard.

— Est-ce que par hasard... monsieur le marquis?

Isidore fit signe que oui.

— C'est singulier.

— Il me vient une idée.

— Ah!... et peut-on sans indiscrétion?

— As-tu quelque chose à faire?

— Rien autre chose en ce moment qu'à voir et à suivre.

— Moi de même; or donc, comme nous ne pouvons pas rester toute la journée à nous promener dans la rue, entrons chez le marchand de vin et nous causerons.

— C'est dit.

Presque en face de la maison habitée par M. de La Burgotière s'ouvre un marchand de vin restaurateur; les deux hommes pénétrèrent dans la boutique et vinrent s'attabler auprès de la fenêtre, ce qui leur permettait de voir ceux qui entraient ou sortaient du n° 17.

Ils y restèrent jusqu'à huit heures sans rien apercevoir qui méritât d'attirer leur attention, car, à l'exception d'un petit nègre, personne n'était encore sorti; mais M. de La Burgotière s'étant alors permis de descendre, ils s'empressèrent de payer la dépense et de se mettre à sa poursuite.

Le malheur voulut que M. Potel prît la direction du chemin de fer du Nord; la rue Lafayette n'était pas encore à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui; à partir de dix heures on n'y rencontrait plus que de rares passants; aussi les gens prudents ne s'y lançaient-ils qu'en tremblant.

Que se passa-t-il, c'est ce qu'on ne sut jamais précisément; mais un cocher attardé aperçut, du côté de la rue de Belzunce, un homme gisant sur le sol, baigné dans son sang.

Il se hâta de descendre, et en fouillant dans les poches il trouva des cartes portant ce nom :

M. le baron de La Burgotière,

17, *rue Louis-le-Grand.*

---

1. Voir les *Amours de contrebande.*

Le brave homme, voyant que le blessé respirait encore, se hâta de le déposer dans sa voiture et de le transporter dans la pharmacie la plus voisine où les premiers secours lui furent donnés, puis des sergents de ville le firent transporter sur un brancard à son domicile. . . . .

. . . .

Après le gloria, Yvon et Isidore firent venir un nombre raisonnable de bocks ; rassasiés enfin, ils se décidèrent à payer et à partir.

— C'est égal, fit Yvon, en tendant la main à son ami, il y a une chose qui me chiffonne, c'est de savoir ce qu'en pensera M. le marquis.

Isidore haussa les épaules.

— Nous vanterons-nous d'avoir assommé le jeune homme ?

— Dame ! ce nest pas certes mon intention, mais...

— Ni à moi non plus, je te le jure ; rassure-toi donc, et dès que tu auras des nouvelles accours m'en donner.

Presque à la même heure un coupé suivait l'avenue de Vincennes.

Deux personnes occupaient l'intérieur de la voiture.

— Voyons, te décideras-tu à m'expliquer pourquoi, à peine arrivé à Paris, tu m'obliges à te servir de témoin.

— Yann, je t'en prie, ne m'interroge pas.

— Je tiens, au contraire, à tout savoir ; pourquoi ce duel dont tu ne m'avais pas encore parlé?

— Pour un rien, une misère.

— Joannic, tu veux me cacher quelque chose ; je connais trop ton caractère loyal pour supposer un seul instant que tu acceptes une rencontre avec un homme comme ce La Burgotière, sans que tu n'y aies été poussé par un motif des plus graves.

— Il ne s'agit tout au plus, cependant, que d'un enfantillage, d'une mauvaise plaisanterie.

— Pourquoi m'avoir alors empêché d'arranger l'affaire?

— C'était impossible, riposta sèchement Joannic.

— Sois donc plus franc avec moi, cher, et permets-moi un peu de morale. Hier, j'arrive à cinq heures, lorsque tu ne m'attendais que ce matin ; j'avais tout bonnement pensé que tu éprouverais, à me revoir, un plaisir au moins égal à celui que je ressentais moi-même ; au lieu de cela, j'aperçois une figure étrangement bouleversée ; je rencontre un visage qui répond à peine à ma cordiale étreinte ; au lieu d'un ami, je retrouve un indifférent. Sais-tu que je pourrais me blesser de cette façon d'agir à mon égard.

— Yann ! mon cher Yann !

— Ce n'est pas tout encore, au lieu de s'inquiéter des nouvelles de ma santé, monsieur me jette brusquement ces paroles à la face : Je suis doublement heureux de ton retour, car j'ai besoin de toi. Et l'on me fait alors un conte absurde; et bref, me voilà *obligé* de passer ma soirée tout entière à courir m'aboucher avec des gens que je ne connais pas le moins du monde, et cela, sous peine de passer pour un faux ami ; pendant ce temps, je néglige des visites bien autrement chères. Sais-tu bien que cette conduite est infâme!

— M'en veux-tu donc, Yann ?

— Pas précisément, mais enfin, je te le répète, je serais bien aise de connaître...

— Plus tard tu sauras tout, mais en ce moment occupons-nous uniquement du motif qui nous a conduits en ces lieux.

— Mais, entêté que tu es, depuis une heure je ne demande pas autre chose.

Joannic se mordit les lèvres.

— Et puis, continua Yann, pourquoi cette insistance singulière à changer sans cesse de conversation ? lorsque je veux t'interroger, tu détournes la tête ; explique-toi franchement, que s'est-il passé ? ne vois-tu pas le doute horrible qui me torture... Genofsa ?

— Genofsa t'aime toujours.

— Le jurerais-tu ?

— Sur ce que j'ai de plus sacré au monde.

Yann poussa un soupir de soulagement.

— J'avais besoin, je te l'avoue, d'entendre cette bonne parole sortir de tes lèvres, car, malgré moi, je suis inquiet ; comment, en effet, expliquer le silence obstiné de Genofsa ?...

— Je te l'ai dit, ce silence n'est que le résultat d'une erreur, dont seul je suis responsable; Genofsa t'aime toujours.

— Merci ! oh ! merci !

La voiture arrivait en ce moment près de la cascade ; elle tourna brusquement à droite, et après avoir roulé quelque temps encore sous une allée couverte, elle s'arrêta non loin d'un carrefour parfaitement abrité par une épaisse futaie.

— Nous sommes arrivés, fit Joannic en ouvrant la portière et en se précipitant hors de la voiture.

Yann le suivit, mais avant de descendre il eut soin de prendre des épées et une boîte de pistolets.

En arrivant sur le terrain, les deux jeunes gens aperçurent M. Bodic, le second témoin de Joannic, et M. de Grémond, avec lequel nous avons fait connaissance dans la première partie de cet ouvrage. Un chirurgien les accompagnait.

Ces messieurs s'empressèrent de venir audevant de Joannic et de son ami, et après un mutuel échange de poignées de main, M. de Grémond fit, en s'adressant à M. de Kernevelan :

— Croyez bien, monsieur le marquis, que c'est presque à mon corps défendant qu'en ce moment je me trouve en face de vous, mais, et vous le comprendrez, je n'ai pas osé décliner l'honneur, si toutefois... c'en est un...

— Avez-vous donc besoin de vous excuser... vous avez agi comme doit le faire tout galant homme, et sur l'honneur je vous tiens pour tel.

— Pendant que nous sommes seuls ici, permettez-moi une question, indiscrète peut-être, mais qui m'est dictée par la vive et profonde sympathie que j'éprouve pour vous.

— Monsieur, croyez que de mon côté...

— Monsieur le marquis, répondez-moi fran-

chement, ne croyez-vous pas qu'il serait encore possible?...

— Ceci, monsieur, serait l'affaire de mes témoins, si je ne croyais, en mon âme et conscience, que je ne puis ni ne dois revenir sur ce qui a été fait.

— Je le regrette sincèrement, mais quoiqu'il arrive, veuillez je vous prie, en toute circonstance, ne voir en moi qu'un ami.

— Je n'en attendais pas moins de vous, M. de Grémond, et je vous en remercie.

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main.

Au même moment, un long personnage, orné d'une énorme moustache et le corps emprisonné dans une immense redingote boutonnée jusqu'au menton, fit son apparition dans la clairière, et se dirigea vivement vers M. de Grémond, qu'il prit à part et auquel il dit quelques mots à l'oreille.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez, monsieur Patru?

— Sur mon honneur, monsieur.

— Il ne pouvait, en vérité, nous arriver une plus désagréable aventure.

— Que faire?

— Nous ne pouvons que nous excuser auprès de nos adversaires.

Faisant alors un pas vers le groupe formé par le marquis et ses amis, M. de Grémond s'inclina courtoisement et leur dit :

— Notre rencontre, messieurs, n'a désormais plus sa raison d'être, car monsieur que voici m'apprend que M. de La Burgotière ne pourra se rendre ici.

Un sourire ironique se joua sur les lèvres de Joannic.

Ce D'AMEZEUIL.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE DRAMATIQUE

La Haine a vécu.

Au moment où paraîtront ces lignes, l'éternel *Orphée aux Enfers* aura repris sa place sur l'affiche de la Gaîté, avec mesdames Théo et Peschard pour principales interprètes.

Nous ne joindrons pas notre voix à l'immense chœur de désolation chanté par beaucoup de nos confrères, en déplorant le triomphe de la féerie et de l'opérette sur les œuvres de haute littérature.

Quoi qu'on ait pu en dire, *La Haine* était une pièce ennuyeuse, admirablement montée il est vrai ; mais que pouvaient toutes les magnificences de la mise en scène devant cette action lugubre? Quelques scènes étaient faites avec un talent supérieur, c'est vrai, mais ne pouvaient sauver une œuvre fatalement condamnée d'avance. Il manque et il manquera toujours à M. Sardou le souffle des grandes choses. Qu'il fasse des comédies de genre comme les *Pattes de mouche*, une œuvre adorable, mais qu'il n'essaie pas de chausser les souliers de Corneille ou de Victor Hugo, les forces lui font complétement défaut; qu'il retourne vite aux comédinettes qui ont établi sa réputation, tout le monde y gagnera, et lui tout le premier.

Les nouveautés se font de plus en plus rares. Les Folies-Dramatiques (?) ont repris *La Fille de madame Angot*. Quant au Vaudeville, il a ressuscité Déjazet.

La vieille artiste a reparu dans la *Douairière de Brionne*. Que d'autres écrivent avec des cris et des points d'admiration que Virginie Déjazet est toujours aussi pimpante et aussi jeune, nous n'y trouvons rien à redire, mais pour notre part, nous sommes loin de partager cette satisfaction de convention, qui s'efforce de soutenir debout toutes les gloires vieillies et tombées bien près de la décrépitude. Déjazet a pu, grâce à la sympathie de ses amis, trouver il y a quelques jours une de ces représentations à bénéfice qui font époque dans la vie d'une artiste, mais il fallait s'en tenir là, et il eût été de bon goût de considérer ce magnifique résultat comme un tribut rayé à la représentation de retraite d'une des gloire du théâtre léger de notre siècle. Venir traîner sur les planches les restes de ce juvénile talent devenu caduc, c'est aller trop loin, et nous n'en voulons pour preuve que le repos forcé pris par la grande artiste après trois représentations. Triste! triste!

Trois premières représentations accompagnaient la *rentrée* de Mlle Virginie Déjazet. L'*Orage* est une petite comédie anodine de M. Ad. Marx. Il y a là quelques mots heureux, mais la pièce est bien tristement jouée par Mme Neveux et M. Saint-Germain. *Une fille d'Ève*, de MM. Raymond Deslandes et H. Bocage, est un proverbe assez réussi, dans lequel un médecin se débarrasse des amoureux de sa femme en leur faisant croire qu'ils sont malades. Nous préférons *Une Chance de coquin*, amusante peinture de mœurs fort lestement enlevée par M. Delaunay.

GEORGES LAVILLE.

Le Gérant: **J. ROUQUETTE.**

Paris. — Typ. Walder, rue de l'Abbaye 22.

202b

```
AYV-7120   Entered: 07/28/1997   Modified: 07/28/1997          Mon 07/28/1997

Type: a Bib l: m Enc l:   Desc: a Ctry: fr  Lang: fre Mod:   Srce: d
 Ill: a    Audience:   Form:   Cont:       Gvt:   Cnf:   Fst:   Ind:
 Fic: 1 Bio:   Dat tp: m Dates: 1874 1875 Control:

   040:    : a CaOTSM $ c CaOTSM $
   040:    : a CaOTSM $ b eng $
   090: 08: a PQ 2201.B3 H45 1874 $ b SMRS $ c 1 $
OK 100: 1 : a F er e, Octave, $ d 1815-1875. $
   245: 12: a L'homme au masque de fer : $ b roman historique / $ c par Octave
              F er e. $
   260:    : a Paris : $ b [s.n.] $ c 1874-1875 $ e (Paris : $ b Typ. Walder) $
   300:    : a p. [2349]-2380 : $ b ill. $
?? 440:  0: a D elassements illustr es ; $ v no. 170 $
   590:    : a Sahl e copy: Bound with Bouvier, Alexis. La belle herboriste.
              Paris, 1874. $ 5 CaOTSM $
---------------------------------------- End of Record ----------------------------------------
```



